

LINGUISTICA XXXI

PAULO TEKAVČIĆ SEXAGENARIO
IN HONOREM OBLATA

I

LJUBLJANA 1991

LINGUISTICA XXXI

**PAULO TEKAVČIĆ SEXAGENARIO
IN HONOREM OBLATA**

I

LJUBLJANA 1991

Revijo sta ustanovila †Stanko Škerlj in †Milan Grošelj
Revue fondée par †Stanko Škerlj et †Milan Grošelj

Zbornik so uredili — Mélanges rédigés par

Bojan Čop — Janez Orešnik — Mitja Skubic

Natis letnika je omogočilo
MINISTRSTVO ZA ZNANOST IN TEHNOLOGIJO REPUBLIKE SLOVENIJE

Sous les auspices du
MINISTÈRE DES SCIENCES ET TECHNOLOGIES DE LA RÉPUBLIQUE DE SLOVÉNIE

Au moment où nous terminons la rédaction de ce volume, dédié à l'un des grands romanistes yougoslaves, l'État yougoslave n'existe plus. Cette désagrégation qui aurait pu se faire de façon pacifique, consensuelle, dans l'esprit du respect des droits d'autrui, a déchaîné des passions que l'on croyait mortes. La Slovénie d'abord, puis la Croatie ont été victime d'une brutale agression de la part de l'armée yougoslave, dite populaire, qui menace d'écraser la jeune démocratie dans ces deux républiques, démocratie qui a été acquise par référendum et qui a mis fin à la longue période d'uniformité de la pensée.

La Slovénie a été envahie par l'Armée yougoslave le lendemain de la proclamation de sa souveraineté, le 27 juin. Les hostilités se sont, ensuite, dirigées contre la Croatie et atteignent déjà la Bosnie et Herzégovine. Le pays brûle. En même temps, sur le plan diplomatique, se livre une autre bataille, à savoir celle de la reconnaissance de l'indépendance et de la souveraineté de la Slovénie et de la Croatie, bataille d'ailleurs contrariée par plusieurs états européens. Néanmoins, dans l'espoir d'une paix durable nous rappelons les mots de Th. Masaryk, philosophe et homme d'état tchèque: Pravda výtezi.

Linguistica est une revue qui traite de problèmes linguistiques. Pourtant, nous vous prions de croire, chers Collègues, que nous ne pouvons pas expédier ce volume comme si rien ne s'était passé, ces derniers mois. Nous ne pouvons pas nous retirer, tout simplement, dans une tour d'ivoire. Nous espérons qu'il sera possible, une fois passée cette grave période de crise, de renouer les contacts, maintenant interrompus, sur les plans scientifique, culturel, voire humain, malheureusement. Le Temps, une fois de plus, aura à remédier aux maux de cette tragique désillusion.

Ljubljana, le 8 Octobre 1991

Bojan Čop
Janez Orešnik
Mitja Skubic



A PAVAO TEKAVČIĆ, POUR SES SOIXANTE ANS

Il y a soixante ans que Pavao Tekavčić est né. De mère croate et de père slovène, il a fait toute sa scolarité à Zagreb, sa ville natale, avant d'étudier les langues romanes (français et italien) à l'Université de Zagreb. Après avoir brillamment terminé ces études en 1954, il y a ajouté celles des langues classiques, latin et grec. Assistant d'italien dans cette même Université à partir de 1957, il a fait des recherches linguistiques en Istrie dont le fruit immédiat fut sa thèse de doctorat sur le parler de Vodnjan/Dignano, soutenue sous la direction de Mirko Deanović en 1963, et qui signale déjà une direction importante de ses intérêts linguistiques: la romanité en Istrie et la situation ancienne et actuelle de l'istroroman, c'est-à-dire de l'ancienne couche du latin en Istrie. Professeur de langue italienne à la Faculté des Lettres de l'Université de Zagreb entre 1965 et 1980, il a décidé, pour des raisons d'ordre strictement personnel, de quitter son Université et de passer à la Faculté pédagogique de Pola (Université de Rijeka), où il peut être considéré comme le vrai fondateur des études de linguistique italienne. Malheureusement, la détérioration de son état de santé l'a obligé de se retirer et de cesser, en 1983, sa fructueuse activité pédagogique.

Par contre, son activité scientifique n'a pas connu la moindre défaillance. Pendant ses vingt-deux années d'activité pédagogique et scientifique à l'Université de Zagreb, il a effectué maints séjours d'études à l'étranger, en Italie surtout, en Roumanie et dans les Grisons; il a pris part à des congrès d'études romanes et à des colloques scientifiques. Après sa retraite, il a pu suivre l'évolution de notre discipline uniquement à travers les livres et les publications; toutefois, le bilan scientifique — et la bibliographie publiée ici en est le plus authentique témoignage — est hautement positif et digne de toute notre admiration. Les travaux publiés démontrent que Pavao Tekavčić est resté fidèle aux domaines choisis dès ses premières publications, à savoir: le latin vulgaire, les langues romanes dans leur diachronie, l'italien plus particulièrement, les couches romanes en Istrie, les problèmes concernant l'analyse des morphèmes et la composition des mots; la pragmatique, la classification des mots, les particules.

La rencontre avec l'école linguistique de Bologne a donné probablement un cachet particulier à sa formation scientifique; on pourrait le considérer comme un adepte du structuralisme européen (Heilmann, Martinet). Enfin, un mot sur les deux grands problèmes de linguistique romane qui l'ont particulièrement occupé: en ce qui concerne la position de l'istroroman, on voit en lui le partisan, quoique avec de réserves, des idées de son premier maître en romanistique, Petar Skok, sur la connexion originelle entre l'istroroman et le dalmate; en ce qui concerne *la questione ladina*, Tekavčić croit à la connexion originelle entre les trois groupes actuellement existants (frioulan, ladin des Dolomites, romanche et engadinois) surtout sur la base des résidus toponymiques et lexicaux.

Linguistica est fière d'avoir Pavao Tekavčić comme codirecteur et comme collaborateur assidu. A cette occasion, la revue est fière aussi d'avoir pu réunir par l'esprit tant d'insignes confrères linguistes. Avec les présents MÉLANGES, nous rendons hommage à l'homme qui a su surmonter par son travail acharné l'état précaire de sa santé, qui a su enrichir notre science de quelques travaux essentiels. Nous lui souhaitons une longue activité scientifique tout en attendant d'autres oeuvres-clés de sa main dans le domaine des études romanes.

Ljubljana, le 23 Août 1991

Ses amis et collègues

TABULA GRATULATORIA

Milorad ARSENIJEVIĆ	— Novi Sad	Dieter KATTENBUSCH	— Giessen
Ignazio BALDELLI	— Roma	Ivan KLAJN	— Beograd
Emanuele BANFI	— Trento	August KOVAČEC	— Zagreb
Roland BAUER	— Salzburg	Julie LEBLANC	— Ottawa
Martin BENEDIK	— Ljubljana	Rado LENČEK	— New York
Monica BERRETTA	— Bergamo	Annalaura LEPSCHY	— London
Gaetano BERRUTO	— Zürich	Giulio C. LEPSCHY	— Reading
Pier Marco BERTINETTO	— Pisa	Klaus LICHEM	— Graz
Francesco BRUNI	— Verona	Vincenzo LO CASCIO	— Amsterdam
Ranko BUGARSKI	— Beograd	Tine LOGAR	— Ljubljana
Manlio CORTELAZZO	— Padova	Ines LOI CORVETTO	— Cagliari
Eugen COSERIU	— Tübingen	Helmuth LÜDTKE	— Kiel
Lois CRAFTONARA	— San Martin de Tor	Witold MAŃCZAK	— Kraków
Franco CREVATIN	— Trieste	Jasmina MARKIČ	— Ljubljana
Bojan ČOP	— Ljubljana	Carlo Alberto MASTRELLI	— Firenze
Maurizio DARDANO	— Roma	Pavle MERKŮ	— Trst
Emidio DE FELICE	— Genova	Dieter MESSNER	— Salzburg
Tullio DE MAURO	— Roma	Michel METZELTIN	— Wien
Norman DENISON	— Graz	Erika MIHEVC-GABROVEC	— Ljubljana
Edo DERMIT	— Zagreb	Tjaša MIKLIČ	— Ljubljana
Hildo Honório DO COUTO	— Brasília	G. Battista MORETTI	— Perugia
Mario DORIA	— Trieste	Žarko MULJAČIĆ	— Berlin
Vlado DRAŠKOVIĆ	— Beograd	Gerhard NEWEKLOWSKY	— Klagenfurt
Rudolf ENGLER	— Bern	Muhamed NEZIROVIĆ	— Sarajevo
Gerhard ERNST	— Regensburg	Janez OREŠNIK	— Ljubljana
Fedora FERLUGA-PETRONIO	— Videm	Marius Ilie OROS	— Cluj
Goran FILIPI	— Pula	Tinka OROŽEN	— Ljubljana
Rudolf FILIPOVIĆ	— Zagreb	Sorin PALIGA	— București
Miklós FOGARASI	— Szeged	F.V. PEIXOTO DA FONSECA	— Lisboa
Gianfranco FOLENA	— Padova	Giovan Battista PELLEGRINI	— Padova
Giuseppe FRANCESCATO	— Trieste	Jožica PIRC	— Ljubljana
Giovanni FRAU	— Udine	Guntram A. PLANGG	— Innsbruck
Nora GALLI DE' PARATESI	— Roma	Vladimir POGAČNIK	— Ljubljana
Renato GENDRE	— Torino	Breda POGORELEC	— Ljubljana
Vera GERERSDORFER	— Zadar	Erich PRUNČ	— Gradec
Anna GIACALONE-RAMAT	— Pavia	Atilij RAKAR	— Ljubljana
Velemir GJURIN	— Ljubljana	Paolo RAMAT	— Pavia
Vera GLAVINIĆ	— Pula	Željka RANČIGAJ-DERMIT	— Zagreb
Neva GODINI	— Videm	Lorenzo RENZI	— Padova
Hans GOEBL	— Salzburg	Eugeen ROEGIEST	— Gent
Corrado GRASSI	— Wien	Francesco SABATINI	— Roma
Petar GUBERINA	— Zagreb	Momčilo D. SAVIĆ	— Beograd
Roberto GUSMANI	— Udine	Richard SÂRBU	— Timișoara
Robert A. HALL, Jr.	— Ithaca	Raffaele SIMONE	— Roma
Joseph HERMAN	— Budapest	Gunver SKYTTE	— København
Siegfried HEUSINGER	— Magdeburg	Mitja SKUBIC	— Ljubljana
Livio HORRAKH	— Trieste	Rosanna SORNICOLA	— Napoli
Maria ILIESCU	— Trento-Innsbruck	Liliana SPINOZZI MONAI	— Čedad
Gustav INEICHEN	— Göttingen	Sorin STATI	— Bologna
Roxana IORDACHE	— București	Arnulf STEFENELLI	— Passau
Franz JAKOPIN	— Ljubljana	Georges STRAKA	— Strasbourg
Josip JERNEJ	— Zagreb	Pierre SWIGGERS	— Leuven
		Petar ŠIMUNOVIĆ	— Zagreb
		Dubravko ŠKILJAN	— Zagreb

Jože TOPORIŠIČ

Flavia URSINI

Veikko VÄÄNÄNEN

Laura VANELLI

Irène VINCENOT

— Ljubljana

— Padova

— Helsinki

— Padova

— Paris

Claude VINCENOT

Vojmir VINJA

Gordana VITROVIĆ

Mario WANDRUSZKA

Alberto ZAMBONI

— Paris

— Zagreb

— Ljubljana

— Salzburg

— Padova

BIBLIOGRAPHIE
des oeuvres du prof. Pavao Tekavčić

A. Livres

1. *Uvod u vulgarni latinitet (s izborom tekstova)*, Sveučilište u Zagrebu, Zagreb 1970.
2. *Grammatica storica dell'italiano (I Fonematica, II Morfosintassi, III Lessico)*, il Mulino, Bologna, 1972¹, 1980².
3. *Uvod u lingvistiku za studente talijanskog jezika i književnosti*, Sveučilišna naklada Liber, Zagreb 1979.

B. Monographies, études, articles

1958:

4. *Terminologia viticola e vinicola nel dialetto istrioto di Dignano*, «Studia Romanica et Anglica Zagrabienisia» (SRAZ) 5, pgs. 67—76.

1959:

5. *Due voci romene in un dialetto serbocroato dell'isola di Veglia (Krk)*, «SRAZ» 7, pgs. 35—38.

1960:

6. *Un testo istrioto*, «SRAZ» 9—10, pgs. 75—84.

1961:

7. *Toponomastica romanza di Dignano d'Istria*, «SRAZ» 11, pgs. 67—90.
8. *Les groupes consonantiques dans l'istroroman de Dignano*, Godišnjak Naučnog društva NR BiH II, Sarajevo, pgs. 129—138.

1963:

9. *Un problema della fonematica italiana: la variazione s/ts*, «SRAZ» 15—16, pgs. 99—114.

1966:

10. *Un tentativo di classificazione strutturale dei verbi "irregolari" nell'istroromanzo di Dignano*, «SRAZ» 21—22, pgs. 39—56.

1967:

11. *Il non-accordo tra il predicato composto con 'essere' ed il soggetto invertito nei dialetti istroromanzi*, «SRAZ» 23, pgs. 161—194.
12. *Sulla motivazione nella formazione delle parole*, ib., pgs. 87—102.
13. *Današnji istroromanski dijalekt Vodnjana*, «Rad» JAZU 348, pgs. 141—288.
14. *Ligure antico peizem*, «Lingua Nostra» 28/2, pgs. 56—58.
15. *Quelques problèmes de l'interprétation structurale des formes verbales istroromanes*, «Revue Roumaine de Linguistique» (RRL) 12/3, pgs. 209—228.
16. *Su alcune particolarità nella coniugazione rovignese*, «Travaux de Linguistique et de Littérature» (TraLiLi) 5/1, Strasbourg, pgs. 225—233.

1968:

17. *Sur le superlatif italien et roman*, «SRAZ» 25—26, pgs. 23—42.
18. *Sull'analisi morfematica di un tipo di derivati italiani (il problema dei cosiddetti interfissi)*, ib., pgs. 69—85.
19. *Il fattore morfematico nelle grafie ho, hai, ha, hanno*, ib., pgs. 103—108.
20. *Formazione delle parole nell'istroromanzo dignanese*, «Lingua e Stile» (LeS) 3/2, pgs. 125—180.
21. *O tzv. apsolutnom superlativu u modernom talijanskom jeziku*, «Živi jezici» 9/1—4, pgs. 15—20.

1969:

22. *Testi istroromanzi dignanesi*, «TraLiLi» 7/1, pgs. 275—303.

1970:

23. *Saggio di un'analisi del sistema verbale italiano*, «LeS» 5/1, pgs. 1—23.
24. *Concetti negativi nella formazione delle parole dell'italiano d'oggi*, «Beiträge zur romanischen Philologie» 9/2, Berlin, pgs. 279—303.
25. *Iz povijesti istroromanskih govora*, «Filologija» 6, pgs. 283—299.
26. *Caratteristiche del sistema fonemico dignanese*, Actele celui de-al XII-lea Congres Internațional de Lingvistică și Filologie Romanică I, București, pgs. 419—423.
27. *Sulla molteplicità dei riflessi delle vocali latine nei dialetti istroromanzi*, «RRL» 15/3, pgs. 223—240.

1971:

28. *Attrazione formale e contatto semantico*, «SRAZ» 29—32, pgs. 55—64.
29. *Intorno al dignanese zon, zoyñ 'andiamo'*, ib., pgs. 121—130.
30. *Problematika istroromanskih studija*, «Dometi», Rijeka, pgs. 56—62.
31. *Jedna moguća rumunjska etimologija u hrvatskosrpskom jeziku*, Radovi I Simpozijuma o srpsko(jugoslovensko)-rumunskim odnosima, Pančevo, pgs. 409—416.
32. *Il dignanese di Ive ed il dignanese di oggi*, «RRL» 16/3, pgs. 215—240.

1972:

- 33. *Sull'alternanza morfematica nel verbo italiano*, «Linguistica» 12, Ljubljana, pgs. 269—300.
- 34a. *Sequenze omofone nella formazione delle parole* (I), «Suvremena lingvistika» (SL) 5—6, Zagreb, pgs. 27—36.

1973:

- 34b. *Sequenze omofone nella formazione delle parole* (II), «SL» 7—8, pgs. 29—39.
- 35. *Il comune e lo specifico nel dominio istroromanzo*, «SRAZ» 33—36, pgs. 639—678.
- 36. *Un tipo di alterati nell'istroromanzo dignanese (intorno all'etimologia del dignanese sión 'uccello')*, «Revue de Linguistique Romane» (RLiR) 37, pgs. 387—397.
- 37. *Sul vocalismo neolatino autoctono nelle coste orientali dell'Adriatico*, «Bollettino dell'Atlante Linguistico Mediterraneo» (BALM) 13—15, pgs. 57—92.
- 38a. *Abbozzo del sistema morfosintattico del soprasilvano odierno* (I), «SRAZ» 33—36, pgs. 359—488.

1974:

- 38b. *Abbozzo del sistema morfosintattico del soprasilvano odierno* (II), «SRAZ» 37, pgs. 5—134.
- 39. *Lingvistički aspekti vodnjanskih nadimaka*, «Onomastica Jugoslavica» (On Jug) 3—4, pgs. 161—177.

1975:

- 40. *Caratteristiche e problemi del verbo istroromanzo*, «SRAZ» 39, pgs. 55—105.
- 41. *Agli albori dell'italiano*, «Linguistica» 15, pgs. 209—239.
- 42. *Sugli aggettivi italiani tipo cuneiforme, imberbe, ventenne*, «Studi di Grammatica Italiana» 4, pgs. 71—84.

1976:

- 43. *Interferenze linguistiche istroromanzo-venete: sulle vocali finali nell'istroromanzo*, Atti del XIV Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanica II, Napoli, pgs. 447—467.
- 44. *O kriterijima stratifikacije i regionalne diferencijacije jugoslavenskog romanstva u svjetlu toponomastike*, «OnJug» 6, pgs. 35—56.
- 45. *Alcune riflessioni a proposito delle formazioni scientifiche moderne con elementi greci e/o latini*, «SL» 13—14, pgs. 11—18.
- 46. *L'opera di Friedrich Schürr alla luce dei suoi recenti contributi linguistici e letterari*, «SRAZ» 41—42, pgs. 129—165.
- 47. *Per un atlante linguistico istriano (con speciale riguardo ai dialetti istroromanzi)*, ib., pgs. 227—240.

1977:

48. *Sulla forma verbale vegliota féro e sull'origine del futuro veglioto*, «Incontri Linguistici» (IncLing) 3/1, pgs. 71—89.
49. *O problematici tvorbe riječi*, «Strani jezici» (StrJez), Zagreb, 3—4, pgs. 139—148.
50. *Historijske komponente istroromanske sintakse*, en: *Problemi polskiej składni historycznej* (Konferencja Naukowa, Mogilany 1976), Kraków, pgs. 102—126.
51. *Problemi di ricostruzione nel verbo istroromanzo*, en: SLI 11: *Problemi della ricostruzione in linguistica*, Roma, pgs. 177—188.
52. *Problemi teorici e metodologici nella ricostruzione dell'istroromanzo*, «SRAZ» 43, pgs. 35—54.
53. *La problematica del futuro nel retoromanzo svizzero (a proposito di una recente pubblicazione)*, ib., pgs. 139—155.

1978:

54. *Aspetti di formazione delle parole ne "La lingua delle Pagine Gialle"*, «SRAZ» XXIII/1—2, pgs. 435—446.
55. *Sintassi e semantica nella coordinazione avversativa e sostitutiva*, «Linguistica» 18, pgs. 237—258.
56. *Istroromansko zor, hrvatsko i slovensko žor, žur itd. 'surutka'*, «Filologija» 8, pgs. 333—340.
57. *L'indigeno e l'alloglotta nell'ordine delle parole di un idioma di frontiera: l'istroromanzo*, en: *Wortstellung und Bedeutung I*, Tübingen, pgs. 67—77.

1979:

58. *Il posto dell'istroromanzo nella Romània Circumadriatica*, «SRAZ» XXIV/1—2, pgs. 21—46.
59. *L'épigraphie latine et le problème de la différenciation du latin (à propos de récentes contributions américaines)*, «Arheološki Vestnik» (ArVest), Ljubljana, 30, pgs. 559—576.
60. *La morfosintassi nell'individualità dell'istroromanzo*, «Linguistica» 19, pgs. 143—156.
61. (en collaboration avec Željka Rančigaj) *Tanto iniziale di frase e parole affini, considerazioni semantico-sintattiche*, ib., pgs. 199—222.

1980:

62. *O nekim "posebnim" tipovima rečenica, prilog problemu klasifikacije*, «StrJez» 1, pgs. 2—13.
63. *Tvorba riječi u našim suvremenim udžbenicima talijanskog jezika*, «StrJez» 4, pgs. 290—302.
64. *Pluralità di fattori e poligenesi dell'evoluzione linguistica*, Zbornik Pedagoškog fakulteta u Rijeci 2, pgs. 247—258.

1981:

65. *È proprio così chiaro come sembra?*, «Scuola Nostra» 12, Rijeka, pgs. 5—16.
66. *Rad na jezičnom odgoju i kulturi govora u današnjoj Italiji*, «StrJez» 3, pgs. 167—180.
67. *Costanza, ripetizione, regressione, unicità nell'evoluzione dell'italiano letterario*, «Linguistica» 21, pgs. 251—275.
68. *Il soprasilvano. Ritratto linguistico della maggiore delle varietà romance*, «Ladinia» 5, pgs. 271—291.
69. *Romanistična premišljanja in opazke o izgovarjavi klasične latinščine*, «Ar-Vest» 32, pgs. 625—630.

1982:

70. *Intorno ad alcuni ribelli nella tipologia*, «Studije iz kontrastivne analize italijanskog i srpskohrvatskog jezika» Beograd, 2, pgs. 5—22.
71. *Giuseppe Moscheni "Bara Bepi Belisa" nei ricordi*, «La battana» 63—64, Rijeka, pgs. 165—169.
72. *O priložima i "priložima", sintakto-semantičke, pragmalingvističke i kontrastivne bilješke*, «StrJez» 1—2, pgs. 3—12.
73. *Motovun i Flavayco*, «OnJug» 9, pgs. 129—135.
74. *L'importanza e l'interesse degli studi istroromanzi per la linguistica romanza e generale*, «RLiR» 46, pgs. 271—298.
75. *Indirizzi linguistici attuali nel dominio istroromanzo*, «Linguistica» 22, pgs. 91—125.
76. *Definicije i klasifikacije rečenice i perioda u našim suvremenim udžbenicima talijanskog jezika*, «StrJez» 3—4, pgs. 121—136.
77. *Per un insegnamento moderno della grammatica*, Zbornik Pedagoškog fakulteta u Rijeci 4, pgs. 231—240.
78. *Le due sponde dell'Adriatico nei due millenni di storia linguistica romanza*, «Abruzzo», Roma, 20/numm.1—3, pgs. 41—60.

1983:

79. *Riflessioni su alcuni aspetti sociolinguistici dello studio del latino volgare*, «IncLing» 7, str. 81—96.
80. *Fonetica e semantica nell'alternanza verbale italiana (a proposito dell'evoluzione EXIRE > uscire)*, en: *Scritti linguistici in onore di Giovan Battista Pellegrini II*, Pisa, pgs. 1189—1200.
81. *Problemi di grafia e di trascrizione nei testi istroromanzi*, Radovi Pedagoškog fakulteta u Rijeci, OOUR nastavne djelatnosti Pula 4, pgs. 135—149.
82. *Osservazioni sulla lingua dei testi istroromanzi contemporanei*, en: *Linguistica e Dialettologia Veneta, Studi offerti a Manlio Cortelazzo dai colleghi stranieri*, Tübingen, pgs. 101—111.

83. *Le espressioni per il 'vincolo' nell'istroromanzo attuale*, en: *Romanica Gandensia XX: Verbe et phrase dans les langues romanes, Mélanges offerts à Louis Mourin*, Gent, pgs. 221—230.
84. *O hrvatskom ili srpskom participu na -vši i njegovim talijanskim ekvivalentima*, Zbornik Pedagoškog fakulteta u Rijeci 5, pgs. 201—208.
85. *L'alternanza morfematica nell'istroromanzo. Tentativo di sistematizzazione e di sintesi*, «Filologija» 11, pgs. 329—360.

1984:

86. *Le funzioni pragmlinguistiche dei croatismi nei testi rovignesi contemporanei*, «Linguistica» 24, pgs. 335—353.
87. *L'istroromanzo di fronte alla Romània Perduta tra il friulano ed il romeno*, en: D. Messner (ed.) *Das Romanische in den Ostalpen*, Wien, pgs. 95—110.
88. *Kontrastivne bilješke o semantičkim, pragmatičkim i sintaktičkim aspektima izrazâ za restrikciju u hrvatskom ili srpskom i talijanskom jeziku*, «StrJez» 1—2, pgs. 4—20.
89. *Latinizmi u pisanim istroromanskim izvorima*, «Filologija» 12, pgs. 105—121.
90. *O negaciji u jeziku*, Zbornik Pedagoškog fakulteta u Rijeci 6, pgs. 189—196.
- 91a. *La formazione delle parole nell'istroromanzo rovignese contemporaneo (I)*, «L'Italia Dialettale» (ID) 47 (n.s. 24), pgs. 111—182.

1985:

- 91b. *La formazione delle parole nell'istroromanzo rovignese contemporaneo (II)*, «ID» 48 (n.s. 25), pgs. 35—133.
92. *Problemi, esperienze, prospettive nelle ricerche di linguistica istroromanza*, en: *Homenaje a Álvaro Galmés de Fuentes I*, Madrid-Oviedo, pgs. 299—315.
93. *1835—1983: Un secolo e mezzo di tradizione scritta dell'istroromanzo*, en: *Actes du XVIIème Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes 2*, Marseille, pgs. 161—178.
94. *S'agit-il vraiment de contaminations?*, en: Zbornik u čast Petru Skoku, Zagreb, pgs. 483—489.
95. *Per un quadro completo dell'analogia nell'evoluzione formale del verbo italiano*, en: *SLI 23: Linguistica storica e cambiamento linguistico*, Roma, pgs. 175—192.
96. *Gli idiomi retoromanzi negli "Elementi di linguistica romanza" di Petar Skok*, «Ladinia» 9, pgs. 47—54.

1986:

97. *Lessicografia istroromanza ieri, oggi, domani*, «RLiR» 50, pgs. 5—35.
98. *O prevođenju "neprevedivog" (I)* «StrJez» 2, pgs. 74—81; (II) «StrJez» 3—4, pgs. 121—127.
99. *Un'intuizione importante: "Qualche...elaborazione del latino...forse...propria e indigena dell'Istria"*, en: *G.I. Ascoli, Attualità del suo pensiero a 150 anni dalla nascita*, Firenze, pgs. 149—158.

100. *La formazione delle parole nella "Descrizione dei mesi" di Josèf Butačon*, en: *Raetia Antiqua et Moderna*, W.Th. Elwert zum 80. Geburtstag, Tübingen, pgs. 481—498.
101. *L'elemento tedesco nel Rovignese contemporaneo dell'antologia Istria Nobilissima*, «Vox Romanica» 45, pgs. 13—25.
102. *Neologismi tecnici ed affini nella prosa rovignese attuale*, «Linguistica» 26, pgs. 69—82.

1987:

103. *Fraasi dipendenti performative nell'istroromanzo odierno*, en: *Romania et Slavia Adriatica*, Festschrift für Žarko Muljačić, Hamburg, pgs. 373—388.
104. *Le convergenze e le divergenze fonetiche nell'istroromanzo (soprattutto rovignese) ed i loro riflessi nei testi*, «RLiR» 51, pgs. 331—350.
105. *Historijska tumačenja u učenju jezika*, «StrJez» 2, pgs. 75—86.
106. *Stratificazione di contatti e concordanze e differenziazione linguistica*, «Mediterranean Language Review» 3, pgs. 33—54.
107. *Toponomastika u suvremenom studiju retoromanskih govora*, «OnJug» 12, pgs. 1—15.
108. *Fraasi interrogative nell'istroromanzo rovignese odierno*, «Linguistica» 27, pgs. 73—85.
109. *Le fraasi dipendenti del rovignese attuale*, «TraLiLi» 25/1, pgs. 149—179.
110. *O latinsko-talijanskim interferencijama u učenju jezika*, «Latina et Graeca», 30, Zagreb, pgs. 17—24.

1988:

111. *I caratteri principali della sintassi del rovignese scritto attuale*, «RLiR» 52, pgs. 35—53.
112. *Onomastički elementi u suvremenoj rovinjskoj književnosti*, «Čakavska rič» 1, Split, pgs. 91—100.
113. *Sintassi, semantica, pragmatica in alcuni interessanti casi di ambiguità nei testi rovignesi moderni*, «Linguistica» 28, pgs. 67—74.
114. *L'istroromanzo in una recente pubblicazione linguistica. Aggiunte, commenti, rettifiche, risposte alla problematica istroromanza nel volume omaggio a Žarko Muljačić* *Romania et Slavia Adriatica*, ib., pgs. 111—124.
115. *O jednom tipu dvočlanih složenica u hrvatskom ili srpskom i talijanskom jeziku*, «Filologija» 16, pgs. 145—150.

1989:

116. *Nešto o izgovoru latinskog jezika (ovaj put s romanističkog gledišta)*, «Marulić», Zagreb, 4, pgs. 429—435.
117. *Prema kontrastivnoj pragmatiki tzv. "čestica" u hrvatskom ili srpskom i talijanskom jeziku*, «Rad» JAZU 427, pgs. 127—194.
118. *Izražavanje intenziteta svojstva u hrvatskom ili srpskom i talijanskom jeziku*, «StrJez» 2, pgs. 63—69.

119. *La negazione nel roviginese scritto contemporaneo*, «Italica Belgradensia» 2, pgs. 9—26.
120. *Le interiezioni (fonosimboli) nella prosa roviginese dell'antologia "Istria Nobilissima"*, «Linguistica» 29, pgs. 71—80.
121. *Alcune riflessioni a proposito di una recentissima grammatica della lingua italiana*, ib., pgs. 149—160.

1990:

122. *Aspetti della polimorfia in istroromanzo*, en: *Studi in memoria di Ernesto Giammarco*, Pisa, pgs. 381—387.
123. *O talijanskoj leksičkoj komponenti u Lučbi za svakoga Bogoslava Šuleka*, «Rasprave Zavoda za jezik» 16, pgs. 275—293.

1991:

124. *Imena u najnovijem rječniku jednoga istroromanskog govora*, «OnJug» 14, pgs. 133—139.
125. *Neka objašnjenja o latinsko-romanskom kontinuitetu i statusu latinskog jezika danas*, «Marulić» 1, pgs. 87—93.

C. Comptes rendus, points de vue, notules

1962:

126. *Bertil Malmberg: André Martinet, Économie des changements phonétiques*, «Studia Neophilologica» 31/2 (1959); «SL» 1, pgs. 1—4.

1963:

127. *V. Vinja, Gramatika španjolskog jezika s osnovama španjolsko-francusko-talijanskog uspoređenja*, «SRAZ» 15—16, pgs. 237—241.

1964:

128. *Fonološke studije Haralda Weinricha*, «SL» 3, pgs. 125—134.

1967:

129. *M. Savić — S. Musić — S. Šlenc, Staroitalijanski tekstovi (XIII i početak XIV veka)*, «SRAZ» 23, pgs. 224—229.
130. *Roger L. Hadlich, The Phonological History of Vegliote*, «SL» 4, pgs. 167—185.

1968:

131. *V. Vinja, Élément grec dans la phytonymie serbocroate de l'aire dalmate*, «SRAZ» 25—26, pg. 186 (notule).
132. *Ž. Muljačić, Distinktivna obilježja latinskih fonema*, ib., pg. 186 (notule).

133. A. Kovačec, *Observations sur les influences croates dans la grammaire istro-roumaine*, ib., pgs. 187—188 (notule).

1970:

134. «*Lingua e stile*» I—III, «*Filologija*» 6, pgs. 378—382.
135. P.A. Gaeng, *An Inquiry into Local Variations in Vulgar Latin as Reflected in the Vocalism of Christian Inscriptions*, «*RRL*» 15/4, pgs. 404—411.

1971:

136. R. Flora, *Rumunsko-srpskohrvatski rečnik (Dicționar român-sîrbocroat)*, «*SRAZ*» 29—32, pgs. 650—655.
137. Ž. Muljačić, *Les phonèmes /č/ et /ĝ/ dans les emprunts italiens du serbo-croate: problème de transcription et de distance phonématique*, ib., pgs. 657—658 (notule).
138. Ž. Muljačić, *Tipologija jezičnog kalka*, ib., pg. 658 (notule).
139. Ž. Muljačić, *Die slavisch-romanische Symbiose in Dalmatien in struktureller Sicht*, ib., pgs. 658—659 (notule).

1973:

140. A. Kovačec, *Descrierea istroromânei actuale*, «*Filologija*» 7, pgs. 274—276.

1974:

141. A. Kovačec, *Descrierea istroromânei actuale*, «*SRAZ*» 37, pgs. 295—301.
142. M. Illiescu, *Le frioulan à partir des dialectes parlés en Roumanie*, «*Zeitschrift für romanische Philologie*» 90/1—4, pgs. 406—415.
143. S. Kiss, *Les transformations de la structure syllabique en latin tardif*, «*IncLing*» 1, pgs. 165—187.

1975:

144. S. Musić, *Romanizmi u severozapadnoj Boki Kotorskoj*, «*SRAZ*» 39, pgs. 235—251.
145. *Scritti e ricerche di grammatica italiana*, ib., pgs. 251—258.
146. W. Mair, *Ennebergische Morphologie*, «*IncLing*» 2, pgs. 205—220.

1978:

147. *Due recenti contributi statunitensi alla linguistica romanza e latina*, «*Linguistica*» 17, pgs. 161—206.

1981:

148. «*Ladinia*» I—IV, «*Linguistica*» 21, pgs. 325—331.

1982:

149. M. Iliescu — V. Neagu — C. Nedelcu — G. Scurtu, *Vocabularul minimal al limbii române cu traducere în limbii engleză, franceză, spaniolă pentru studenți străini*, «RLiR» 46, pgs. 182—185.
150. E. Pulgram, *Italic, Latin, Italian*, «Linguistica» 22, pgs. 277—297.

1983:

151. I. Loi Corvetto, *L'italiano regionale di Sardegna*, «Linguistica» 23, pgs. 313—326.
152. *Fonologia etrusca fonetica toscana*, ib., pgs. 327—337.
153. «*Quaderni dell'Atlante Linguistico Toscano*» 1, ib., pgs. 339—347.
154. K.E. Karlsson, *Syntax and Affixation*, ib., pgs. 349—358.
155. E. Azaretti, *Evoluzione dei dialetti liguri (2^{eme} éd.)*, «IncLing» 8, pgs. 159—164.
156. *Profilo dei dialetti italiani, a cura di Manlio Cortelazzo*, «Filologija» 11, pgs. 425—438.

1985:

157. M. Fogarasi, *Parole e cultura giuridica e filosofica*, «IncLing» 10, pgs. 159—165.

1986:

158. A. Elia, *Le verbe italien*, «Linguistica» 26, pgs. 193—197.
159. P. Swiggers, *Les conceptions linguistiques des Encyclopédistes*, ib., pgs. 198—201.
160. «*Ladinia*» V—VIII, ib., pgs. 202—210.
161. «*Estudis Gramaticals*» 1, ib., pgs. 211—215.
162. *Novi lingvistički časopis: «SOL — Lingvistički časopis», godina I, broj 1*, ib., pgs. 216—218.
162. F. Bruni, *L'italiano. Elementi di storia della lingua e della cultura*, «Studi Mediolatini e Volgari» (SMV) 32, pgs. 153—160.
164. «*Quaderni dell'Atlante Linguistico Toscano*» 2/3, ib., pgs. 160—164.
165. W. Pecoraro — Ch. Pisacane, *L'avverbio*, ib., pgs. 165—168.

1987:

166. M. Dardano — P. Trifone, *La lingua italiana*, «StrJez» 2, pgs. 124—127.
167. P. Šimunović, *Istočnojadranska toponimija*, «Čakavska rič» 15/1, pgs. 119—123.
168. V. Vinja, *Jadranska fauna*, «Linguistica» 27, pgs. 167—174.
169. *Studi ladini in onore di Luigi Heilmann*, ib., pgs. 175—179.
170. «*Ladinia*» IX—X, ib., pgs. 180—185.
171. V. Väänänen, *Le journal-épître d 'Égérie*, «SMV» 33, pgs. 279—283.

1988:

- 172. *M. Fogarasi, Nuovo manuale di storia della lingua italiana*, «RLiR» 52, pgs. 268—275.
- 173. *Akten der Theodor Gartner-Tagung*, «Linguistica» 28, pgs. 153—159.
- 174. *H. Geckeler — D. Kattenbusch, Einführung in die italienische Sprachwissenschaft*, ib., pgs. 160—163.
- 175. *III Rëscontr Antèrnassional dë Studi an sla Lenga e la Literatura Piemontèisa, Alba 1986 [1987]; IV Rëscontr ecc. Alba 1987 [1988]*, «IncLing» 12, pgs. 179—183.
- 176. «SOL» 2—4, «Zbornik Matice Srpske za filologiju i lingvistiku» (ZMSFL) 31/1, pgs. 193—199.

1989:

- 177. *L. Heilmann, Linguaggio, lingue, culture*, «Mediterranean Language Review» 4—5, pgs. 172—178.
- 178. *C. Ciseri Montemagno, Dai linguaggi alla cultura. Introduzione all'educazione linguistica nella scuola elementare*, «Linguistica» 29, pgs. 169—172.
- 179. *E. Blasco Ferrer, Le parlate dell'Alta Ogliastra*, ib., pgs. 173—178.
- 180. *Vocabularul reprezentativ al limbilor romanice*, ib., pgs. 179—185.
- 181. «SOL» 5—7, «ZMSFL» 32/2, pgs. 229—234.
- 182. *P. Agazzi — A. Fallica — A. Menegoi, La lingua e i testi*, «StrJez» 4, pgs. 206—210.
- 183. *Beiträge zu Sprachvergleich und Sprachentwicklung, Festschrift zum 60. Geburtstag von Gustav Ineichen*, «SMV» 35, pgs. 288—293.

1990:

- 184. *Il romanesco ieri e oggi*, «RLiR» 54, pgs. 235—238.
- 185. *M. Sala, El problema de las lenguas en contacto*, ib., pgs. 269—273.
- 186. *M. Cortelazzo, Venezia, il Levante e il mare*, ib., pgs. 519—523.
- 187. *Enciclopedia limbilor romanice*, ib., pgs. 529—538.
- 188. *V Rëscontr Antèrnassional dë Studi an sla Lenga e la Literatura Piemontèisa, Alba 1988 [1989]*, ib., pgs. 574—576.
- 189. *G.B. Mancarella, Ricerche linguistiche a Tursi*, ib., pgs. 576—579.
- 190. *A. Harder, Laut- und Formenlehre der Mundart von Ripatransone*, «Linguistica» 30, pgs. 207—210.
- 191. *H. Siller-Runggaldier, Grödnertische Wortbildung*, ib., pgs. 211—217.
- 192. *F. Rainer, I nomi di qualità nell'italiano contemporaneo*, ib., pgs. 218—223.
- 193. «Ladinia» XI—XII, ib., pgs. 224—228.

1991:

- 194. *VI Rëscontr Antèrnassional dë Studi an sla Lenga e la Literatura Piemontèisa, Alba 1989 [1990]*, «RLiR» 55, pgs. 215—217.

195. *Lars Larsson, La sintassi dei pronomi relativi in italiano moderno ecc., Uppsala 1990, ib., pgs. 233—237.*

D. Varia

1961:

196. *Strani pisci*, Ière éd., Zagreb: 19 articles sur des écrivains portugais, brésiliens et roumains.

1968:

197. *Strani pisci*, IIème éd., Zagreb: 12 articles sur des écrivains roumains.

1978:

198. *Presentazione* en: G.A. Dalla Zonca, *Vocabolario dignanese-italiano*, a cura di Miho Debeljuh, Trieste, pgs. VII—X.

1983:

199. *O jeziku Zaninijevih pjesama (Rovinjski i drugi istroromanski dijalekti)*, en: Ligo Zanini, *Razgovor s galebom Filipom*, "Istra kroz stoljeća", kolo IV, knjiga 24, Pula — Rijeka, pgs. 303—307.

1988:

200. *Istroromanski dijalekti*, Enciklopedija Jugoslavije 5, Zagreb, pgs. 652^b — 653^b.

1989:

201. Réponses à "Pet pitanja profesoru Pavlu Tekavčiću", SOL 8, pgs. 1—6.
202. Commentaire à l' Article commentato/Commented article de M.Alinei *Il problema della datazione in linguistica storica*, «Quaderni di semantica» XII, num. 1, pgs. 35—37.

E. Les travaux sous presse

203. *Riflessi di idiomi, popoli, culture nella lingua della prosa rovignese contemporanea*, en «BALM», nro in memoriam de Mirko Deanović.
204. *Aspetti linguistici di una traduzione rovignese dell'Episodio del Conte Ugolino*, en *Hommage Rupprecht Rohr*, Mannheim.
205. *Sul condizionale in istroromanzo*, en *Hommage Maria Iliescu*, Innsbruck.
206. *Sull'affettività nei dialetti istroromanzi*, en *Hommage à Giuseppe Francescato*, Trieste.
207. *Onomastika u rumunjskoj »Enciklopediji romanskih jezika«*, en «OnJug».

208. *Gli idiomi retoromanzi nell'Enciclopedia limbilor romanice*, en «Ladinia».
209. *Pragmatika i lingvistika teksta u studiju jezika suvremene rovinjske istroromanske književnosti*, en «Dometi», Rijeka.
210. *G.A. Dalla Zonca* (en collaboration avec prof. Miho Debeljuh), dans le III^{ème} volume de *Hrvatski biografski leksikon*.

Bibliographie arrêtée au 30 Septembre 1991. Rédigée par M. Tekavčić.

ARBITRARIETA' E IMPRECISIONE NEL LINGUAGGIO

[In tempi di decadenza] le parole cessano di aver significati fissi (Words cease to have fixed meanings). — Roger Price, *The Great Roob Revolution* (New York, 1970), p. 51.

Chrysippus ait "omne verbum ambiguum esse naturā". Diodorus [...] autem "Nullum", inquit, "verbum est ambiguum". Aulus Gellius, *Noctes Atticae*. XII. 12. 1—2.

In queste citazioni si rispecchiano gli estremi di due punti di vista opposti concernenti il rapporto tra il linguaggio e la realtà non linguistica. L'approccio di coloro che, come Diodoro e Roger Price, credono che le forme linguistiche abbiano significati precisi e inalterabili, si definisce normalmente "convenzionalistico", giacché si presume che l'uso del linguaggio segue regole e convenzioni che permettono poca o nessuna variazione. Dei due approcci, questo è più vecchio ed è alla base delle prescrizioni della grammatica e della lessicografia accademiche. L'opinione del grammatico stoico Crisippo, secondo la quale ogni fenomeno linguistico sarebbe polisemico, è assai meno diffusa tra gli studiosi del linguaggio. Gli estremisti di questa scuola sostengono che nessuna manifestazione del linguaggio abbia un significato preciso o un rapporto qualsiasi con il mondo reale e che, per conseguenza, il linguaggio si riferisca unicamente a sé stesso.¹ Questa dottrina ha le sue radici nello "scetticismo radicale concernente il linguaggio" espresso da John Locke nel suo *Essay Concerning Humane Understanding* del 1690,² ed è stata esumata nella seconda metà del Novecento dal gruppo parigino dei *Telquéliens* come Jacques Derrida, Roland Barthes, Julia Kristeva e i loro seguaci.³

Per convalidare il loro "scetticismo radicale", i teorici di questo ultimo gruppo citano la dottrina avanzata da Ferdinand de Saussure nel suo *Cours de linguistique*

¹ Così da giustificare l'asserzione che nessun testo abbia una qualsiasi validità nel suo rapporto con il mondo reale, dimodoché il critico avrebbe il diritto d'interpretare il testo come vuole, giungendo a conclusioni spesso fantastiche e in piena contraddizione con il senso ovvio del testo stesso. (Si è manifestata una tendenza simile anche nella scenografia, come per esempio nell'inscenatura iconoclastica del *Ring des Nibelungen* wagneriano di Patrice Chéreau a Bayreuth nel 1976.) Cfr. il libro *Is there a text in this class?* di Stanley Fish (Cambridge, Massachusetts, 1980) e, per la migliore critica di tali esagerazioni, Alvin B. Kernan, *The death of literature* (New Haven, Connecticut, 1990).

² Cfr., Talbot J. Taylor, "Liberalism in Lockean linguistics", *Historiographia Linguistica* 17.99—109 (1990).

³ Cfr. il mio articolo "Deconstructing Derrida on language", in *Tra linguistica storica e linguistica generale* (Pisa, 1985), pp. 107—116; ristampato nel mio libro *Linguistics and pseudo-linguistics* (Amsterdam, 1987), pp. 116—122.

générale (1916) circa "l'arbitraire du signe", che fraintendono come se si riferisse a una presunta assenza di correlazione tra il "segno" linguistico e la sua referenza nel mondo non linguistico. Infatti, però, il principio saussureano dell' "arbitrarietà" si basa, non sullo scetticismo lockeano né sulla nozione stoica della polisemia universale, ma sulla dottrina conosciutissima, sin dal *Cratilo* di Platone, che il linguaggio non riflette un rapporto inerente e necessario tra parole e cose, ma che è "arbitrario" nel senso che la sua struttura non è condizionata dalla natura dei fenomeni a cui si riferisce, come quando osserviamo che l'animale CANIS DOMESTICUS si chiama in italiano *cane*, in tedesco *Hund*, in francese *chien*, in inglese *dog*, ecc.

Tutto ciò non vuol dire, però, che la scelta del significato di qualsiasi parola o altro tratto linguistico dipenda dal capriccio dei singoli parlanti. Si consideri l'aneddoto seguente:

Una volta un uomo disse "Da ora innanzi, la parola *gamba* non si deve riferire più alle sole quattro gambe di un animale, ma anche alla sua coda, dimodoché ogni animale ha ora cinque gambe". Tutti gli altri lo derisero. Alla sua domanda "Perché?" riposero "Perché non importa ciò che la si chiami, una coda non è una gamba, rimane una coda, e così ogni animale ha sempre quattro gambe e una coda".

Questa storiella si può interpretare in due modi. La si può considerare come implicante solamente una nuova definizione in senso astratto: se usiamo i termini APPENDICE PEDALE per 'gamba' e APPENDICE CAUDALE per 'coda', allora, secondo la nuova definizione di *gamba*, gli animali hanno infatti cinque "gambe", e gli altri parlanti avevano torto nel deridere l'innovatore. Dall'altra parte, però, se essi rifiutavano di accettare la sua ridefinizione di *gamba*, questa era valida solamente per lui, e avevano ragione quando risero della sua arbitrarietà. Questo esempio dimostra come il fattore determinante nella costanza (relativamente stabile) del significato è il consenso della comunità linguistica, non la volontà dell'individuo parlante (inclusa quella del critico letterario!).

A questo punto occorre discutere anche la dicotomia tra "segno" e "significato", che è generalmente accettata da quasi tutti coloro che si occupano del linguaggio, e che è stata ereditata dalla teoria medievale e rinascimentale (lat. *signans* e *signatum*, fr. *signe* e *signifié*, ecc.). A questa dicotomia sarebbe opportuno sostituire la distinzione triplice tra FORMA LINGUISTICA, SENSO e REFERENTE proposta da Ogden e Richards.⁴ Il primo di questi tre termini si riferisce ai fenomeni linguistici percettibili sia dal parlante (o dallo scrivente) che dall'uditore (o dal lettore), mentre il terzo coinvolge il contesto (principalmente non-linguistico) del mondo in cui viviamo. Il secondo è il legame che mette in relazione il primo e il terzo. Il *locus existendi* del senso di una qualsiasi forma linguistica si trova nella perso-

⁴ Cfr. C. K. Ogden e I. A. Richards, *The meaning of meaning* (Londra, 1923).

na di ciascun individuo parlante, e più specificamente nella “mente” di questo, che si considera generalmente oggi giorno come il cervello.⁵

Non occorre occuparci, in questa sede, della natura di questo *locus existendi*, della “mente”, se sia puramente fisica o se coinvolga qualche aspetto metafisico, “spirituale” della nostra esistenza.⁶ E’ importante, invece, riconoscere che il senso di una forma linguistica esiste unicamente in ciascun individuo parlante. Se discutiamo il “significato” dal punto della comunità linguistica considerata come un tutto, occorre riconoscere che lo si può fare solamente mediante una finzione, stabilendo un’astrazione basata sull’uso di tutti gli individui componenti il gruppo. Un tale procedimento è perfettamente legittimo, come fu osservato ottant’anni fa da Hans Vaihinger.⁷ E’ permissibile introdurre una finzione in un’analisi scientifica, purché non si dimentichi di rimuovere la finzione e i suoi effetti dall’analisi prima di giungere a una conclusione definitiva. In questo caso, quando discutiamo la semantica (come anche nella nostra analisi di ogni altro aspetto del linguaggio), dobbiamo riconoscere che la realtà linguistica fondamentale esiste unicamente nell’IDIOLETTO, cioè nella totalità del linguaggio del parlante individuale *in esse* e *in posse*.⁸

In quanto all’ “arbitrarietà”, dobbiamo dunque, come abbiamo già visto, interpretare quel concetto, non come la possibilità che un parlante attribuisca a una forma linguistica qualunque senso gli piaccia, a capriccio, ma come l’assenza di un legame inerente, determinato da qualche forza esterna, tra forma e referente. Quando Crisippo diceva che ogni parola (e, possiamo aggiungere, ogni fenomeno morfologico o sintattico) era “ambigua”, si trattava invece dell’inevitabile imprecisione nel rapporto tra senso e referente. Questa mancanza di esattezza è dovuta al fatto che tutte le nostre percezioni del mondo in cui viviamo sono imprecise. L’esattezza assoluta nell’analisi delle nostre esperienze è sempre artificiale, e si può ottenere solamente mediante un’arbitrarietà aprioristica che non esiste, come abbiamo già visto, nell’uso normale che facciamo del linguaggio, ma che si trova unicamente in artefatti come la matematica o la logica formale. Soprattutto le coordinate fondamentali della nostra esistenza, lo spazio e il tempo, sono “senza cucitura”, indivisibili. L’introduzione di divisioni in esse si effettua solo mediante un’intervenzione umana, principalmente di ordine linguistico (come nell’aritmetica o nella matematica). Così, ad esempio, si ipotizza l’esistenza di frazioni di un secondo (millesimi, milionesimi, trilionesi) sulla base di dati ottenuti, non direttamente mediante i nostri sensi ma con l’aiuto di altri mezzi. Se fossero disponibili aiuti ancora più effi-

⁵ Cfr. il mio articolo “Idiolect and linguistic super-ego”, in *Studia Linguistica* 5.21—27 (1951); ristampato nel mio libro *Language, Literature, and Life* (Lake Bluff, Illinois, 1978), pp. 33—37; traduzione italiana “Idioletto e super-io linguistico” in T. Bolelli (cur.) *Linguistica generale, strutturalismo, linguistica storica* (Pisa, 1971), pp. 335—341.

⁶ Oramai è futile continuare la vecchia disputa tra “mentalisti” e “non-mentalisti”, giacché è stato dimostrato che anche i fenomeni chiamati “mentali” si possono interpretare come puramente fisici; cfr. D. M. Armstrong, *A materialist theory of the mind* (Londra e New York, 1968).

⁷ Nel suo libro *Die Philosophie des Als Ob* (Berlino, 1911).

⁸ Cfr. il mio articolo “Idiolinguistics”, nel *Twelfth LACUS Forum* (Lake Bluff, Illinois, 1986), pp. 5—18.

caci, potremmo distinguere anche quadrilionesimi, quintilionesimi ecc. di secondo, e così via *ad infinitum*. Questo procedimento e altri simili sono basati sulla disponibilità di forme linguistiche (in questo caso, di numeri) per riferirci alle nostre unità ipotizzate.

Per il nostro rapporto con la nostra esperienza della vita quotidiana, però, una tale precisione non è né disponibile né desiderabile. Le informazioni che riceviamo attraverso i nostri cinque sensi sono sempre imprecise, sempre indistinte intorno ai loro margini, almeno fino a un certo punto, e questo fatto si riflette nella struttura linguistica.⁹ Possiamo illuderci di avere impressioni precise; ma quando esaminiamo un qualsiasi fenomeno in modo più dettagliato (per esempio, con una lente d'ingrandimento o con uno strumento simile per l'analisi di fenomeni acustici ecc.) troviamo sempre che tali impressioni sono meno esatte di quanto potrebbe sembrare a prima vista. L'esempio più comunemente citato di questa imprecisione inevitabile è il passaggio continuo e impercettibile da un colore all'altro lungo lo spettro cromatico: tutte le divisioni che imponiamo tra i colori sono artificiali, come sono anche i termini che usiamo per essi.

Dato questo stato di cose, l'imprecisione non è solamente inerente nel rapporto tra senso e referente, ma è necessaria per la comunicazione umana ed è infatti in sommo grado desiderabile.¹⁰ Il nostro uso del linguaggio deve essere abbastanza elastico per accomodarsi alle somiglianze ricorrenti tra avvenimenti che, in sé stessi, sono sempre unici e irripetibili. Un'assoluta unireferenzialità nelle forme linguistiche sarebbe tale da rendere così complicata la comunicazione, e nello stesso tempo così limitata, che non potremmo comunicare effettivamente gli uni con gli altri. Quindi, benché ogni forma abbia un senso "centrale" con una referente relativamente predicibile, i suoi sensi "marginali" possono e devono necessariamente essere "indistinti", così da essere adattabili alle diverse circostanze in cui possono usarsi. Di più, col passar del tempo anche il senso "centrale" di una forma varia, e deve poter variare, quando le condizioni in cui si usa diventano diverse da quelle che prevalevano anteriormente. Il rifiuto di riconoscere queste verità elementari della referencia semantica è alla base dell'insistenza poco realistica di puristi su una inesistente fissità nei sensi di forme linguistiche, dal punto di vista sia sincronico che diacronico.

Non sarebbe giustificabile, però, arguire da queste considerazioni che le referenze di tutte le forme linguistiche fossero ugualmente imprecise. Ci sono diversi gradi d'imprecisione, nella referencia semantica come in tutti gli altri aspetti dell'esperienza umana. Mediante un'ampiezza sufficiente nella spiegazione di una forma e mediante limitazioni sull'uso di essa, si può ridurre l'imprecisione (sia nella denotazione che nella connotazione) fino a un punto che può talvolta essere vicino alla pre-

⁹ Cfr. il detto di Edward Sapir, "Unfortunately, or luckily, no language is tyrannically consistent. All grammars leak" ("Disgraziatamente, o per fortuna, nessuna lingua è tirannicamente coerente. Tutte le grammatiche perdono acqua [cioè hanno delle crepe]") (*Language* [New York, 1921]), p. 39.

¹⁰ Sull'indeterminatezza, cfr. C. F. Hockett, *The view from language* (Athens, Georgia, 1977), pp. 218—220.

cisione, in modo asintotico, (cioè avvicinandosi ad essa senza mai arrivarci totalmente). In alcuni casi, una tale approssimazione può essere altamente desiderabile, soprattutto quando tentiamo di discutere in modo scientifico certe materie che, per la loro natura, non sono suscettibili di essere divise in unità chiaramente distinguibili (come, per esempio, nelle cosiddette "scienze sociali", tra cui anche la linguistica). All'altro estremo, troviamo la necessaria mancanza di precisione, e l'uso frequente di connotazioni e di simbolismi che sarebbero indesiderabili nel discorso scientifico, che caratterizzano l'espressione poetica.

Insomma, è ora, da una parte, di abbandonare la concezione erronea dell' "arbitraire du signe" che caratterizza il *Vulgärsaussureanismus* della "decostruzione" post-strutturalistica nella critica letteraria. D'altra parte, occorre riconoscere, più di quanto è successo nella recente teoria linguistica, l'arbitrarietà, l'imprecisione e la polisemia inerenti nel normale uso umano del linguaggio. Quindi dovremmo rinunciare a qualsiasi tentazione di farlo entrare nel letto di Procruste della matematica o della logica formale alla maniera di Chomsky o della "grammatica Montague". E' ora di tornare allo studio della realtà linguistica come fenomeno della comunicazione tra esseri umani nell'attività individuale e sociale della vita.

Povzetek

POLJUBNOST IN OHLAPNOST V ČLOVEŠKEM GOVORU

Citata iz antike sta navedena kot simbol večnega jezikoslovnega vprašanja, ali so besede enopomenske ali ne, ali ima beseda strogo določen pomen in je s tem pomensko (skoraj) nespremenljiva. Ali pa je beseda po svoji naravi večpomenska. Tako gledanje je mogoče razširiti na vsak jezikovni pojav, pa tudi na pojave zunaj jezika (literatura, scenska uprizoritev) in je potemtakem vsakršna interpretacija možna in legitimna.

Avtor meni, da so ekstremna umevanja izšla iz preozke razlage Saussurove doktrine o arbitrarnosti jezikovnega znaka; po taki razlagi bi ne bilo nobene povezanosti med jezikovnim znakom in zunajjezikovno realnostjo. A Saussure trdi le, da ni mogoče govoriti o logični povezanosti med označenim in označujočim; zgradba jezikovnega znaka torej ni pogojena v naravi pojavov, na katere se jezikovni znak nanaša.

Pojmovanje polisemije je treba razširiti na vse jezikovne pojave sploh. Ohlapnost, nepreciznost je bistvena lastnost človeškega govora. Popolna natančnost bi bila za izražanje ovira. Govoreči vendar prilagaja rabo jezikovnih sredstev različnim realnim situacijam, ki so res enkratne in neponovljive. A če bi jih ne mogli izraziti z jezikovnimi sredstvi, ki so nam na voljo, bi bilo sporazumevanje močno otežkočeno.

LA LINGUISTIQUE DE L'ÉNONCIATION ET LE CONCEPT DE DÉICTIQUE

En linguistique de l'énonciation, le concept de déictique est souvent évoqué comme allant de pair avec celui de modalité. Tout en étant disposés à prendre en charge divers éléments du cadre énonciatif (le phénomène de la deixis s'occupe surtout d'identifier les protagonistes et de préciser le cadre spatio-temporel de l'énonciation tandis que celui de la modalité privilégie les données logiques, linguistiques et psychologiques des énoncés), ce que ces deux concepts ont également en commun, c'est leur "statut clairement énonciatif"¹. Les déictiques et les modalités sont non seulement disposés à tenir compte "du surgissement du sujet dans l'énoncé" (déictique), de la "relation que le locuteur entretient par le texte avec l'interlocuteur", mais ils peuvent également traduire "l'attitude du sujet parlant à l'égard de son énoncé" (modalité), la "marque que le sujet ne cesse de donner à son énoncé".² Compte tenu de ce que ces deux phénomènes sont susceptibles d'engendrer, ils doivent être perçus comme les lieux d'inscription "les plus manifestes, les plus voyants"³ de la subjectivité dans le langage.

De façon analogue à de nombreux concepts énonciatifs, celui de "déictique" est également polysémique.⁴ Dans la mesure où il est désigné par de multiples appellations, ce phénomène véhicule également certaines ambiguïtés sémantiques résultant de l'emploi synonymique qu'en font les linguistes et les analystes du discours: "shifter ou embrayeurs" (Jespersen 1964, Jakobson 1963, Greimas 1979), "dénomination absolue" (Bally 1969), "indicateurs" (Benveniste 1966, Collot 1980), "opérateurs d'individualisation" (Pariente 1973), "deixis anaphorique/deixis indiciale" (Todorov 1970), "référence relative" (Lyons 1970), "désignateurs" (Corblin 1983), "indexical symbols" (Peirce 1955), "egocentric particulars" (Russell 1947).

¹ Catherine Fuchs, "Les Problématiques énonciatives: esquisse d'une présentation historique et critique", *DRLAV* (1981): 42.

² Jean Dubois, "Énoncé et énonciation", *Langages* 13 (1969): 100—106.

³ Kerbrat-Orecchioni, *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage* (Paris: Armand Colin, 1980) 32—33.

⁴ Pour Maingueneau qui distingue les pronoms personnels et les embrayeurs, les déictiques ne renvoient qu'aux énoncés spatio-temporels. *Approche à l'énonciation en linguistique française* (Paris: Hachette, 1981). Russell et Reichenbach réduisent la problématique de la deixis au démonstratif "ceci". Voir Reichenbach, *Elements of Symbolic Logic* (London: MacMillan, 1947) et Russell, *Human Knowledge: Its Scope and Limits* (New York: Simon and Schuster, 1948).

En dépit de sa terminologie fluctuante, dans le cadre général de la deixis, deux courants semblent être favorisés: celui des "shifters" ou embrayeurs ainsi qu'ils sont définis par Jespersen, Jakobson et Greimas et celui des déictiques au sens que leur donnent Benveniste, Dubois, Kerbrat-Orecchioni et Pariente. On retrouve également chez ces auteurs un certain intérêt pour les problèmes de la personne et du temps. C'est en nous concentrant sur ces deux phénomènes que nous nous proposons d'aborder la problématique de la deixis, laissant de côté la question des démonstratifs et des indicateurs spatiaux. Bref, même si nous reconnaissons la valeur d'une esquisse historique et critique du concept de la deixis, notre intention ici, n'est pas de retracer l'évolution conceptuelle de ce phénomène, mais plutôt d'indiquer l'apport de la linguistique et de la linguistique de l'énonciation au phénomène de la deixis. C'est en privilégiant les ouvrages de nombreux linguistes et analystes de discours de langue française que nous nous apprêterons à éclairer le brouillage terminologique qui entoure le concept de la deixis et l'éventail des termes qui lui sont associés (embrayeurs, "shifters", déictiques et opérateurs d'individualisation).

1. LES EMBRAYEURS (*SHIFTERS*)⁵

Le terme d'embrayeur nous parvient de Nicolas Ruwet comme traduction de "shifter". Bien qu'on retrouve ce concept chez Otto Jespersen (1921), sa popularité date des *Essais de linguistique générale* de Roman Jakobson et d'un article en particulier: "Les Embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe."⁶ Le concept d'embrayeur, que Jespersen percevait comme une "classe de mots [...] dont le sens varie avec la situation,"⁷ sera redéfini par Jakobson comme une "classe spéciale d'unités grammaticales [dont] la signification [...] ne peut être définie en dehors d'une référence au message" comme des éléments du code linguistique qui possèdent "une signification générale propre" et qui "renvoient obligatoirement au message."⁸

C'est, d'une part, en déplaçant l'accent de la situation au message, et d'autre part, en privilégiant la personne grammaticale et les catégories verbales, en fonction de l'opposition embrayeurs/non-embrayeurs, que Jakobson aborde la question

⁵ L'introduction du mot embrayeur, comme traduction du terme "shifter", a fait l'objet de nombreux commentaires. Pierre Kuentz suggère que le concept de "shifter" qui dit "glissement" et "décalage" acquiert par le mot "embrayeur" de nouvelles connotations faisant appel aux concepts de "prise" et "d'ancrage". "Parole/Discours", *Langue française* no 13 (1972): 27. Michel Collot qui préfère le terme "indicateur" à ceux de deixis et de "shifter" explique que tout en possédant le mérite d'accentuer l'articulation des expressions référentielles sur une situation, le concept d'"embrayeur" est peu satisfaisant: "il ne comporte pas de racine deik-, et donc ne suggère pas assez nettement la parenté essentielle pour notre propos". "La Dimension de la déictique", *Littérature* no 38 mai (1980): 65.

⁶ La version originale s'intitulait "Shifters, Verbal Categories and the Russian Verb," *The Russian Language Project* 1957.

⁷ C'est ainsi que Nicolas Ruwet traduit la définition des "shifters" évoquée par Jespersen dans *Language. Its Nature, Development and Origin* (New York: W.W. Norton and Company Inc., 1964) 123. "Shifters. A class of words which presents grave difficulty to children are those whose meaning differs according to the situation [...] father, mother. The most important class of shifters are the personal pronouns."

⁸ *Essais de linguistique générale* (Paris: Minuit, 1963) 178—179.

d'embrayage linguistique.⁹ La présence et/ou l'absence d'embrayeurs s'avèrent essentielles par exemple aux distinctions: "histoire/discours" (Benveniste 1966); "distance/modalisation, transparence/tension" (Dubois 1969); discours explicite/discours implicite" (Todorov 1972); "subjectivité explicite/subjectivité implicite" (Kerbrat-Orecchioni 1980). En dépit de la nature hétérogène de ces nombreuses oppositions, ce qui leur semble commun c'est l'idée de marques énonciatives, tendant vers l'énoncé ou vers l'énonciation.¹⁰

Si nous avons à résumer l'essentiel de l'étude de Jakobson, nous dirions que la classe d'embrayeurs recouvre, selon celui-ci, deux éléments essentiels: les personnes et les formes verbales. Greimas et Courtés introduiront, plus de trois décennies après Jakobson, au sein d'une théorie globale de l'analyse du discours, le concept d'embrayage actantiel, temporel et spatial. En tentant de formaliser un concept qui, à l'origine, était restreint à quelques phénomènes, ces auteurs sont parvenus à articuler tout un ensemble de procédures: distance énonciative, identification entre sujet d'énonciation et sujet d'énoncé, structure pronominale et temporelle, qui ont fait l'objet de nombreuses études littéraires.¹¹ C'est par la dichotomie embrayeurs/non-embrayeurs que Jakobson cherchait à tenir compte de la présence et de l'absence de référence au procès d'énonciation. Greimas et Courtés opposeront le concept d'"embrayage" (*engagement*) à celui de "débrayage" (*disengagement*).¹²

A l'inverse du débrayage qui est l'expulsion, hors de l'instance de l'énonciation, [...] l'embrayage désigne l'effet de retour à l'énonciation, produit par la suspension de l'opposition entre certains termes des catégories de personne et/ou de l'espace et/ou du temps [...] (Greimas/Courtés, 118).

⁹ C'est en distinguant l'énonciation de l'énoncé et l'acte des protagonistes que Jakobson se propose de classer les catégories verbales. Ce qui sert en quelque sorte aux classements des verbes, c'est la présence (l'implication) et l'absence (manque d'implication) des protagonistes au sein du procès d'énonciation. On pourrait donc interpréter cette idée de catégories marquées ou dénuées de références au procès d'énonciation comme le principe fondamental sur lequel repose de nombreuses études traitant le phénomène de l'énonciation.

¹⁰ Dans le *Dictionnaire de linguistique*, l'on propose de décrire la classification des catégories verbales de Jakobson de la façon suivante: "Protagoniste impliqué: mise en rapport du protagoniste du procès de l'énoncé avec le protagoniste du procès de l'énonciation [...]. Protagoniste non-impliqué: mise en rapport du procès de l'énoncé et du procès de l'énonciation [...]" (84—85).

¹¹ Pour ce qui est des nombreuses études d'ordre littéraire dans lesquelles les concepts de déictique et d'embrayage/débrayage sont privilégiés, il faut signaler, entre autres, celles de: Jean-Michel Adam, "Enonciation et discours littéraire," *Linguistique et discours littéraire* (Paris: Larousse, 1976); Michel Collot, "La Dimension du déictique," *Littérature* no 38 mai (1980): 62—76; Francis Corblin, "Les Désignateurs dans les romans," *Poétique* no 54 (1983): 199—212; André Joly, "Sur l'acte d'énonciation. A propos d'un fragment de discours intérieur," *Bulletin de la société de stylistique anglaise* no 3 (1981): 19—45; Louise Milot, "La 'Savante' mise en discours du discours populaire," *Etudes littéraires* no 1 avril (1983): 135—162; Louis Panier, "La Bombe dans le discours. Enonciation et mise en discours dans un article de presse," *Etudes littéraires* no 1 avril (1983): 55—78; Pierre Van den Heuvel, "Révélation d'un discours mensonger: les déictiques temporels dans *La Symphonie pastorale*," *Neophilologus* LXXII no 3 (1988): 366—375.

¹² A. Greimas, J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (Paris: Hachette, 1979) 119 et 79.

[...] l'ensemble de procédures que nous appelons embrayage [...] vise à produire, entre autres choses, un effet d'identification entre le sujet de l'énoncé et le sujet de l'énonciation (119).

Dans sa définition du concept de "shifter", Jespersen mettait l'accent sur la "situation" et Jakobson sur le "message". Greimas et Courtés se distingueront non seulement par leur effort d'esquisser une typologie des procédures d'embrayage et de débrayage, mais également par l'importance qu'ils accorderont à l'identification et à la distance. Il faut signaler que cette opposition servira de base aux différentes procédures d'embrayage et de débrayage: les embrayages et les débrayages actantiels s'articuleront selon l'opposition (benvenistienne) "personne/non-personne" (79), les embrayages et les débrayages temporels mettront en scène une distinction adverbiale "maintenant/non-maintenant" (81) et les embrayages et les débrayages spatiaux postuleront une distinction entre "ici/non-ici" (81).

Si une typologie des procédures d'embrayage permet de prendre en charge les marques d'investissement et de désinvestissement du sujet d'énonciation dans son énoncé, par une étude de ses lieux d'ancrage (indicateurs actantiel, temporel et spatial), ce classement peut également servir à établir une "typologie des unités discursives".¹³ C'est essentiellement ce que visait Benveniste et ses successeurs (Sumpf, Dubois, Charaudeau, Pêcheux, Kerbrat-Orecchioni, Culioli) par leur recensement des marques énonciatives. Que cet acte de repérage ait pour but de décrire la relation du "sujet parlant au processus de production des phrases (énonciation)"¹⁴ ou qu'il vise à dégager la structure du discours en déterminant la "régularité d'occurrences de certains éléments linguistiques",¹⁵ c'est d'un effort de classification des discours dont il s'agit.

2. LES DÉICTIQUES

Dans le cadre de l'École française de l'analyse du discours, Benveniste a joué un rôle déterminant.¹⁶ D'ailleurs, Greimas et Courtés signalent que c'est autant à celui-ci qu'à Jakobson qu'ils doivent leurs concepts d'embrayeurs et de débrayeurs. Bien qu'il ne fasse pas explicitement allusion à cette terminologie, c'est par l'entre-

¹³ A. Greimas, J. Courtés, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* 121.

¹⁴ Dubois et al. *Dictionnaire de linguistique* 32.

¹⁵ Zellig Harris, "L'Analyse du discours," *Langage* no 13 mars (1969): 9—10.

¹⁶ Jean Dubois et Tzvetan Todorov sont d'autres membres de "l'École française" de l'analyse du discours qui ont également traité la question de la deixis. Dans le *Dictionnaire de linguistique*, le concept de déictique est décrit comme tout phénomène qui renvoie, soit à la situation d'énonciation, soit au moment de l'énoncé, soit au sujet parlant (137). A l'instar de Benveniste, Todorov envisage également quatre types de catégories indicielles: "les interlocuteurs, le temps de l'allocution, son lieu et ses modalités" (7). En empruntant à Benveniste et à Morris les concepts de "signes pragmatiques" et de "signes syntaxiques", Todorov partage les formes déictiques en "deixis indicielle" et "deixis anaphorique": la première relevant de la "science de l'énonciation" et la seconde "du champ de la rhétorique". "Problèmes de l'énonciation," *Langages* no 17 (1970): 10.

mise des substantifs, “deixis” (1966, 253), “indicateurs” (1966, 253) et “déictique” (1974, 69), que Benveniste tentera de décrire les procédés linguistiques susceptibles de faire référence au sujet d'énonciation (formes pronominales), à l'instance de l'énonciation (catégories verbales et aspectuelles) et à la situation de l'énonciation (démonstratifs et locutions adverbiales).

[...] la deixis est contemporaine de l'instance de discours qui porte l'indicateur de personne. L'essentiel est donc la relation entre l'indicateur (de personne, de temps, de lieu, d'objet montré etc.) et la présente instance de discours (1966, 253).

[...] les indicateurs de la deixis, [...] organisent les relations spatiales et temporelles autour du 'sujet' pris comme repère: “ceci, ici, maintenant” et leurs nombreuses corrélations “cela, hier, l'an dernier, demain”, etc. (1966, 262).

Quiconque dit “maintenant, aujourd'hui, en ce moment” localise un événement comme simultané à son discours [...].¹⁷

Ce qui est perçu par Benveniste comme l'élément fondamental sur lequel reposent les procédures de déictisation, ce n'est pas la situation (Jespersen) ou la référence au message (Jakobson), mais “l'instance de discours”: les actes de discours par lesquels la langue est actualisée en parole.¹⁸ Dans les écrits de Benveniste, publiés antérieurement aux années soixante-dix, la problématique de la deixis est étroitement liée à celle de la subjectivité.¹⁹ Après avoir évoqué l'idée que le “fondement de la subjectivité est dans l'exercice de la langue” (1966, 261) et que le “langage est [...] la possibilité de la subjectivité du fait qu'il contient toujours les formes linguistiques appropriées à son expression (1966, 263), Benveniste traite les pronoms personnels, les catégories verbales et les adverbes de temps et de lieu comme des lieux d'inscription de la subjectivité langagière.

Les pronoms personnels seront décrits comme “le fondement de la subjectivité” (1966, 260), comme “le premier point d'appui pour cette mise au jour de la subjectivité dans le langage” (1966, 262).²⁰ Dans son analyse des pronoms Benveniste pré-

¹⁷ Emile Benveniste, “Le Langage et l'individuel,” *Diogène* no 51 juillet-septembre (1965): 11.

¹⁸ C'est ainsi que le phénomène d'instance est défini dans le *Dictionnaire de linguistique* 264.

¹⁹ Outre Jakobson et Benveniste, un autre linguiste d'origine allemande, Karl Bühler, doit également être reconnu comme un des précurseurs du concept des déictiques. Ainsi que le signale John Lyons (1982), Bühler s'intéressait, plus de deux décennies avant Benveniste, à la nature expressive et subjective de la deixis. A ce sujet consulter *Sprachtheorie* (1934).

²⁰ Charles Fillmore, qui est reconnu comme un des précurseurs de la théorie de la deixis en linguistique américaine, décrit également les pronoms comme la forme des déictiques la plus évidente: “Those aspects of communication acts which are traditionally treated under this heading are (i) the identity of the interlocutors, ie. *person deixis*; (ii) the time at which the communication act takes place, i.e., *time deixis*; and (iii) the location(s) of the interlocutors at the time of the communication act, i.e., *place deixis*. The most obvious manifestations of deictic categories in languages are to be found in the system of pronouns”. “Toward a Theory of Deixis,” *University of Hawaii Papers in Linguistics* vol 3 number 4, (April 1971): 219.

sente les présupposés sur lesquels reposent encore aujourd'hui de nombreuses études traitant de l'énonciation:

L'installation de la "subjectivité" dans le langage crée, dans le langage et, croyons-nous, hors du langage aussi bien, la catégorie de la personne (1966, 263).

Est 'ego' qui dit 'ego'. Nous trouvons là le fondement de la 'subjectivité', qui se détermine par le statut linguistique de la personne (1966, 260).

Selon Benveniste, tenir compte des effets de sens produits par les changements des formes pronominales nous permet non seulement de "mieux discerner" les lieux d'inscription de la subjectivité langagière, mais également de constituer une "théorie de la personne verbale."²¹ L'opposition des pronoms de la première personne à ceux de la deuxième et de la troisième (dite la non-personne) a donné lieu à de nombreuses dichotomies. Les "corrélations de subjectivité et de personnalité" sont fondées sur l'opposition de la "personne subjective 'je'" et de la "personne non-subjective 'tu'" à la forme de la "non-personne, 'il'"²²; "l'énonciation non-subjective et subjective"²³ met en valeur l'aspect descriptif et engageant de la forme pronominale de certains verbes; la dichotomie "discours/histoire", qui dépend pour son actualisation de la temporalité, repose également sur une opposition d'ordre pronominal.²⁴

Le discours emploie librement toutes les formes personnelles du verbe, aussi bien je/tu que il. Explicite ou non, la relation de personne est présente partout (1966, 242).

Nous définirons le récit historique comme le mode d'énonciation qui exclut toute forme linguistique "autobiographique". L'historien ne dira jamais *je* ni *tu*, ni *ici*, ni *maintenant*, parce qu'il n'empruntera jamais l'appareil formel du discours [...] (1966, 239).

La catégorie de la deixis, et donc des lieux d'inscription de la subjectivité langagière, qui était restreinte aux pronoms, à la dimension temporelle, aux locutions adverbiales et aux démonstratifs, prendra en charge de nombreux traits d'ordre syn-

²¹ E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* 1, 265 et 227.

²² E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* 2, 232 et 235.

²³ E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale* 1, 265.

²⁴ Gérard Genette commente la dichotomie de Benveniste en suggérant que ces deux plans d'énonciation peuvent être réduits à une opposition entre "l'objectivité du récit" et "la subjectivité du discours." "L'objectivité du récit", nous dit Genette, "[...] se définit par l'absence de toute référence au narrateur [...]." Inversement "[...] est subjectif, le discours où se marque explicitement ou non la présence de (ou la référence à) *je*, mais ce *je* ne se définit pas autrement que comme la personne qui tient ce discours [...]." "Frontières du récit," *L'Analyse structurale du récit* (Paris: Seuil, 1981) 166.

taxique qui, jusqu'alors, avaient été négligés: l'interrogation, l'intimation, l'assertion et la modalisation (1974, 84—85). En plus d'accentuer "la relation discursive au partenaire" (1974, 85), ces quatre fonctions syntaxiques posent également, comme formes discursives, "deux protagonistes": l'une "source" et l'autre "but de l'énonciation" (1974, 85).²⁵

Reprenant la thèse fondamentale de Benveniste, Catherine Kerbrat-Orecchioni accorde une place d'importance aux pronoms et aux indicateurs spatio-temporels. C'est ainsi qu'elle définit les déictiques:

Ce sont les unités linguistiques dont le fonctionnement sémantico-référentiel [...] implique une prise en considération de certains des éléments constitutifs de la situation de communication, à savoir

- le rôle que tiennent dans le procès d'énonciation les actants de l'énoncé
- la situation spatio-temporelle du locuteur, et éventuellement de l'allocutaire.²⁶

[...] les déictiques sont à considérer [...] comme ce qui rend possible l'activité discursive elle-même.²⁷

Tout en s'inspirant de Benveniste pour ce qui est du fonctionnement sémantico-référentiel des déictiques, Kerbrat-Orecchioni se distinguera de lui en suggérant qu'une description impersonnelle "peut dévoiler un certain subjectivisme et un récit énoncé par un *je*, adopter un point de vue universaliste" (1980, 152):

La subjectivité peut emprunter les voies du 'il' et l'objectivité celles du 'je' [...] puisque l'on peut concurremment appeler subjective: (i) l'attitude qui consiste à parler ouvertement de soi; (ii) celle qui consiste à parler d'autre chose, mais en termes médiatisés par une vision interprétative personnelle (153).

[...] on peut fort bien parler de soi en s'abstenant de la surface textuelle [...] et parler "d'un autre" en disant "*je*" (152).

Pour envisager ce "paradoxe énonciatif" l'auteur considère "d'autres lieux plus subtils", de subjectivité langagière, à savoir "les subjectivèmes affectifs et évaluatifs", les "modalisateurs" et les "axiologiques". Ces domaines doivent être perçus, à l'instar des catégories syntaxiques de Benveniste, comme une tentative d'étendre la

²⁵ Cette préoccupation pour la valeur interlocutoire des déictiques avait déjà été énoncée par Benveniste antérieurement, par rapport aux pronoms: "c'est dans une réalité dialectique englobant les deux termes [*"je"* et *"tu"*] et les définissant par relation mutuelle qu'on découvre le fondement linguistique de la subjectivité" (260, 1966). En faisant appel à ces éléments d'ordre syntaxique, Benveniste est, d'une part, parvenu à étendre la catégorie de la deixis, et d'autre part, à introduire d'autres phénomènes (outre les pronoms) susceptibles de tenir compte du rapport à l'interlocuteur.

²⁶ *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage*. (Paris: Armand Colin, 1980) 36.

²⁷ *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage* 69. Toutes références à l'ouvrage de Kerbrat-Orecchioni seront, désormais, insérées entre parenthèses au sein de notre texte.

problématique de la deixis. C'est que ces éléments viennent en quelque sorte compléter le premier système d'ordre grammatical, "la subjectivité déictique" (Kerbrat-Orecchioni 1980, 149) en engendrant un second ensemble d'unités duquel peut émerger "une subjectivité émotionnelle."²⁸ Dans cette tentative de repérer et de décrire les lieux d'ancrage du sujet d'énonciation, Kerbrat-Orecchioni conclut non seulement que "toutes les phrases sont en un sens marquées subjectivement" (156), mais que la marque de l'énonciateur s'inscrit "selon des modes et des degrés divers" (157).²⁹ De façon analogue à Kerbrat-Orecchioni, nous croyons que la subjectivité est susceptible de se manifester par de nombreux procédés qui impliquent tous le sujet énonciateur à des degrés divers. Dans la mesure où les indicateurs de la deixis (pronoms, marques spatio-temporelles, adverbes de temps et de lieu) sont disposés à préciser les protagonistes ainsi que le cadre spatio-temporel de l'énonciation, ils doivent être perçus comme les lieux les plus prononcés et les plus exploités de la manifestation textuelle de la subjectivité.

3. LES OPÉRATEURS D'INDIVIDUALISATION

Contrairement aux linguistes, sémioticiens et analystes du discours auxquels nous venons de faire appel, c'est par l'entremise de trois concepts, "désignation nominative", "désignation par indicateurs" et "opérateurs d'individualisation" que Jean-Claude Pariente traite le phénomène de la deixis. La notion "d'opérateur d'individualisation", dont se sert Pariente pour aborder la question de la nature individualisante de certaines expressions, renvoie à deux phénomènes distincts: aux noms propres et aux indicateurs pronominaux, spatio-temporels et de démonstration.³⁰ Ainsi que les noms propres, nous dit Pariente, "la fonction des indicateurs n'est pas de faire connaître l'individu, c'est de le faire reconnaître, [...] d'en permettre la connaissance en donnant le moyen de le désigner [...]"³¹

Comme ses prédécesseurs, Pariente a réparti les indicateurs selon qu'ils renvoient à l'émetteur ou au récepteur, aux "circonstances temporelles" ou aux "circonstances locales" d'énonciation. Tel que Jakobson, pour qui le "message" était l'élément fondamental du phénomène d'embranchement, Pariente considère le message comme un "événement singulier" qui doit être situé "en un point de l'espace et du temps" (90).

²⁸ Edouard Morot-Sir, "Texte, référence et déictique," *Texte I* (1982): 127.

²⁹ Dans son chapitre sur les subjectivités affectives et évaluatives, Kerbrat-Orecchioni réitère cette idée, mais en nous fournissant cette fois une explication pour la présence prédominante de la subjectivité dans le langage: "Il va de soi que toute unité lexicale est, en un sens, subjective, puisque les mots de la langue ne sont jamais que des symboles substitutifs et interprétatifs des 'choses'". *L'Énonciation. De la subjectivité dans le langage* (70).

³⁰ Jean-Claude Pariente oppose la "désignation nominative" (noms propres) à la "désignation par indicateurs" (déictiques) (69). Ces deux formes d'expressions fonctionnent selon l'auteur comme des "opérateurs d'individualisation", qui "permettent de passer du niveau des classes et des concepts à celui des individus" (58) *Le Langage et l'individuel* (Paris: Armand Colin, 1973).

³¹ *Le Langage et l'individuel* 115. Michel Collot se sert également du concept d'"indicateur" pour renvoyer aux pronoms personnels, aux adverbes de temps et de lieu et aux démonstratifs. "L'intérêt du mot 'indicateur'", explique Collot, "c'est qu'il rassemble toutes ces expressions en une catégorie unique [...]" "La Dimension du déictique," *Littérature* no 38 mai (1980): 65.

De façon analogue à Jespersen qui décrivait les embrayeurs comme les éléments les plus difficiles à prendre en charge, selon Pariente les indicateurs ne seront employés correctement que lorsque le locuteur aura appris à situer “ce dont il parle [...] par rapport au fait qu’il en parle” (104). “La puissance de désigner”, écrit Pariente, n’appartient au sujet parlant que dans la mesure où il est capable de se “situer dans le monde” (101).

Le message par lequel l’objet désigné est articulé peut être brouillé par le sujet énonciateur, si ce dernier néglige d’indiquer les circonstances spatiales et temporelles de son énonciation ou s’il néglige de s’identifier. C’est dans cette possibilité de “repérer l’individuel” (108) et de “désigner sans ambiguïté” (105) le temps et le lieu du procès d’énonciation, que nous devons reconnaître la valeur des “opérateurs d’individualisation”. Parce qu’ils peuvent soulever toute ambiguïté quant au message et quant au sujet parlant, les indicateurs et les noms propres “autorisent à désigner sans ambiguïté l’individualité sur laquelle nous enquêtons:” (110)

La présence des indicateurs et des noms propres dans le langage conditionne [...] la possibilité d’un élargissement de notre savoir empirique. Car ils autorisent à désigner sans ambiguïté l’individualité [...] sur laquelle nous enquêtons. Dans le langage des hommes ils sont indispensables (110).

Pour Benveniste, les indicateurs de la deixis étaient perçus comme le “premier point d’appui pour cette mise au jour de la subjectivité dans le langage” (1966, 262), tandis que pour Pariente, les indicateurs sont autant des moyens d’individualiser que de désambigüiser. C’est par ses remarques pertinentes, sur les effets obtenus par le “brouillage” des déictiques, que Pariente se distinguera de ses prédécesseurs qui étaient plus engagés à repérer les lieux d’ancrage de la subjectivité langagière, qu’à discourir sur les effets qui peuvent être créés par l’absence d’indicateurs de la deixis dans le discours. Bref, c’est dans ses réflexions, sur les effets d’ambiguïtés susceptibles de naître du fonctionnement inefficace des opérateurs d’individualisation, que nous retrouvons la valeur de l’étude de Pariente.

4. EN GUISE DE CONCLUSION

L’on voit par ce qui précède, que le concept de “déictique” renvoie à un ensemble d’éléments (pronoms, indicateurs spatio-temporels, démonstratifs, etc.), qu’il est désigné par de maintes appellations (embrayeurs, déictiques, indicateurs, opérateurs) et qu’en tant que phénomène énonciatif, il peut tenir compte de nombreux éléments d’ordre littéraire. Parce que les déictiques renvoient aux formes pronominales, ils permettent d’analyser certains éléments traitant de la “voix” narrative: sujet d’énonciation, interlocuteur, perspective narrative, modes de récit.³² Dans la me-

³² Voir à ce sujet notre article, “Glissements déictiques et discours schizophrénique dans *Après la boue* de Gilbert La Rocque,” *Voix et images* no 45 (1990), au sein duquel cette question est traitée.

sure où ils renvoient aux temps verbaux, ils permettent de tenir compte des nombreux problèmes liés à la question de la temporalité narrative: temps du récit, discordances temporelles, perspective et attitude de locution. Par ailleurs, les déictiques peuvent aider à préciser le fonctionnement d'une oeuvre en prenant en charge les principaux éléments du cadre énonciatif: instances locutrice et interlocutrice du procès d'énonciation et circonstances spatio-temporelles de l'énonciation.³³ Qu'il s'agisse de formes pronominales ou d'indicateurs spatio-temporels, ce sont des lieux d'inscription d'un sujet énonciateur et de la manifestation textuelle de la subjectivité langagière dont il est question.

Pour ce qui est de la valeur de la deixis pour l'analyse de textes littéraires, il importe de signaler que, pour que ce concept devienne opératoire pour l'analyse de textes littéraires, il faut tout d'abord tenir compte du fait qu'à l'encontre du discours du "réel", qui postule la coprésence d'interlocuteurs et l'appropriation successive du langage ainsi qu'un contexte spatio-temporel déterminé, le texte littéraire ne peut que restituer le processus d'énonciation sous forme de traces. Autrement dit, "l'énonciation littéraire" ne peut pas être perçue comme un véritable échange linguistique, car elle ne peut rendre compte du "caractère immédiat [...] de l'interlocution."³⁴ Quelle que soit la nature des indicateurs de la deixis, dans tout texte littéraire, il ne peut s'agir que des traces, que de "l'empreinte du procès d'énonciation dans l'énoncé."³⁵ Bref, même si nous admettons que les déictiques présentent de nombreuses ambiguïtés sur les plans théoriques et analytiques, ce phénomène demeure néanmoins fondamental aux conditions de possibilités de sens et corrélativement à la représentation de la subjectivité dans le langage.

Povzetek

LINGVISTIKA IZREKANJA IN KONCEPT DEIKTIČNE PRVINE

S konceptom deiktčne prvine, ki ima v okviru lingvistike izrekanja skupaj s konceptom modalnosti pomembno mesto, so se ukvarjali že številni jezikoslovci in analitiški diskurzi (npr. Jespersen, Jakobson, Benveniste, Greimas, Pariente), ga različno poimenovali (npr. *embrayeur/shifter*, *indicateur*, *opérateur d'individualisation* in s temi termini mislili na zaimke, krajevne in časovne prislovne izraze, kazalne elemente itd. Pri analizi narativnih besedil je s pomočjo tega koncepta mogoče kljub nekaterim omejitvam pristopiti k problemom, kot so pripovedovalec in njegova perspektiva, časovne neskladnosti v besedilu, časovna umestitev ipd.

³³ Dominique Maingueneau suggère que les déictiques sont étroitement liés à de nombreux concepts d'ordre narratologique: les "problèmes de repérage déictique et non-déictique interfèrent avec la classique question des "points de vue", des "visions", des "perspectives", de la "focalisation" à laquelle s'intéressent depuis longtemps les théoriciens des techniques narratives." *Éléments de linguistique pour le texte littéraire* (Paris: Bordas, 1986) 21.

³⁴ Dominique Maingueneau, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire* 9. De façon encore plus précise, Maingueneau suggère: — [...] la notion de "situation d'énonciation" ne présente pas un visage aussi évident lorsqu'il s'agit de textes littéraires que lorsqu'on a affaire à des échanges linguistiques ordinaires (où les interlocuteurs dialoguent au même endroit), mais l'énonciation littéraire, en tant qu'elle est une énonciation, n'échappe pas à la règle commune (1).

³⁵ T. Todorov, "Énonciation," *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (Paris: Seuil, 1972) 405.

LA SUBORDINATION

La subordination peut être envisagée d'un point de vue purement syntaxique (subordination du 1er degré (1), qui sera dite *partielle*/ du 2ème degré ou *totale*), ou sous l'angle morpho-syntaxique, le seul qui nous intéresse ici, dans le cadre de la subordination totale.

Sur le plan morpho-syntaxique, il y a lieu de distinguer deux sortes de subordination: la *subordination translativ*e, marquée par un mot translatif, et la *subordination modale*, marquée par le mode du verbe subordonné. Ces deux marques concurrentielles peuvent être associées corrélativement dans la *subordination mixte* ou *ambivalente*. Enfin, la subordination peut, théoriquement, n'être pas marquée du tout, comme c'est le cas de la subordination partielle dans Hôtel Dieu. Ces quatre cas de figures peuvent être rassemblés dans la matrice suivante:

subordination	1	2	3	4
translative	+	—	+	—
modale	—	+	+	—

1. LA SUBORDINATION TRANSLATIVE

La subordination translativ e s'opère au moyen d'une conjonction de subordination ou d'un pronom/adjectif/adverbe relatif/interrogatif. En latin, lorsque, dans la subordonnée, le choix est possible entre indicatif et subjonctif, autrement dit lorsque l'opposition modale y est sémantiquement distinctive, le subjonctif ne saurait avoir de fonction subordonnante:

Roma sic appellata est quod a Romulo condita est.

"Romme fut ainsi appelée parce qu'elle fut fondée par Romulus" (cause objective) (2).

Romulus Remum fratrem interfecit quod per ludibrium novae urbis moenia transi-
lisset.

“Romulus tua son frère parce que (selon lui) il avait sauté par dérision au-dessus des murailles de la nouvelle ville“ (2).

La subordination peut être annoncée/rappelée dans la principale/ dans la subordonnée par un corrélat général ou particulier (“antécédent“ du pronom relatif). Situé dans la principale, le corrélat joue le rôle de translatif surordonnant. Le dénivellement syntaxique est alors doublement marqué: vers le haut, dans la principale, et vers le bas, dans la subordonnée:

Ut sementem feceris, ita metes (Cicéron, *De oratore*).

“Tu récoltera comme tu auras semé“ (3)

Ita est ici corrélat général anaphorique.

Id, quod constituerant facere conantur, ut exeant... (César, *De bello Gallico*, 1.5.1.)

“Ils entreprennent de faire ce qu’ils avaient décidé, à savoir de sortir...” (4)

Id est ici corrélat-antécédent de *quod* et corrélat (cataphorique) de *ut*, comme dans:

Non is uir est, ut/quī... sentiat (Cicéron, *Pro L. Valerio Flacco*)

“Il n’est pas un homme à comprendre/tel qu’il comprenne“ (4).

Silua, ubi/in qua sumus pulcherrima est.

“La forêt où nous sommes est très belle“

Silua est ici corrélat-antécédent particulier, ce qui ne l’empêche pas d’être surordonnant.

L’insertion de l’antécédent particulier dans la subordonnée substitue à sa fonction surordonnante une fonction subordonnante d’appoint, marquée par l’accord en cas avec le relatif:

Epistola, quam mihi misisti, mihi fuit gratissima

Quam mihi misisti epistolam, ea fuit mihi gratissima.

“La lettre que tu m’a écrite m’a fait grand plaisir“ (5)

Ainsi doublement marqué dans la subordonnée, le dénivellement syntaxique se voit en outre renforcé par la présence, dans la principale, d’un corrélat surordonnant (*ea*). La subordination mixte (translative et modale: cf. *infra*) constitue un autre cas de dénivellement syntaxique doublement marqué dans la subordonnée.

2. SUBORDINATION MODALE

En latin, la subordination peut n'être exprimée que par le mode du verbe de la subordonnée. Le latin possède trois modes subordonnants: un mode personnel, le subjonctif, et deux modes impersonnels, l'infinitif et le participe. Il y a donc lieu de distinguer la subordination subjonctive, qui est personnelle, et les subordinations infinitive et participiale, qui sont impersonnelles.

2.1. La subordination modale personnelle: la subordination subjonctive

La "grammaire essentielle du latin" (6) présente ainsi la subordination modale subjonctive: "Après un certain nombre de verbes et de locutions verbales, la proposition complétive au subjonctif peut n'être introduite par aucune conjonction de subordination; on dit qu'il y a simple parataxe (d'un mot grec signifiant juxtaposition); en d'autres termes, la complétive au subjonctif est une proposition au subjonctif de souhait ou d'ordre, simplement juxtaposée au verbe introducteur." Or il y a contradiction entre les termes de "juxtaposition" ou "parataxe" qui impliquent deux propositions indépendantes, et de "complétive", nécessairement subordonnée à une principale. C'est donc faute d'avoir reconnu la valeur subordonnante du subjonctif que certains grammairiens parlent ici de parataxe. En fait, il y aurait lieu de distinguer entre juxtaposition, critère purement formel, et parataxe, critère fonctionnel, opposé à subordination ou hypotaxe. C'est ce que semble faire implicitement M. Lavency lorsqu'il écrit (7): "D'autres fois, il n'y a pas de mot subordonnant: la subordination peut alors être marquée à la fois par le cas du nom sujet (Acc. ou Abl. et non N.) et par le mode du verbe prédicat (infinitif ou participe, et non mode personnel); elle peut enfin, mais beaucoup plus rarement, être signalée par la seule juxtaposition et par le mode (subjonctif) du verbe."

Voici quelques exemples de subordination purement subjonctive, et donc purement modale: on notera qu'il s'agit toujours de subordonnées complétives (complément d'objet direct ou second actant, selon la terminologie de L. Tesnière):

Uolo tu ad me scribas. "Je veux que tu m'écrives." (8)

Perturbantur, copiasne ducere... an... an... praestaret (César, *De bello Gallico*, 4.14.2).

"Dans le désarroi, ils se demandent s'il vaut mieux conduire les troupes... ou... ou..." (9).

Et, avec un verbe principal impersonnel:

Haec faciat oportet. "A lui de faire cela" (10)

2.2. Subordination modale impersonnelle

2.2.1. Subordination infinitive

Dans la proposition infinitive, c'est la désinence d'infinitif qui fait fonction de subordonnant:

Sine puerum dormire. "Laisse l'enfant dormir"

Le sujet de la proposition infinitive est généralement à l'accusatif. Le sujet d'une proposition principale ou indépendante étant au nominatif, on a vu dans l'accusatif sujet de la proposition infinitive une marque de subordination (Lavency, cf *supra*). En réalité, si le sujet à l'accusatif est bien subordonné au verbe de la subordonnée, il est sous la dépendance du verbe principal, nécessairement transitif. La désinence d'accusatif apparaît, ainsi comme une résurgence de la proposition principale dans la subordonnée:

<i>Sine</i>	<i>-um</i>	(niveau de la principale)
<i>puer-</i>	<i>dorm-ire</i>	(niveau de la subordonnée)

Vue sous cet angle, la désinence d'accusatif sert de corrélat surordonnant à celle d'infinitif, située dans la subordonnée.

Avec un verbe principal impersonnel, le sujet de la proposition infinitive peut être au datif:

Si nobis... perire hodie necesse est. (Tacite, *Historiae*, 1.29.4)
"S'il nous faut périr aujourd'hui" (11)

Sous la dépendance et dans le prolongement du verbe principal, ce datif, résurgence de la principale dans la subordonnée, est corrélatif de la désinence d'infinitif. A ce titre, et donc au même titre que l'accusatif sujet d'une proposition infinitive, il surordonne la principale à la proposition subordonnée par l'infinitif.

Quant à l'infinitif, forme semi-nominale du verbe, il est, de par la fonction nominale que lui confère cette forme, subordonné paradigmatique au verbe dont il est la projection. Cette subordination paradigmatique de l'infinitif au verbe dont il procède prête à la désinence d'infinitif une valeur subordonnante dans le syntagme. Par ailleurs, la fonction nominale de l'infinitif fait que cet infinitif ne peut guère être considéré comme surordonné à son sujet, auquel il est en quelque sorte apposé. La proposition infinitive apparaît ainsi comme une proposition aplatie, dans laquelle les rapports hiérarchiques entre verbes et actants sont plus ou moins affaiblis. De ce fait, le verbe de la proposition infinitive est quelque peu ambigu: n'étant pas tout à fait un verbe — puisque non assujéti à la catégorie de personne —, il n'est pas vraiment surordonné à son sujet, n'étant pas tout à fait un nom — puisque affranchi des

catégories de cas, de genre et de nombre — il ne lui est pas vraiment apposé non plus.

La proposition infinitive n'étant ni verbale ni nominale ne constitue pas plus une translation du 2ème degré qu'une translation du 1er degré. Elle est donc neutre sous le rapport de l'opposition syntaxique /partiel/:/total/, c'est-à-dire qu'elle n'est ni un simple syntagme à l'intérieur d'une proposition, ni une proposition complète à l'intérieur d'une phrase. Par son sujet à l'accusatif, rattaché directement au verbe de la principale, la proposition infinitive est bien moins autonome que la proposition conjonctive ou même relative. Situé à l'intersection de la principale et de la subordonnée, ce sujet à l'accusatif ne peut être comparé qu'au "relatif à antécédent incorporé", également intersectionnel, et de plus symétrique, par sa fonction, de l'accusatif sujet de la proposition infinitive. En effet, celui-ci est objet partiel comme le pronom relatif à antécédent incorporé est sujet partiel du verbe de la principale:

Credo *Caesarem* *caecum* *fuisse*
Qui *n'avance pas* *recule*

On ne peut pas plus écrire: **Credo Caesarem* (objet partiel) que **Qui recule* (sujet partiel).

A la différence du latin, le russe, le slovène et la français n'admettent pas d'autres propositions infinitives que celles dont l'accusatif sujet pourrait à lui seul servir de complément d'objet intégral du verbe de la principale:

russe: *ostav' ego spat'*
slovène: *pusti ga spati*
français: "laisse-le dormir"

parce que *ostav' ego*, *pusti ga*, "laisse-le" sont corrects.

2.2.2. La subordination participiale

Le sujet de la proposition participiale est au cas exigé par sa fonction adverbiale/adnominale dans la phrase. Les propositions participiales adverbiales sont actanciennes (nominales)/circonstanciennes (adverbiales). On n'envisagera ici que les propositions participiales actanciennes.

Le sujet d'une proposition participiale elle-même sujet du verbe principal est naturellement au nominatif. Le sujet d'une proposition participiale complétive directe/indirecte est à l'accusatif/au datif:

Senatus querentes eos non sustinuit. (Tite-Live, 31. 13.14)

“Le Sénat ne résista pas à leurs plaintes“ (12).

Reuertentibus inde eis Tiburtes portas clausere. (Tite-Live, 7.9.1)

“A leur retour, Tibur leur ferma ses portes“ (13)

Le paradigme pronominal A. *eos*/D. *eis* est dépendant de la valence des verbes *sustinuit*, *clausere*. Sujets des propositions participiales *querentes eos*, *reuertentibus inde eis*, les pronoms *eos/eis* n'en font pas moins respectivement partie des principales (*eos*) *non sustinuit*, (*eis*) *Tiburtes portas clausere*: ils sont donc à l'intersection des propositions principales et subordonnées. Mais le participe évacue la catégorie spécifiquement verbale de personne. Par ailleurs, l'accord avec le sujet se fait en genre, nombre et cas, catégories nominales. Or, seule celle de nombre est commune au verbe et au participe. C'est donc autour du nombre que le syntagme participial oscille entre la perspective verbale d'un syntagme total (par translation du 2ème degré) et la perspective nominale d'un syntagme partiel (par translation du 1er degré):

syntagme verbal avec surordination verbale:	<u>querentes</u> eos	comme:	ii <u>queruntur</u>
syntagme nominal avec subordination adjectivale:	<u>eos</u> querentes	comme:	ii infelices

En fin de compte, la subordination relève non seulement de l'opposition bipo-
laire /total/:/partiel/, mais aussi de son déploiement en statuts neutre et ambivalent,
selon la matrice suivante:

subordination	1	2	3	4
partielle	+	—	+	—
totale	—	+	+	—
	subordination partielle: à l'intérieur de la propo- sition ou de la phrase simple	subordination totale: à l'intérieur de la phrase complexe: subordination translative (conjonctive, relative, in- terrogative) et/ou modale personnelle	subordination ambivalente: à la fois partielle et totale: subordination participiale subordination modale imperson- nelle	subordination neutre (ni partielle ni totale): subordination infinitive

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. Tesnière L., *Éléments de syntaxe structurale*, Paris 1959, Klincksieck.
2. Gaillard J., Cousteix J., *Grammaire essentielle du latin*, Paris 1976, Scodel, p. 206.
3. Lavency M., *Usus, description du latin classique en vue de la lecture des auteurs*, Paris-Gembloux 1985, Duculot. Par. 395, p. 252.
4. Gaffiot F., *Dictionnaire illustré latin-français*, Paris 1934.
5. Lavency M., *op. cit.*, par. 366, p. 233.
6. Gaillard J., Cousteix J., *op. cit.* p. 199.
7. Lavency M., *op. cit.*, par. 328, p. 209. (Non souligné dans le texte.)
8. Gaillard J., Cousteix J., *op. cit.* p. 199.
9. Gaffiot F., *op. cit.: praesto*.
10. Lavency M., *op. cit.*, par. 341, p. 219.
11. Oudot J., *Syntaxe latine*, Strasbourg 1964, Publications de la Faculté des Lettres de l'Université, p. 270.
12. Ibid., p. 292.
13. Ibid., p. 293.

Povzetek

PODREDNOST

Glede na skladnjo je podrednost lahko parcialna (prvostopenjska), totalna, ambivalentna (deležniška podrednost) ali nevtralna (nedoločniška podrednost). Glede na morfo-sintaktično ravnino je totalna podrednost lahko translacijska, naklonsko osebna (subjunktivna /lat.: konjunktivna podrednost), naklonsko neosebna (nedoločniška, deležniška podrednost). Skladenjski razmik je lahko dvojno označen: splošni in posebni korelati ("antecedenti") veznikov in relativnih zaimkov so iz tega ustvarili korelativno nadredno vrednost podredne funkcije vezniških besed, katere se na njih povratno navezujejo ali pa jih napovedujejo. V nedoločniškem stavku imajo obrazila akuzativnega in dativnega subjekta (ponoven pojav glavnega stavka v odvisnem) ravno tako nadredno vrednost. Torej obstaja korelacija med sklonskim obrazilom subjekta, ki ne more biti v nominativu, in obrazilom nedoločnika, kar navsezadnje pomeni dvojno označenost: nadredno in podredno.

LINGUISTICA PRAGMATICA E STUDI CONTRASTIVI

1. È risaputo che la pragmalinguistica, al pari della sociolinguistica (con cui ha in comune molti temi) nasce per una specie di reazione allo strutturalismo saussuriano e al trasformazionalismo chomskiano. Trattasi comunque di una importante acquisizione della linguistica contemporanea che studia la lingua non in quanto sistema astratto, ma come strumento di comunicazione concretamente usato.¹ “Comprendere e studiare l’uso effettivo del linguaggio, come di altri segni, è divenuto una esigenza pressante dei nostri giorni.”²

Nell’intricato labirinto delle teorie linguistiche moderne — per usare le parole di Giulio Lepschy³ — ci sembra in ogni caso molto convincente l’impostazione semiotica del Morris secondo cui noi, oltre alla fonologia, distinguiamo tre campi di investigazione linguistica, e precisamente il campo della pragmatica, quello della semantica e quello della sintassi.⁴ Invertendo l’ordine di questi tre componenti, come fa il De Mauro,⁵ possiamo dire che intendiamo pienamente una frase quando la valutazione sintattica (relativa ai rapporti funzionali dei componenti della frase tra loro) e semantica (relativa ai rapporti della frase con i loro possibili denotati) si integrano con la valutazione prammatica, relativa ai rapporti tra *dictum* e *dicens*, ossia tra segno e utente. Va notato che qui si parla solo di frasi, e che siamo quindi ancora fuori della sfera della linguistica testuale.

Usando ancora le parole del Morris nella bella versione di Silvio Ceccato, “se in un caso si fa esplicito riferimento a colui che parla o, esprimendoci in modo più generale, a chi usa un linguaggio, allora siamo nel campo della pragmatica.”⁶ Ed è a questo punto che va messo bene in rilievo come l’informazione referenziale di un messaggio, oltre al significato denotativo, oggettivo, include spesso anche significati emotivi, affettivi, stilistici e connotativi in genere, in base ai quali va analizzata la pertinenza comunicativa dei singoli enunciati che possono anche oltrepassare i limiti della proposizione. Siamo allora nel campo della linguistica testuale il cui recente avvento ha segnato uno sviluppo decisivo della struttura informativa del linguaggio,

¹ Gaetano Berruto, *La sociolinguistica*, Bologna 1987, 4.

² Charles Morris, *Segni, linguaggio, comportamento*, Milano 1963 (traduz. di Silvio Ceccato), 11.

³ nella prefazione a Ducrot-Todorov, o.c., XIII.

⁴ Morris, o.c., 211 (sulla scia di R. Carnap).

⁵ Tullio De Mauro, *Introduzione alla semantica*, Bari 1966, 151.

⁶ Morris, o.c., 211 (sempre citando R. Carnap).

rendendo possibile l'applicazione di criteri più estensivi e più sistematici nelle analisi pragmatico-linguistiche.⁷

2. Dopo questa breve delineaione introduttiva, passiamo alla trattazione concreta del nostro problema. L'occasione ci viene offerta da una recente importante ricerca del nostro festeggiato, l'illustre italianista croato prof. Pavao Tekavčić, ricerca intitolata "Verso una pragmatica contrastiva delle cosiddette 'particelle' in serbocroato e in italiano".⁸ Trattasi di quelle forme particolari espressive che in determinati contesti perdono il loro significato di base assumendo funzioni comunicative speciali. Secondo le parole di Tekavčić, queste forme "non esprimono soltanto la sfera soggettiva del parlante e sintatticamente non tutte sono fuori di frase".⁹ Una posizione, quindi, che si discosta in parte da una definizione largamente diffusa.

3. Già in precedenti pubblicazioni Pavao Tekavčić ci aveva fornito una casistica relativamente vasta dell'uso di queste forme, chiamate appunto 'particelle', termine in verità polivalente e che l'autore usa "faute de mieux", cioè in mancanza di una voce più appropriata che specifichi meglio queste forme espressive. Nel suo recente lavoro sopra citato, al quale faremo riferimento nel corso della nostra esposizione, il nostro autore constata innanzi tutto che le grammatiche croate e serbe trattano il problema delle 'particelle' in maniera insufficiente, mentre le grammatiche italiane non lo tratterebbero affatto.¹⁰ Le ricerche del Nostro gli hanno fruttato un inventario di 149 unità serbocroate di cui ben 94 rappresentano integrazioni originali sue in aggiunta alle sole 55 riscontrate nelle quattro grammatiche esaminate.¹¹ Quanto alle 'particelle' italiane che secondo una tradizione linguistica non vengono trattate separatamente nelle grammatiche, ma vengono incluse tra le parti invariabili del discorso, massime tra gli avverbi, Tekavčić ne elenca una considerevole quantità nel corso del suo lavoro. Sono sempre ricerche compiute con fine intuito che interessano particolarmente da una visuale contrastiva e più precisamente nel campo della lessicografia bilingue. Nelle sue varie ricerche l'autore ci offre esempi interessanti di raffronto fra l'italiano e il serbocroato. In alcuni casi avremmo desiderato anche un *tertium comparationis*, praticamente il tedesco, come lingua egemone dell'Europa centrale, a cui l'autore ricorre solo sporadicamente nel corso della sua trattazione.

4. Prendiamo ad esempio la particella serbocroata "*samo*" che in origine ha significato restrittivo¹² corrispondente all'italiano *solo*, *soltanto*, *solamente*. I vocabolari assegnano in ambedue le lingue due funzioni fondamentali a queste forme¹³ e così anche in tedesco:

⁷ Interessanti a tal proposito i lavori di K. Lichem e di M. Berretta.

⁸ È riportato il titolo del riassunto italiano dello studio (pag. 193). Il titolo originale è citato nella bibliografia in calce.

⁹ Tekavčić, o.c. (1989), 193.

¹⁰ Tekavčić, o.c., 129. Va detto comunque che i vocabolari più recenti (in particolare lo Zingarelli) trattano in maniera abbastanza diffusa i problemi dei significati connotativi delle parti invariabili del discorso, specie per gli avverbi.

¹¹ Tre recenti grammatiche croate e una serba.

¹² Il concetto di restrizione viene elaborato da P. Tekavčić in un ampio saggio del 1984.

¹³ *Solo* è comunque in primo luogo aggettivo.

1. Funzione avverbiale:

Ulaznica stoji samo petsto dinara.

Il biglietto costa solo cinquecento dinari.

Die Eintrittskarte kostet nur fünfhundert Dinar.

2. Funzione di congiunzione:

Samo ne znam da li je to tačno.

Soltanto non so se ciò sia esatto.

Nur weiss ich nicht ob das stimmt.

Dal significato originario, primitivo della forma *samo* si sono sviluppate in seguito alcune funzioni pragmatiche che vengono finemente analizzate dal nostro autore e tradotte in italiano con forme appropriate. Alla versione italiana abbiamo aggiunto anche qui e in seguito la nostra traduzione in tedesco.¹⁴

1) Significato esortativo:

*Samo nastavite tako,
mladiću, i uspjeh je,
osiguran!*

Continui pure così,
giovannotto, e il successo
è sicuro!

Fahren Sie nur so fort,
mein Junge, und der
Erfolg ist gesichert!

2) Lo stesso in senso ironico:

*Reći ću sve tati!
- Samo reci, pa
ćeš vidjeti!*

Dirò tutto a papà!
- Diglielo pure, e
vedrai!

Ich sage alles dem Papa!
- Sag es ihm nur, dann
wirst du schon sehen!

3) *Samo* come rafforzamento
di una proibizione:

*Nemoj mi samo reći
da sve to nisi
već prije znao.*

Non dirmi soltanto
(non dirmi poi)
che tutto ciò non
lo sapevi già prima.

Sag mir nur nicht
dass du dies alles
nicht schon früher
gewusst hast.

4) *Samo* denotante un particolare
interesse o meraviglia:

*Kako ti samo pada
na pamet tako
nešto!*

Come mai ti viene
in mente qualcosa
di (una cosa) simile!

Wie fällt dir nur so
etwas ein (so etwas
in den Kopf)!

*Gdje ste ga samo
pronašli, kad nitko
ne zna njegovu adresu?*

Dove mai lo avete
trovato, se nessuno
conosce il suo indirizzo?

Wo habt ihr ihn nur
gefunden, da niemand
seine Anschrift kennt?

¹⁴ I significati pragmatici di *samo* vengono trattati dal nostro autore nell'o.c. (1989), alle pagg. 145—146.

A questi esempi di usi pragmatici della “particella”
samo possiamo aggiungerne degli altri¹⁵:

5) In proposizioni “ottative”:

<i>Kad bi samo došao!</i>	Se solo venisse!	Wenn er nur käme!
<i>Da samo mogu dobiti taj novac prije odlaska!</i>	Se potessi ricevere questo denaro prima della partenza!	Dass ich nur dieses Geld vor der Abreise bekäme!

6) In senso condizionale:

<i>Idi se igrati, samo me pusti na miru!</i>	Va a giocare, basta che mi lasci in pace!	Geh spielen, nur lass mich in Ruhe!
--	--	--

7) In frasi interrogative
(in aggiunta al num. 4):

<i>Kako je samo došao ovamo?</i>	Come ha fatto a venire qui?	Wie ist er nur hierher gekommen?
--------------------------------------	--------------------------------	-------------------------------------

Osservazione. — Come risulta da alcuni degli esempi citati, la “particella” *samo* non viene sempre tradotta in italiano. Diversa è invece la situazione per il tedesco.

Nel grande Vocabolario della lingua croata o serba dell’Accademia di Zagabria, sotto la voce *samo*, definita come avverbio e congiunzione, vengono elencati costrutti che a volte si avvicinano semanticamente a quelli più sopra elencati.

5. Una tipica funzione pragmatica viene assunta talora dall’avverbio *lijepo*, derivato dall’aggettivo *lijep* (it. bello, ted. schön). Tekavčić ci dà innanzi tutto due esempi di uso di questo avverbio nel suo significato primario (nel quale può essere sostituito anche da altre forme, come *fino*, *divno*, *krasno*).^{15a}

1) *Lijepo* in funzione primaria:

<i>Tata, položio sam zadnji ispit. - Lijepo, sine moj!</i>	Papà, ho dato l’ultimo esame. - Bene, figlio mio!	Papa, ich habe die letzte Prüfung abgelegt. - Schön, mein Sohn!
--	---	---

2) *Lijepo* in senso ironico:

<i>Tata, opet sam pao na ispitu. - Lijepo, sine moj!</i>	Papà, sono stato bocciato di nuovo all’esame. - Ma bravo, figlio mio!	Papa, ich bin wieder durchgefallen bei der Prüfung. - Schön, mein Sohn! ¹⁶
--	---	--

¹⁵ v. la nota 20.

^{15a} Tekavčić, o.c. (1989), 147.

¹⁶ In ambedue gli esempi le versioni, italiana e tedesca, sono nostre.

Per quanto in italiano esista l'avverbio *bellamente*, esso negli esempi sopra citati sarebbe fuori posto, come bene osserva il nostro autore. Perciò egli propone in questi casi locuzioni del tipo *che bello!*, *questa sì che è bella!* (quest' ultima locuzione specie in senso ironico).

I significati pragmatici dell'avverbio *lijepo* si riscontrano soprattutto nel linguaggio colloquiale per indicare partecipazione, affabilità, impegno, ironia. Tekavčić ci offre alcuni esempi di questo uso e osserva che per l'italiano in questi casi si deve ricorrere ad altri mezzi espressivi, qui compresa l'intonazione. Possiamo aggiungere che nella versione in un'altra lingua la forma alle volte può venir tralasciata. Ecco gli esempi citati dall'autore e rimasti introdotti. Le versioni sono nostre in tutti e tre i casi:

... <i>Vi lijepo sjednite k peći... a ja ću lijepo prigledati radi prilike za Jalševo.</i> ¹⁷	Lei si sieda con comodo accanto alla stufa... e io cercherò di informarmi sul modo migliore di rag- giungere Jalševo.	Setzen Sie sich schön neben den Ofen und ich werde trachten eine Möglichkeit zu finden dass Sie Jalševo erreichen.
<i>Sad se najprije lijepo rasko- moti i odmori, a o poslu- ćemo razgovarati kasnije.</i>	Accomodati innanzi tutto e riposati per bene, poi par- leremo dei nostri affari.	Jetzt mache dich vor allem schön bequem und ruhe dich aus, dann werden wir über unsere Geschäfte sprechen.
<i>Gle ti njega! Čovjek lijepo strugnuo na more i osta- vio nama cijeli posao.</i>	Ma guarda un po' che tipo! Lui bel bello se ne va al mare e addossa a noi tutto il lavoro.	Sieh da den Kerl! Er macht sich schön davon, geht ans Meer und überlässt uns die ganze Arbeit!

Nelle nostre versioni, quello che interessa è in primo luogo come è resa la "particella" *lijepo*. Ecco comunque alcuni altri esempi di uso di questa "particella":

<i>Lijepo ga pozdravi.</i>	Salutalo caramente.	Lass ihn schön grüssen.
<i>Lijepo smo se udesili.</i>	Stiamo freschi.	Da sind wir schön dran.
<i>Ostavi ti to lijepo na miru.</i>	Guardati bene dal fare qualcosa.	Lass das schön bleiben.
<i>Molim lijepo!</i>	Prego! Per favore!	Bitte schön!

Significati pragmatici dell'avverbio *lijepo* sono presenti già presso scrittori croati e serbi dei secoli passati. Ne abbiamo la documentazione nel grande vocabolario storico dell'Accademia di Zagabria (v. il vol. VI alle pagine 75—77). Nella lingua colloquiale sembra che questo uso sia stato secondato, specie presso i bilingui del se-

¹⁷ Questo passo che Tekavčić ha tratto da un romanzo dello scrittore croato August Šenoa (1838—1881) viene riferito qui in forma abbreviata.

colo XIX° e anche in seguito, dalla frequente presenza della forma tedesca *schön*. Nella versione italiana, invece, *lijepo* viene spesso tradotto con altri mezzi o tralasciato.

6. L'avverbio *već* (it. già, ted. schon) nel suo significato originario indica che un'azione o un fatto, nel momento al quale ci si riferisce, è compiuto o sta compendosi: *tutto è già preparato; il sole sta già tramontando*. L'avverbio in tutte e tre le lingue può riferirsi anche a un avvenimento che si prevede nel futuro: *fra poco sarà già di ritorno*¹⁸.

Il primo uso pragmatico della particella *već* che l'autore sottopone a vaglio è quello di servire da motivo di convincimento ossia di persuasione nei confronti dell'interlocutore:

<i>Ne uzrujavaj se, saznat će on to već na vrijeme.</i>	Non eccitarti, egli verrà a saperlo in tempo.	Rege dich nicht auf, er wird es schon rechtzeitig erfahren.
<i>Ne bojte se, stvar će se već dobro završiti.</i>	Niente paura, la cosa finirà bene.	Nur keine Angst, die Sache wird schon ein gutes Ende nehmen.
<i>Platiti će oni to već jednog dana!</i>	Vedrai che lo pagheranno un giorno! ¹⁹	Sie werden es schon eines Tages bezahlen!

In un secondo uso pragmatico di questa particella si allude a una situazione nota che serve da sostegno per una conclusione logica:

<i>Mira, kako su već ženske brbljave, ni tog puta nije znala sačuvati tajnu.</i>	Mira, da chiacchierone come sono le donne, nemmeno quella volta seppe serbare il segreto.	Mira, wie die Frauen schon geschwätzig sind, konnte auch diesmal das Geheimnis nicht hüten.
--	---	---

La particella *već* preceduta da un imperativo e seguita dall'avverbio *jednom*, esprime, secondo un'altra fine analisi di P. Tekavčić, un'anticipazione affettiva di una conclusione desiderata. Molto confacente la versione italiana dell'autore in cui viene auspicata la "volta buona".

<i>Ta prestani već jednom!</i>	Smettila una buona volta!	So hör' schon einmal auf!
--------------------------------	---------------------------	---------------------------

¹⁸ cfr. Zingarelli, Dizionario, sotto la voce *già*.

¹⁹ Varianti proposte da Tekavčić: "Sono certo che lo pagheranno un giorno. Verrà il giorno che lo pagheranno. Lo pagheranno. Lo pagheranno un giorno!"

Ecco alcuni esempi aggiuntivi:²⁰

<i>On će ti to već reći.</i>	Vedrai che te lo dirà.	Er wird es dir schon sagen.
<i>Već radi ljudi.</i>	Se non altro per la gente.	Schon wegen der Leute.
<i>Kad je već tako sposoban, morao bi raditi bolje.</i>	Giacché è così bravo, dovrebbe lavorare meglio.	Wenn er schon so tüchtig ist, müsste er besser arbeiten.
<i>Već sama pomisao na to me uznemiruje.</i>	Solo a pensarci mi agito.	Schon der Gedanke daran macht mich unruhig.

Osservazione. — La particella tedesca *schon* in molti casi viene tralasciata sia in italiano che in croato o serbo:

Ich komme schon!	Vengo!	<i>Dolazim!</i>
	Sto venendo!	<i>Upravo dolazim!</i>
Es ist schon recht, aber es könnte besser sein.	Va bene, ma potrebbe essere meglio.	<i>Dobro je, ali bi moglo biti bolje.</i>

7. Nel suo ampio elenco di “particelle” pragmatiche Tekavčić annovera anche l'avverbio *inače* (it. se no, altrimenti; ted. sonst). Però Budmani, il secondo redattore in ordine di tempo del grande Vocabolario storico del croato o serbo, e in seguito Petar Skok fanno derivare questo avverbio dall'aggettivo protoslavo *inak* (lat. diversus). Tekavčić considera la forma *inače* un elemento profrastico, sostituto di una proposizione, che rimanda anaforicamente a un contesto precedente. P. es.:

<i>Moraš završiti zadaću, inače večeras ne ideš u kino.</i>	Devi finire il compito, se no stasera non vai al cinema.	Du musst die Aufgabe beenden, sonst gehst du heute Abend nicht ins Kino.
---	--	--

Il nostro autore ci offre anche la parafrasi del significato di questo elemento profrastico: “Se si realizza il contrario del fatto in questione”.²¹

Quanto ai significati secondari, pragmatici della particella *inače* l'autore cita questo esempio:

<i>A kako je inače?</i>	E per il resto, come va?	Und sonst?
<i>A inače, kako je?</i>		Wie geht es?

²⁰ Per le versioni in tedesco dei singoli esempi di questo contributo siamo ricorsi in parte al Dizionario Sansoni citato in calce. — Sarà compito degli storici del serbocroato di stabilire se le equivalenze col tedesco risalgano a influssi diretti o mediati, p.es., al ceco, o siano dovuti, almeno in parte, a poligenesi.

²¹ Ecco il testo originale (o.c., pag. 169): “Ako se ostvari suprotna mogućnost od onoga o čemu je prije bilo govora”.

Per parte nostra citeremo alcuni esempi aggiuntivi:

<i>Je li inače još nešto nejasno?</i>	Oltre a ciò, c'è ancora qualcosa che non è chiaro?	Ist sonst noch etwas unklar?
<i>Tko drugi može inače to učiniti?</i>	Chi altri può farlo?	Wer sonst kann das machen?
<i>Inače svugdje.</i>	In tutti gli altri luoghi.	Sonst überall.
<i>Inače ne preuzimam takve dužnosti.</i>	Normalmente (in genere) non assumo tali incarichi.	Sonst übernehme ich nicht solche Aufträge.
<i>Drukčije nego inače.</i>	Diverso del solito. Diversamente del solito.	Anders als sonst.
<i>Tko inače?</i>	Chi altri?	Wer sonst?
<i>Kao inače.</i>	Come al solito. Come sempre.	Wie sonst.

8. Tra le particelle con funzione pragmatica rientrano anche le *interiezioni*, e P. Tekavčić ce ne offre parecchi esempi che interessano da una visuale contrastiva. Così, in corrispondenza alla forma del croato o serbo *pa*²² risponde il modello italiano *be'*:

<i>Je li taj liječnik sposoban?</i>	È bravo questo medico?
<i>Pa, jest.</i>	<i>Be', sì.</i> ²³

Il significato pragmatico-connotativo di questo *be'* seguito da una pausa, evidenziata dalla virgola, esprime un certo tentennamento nella risposta, la quale è bensì confermativa, include però un significato tra scettico e offensivo.

In un altro esempio²⁴ la particella *be'* (cs. *dakle*) assume una funzione articolatoria di segnale d'inizio di una conversazione,²⁵ con cui l'ascoltatore o gli ascoltatori vengono invitati a seguire la comunicazione del parlante:

<i>Dakle, što mi se danas dogodilo, to valjda do smrti neću više doživjeti.</i>	<i>Be', quello che mi è successo oggi non mi accadrà probabilmente più in tutta la vita.</i>
---	--

Bruno Migliorini nel suo *Vocabolario della lingua italiana* (Torino 1965) elaborando i significati della voce *bene* vi inserisce anche la seguente osservazione di carattere pragmatico: "Come introduzione al discorso: *Bene, via, ditemi cos'avete*; e per troncarlo: *Bene, via, contentatevi*. In questi casi si tronca fam. in *Be'*." Consul-

²² Nei vocabolari generalmente registrata solo come congiunzione.

²³ Tekavčić, o.c., 152.

²⁴ Tekavčić, o.c., 166—167.

²⁵ In tedesco: "Gliederungssignal". Cfr. K. Lichem. *Bemerkungen zu den Gliederungssignalen im gesprochenen Italienisch* sta in Ch. Schwarze, *Italienische Sprachwissenschaft*, Tübingen 1981, 61—82 (citazione da P. Tekavčić).

tando vocabolari più recenti abbiamo potuto accertare che in essi i vari significati pragmatici di questa interiezione vengono vagliati in maniera più completa. Tuttavia siamo ancor lontani da esemplificazioni che soddisfino, per cui dobbiamo dar ragione a Giovanni Nencioni quando afferma:

“È risaputo lo scarso interesse che i grammatici e i lessicografi hanno sempre portato alle interiezioni. I primi hanno spesso dubitato di inserirle a pieno titolo nella eletta schiera delle 'parti del discorso', i secondi le hanno lematizzate e definite raramente e scarsamente...”²⁶

Già lo Spitzer nella sua ben nota “*Italienische Umgangssprache*” (Lingua colloquiale italiana)²⁷ aveva lamentato questo disinteresse della linguistica per le interiezioni e, basandosi su opere di teatro e dizionari, aveva cercato di chiarire i tratti fondamentali della funzione dialogica delle interiezioni nel parlato, studiando particolarmente le forme di apertura e di chiusura del discorso.²⁸ L'elemento psicologico nel suo metodo di analisi sarebbe stato influenzato da Bally, come afferma l'autore stesso nella prefazione del suo studio.²⁹

E qui è il caso di ricordar brevemente la classificazione abbastanza diffusa delle interiezioni in due gruppi: 1) quelle monosillabiche come *ah, eh, oh, mah, beh, poh*, tutte polisemiche e parafrasabili in vario modo, e 2) quelle “improprie” costituite da sostantivi, aggettivi e altre parti del discorso usate come interiezioni: *coraggio!, peccato!, bravo!, bene!, ecco!, presto!, viva!, basta!, figuriamoci!* e simili, tutte forme a forte quoziente semantico, notevolmente influenzabili nella loro funzione espressiva dall'intonazione.

Rientrano in questa serie anche forme come *vedi, senti, guarda*, bene analizzate da Patrizia Manili in uno studio del 1983.³⁰ Trattasi di forme che hanno perso del tutto il loro rapporto con il significato semantico di base e servono a richiamare l'attenzione dell'ascoltatore sul discorso che segue.³¹ Particolare interesse suscitano le varie parafrasi di certe forme, come quelle esclamative del tipo *guarda un po'!*, *ma senti!*, che denotano “la meraviglia del parlante di fronte all'apprendimento di un fatto che viene a tradire le sue aspettative.”³² Anche la dettagliata analisi della forma polivalente *magari* con tutte le sue evoluzioni semantiche, presentata da Maria Grazia Spiti³³ ci interessa in questa sede tanto più che include rapporti semantici

²⁶ Nencioni, o.c. in calce, 233.

²⁷ Bonn u. Leipzig 1922, pp. XX + 313.

²⁸ Il primo capitolo del libro tratta appunto delle “*Eröffnungsformen des Gesprächs*”, mentre l'ultimo, il quarto, tratta delle “*Abschlussformen*”.

²⁹ Da ricordare, vent'anni dopo, l'importante contributo di S. Karcevski, *Introduction à l'étude de l'interjection*, in “*Cahiers F. de Saussure*”, 1, 1941 (citato da G. Nencioni). — Ch. Bally, che già nel 1905 aveva pubblicato il suo *Précis de stylistique* tornerà sull'argomento delle interiezioni in seguito.

³⁰ Manili, o.c. in calce.

³¹ Manili, o.c., 11.

³² Manili, o.c., 15.

³³ Spiti, o.c. in calce.

con la forma croata o serba *makar* (di origine discussa). Ma è un problema che richiederebbe un discorso a parte.

Tornando alle interiezioni monosillabiche del tipo *ah, eh, oh* va detto che rappresentano alle volte problemi per i traduttori raffigurando anch'esse, come le interiezioni improprie, vere parole frasi, spesso semanticamente dubbie. La loro resa in un codice diverso può quindi diventare complicata e faticosa.³⁴ Lo dimostrano alcuni begli esempi riportati da Giovanni Nencioni nel suo studio citato, dove alle volte un *eh?* viene parafrasato con "Siamo intesi, vero?" o può equivalere a "Non è così?"³⁵ Un caso estremo l'autore ce lo porge riproducendo una scena dal *Piacere dell'onestà* di Pirandello: "Maur./.../ Ha qualche debito. Fabio. Quanti? Molti? Oh, me l'immagino!" Qui, secondo l'ingegnosa parafrasi di Nencioni l'*oh* corrisponde a "non può essere altrimenti, dopo quanto mi hai detto e considerata l'azione che si presta a compiere."³⁶ In questi casi, come pure con i cosiddetti monoremi del tipo *Orribile!, Maledizione!, Aiuto!, Coraggio!* "la predicatività è dovuta all'intonazione, cioè all'intenzione comunicativa che si manifesta in essa"³⁷; osservazione molto acuta che si potrebbe forse completare con una piccola aggiunta precisativa: "dove il valore semantico della predicatività è dovuto all'intonazione..." Importante è comunque il fatto che l'autore ha messo in questi casi in evidenza il concetto di predicatività, quell'entità alle volte nascosta e misteriosa, onnipresente nelle varie specie degli enunciati umani e quindi presente anche nelle interiezioni che abbiamo tentato di esaminare a conclusione della nostra noterella pragmalinguistica.

OPERE CONSULTATE E CITATE

- Berretta, M., *Connettivi testuali in italiano e pianificazione del discorso*, in *Linguistica testuale*, Atti del XV Congresso intern. di studi della S.L.I., Roma 1984, pp. 237—254.
- Berruto, G., *La sociolinguistica*, Bologna, Zanichelli 1987, pp. VIII + 159.
- Carnap, R., *Introduction to Semantics*, Cambridge 1942.
- Dardano, M. e Trifone, P., *La lingua italiana*, Bologna, Zanichelli 1985.
- De Mauro, T., *Introduzione alla semantica*, Bari Laterza 1966.
- Ducrot, O. e Todorov, Tz., *Dizionario enciclopedico delle scienze del linguaggio*. Edizione italiana a cura di Giovanni Caravaggi, Milano 1972.
- Jakobson, R., *Saggi di linguistica generale* a cura di Luigi Heilmann. Milano, Feltrinelli 1966.
- Jernej, J., *Riflessioni sulle unità linguistiche chiamate "particelle"*, in *Italica Belgradensia* 1990/3, Belgrado 1990, pp. 1—4.

³⁴ Jakobson, o.c. in calce, 58.

³⁵ Nencioni, o.c., 46.

³⁶ Nencioni, o.c., 253.

³⁷ Nencioni, o.c., 257.

- Lichem, K., *Connettivi e demarcativi. Aspetti diacronici preliminari in Linguistica storica e cambiamento linguistico*, Atti del XVI Congr. intern. di studi della S.L.I. (Firenze, 7—9 maggio 1972), Roma 1985, pp. 211—225.
- Manili, P., *Per un'indagine su vedi, senti, guarda (e forme collegate)*, Perugia, Le edizioni universitarie 1983, pp. 86.
- Morris, Ch., *Segni, linguaggio, comportamento*. Traduzione dall' originale inglese di Silvio Ceccato. Milano, Longanesi 1963, pp. 338.
- Nencioni, G., *L'interiezione nel dialogo teatrale di Pirandello*, in "Studi di grammatica italiana", VI (1977), pp. 227—263.
- Spiti, M.G., *"Magari" tra scritto e parlato*, in Gli annali dell'Università per Stranieri, Perugia 1986, pp. 133—163.
- Spitzer, L., *Italienische Umgangssprache*, Bonn-Leipzig 1922, pp. XX + 313.
- Tekavčić, P., *Prema kontrastivnoj pragmatiki tzv. "čestica" u hrvatskom ili srpskom jeziku*, RAD JAZU, knj. 427, Zagreb 1989, pp. 127—194.

DIZIONARI

- Dizionario delle lingue italiana e tedesca* I/II, realizzato dal Centro lessicografico Sansoni sotto la direzione di Vladimiro Macchi, Firenze — Roma — Wiesbaden 1982.
- Il nuovo Zingarelli*, Bologna, Zanichelli 1983 (undicesima edizione).
- Deanović M. e Jernej J., *Vocabolario croato o serbo — italiano* I/II Zagabria 1990⁹.
- Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika. Na svijet izdaje Jugoslovenska Akademija znanosti i umjetnosti* I/XXVI, Zagreb 1881—1976.
- Wahrig, G., *Deutsches Wörterbuch*, Gütersloh 1968.

Sažetak

PRAGMATIČNA LINGVISTIKA I KONTRASTIVNE STUDIJE

Nakon teoretskog uvoda analiziraju se u članku pragmatična značenja nekih često upotrebljenih "čestica" kao što su *samo*, *lijepo*, *već*, *inače*, i to trgom temeljnje rasprave Pavla Tekavčića iz god. 1989. Dodani su i njemački prijevodi hrvatskim primjerima što su u spomenutoj raspravi prevedeni na talijanski. Članak završava napomenama koji se odnose na inače zapostavljenu kategoriju uzvika i njihova moguća pragmatična značenja.

NOTE SUL REPERTORIO LINGUISTICO DEGLI EMIGRATI ITALIANI IN SVIZZERA TEDESCA

0. Nei lavori sociolinguistici sull'emigrazione italiana nella Svizzera germanofona sono stati approfonditi diversi aspetti del comportamento linguistico sia della prima che della seconda generazione,¹ ma ci si è concentrati per lo più sulle caratteristiche dell'italiano o sul fenomeno della commutazione di codice, e manca sinora un quadro globale e analitico dell'insieme delle varietà di lingua possedute e utilizzate e della configurazione del repertorio di italofoeni in un ambiente germanofono e plurilingue.

Nel presente contributo² vorrei tentare di affrontare il problema degli effetti linguistici dell'emigrazione ponendolo in termini di descrizione del repertorio linguistico, e quindi del tipo e del ruolo delle varietà di lingua a disposizione dei parlanti, secondo una prospettiva, dunque, eminentemente sociolinguistica. Sia consentito a chi scrive, in quanto, diciamo, *Gastarbeiter* 'di lusso', di offrire le riflessioni derivate al dedicatario della presente *Festschrift*.

1. La prima grande, e ovvia, distinzione da fare trattando di linguistica dell'emigrazione riguarda naturalmente la prima e la seconda generazione, che presentano condizioni del tutto diverse, quasi incommensurabili. Cominciamo dunque le nostre riflessioni dalla prima generazione. Che cosa c'è nel repertorio linguistico tipo della prima generazione di emigrati italiani in Svizzera tedesca?³

Occorre qui considerare che l'italiano in Svizzera riproduce una fetta del repertorio comunitario dell'italiano in Italia: ogni emigrante reca ovviamente con sé il proprio bagaglio linguistico d'origine; *in loco*, a questo si aggiunge una fetta, più o meno ampia, del repertorio linguistico della comunità di emigrazione. Dal contatto fra questi due repertori, attraverso una serie di fenomeni, e sotto le restrizioni imposte dalla situazione di emigrazione, si costruisce, con la permanenza nella comunità ospite, il repertorio tipico dell'immigrato italofono nella Svizzera tedesca, nel quale anche il rapporto fra le varietà nel repertorio di partenza ha subito una ristrutturazione.

¹ I principali tra essi, a partire dal pionieristico Rovere (1974), saranno via via citati più avanti, nel corso della presente trattazione.

² Che rientra in un progetto di ricerca svoltosi al Romanisches Seminar dell'Università di Zurigo su "L'italiano nella Svizzera tedesca" (finanziamento del Fondo nazionale svizzero per la ricerca scientifica num. 1.542-0.87/12.26281-89).

³ Per semplificare, quando non altrimenti specificato, considero qui 'emigrato tipo' un parlante fra i 40 e i 50 anni, di ceto operaio medio, con parecchi anni di permanenza in Svizzera.

zione. Schematizzando molto, si può dunque dire che nel repertorio della prima generazione ci siano normalmente, con spazi e rapporti reciproci diversi da caso a caso: a) un dialetto italiano; b) l'italiano; c) una varietà almeno rudimentale di *Schwyzerdütsch* (anche se non tutti, specie fra il sesso femminile, posseggono una varietà nemmeno ridotta ed elementare di tedesco svizzero; mentre una certa parte aggiunge al polo c) del repertorio — o presenta in sua vece — una varietà di *Hochdeutsch*, o meglio *Schweizerhochdeutsch*).⁴

Quanto al polo b), l'italiano, è ben noto dall'importante indagine di Rovere (1977) che la varietà di lingua in cui si riconoscono e si esprimono i lavoratori italiani è fondamentalmente un italiano popolare. 'Italiano popolare' come si sa è un'etichetta usatissima, e abusata, nelle ricerche di linguistica italiana degli ultimi venti anni: sottolineeremo solo che l'italiano popolare è comunque sempre un italiano regionale, *a fortiori* per lo strato sociale da cui provengono gli emigranti, e si tratterà dunque nel nostro caso di un italiano popolare (anche marcatamente) regionale. Esso, nei nostri parlanti, è già il frutto di un'evoluzione, di una dinamica italianizzante: gli studiosi di problemi sociolinguistici italiani sono concordi, a cominciare da De Mauro (1976), nel sottolineare che l'emigrazione è un potente fattore di spinta verso la lingua nazionale anche a partire da retroterra fortemente dialettofoni.

Alle ragioni generalmente valide per ogni situazione di emigrazione,⁵ in Svizzera si aggiungono (cfr. Rovere 1977, pp. 42—44), come fattori importanti di abbandono del dialetto e adozione dell'italiano: lo status dell'italiano come lingua nazionale e ufficiale della Confederazione elvetica e la sua funzione di lingua ampiamente veicolare nell'ambito dei lavori manuali (cfr. Berruto-Moretti-Schmid 1990); il diretto contatto con la vicina comunità di madre lingua; l'appoggio indiretto alla comunità indigena svizzera di lingua italiana; la ricca disponibilità di *mass media* in italiano (i giornali arrivano in mattinata in tutte le città svizzere, si ricevono la Radiotelevisione della Svizzera italiana e la 1^a Rete RAI⁶); un numero elevato di italiani residenti (costituiscono tuttora, nonostante un *trend* di continua diminuzione, il 38 % circa del totale degli stranieri abitanti in Svizzera con permessi di domicilio o

⁴ Elenco le varietà nell'ordine normale di apprendimento e non per l'importanza nel repertorio.

⁵ Oltre alle ragioni messe in evidenza da Rovere (1977, pp. 43—44) e da altri autori (per es. Schmid 1989, p. 182), come l'accentuazione, per reazione ad etnocentrismo e xenofobia eventuali nella comunità ospite, del sentimento di identità italiano, o come una consistente partecipazione all'associazionismo di diversi generi coi connazionali, potremmo citare anche altri fatti più o meno ovvi, come: un sostrato dialettale, fra gli emigranti stessi, per lo più molto variegato, con dialetti di provenienza a volte assai diversi, il che mina l'impiego del dialetto nell'unico dominio in cui esso potrebbe avere ancora spendibilità 'esterna', appunto i rapporti coi compatrioti; aumentate necessità di ricorrere alla scrittura; il fatto, notato in particolare per le migrazioni interne in Italia ma valido *a fortiori* per le migrazioni all'estero, che gli emigranti costituiscano non raramente una fascia sociale molto mobile della comunità indigena, e quindi fra le più propense già in patria a passare — nel quadro delle dinamiche agenti in Italia nel secondo dopoguerra circa i rapporti fra dialetto e italiano — all'uso della lingua nazionale. Testimonianze significative della tendenza a passare all'italiano si trovano, nelle parole stesse di emigrati 'di ritorno', in Tempesta (1978, per es. a pp. VIII—XI dell'appendice).

⁶ Dalle nostre indagini sulla diffusione dell'italiano tra lavoratori stranieri di diversa origine, risulta per es. che immigrati spagnoli e portoghesi leggono quotidiani sportivi italiani e guardano la televisione di lingua italiana.

annuali; circa 330.000 su 6,400.000 di popolazione totale, escluso il Canton Ticino); *last but not least*, e negli anni dopo il 1980, una certa 'simpatia' che circonda l'italianità nella Svizzera germanofona.

Accanto all'italiano popolare (le cui caratteristiche sono state illustrate, per la situazione che ci interessa, con insolita abbondanza di dati da Rovere 1977, e su cui quindi non ci soffermiamo più qui), troviamo però nel polo centrale, b), del nostro repertorio, e per una certa fascia, medio-alta, dell'emigrazione italiana,⁷ anche l'italiano dell'uso medio (Sabatini 1985) o italiano neo-standard o italiano regionale medio colto (Berruto 1987), nella forma di italiano parlato colloquiale. Esso è usato, in situazioni formali e semiformali, dagli emigrati che partecipano più attivamente alla vita associativa e che hanno a volte un certo grado di istruzione; lo documentiamo cursoriamente qui con un brano tratto dal *corpus* di Franceschini (1986):

[...] dunque — eh... io penso che sia per la segreteria andrebbe bene più C. più che altro maa- per le riunioni è da scartare quella lì, quella sede lì. E io son d'accordo di... di andare avanti con la proposta del- di P. di prendere un'altra sede perché... appunto quattrocento franchi al mese sono quattrocento franchi al mese di risparmio, incide molto sul bilancio [...] [da un intervento in un'assemblea associativa].⁸

Appare chiaro che, nonostante una certa sconnessità sintattica tipica del parlato spontaneo, non si tratta certamente di italiano popolare: esitazioni, cambiamenti di pianificazione e anacoluti, elementi deittici generici (*quella lì*), ecc. sono tutti tratti che caratterizzano il parlato colloquiale non pianificato anche di parlanti italiano colti.

L'italiano popolare rappresenta in ogni caso la parte più cospicua dell'insieme del comportamento linguistico dei lavoratori italiani emigrati. E vi è anche da aggiungere che solitamente nelle situazioni di emigrazione si riscontra un *décalage* verso il basso della scala di varietà di italiano possedute dai parlanti, nel senso che da un lato l'italiano popolare risulta la varietà tipica anche di parlanti con un certo grado di istruzione e appartenenti ad una fascia sociale che presumibilmente nella madre patria tenderebbe piuttosto a riconoscersi in, e utilizzare, una varietà di lingua vicina all'italiano dell'uso medio; e dall'altro si tratta di un italiano popolare spesso più massicciamente deviante rispetto allo standard, esposto com'è agli influssi della lin-

⁷ Va anche tenuto conto che non sono infrequenti (come si vede per es. dall'incremento di figli di immigrati italiani fra la popolazione studentesca delle università della Svizzera tedesca verificatosi nell'ultimo decennio) i casi in cui gli emigrati italiani rivelano mobilità sociale e arrivano a posizioni lavorative relativamente alte e qualificate: piccoli impresari, capi officina, operai altamente specializzati, artigiani autonomi, ecc.

⁸ Trascrivo gli esempi nella normale grafia italiana (salvo nei casi di esempi dialettali o, ovviamente, tedeschi, ove adopero una forma molto semplificata di grafia fonetica, per il dialetto italiano, e la grafia convenzionale locale, per il dialetto svizzero). Con puntini sono indicate pause più o meno lunghe ed esitazioni, e con un trattino interruzioni sospensive e autocorrezioni; tra [...] si trovano omissioni di parti non rilevanti; tra parentesi quadre dò anche eventuali glosse esplicative e, per i passi in tedesco, una traduzione fondamentalmente letterale.

gua della comunità ospite e fondamentalmente separato dagli sviluppi della situazione linguistica nativa della madre patria.

Come stiano le cose nella Svizzera germanofona da questo punto di vista non è del tutto chiaro. Si può solo dire, in generale, che non vi sono attestati i vistosi fenomeni di logorio linguistico, *language attrition*, rilevati per altre situazioni emigratorie (segnatamente, Stati Uniti, Gonzo-Saltarelli 1983, Haller 1981; e Australia, Bettoni 1986), e quindi c'è da ritenere che anche questo sfasamento di un gradino almeno verso il basso della scala o stratificazione sociolinguistica, se c'è, sia meno evidente che altrove.

2. Veniamo, per esaminarlo più da vicino, al polo a) del repertorio, il dialetto. Circa la collocazione del dialetto nel repertorio linguistico dell'emigrazione in Svizzera, bisogna anzitutto ripetere che, nonostante che l'emigrazione stessa sia come si è detto un forte stimolo all'(ulteriore) abbandono del dialetto, esso non scompare affatto dal repertorio, anzi rimane spesso il cordone ombelicale che più lega l'emigrato alla patria ed è garante della sua identità psico-culturale, anche se viene ad essere relegato all'impiego intrafamiliare, fra coniugi, o all'interno di ristrette cerchie di provenienti dalla stessa area emigratoria, fra cui continua a fungere da potente veicolo simbolico dell'identità di gruppo.⁹

Nelle situazioni classiche di emigrazione, com'è noto, il dialetto inoltre spesso si mantiene in una forma conservativa, poco toccata da innovazioni e interferenze della lingua standard, più 'genuino' rispetto al suo corrispondente nella madre patria: è come congelato, o meglio 'protetto', in una riserva. Ma il caso svizzero sembra anche a questo proposito sostanzialmente diverso: accanto a dialetti di emigrati che hanno un netto carattere conservativo, sono ampiamente attestate forme dialettali innovative, a volte contaminate dall'italiano né più né meno di quelle che si ritrovano in Italia.

Prendiamo anche qui un esempio concreto: un frammento di uno scambio conversazionale a tavola fra coniugi (Gobbi 1988, p. 11 dell'appendice):

A: momento, ma a^eora mi diria, mi facio el percorso e me ne frego deljaltri, kii vada... e anche se faso un-ora più tardi...

B: va ben deso, kweo ze n-altra roba, sì, kweo anca mi digo, ma però el percorso ^eo faso, non che gabja da tagiar strada e dopo magari rivo un-ora prima o mezora prima...

A: ma...no, ma secome non è gara, ma no, ma...

B: e kwan... so rivada mezora prima, però go tagià tute-e strade [...].

⁹ Sono ben attestati, nell'emigrazione italiana in generale, casi di mantenimento del solo dialetto. Quello più noto e significativo è forse il caso di Štivor in Bosnia (Rosalio 1979), ma si vedano anche situazioni sudamericane (Franceschi 1970, Frosi-Mioranza 1983). E' ben significativo (v. oltre) che in tali casi si tratti sempre di dialetti veneti.

Già questo breve lacerto consente di rendersi conto che *A* (i due coniugi stanno parlando di una gara podistica per amatori) parla un dialetto veneto italianizzato, anzi realizza un continuo *shifting*, scivolando fra dialetto e italiano regionale con fasi intermedie di dialetto italianizzato: si noti per es. nella prima battuta l'inserzione di ital. reg. *e me ne frego deljaltri* e l'alternare di *facio* ital. reg. e *faso* dialetto, e nella seconda battuta il dialettale *secome* che introduce l'ital. *non è gara*. *B* dal canto suo, la moglie, presenta un parlato dialettale standard, per così dire, nella forma di veneziano moderno: si noti fra l'altro la riduzione della laterale intervocalica a una semivocale "dorso-palatale rilassata" (Zamboni 1974, p. 13) in *e^o faso e tute-e*, e la sua cancellazione in *kweo* (il tratto è peraltro presente anche in *A*: *a^eora*), e il part. pass. *rivada* (ultima battuta; l'italianismo *percorso*, presente in entrambi i locutori, è del tutto ovvio, trattandosi nel contesto di un paratecnicismo che non ha equivalente in dialetto).

Il parlante *A*, studiato in un lavoro di licenza zurighese (Gobbi 1988), costituisce in effetti un caso da manuale, estremamente significativo per ciò che può succedere nella biografia sociolinguistica di un emigrato in Svizzera. Nato in Svizzera tedesca da padre ticinese e madre bellunese, *A* ha imparato da bambino, assieme allo *Schwyzertütsch*, il dialetto feltrino, il dialetto ticinese e un italiano popolare fortemente dialettizzato; ha quasi dimenticato questi sistemi primari italo-romanzi nell'adolescenza e nella giovinezza, diventando pressoché 'monolingue' *Schwyzertütsch*/tedesco (e imparando poi il francese durante un periodo trascorso in Svizzera romanda); e ha recuperato varietà italiane più tardi, nella vita adulta, italiano popolare e veneto (che ora parla comunemente, con amici e conoscenti e con la moglie rispettivamente).¹⁰

La dialettofonia degli italiani in Svizzera meriterebbe una trattazione a sé, e c'è da augurarsi che venga presto indagata sistematicamente. Per quanto riguarda la collocazione del dialetto d'origine nel repertorio, possiamo sintetizzare comunque le cose dicendo che, mentre l'italiano ha certamente allargato il suo ruolo e la gamma delle funzioni che adempie rispetto alla situazione al momento dell'emigrazione, il dialetto si trova ad occupare una fascia assai più ristretta di funzioni ed ha un ruolo evidentemente minore nel repertorio, ma rimane tuttavia vivo e ben saldo nel dominio familiare. Certamente, occorrerebbe distinguere poi fra diverse situazioni regionali: non è un caso che la conservazione del dialetto veneto sia forte in molte situazioni di emigrazione (Rovere 1990), se badiamo alla particolare vitalità e estensione d'uso che nelle Tre Venezie ha tuttora il dialetto, rispetto alla lingua nazionale (l'inchiesta ISTAT 1987—88 mostra chiaramente come oggidi il Veneto sia la regione d'Italia in cui più è usato il dialetto, a parità di tutti i fattori sociali pertinenti

¹⁰ Il nostro parlante adopera oggi: *Schwyzertütsch* e *Hochdeutsch* (e talora francese) sul lavoro (legato ad ambienti di tipografia), veneziano con la moglie, italiano popolare e *Schwyzertütsch* coi figli, italiano popolare con gli amici italiani.

nella scelta del codice; confermando i risultati di altri rilevamenti parziali e soprattutto l'impressione diretta che ne ha chi conosca un po' la regione).¹¹

3. Il terzo polo fondamentale del repertorio è rappresentato, com'è ovvio, dal tedesco, sotto la forma di tedesco svizzero ed eventualmente di *Hochdeutsch*. Una perfetta o buona padronanza del tedesco e/o dello *Schwyzertütsch* non è notoriamente il pezzo forte di un italofono emigrato medio; ma anche se è attestato, soprattutto fra le donne, il caso di chi dopo parecchi anni di permanenza oltre Gottardo non sa praticamente nulla di tedesco, in nessuna delle due forme in cui esso vive in Svizzera,¹² una qualche varietà, rudimentale e sconnessa fin che si vuole, almeno di tedesco svizzero (che è ovviamente la vera e fondamentale lingua dell'uso quotidiano della comunità indigena), fa per lo più parte del repertorio linguistico individuale.

Ecco, a mo' di documentazione di quanto andiamo dicendo, un paio di esempi. Anzitutto, qualche battuta di un istruttivo dialogo fra un'intervistatrice e una emigrata italiana (lombarda, da 21 anni in Svizzera tedesca, operaia in una fabbrica tessile, dove sta partecipando anche a un corso di tedesco organizzato dalla ditta):

I: Sprechen Sie nie mit Schweizern? ["Non parla mai con svizzeri?"]

P: Nüt ["No"]

I: Und warum sprechen Sie nicht mit Schweizer Familien? ["E perché non parla con famiglie svizzere?"]

P: Warum kei kontakt ["Perché nessun contatto"]

I: Und wie sprechen Sie, wenn Sie einkaufen gehen? ["E come parla quando va a far la spesa?"]

P: Jo au sprechen italienisch. Alle verstande ["Sì anche parlare italiano. Tutti capito"] (da Urech 1988, p. 96).

Lo scambio si commenta ampiamente da sé. *P* capisce evidentemente bene quanto le viene chiesto in *Hochdeutsch*, e risponde in un tedesco semplificato di foglia svizzera (v. *nüt*, *jo* — ted. *ja* —, *au* — ted. *auch*). Segue un esempio di quella che può forse essere considerata la varietà di *Fremdarbeiterdeutsch* svizzero tipica degli

¹¹ Secondo i dati riportati nel *Notiziario ISTAT*, X, 18 (dicembre 1989), relativi alle risposte di 52.510 parlanti italiani, nel Veneto ben il 62,3% degli intervistati usa solo o prevalentemente dialetto nell'interazione con amici (di contro al 18,5% che usa solo o prevalentemente italiano). Al secondo posto, il Friuli-Venezia Giulia, col 46,4% e il 24,4% rispettivamente (ma la provincia di Trento, disaggregata da quella di Bolzano, ha il 52,8% e il 22,3%); in nessun'altra regione il numero di coloro che si dichiarano dialettofoni con gli amici supera il 40%. Del resto, l'alta dialettofonia, e il relativo 'prestigio' del dialetto, delle Tre Venezie sono ben noti nella sociolinguistica italiana.

¹² Qualche dato statistico al proposito: su un campione di 128 emigrati che seguono corsi di tedesco per stranieri intervistato nel 1973, il 25,4% dice di parlare normalmente italiano coi compagni di lavoro svizzeri e il 31,1% dice che i superiori svizzeri si rivolgono loro soprattutto in italiano (contro il 57,5% in svizzero e il 10,4% in *Hochdeutsch*: Rovere 1974, p. 114). Quindici anni dopo, di 56 emigrati che seguono corsi di tedesco, il 60% dice di usare prevalentemente sul lavoro l'italiano (e il 9% addirittura un dialetto italiano!), contro il 23% svizzero e l'8% *Hochdeutsch* (Zanovello-Müller 1989, p. 86); e di 50 emigrati di prima generazione, i due terzi dicono di aver occasione di parlare prevalentemente italiano (contro poco più di un terzo di 80 emigrati di seconda generazione: Trombetta 1989, p. 60).

emigrati italiani. E' la trascrizione di parte di un raccontino, una storia di vita, raccolta da Zanovello-Müller (1989, p. 125) in un interessante lavoro sugli atteggiamenti degli emigrati italiani verso le (loro) varietà di tedesco (chi parla è un operaio trentatreenne di origine siciliana, in Svizzera dall'età di 17 anni):

Das isch Vincenzo. Vincenzo komm vom Italie. Es isch in de Schweiz scho füzfzäh Jahre. Er arbèit in eine kleine Firma in Zürich. Er wohnt au in Zürich mit seine Frau Maria. Sie sind verheirate scho neun Jahre. Maria komm auch vo de gleich Dorf. Sie komm de Schweiz, nur wenn Vincenzo hat eirate. Aber schon wenn Chind sii, beide immer mitenand spiele. Siini Vater wott nôt, wege sie sind viel junge. Aber für sie ische gliich, und egal weg mit Vincenzo [...] ["Questo è V.. V. viene dall'Italia. Esso è in Svizzera già (da) quindici anni. Egli lavora in una piccola ditta a Zurigo. Egli abita anche a Zurigo con sua moglie Maria. Sono sposati già (da) nove anni. Maria viene anche dallo stesso paese. Lei viene (in) Svizzera, solo quando ha sposato V. Ma già quando erano bambini, gioca(va)no tutt'e due sempre insieme. Suo papà non vuole, perché sono molto giovani. Ma a lei non importa, e lo stesso via con V. [...]"].

Non occorre essere germanisti per caratterizzare questa varietà come una mescolanza di *Schwyzerdütsch* e *Hochdeutsch* (su una base peraltro *schwyzerdütsch*) con evidenti tratti di semplificazione linguistica. Per la prima caratteristica, si notino le alternanze apparentemente libere (*gleich* forma standard, *gliich* forma dialettale svizzera; *auch/au*; *schon/scho*); la copula "è" appare in tre versioni: *isch*, *schwyzerdütsch/ ischt*, forma ibrida (*isch* dialettale + *-t* desinenza standard; o: forma standard *ist* con pronuncia dialettale)/ *ische* forma idioletale abbastanza frequente del tedesco di italiani (per tendenza a 'chiudere' con una vocale d'appoggio monosillabi che terminano in consonante); eccetera. Per la seconda caratteristica, si può segnalare la flessione nominale spesso generalizzata a un unico caso, con desinenza *-e* (*in eine kleine Firma*, standard *in einer kleinen Firma*; *junge*; ecc.); omissioni di preposizioni; struttura temporale della narrazione non esplicitata, con forme verbali sempre al presente; connettivi generalizzati;¹³ eccetera.

Si tratta di una varietà di impasto tutto particolare, una sorta di *Fremdarbeiterdütsch* italiano, un'interlingua o varietà d'apprendimento certamente non sviluppata, ma tuttavia non del tutto rudimentale e peraltro facilmente comprensibile dai parlanti nativi; definibile anche come una varietà etnico-sociale bassa di *Schwyzerdütsch* standardizzante.

Va detto a questo punto che fra i lavoratori italiani in Svizzera tedesca non pare altrettanto diffusa quanto in Germania la formazione e presenza di una varietà rudi-

¹³ Il parlante traduce in questo brano un semplice testo in italiano contenente una storia di vita 'media' di un emigrato, Vincenzo. In questo senso, il brano è un po' artificiale (serviva all'autrice della ricerca come testo-stimolo da sottoporre al giudizio di valutatori). Lo statuto di varietà intermedia fra *Schwyzerdütsch* e *Hochdeutsch* appare evidente anche a un semplice computo delle forme lessicali riconducibili all'uno o all'altro sistema.

mentale e semplificata di tedesco, valida come lingua veicolare sul lavoro e per i rapporti transazionali coi nativi, il cosiddetto *Gastarbeiterdeutsch* o *Fremdarbeiterdeutsch* (o, come hanno voluto chiamarlo gli studiosi di un progetto di ricerca di Heidelberg, *Pidgin-Deutsch*¹⁴). Le sue funzioni sono, in Svizzera, piuttosto ricoperte da un lato da una varietà elementare dello stesso italiano, che ha nell'ambiente operaio della Svizzera tedesca in parecchie occasioni la funzione di una lingua franca tra i lavoratori immigrati di diversa provenienza (accanto a italiani, spagnoli e portoghesi, anche greci, turchi, jugoslavi, ecc.: v. Berruto-Moretti-Schmid 1990 e Berruto *in stampa*); e dall'altro, appunto, da varietà basse, e da straniero, di *Schwyzertütsch*.

4. Questo breve sguardo ai poli fondamentali del repertorio linguistico della prima generazione di emigrati consente già di trarre qualche conclusione interessante. In primo luogo, contrariamente a situazioni classiche di emigrazione che portano a un bilinguismo 'sottrattivo', vale dire a una decadenza presso gli emigrati della competenza e fluidità nella lingua prima (v. per una definizione di queste nozioni per es. Andersen 1982) non compensata da un'adeguata padronanza della lingua seconda (talché l'emigrato si troverebbe a non essere in pieno possesso di nessuna delle sue due ipotetiche lingue), nel caso nostro sembra che — sempreché di bilinguismo si tratti: ma la cosa è indubitabile, poiché c'è una certa capacità di uso di più lingue¹⁵ — siamo in presenza di bilinguismo 'additivo'. La conseguenza dell'emigrazione è per la più parte dei casi un ampliamento del repertorio a disposizione: un certo acquisto, sia pure incompleto e limitato sia strutturalmente che funzionalmente, di varietà tedesche non coincide con una riduzione e decadenza dell'italiano, bensì, concomitantemente con le dinamiche interne del rapporto lingua-dialetto connesse alla situazione emigrativa, con un suo rinforzo e estensione nei domini. Dei poli del repertorio, viene in effetti danneggiato quello dialettale, ma molto più in termini di ambiti e frequenza d'uso che non in termini di saldezza strutturale e di competenza (il dialetto in un certo senso si specializza, se mi si consente un termine così poco scientifico, come 'lingua del cuore').¹⁶

¹⁴ Cfr. HPD (1975), Klein-Dittmar (1989). Per la Svizzera, v. de Jong (1986). Un interessante *Fallstudie* del tedesco di un italiano in Germania è Apitzsch-Dittmar (1985).

¹⁵ Non è ovviamente il caso di riprendere qui la discussione sulla definizione della nozione di 'bilinguismo', tanto più che oggi si è fondamentalmente d'accordo nel ritenere che il bilinguismo costituisca un *continuum*, che va da un dominio *native like* di due (o più) sistemi linguistici diversi alla capacità di capire e produrre alcuni enunciati in una lingua seconda ('bilinguismo incipiente'): cfr. Romaine (1989, pp. 10—22). La distinzione fra bilinguismo additivo e bilinguismo sottrattivo diventa specialmente interessante nei casi in cui alle diverse lingue in gioco e al loro padroneggiamento sono connessi discriminazioni e svantaggi socioculturali (v. Lambert 1977), come spesso succede nelle situazioni di emigrazione. Sul bilinguismo da emigrazione, cfr. in generale Lüdi-Py (1984).

¹⁶ Non mi sembra che nel caso dell'emigrazione italiana in Svizzera si possa propriamente parlare di 'diglossia' fra la lingua locale 'alta' e l'italiano varietà 'bassa', neanche a proposito degli italofoeni che acquisiscono molto bene e usano normalmente il tedesco (casi abbastanza eccezionali); infatti in linea di principio entrambe le lingue possono soddisfare sia le sfere alte e formali sia quelle basse e informali dei bisogni comunicativi (cfr. comunque sulla questione Francescato 1981, pp. 205—236; e in particolare per la Svizzera Francescato 1982, pp. 230—231).

Anche analisi di maggior dettaglio e studi di singoli casi confortano conclusioni analoghe. Materiali recentemente raccolti nell'ambito di un lavoro di seminario da A. Franceschini documentano bene la tastiera di modi comunicativi a disposizione dell'emigrato italiano, distribuita su tre sistemi o codici: il dialetto italiano, l'italiano, e il dialetto tedesco svizzero. Il nostro soggetto, un cinquantacinquenne di origine trentina in Svizzera da 33 anni, seguito nella vita comunicativa quotidiana in tutte le sue dimensioni, mostra di adoperare sul versante dell'italiano (il parlante possiede anche una varietà di *Schwyzertütsch*, di conio zurighese, che qui non prendiamo in considerazione) una gamma di varietà che vanno dal dialetto locale (trentino) trascurato, al dialetto locale medio, all'italiano regionale popolare trascurato, all'italiano popolare regionale informale, per finire, verso 'l'alto', con quello che A. Franceschini chiama "italiano regionale popolare formalizzato". Questa gamma di varietà, che forma presumibilmente un *continuum* con parecchie aree di sovrapposizione, non dà luogo, naturalmente, a un coacervo indistinto di modi di parlare, ma correla con fasci di tratti situazionali.

L'ultima varietà sopra citata, per es., emerge in situazioni transazionali formali con parlanti sconosciuti (quali la richiesta di informazioni a uno sportello del Consolato italiano), quando il parlante cerca di elevare il proprio italiano al massimo di formalità e tecnicità burocratica; un esempio:

P: Eehh.. mi scusee... eeh... volevo chiederci un'informazione, no?...

I: Prego, vediamo se-

[...]

P: Quando è nata... dopo arrivando all'età, ha volut... eh... ha voluto prendere la cittadinanza svizzera per ah... però voleva anche che tenere anche quella italiana ma naturalmente l'ha persa perché...;¹⁷

con i conoscenti e amici che condividono lo stesso dialetto (oltreché coi familiari), il nostro parlante spazia su italiano e dialetto, ciascuno con due registri (trascurato e non), con frequenti commutazioni di codice e enunciati mistilingui, come in:

P: *Vara che l-é bélo, vaghe! Scolta el mio consiglio!...*,

o in:

P: No, ad ogni modo *fàteme dir cosa che i dis* [...].

E' palese, e sorprendente, verrebbe da dire, in una persona emigrata da più di trent'anni, la congruenza e somiglianza col repertorio e il modulo di selezione delle varietà in parlanti sempre vissuti in patria.¹⁸

¹⁷ E' evidente già in questo lacerto lo sforzo del parlante di elaborare il codice, congruentemente alla situazione formale e all'argomento burocratico dell'interazione; sforzo che è visibile anche dai frequenti cambiamenti di pianificazione e anacoluti, e che d'altra parte non elimina evidenti tratti da italiano popolare (come il *ci* allocutivo di cortesia in *volevo chiederci*, o la degeminazione consonantica in *cittadinanza svizzera*).

¹⁸ Si confronti con qualcuno dei modelli più noti di composizione del repertorio italiano-dialetto in Italia, come Mioni (1979) o Sanga (1984, pp. 3—42).

5. Nella seconda generazione, il repertorio appare profondamente ristrutturato rispetto a quello della prima, con l'emergere in posizione di primo piano del tedesco (svizzero) e con la (forte) regressione del dialetto. Sulla seconda generazione di emigrati italiani in Svizzera e sulla loro situazione linguistica si sono dette molte cose, in effetti a volte tra loro contrastanti: la realtà è talmente complessa e diversificata, da permettere di fare affermazioni di ogni genere, anche se nei tempi più recenti si fa strada la concezione dei giovani italiani in Svizzera come di una fascia sociale particolare, rappresentante di una cultura *sui generis*, una *sowohl-als-auch-Kultur* piuttosto che una *weder-noch-Generation* come si era portati a vederla alcuni anni or sono; e si sono anche coniat i termini appositi, come "italo-svizzeri" o *Italos*. E' indubbio comunque che il contatto e la commistione fra lingua-e-cultura della famiglia d'origine e lingua-e-cultura dell'ambiente ospitante provoca una gamma di effetti diversi che, esagerando un po' questo o quell'aspetto, consentono di sostenere non senza ragione cose assai diverse tra loro, che colgono qualche tratto pertinente nei diversi contesti effettivi.¹⁹

Come che sia, la situazione della seconda generazione è molto specifica: in Svizzera da un lato, come abbiamo già osservato, vi sono le condizioni ottimali, quali presumibilmente non esistono in altri contesti migratori, per un buon mantenimento nelle comunità di origine italiana della loro lingua d'origine, favorito oltretutto in linea generale dall'esser circondati da un ambiente ampiamente plurilingue, almeno nelle città, e abituato alla promiscuità linguistica e alla convivenza di più lingue e dialetti. Dall'altro lato, però, c'è una forte azione assimilatrice spontanea dello *Schwyzertütsch*, che per i giovani nati in Svizzera o giunti in età infantile funge da fattore acculturante molto potente nel gruppo dei pari; e c'è la contemporanea presenza della *Schriftsprache*, il tedesco standard che è pur sempre veicolo necessario di accesso ai beni sociali e culturali che appena superino l'immediatezza quotidiana, e strumento selettivo assai importante nella scuola e per l'ascesa professionale. Oltre a questa doppia pressione del tedesco, dall'alto e dal basso, nella forma delle sue due varietà principali tra loro inoltre separate da una certa distanza strutturale, v'è anche da tener conto, sullo sfondo, di una politica linguistica e educativa, qual è in effetti quella della Confederazione elvetica ma soprattutto dei Cantoni (sovrani in fatto di pubblica istruzione), basata essenzialmente sul principio territoriale, cioè volta a mantenere l'integrità linguistica delle diverse aree nei termini della lingua tradizionale locale, e dunque di fatto (anche se può parere paradossale, pensando all'immagine vulgata della Svizzera paese felicemente plurilingue) contraria al reale plurilinguismo sociale diffuso e piuttosto tendente all'assimilazione.

La spinta di questi fattori contrastanti dà luogo a un ampio ventaglio di risposte, che rendono difficili le generalizzazioni, e si riverberano anche sulla 'lettura' dei dati empirici, relativi, evidentemente, a diverse situazioni. Per es., dati da un'ampia ricerca sociologica (Meyer-Sabino 1988: p. 55) attestano, nell'autovalutazione degli

¹⁹ V. su questi problemi in generale Meyer-Sabino (1988, pp. 11—14), e sul versante linguistico Rovere (1982).

intervistati, un considerevole mantenimento generale dell'italiano e una forte 'lealtà linguistica', non solo nell'interazione coi genitori (il 63 % del campione dice di parlare con questi italiano, e circa il 30 % dice di alternare italiano e dialetto), ma anche coi fratelli (con cui il 54 % circa dice di parlare italiano) o addirittura con gli amici svizzeri (ca. il 19 %). Altre indagini, su gruppi più specifici ma forse con valutazioni più approfondite, mostrano invece una situazione più variegata, con una presenza in genere molto consistente dello *Schwyzertütsch*, specie nelle interazioni con fratelli e amici. Franceschini-Müller-Schmid (1984) su un campione di 58 giovani tra i 13 e i 26 anni a Zurigo per es. rilevano che con fratelli e/o sorelle solo il 39 % dice di parlare italiano, il 20 % un dialetto italiano, e un altro 20 % lo "svizzero". Nel restante quinto abbondante di casi, sono attestati comportamenti misti, con la prevalenza di italiano e dialetto italiano (11 %), e con un 9 % abbondante di presenza dello svizzero tedesco (alternato con l'italiano, 5 %, col dialetto o con italiano e dialetto contemporaneamente).

Dalle autovalutazioni degli intervistati, Franceschini-Müller-Schmid (1984, p. 66) ricavano poi i due tipi fondamentali di repertorio linguistico da ritenere tuttora caratteristici della seconda generazione, distinti sulla base del maggiore o minore orientamento e attaccamento alla cultura italiana. Un repertorio, tipico dei giovani con maggiori legami con l'Italia e con un senso di identità culturale più spiccatamente italiano, comprende: a) l'italiano come lingua prima e primaria (meglio padroneggiata); b) un dialetto italiano come lingua seconda e secondaria; c) lo *Schwyzertütsch* (più il *Hochdeutsch*) come lingua terza (e quarta) ma socialmente egemonica. Un altro repertorio, tipico dei giovani con minore orientamento verso l'Italia e buona propensione all'identificazione culturale svizzera, comprende: a) l'italiano come lingua prima ma secondaria (peggio padroneggiata); b) lo *Schwyzertütsch* come lingua seconda, primaria e egemonica; c) un dialetto italiano come lingua terza; d) il *Hochdeutsch* come lingua quarta (ma anch'essa egemonica).²⁰

Un rapido esempio per ciascuno dei due casi, per quello che riguarda l'italiano. Il primo brano è tratto dal parlato della primogenita di una famiglia emigrata (con i genitori di diversa provenienza regionale), studiata a fondo nel lavoro zurighese di licenza di Anderegg (1988, pp. 91—92):

Gli italiani mi piacciono di più perché sono- quando parlano sono più aperti, dicono sempre quello che pensano, invece i svizzeri [...] invece i svizzeri sono così freddi, e quando ti devono invitare a una parte, la fanno lunga [...];

il secondo brano è della figlia minore della stessa famiglia:

²⁰ Accogliendo in parte la terminologia di Franceschini-Müller-Schmid (1984), chiamo qui 'prima', 'seconda', ecc. la lingua per ordine temporale di acquisizione, 'primaria', 'secondaria' ecc. la lingua per graduatoria della fluidità di padroneggiamento e ampiezza della competenza; 'egemonica' la lingua dominante nella società locale e necessaria per la promozione sociale.

Klaar, alla terza, il sabato e mercoledì io sono andata sempre a- alle... alle n-nove [...] sì, come faceva a v- no, le *bienli* andavano [...] (Anderegg 1988, pp. 107—108).

Già da queste poche righe mi sembra evidente la differenza. Nel primo brano abbiamo un parlato piuttosto fluente, e viene usato anche un modo di dire (*la fanno lunga*) che è indice di buona competenza e scioltezza in italiano (si sa che i fraseologismi sono fra le ultime cose a fissarsi quando impariamo una lingua, e fra le prime a destabilizzarsi e scomparire quando la disimpariamo o anche solo quando la competenza diventa meno fluente), anche se vi fa capolino un tratto morfologico tipico dell'italiano popolare, *i* articolo plurale generalizzato (*i svizzeri*). Le diffusione di una 'buona qualità' dell'italiano presso la seconda generazione è del resto attestata molto bene da lavori di Schmid (1986 e 1989), che segnalano nel contempo la presenza di alcuni tratti caratteristici dell'italiano popolare e definiscono conseguentemente la varietà media di italiano dei giovani come a metà strada fra l'italiano colloquiale dell'uso medio e l'italiano popolare (cfr. anche Rovere 1977, pp. 295—362); interferenze e prestiti dal tedesco sono naturalmente presenti nell'italiano della seconda generazione, così come, meno ampiamente, in quello dei genitori; ma in misura tutto sommato non rilevante, 'fisiologica' per la situazione diremmo; quando si sente ripetere l'impressione che i giovani italiani "parlino una mescolanza di lingue", si intende in effetti un'altra cosa, la frequenza di conversazione bilingue con insistita alternanza, anche a breve raggio, di italiano e *Schwyzertütsch* (su cui v. oltre).

Il parlato della seconda ragazza risulta invece al primo sguardo, anche solo nel frammento che qui riportiamo, piuttosto frammentato e esitante, con inserzione di espressioni e parole in dialetto svizzero (l'asseverativo *klaar*, *bienli* "(piccole) api"; l'intervistata sta raccontando sue esperienze scolastiche). E' infatti ampiamente provata in molte situazioni di emigrazione (un caso da manuale, in Australia, è trattato da Bettoni 1986a) una differenza anche notevole di comportamento e atteggiamento fra primogeniti e figli successivi nelle famiglie di emigrati: i primogeniti tendono a mostrare un repertorio più vicino a quello dei padri e mantengono (molto) meglio l'italiano.

6. Circa il tipo e la qualità dello svizzero tedesco (e del *Hochdeutsch*) della seconda generazione, ci limiteremo qui a osservare che in casi tutt'altro che isolati esso risulta del tutto indistinguibile da quello dei coetanei nativi della stessa o analoga fascia sociale. Quanto al dialetto italiano, esso mostra, nelle autovalutazioni degli intervistati in più indagini, una vitalità forse superiore alle previsioni (cfr. Franceschini-Müller-Schmid 1984, p. 67), e rafforza quindi il quadro di consistente 'lealismo linguistico' che vien fuori dal complesso della situazione. Sta di fatto però che non è facilissimo rilevarlo nei concreti comportamenti linguistici, e che si ha un po' l'impressione che, nei giovani, si tratti spesso più di un attaccamento velleitario a un codice posseduto solo superficialmente e in una varietà molto italianizzata e, vorremmo dire, 'svizzerizzata', che non di una varietà veramente vitale nel repertorio dei nostri parlanti. Comunque, è un settore in cui sono urgenti studi specifici.

Un punto molto importante, nei rapporti fra le varietà italiane e tedesche del repertorio linguistico della seconda generazione, è dato dal fatto che la loro convivenza è abbastanza spesso problematica, e il tipo di bilinguismo che ne deriva — anche se non sono rarissimi casi particolari, su cui diremo qualcosa oltre — è solitamente tutt'altro che bilanciato e coordinato, con una buona padronanza comparabile di entrambi i versanti del repertorio e con le due lingue egualmente sviluppate nelle rispettive sfere privilegiate, ma nasconde non raramente squilibri e conflitti, nella coscienza linguistica stessa del parlante, per es. fra lingua (o varietà) che si preferisce, che “piace di più”, di solito l'italiano, e lingua, il tedesco svizzero e/o standard, che “serve di più” (cfr. Pizzolotto *in stampa*, pp. 28—36 e 81—88). A ciò si aggiunge frequentemente un conflitto fra identificazione sociale (gruppo dei pari, che fa riferimento all'identità svizzera) e identificazione etnica (famiglia, che fa riferimento all'Italia).²¹

Questi conflitti trovano la loro esplicitazione, e spesso la loro soluzione, in quello che può essere considerato l'aspetto più vistoso del comportamento dei figli di emigrati: una presenza massiccia di *code switching* e di enunciati mistilingui, vale a dire l'alternanza continua dall'italiano allo *Schwyzerdütsch* e viceversa nella stessa conversazione da parte dello stesso parlante, o addirittura all'interno della stessa frase, che così risulta iniziata in una lingua e continuata in un'altra. La ricorrenza di questo 'parlare bilingue' è stata recentemente oggetto di numerosi lavori di licenza e dissertazioni di dottorato al Romanisches Seminar dell'Università di Zurigo, a cui mi rifarò per le considerazioni che seguono.

Anzitutto, al solito, un esempio (da Pizzolotto *in stampa*, p. 215; esempi interessanti anche in Saragoni 1990):

Aber de Walti, wäisch, lui dice sempre “Cerca un secondo portiere, cerca“, *und wänn emaal en Gooli mitnimsch*, quando siamo- quando siamo stati al *Waldfäscht da*, di- di Enzo, *wänn mer zuggloffte sind*, è andato da Tano e ha detto “*Ouh, wäisch*“, a Tano, “adesso una cosa seria, eh, ma tu non sei portiere della prima squadra?”. *Jaa [...]* [“Ma il Walter, sai [...] e quando finalmente prendi un portiere [...] festa campestre, là [...] quando siamo tornati indietro [...] Oh, sai [...] Sì”].

A prima vista, abbiamo qui un alternarsi caotico di discorso mistilingue, in italiano e *Schwyzerdütsch*; in realtà dietro l'apparente caos linguistico di un parlato del genere (chi parla sta raccontando certe vicende di una squadra di calcio in cui gioca) è possibile individuare qualche regolarità. Gli studi sul *code switching* nelle situazioni di bilinguismo hanno ampiamente mostrato che è raro che il passaggio da una lingua ad un'altra non abbia alcuna funzione e non sia motivabile con qualcuno dei di-

²¹ Sul concetto di 'lingua preferita', v. Pizzolotto (*in stampa*), e Auer (1984). Quest'ultimo, che analizza il comportamento di giovani italiani a Costanza, anch'esso fittissimo di commutazioni di codice fra italiano (a volte con *shifting* verso il dialetto) e tedesco, illustra molto bene le conseguenze delle preferenze linguistiche sull'organizzazione del *code switching*.

versi fattori compresenti nell'atto di comunicazione verbale. Per es., nel nostro brano lo *Schwyzerdütsch* sembra costituire piuttosto il tessuto della narrazione, riferito al parlante e al suo interlocutore della circostanza, mentre l'italiano sembra particolarmente connesso con il comportamento riportato di *Walti*, il Walter di cui si parla.

Oltre che un gioco a volte complesso di funzioni comunicative, che peraltro consente al discorso una notevole vivacità espressiva, dietro queste alternanze di codice vi è spesso anche un problema di identità culturale, derivante, come s'è accennato, dal rapporto non sempre pacifico, nell'*io* parlante, delle due culture e reti di riferimento a cui l'italiano e rispettivamente lo *Schwyzerdütsch* rimandano. A questo proposito, Pizzolotto (*in stampa*) ha potuto convincentemente dimostrare come la commutazione di codice sia in questi casi anche un importante strumento per affermare l'identità di gruppo, una strategia per segnalare un'identità multipla, italo-svizzera, un riconoscersi come un gruppo con una propria originalità caratterizzante proprio passando di continuo da una varietà del repertorio all'altra. In ogni caso, la frequente commutazione di codice non va vista certamente come un fatto patologico, come una visuale neopurista e normativa potrebbe indulgere a credere, bensì come un fenomeno fisiologico e a suo modo arricchente, che fornisce una serie di possibilità al repertorio verbale dell'individuo parlante, almeno all'interno del gruppo di cui è membro, e che ha dunque per lo meno una positiva funzione sociale coesiva.²²

Presso certi parlanti, che hanno una competenza e fluenza paragonabile nelle due lingue (si rammenti che di solito l'italiano è la varietà debole, nella quale il parlante può avere problemi comunicativi e di lessico — dato ovviamente che l'italiano non è la lingua della comunità locale), la continua commutazione di codice ed enunciazione mistilingue diventa anzi uno stile comunicativo peculiare, senza più alcuna rilevanza funzionale discorsiva, adoperato come una sorta di gioco che sfrutta tutte le possibilità insite nel padroneggiare e usare 'in contemporanea' due lingue (le cui grammatiche per altro sembrano continuare ad essere tenute ben distinte: non si tratta di varietà ibride di lingua, che mescolino in un impasto unico i materiali di due sistemi linguistici diversi, ma, appunto, di un passaggio continuo dall'uno all'altro, in maniera spontanea e, per così dire, virtuosistica; siamo quindi in presenza di un caso del tutto diverso rispetto a quelli 'classici' dell'emigrazione italiana, come l'italo-americano o il *cocoliche*).

7. La panoramica che stiamo tracciando non sarebbe completa se non facessimo un rapido cenno alla terza generazione. Che succede dopo la seconda generazione? Mi limiterò ad accennare che i primi dati in possesso tendono a mostrare come

²² Il problema della commutazione di codice e dell'enunciazione mistilingue nei giovani emigrati ha evidentemente molti risvolti, sia linguistici che socioculturali e psicologici, che non si possono toccare in questa sede: rimando a Pizzolotto (*in stampa*), Saragoni (1990), Anderegg (1988), Schmid (1990); e, per aspetti anche metodologici e teorici, ad Auer (1984). In particolare, sul *code switching* come mezzo per superare i conflitti, cfr. Pizzolotto (*in stampa*, pp. 136—154).

anche presso la terza generazione l'italiano, magari come lingua imparata da adolescenti e/o studiata a scuola (e quindi non più facente parte del bagaglio della socializzazione primaria), sia in parecchi casi ancora abbastanza vitale. Un esempio (tratto dai materiali raccolti da A. Franceschini 1989):

Io sono nato al quarantuno; io sono nato qui a Zurigo e sono andato anche qui in scuola, scuola elementare qui vicino, a S., e dopo sono stato malato due volte con *Kinderlähmung*, *ich weiss nöd wie das heisst und...* eh... dopo mi hanno messo in una scuola nelle montagne [...] e dopo sono ritornato qui a S., classe numero sei io penso, cinque, cinque era, e dopo sono andato in scuola evangelica [...] ["poliomielite, non so come si dice e [...]"].

L'italiano di chi parla (un quarantasettenne piccolo imprenditore di Zurigo) pare ancora posseduto con una certa fluenza, certamente tale da mettere in grado il parlante di condurre comuni conversazioni senza troppi problemi; è del tutto naturale che vi facciano capolino nette interferenze dal tedesco/svizzero tedesco, per es. nell'impiego delle preposizioni (*in scuola*; *nelle montagne* — da *in den Bergen* —; mentre *al quarantuno*, se non frutto di semplice incertezza nella selezione della preposizione adeguata, può essere un ipercorrettismo, tentando di evitare *nel* che forse sembra calcato sul tedesco, *im einundvierzig*), o in pronunce come *evangelica*, o in un uso del pronome soggetto *io* più insistito di quanto sarebbe nell'italiano di un parlante nativo, ecc.; mentre la struttura paratattica del periodo, fatto tutto di frasi semplici giustapposte monotonamente col connettivo (*e*) *dopo*, rimanda genericamente a un parlato non elaborato.²³

Non v'è dubbio che siamo in una situazione ben diversa rispetto a quella degli Stati Uniti d'America o dell'Australia, dove nei casi migliori presso la terza generazione l'italiano sembra ridotto a pochi frammenti decontestualizzati e fossilizzati. Quel che pare effettivamente del tutto scomparso nella terza generazione è il dialetto italiano, congruentemente con la dinamica che abbiamo notato per la seconda generazione.

8. A conclusione di questa rapida e superficiale carrellata sulle varietà che costituiscono i repertori linguistici degli emigrati italiani in Svizzera germanofona, possiamo riassumere come segue le considerazioni più importanti. Anzitutto, vi è un

²³ Ovviamente, per la terza generazione è molto importante se nella seconda generazione rispettiva c'è stato matrimonio fra italofoeni, endogamico, oppure no. E' molto significativo che il parlante di cui si riporta un brano sia in una situazione tutt'altro che favorevole al mantenimento/ripresa dell'italiano: figlio di un italiano di seconda generazione e di madre svizzera tedesca, ha come L1 lo *Schwyzer-tütsch*, e ha i primi contatti con l'italiano a casa della nonna paterna; studia poi l'italiano a scuola e lo esercita lavorando nella ditta paterna in cui vi sono parecchi operai italiani. La relativamente buona competenza mostrata andrà dunque spiegata principalmente attraverso quest'uso adulto veicolare. Tre su quattro dei rappresentanti della terza generazione studiati da Franceschini (1989) provengono da un matrimonio misto, e l'italiano è stato loro trasmesso inizialmente dalla nonna italoфона: ciononostante hanno tutt'e quattro una padronanza discreta della lingua. Si vede bene qua la forte azione favorente sull'italiano che esercita il contesto lavorativo della Svizzera germanofona.

mantenimento molto buono della lingua italiana, anche attraverso le generazioni. Questa ampia presenza, e in molti casi per la prima generazione rinforzo, della lingua della comunità d'origine si riflette nel fatto che, per quanto ridotta sia l'acquisizione di varietà della lingua locale (*Schwyzerdütsch* e *Hochdeutsch*) e quindi rudimentale il bilinguismo a cui arriva l'emigrato, non si possa parlare di bilinguismo sottrattivo.

In secondo luogo, contrariamente a altre situazioni classiche di emigrazione (da ritenere 'permanente'), non si dà in Svizzera la formazione di una lingua ibrida, varietà che mescoli la lingua d'origine e la lingua del paese ospite. Le varietà italiane e tedesche del repertorio dell'emigrato rimangono fondamentalmente distinte, anche presso la seconda generazione. La seconda generazione è invece caratterizzata dalla presenza peculiare e costante del *code switching* nella conversazione ordinaria.

Un terzo carattere da mettere in rilievo, tanto più in quanto rischia di essere appiattito dalla nostra presentazione forzatamente semplificativa, è la notevole polimorfia della situazione: se si può definire il repertorio medio tipo di un emigrato italiano di prima generazione come un repertorio parzialmente bilingue distribuito su tre varietà fondamentali, e quello di un giovane di seconda generazione come un repertorio tipicamente bilingue col dialetto come eventuale varietà sussidiaria di *in-group*, tale schematizzazione non deve far dimenticare che occorrerebbero, appena approfondissimo l'analisi, categorie e modelli molteplici e assai più differenziati, in grado di cogliere una casistica che può assumere aspetti anche sostanzialmente diversi da quelli che si sono qui riassunti.

BIBLIOGRAFIA

- Anderegg, Brigitte, *"Abbiamo un'altra lingua, un altro accento"*. Bilinguismo e biculturalismo in una famiglia di immigrati italiani in Svizzera, Lavoro di licenza inedito, Facoltà di Lettere dell'Università di Zurigo, 1988.
- Andersen, Roger W., *Determining the Linguistic Attributes of Language Attrition*, in Lambert, Richard D.-Freed, Barbara F. (eds.), *The Loss of Language Skills*, Rowley, Mass. (Newbury House) 1982, pp. 83—118.
- Apitzsch, Gisela-Dittmar, Norbert, *Die elementare Lernervarietät von Innocente Z: Eine semantische und pragmatische Fallstudie*, in "Linguaggi" 2, 2 (1985), pp. 23—36.
- Auer, Peter, *Bilingual Conversation*, Amsterdam (Benjamins) 1984.
- Berruto, Gaetano, *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*, La Nuova Italia Scientifica (Roma) 1987.
- Berruto, Gaetano, *Fremdarbeiteritalienisch: fenomeni di pidginizzazione dell'italiano nella Svizzera tedesca*, in stampa in "Rivista di linguistica".
- Berruto, Gaetano-Moretti, Bruno-Schmid, Stephan, *Interlingue italiane nella Svizzera tedesca. Osservazioni generali e note sul sistema dell'articolo*, in

- Banfi, Emanuele-Cordin, Patrizia (a cura di), *Storia dell'italiano e forme dell'italianizzazione*, Roma (Bulzoni) 1990, pp. 203—228.
- Bettoni, Camilla (a cura di), *Altro polo. Italian Abroad*, Sydney (F. May Foundation) 1986.
- Bettoni, Camilla, *Italian language attrition in Sydney: the role of birth order*, in Bettoni (1986), pp. 61—85 (= 1986a).
- De Mauro, Tullio, *Storia linguistica dell'Italia unita*, Bari (Laterza) 1976.⁶
- Francescato, Giuseppe, *Il bilingue isolato. Studi sul bilinguismo infantile*, Bergamo (Minerva Italica) 1981.
- Francescato, Giuseppe, *Il problema dell'italiano in Svizzera nel quadro del problema del bilinguismo*, in "Cenobio", 3 (1982), pp. 226—232.
- Franceschi, Temistocle, *Lingua e cultura di una comunità italiana in Costa Rica*, Firenze (Valmartina) 1970.
- Franceschini, Alessandro, *L'italiano di immigrati di terza generazione*, Lavoro di seminario inedito, Facoltà di Lettere dell'Università di Zurigo, 1989.
- Franceschini, Rita, *I pronomi tonici soggetto in un corpus di italiano parlato. Appendice: il corpus*, Lavoro di licenza inedito. Facoltà di Lettere dell'Università di Zurigo, 1986, vol. II.
- Franceschini, Rita-Müller, Myriam-Schmid, Stephan, *Comportamento linguistico e competenza dell'italiano in immigrati di seconda generazione: un'indagine a Zurigo*, in "Rivista italiana di dialettologia", 8 (1984), pp. 41—72.
- Frosi, Vitalina M.-Mioranza, Ciro, *Dialetos italianos*, Caxias do Sul (Editora da Universidade), 1983.
- Gobbi, Stefano, *Recupero di varietà di lingua in situazione di emigrazione. Analisi di un caso*, Lavoro di licenza inedito, Facoltà di Lettere dell'Università di Zurigo, 1988.
- Gonzo, Susan-Saltarelli, Mario, *Pidginization and Linguistic Change in Emigrant Languages*, in Andersen, Roger W. (ed.), *Pidginization and Creolization as Language Acquisition*, Rowley, Mass. (Newbury House) 1983, pp. 181—197.
- Haller, Hermann W., *Between Standard Italian and Creole: An interim report on language patterns in an Italian-American community*, in "Word", 32 (1981), pp. 181—191.
- H(eidelberger Forschungsprojekt) P(idgin-) D(eutsch), *Sprache und Kommunikation ausländischer Arbeiter*, Kronberg/Ts. (Scriptor) 1975.
- de Jong, Willemijn, *Fremdarbeitersprache zwischen Anpassung und Widerstand. Eine ethnolinguistische Studie über Sprache und Arbeitsmigration am Beispiel von Griechinnen und Griechen in der deutschen Schweiz*, Berna (Lang) 1986.
- Klein, Wolfgang-Dittmar, Norbert, *Developing Grammars*, Berlino (Springer) 1979.
- Lambert, Wallace E., *The Effects of Bilingualism on the Individual: Cognitive and Sociocultural Consequences*, in Hornby, Paul A. (ed.), *Bilingualism: Psychological, Social and Educational Implications*, New York (Academic Press) 1977, pp. 15—27.
- Lüdi, Georges-Py, Bernard, *Zweisprachig durch Migration*, Tübingen (Narr) 1984.

- Meyer-Sabino, Giovanna, *La generazione della sfida quotidiana*, Zurigo (ENAI) s.d. (ma: 1988).
- Mioni, Alberto M., *La situazione sociolinguistica italiana: lingua, dialetti, italiani regionali*, in Colombo, Adriano (a cura di), *Guida all'educazione linguistica*, Bologna (Zanichelli) 1979, pp. 101—114.
- Pizzolotto, Giuseppe, *Bilinguismo ed emigrazione in Svizzera: italiano e commutazione di codice in un gruppo di giovani*, Dissertazione di Dottorato dell'Università di Zurigo, in corso di stampa, Berna (Lang).
- Romaine, Suzanne, *Bilingualism*, Oxford (Blackwell) 1989.
- Rosalio, Maria Rita, *Studi sul dialetto trentino di Štivor (Bosnia)*, Firenze (La Nuova Italia) 1979.
- Rovere, Giovanni, *Aspetti sociolinguistici dell'emigrazione italiana in Svizzera*, in "Vox Romanica", 33 (1974), pp. 99—144.
- Rovere, Giovanni, *Testi di italiano popolare. Autobiografie di lavoratori e figli di lavoratori emigrati*, Roma (Centro Studi Emigrazione) 1977.
- Rovere, Giovanni, *Die Integration der zweiten Ausländergeneration durch die Schule: Zur Entwicklung des Problembewusstseins in der Schweiz*, in "Deutsch lernen", 2 (1982), pp. 56—76.
- Rovere, Giovanni, *Gli studi sull'emigrazione veneta in una prospettiva sociolinguistica*, in AA.VV., *Presenza, cultura, lingua e tradizioni dei veneti nel mondo*, Venezia (Regione Veneto) 1990, vol. II, pp. 151—174.
- Sabatini, Francesco, *L'italiano dell'uso medio: una realtà tra le varietà linguistiche italiane*, in Holtus, Günter-Radtke, Edgar (Hrsg.), *Gesprochenes Italienisch in Geschichte und Gegenwart*, Tübingen (Narr) 1985, pp. 154—183.
- Sanga, Glauco, *Dialettologia lombarda. Lingue e culture popolari*, Pavia (Aurora) 1984.
- Saragoni, Donato, *Le funzioni della commutazione di codice in un campione di immigrati italiani di seconda generazione*, Lavoro di licenza inedito, Facoltà di Lettere dell'Università di Zurigo, 1990.
- Schmid, Stephan, *"L'italiano lo so parlare bene." Aspetti dell'italiano parlato da immigrati di seconda generazione nella Svizzera tedesca*, Lavoro di licenza inedito, Facoltà di Lettere dell'Università di Zurigo, 1986.
- Schmid, Stephan, *Osservazioni sull'italiano parlato dalla seconda generazione di immigrati nella Svizzera tedesca*, in Stäuble, Antonio (a cura di), *Lingua e letteratura italiana in Svizzera*, Bellinzona (Casagrande) 1989, pp. 178—184.
- Schmid, Stephan, *L'italiano della seconda generazione e i suoi caratteri*, in Idem (a cura di), *Che lingua parlo? Identikit linguistico del giovane italiano nella Svizzera tedesca*, Zurigo (Centro di Studi Italiani) 1990, pp. 21—24.
- Tempesta, Immacolata, *Lingua ed emigrazione. Indagine sul comportamento sociolinguistico degli emigranti salentini*, Lecce (Milella) 1978.
- Trombetta, Mauro, *Un'indagine sulla competenza lessicale della seconda generazione d'emigrati italiani in Svizzera*, Lavoro di licenza inedito, Facoltà di Lettere dell'Università di Zurigo, 1989.

Urech, Christina, *Immigrate italiane di fronte al tedesco: indagine a Schönenwerd (SO)*, Lavoro di licenza inedito, Facoltà di Lettere dell'Università di Zurigo, 1988.

Zamboni, Alberto, *Veneto*, Pisa (Pacini) 1974.

Zanovello-Müller, Myriam, *Atteggiamenti verso le varietà tedesche parlate da italiani in Svizzera: uno studio su un gruppo di emigrati/-e*, Lavoro di licenza inedito, Facoltà di Lettere dell'Università di Zurigo, 1989.

Povzetek

OPOMBE K JEZIKOVNIM IZRAZNIM SREDSTVOM ITALIJANSKIH IZSELJENCEV V NEMŠKI ŠVICI

Orisano je bogastvo jezikovnih sredstev izražanja prve in druge generacije italijanskih izseljencev v nemško govorečem delu Švice. Primeri in pojasnila naj osvetlijo najpomembnejše različice, ki se tam pojavljajo: italijanščina, predvsem v obliki pogovorne italijanščine; nemščina, predvsem v obliki poenostavljene švicarske nemščine, mešane s prvinami standardne nemščine; eno od italijanskih narečij. Razpravlja se tudi o vrednosti variant: za prvo generacijo je vodilna varianta še zmeraj italijanščina, za drugo pa švicarska nemščina. Specifične črte sociolingvistične situacije italijanske emigracije v nemški Švici se zdijo tele: dobro ohranjanje italijanskega jezika tudi pri otrocih emigrantov (kar ima za posledico, da tu dvojezičnost ne gre na škodo znanja maternega jezika) in pa močna težnja, da se v drugi generaciji zamenja dominantni jezik.

ÜBERLEGUNGEN ZUR ENTSTEHUNG DES BESTIMMTEN ARTIKELS IM ROMANISCHEN

1. SPRACHTHEORETISCHE VORBEMERKUNGEN

Sprachwandel ist das unabwendbare, ungewollte Ergebnis natürlicher, spontaner Sprech (und Hör)tätigkeit.¹ Sprechfähigkeit ist ihrerseits geprägt durch

- das individuelle Sosein der Sprecher/Hörer und deren Einbettung in jeweilige gesellschaftlich-historische Lebensumstände;
- das hic et nunc gegebene sprachliche System (L_i oder *langue*) als strukturiertes Repertoire sprachlicher Ausdrucksmittel und -zwänge;²
- die allen sprachlichen Systemen inhärente Dynamik, die in allgemein menschlichen Maximen sprachlichen Handelns³ ihre Ursache hat, dabei aber in jeder L_i strukturspezifische Ausprägungen erfährt.

Als Sprachwandelphänomen hat die Artikelentstehung im Romanischen einerseits universale Gegebenheiten als notwendige (wenngleich nicht hinreichende) Voraussetzung, und sie weist Parallelen in anderen Sprachfamilien auf, ist also ein Fall unter Fällen — und hat doch auch andererseits als historischer Vorgang ihre unverkennbare Eigenart: sie ist "vergleichbar und unvergleichlich" (M. Wandruszka) je nachdem, ob wir sie *sub specie universalitatis* oder *sub specie individualitatis* betrachten.

2. BIBLIOGRAPHISCHE VORBEMERKUNGEN

Ebenso janusköpflich wie das Problem ist die dazu vorliegende umfangreiche Literatur; diesbezüglich sei hier vor allem auf die Arbeiten einerseits von R. Ultan,⁴ andererseits von Chr. Schmitt,⁵ J. Garrido⁶ und M. Selig⁷ hingewiesen.

¹ Lüdtke, H. (1980: 9—15; 1986: 5—31).

² Lüdtke, H. (1980: 10, 236; 1988b: 1635).

³ Keller (1982: 21—24; 1984: 66—72), Lüdtke, H. (1988b: 1633).

⁴ Ultan (1978: 262—265).

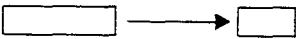
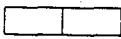
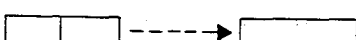
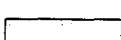
⁵ Schmitt (1987: 118—125).

⁶ Garrido (1988: 397—399).

⁷ Selig (1988: 114—118).

3. ARTIKELNTSTEHUNG ALS ALLGEMEINER FALL

Im Rahmen des universalen Sprachwandelgesetzes⁸ mit seinen drei Grundprozessen,⁹ die sich aus Maximen sprachlichen Handelns herleiten (s. 1.),

Element (e)	Zeit	Element (e)	Prozeß	Anwendung
	→		SCHRUMPfung	{ ILLA → la IPSA → sa
	⇒		ZUWACHS	{ fakultativ ⇒ obligatorisch (CASA ⇒ ILLA CASA)
	---→		VERSCHMEL- ZUNG	{ AD ILLU ---→ al, /o/ (frz.) ILLU CANE ---→ /ik:ane/ (tosk.) CASA ILLA ---→ casa ((rum.)

stellt die Artikelentstehung einen prototypischen Fall dar. Ebenfalls liegen die für *Grammatikalisierung* von Lexemen charakteristischen Phänomene¹⁰ vor. Der entscheidende Schritt vom "Noch-nicht-Artikel" zum Artikel (oder zum "Artikoloid", s. dazu 7.3.) scheint mir darin zu bestehen, daß die *pragmatisch* motivierte, d.h. vom Sprecher fallweise *erwogene* Setzung oder Nichtsetzung eines nominalen Determinanten (z.B. ILLE) übergeht in *syntaktische Routine* (ILLE : UNUS : Ø als *Selektionszwang*¹¹). Der Unterschied muß in der Art der Verarbeitung sprachlicher Mittel im Gehirn liegen und ist daher wohl nur intuitiv faßbar, nicht aber in Texten belegbar.

Der Prozeß, der zur Artikelentstehung führt, verläuft irreversibel¹² und ziellos; der entstandene Artikel schrumpft lautlich immer weiter und kann sogar zu Null werden: im Rumänischen sind *negru* "schwarz" und *negrul* "der Schwarze" sowie *membri* "Mitglieder" und *membrii* "die Mitglieder" homophon; ähnliches gilt in frankoprovenzalischen Mundarten des Kantons Wallis für vokalisches anlautende Substantive, z.B. *èrba* "(das) Gras".¹³ Parallel dazu verliert der Artikel mehr und mehr an Informationsgehalt; so zeigt die Endung *-a* (bzw. *-i*), die im klassischen Aramäisch noch die Funktion eines bestimmten Artikels hatte, in modernen aramäischen Mundarten nur noch an, daß das vorangehende Lexem ein Substantiv ist.¹⁴ Das ist die letzte Etappe vor dem völligen Unkenntlichwerden; J. Greenberg¹⁵ spricht

⁸ Lüdtke, H. (1980: 14f.; 1986: 15).

⁹ Lüdtke, H. (1980: 187—216; 1986: 14—31).

¹⁰ Lüdtke, H. (1980: 234—247; 1984: 756—758; 1986: 1634—1638), Lehmann (1982: 21, passim; 1985: 43—45), Werner (1984a: 210—217; 1984b: 541—544).

¹¹ Lüdtke, H. (1979: 73; 1988b: 1635).

¹² Lüdtke, H. (1980: 239).

¹³ Bjerrome (1957: 59).

¹⁴ Tsereteli (1970: 37), Maclean (1895/1971: § 16).

¹⁵ Greenberg (1978: 59—61).

denn auch vom "Zyklus" des Artikels. Entstehung und Untergang sind Phasen eines und desselben Prozesses.

4. DEFINITHEIT UND ARTIKELGEBRAUCH

Geht man von der naiven Vorstellung aus, es gäbe eine universale Kategorie "Definitheit", die in manchen Sprachen unbezeichnet bleibe, in anderen durch *den* bestimmten Artikel bezeichnet werde, gerät man rasch in eine Sackgasse, weil die einzelnen Artikelsprachen sich im Gebrauch des Artikels in vielfältiger Weise unterscheiden; ein paar Beispiele mögen diesen Sachverhalt veranschaulichen:

engl.	<i>at Øschool</i>	dt.	<i>in der Schule</i>
ital.	<i>a Øscuola</i>	frz.	<i>à l'école</i>
rum.	<i>la școalăØ</i>	span.	<i>en la escuela</i>
frz.	<i>l'or est un métal précieux</i>		
engl.	<i>Øgold is a precious metal</i>		
arab.	<i>Ømalik Øyaum ad-dīn</i>		
dt.	(wörtlich) '(der) König (des) Tag(es) des Glaubens'		
	"der Herr über das jüngste Gericht"		
rum.	<i>m-am uitat la carteØ</i>		
frz.	<i>j'ai regardé le livre</i>		
dt.	<i>er wurde zum Minister ernannt</i>		
frz.	<i>il fut nommé Øministre</i>		
engl.	<i>he has Øblue eyes</i>		
ital.	<i>ha gli occhi azzurri¹⁶</i>		

Es entsteht infolgedessen ein Dilemma: entweder bezeichnet der bestimmte Artikel hier stets die Definitheit und nichts als die Definitheit; dann aber ist Definitheit etwas einzelsprachlich Verschiedenes, so daß wir zu einer Tautologie kommen — oder aber wir betrachten Definitheit als *universale pragmatische* Kategorie und definieren unabhängig davon den (bzw. die) Artikel¹⁷ als *grammatische* Kategorie mancher Sprachen, nämlich als minimalen Substantivdeterminanten¹⁸ mit einzelsprachlich etwas unterschiedlich (sei es syntaktisch, sei es semantisch) geregelter Verwendung. In diesem letzteren Fall gilt es zu klären, was "Definitheit" ist und in welcher Beziehung dazu der bestimmte Artikel steht.

¹⁶ Weitere Beispiele gibt Krámský (1972: passim).

¹⁷ Harris, M. (1977: 255—260; 1980b: 151—153).

¹⁸ Es gibt auch Sprachen, welche zwei verschiedene Sorten von bestimmten Artikeln verwenden je nachdem, woher die Definitheit resultiert; das ist der Fall in niederrheinischen Mundarten, vgl. Heinrichs (1954: 85—103), sowie im Nordfriesischen, vgl. Ebert (1971: 73ff.).

5. DEFINITHEIT ALS PRAGMATISCHE KATEGORIE

Definitheit liegt vor, wenn ein Referent *individualisiert und* sowohl vom Sprecher als auch (gemäß sprecherseitiger Mutmaßung) vom Hörer *identifiziert* ist.¹⁹ Diese Definition trifft zu für Zählbares (z.B. "Haus") einschließlich Unikate (z.B. "Sonne" im nicht-astronomischen, "Gott" im monotheistischen Diskurs), nicht hingegen für Substanzen (z.B. "Gold") sowie für Abstrakta (z.B. "Wissen") und auch nicht für Klassenbezeichnungen (z.B. "der Wolf ist ein Säugetier"). Diese unterschiedlichen kognitiven Voraussetzungen erklären einige — aber nicht alle — von Sprache zu Sprache unterschiedlichen Verwendungen des bestimmten Artikels.

6. VERWENDUNG UND LEISTUNG DES BESTIMMTEN ARTIKELS

Indem wir von dem Vorwissen ausgehen, daß mit dem bestimmten Artikel in den meisten Fällen *nur bzw. auch* Definitheit bezeichnet wird, können wir die Fragestellung einengen und nun untersuchen,

- welche Funktionen der bestimmte Artikel sonst noch hat (a) und
- welche anderen sprachlichen Mittel in Konkurrenz zu ihm ebenfalls die Definitheit bezeichnen (b).

Zu (a) finden wir die Bezeichnung von:

- Numerus (frz. *la croix* : *les croix*; dt. *der Löffel* : *die Löffel*)
- Genus (span. *el bueno* "der Gute" : *lo bueno* "das Gute")
- Kasus (rum. *omul* "der Mann" : *omului* "des Mannes"; arab. *kitāb al-malik* "das Buch des Königs"; dt. *die Frau* : *der Frau*)
- Kongruenz der dem Substantiv nachgestellten attributiven Adjektive (arab. *al-gumhūriyya al-'arabiyya al-muttaḥida* "die Vereinigte Arabische Republik").

Zu (b) finden wir als Konkurrenten des bestimmten Artikels neben anderen Determinanten (z.B. Possessiva, Demonstrativa: frz. *les hommes* : *tes hommes* : *ces hommes-là*) vor allem Präpositionen; vgl. rum. *exploatarea omului de către om* / frz. *l'exploitation de l'homme par l'homme*; arab. *kitāb min kutub al-malik*, wörtlich "(ein) Buch von (den) Büchern des Königs" d.h. "ein Buch des Königs". Im Finnischen können auch Kasusoppositionen die Bezeichnung der Definitheit übernehmen.²⁰

¹⁹ Ultan (1978: 249f.), Seiler (1978: 315).

²⁰ Ultan (1978: 254—257).

7. ARTIKELENTSTEHUNG IM LATEINISCH-ROMANISCHEN ALS HISTORISCHER PROZEß

Wann? wie? warum? — So könnte man den Fragenkomplex kurz und bündig zusammenfassen, wenn man klare und einfache Antworten erwartete. Stattdessen müssen wir den Vorgang der Artikelentstehung selbst schon als ein verflochtenes Bündel mehrerer Einzelvorgänge ins Auge fassen, die ihre je eigenen Abläufe (d.h. chronologische Etappen, Motivationen, Ursachen) haben. Wir werden also analytisch verfahren und nacheinander folgende *Teilaspekte* diachronisch behandeln:

- (a) den *etymologischen*, nämlich das Schicksal von ILLE (bzw. ILLE und IPSE) in attributivem Gebrauch,²¹ wobei wir ein ständiges Anwachsen (Frequenzzunahme) feststellen;
- (b) den *onomasiologischen*, indem wir "Definitheit" als invariante pragmatische Gegebenheit (s. 4—5.) voraussetzen und fragen, ob — und wenn ja, mit welchen Mitteln — sie im lateinisch-romanischen Sprachkontinuum bezeichnet worden ist;
- (c) den *funktionellen*, indem wir Substantivdetermination als morphosyntaktisches (Sub)System in seinen raumzeitlichen Wandlungen betrachten.

7.1. Die romanischen Fortsetzer von ILLE und IPSE

Wenn wir mit dem Begriff der diachronischen (etymologischen) Identität operieren, können wir sagen, daß in frz. *du vin* das Lexem ILL- steckt, und zwar attributiv gebraucht. Dehnen wir die Betrachtung (im Zeitraffertempo) auf die Gesamtromania aus, können wir zunächst feststellen, daß es in allen romanischen Mundarten den bestimmten Artikel gibt, und sodann drei Ergebniszustände unterscheiden, nämlich aufgrund seiner Entstehung

- aus *nachgestelltem* ILLE (rumänisch)
- aus *vorangestelltem* IPSE (sardisch sowie drei Teilgebiete des Okzitanisch-Katalanischen²²)
- aus *vorangestelltem* ILLE (übrige Romania).

Diese diatopische Variation soll im folgenden vernachlässigt werden, weil sie für das Problem der *Artikelentstehung* unwichtig ist; die Betrachtung richtet sich ausschließlich auf attributives ILLE ungeachtet seiner Position.

²¹ In etymologischer Hinsicht ist in den meisten romanischen Sprachen der bestimmte Artikel mit dem Personalpronomen der 3. Pers. identisch, ähnlich wie Demonstrativa zumeist (d.h. mit Ausnahme des Französischen) sowohl attributiv als auch pronominal verwendet werden können, vgl. dazu Harris, M. (1980a: 77; 1980b: 152).

²² Es handelt sich um die Balearen, einen Teil der Costa Brava (Badía 1951: § 136) sowie im Département Alpes-Maritimes das Gebiet um Grasse, Puget-Téniers und Castellane (Artikelformen *sou* — *sa* — *sei*), vgl. Ronjat (1937 Bd. III: §§ 533—534).

Im Lauf der lateinisch-romanischen Sprachgeschichte hat ILLE immer mehr Verwendungen erlangt; das soll nachstehend anhand typischer Beispiele schematisch dargestellt werden.

Tabelle 1

Sprache	Satzbeispiel	Anzahl ILLE
Latein	SOL LUMEN DAT	0
Rumän.	soarele da lumină	1
Ital.	<i>il</i> sole da luce	1
Franz.	<i>le</i> soleil donne de <i>la</i> lumière	2

Tabelle 2

Latein	LUMEN LUNAE VENIT A SOLE	0
Rumän.	lumină lunii vine de la soareØ	2
Ital.	<i>la</i> luce della luna viene dal sole	3
Franz.	<i>la</i> lumière de <i>la</i> lune vient du soleil	3

Tabelle 3

Rumän.	la biserică	/	la casă	/	spre soare	0
Ital.	in chiesa	/	in casa	/	verso <i>il</i> sole	1
Span.	en <i>la</i> iglesia	/	en casa	/	hacia <i>el</i> sol	2
Franz.	à l'église	/	dans <i>la</i> maison	/	vers <i>le</i> soleil	3

Bei aller grundsätzlichen Ähnlichkeit im Gebrauch des bestimmten Artikels unterscheiden sich die romanischen Sprachen in Einzelheiten, und zwar nicht stochastisch (streuend), sondern quantitativ-systematisch; dabei nehmen Französisch und Rumänisch die beiden Enden der Skala ein, während die übrigen romanischen Sprachen sich (mit geringen Unterschieden voneinander) dazwischen verteilen.

Die Sonderstellung des Französischen im vorliegenden Fall ist ganz offensichtlich Teil einer allgemeinen Charakteristik dieser Sprache, nämlich eines wesentlich rascheren Entwicklungstempos hinsichtlich der drei irreversiblen Grundprozesse des Sprachwandels: Schrumpfung, Anreicherung, Verschmelzung (s. 3.);²³ damit zusammen hängen grundlegende Strukturwandlungen.²⁴

²³ Lüdtke, H. (1980: 187—216; 1986: 14—31).

²⁴ Baldinger (1968: passim), Eckert (1986: 354—365; passim).

Im großen und ganzen läßt sich der romanische Gebrauch des bestimmten Artikels (ähnlich wie der deutsche) als ein sprachlicher Ausdruck für den logischen Allquantor auffassen.²⁵ Das Französische hat diese Etappe allerdings schon hinter sich gelassen, wenn es ILLE auch zur Bezeichnung von Teilmengen verwendet (*du vin*; *de la lumière*; *des maisons*), und zwar in Verbindung mit der Präposition *de* ("Partitiv"²⁶). In dieser Konstruktion liegt der eigentliche Ausdruck für die *Teilmenge* bei der Präposition (vgl. den katalanischen Gebrauch von *de* + Adjektiv und *de* + Quantor), während ILLE hier nur noch als obligatorischer Begleiter des nachfolgenden Lexems als Substantiv kennzeichnet.

Ein Verfahren der Anreicherung ist neben dem französischen Partitiv (frz. *boire de l'eau* ~ okz. *bèure d'aigo* ~ span. *beber agua*) auch der Ersatz des bestimmten Artikels durch mit ECCE/ECCUM erweitertes ILLE in der Funktion eines anaphorischen Pronomens, siehe

Tabelle 4

Span.	la luz del sol y <i>la</i> de la luna
Rumän.	lumina soarelui si <i>a</i> lunii
Ital.	la luce del sole e <i>quella</i> della luna
Franz.	la lumière du soleil et <i>celle</i> de la lune

Wie schon im Fall der anderen drei Tabellen weist das Rumänische auch hier wiederum den geringeren bzw. geringsten Innovationsgrad auf. Es bewahrt offensichtlich eine relativ frühe Etappe der quantitativen Entwicklungsgeschichte von ILLE.

7.2. "Definitheit" in onomasiologischer Betrachtung

Definitheit kann *explizit* bezeichnet werden durch Possessiva (DOMUS MEA), durch Demonstrativa (HAEC DOMUS) oder mittels Ergänzungen (DOMUS UBI X MANET); sie kann *vorausgesetzt* sein bei Unikaten (SOL), bei Eigennamen (PETRUS) sowie — im Diskurs — aufgrund von Präsuppositionen: so kann REX interpretiert werden als "König, der zum Zeitpunkt t_x in X herrscht" und DOMUS als "Haus, wo X wohnt" (indem der Hörer/Leser davon ausgeht, daß das Land X genau einen König hat bzw. das man/ frau in genau einem Haus wohnt). Definitheit zu bezeichnen kann sich auch durch Konventionen *erübrigen*, und zwar entweder, indem Indefinitheit positiv bezeichnet wird (REX QUIDAM referiert auf irgendeinen vom Leser/Hörer nicht sofort identifizierbaren König) oder infolge ihrer Kop-

²⁵ Werner (1978: passim).

²⁶ Ähnlich im Asturianischen: *delles perres*, frz. *des sous* "Geld"; vgl. Cano González (1976: 45).

pelung mit der funktionalen Satzperspektive; vgl. nachstehende tschechische Beispiele²⁷:

/na stole u okna je jablko/ wörtl. auf Tisch bei Fenster ist Apfel, dt. "auf dem Tisch beim Fenster liegt ein Apfel";

/jablko je na stole u okna/ wörtl. Apfel ist auf Tisch bei Fenster, dt. "der Apfel liegt beim Fenster auf dem Tisch";

/jablko je na stole u okna/ wörtl. Apfel ist auf Tisch bei Fenster, dt. "der Apfel liegt auf dem Tisch beim Fenster".

Das antike Latein teilt die Freiheit der Stellung der Phrasen im Satz — und damit ihre Verwendbarkeit für die funktionale Satzperspektive — grosso modo mit den heutigen slavischen Sprachen. Im Romanischen hingegen, wo diese Freiheit stark eingeschränkt worden ist, legt ein kompliziertes Regelsystem fest, wann mithilfe des bestimmten bzw. des unbestimmten Artikels Definitheit bzw. Indefinitheit bezeichnet werden muß. Die Entstehung beider Artikel ging offenbar Hand in Hand.

7.3. Substantivdetermination

Der Weg zum bestimmten Artikel steht in enger Beziehung zur Veränderung des Systems der Demonstrativa, derjenige zum unbestimmten Artikel mit dem Ersatz von QUIDAM durch (vorangestelltes) UNUS. Von den einsilbigen Demonstrativa schwindet zunächst IS, später auch HIC (von vereinzelt Relikten abgesehen). Zusammen mit der Tilgung anderer kurzer Lexeme, wie MOX, VIX, VIR, URBS usw. ist das ein natürlicher Vorgang im Rahmen der universalen Sprachwandelgesetze.

Gleichzeitig treten längere Neubildungen auf den Plan bzw. werden bestehende immer häufiger verwendet.²⁸ Im vorliegenden Fall sind es Zusammensetzungen vorhandener zweisilbiger Demonstrativa (ISTE, ILLE) mit der Verstärkungspartikel ECCE bzw. ECCUM, deren Gebrauch zunächst wohl mit einer Zeiggebärde gekoppelt war und dann allmählich symbolisch diese ersetzte. Das Ergebnis war ein systematisches Nebeneinander von einfachem und emphatisch verstärktem Demonstrativum.

In diese Neuerung hinein spielen zwei diatopische Differenzierungen zwischen Norden und Süden der Romania. Zwar stimmt ihr Verlauf nicht genau überein und es gibt Überlappungen, im großen und ganzen jedoch setzen Nordfrankreich, Graubünden und Rumänien ECCE fort, gegenüber ECCUM im Süden — und außerdem bewahren jene Gebiete eine Zweieropposition 'nah : fern' (ISTE : ILLE), während

²⁷ Meyerstein (1972: 26).

²⁸ Lüdtke, H. (1980: 205—213; 1986: 23—27).

der Süden der Romania (vor allem Süditalien, Sardinien und die Pyrenäenhalbinsel) IPSE in das deiktische System dergestalt integriert haben, daß eine Dreieropposition in Anlehnung an die drei Personen beim Verb entstand: ISTE "der hier (bei mir)" — IPSE "der da (bei dir)" — ILLE "der dort drüben". Zusammen mit der Unterscheidung von einfachem und emphatischem (markiertem) Demonstrativum ergibt das folgendes System:

Latein	1. Person ECCU-ISTE ISTE	2. Person ECCU-IPSE IPSE	3. Person ECCU-ILLE ILLE
Altspan.	aqueste este	aqueste ese	aquel —
Südital. ²⁹	kwistu stu	kwissu ssu	kwiddu (ddu)

Entsprechend finden wir (bei Fehlen von IPSE) im Rumänischen *ast, acest, cel, acel*, im Altfranzösischen *ist, cist, icist, cil, icil* usw.

Innerhalb dieses Systems der Demonstrativa verschiebt sich im Laufe der Zeit — parallel zur unabwendbaren lautlichen Schrumpfung — das Frequenzverhältnis zugunsten der längeren Formen, die damit allmählich den Status des Normalen, Unmarkierten bekommen, während die Kurzformen eher dann verwendet werden, wenn eigentlich gar kein Zeigen mehr nötig erscheint, die lokaldeiktische Zuordnung (zur ersten, zweiten bzw. dritten Person) jedoch durch die Situation vorgegeben ist (und gewissermaßen nicht ignoriert werden soll). In den süditalienischen Mundarten ist diese Zwischenetappe noch heute recht gut erhalten. Freilich mag es dem Außenstehenden, der an "klare Verhältnisse", d.h. kategoriale Unterscheidung zwischen Demonstrativum und Artikel, gewöhnt ist, schwerfallen, die mit dem Gebrauch des schwachen Demonstrativums ausgedrückten Nuancen zu erfassen.

Eine Parallele zu den süditalienischen Verhältnissen findet sich im Makedonischen³⁰: *knigava / knigata / knigana* referieren auf "das Buch bei mir / bei dir / dort drüben", mit der Maßgabe freilich, daß die mittlere Form *knigata* (wie im Bulgarischen, wo die beiden anderen Formen inzwischen verschwunden sind) auch "das Buch schlechthin" (also ohne Spezifizierung) bezeichnen kann. Die Phase des alleinigen Artikels (-ot/-ta/-to/-te) ist also bereits vorprogrammiert. In der Romania — abgesehen von Süditalien — ist sie (ebenso wie im Bulgarischen) längst erreicht.

Die Konkurrenz "rivalisierender" schwachtoniger Demonstrativa, die sich im Mittelalter im gesamten okzitanisch-katalanischen Raum nachweisen läßt,³¹ erklärt auch,

²⁹ Rohlfs (1949 II: § 494), Lüdtkke, H. (1979a: 29f.).

³⁰ Koneski (1967: 228—230).

³¹ Aebischer (1948: passim), Löfstedt (1961: 268—270), Selig (1988: 96ff., 107f.).

warum neben ILLE gebietsweise IPSE die Oberhand gewinnen und zum alleinigen bestimmten Artikel werden konnte (s. 7.1.).

Mit dem Erreichen dieser letzten Etappe verliert dann die Unterscheidung zwischen starkem und schwachem Demonstrativum ihren Sinn und löst sich auf; die gebietsweise unterschiedlich überlebenden Formen bilden unbeschadet ihrer etymologischen Herkunft ein semantisch einheitliches System: span. *este* / *ese* / *aquel*; kat. *aquest* / *aqueix* / *aquell* u.ä. mit bewahrter Unterscheidung dreier Personen.

7.4. Semantischer vs. syntaktischer Wandel

Beim komplexen Phänomen der Entstehung des bestimmten Artikels laufen zwei Vorgänge zusammen, die nicht notwendig in der gleichen Weise aufeinander abgestimmt sein müssen. Es ist zum einen die semantische "Entleerung", d.h. Verlust der Lokaldeixis, von dem in der am raschesten sich wandelnden romanischen Sprache, dem Französischen, nach ILLE schließlich auch ECCE-ILLE und ECCE-ISTE betroffen worden sind: *ce(t)* — *cette* — *ces* (sowie *celui* — *celle* — *ceux*) haben ihre deiktische Funktion inzwischen an die Partikeln *-ci* / *-là* abgegeben.³² Zum anderen ist die Entstehung des bestimmten Artikels ein Vorgang, bei dem die in der Deixis implizit enthaltene "Definitheit" bewahrt bleibt und ein Eigengewicht bekommt, das sie vorher nicht hatte. Das heißt zwar *nicht*, daß das Ex-Deiktikum nun zum *alleinigen* Ausdruck der Definitheit avanciert, wohl aber, daß eine ganz *neue grammatische Kategorie* (eben die "Definitheit") entsteht und daß nun die Verwendung irgendeines Substantivs im Diskurs mit der Vorschrift verbunden wird, seinen Referenten auf [$\pm$ Definitheit] hin festzulegen. Solche Festlegung beinhaltet ein Regelsystem, das wie alle grammatischen Regelsysteme vom Kleinkind gelernt und dessen Anwendung somit zur Routine wird.

7.5. Die grammatische Kategorie [$\pm$ Definitheit] im Romanischen

Alle romanischen Mundarten stimmen darin überein, daß sie [$-$ Definitheit] entweder durch $\emptyset$ oder durch UNUS, [$+$ Definitheit] entweder durch $\emptyset$ oder durch ILLE (gegebenenfalls IPSE, s. 7.1.) bezeichnen; nur in Einzelheiten unterscheiden sie sich ein wenig. Als Faustregeln können (vom Französischen abgesehen) gelten:

- (a) Numerusabhängigkeit: positive Kennzeichnung sowohl für [$-$ definit] als auch für [$+$ definit] im Singular (sofern nichts anderes bestimmt ist); Nullkennzeichnung für [$-$ definit], positive für [$+$ definit] im Plural.
- (b) Abhängigkeit von Aktantenfunktionen (Kasusrollen): Satzsubjekt und Adnominal verlangen positive Kennzeichnung: ersteres im Singular fast immer, letzteres für [$+$ definit].

³² Harris, M. (1977: 251—261), Dees (1971: passim).

- (c) Abhängigkeit vom Präpositionengebrauch (von Sprache zu Sprache verschieden; am stärksten im Rumänischen, vgl. die nachstehenden Beispiele:

“ich habe das Buch angeschaut“ vs. “... ein ...“

m-am uitat la carteØ vs. ... la o carte

“der Mann liebt die Frau“

barbatul iubeste *pe* femeie oder

barbatul iubeste femeia.

Auf weitere Einzelheiten soll hier nicht eingegangen werden, weil sie für das Problem der Artikelentstehung irrelevant sind.

8. MULTIFUNKTIONALITÄT DES ROMANISCHEN ARTIKELS

Der Fall des Englischen, wo *the* nur [+ definit] und *a* nur [— definit] kennzeichnet³³ und sonst nichts, stellt die Ausnahme und nicht die Regel dar. Von den Nebenfunktionen, die der bestimmte Artikel ähnlich wie im Deutschen auch in verschiedenen romanischen Sprachen hat, kann die der *Numerus*-bezeichnung als relativ spät aufgekommener Sonderfall des Französischen (*la/les croix*), Provenzalischen (*la/li crous*) und eines Teils des Süditalienischen (*a/i kruć*)³⁴ angesehen werden. Was die *Genus*-bezeichnung betrifft, müssen drei Phänomene unterschieden werden, nämlich (a) lexikalische Homophonie als Zufall (vgl. dt. *der/die* Leiter): frz. *le mur* / *la mûre*, (b) Kennzeichnung des natürlichen Geschlechts bei Referenz auf Personen: frz. *le* / *la concierge* und (c) grammatische Kategorie [± zählbar] im Asturisch-Leonesischen sowie in einem großen Teil von Mittel- und Süditalien³⁵, die aus der Opposition ILLUM BONUM : ILLUD BONUM dort entstand, wo lat. Ū zu /o/ geöffnet wurde³⁶. Hier wurde die nur beim entstehenden Artikel lautgesetzlich resultierende formale Unterscheidung (*lu* : *lo*) auf Adjektiv und Substantiv übertragen: *lu bonu ferru* vs. *lo bono ferro*.

Ebenso wichtig ist die Rolle des bestimmten Artikels bei der Kasus kennzeichnung. Es ist vielleicht kein Zufall, daß in all denjenigen Gebieten der Romania, wo wir erhaltene Kasus-Oppositionen vorfinden, diese teils nur, teils auch mithilfe des Artikels zum Ausdruck gebracht werden. Man vergleiche nachstehende Übersicht:

³³ Sroka (1981: 196—200).

³⁴ Rohlf s (1949 I: §§ 141, 144, 147), Lüdtke, H. (1979a: 25f.; passim).

³⁵ Lüdtke, H. (1988: 65—69; 1979: 66—68), Rohlf s (1949 II: § 419).

³⁶ Lüdtke, H. (1965: passim; 1988a: 65—69).

Rumän.	<i>fratele</i>	“der/den Bruder“
	<i>fratelui</i>	“des Bruders, dem Bruder“
Bündnerrom. ³⁷	<i>i(g)l frar</i>	“der/den Bruder“
	<i>li/agli frar</i>	“dem Bruder“
Altfrz.	<i>li frere(s)</i>	“der Bruder“
	<i>lo frere</i>	“dem/den Bruder, des Bruders“
Frankoprov.	<i>l frare</i>	“der Bruder“
(Wallis) ³⁸	<i>o frare</i>	“den Bruder“
	<i>l šwaira</i>	“die Schwester (Nom.)“
	<i>a šwaira</i>	“die Schwester (Akk.)“

Die Form *l* des Nom.Sg.Fem. ist vom Maskulinum her übertragen worden, so daß die Opposition nun (außer bei vokalisch anlautenden Substantiven) für den gesamten Singular gilt.

9. DAS URSPRUNGSPROBLEM — WISSENSCHAFTSTHEORETISCH BETRACHTET

Seit den Arbeiten von Wolterstorff³⁹ hat es an Versuchen nicht gefehlt, aus der Untersuchung spätlateinischer Texte chronologisch aufgeschlüsselt den Hergang der Artikelentstehung herauszudestillieren. Aber “die lateinischen Texte reflektieren nur die Anfänge der Artikelentwicklung ... Die spätlateinische Schriftsprache bleibt nach der einmal übernommenen Innovation wiederum hinter der gesprochenen Sprache zurück und perpetuiert die Anfänge der Artikelentwicklung“⁴⁰.

Das ist im Grunde nicht verwunderlich. Man könnte zwar fragen, ob nicht ähnlich wie in zahlreichen Inschriften die Verfasser unfreiwillig hier und da Interferenzen aus der Spontansprache nachgegeben haben. Das ist jedoch offenbar nicht der Fall. Man muß sich die entsprechende Situation vergegenwärtigen. Der muttersprachliche Sprecher einer Artikelsprache (wir setzen einmal voraus, daß dieser Zustand irgendwann vor dem 8. Jahrhundert bereits erreicht war) hat — wie die Erlernung z.B. slavischer Sprachen durch Westeuropäer zeigt — keine Mühe, eine artikellose Sprache zu handhaben; jedenfalls ist die Artikellosigkeit als solche kein Problem, denn man braucht nur eine simple Tilgungsregel zu befolgen, wenn man von der Muttersprache ausgeht. Daß im umgekehrten Fall der richtige Gebrauch bzw. Nichtgebrauch des Artikels große Lernschwierigkeiten mit sich bringt, ist für das vorliegende Problem ohne Belang.

Es dürfte also von den ersten nachchristlichen Jahrhunderten an zum lateinischen Elementarunterricht gehört haben, daß man beim Schreiben (wie auch bei der

³⁷ Grisch (1939: 182), Widmer (1959: 144f.).

³⁸ Bjerrone (1957: 59).

³⁹ Wolterstorff (1917; 1919).

⁴⁰ Selig (1988: 95).

feierlichen Rede) sich die übermäßige Verwendung von Substantivdeterminanten abgewöhnte. Statistik hin — Statistik her: die Widerspiegelung der Artikelentstehung in spätlateinischen Texten finden zu können, bleibt eine utopische Erwartung⁴¹. Dennoch sollte man nicht ausschließen, daß aufgrund von textlinguistischen und *textsortenspezifischen* Untersuchungen⁴² doch noch neue Erkenntnisse — und zwar indirekter Art — über das Phänomen der Artikelentstehung gewonnen werden.

10. MOTIVATIONEN UND URSACHEN

Von der Idee der linearen Monokausalität, d.h. auf unser Problem gewendet: von der Vorstellung, ein und nur ein Umstand könnte die Entwicklung zum Artikel hin in Gang gesetzt haben, müssen wir Abschied nehmen⁴³. Sowohl das universale Sprachwandelgesetz der fortwährenden lautlichen Schrumpfung und semantaktischen Anreicherung als auch diskurspragmatische Neuerungen, sowohl die zunehmende Häufigkeit der Phrasenstellung SVO als auch die verstärkt wahrgenommene Möglichkeit, bei Indeklinabilien mittels ILLE ihre Aktantenfunktion (Kasusrolle) im Satz kenntlich zu machen⁴⁴ oder Zählbares von Nichtzählbarem zu unterscheiden — alle diese Gegebenheiten können (müssen aber nicht!) zusammengewirkt haben, um den Wandel von der motivierten Setzung von Determinanten zur syntaktischen Programmroutine des Artikelgebrauchs zu bewerkstelligen. Dabei muß stets unterstellt werden, daß in artikellosen Sprachen schwachtonige Demonstrativa immer schon bereitstehen, um erforderlichenfalls gar nicht lokaldeiktisch, sondern zur Bezeichnung von [+ Definitheit] verwendet zu werden⁴⁵. In dieser Situation konnten schließlich auch Kontaktsprachen, namentlich das Griechische, auf den mündlichen Sprachgebrauch einwirken⁴⁶; dies freilich nicht in Gestalt direkter Übernahme der fertigen grammatischen Kategorie, sondern in Form von (weiterer) Frequenzsteigerung des Determinantengebrauchs.

Ceterum censeo: da die Entstehung neuer grammatischer Kategorien von Sprechern/Hörern durch ihre Kommunikationstätigkeit zwar *bewirkt, jedoch nicht geplant* wird, also Ergebnis von Prozessen der "unsichtbaren Hand"⁴⁷ ist, sollte die

⁴¹ Die Ansicht der Muller-Schule, wonach spätlateinische Texte die volkssprachliche Entwicklung direkt widerspiegeln (Trager 1932: 5), kann man heute nicht mehr ernst nehmen. Wohl aber läßt sich bei umsichtiger Interpretation (vgl. Löfstedt 1961: 254ff. sowie die Arbeiten von Raible und Selig, s. Anm., 42) indirekt einiger Aufschluß über den Wandel der Volkssprache gewinnen.

⁴² Raible (1985: 44ff.), Selig (1988: 87ff.).

⁴³ Selig (1988: 109—113).

⁴⁴ Zahlreiche Beispiele bei Wolterstorff (1917: 208—225; 1919: 64—89), Bouvier (1972: 76—79), Schmitt (1987: 104—109).

⁴⁵ Krámský (1972: 62) gibt als tschechisches Beispiel *dej mi tu knihu!* "gib mir das Buch!"; K. Sroka hat mir mündlich ähnliche Beispiele für das Polnische mitgeteilt. Krámský führt (1972: 188—190) weiterhin aus, daß sowohl im gesprochenen Tschechisch als auch im Sorbischen *ten — ta — to* häufig als Nachahmung des deutschen Artikels verwendet werden; ähnliches wird über die polnischen Dialekte in Oberschlesien berichtet. Für das Serbokroatische vgl. Reichenkron (1966: 342—347).

⁴⁶ Fehling (1980: 358—363), Schmitt (1987: 116f.).

⁴⁷ Keller (1982: 7—14; 1984: 67).

Forschung nach dem Verlauf der Artikelentstehung von vornherein darauf verzichten, nach *der* Ursache, d.h. nach einer isolierbaren Einzelursache zu fahnden, die sich nicht nur ihrer Feststellung entzieht, sondern die wohl gar nicht vorliegen kann. Was weder ganz zufällig entstanden ist noch geplant war, kann mit aristotelischen Kategorien nicht beschrieben werden. Solche Überlegungen, die auch auf der evolutionären Erkenntnistheorie⁴⁸ fußen, sollten die überkommenen Denkschemata ablösen.

BIBLIOGRAPHIE

- Aebischer, P. 1948. Contribution à la protohistoire des articles ILLE et IPSE dans les langues romanes. In: *Cultura Neolatina* 8. 181—203.
- Badía Margarit, Antonio. 1951. *Gramática Histórica Catalana*. Barcelona: Noguer S.A.
- Baldinger, Kurt. 1968. Post- und Prädeterminierung im Französischen. In: *Festschrift Walther von Wartburg zum 80. Geburtstag*. Tübingen: Niemeyer. 87—106.
- Bjerrøme, Gunnar. 1957. *Le patois de bagnes (Valais)*. Stockholm: Almqvist & Wiksell.
- Bouvier, E. 1972. Le démonstratif latin ILLE et la formation de l'article défini des langues romanes. In: *Cahiers de Lexicologie* 21. 75—86.
- Cano González, Ana Maria et al. 1976. *Gramática Bable*. Madrid.
- Dees, Anthonij. 1971. *Etude sur l'évolution des démonstratifs en ancien et en moyen français*. Groningen: Wolters-Noordhoff.
- Eckert, Gabriele. 1986. *Sprachtypus und Geschichte. Untersuchungen zum typologischen Wandel des Französischen*. Tübingen: Narr.
- Ebert, Karen Heide. 1971. Referenz, Sprechsituation. Die bestimmten Artikel in einem nordfriesischen Dialekt (Fering). Nordfriisk Instituut. Bräist/Bredstedt.
- Fehling, Detlef. 1980. The Origins of European Syntax. In: *Folia Linguistica Historica* I/2. 353—387.
- Garrido, Joaquín. 1988. Sobre la evolución hasta el artículo actual en español. In: *Actas del I Congreso internacional de historia de la lengua española (Cáceres 1987)*. Vol. I. Madrid: Arco. 385—399.
- Greenberg, Joseph H. 1978. How does a language acquire gender markers? In: *Universals of Human Language*. Hrsg. J. Greenberg, Ch. Ferguson, E. Moravcsik. Stanford University Press.
- Grisch, Mena. 1939. Die Mundart von Surmeir (Ober- und Unterhalbstein). Beitrag zur Kenntnis einer rätoromanischen Sprachlandschaft. *Romanica Helvetica*. Vol. 12. Paris: Droz. Zürich-Leipzig: Niehans.
- Harris, Martin B. 1977. 'Demonstratives', 'articles' and 'third person pronouns' in French: changes in progress. *Zeitschrift für Romanische Philologie* 93. 249—261.

⁴⁸ vgl. Wuketits (1984: 64f. und 70—75) sowie die dort angeführte Literatur.

- Harris, Martin B. 1980a. The marking of definiteness: a diachronic perspective. In: Papers from the 4th International Conference on Historical Linguistics, Hrsg. E. Closs Traugott/F. Labrum/S. Shepherd. Amsterdam: Benjamin. 75—86.
- Harris, Martin B. 1980b. The marking of definiteness in Romance. In: Historical Morphology. Hrsg. J. Fisiak. The Hague: Mouton. 142—156.
- Heinrichs, Heinrich M. 1954. Studien zum bestimmten Artikel in den germanischen Sprachen. Beiträge zur deutschen Philologie. Bd. 1. Giessen: Schmitz.
- Keller, Rudi. 1982. Zur Theorie sprachlichen Wandels. Zeitschrift für germanistische Linguistik 10/. 1—27.
- Keller, Rudi. 1984. Bemerkungen zur Theorie des sprachlichen Wandels. Zeitschrift für germanistische Linguistik 12/1. 63—81.
- Koneski, Blaze. 1967. Gramatika na makedonskiot literaturni jazik. Skopje.
- Krámský Jirí. 1972. The article and the concept of definiteness in language. The Hague/Paris: Mouton.
- Lehmann, Christian. 1982. Thoughts on grammaticalization. A programmatic sketch. Vol. I. In: akup. Arbeiten des Kölner Universalien-Projekts Nr. 48.
- Lehmann, Christian. 1985. The role of grammaticalization in linguistic typology. In: Language invariants and mental operations. International Interdisciplinary Conference held at Gummersbach/Cologne, Sept. 18—23, 1983. Hrsg. H. Seiler/G. Brettschneider. Tübingen: Narr. 41—52.
- Löfstedt, Bengt. 1961. Studien über die Sprache der langobardischen Gesetze. Beiträge zur frühmittelalterlichen Latinität. Stockholm: Almqvist & Wiksell.
- Lüdtke, Helmut. 1965. Die lateinischen Endungen -UM/ -UNT und ihre romanischen Ergebnisse. In: Omagiu lui A. Rosetti. Bukarest. 487—499.
- Lüdtke, Helmut. 1979a. Profilo dei dialetti italiani. Vol. 17. Pisa: Pacini.
- Lüdtke, Helmut. 1979b. Selektionsgrammatik (am Beispiel des Französischen). In: Bildung und Ausbildung in der Romania Bd. II: Sprachwissenschaft und Landeskunde. Hrsg. R. Kloepper. München: Fink. 71—84.
- Lüdtke, Helmut. 1980. Kommunikationstheoretische Grundlagen des Sprachwandels. Hrsg. H. Lüdtke. Berlin: de Gruyter.
- Lüdtke, Helmut. 1984. Ansätze zu einer Theorie des Sprachwandels auf syntaktisch-morphologischer Ebene. In: Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache und ihrer Erforschung. Hrsg. W. Besch/O. Reichmann/St. Sonderegger. 1. Halbband. Nr. 54, Berlin: de Gruyter. 753—761.
- Lüdtke, Helmut. 1986. Esquisse d'une théorie du changement langagier. In: La Linguistique 22/1. 3—46.
- Lüdtke, Helmut. 1988a. Metafonía y neutro de materia. In: Actas del I Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española, Cáceres 30. 3.—4. 4. 1987. Hrsg. M. Ariza/A. Salvador/A. Viudas. Arcos Libros. 61—69.
- Lüdtke, Helmut. 1988b. Grammatischer Wandel. In: Sociolinguistics/Soziolinguistik. An International Handbook of the Science of Language and Society. Hrsg. U. Ammon/N. Dittmar/ K.J. Mattheier. 2. Halbband, Nr. 176, Berlin: de Gruyter. 1632—1642.
- Maclean, Arthur J. 1895. Grammar of the dialects of Vernacular Syriac. Cambridge. (reprint Amsterdam 1971).

- Meyerstein, Zlata P. 1972. Czech deictics: pronouns and articles? In: *Linguistics* 91. 17—30.
- Raible, Wolfgang. 1985. Nominale Spezifikatoren ("Artikel") in der Tradition lateinischer Juristen oder: Vom Nutzen einer ganzheitlichen Textbetrachtung für die Sprachgeschichte. In: *Romanistisches Jahrbuch* 36. 44—67.
- Reichenkron, Günter. 1966. Anfänge einer Artikelausbildung im Serbokroatischen? In: *Die Welt der Slaven. Vierteljahrsschrift für Slavistik* 11. 337—352.
- Rohlf, Gerhard. 1949. *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*. 3 Bände. Bern: Francke.
- Ronjat, Jules. 1937. *Grammaire Historique des Parlers Provençaux Modernes*. Bd. III. Montpellier: Société des langues Romanes.
- Schmitt, Christian. 1987. Die Ausbildung des Artikels in der Romania. In: *Latein und Romanisch. Romanistisches Kolloquium I*. Hrsg. W. Dahmen/G. Holtus/J. Kramer/M. Metzeltin. Tübingen: Narr. 94—125.
- Seiler, Hansjakob. 1978. Determination: A functional dimension for interlanguage comparison. In: *Language Universals*. Hrsg. H. Seiler. Tübingen: Narr. 301—328.
- Selig, Maria. 1988. Die Entwicklung des Determinantensystems im Spätlateinischen. In: *Romanistik, Sprachtypologie und Universalienforschung*. Hrsg. W. Raible. Tübingen. 87—118.
- Sroka, Kazimierz A. 1981. The grammatical category of definiteness. In: *Sprache: Formen und Strukturen. Akten des 15. Linguistischen Kolloquiums*. Münster 1980. Hrsg. M. Kohrt/J. Lenerz. Tübingen: Niemeyer. 193—202.
- Trager, George L. 1932. The use of the Latin demonstratives (especially ILLE and IPSE) up to 600 A.D., as the source of the Romance article. New York: Publications of the Institute of French Studies Inc.
- Tsereteli, Konstantin G. 1970. *Grammatica di assiro moderno*. Neapel.
- Ullt, Russel. 1978. On the development of a definite article. In: *Language Universals. Papers from the Conference held at Gummersbach/Cologne Oct. 3—8, 1976*. Hrsg. H. Seiler. Tübingen: Narr. 249—265.
- Werner, Otmar. 1978. Der bestimmte Artikel als All-Quantor. In: *Sprache in Gegenwart und Geschichte. Festschrift für Heinrich Matthias Heinrichs zum 65. Geburtstag*. Hrsg. D. Hartmann/J. Linke/ O. Ludwig. Köln/Wien: Böhlau. 215—235.
- Werner, Otmar. 1984a. Morphologische Entwicklungen in den germanischen Sprachen. *Das Germanische und die Rekonstruktion der Indogermanischen Grundsprache*. Hrsg. J. Untermann/B. Brogyanyi. *Current Issues in Linguistic Theory*. Bd. 22. Amsterdam: Benjamin. 181—226.
- Werner, Otmar. 1984b. Prinzipien und Methoden historischer Morphologie. In: *Sprachgeschichte. Ein Handbuch zur Geschichte der deutschen Sprache*. Hrsg. W. Besch/O. Reichmann/St. Sonderegger. 1. Halbband. 535—545.
- Widmer, P. Ambros. 1959. Das Personalpronomen im Bündnerromanischen in phonetischer und morphologischer Schau. Bern: Francke.
- Wolterstorff, G. 1917. Artikelbedeutung von ILLE bei Apuleius. In: *Glotta* 8. 197—226.

- Wolterstorff, G. 1919. Entwicklung von ILLE zum bestimmten Artikel. In: Glotta 10. 62—93.
- Wuketits, Franz M. 1984. Evolution, Erkenntnis, Ethik. Folgerungen aus der modernen Biologie. Darmstadt: Wissenschaftliche Buchgesellschaft.

Povzetek

O NASTANKU DOLOČNEGA ČLENA V ROMANSKIH JEZIKIH

Nastanek romanskega člena je v svojih podrobnostih enkraten dogodek iz zgodovine neke jezikovne skupnosti, ki se razkaja in postaja jezikovna družina. Istočasno pa gre za nepovrnljiv zgodovinski razvoj, ki ne teče povsod enako, vendar pa po splošnih zakonitostih. Razlike v rabi člena med posameznimi romanskimi jeziki (pri tem najbolj odstopata francoščina in romunščina) se dajo vsaj deloma razumeti kot različne etape za celo Romanijo paralelno potekajočega procesa, namreč neprestano naraščajoče rabe lat. ILLE (oziroma IPSE). Tako zgodovina kakor tudi funkcionalnost romanskega člena se dasta bolje dojeti kot doslej, če pritegnemo k primerjavi slovanske jezike, od katerih eni imajo neki člen, drugi pa ne.

APERÇU DE LA STRUCTURE ÉTYMOLOGIQUE DU ROUMAIN

Il est bien connu que le roumain a une position particulière dans le monde néo-latin. C'est évidemment une langue néo-latine contenant beaucoup de particularités qui ne permettent pas de réduire les problèmes à l'héritage latin seulement. La plupart, pour ne pas dire tous les ouvrages dédiés à l'étude du roumain, notent ses relations avec les autres langues romanes (par exemple Contenu et Sala 1987; Sala et al. 1988); on peut ajouter, bien sûr, les influences des substrats, en premier lieu slave mais aussi des autres langues. C'est le cas du dernier livre de N. D. Raevskij (1988). Pour faire justice à l'auteur, il faut préciser brièvement que c'est un livre utile à l'étude de la romanité orientale. L'auteur utilise souvent une méthode originale pour délimiter les périodes historiques de la cristallisation d'un spécifique roman "danubien".¹ Il introduit (à ma connaissance) la formule "perioadă etnică" (période ethnique). Le but de cette discussion n'est pas d'analyser cet ouvrage mais de signaler quelques aspects d'ordre plus général liés à un problème qui me semble fondamental: le rôle du substrat thrace (ou thraco-dace, selon une autre formule²) dans la formation de la langue roumaine.

Il faut dire que N. D. Raevskij, le co-auteur d'un dictionnaire étymologique de la langue "moldave" (1979) réduit - comme d'ailleurs la plupart des auteurs - le rôle du substrat thrace dans la formation de la romanité orientale à quelques dizaines de mots. C'est vrai que cette méthode (adoptée par une autorité comme Al. Rosetti, 1986) a ses raisons bien connues. Les linguistes aiment utiliser des données écrites qui leur permettent de tracer une évolution plus sûre d'un phénomène phonétique, en réfutant - en général - les reconstructions, étant donné le risque d'erreur. Ce principe général doit avoir des exceptions, car il est absurde d'affirmer que le

¹ Beaucoup d'auteurs utilisent le terme "latin danubien" (par exemple Fischer 1985 qui l'analyse): Raevskij ne fait pas exception. Je le maintiens si bien que je le désavoue. Il serait plus adéquat de choisir un terme comme "latin carpathique" ou "carpatho-balcanique".

² "Thrace" et "thraco-dace" ne sont pas des formules opposées, c-à-d. deux langues distinctes. Les auteurs antiques utilisent l'ethnikon "dace" (*Daci, Dacisci, Dakoi* etc.) et "gète" (*Getes, Getai* etc.) pour désigner les Thraces nord-danubiens. Le Danube n'a jamais été une barrière linguistique dans le monde thrace. Les hypothèses (que je ne peux pas analyser ici) qui voient deux ou bien trois (!) langues de type thrace parlées dans l'antiquité sont parfaitement erronées. Mais c'est un sujet pour amples discussions.

roumain ne peut avoir que (disons) 180 mots d'origine thrace parce qu'on ne possède pas de textes anciens thraces ou proto-roumains. Il est évident que la structure étymologique d'une langue n'a presque rien à faire avec ses attestations écrites. Je dis "presque" parce que l'apparition de l'écriture est liée aux contacts culturels qui peuvent influencer le vocabulaire. Donc, le roumain doit avoir un certain nombre d'éléments indigènes non parce qu'il y a ou il n'y a pas de textes anciens mais purement et simplement parce que la civilisation thrace si originelle, celle qui avait toujours fasciné les grecs, fut trop puissante et trop bien représentée par les autochtones conquis. Les données archéologiques (il y a des centaines d'études qu'on ne peut pas citer ici) prouvent que la romanisation n'a pas été un phénomène de prépondérance numérique de la part des colonistes romains, bien au contraire: les indigènes eurent la supériorité. La romanisation a été un phénomène de prestige culturel comme résultat d'un prestige militaire. Enfin, un autre détail: il y a des différences nettes entre le substrat du roumain (thrace, c'est-à-dire un idiome satem) et les autres langues romanes où le substrat a été celto-italique ou ibéro-celte (idiome centum, aussi non-indo-européen, voire le basque).

Beaucoup de linguistes d'autorité (parmi eux Al. Rosetti) invoquent le fait qu'on ne peut pas analyser un mot roumain d'origine obscure en se rapportant directement à une racine indo-européenne (j'ajoute, *horrible dictu*, pré-indo-européenne aussi). Autrement dit, la langue roumaine sera perpétuellement non-analysable aussi complètement que possible parce qu'on ne peut pas invoquer une racine primitive reconstruite en utilisant les lois de la reconstruction linguistique. Il est difficile de comprendre pourquoi le lithuanien et le letton, langues très archaïques et avec des textes écrits plus tardifs que ceux en roumain, sont entrées dans tous les manuels de grammaire indo-européenne comparée tandis que les mots roumains n'en ont pas ce droit.

Les similitudes du roumain et des langues baltiques ne sont pas seulement "typologiques" mais elles sont plus profondes. Roumain *iar* "et" (en quelques constructions typiques) est évidemment apparenté au lithuanien *ir* "et". Aussi roum. *daina* (forme dialectale en Transylvanie), *doina* (forme littéraire courante) - lith. *dainà*, let. *daina* "chant populaire". Et les exemples peuvent continuer.

Les relations roumaines-hongroises sont, à mon avis, plus complexes que certains linguistes ne le veulent (non seulement hongrois). Il est courant de considérer que roum. *hotr* "limite, frontière" reflète le mot hongrois *hatr* (lire *hatar*); mais il y a un mot presque identique en albanais: *hatër*, *htër*. L'exemple le plus sensationnel est représenté par le rapport entre roum. *oraş* (dial. aussi *uraş*) et hong. *város*. Il est habituel de considérer le mot roumain comme une influence hongroise. Mais les Thraces avaient un terme presque identique pour désigner la

ville: *ora, oros, oron*. Un simple hasard? Une analyse attentive nous permet de conclure qu'on ne peut pas invoquer ici le hasard (Paliga 1987 a; 1989 a).³ Le mot roumain fait partie d'un héritage très ancien: le substrat pré-indo-européen d'où proviennent aussi le latin *urbs*, basque *uri*, aussi *iri* (cf. le canton helvétique *Uri*) et, plus ou moins épouvantable, le sumérien *Ur, Uruk*. Toutes ces formes reflètent un vieux terme pour désigner la structure urbaine plus ou moins primitive. J'ai signalé tout à l'heure l'importance capitale du fond pré-indo-européen pour expliquer des aspects importants de l'héritage culturel du sud-est européen (Paliga 1986; 1987 a; 1988 a; 1989 a, c). Je n'y insisterai plus.

Bien sûr, le substrat pré-indo-européen est seulement un aspect mais il est bien fondamental. Il y a beaucoup de problèmes presque aussi intéressants que importants. On dit, par exemple, que le roumain a 4000 mots environ d'origine inconnue (Vraciu 1984). Dans un livre récent (Coteanu et Sala 1987: 112) le lecteur est averti qu'"on ne peut pas prétendre, comme on faisait à l'époque romantique, que tous les mots roumains à l'étymologie inconnue sont d'origine thrace". Une telle précaution me semble inutile. A ma connaissance, personne n'a affirmé une telle absurdité (et, moi, je ne comprends pas ce que les auteurs veulent dire par "époque romantique" non précisée dans le texte). Mais ces auteurs-ci, comme la majorité d'ailleurs, ne proposent aucune méthode plus ou moins radicale pour réduire le nombre impressionnant de "black holes" du vocabulaire roumain. En effet, le nombre de 4000 mots dont l'origine reste inconnue semble trop grand. Malheureusement, le nombre exact de tels mots ne peut pas être établi purement et simplement parce que le dictionnaire explicatif (DEX) qui a probablement été la source d'inspiration de cette estimation, contient beaucoup d'incertitudes pour ne pas dire de graves erreurs. En premier lieu, ce dictionnaire ne fait jamais distinction entre: (1) mots d'origine thrace (certaine ou probable), (2) mots d'origine discutable (pour lesquels on a suggéré quelques explications), (3) mots non expliqués plausiblement. Toutes ces catégories sont analysées en bloc comme "d'origine inconnue". Il n'est pas étonnant donc qu'on enregistre 4000 mots d'origine inconnue. Avec de telles manières commodes de résoudre les problèmes complexes de l'étymologie roumaine, on peut citer 5000 ou bien 10000 mots obscurs si nous ajoutons les formes dialectales. Deux exemples y seront utiles.

³ Il est utile à observer que l'hypothèse d'un vieux mot hongrois pour désigner la ville ou la forteresse n'est pas plausible étant donné que les populations ougriennes et fenniques n'avaient pas des établissements urbains comme le prouve la situation en finlandais où les mots pour "ville" (*kaupunki*) et pour "marché" (*kauppala*) sont germaniques. Pour accepter l'idée que les hongrois auraient un très vieux mot pour désigner la ville ou la cité il faudrait invoquer des arguments solides qui, à ma connaissance, n'existent pas, mais bien au contraire.

Naiba, mot populaire pour "diable", est considéré d'origine inconnue. Mais il est évident que son étymologie est très simple: *n-aiba* (*parte*) "qu'il n'ait pas (part)". C'est donc une création euphémique parce que le nom du diable était un tabou (cf. Paliga 1989 b où l'on analyse la situation similaire de *zîna*, "fée").

Un autre exemple. *Vatrai* "tisonnier, attisoir" est considéré un emprunt au bulg. *vatral*, s.-cr. *vàtrali* "id. ". Il est évident que *vatrai* doit être apparenté à *vatra* "foyer, âtre" qui se trouve aussi en bulgare, serbo-croate ainsi que dans d'autres langues balkaniques ou est-européennes (alb. *vatrë* etc.) où a le sens de "feu". Le mot est certainement d'origine thrace (si bien que l'étymologie n'est pas claire). Les auteurs du dictionnaire ont pensé probablement que le roumain a emprunté comme telle une forme dérivée du bulgare et/ou serbo-croate de *vatra* qui est, à son tour, un élément proto-roumain d'origine thrace dans ces langues-ci. Mais peut-on accepter un tel point de vue? Ne serait-il pas plus normal de juger que *vatrai* soit dérivé purement et simplement de *vatra*? Il est vrai, une telle explication doit résoudre un autre point difficile, c'est-à-dire la dérivation de type *vatra* + *-i* qui n'est pas fréquente mais bien présente en quelques mots obscurs, par exemple *malai* "farine de mas", sens primitif "farine de millet" de **mala*, sens inconnu. Il est inutile de dire que ce suffixe *-i* doit être indigène (c'est-à-dire thrace) et ne peut avoir rien à faire avec l'*i* hongrois, sens locatif (*budapesti* "de Budapest").

Il est significatif que le roumain n'a pas encore de dictionnaire étymologique-historique complet de haut niveau scientifique: celui de Cihac est inutilisable aujourd'hui et ne peut constituer éventuellement qu'un exemple de comment on ne doit pas faire un dictionnaire étymologique; celui de Gabinskij et Raevskij (1978) est un dictionnaire scolaire pour ne pas dire pire; celui de Candrea et Densusianu est admirable comme méthode scientifique mais malheureusement incomplet (1914, *a-putea*, seulement pour les éléments latins).

Un beau jour, le roumain aura son dictionnaire étymologique. Mais pour achever une telle tâche et pour ne pas répéter ou bien amplifier les erreurs habituelles, je suggère une réorganisation (aussi radicale que possible) des méthodes utilisées et du matériel linguistique. Je le résume en quelques points.

1^e Une analyse profonde et complète des mots présents dans toutes les langues dites "balkaniques" et la précision s' il s'agit vraiment de mots slaves ou des emprunts au substrat thrace, illyrique ou à d'autres langues. La simple présence d'un mot en roumain et dans une ou plusieurs autres langues slaves ne peut signifier automatiquement que ce mot roumain doit être slave mais il peut être aussi bien un mot roumain en une langue slave ou thrace en roumain et en slave.

2^e Les relations entre le roumain et le hongrois doivent être réanalysées en profondeur. Il y a des dizaines de mots communs aux deux langues considérés en roumain comme éléments hongrois et en hongrois comme des mots d'origine obscure; de tels mots semblent parfois être des mots roumains en hongrois (le cas de *gond*, *határ*, *talp*, *város*, *oriás* etc.).

3^e Une analyse approfondie sans idées préconues (qui sont toujours le fruit de la commodité et de l'ignorance) en ce qui concerne les relations entre le roumain et les autres langues balkaniques d'une part, et les autres langues indo-européennes ou non-indo-européennes (aussi pré-indo-européennes) d'autre part, pour noter les correspondances lexicales évidentes ou possibles. Cela implique une bonne préparation dans le domaine comparatif. Il n'est pas étonnant d'observer que les meilleures histoires ou analyses de la langue roumaine sont dues aussi aux linguistes spécialisés en langue romanes qu'à ceux spécialisés en langues indo-européennes (B. P. Hasdeu, Gh. Ivanescu, A. Vraciu). J'ajouterais les ouvrages remarquables de M. M. Radulescu (par exemple 1981, 1984, 1987) qui, selon notre avis, ont rendu clairs beaucoup d'aspects de l'héritage dace en roumain.

4^e On ne peut pas s'imaginer une analyse profonde, ample, sérieuse et aussi complète que possible du vocabulaire roumain sans coopération entre les linguistes et les archéologues d'une part, et entre diverses branches de la linguistique comparée (les langues slaves, romanes, germaniques, turciques, balkaniques - ce qui implique, encore une fois, la thracologie) d'autre part. Il est évident que les problèmes complexes liés au substrat thrace dans les Balkans ne sont pas une "affaire" roumaine ou bulgare mais qu'ils impliquent et réclament une coopération internationale. Et je pense qu'en premier lieu, il n'y a que des linguistes yougoslaves et bulgares qui puissent offrir des sujets de discussion intéressants.

Evidemment, cette note ne peut pas épuiser tous les problèmes concernant le substrat thrace. En ce qui concerne le problème de l'écriture thrace, je soutiens l'hypothèse avancée il y a trois ans (Paliga 1988 c) fondée sur des données archéologiques et historiques, que la société thrace en général ainsi que la société thraco-dace en particulier, a été *de type initiatique et aniconique* et, de plus, avec *l'interdiction sacrée des représentations visuelles y compris l'écriture*. Les représentations visuelles dans le monde thrace sont le résultat des influences étrangères ou bien une évolution tardive comme résultat du syncrétisme religieux. Le fait que la société thrace a eu un caractère aniconique peut avoir des conséquences essentielles pour la compréhension du caractère spécifique de cette civilisation qui a fasciné les Grecs et qui a influencé l'ethnogénèse du sud-est européen. Comme j'ai souligné dans l'étude citée, on peut observer l'aura magique qui entoure les Thraces et les Etrusques, une aura amplifiée par notre ignorance

doublée par l'ignorance des Grecs et des Romans vis-à-vis de la civilisation des Thraces. C'est la tâche des recherches à venir de préciser si l'apparition tardive de l'écriture chez les Roumains ne constitue pas une survivance de l'interdiction sacrale des représentations visuelles dans le monde thraco-dace.⁴ Cela peut prouver - indirectement - que l'influence subie par la civilisation daco-romane/proto-roumaine de la part de la civilisation thraco-dace a été considérable, beaucoup plus ample et profonde de ce qu'on admet d'habitude. Si c'est le cas (que je suis incliné à soutenir par des données linguistiques et mythologiques), il est évident qu'on ne doit pas utiliser des principes simplistes pour expliquer le rôle du substrat thraco-dace dans l'éthnogénèse roumaine ou, en général, le rôle du substrat dace ou thrace dans les Balkans. Un tel problème réclame de profondes et sérieuses recherches absentes pour le moment dans la plupart des ouvrages consacrés à la langue roumaine et à d'autres langues balkaniques.

Je voudrais accentuer l'idée que la cause principale de l'absence d'un dictionnaire étymologique du roumain à haut niveau scientifique est due en premier lieu à une optique dépassée et déformée pour ne pas dire erronée et dépourvue de fondement (malgré les affirmations contraires de ceux qui l'adoptent). Si on changeait radicalement une telle optique, on pourrait espérer qu'un dictionnaire étymologique du roumain pourrait être écrit au moins dans une première forme provisoire. Celui-ci devrait être un dictionnaire qui comprendrait une analyse sérieuse de toutes les correspondances possibles entre le roumain et les autres langues antiques et modernes (y compris les formes thraces enregistrées par Dačev et d'autres). Il devrait aussi faire allusion au fond pré-indo-européen sans lequel on ne peut pas espérer une analyse étymologique sérieuse. Cette tâche une fois accomplie, on pourrait faire un autre pas plus difficile: le dictionnaire étymologique thesaurus des langues balkaniques qui offrirait une vision d'ensemble sur le rôle du substrat thrace et encore pré-thrace (pré-indo-européen) dans l'évolution ethno-linguistique du sud-est européen. Pour le moment, c'est encore un rêve, mais il y a beaucoup d'exemples qui montrent que parfois les rêves deviennent des réalités vivantes.

⁴ Un exemple typique de la survivance d'une société initiatique de type orale aniconique et le *ius valachicum*, la loi coutumière (jamais écrite!) des Roumains, appliquée pendant le moyen âge partout où ils vivaient.

REFERENCES

- Candrea, I.-A., Densusianu, O. 1914. *Dictionarul etimologic al limbii române. Elementele latine (a - putea)*. București: Socec
- Coteanu, I., Sala, M. 1987. *Etimologia și limba română*. București : Editura Academiei
- Fischer, I. 1985. *Latina dundăreană*. București : Editura Științifică și Enciclopedică
- Paliga, S. 1987 a. Thracian terms for 'township' and 'fortress' and related place-names. *World Archeology* 19, 1: 23-29
- 1987 b. The social structure of the southeast European societies in the Middle Ages. A linguistic view. *Linguistica* 27: 111-126
- 1988 a. A pre-Indo-European place-name: Dalmatia. *Linguistica* 28: 105-108
- 1988 b. Slovansko *s to - izzivalen problem? (avec un résumé en anglais: Slavic *s to - a challenging problem?). *Slavistična revija* 36,4: 349-358
- 1988 c. Dialogul interdisciplinar si tracologia. *Contemporanul* no. 42/21 oct., p. 11
- 1989 a. Oras. Fascinatia unei etimologii. *Noi Tracii* 18 (172): 16-21
- 1989 b. Zeitati feminine ale basmelor romanesti: zîna, Sînziene. Originea cuvîntului si a cultului profan. *Limba romana* 38, 2: 141-149
- 1989 c. Types of mazes. *Linguistica* 29: 57-70.
- Rădulescu, M. M. 1981. Daco-Roumanian-Baltic common lexical elements. *Ponto-Baltica* 1: 15-113
1984. Illyrian, Thracian, Daco-Mysian. The substratum of Romanian and Albanian. *The Journal of Indo-European Studies* 12: 77-131
1987. The Indo-European position of Illyrian, Daco-Mysian and Thracian *The Journal of Indo-European Studies* 15: 239-271
- Raevskij, N. D. 1988. *Contactele romanicilor răsăriteni cu slavii*. Chișinău: Știința
- Raevskij, N. D., Gabinskij, M. 1978. *Scurt dictionar etimologic al limbii moldovenesti*. Chișinău: Redactia principala a Enciclopediei Sovietice Moldovenesti
- Rosetti, Al. 1986. *Istoria limbii române*. Editie definitivă. București: Editura Științifică și Enciclopedică
- Sala, M. (coord.) 1988. *Vocabularul reprezentativ al limbilor romanice*. București: Editura Științifică si Enciclopedică
- Vraciu, A. 1984. Préface de A. Berinde, S. Lugoian, *Contribuții la cunoașterea limbii dacilor*. Timișoara: Facla

Rezumat

VEDERE DE ANSAMBLU DESPRE STRUCTURA ETIMOLOGICĂ LIMBII ROMÂNE

Pornind de la lucrarea lui Raevskij (1988), autorul subliniază principalele probleme cu care se confruntă analiza etimologică a limbii române, subliniind erorile (unele grave) și stângăcia cu care s-a abordat adeseori problema substratului traco-dac, propunând și aici (vezi referințele) soluții pentru depășirea "blocajului" din demersul etimologic, ce face ca limba română să fie singura limbă romanică (și printre foarte puținele limbi europene) fără un dicționar etimologic adecvat poziției sale cheie, atât ca idiom neolatin cât și continuator al substratului traco-dac.

UNE DIFFÉRENCE FONDAMENTALE DANS LA LANGUE BIBLIQUE ENTRE LE ROUMAIN ET L'AROUNMAIN

Sans nous ingérer au problème si l'aroumain présente un dialecte historique de la langue roumaine ou s'il s'agit ici d'une langue à part¹, nous voulons maintenant mettre en évidence une différence entre les deux idiomes à la base de l'expression que les deux langues ou dialectes appliquent aujourd'hui dans le style biblique.

Il est vrai que la linguistique traditionnelle regarde les parlers roumains balkaniques, c'est-à-dire l'aroumain, le mégléno-roumain et l'istro-roumain comme des dialectes historiques du roumain, qui représenterait à son tour, un dialecte historique, c'est-à-dire le daco-roumain, devenu langue officielle et nationale de la Roumanie qui dispose d'une littérature populaire et artistique pluriséculaire.² Les autres dialectes n'avaient pas de conditions historiques indispensables pour se lever au niveau du roumain, à savoir pour devenir langues littéraires et nationales parce que la plupart des sujets parlant ces dialectes étaient bilingues et sans création littéraire excepté la création populaire.

Naturellement, il est impossible de parler de la conscience nationale des personnes parlant ces dialectes en famille. Tandis que l'istro-roumain et le mégléno-roumain sont réduits aujourd'hui à un nombre insignifiant des sujets parlant (le nombre des istro-roumains ne dépasse pas mille personnes et celui des mégléno-roumains cinq mille et demi),³ le nombre des personnes parlant

¹ Cfr. M.D. Savić, *L'aroumain entre dialecte et langue* (en *Linguistica* XXVII, Ljubljana 1987, pp. 63-72). Il s'agit d'une conférence tenue le 6 mai 1987 à l'Université de Freiburg. Les idées que nous avons exposées en cette occasion sont en partie originales et en partie liées aux théories dont les auteurs sont des linguistes roumains. Cfr. George Ivănescu, *Istoria limbii române*, Iasi 1980, pp. 30-82, passim, à savoir les chapitres III et IV, dont les titres sont *Dialectele limbii române în epoca modernă* et *Teritoriul de formare a limbii române și a poporului român*. Le livre de G. Ivănescu a eu notre présentation très favorable, surtout dans les pages concernant l'époque ancienne de la langue roumaine (voir *Balkanica* XII, Beograd 1981, pp. 182-185).

² Une contribution à cet égard a été offerte aussi pour le linguiste yougoslave Radu Flora, *Rumunski banatski govori u svetlosti lingvističke geografije*, Beograd 1969, passim.

³ Cfr. *Tratat de dialectologie românească*, Craiova 1984, coordonné de Valeriu Rusu: aroumain, pp. 423-475 (Nicolae Saramandu), mégléno-roumain, pp. 476-549 (Petar Atanasov), istro-roumain, pp. 550-590 (August Kovačec).

l'aroumain s'élève à un million et deux cent mille selon les données statistiques offertes par les organisations culturelles des Aroumains vivant en Europe (en premier lieu en Allemagne et en France) et aux États-Unis d'Amérique).⁴

Avant de passer au problème qui nous intéresse ici, nous avons la tâche d'expliquer mieux qui sont les Aroumains (connus dans les Balkans sous le nom de "Tsintsar", peut-être grâce au phonème *ts*, qui est très fréquent dans leur idiome). Il est bien connu aussi qu'ils ont donné leur grande contribution à la formation de tous les peuples balkaniques, ce qui a fait apparaître la sentence: Si les peuples balkaniques peuvent être présentés comme des pains, en ce cas les Aroumains présentent le levain qui a rendu possible la cuisson de ces pains.

Sans négliger la première mention d'un idiome néolatin balkanique "torna, torna frate" de l'an 587, enregistrée chez un auteur byzantin et liée aujourd'hui à l'aroumain par les linguistes modernes⁵, nous pouvons constater la première mention de la population parlant cet idiome au X^e siècle sur un territoire faisant partie de Byzance pour continuer sa vie de masse compacte, après la chute de Byzance, sur le même territoire sous la domination ottomane. Il s'agit de la Valaquie (en Grèce d'aujourd'hui), citée ainsi dans les documents historiques. Mais les événements historiques n'étaient jamais favorables aux Aroumains, ce qui se voit spécialement dans notre siècle. Si le XX^e siècle a rendu possible la renaissance des états nationaux européens et surtout de ceux dans les Balkans, il n'a rien offert à ce petit peuple dont l'idiome nous intéresse. La retraite de l'Empire Ottoman qui fut contraint à céder toute la région peuplée par les Aroumains aux états balkaniques était très défavorable à la vie et au développement ultérieur de ce petit groupe linguistique et ethnique. Répartis en quatre états, après les guerres balkaniques (Grèce, Albanie, Yougoslavie, Bulgarie) et, après la première guerre mondiale, transférés aussi en Roumanie, les Aroumains ne sont plus compacts comme ils l'étaient au temps de l'Empire Ottoman où ils avaient eu des privilèges concernant le commerce et la vie culturelle et ethnique. Mais s'ils avaient été en possibilité de préserver leur langue, leurs coutumes et leur substance ethnique, ils avaient été soumis à l'influence roumaine grâce au privilège qu'avait obtenu la Roumanie dans la deuxième moitié du siècle passé de réaliser l'instruction scolaire en langue roumaine dans les régions de l'Empire Ottoman où vivaient les Aroumains. Autrement dit, il s'agissait d'une autonomie culturelle et linguistique

⁴ Ces données statistiques ont été répétées plusieurs fois aussi pendant les deux congrès internationaux des Aroumains qui ont eu lieu en 1985 à Mannheim et en 1988 à Freiburg.

⁵ Cfr. Valeriu Rusu, "Torna, torna frate" dans la perspective de l'ethnographie balkanique (en *Mélanges de linguistique dédiés à la mémoire de Petar Skok*, Zagreb 1985, pp. 437-439).

qui était très utile à cette population; mais d'autre côté, les écoles fonctionnaient en langue roumaine et non pas en aroumain.⁶

Cet idiome (dont nous avons le premier document écrit au XVII^e siècle) avait déjà, à la différence de l'istiro-roumain et du mégléno-roumain, une tradition culturelle qui était mise en premier lieu à Moscopoïe (ou Voscopoïe), une ville aroumaine, qui se trouvait en Albanie du Sud et qui avait plus de 50.000 habitants en disposant aussi des imprimeries qui publiaient les livres en aroumain. Cependant, cette ville avait été détruite par Ali-pacha de Janina et ses habitants avaient été contraints de quitter leur foyer.

Si l'on peut parler d'une conscience nationale ou au moins linguistique des Aroumains, on doit constater qu'elle est due aux Aroumains qui avaient vécu à Vienne et en Autriche dans la première moitié du siècle passé en faisant connaissance ainsi que les autres peuples vivant en Autriche et dans les Balkans, des idées proclamées par la Révolution française et par le romantisme. Mais les idées nouvelles pénétraient à pas lent dans les Balkans, en particulier dans le Midi.⁷

Il nous semble que les privilèges que les Aroumains pouvaient profiter des écoles en langue roumaine avaient été très inconvenables en ce qui concerne l'autonomie et la spécialité de ce groupe ethnique et linguistique. Il faut souligner que cette population, soit-elle originaire du territoire où elle se trouve aujourd'hui pour des siècles sans arrêt ou soit arrivée ici de la Mésie Supérieure selon l'avis de quelques historiens et linguistes⁸ (nous refusons toute idée représentant les

⁶ Cfr. Max Demeter Peyfuss, *Die Arumunische Frage, ihre Entwicklung von den Ursprüngen bis zum Frieden von Bucarest und die Haltung Österreich-Ungarns*, Wien 1974, passim. Nous renvoyons à notre présentation favorable de ce livre (en *Zbornik za istoriju Matice srpske* 14, Novi Sad 1976, pp. 219-222).

⁷ Ibidem.

⁸ D'après une théorie, la population aroumaine descendue du Nord des Balkans, était d'origine illyrienne ou thrace ou de toutes les deux. Une autre théorie la considère comme héritière des anciennes populations balkaniques préromanes (aussi bien des tribus illyriennes et thraces qui vivaient au Nord de la Grèce), qui y sont autoctones. Il est impossible d'accepter l'affirmation offerte dans le livre d'Achille Lazarou *L'aroumain et ses rapports avec le grec*, Thessaloniki 1986, qui considère que les Aroumains sont des Grecs romanisés et qui insiste à la grécité primordiale de cette population. En terminant son exposé, l'auteur écrit littéralement: "Ce vocabulaire riche et varié (il s'agit du lexique d'origine grecque en aroumain) qui recouvre toutes les situations de la vie quotidienne montre clairement que les Aroumains sont des Grecs qui malgré le fait que l'aroumain leur fût imposé comme seconde langue, préservent une partie du trésor inestimable de la première langue." (p. 259) Mais, à notre avis, ce n'est pas prouvé. Ajoutons que toutes affirmations purement linguistiques de cet auteur (qui est d'origine aroumaine) sont acceptables, mais ses affirmations restent peu croyables ou discutables quand on passe aux problèmes historiques. Cfr. notre critique de ce livre (*Linguistica* XXVII, Ljubljana 1987, pp. 189-191).

Aroumains comme héritiers des anciens Macédoniens d'Alexandre le Grand, idée qui fut mise en relief plusieurs fois au Congrès des Aroumains et dans leur presse comme sans fondement⁹), diffère beaucoup de celle de langue roumaine qui se trouve à gauche du Danube parce que les deux populations avaient été séparées l'une de l'autre pendant à peu près mille ans si nous tenons compte des grandes invasions des peuples à partir du premier millénaire de notre ère, en particulier de l'arrivée des Slaves méridionaux et, plus tard, des Hongrois qui ont coupé toutes les relations entre le monde roman du Nord du Danube et celui du Sud.¹⁰

En abandonnant la préhistoire se référant au problème de l'origine de la petite ethnie dont nous parlons, il faut dire que les deux congrès des Aroumains tenus jusqu'aujourd'hui (un a eu lieu à Mannheim en 1985 et l'autre à Fribourg en 1988) se sont occupés des questions actuelles concernant l'intention de faire continuer à vivre le groupe aroumain en préservant ses spécialités ethniques, folkloriques et linguistiques sans s'ingérer au problème politique. Au cours des travaux des dits congrès, les représentants des Aroumains à l'aide des autres participants, parmi lesquels étaient aussi des linguistes, ont réussi à fixer leur alphabet qui diffère sensiblement de l'alphabet roumain déclarant en même temps que l'aroumain représente une langue à part. Il s'agissait soit du problème de l'alphabet soit de celui concernant la langue. Quant à l'alphabet, il faut souligner que le moment décisif qui a rendu possible sa réalisation actuelle, c'était la présence des Aroumains vivant en Angleterre ou aux États-Unis d'Amérique dont la langue officielle est l'anglais qui possède l'alphabet sans signes diacritiques. Les Aroumains anglo-américains quoiqu'ils n'aient pas été en majorité aux deux congrès ont réussi à imposer leur proposition, c'est-à-dire l'acceptation du système alphabétique existant en anglais. Cette décision a été adoptée sans doute grâce aux motifs techniques, car les machines à écrire et les imprimeries ne disposent pas toujours de signes diacritiques, ce qui complique la communication écrite en aroumain. En adoptant le nouvel alphabet, les roumains, à la différence de ces signes qui sont indispensables en roumain (par ex. *ș* et *ț*)¹¹, les ont éliminés n'en préservant qu'*ă*, ce qui - à notre avis - ne suffit pas, parce que le dernier signe ne marque pas la différence entre les voyelles *ă* et *î* existant ainsi en roumain qu'en aroumain. Naturellement, la réforme de l'alphabet exige une période plus longue pour pouvoir être réalisée définitivement, ce que montreront aussi les textes que nous allons citer tout de

⁹ Il s'agit - à notre avis - d'une disposition romantique qui présente un phénomène normal et présent dans tous les groupes ethniques sans tradition écrite insistant à découvrir leur origine.

¹⁰ Cfr. M. D. Savić, *La conjugaison aroumaine en relation aux conjugaisons des autres langues balkaniques* (en *Balkanica* XX, 1989, pp. 341-346). Il s'agit de la communication présentée au deuxième Congrès international des Aroumains tenu en 1988 à Freiburg. Nous y avons souligné en premier lieu les divergences existant entre le roumain et l'aroumain.

¹¹ Les deux graphèmes *s* et *t* sont remplacés par les graphèmes *sh* et *ts* en aroumain.

suite. Le nouvel alphabet est appliqué aujourd'hui dans toutes les publications aroumaines qui apparaissent en Europe et en Amérique, par ex., "Zborlu a nostru" (Notre parole), une revue publiée à Freiburg (Allemagne).

Sans doute, il jouait un rôle prépondérant à la systématisation de l'alphabet aroumain l'oeuvre de Mihail Boiagi, la première grammaire de langue aroumaine, publiée en 1813 à Vienne appliquant pour la première fois les caractères latins dans un idiome balkanique (ce qui a été fait plus tard par les Roumains dans la deuxième moitié du siècle dernier, par les Albanais en 1908 et les Turcs en 1927). Soulignons aussi que la dite grammaire exposée en même temps en grec et en allemand, et destinée en premier lieu aux Aroumains vivant en Autriche et en Turquie a été dénoncée et proscrite de la part du Patriarchat orthodoxe de Constantinople dont la langue officielle était le grec. En même temps, il faut rappeler que l'oeuvre de Boiagi présente la première grammaire d'une langue balkanique.¹²

Quant à la langue, nous ne mentionnons que le lexique qui diffère beaucoup entre le roumain et l'aroumain, ayant en vue que le premier connaît surtout l'influence slave, tandis que le deuxième, étant limitrophe avec le grec, en a subi une grande influence.¹³ Ajoutons encore que la communication linguistique entre les Roumains et les Aroumains n'est pas facile aujourd'hui se réduisant approximativement à la communication pareille à celle qui existe entre le russe et le serbocroate.

Les congrès ont mis en évidence qu'il y a des écrivains qui publient en aroumain, spécialement des poètes.

* * *

En retournant au problème qui se trouve au centre de notre intérêt, c'est-à-dire à la différence entre les moyens qui servent à exprimer le temps passé dans la langue biblique, il faut dire que nous avons effectué les recherches des textes. Notre intention de nous occuper du texte biblique en aroumain d'il y a quelques années, lorsque nous avons attiré l'attention à cette question en écrivant du même problème

¹² L'oeuvre de Boiagi a vu encore trois rééditions, la première en 1857 et la deuxième en 1915 (toutes les deux à Bucarest). La dernière édition, publiée à Freiburg à l'occasion des 175 ans de l'apparition de cette oeuvre est due au professeur universitaire de Freiburg, Vasile Barba, dont l'intention était de renouveler ce livre qui n'a pas perdu son actualité malgré le temps passé.

¹³ A. Lazarou, *op. cit.*, passim, surtout les pages concernant le lexique.

dans les langues balkaniques¹⁴ et aussi dans un certain nombre de langues parlées en Europe¹⁵, n'a pas donné fruit parce que les personnages parlant l'aroumain et n'étant pas sans érudition linguistique nous ont proposé de ne pas profiter de la traduction aroumaine existante, car elle présente une roumainisation de l'aroumain. Ils nous ont annoncé en même temps l'apparition d'une nouvelle Bible qui serait conforme à toutes les particularités d'un aroumain traditionnel compréhensible et intime à tous les sujets parlant cet idiome.

Bien que nous ayons profité jusqu'aujourd'hui de nos recherches réalisées à base de l'Évangile selon saint Matthieu, nous avons à présent à notre disposition l'Évangile selon saint Marc car les autres parties du Nouveau et de l'Ancien Testament n'ont pas encore connu une traduction correcte (au sens d'une expression purement aroumaine).¹⁶ En nous arrêtant au deuxième chapitre de l'Évangile mentionné, nous pouvons constater dès le premier coup d'oeil une grande différence entre les textes roumains et aroumains concernant surtout le vocabulaire, les autres particularités n'étant pas moins évidentes surtout lorsqu'il s'agit des moyens morpho-syntaxiques à savoir aussi du problème qui nous intéresse. N'en donnant qu'un exemple, disons que le chapitre roumain en parole porte le sous-titre "Vindecarea slăbănogului" tandis que le sous-titre du texte aroumain est "Vindicarea a paralicului" ce qui nous montre l'influence de la langue grecque sur le texte aroumain.¹⁷ (Le sous-titre du même texte en traduction française est "Jésus guérit un paralytique" ce qui se rapproche de la traduction en aroumain et non de celle en roumain ce que nous allons voir mieux en continuant.)¹⁸ Il est vrai que cette différence est évidente dans beaucoup d'articles de ce chapitre ainsi que dans l'Évangile entier selon Marc que nous avons eu dans nos mains.

En quittant le problème du lexique qui sort du cadre de notre intérêt actuel, passons aux paradigmes verbaux qui servent à exprimer le passé dans le deuxième

¹⁴ Cfr. M. D. Savić, *Quelques interrelations des langues des Pays du sudest européen concernant le système verbal* (en *Zeitschrift für Balkanologie*, Band XVI, Westberlin 1980, pp. 139-147), où le point de départ se réduit aux moyens synthétiques ou analytiques servant à exprimer le temps passé dans les textes bibliques. Il s'agit de la communication présentée au IV^e congrès de balkanologie qui a eu lieu à Ankara en 1979.

¹⁵ Voir M. D. Savić, *Stil i jezik Vukovog prevoda "Novog zavjeta" iz današnje perspektive (u okviru evropskih jezika)* (en *Sastanak slavista u Vukove dane* 8, Beograd 1978, t. 1., pp. 141-145).

¹⁶ Nous avons dépouillé l'édition aroumaine suivante: *Sînta Evanghelie di la Marku*, Editura Avdella (traduction de Apostol Caciuperi).

¹⁷ Pour le roumain nous nous sommes servis de: *Biblia sau Sfînta scriptura a Vechiului și Noului testament*, sine anno. Mais l'éditeur souligne qu'il s'agit d'une traduction nouvelle.

¹⁸ Nous offrons le texte français sur la base du *Nouveau Testament* illustré en français courant (traduit d'après le texte grec), Paris 1973, Alliance biblique universelle.

chapitre des deux traductions analysées: tandis que la traduction roumaine montre 48 passés composés et 20 imparfaits sans aucun passé simple, la traduction aroumaine nous offre 33 passés simples, 18 imparfaits et seulement 5 passés composés, ce qui veut dire - si nous négligeons pour le moment l'imparfait réduit à peu près au même nombre dans les deux traductions - que la narration en roumain est effectuée par la forme composée du passé et que l'aroumain n'y connaît que la forme simple. Quant à la forme composée de l'aroumain, elle est réservée exclusivement au dialogue.

Illustrons notre affirmation par un exemple textuel où se trouvent toutes les trois formes verbales exprimant le temps passé tant en roumain qu'en aroumain!

Nous donnons d'abord le texte roumain:

1. După câteva zile, Isus S'a întors în Capernaum. S'a auzit că este în casa,
2. și s-au adunat îndată așa de mulți că nu putea să-i mai încapă locul dinaintea ușii. El le vestea Cuvîntul.
3. Au venit la el niște oameni, cari l-au adus un slăbănog, purtat de patru inși.
4. Fiindcă nu putea să ajunga pînă la El, din pricina norodului, au desfăcut acoperișul casei unde era Isus, și, după ce l-au spart, au pogorît pe acolo patul, în care zăcea slăbănogul.
5. Cînd le-a văzut Isus credința, a zis slăbănogului: "Fiule, păcatele îți sînt iertate!"
6. Unii de cărturari, cari erau de față, se gîndeau în inimile lor:
7. "Cum vorbește omul acesta astfel? Huleste? Cine poate să ierte păcatele decît numai Dumnezeu?"
8. Îndată, Isus a cunoscut, prin duhul Său, că ei gîndeau astfel în ei, și le-a zis: "Pentru ce aveți astfel de gînduri în inimile voastre?"
9. Ce este mai lesne: a zice slăbănogului: "Păcatele îți sînt iertate", ori a zice: "Scoală-te, ridică-ți patul, și umblă?"
10. Dar, ca să stiti că Fiul omului are putere pe pămînt să ierte păcatele,
11. "Ție îți poruncesc", a zis El slăbănogului - "scoală-te, ridică-ți patul, și du-te acasă."
12. Și îndată, slăbănogul s'a sculat, și a ridicat patul, și a iesen afară în fața tuturor; așa că toti au rămas uimiți, și slaveau pe Dumnezeu, și ziceau: "Niciodată n'am văzut așa ceva!"

Nous répétons maintenant la traduction aroumaine:¹⁹

¹⁹ Il faut remarquer que l'auteur applique l'alphabet roumain et non pas l'alphabet aroumain, vu que ce dernier est entré en vigueur plus tard.

- 1 Iară după vîrna ndouă dzîle, iară intră Isus tu Capernaum,
- 2 S-cîndu si-avdzî că easte tu casă, si-adunară mulți, că nu ma ncapea niți pri ningră ușe; s-elu lă predica a loru zborlu.
- 3 Ațumțea viniră la nîsu (nîste oamîni), aducîndului unu paralticu, pri cari l-purtau patru insi.
- 4 Ma niputîndalui eți s-lu aspună alu Isus di itia a mulțîmlei, dizvăliră citia ditu partea iu era, s-făcîndului una disclîdzătură, dipusiră patlu tu cari dzătea paralticu.
- 5 Iara Isus, vidzîndului pista a loru, dzîse a paralticului: "Hîliu, ță si ȕartă amărtiile".
- 6 Și șideau aclo uniți di cărturari, minduindului tu inițiile a loru:
- 7 "Tră te zburaște ași? Aestu blastima, cari poate s-liarta amărtiile nafoara di unu dumnidzău?"
- 8 S-trîoară cunuscîndului Isus cu duhlu a lui că ași minduiau tu nîși, lă dzîse a loru: "Tră țe minduit aeste tu inițiile a voastre?"
- 9 Țe easte ma lișoru tră dzîcă a paralticului: Ță și ȕartă amărtiile; sau s-dzîți: scoală-ți, ȕa-ț patlu ș-imnă?
- 10 Ma tra si știț că hîlilu a omului are puteare tra s-ȕartă amărtiile pr locu, (dzîse a paralticului):
- 11 Ță dzîcu: scoală-ti, ȕa-ț patlu s-șîrdzi la casa a ta".
- 12 Ș-trîoară si sculă, s-muntînda-și patlu, s-duse di fața cu tuț, că s-ciudiseau tuț s-măreau pri dumnidzău, dzîcîndului: "Vîrnă oară nu ma avemu vidzuta ași tivă".

Avant de commencer à discuter sur la situation constatée dans les deux traductions, nous croyons utile de mettre à la disposition du lecteur une traduction française moderne du même texte en lui offrant en même temps la possibilité de suivre les deux textes, surtout de celui qui ne connaît pas assez les deux langues traitées.

Voici le texte français:

2 Quelques jours plus tard, Jésus revint à Capernaüm, et l'on apprit qu'il était à la maison. Une si grande foule s'assembla qu'il ne restait plus de place, pas même dehors devant la porte. Jésus leur donnait ses enseignements. Quelques hommes arrivèrent alors, lui amenant un paralytique porté par quatre d'entre eux. Mais ils ne pouvaient pas le présenter à Jésus, à cause de la foule. Ils ouvrirent alors le toit au-dessus de l'endroit où était Jésus; par le trou qu'ils avaient fait, ils descendirent le paralytique étendu sur sa natte. Quand Jésus vit la foi de ces hommes, il dit au paralytique: "Mon fils, tes péchés sont pardonnés." Quelques maîtres, qui étaient assis là, pensaient en eux-mêmes: "Comment cet homme ose-t-il parler contre Dieu? Qui peut pardonner les péchés? Dieu seul le peut!" Jésus sut aussitôt ce qu'ils

pensaient et leur dit: "Pourquoi avez-vous de telles pensées? Est-il plus facile de dire au paralytique: 'Tes péchés sont pardonnés', ou de dire: 'Lève-toi, prends ta natte et marche?' Mais je veux que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de pardonner les péchés."

Il adressa alors ces mots au paralytique: "Je te le dis, lève-toi, prends ta natte, et rentre chez toi!"

Aussitôt, tandis que tout le monde le regardait, l'homme se leva, prit sa natte et partit. Ils furent tous frappés d'étonnement; ils louaient Dieu et disaient: "Nous n'avons jamais rien vu de pareil!"

En comparant les trois textes cités, nous pouvons constater - comme nous l'avons déjà mentionné - que le texte aroumain correspond au texte français en ce qui concerne le problème dont nous discutons, tandis que le texte roumain nous fait voir ses propres particularités, à savoir la généralisation du passé composé qui assume à son tour outre le rôle du passé composé français ou aroumain, aussi celui du passé simple français ou aroumain. (Du point de vue purement stylistique qui dépasse le cadre de notre intérêt d'aujourd'hui, voire les formes du verbe servant à exprimer le temps passé, les textes roumain et aroumain sont plus conformes que ne le soit le texte français.)

Il est bien connu que la concurrence qui existe entre les formes simples et les formes composées se développe au détriment des premières; un procès opposé n'a pas été constaté jusqu'aujourd'hui.²⁰ Il est normal que ce procès a embrassé un vaste territoire européen ne pas réussissant à atteindre la périphérie ce qui est rendu évident si nous examinons les moyens servant à exprimer le temps passé en portugais, en espagnol, en albanais et en grec moderne.²¹ Il s'agit des procès qui se sont accomplis dans un grand nombre de langues romanes et germaniques ce qui n'est pas toujours visible dans l'expression écrite ou littéraire qui a inconsciemment recours aux moyens archaisants et dépassés.²² Il faut ajouter encore que les

²⁰ Au sens de notre intérêt, il faut mentionner une contribution importante offerte par Emilio Alarcos Llorach, *Perfecto simple y perfecto compuesto* (pp. 13-49), dans son livre *Estudios de gramática funcional del español*, Madrid 1970 qui, s'occupant de ce problème en espagnol, le suit de siècle à siècle jusqu'à nos jours en appliquant les termes "presente gramatical" et "presente ampliado" quand il s'agit des deux fonctions différentes du passé composé.

²¹ Nous renvoyons aux données statistiques exposées dans notre contribution mentionnée *Stil i jezik Vukovog prevoda "Novoga zavjeta"*...

²² Cfr. Antoine Meillet, *Sur la disparition des formes simples du prétérit* (en *Linguistique historique et linguistique générale* I, Paris 1926) qui décrit en forme succincte le problème en question dans le domaine indo-européen ouvrant les investigations et présentant en même temps la situation dans les langages de diverses langues.

linguistes européens, en premier lieu les romanistes et les germanistes qui se sont occupés de ce problème, aient oublié le monde slave et leurs langues très importantes quand on insiste de résoudre le problème en question, puisque les langues slaves orientales et occidentales (excepté le sorabe qui continue à imiter la syntaxe allemande) ainsi que le slovène parmi les langues slaves méridionales, ont perdu les formes simples du passé.²³ La disparition des dites formes est évidente récemment aussi en serbocroate, où les deux dialectes occidentaux ne connaissent pas ces formes depuis le commencement du siècle passé tandis que le dialecte oriental présente - au sujet de ce problème - une phase de transition: nous n'y trouvons - en parlant d'une langue purement littéraire moderne - que le passé simple des verbes perfectifs sans aucun imparfait (le siècle passé nous offre aussi des passés simples des verbes imperfectifs). Le bulgare et le macédonien ont préservé à leur tour les formes simples du passé (c'est-à-dire l'aoriste et l'imparfait) conformément à un système syntaxique influencé par la langue turque qui prend en considération qu'il s'agit d'une action passée dont le personnage qui parle est un témoin oculaire ou s'il s'agit d'une action que ce personnage transfère d'après le récit d'un autre personnage. Quant aux parlers albanais urbains, ils ne sont pas exemptés de cette influence turque bien que la langue albanaise en principe ait recours à la forme simple ainsi que le grec soit dans sa phase ancienne soit dans sa phase moderne.

Avant de conclure notre exposé, nous pouvons souligner que la différence entre le roumain et l'aroumain dans le domaine que nous avons examiné est due en premier lieu à la position géographique de chacune des deux langues ou dialectes dont la première, se trouvant très proche du centre de l'irradiation de l'innovation linguistique ne pouvait éviter le phénomène qui est évident dans toutes les langues de l'Europe Centrale-Orientale et Occidentale, tandis que l'autre, se trouvant à la périphérie européenne, n'a été que partiellement soumise à cette innovation. L'aroumain a été sans doute en ce qui concerne notre problème principalement sous l'influence de la langue grecque en préservant toutefois une phase linguistique archaïsante qui n'a pas changé dans le macédonien et le bulgare ce qui est évident dans plusieurs traductions de la Bible en serbocroate.²⁴ D'autre côté, le roumain, bien qu'il fasse partie des langues balkaniques, se conforme ici aux langues slaves orientales et occidentales qui ont depuis longtemps perdu les formes simples pour

²³ En essayant de résoudre les problèmes des langues romanes et germaniques, les linguistes occidentaux oublient de recourir aux langues slaves qui pourraient être très utiles. Au sujet de notre problème, citons une exception qui se réfère au passé composé en portugais: Horst G. Klein, *Algumas observações sobre a categorização do sistema verbal português* (en *Boletim de filologia*, tomo XXII, Lisboa 1973, pp. 295-301).

²⁴ Voir les tableaux synoptiques concernant ce problème en *Stil i jezik Vukovog prevoda "Novog zavjeta"*...

exprimer le temps passé.²⁵ Soulignons seulement que le passé simple n'est pas une forme vivante en Moldavie déjà à partir du siècle passé.²⁶

Il n'est pas nécessaire de souligner que le texte biblique exige un style particulier qui doit être en même temps littéraire et compréhensible à un large public. Autrement dit, un texte pareil doit refléter la dignité religieuse non celle privée de sacralité et de misticisme. Naturellement, il fallait tout d'abord transférer littéralement tous les dogmes dont nous offre un bon témoignage la traduction en vieux slave effectuée d'après l'original grec et où l'on voit que le traducteur respecte beaucoup de fois précisément les moyens grammaticaux de la langue grecque insistant à répéter la pensée par la même forme verbale quoiqu'elle ne s'insère pas dans le système slave. Mentionnons encore le lexique qui doit être au niveau du problème religieux qu'on expose en prenant en considération les doctrines chrétiennes fondamentales. N'oublions pas que l'église orthodoxe serbe n'a pas encore reconnu la traduction de l'Évangile de Vuk Stefanović-Karadžić d'il y a plus d'un siècle, parce qu'il avait employé quelques mots qui sortent du cadre de bon usage et quoique la traduction de Vuk ne s'éloigne pas beaucoup de celles faites après lui! La qualité essentielle de chaque traduction est réduite à sa clarté. Enfin, nous ne devons pas oublier que les peuples européens n'aient reçu la Bible en leurs langues que très tard.

Si la clarté et la compréhension présentent l'exigence essentielle de chaque texte, il est normal que les deux traductions, roumaine et aroumaine dont nous avons discuté, s'accommodent bien à leurs bénéficiaires aussi du point de vue du problème que nous avons exposé en essayant d'expliquer la différence existante.

²⁵ Les anciennes traductions de la Bible en roumain appliquent aussi le passé simple. Voir, par ex., les exemples que nous offre Virgil Cândea, *Ratiunea dominantă*, Cluj-Napoca 1979 quand il parle des traductions effectuées au XVII^e siècle. Cfr. en particulier pp. 141-143. N'oublions pas que la langue officielle d'administration et de l'Eglise orthodoxe roumaine était pour des siècles le slavon (c'est-à-dire une rédaction du vieux slave, naturellement, en caractère cyrilliques qui mettait en relief de nombreux traits balkaniques).

²⁶ Cfr. Alexandru Georgescu, *Perfectul simplu în dialectul daco-român* (en *Studii de gramatică*, vol. II, *Bucarest*, pp. 29-52). - Il faut souligner en même temps que ce qui est valable pour la Moldavie est valable aussi pour la Moldavie Soviétique (ancienne Bessarabie) où l'on parle aujourd'hui la langue moldave qui n'est pas reconnue par les romanistes occidentaux ayant en vue que la seule différence entre les deux langues soit l'alphabet. Tandis que le roumain a adopté l'alphabet latin dans la deuxième moitié du siècle passé, le moldave a eu recours à l'alphabet cyrillique après la deuxième guerre mondiale, à savoir après l'annexion de ce territoire à l'Union Soviétique ayant adopté en même temps quelques graphèmes spéciaux sous l'influence de l'alphabet russe.

Nous y avons pourtant limité nos recherches à un style bien déterminé, ce qui veut dire qu'en passant à d'autres styles, la situation peut être changée ou au moins modifiée.²⁷

Il serait aussi intéressant de dire quelques mots sur la disparition des formes simples du prétérit et sur leur remplacement par les formes composées. Nous retournons à une théorie selon laquelle, il y a le *mundo narrado* et le *mundo comentado*, dont le premier exige le passé simple (et l'imparfait) et l'autre a recours au passé composé (et au présent).²⁸ L'auteur de la dite théorie, acceptable en partie, suit ce procès à partir du latin classique en passant après aux langues romanes et germaniques. Il met en relief la différence entre le *mundo narrado* et le *mundo comentado* qui reste visible grâce aux adverbes et aux locutions adverbiales aussi bien quand la forme simple du prétérit disparaît. Mais nous savons aussi qu'une catégorie linguistique peut perdre sa nuance primordiale si elle n'est pas appuyée par la forme verbale bien déterminée, c'est-à-dire en restant dans l'absence psychologique de l'interlocuteur. N'oublions non plus que le même auteur affirme que les formes composées sont imposées d'au-dessus et non d'au-dessous (ayant en vue surtout les innovations proclamées par la Révolution française qui ouvre la porte aux formes composées), tandis que le peuple continuait à utiliser le passé simple.²⁹ Les langues périphériques de l'Europe et celles des Balkans donnent une confirmation sérieuse à ce point de vue. N'est-il pas possible d'envisager ce problème en intégrité sans tenir compte des procès accomplis dans les langues slaves?!

²⁷ Au lieu de citer un grand nombre d'articles traitant le problème en question auquel nous avons dédié beaucoup de temps, nous ne mentionnons que notre livre *Funcțiile de bază ale aoristului sîrbocroat și ale perfectului simplu românesc în lumina limbilor romanice și balcanice*, Pančevo 1972.

²⁸ Nous avons eu dans nos mains la traduction espagnole du livre de Harald Weinrich dont le titre original est *Tempus. Besprochene und erzählte Welt*, Stuttgart 1971. La traduction espagnole porte le titre *Estructura y función de los tiempos en el lenguaje*, Madrid 1974. En appliquant sa terminologie, l'auteur a modifié un peu la terminologie qu'offrent les autres linguistes comme "l'énonciation historique" et "l'énonciation du discours" ou "le récit historique" et "le rapport".

²⁹ Le livre de Weinrich donne des exemples de diverses langues romanes et germaniques en les discutant d'une façon minutieuse et subtile soit du point de vue synchronique ou diachronique. D'autre part, les pages consacrées à l'aspect verbal ne nous offrent rien de nouveau, ce qui est compréhensible parce que l'auteur s'occupe du temps et non pas de l'aspect verbal. Nous y renvoyons en premier lieu aux pages traitant les problèmes des temps en français puisque ce sont les pages les plus convaincantes.

JEDNA SUŠTINSKA RAZLIKA U JEZIKU BIBLIJE IZMEĐU RUMUNSKOG I ARUMUNSKOG

U prvom (kraćem) delu svog izlaganja autor ukratko ukazuje na istoriju Arumuna (Cincara) navodeći da se pominju tek od X. veka, dok se prvi zapis na njihovom jeziku javlja tek u XVII veku. Ističući da je reč o romanizovanim starosedeocima Balkana, on navodi da je reč o stanovništvu podeljenom danas između Grčke, Albanije, Jugoslavije i Bugarske, a dobrim delom po završetku prvog svetskog rata preseljenom u Rumuniju. Ističući da su Arumeni dali značajan prilog formiranju i kulturi svih balkanskih naroda, autor pominje njihove zahteve, ispoljene naročito poslednjih decenija, da svoj jezik i svoju kulturu odvoje od rumunskog jezika i rumunske kulture, što su posebno naglasili odvajajući svoj alfabet od rumunskog, tj. unoseći posebne foneme uz pozivanje na *Gramatiku arumunskog jezika* koju je još 1813. godine objavio u Beču M. Bojadži, sastavljenu latiničnim pismom, pri čemu su objašnjenja data na grčkom i nemačkom jeziku. Ovo delo, koje je doživelo još tri izdanja, 1857. i 1915 godine u Bukureštu i 1988. godine u Frajburgu, predstavlja u isti mah i prvu gramatiku jednog balkanskog jezika.

Ako je do danas arumunski predstavljao jedan od istorijskih dijalekata rumunskog jezika (pored dako-rumunskog, megleno-rumunskog i istro-rumunskog; ovde ne ubrajamo tzv. moldavski, priznat u SSSR-u, ali ne i van njega), Arumeni smatraju da danas imaju prava na svoj jezik, koji je već više od hiljadu godina potpuno odeljen od (dako)-rumunskog, što se odražava, pored narodnog blaga, i u nizu novih časopisa posvećenih umetničkom i književnom stvaralaštvu, naročito u poeziji.

U drugom (dosta širem) delu autor se zaustavlja na načinu iskazivanja prošlosti u jeziku Biblije na rumunskom i arumunskom. Prateći proces zamenjivanja sintetičnih oblika analitičnim u oblasti konjugacije na širokim evropskim prostorima, prvenstveno romanskim, ali i germanskim i slovenskim, pa i nekim drugim, autor tvrdi da je do inovacije došlo u Zapadnoj, Srednjoj i Istočnoj Evropi, dok procesi koji su otuda zračili nisu još uvek stigli da zahvate i evropsku periferiju. To je i razlog što se u biblijskom stilu današnjeg rumunskog jezika prošlost iskazuje (ako izuzmemo imperfekt) isključivo složenim perfektom, dok je arumunskom, pored imperfekta, u istom stilu redovan oblik jedino aorist (kakav se upotrebljavao nekada i u rumunskom biblijskom stilu), a složeni oblik je rezervisan isključivo za dijalog.

LAT. *SIC* — ROUM *și*

1.0. On sait que la majorité des adverbes primaires latins se sont perdus et que le système même de la formation des adverbes a été abandonné dans la longue période de passage du latin aux langues romanes. Il est d'autant plus remarquable qu'un adverbial à corps phonétique réduit comme *SIC* ait connu un développement sémantique et fonctionnel multilatéral en latin postclassique et tardif et une forte survie dans les langues romanes.

Il est probable que le sort de cet adverbial s'explique, d'un côté, par le fait qu'il était le synonyme plus populaire d'autres adverbes, comme par exemple *ITA*¹, et, de l'autre, par le fait qu'on l'a employé comme élément renforçant, par exemple dans les locutions *ET SIC* et *AC SIC*. De même que dans les locutions nominales du type *VIA STRATA*, *TEMPUS HIBERNUM*, etc., c'est l'élément déterminant, qui ajoutait une certaine nuance de sens au déterminé, qui a survécu dans les locutions adverbiales et conjonctives, fréquentes en latin tardif.

Il n'est pas exclu que l'ancien élément déictique *-C* (<*-C(E)*) de *SIC*, ait contribué aussi à son emploi fréquent et populaire.

2.1. En effet, au cours des siècles, *SIC* a acquis, outre sa fonction adverbiale à sens modal, une fonction conjonctive, surtout copulative, que P. Tekavčić explique dans sa remarquable histoire de la langue italienne (p. 429) comme due à la coïncidence modale (*UT a*, *SIC b*) qui présentait le même trait sémantique d'égalité que la copulation².

Un autre facteur essentiel qui explique l'évolution de sens de l'adverbial *SIC* "ainsi" vers une conjonction copulative avec plusieurs nuances de sens est sans doute l'emploi de plus en plus fréquent de *SIC* dans la locution conjonctive *ET SIC*, elle aussi polysémique.

2.1.1. Une des valeurs de *ET SIC* est temporelle: "et ensuite"³. On la trouve en général dans les propositions complexes où les actions exprimées par les deux propo-

¹ Cf. Gloses de Reichenau: *ita* : *sic*.

² "Il latino tardo usava in funzione copulativa anche *SIC*, il quale dalla coincidenza modale (*UT A*, *SIC B*) è passato alla copulazione in base al tratto semantico comune dato all'uguaglianza dei termini..."

³ TLL Tome V, p. 904, col. 2 note s.u. *ET*: *ET SIC* = *ET TUM*. Pour cette égalité on cite quatre exemples dont le premier se trouve dans Commodien.

sitions reliées par ET SIC se succèdent. Il s'agit surtout de textes narratifs, comme par exemple la Peregrinatio:

(1) *Itaque ergo mox facta est oratio, et omnia, quae in singulis locis sanctis per ordinem consueueramus facere, etiam et hic facta sunt; et sic cepimus egredere de ecclesia.* (Egérie, 12.3).

“On fit donc aussitôt une prière, [et] puis tout ce que nous avions l'habitude de faire successivement dans chaque lieu saint, nous l'avons fait là aussi; [et ensuite] nous nous sommes apprêtés à sortir de l'église“.

(2) *Missa autem facta accedunt omnes ad manum episcopi et sic revertuntur unusquisque ad domum suam.* (Egérie, 43.9).⁴

“Quand on a fait le renvoi [= la messe étant terminée], il s'approchent tous à portée de main de l'évêque, [et] puis chacun rentre dans sa maison“.⁵

ET SIC avec ce sens se trouve aussi fréquemment dans les auteurs techniques, lors de l'exposé d'une procédure à deux temps successifs, comme dans les exemples qui suivent:

(3) *Spongiatur et sic aspergitur ei sal, cuminum tritum et sic manet* (Apicius, 8.1.1).

“On l'essuie et [ensuite] on le saupoudre de sel et de cumin pilé et on le laisse ainsi“.

Cet exemple est d'autant plus intéressant que le premier ET SIC est une locution conjonctive temporelle, tandis que le deuxième doit être interprété comme ET (conj.) “et“ suivi de SIC (adv.) “ainsi“.

(4) ... *unguat aut de oleo aut de uncto et sic in subtilis carbonis assent.* (Anthimus, 21).⁶

“... qu'il enduise (le foie de porc) avec de la graisse ou de l'huile et qu'il le rôtisse ensuite sur des charbons faiblement chauffés“ (M.I.).

(5) *Sanguinem detrahare debere et sic in herbam mittere* (Chiron 5; apud Svennung 135, p. 403).

“Il faut (lui) prendre du sang et puis [le] mettre dans l'herbe“ (M.I.).

⁴ Löfstedt, 1911, p. 231 interprète ET SIC ici comme “temporel, mais pourtant très atténué“ ou bien (cf. *ibid.* note 1), moins clairement, comme “fixant la notion précédente“.

⁵ Les traductions qui nous appartiennent sont signées (M.I.). Nos interventions dans les traductions des différents auteurs sont entre crochets droits.

⁶ Mihaescu, p. 269, note d'avoir trouvé dans ce même auteur *et sic* 32 fois. Il signale en outre que dans la version latine de Dioscoride ce syntagme est très fréquent.

Dans les exemples (1)—(4) la traduction de ET SIC peut être “et ensuite, ensuite” ou bien simplement “et”⁷, car le sens temporel est contextuel. Dans (5) on pourrait interpréter aussi “immédiatement (après)” : “et puis le mettre immédiatement dans l’herbe” (cf. *infra* 2.3.).

Un argument pour cette interprétation sont les traductions des textes latins faits par différents auteurs, sans se préoccuper spécialement de (ET) SIC. Ainsi P. Marval (p. 175) laisse de côté le ET de ET SIC des exemples (1) et (2). Quand à J. André, il exprime la succession temporelle de l’exemple (3) par la simple juxtaposition à sens copulatif des deux propositions. La traduction allemande de Liechtenhahn (p. 38) de (4) entend la locution conjonctive ET SIC comme ayant sens temporel et omet ET : “Man ...übergieße sie entweder mit Öl oder mit Fett; dann sollen die Leberstücke auf schwach glühenden Kohlen braten”.

2.1.2. Dans l’exemple (6) SIC à lui seul peut être traduit de la même manière que la locution conjonctive ET SIC, c’est-à-dire “ensuite”⁸, “et ensuite” ou bien “et”.

(6) *Qui accepta corda in fronte diutissime tortus, ita ut oculi eius creparent, sic sub tormenta ad ultimum cum fuste occiditur.* (Excerpta Valesiana 87).⁹

“Celui-ci, longuement torturé avec la corde sur le front, de sorte que les yeux lui crevèrent, fut ensuite finalement tué sous tourments avec le gourdin”.

2.1.3.1. A la différence des exemples (1)—(6), ET SIC de (7) est à interpréter comme une locution conjonctive surtout copulative, ayant le sens “et” ou bien “et aussi”. (cf. *infra* 2.2.1).

(7) *Dehinc Dalmatiam, Liburniam, Histriamque et sic Venetias radens palmula nauigat* (Iordanes, *Getica*, p. 149; apud Mihăescu, 1980, p. 269).

“D’ici il navigue en ramant et atteint la Dalmatie, la Libournie, l’Istrie et (aussi) Venise” (M.I.).

2.1.3.2. De même dans l’inscription ci-dessous (8) l’interprétation “(et) ensuite” est moins probable. SIC a le sens “et” comme le montre aussi la traduction et le commentaire de Väänänen 1981, p. 159:

(8) *Memoria Nepotiani Principalis, uixit annis XXX, si(c) Victor fil(ius), uixit ann(is) II, Iulina filia.* CIL III 13739 (Mésie Inf.).

⁷ Stolz-Schmalz-Leumann-Hoffmann (p. 659) notent: “das Herabsinken von Spätl. SIC = DEINDE zur Bedeutung von ET.”

⁸ Svennung (1935, p. 402 note 4) attire l’attention sur le fait que l’évolution de sens de “ainsi” à “ensuite” se trouve aussi en suédois.

Le même auteur (*ibid.*) montre que déjà chez Caton, ITA, le synonyme de SIC, peut être interprété comme ayant le sens faiblement temporel de “ensuite”.

⁹ Adams (1976, p. 120) interprète SIC ici comme “probablement temporel”.

’ “tombeau de Nepotianus Principalis, qui vécut 30 ans, et (celui de) son fils Victor, qui vécut deux ans, (érigé par) sa fille Iulina”. De là afr. *(et)si*, roum, *și* “et”. (Cf. all. *sowie*).

2.1.4.1. Comme un reflet précoce de la synonymie de ET, respectivement de -QUE, et de SIC peut être considéré l’emploi de ITA SIC au lieu de ITAQUE que FORCELLINI s.u. SIC (p. 354, col. 1) interprète comme pléonasme.¹⁰ Il donne un exemple de Livius:

Ita sic desiluit... D’après l’édition Conway-Walters le texte plus complet est le suivant:

(9) *Tum Cocles: “...“ Ita sic, armatus in Tiberim desiluit. (Liv. 2.10).*

“Alors Cocles [dit]; “...“ [Et alors], (tout) armé il plonge dans le Tibre”.

ITA SIC a ici aussi la valeur d’un ’ET narratif’ “(et) alors”. (Cf. *infra* 3.2.3.2) En effet, la narration avait été interrompue par un passage en style direct (*Tum Cocles...*).¹¹

2.1.4.2. Un syntagme conjonctif parallèle, plus littéraire que ET SIC est AC SIC, où -QUE de ATQUE — qui initialement avait le sens “et encore en plus” — a aussi été remplacé par SIC. On rencontre AC SIC auprès de ET SIC dans Egérie (Väänänen 1981, p. 116):

(10) *Ac sic ergo cum ceperit se hora septima facere, omnes ad Lazarium ueniunt* (Egérie, 29.3.)

“Et alors comme on s’approchait de la septième heure, tous viennent au Lazarium”.

Maraval donne une traduction plus littéraire, laissant de côté les locutions embarrassantes:

“Quand arrive la septième heure tous viennent...”

Ici SIC peut être interprété ou bien comme le renforcement pléonastique de AC (AC SIC “et”), ou bien celui de ERGO (SIC ERGO) “alors”.

2.1.5. Les dictionnaires du latin tardif enregistrent le sens “ensuite” de SIC, mais non pas celui copulatif.

Souter s.u. donne le sens “DEINDE” d’une façon restrictive, seulement après PRIMUM (pour le III-e siècle) et note aussi l’emploi d’une formation parallèle à ET SIC, à savoir SICQUE (IV-e siècle), qu’il traduit avec “and then”.

¹⁰ *Ita sic per pleonasmum, pro itaque.*

¹¹ C’est pourquoi il me semble que c’est à tort que l’édition J. Bayet (p. 16) — met une virgule entre *ita* et *sic*, en considérant que *sic* tient plutôt à *armatus* qu’à *sic*: *Ita, sic armatus...* “Alors, tout armé...”.

Dans Niermeyer s.u. on trouve les sens “là-dessus, ensuite, alors” (attestés avant 500 a.J.Ch.).

2.2.1. Un autre sens de ET SIC, cette fois plus proche de la signification primaire de SIC est “ainsi que”, “de même que”, “aussi”.

(11) *benedicuntur cathecumini, et sic fideles; et inde denuo... itur ad Anastase* (Egérie, 43,7).

“les catéchumènes sont bénis, [et aussi /ainsi que] les fidèles; et ensuite on va de nouveau à l’Anastasis”.

ET sans SIC pouvait avoir la signification “aussi” déjà en latin classique surtout quand il se trouvait près de ETIAM. Georges s.u. nous fournit un exemple de Cicéron:

(12) ... *addam et illud etiam* “auch das noch”.

Tekavčić (III, § 864.3) donne un exemple de Pétrone:

(13) *Et servi homines sunt*. “Les esclaves sont aussi des hommes”.

Voir aussi l’exemple (1): ...*etiam et hic facta sunt* “là aussi ont été faites”.

2.2.2. L’Egérie (43,8) nous offre un exemple où SIC seul a le même sens que ET SIC de (11). L’exemple est d’autant plus intéressant que (14) ne diffère de (11) que par l’absence de ET:

(14) *benedicuntur cathecumini, sic fideles*. “les catéchumènes, ainsi que les fidèles reçoivent la bénédiction”.

2.3. Une autre nuance temporelle de SIC est “aussitôt”, “immédiatement”. Les amorces se trouvent dans la séquence STATIM SIC, comme dans (15), où SIC renforce le sens de STATIM:

(15) *Vbi cum peruentum fuerit, statim sic in Anastase ingreditur episcopus* (Egérie, 25,7).

“Quand on y est arrivé, l’évêque s’est rendu aussitôt à l’Anastasis”.¹²

Comme le montre la traduction de l’édition Maraval reproduite *supra*, STATIM SIC est à interpréter comme une locution conjonctive avec le sens “aussitôt” (= immédiatement après). La locution exprime la succession immédiate de deux actions. L’intervalle de temps qui s’écoule entre l’action de la première et de la deuxième proposition est court, en tous cas plus court qu’il ne l’est pour “ensuite”.

¹² Väänänen (1981, p. 115), d’après Löfstedt, cite cet exemple pour illustrer le sens “vaguement temporel de SIC”.

Un exemple de Chiron (452) illustre un sens semblable de SIC, sans STATIM. La relation entre la temporelle et la principale est cette fois nettement causale:

(16) *Cum avidè bibit pleno ventre aqua, sic dolore patiuntur.*

“Ayant bu de l’eau avec avidité et le ventre plein, ils [les cheveaux] ressentent [aussitôt] des douleurs”.

2.4. Bien que l’interprétation des sens de ET SIC soit plus ou moins subjective et que la signification soit fortement liée au texte, j’espère avoir pu démontrer a) que les nuances de sens de ET SIC présente d’une part une gamme à fonction conjonctive (a) “et + ainsi” > “(et) (ainsi) ensuite” > “(et) alors”; b) “(et) (alors) immédiatement” > “aussitôt (que)”; c) “et”) et de l’autre un sens où la valeur adverbiale de SIC est mieux conservée (“(et) aussi”); b) que les sens de la locution conjonctive ET SIC ont pu, avec le temps, être exprimés par SIC à lui seul. L’évolution sémantique qui explique les nouveaux sens de SIC a donc été: ET > ET + SIC > ET SIC > SIC, sans que ET perde ses propres fonctions.

3.0. Envisagée de cette manière la sémantique des descendants de (ET) SIC dans les langues romanes montre qu’il s’agit, en grandes lignes, de l’évolution ou de la continuation des nuances existantes déjà en latin.

Dans ce qui suit nous nous occuperons surtout du roumain, où *si* (< SIC) est le seul mot pour exprimer la notion copulative “et”. Nous nous proposons d’analyser¹³ a) dans quelle mesure les sens de SIC conjonctif ont été continués par le roumain et b) dans quelle mesure cet héritage est parallèle à la particule conjonctive *si* < SIC de l’a.fr.

3.1. Le fait que le roumain est la seule langue romane qui n’a pas hérité la conjonction copulative ET est connu. Dans cette langue c’est seulement SIC à valeur copulative (cf. *supra* 2.1.3.2) qui s’est maintenu pour exprimer la notion “et”. On sait aussi que l’ancien italien (cf. Rohlfs III § 760; Tekavčić II § 866) et surtout l’ancien français et provençal, bien qu’ils aient conservé comme principale conjonction copulative ET, présentent beaucoup d’exemples avec *si* (< SIC) ayant le sens copulatif “et”.

3.2. Pourtant *et* et *si* n’étaient pas synonymes parfaits en a.fr.

3.2.1. Alors que *et* avait la fonction d’unir et d’égaliser, *si* avait celle de lier, en marquant une légère déviation de sens. Il pouvait signifier: “ainsi”, “alors”, “ensuite”, “donc”, “pourtant”, “cependant”, etc. Comme le remarque très justement Ménard (p. 186), “*si* est la particule qui détaille sans présenter les faits sur le même plan”.

¹³ Nous ne nous occupons pas des descendants des locutions adverbiales, comme p.ex. AC SIC (> *aşa*: (cf. Cioranescu s.u.: Cipariu, *Archiv.* 109, Puşcariu, 133). D’ailleurs cette étymologie est beaucoup plus acceptable que celle donnée par le DEX s.u.: *ECCUM + SIC.

C'est aussi le motif pour lequel, à la différence du roum. *și*, l'a.fr. *si* ne peut pas être employé pour lier deux mots de la même catégorie grammaticale:

- (17) *Dame! vos an portez la clef,
Et la serre et l'escrin avez,
Ou ma joie est, si nel savez“.*
(Crestien de Troyes, 4632—4635)

“Madame! vous en portez la clef,
Et vous avez la serrure et le coffre
Où se trouve ma joie, et (cependant) vous ne le savez pas.”

La traduction roumaine est la suivante:

“Doamnă, purtați cheia,
și încuietoearea și aveți scrinul
Unde se găsește bucuria mea, și (totuși) nu o știți”

- (18) *Molt par fu et orgollos et fiers* (Couronnement de Louis, 100; apud Ménard § 211). “Il était très orgueilleux et très imprudent”.

3.2.2. L'a.fr. *si* avait aussi la fonction d'une particule charnière qui pouvait relier deux propositions principales, introduire toute une série d'indépendantes, apparaître à l'initiale d'une phrase. (Cf. Ménard *ibidem*). Enfin *si* fonctionnait aussi comme 'ET narratif'.

3.2.3. Comme, à la différence de l'a.fr., l'ancien roumain (ainsi que le roumain moderne), ne disposait que d'une seule forme pour exprimer le champ conceptuel de “et”, ce n'est que partiellement que les sens latins de SIC ont été continués parallèlement des deux langues.

3.2.3.1. C'est le cas du SIC à nuance temporelle (cf. *supra* 2.1.2.), qui relie deux ou plusieurs propositions qui expriment une succession dans le temps:

- (19) *Impăratul au ieșit din Sofia și s-au dus în sus spre Dunăre* (document de l'année 1521 dans la collection Hurmuzaki XI, 843, apud DA s.u.).

“L'empereur est sorti de Sofia et est monté (ensuite) vers le Danube”.

En ancien français on trouve encore la locution *et si*¹⁴ (< ET SIC) avec le même sens “et après”:

- (20) *Quant ocis l'ot [le Lyon le chevreuil], si le gita Sor son dos, et si l'an porta.* (Ch. Lyon 3450) = *Der Löwenritter von Christian von Troyes*, Halle, 1887); apud

¹⁴ Ménard (1988, p. 187) note aussi que “Le ligament *es si* (composé de *et* qui coordonne et de *si* qui situe) est assez répandu en a.fr. Il enchaîne plus étroitement que le simple *si*”.

Tobler-Lommatsch IX, 622, s.u. *si*, dans le paragraphe consacré à *et si* "und":
"Quand il l'eut tué, il le jeta (ensuite) sur son dos, et (ensuite) l'emporta".

3.2.3.2. A l'ET narratif exprimé normalement par *si* en roumain, correspond *si* en a.fr. Dans ce cas la conjonction doit être interprétée comme simple indice de cohérence, pour signifier que le nouvel énoncé continue le message de l'énoncé à peine conclu ou qu'il en développe le thème. Il indique un enchaînement temporel, il amorce un nouvel épisode ou bien il sert de transition en ouvrant une digression ou en revenant au sujet.

(21) *SI au slobozit cartea pre o fereastră gios din cetate. Si au învațat pre o slugă a lor... să se ducă cu cartea la Poartă...* (Neculce, L. 13; apud DA s.u. *și*).

"Et ils ont lancé le livre par une fenêtre en bas dans la forteresse. Et ils ont ordonné à l'un de leurs serviteurs... d'aller à la Porte..."

(22) *Il s'en issi entremetiers du palais; si s'en vint a une fausse posterne, si s'en ist il de le vile, si s'en entra en une galie et de ses gens avec lui; si se mist en le mer* (Robert de Clari, 23, 16; apud Ménard, p. 187).

"Et pendant ce temps, il sortit du palais, [et] il gagna une porte dérobée, [et] il sortit de la ville, [et] il entra en une galie et de ses gens avec lui et il prit le large".

Pour exprimer cet enchaînement populaire, le latin avait eu recours surtout à ET, qui présentait la possibilité la plus commode pour lier (*Anknüpfen*) les propositions entre elles. On trouve ce type de ET surtout dans la langue courante, non soignée (Stolz-Schmalz-Leumann-Hoffmann, § 231). (Voir p.ex. l'exemple (1) *supra* mais aussi l'exemple (9). D'ailleurs le 'ET narratif' doit être entendu comme une fonction "universelle" implicite à toute conjonction copulative, dans un texte narratif populaire.

3.3. Le sens "aussi" (cf. 2.2.1.—2.2.2.) est beaucoup mieux représenté et beaucoup plus développé en roumain qu'en a.fr. Les exemples donnés par Tobler-Lommatsch (s.u. *și*, p. 619) pour le sens "ebenso, desgleichen" sont peu nombreux et ne correspondent pas toujours au roumain.

Nous en choisissons un où le sens coïncide:

(23) *S'il fut ot Nöe En la tempesté E jeo si i fui* (Reimpredigt I, 31, éd. Suchier, 1879).

"Et il fut avec Noé dans la tempête Et moi aussi j'y fus". (M.I.) et (roum.) "A fost cu Noe în furtuna Și și eu am fost".

Un autre exemple roumain:

(24) *Unde au biruit... acolo au și trait.* (Cantemir, H., 14; apud DA s.u. *și*).
“Là où ils ont été victorieux... là ils ont aussi vécu” (M.I.).

La traduction roumaine de (11) est: “au fost binecuvântați catecumenii, și (=ET) și (=SIC) credincioșii”.

Ce sens de *și* se trouve aussi dans la locution correlative adversative: *nunumai... dar și*:

(25) *Nu numai că fumează, dar și bea.*
“Non seulement qu’il fume, mais il boit aussi”.

3.4. A la différence de l’a.fr., le roumain a fortement développé le sens “immédiatement (après)”, “sur place”, “aussitôt” (cf. *supra* 2.3.). Dans ce cas, *și* se trouve d’habitude dans une proposition principale qui suit une temporelle, introduite par *cum* ou *îndată ce*:

(26) *Cum îl zări, îi și spuse.* “Quand il le vit, il le lui dit immédiatement / sur place”.

Și a, dans cette situation, la valeur qu’avait STATIM SIC dans l’exemple (15). La proposition principale qui contient *și* est la conséquence immédiate ou au moins très rapide de la proposition temporelle. La traduction roumaine de (15) est:

“Cînd s-a ajuns acolo, episcopul s’a și dus la A.” (M.I.).

Encore un exemple d’un auteur du XVII-e siècle:

(27) *Moldovenii cum au văzut moscalii, au și purces* (Neculce, L., 200; apud DA, s.u. *și*.)

“Quand les moldaves ont vu les russes, ils sont partis sur le champ” (M.I.).

4.0. Notre but a été a) de montrer que le roum, *și*, conj. et adv. a été forgé avec presque tous ses sens déjà en latin;¹⁵ b) de montrer que roum. *și* et a.fr. *si* ont partiellement des fonction communes et implicitement d’attirer encore une fois (cf. Iliescu 1978) l’attention sur les similitudes entre roumain et a.fr.

¹⁵ L’affirmation suivante du FEW s.u. SIC n’est donc pas exacte: “Die Verwendung von SIC zur Einführung eines neuen Satzes, der irgendwie mit dem vorangehenden zusammenhängt, ist im rum. als einzige Funktion übrig geblieben: rum. *și* “und”...”

BIBLIOGRAPHIE

- Adams, J.N., *The Text and the Language of a Vulgar Latin Chronicle (Anonymus Valesianus II)*, London, Institute of Classical Studies, Bulletin Supplement 36, 1976.
- Anthimus, *De observatione ciborum*, ed Liechtenhahn, Berlin, Aedibus Academiae Schientiarum, 1963.
- Apicius, *L'art culinaire*. texte établi, traduit et commenté par J. André, Paris, Klincksieck, 1965.
- Bassols de Climent, M., *Sintaxis Latina*, II, Madrid Aldecoa Burgos, 1967².
- Cioranescu, A., *Diccionario Etimológico Rumano*. La Laguna, Gredos, 1958.
- Academia Română, *Dicționarul limbii române*, Tom I, A—B, Bucarest, Socec, DA, 1913.
- Institutul de Lingvistică, *Dicționarul explicativ al limbii române*, Bucarest, Ed. Academiei RSR, DEX, 1975.
- Academia RSR, *Dicționarul limbii române*, Tom XI, Litera S, Bucarest Ed. Academiei RSR, DLR, 1978.
- Egérie, *Journal de voyage, Texte critique*, Traduction, Notes par P. Maraval, Paris, Ed. Du Cerf, 1982.
- Egérie, *Excerpta Valesiana*, recensuit J. Moreau, Leipzig, Teubner, 1961.
- Wartburg, W.v. et alii, *Französisches etymologisches Wörterbuch*, Band XI, Basel, Zbinden, FEW, 1964.
- Forcellini, Ae., *Lexicon totius latinitatis*, Vol. V, Padoue, 1940.
- Georges, K., *Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch*, Basel, Schwabe, 1962¹¹.
- Iliescu, M., *Roumain et ancien français, Etudes romanes III*, Buletinul societății române de lingvistică romanică, XIII, 287—294, 1978.
- Kristian von Troyes, *Yvain Der Löwenritter*, ed. Baehr R., Tübingen, Niemeyer, 1976³.
- Löfstedt, E., *Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae*, Uppsala-Leipzig, Almquist-Haupt, 1911.
- Ménard, Ph., *Syntaxe de l'ancien français*, Bordeaux, Bière, 1988.
- Mihăescu, H., *La langue latine dans le sud-est de l'Europe*, Bucarest-Paris, Ed. Academiei — "Les Belles Lettres", 1978.
- Niermeyer, J.F., *Mediae Latinitatis Lexicon Minus*, Leiden, Brill, 1976.
- Svennung, J., *Untersuchungen zu Palladius und zur lateinischen Fach- und Volkssprache*, Uppsala-Leipzig-Haag-Paris, Alquist, 1935.
- Rohlf, G., *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, III. Sintassi e formazione delle parole, Torino, Einaudi, 1969².
- Sankt Alexius, *Altfranzösische Legendendichtung des 11. Jh.*, hsg. von G. Rohlf, Tübingen, Niemeyer, 1968⁵.
- Souter, A., *A Glossary of Later Latin to 600 A.D.* Oxford, Clarendon Press, 1949.
- Stolz-Schmalz-Leumann-Hoffmann, *Lateinische Grammatik*, München, Beck, 1928.

- Tekavčić, P., *Grammatica storica dell'italiano, II*, Morfosintassi, Bologna, Il Mulino, 1980².
- TLL, *Thesaurus linguae latinae*, Tome V, Lipsiae, Teubner, TLL, 1910.
- Tite-Live, *Historia Romana*, Tome II, Livre II, texte établi par J. Bayet et traduit par G. Baillet, Paris, "Les Belles Lettres", 1940.
- Titus Livius, *Ab urbe condita*, Tomus I, Libri I—V, edd. R.S. Conway et C. Walters, Oxford, Clarendonian Press, 1951⁵.
- Tobler-Lommatsch, *Altfranzösisches Wörterbuch*, Band IX, Wiesbaden, Fr. Steiner, 1973.
- Väänänen, V., *Introduction au latin vulgaire*, Paris, Klincksieck, 1981³.
- Väänänen, V., *Le journal-épître d'Egérie*. Étude linguistique, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, 1987.

Post scriptum. C'est seulement après avoir lu les épreuves du présent article que j'ai pu consulter le livre de Gh. Ivănescu, *Istoria limbii române*, Iassy, 1980, où à la page 163 l'auteur affirme que *sic* avait déjà en latin le sens copulatif qu'on trouve en roumain et montre que lat. *et* s'est maintenu en a. roum. et en aroumain.

Rezumat

LAT. *SIC* — ROM. *și*

În latina populară *și* țirzie ET '*și*' începe să fie întărit prin *SIC* 'astfel'. Locuțiunea ET *SIC* putea avea sensurile '*și* astfel', '*și* apoi', '*și* imediat', '*și* deasemenea' sau nu mai '*și*'.

Cu timpul s-a pierdut uneori determinantul ET *și* *SIC* singur a început să exprime sensurile de mai sus. Astfel se explică etimologia *și* accepțiunile rom. *și*, conjuncție *și* adverb.

Se remană de asemenea că evoluție semantică a lui *SIC* în română asta pînă la un punct identică cu cea din franceza veche.

TYPOLOGIE ROMANE ET POSITION DES PRONOMS PERSONNELS CLITIQUES EN ROUMAIN

0. Plusieurs auteurs ont décrit de façon détaillée les problèmes liés à la position des pronoms objets clitiques du roumain contemporain. Nous nous référons notamment aux inventaires systématiques de A. Lombard (1972), de M. Manoliu (1968) et de M. Iliescu (1975), à l'approche typologique romane de A. Niculescu (1973), aux études contrastives de R. Marinescu (1974 e.a.), et surtout à la dissertation de J. Bredemeier (1976), qui s'inspire de la thèse de D. Perlmutter, selon lequel les clitiques romans obéissent à des contraintes de surface (*Surface Structure Constraints*).

C'est une double préoccupation qui nous incite à reprendre en considération la problématique de la position des clitiques. Nous voudrions examiner la situation du roumain parmi les langues romanes d'une part, afin de tenter d'expliquer, d'autre part, en recourant au principe des corrélations typologiques, quelques particularités roumaines à peine élucidées.

1. Le parallélisme avec les autres langues romanes est frappant:

- (a) les pronoms personnels objets direct et indirect s'agglutinent, avec d'autres morphèmes, au lexème verbal, et forment ainsi avec celui-ci une seule unité accentuelle;
- (b) comme tout morphème agglutiné, ils occupent une place fixe et se succèdent dans un ordre rigide;
- (c) d'une manière générale, la proclise est dominante, l'enclise récessive;
- (d) les clitiques préfèrent partout que l'objet indirect précède l'objet direct (OI > OD) et que les personnes du discours précèdent la 3e personne (p1/p2 > p3)

Parmi les traits qui individualisent le roumain, nous retiendrons les faits suivants dont la corrélation cadre dans l'adéquation explicative de cet exposé:

- (a) les clitiques présentent plus d'allomorphes que dans les autres langues romanes;
- (b) le gérondif employé seul déclenche l'enclise des pronoms (*văzîndu-mă*)
- (c) le seul clitique o (p.3 acc. fém. sg.) est enclitique dans certains environnements, notamment derrière le part. passé du passé composé (*am văzut-o*), du futur antérieur (*voi fi văzut-o*), du conditionnel passé (*aş fi văzut-o*), et derrière l'infinitif du futur marqué par *oi*, etc. du conditionnel (*aş vedea-o*).

Il est clair que le roumain, comme toutes les langues romanes d'ailleurs, favorise l'antéposition des clitiques, en accord avec la tendance romane à la prédétermination. Mais il y a plus: en limitant l'enclise à quelques contextes spécifiques seulement de la forme non-finie du verbe (V), le roumain occupe une position intermédiaire entre le français, où la proclise est de rigueur¹ et les autres langues romanes, où l'enclise s'observe avec tout le paradigme non-fini du V. Ce comportement est conforme à la typologie générale de la morpho-syntaxe verbale du roumain qui tend, plus que la majorité des langues romanes, vers la prédétermination des morphèmes grammaticaux au lexème verbal: non seulement les auxiliaires (Aux) du passé, du futur, du conditionnel, mais aussi les marques du subjonctif (să) et de l'infinitif (a) s'antéposent.

Comme le roumain se caractérise vraisemblablement en même temps par un principe séquentiel qui rapproche les morphèmes porteurs de l'information sur les personnes (les arguments de la proposition)², il s'est créé pour les clitiques personnels une double contrainte positionnelle, qui n'a guère été valorisée dans les descriptions antérieures.

En effet, d'un côté le clitique personnel s'antépose immédiatement à la forme verbale finie, avec laquelle la cohésion sera d'autant plus forte que cette forme est un Aux, porteur d'information grammaticale, non lexicale. On notera entre le clitique et l'Aux non seulement l'impossibilité d'intercaler des adverbes, mais également l'effacement des limites syllabiques, deux faits qui sont facultatifs — sous des conditions définies — devant le lexème verbal:

- Îl mai arată
- * Îl mai am arătat
- Îl arată / L-arată
- * Îl am arătat / L-am arătat

Que l'on compare l'emploi lexical et l'emploi grammaticalisé de *a avea* dans:

Îsi are familia la țară
Și-a văzut familia

Il résulte de la tendance à la prédétermination et du principe de cohésion entre les morphèmes de personne que de l'autre côté le clitique suivra forcément les marques verbales antéposées qui ne portent pas sur la personne (*să-l văd*). De cette

¹ Dans notre analyse, nous faisons abstraction de l'impératif affirmatif dont l'enclise se manifeste dans toutes les langues romanes. Le puissant accent d'intensité qui frappe cette forme expressive, et la distingue ainsi de façon supra-segmentale des autres formes verbales empêche probablement les clitiques atones de s'antéposer, à moins qu'ils puissent s'appuyer sur un élément dont l'anticipation est inévitable.

² Ce principe sous-tend peut-être aussi la généralisation d'un pronom clitique possesseur auprès du V dans une construction non-marquée, plutôt qu'un morphème de possession dans le syntagme nominal (*îi spală mașina* /v/ *spală mașina lui*).

façon, le clitique roumain se situe, au niveau distributionnel, toujours devant la forme verbale accompagnée de l'information itérative sur la personne du sujet, et au cas échéant derrière les marques verbales qui n'informent pas sur la catégorie de la personne³.

Le principe de la cohésion des marques de la personne implique aussi qu'une marque non-personnelle postposée n'attire le clitique à sa droite que lorsque la forme finie est également postposée (*văzutu-l-am*), ou qu'il n'y a pas de forme finie. Ainsi l'enclise au gérondif (*arătîndu-le-o*) n'apparaît plus comme exceptionnelle, mais correspond au contraire à la double contrainte distributionnelle.

Inversement, la double contrainte implique que l'antéposition du clitique au V aura toujours lieu, dès qu'une forme verbale est précédée soit d'une forme finie sans marque interposée (*îl voi vedea /v/ am să-l văd*), soit d'une marque modale, comme c'est le cas de *a* pour l'infinitif (*a-l vedea*) ou de *să* pour le subjonctif (*să ți-l fi arătat*). On comprend en même temps la position des clitiques dans les variantes du futur avec *o să* et *am să*, où le clitique se place, conformément à la double contrainte, entre la marque non-personnelle et la forme finie du complexe morphologique verbal.

L'existence de la double contrainte rend plus évident, enfin, le parallélisme avec le français et l'écart avec les autres langues romanes. Tout comme en français la présence quasi générale d'un clitique sujet à gauche, qui constitue avec le V un seul mot phonétique et est dominé ainsi par le noeud V plutôt que par le noeud SV⁴, expliquerait en partie la généralisation absolue de la proclise, le développement diachronique de morphèmes verbaux à gauche du lexème verbal favorise la proclise en roumain (tendance à l'homogénéité syntaxique), à tel point que l'enclise ne se limite plus qu'aux quelques formes non-finies postdéterminées.

2. C'est dans cette optique qu'il convient d'évaluer le comportement aberrant du pronom *o* qui n'obéit ni au principe de la cohésion des morphèmes de personne, ni à la double contrainte distributionnelle dans quelques environnements avec l'infinitif ou le participe passé, où *o* est obligatoirement enclitique:

Am văzut-o
Ion ar cunoaște-o
Aș fi văzut-o
Oi cunoaște-o

³ Que l'on compare avec les descriptions de R. Marinescu (1973: 233), qui définit les clitiques roumains à gauche par zéro, en opposition avec le français.

⁴ Nous faisons allusion ici à l'analyse proposée par R. Kayne (1977: 86sv.).

L'agrammaticalité de *o* en proclise tient — on le sait — au vocalisme initial de l'Aux. Dès que l'Aux commence par une consonne, l'interdiction est levée:

Ion o va cunoaște⁵
Aș fi vrut s-o fi văzut

C'est que la contrainte qui bloque l'application des règles syntaxiques formulées ci-dessus, est de nature phonologique. Ce n'est pas neuf. J. Bredemeier (1976: 37—42) insistait déjà sur le fait que du point de vue phonotactique, *o* se comporte dans certaines structures comme un Aux commençant par une voyelle; l'enclise de *o* s'expliquerait ainsi par une collision homonymique avec l'Aux à initiale vocalique: "Die postverbale Stellung des Kl_A[= clitique accusatif] *o* hat sich in den Strukturen durchgesetzt und grammatikalisiert, in denen bei präverbaler Position die Gefahr einer Verwechslung oder einer Kollision mit einem Aux [= Aux à initiale vocalique] bestand" (J. Bredemeier 1976: 41).

Pourtant cette thèse, très vraisemblable, ne s'applique pleinement qu'à un ensemble réduit des formes et combinaisons concernées. La réticence à l'égard de la proclise de *o* tient à la fois à la physionomie exceptionnelle de ce morphème dans le paradigme morphologique des clitiques objets, et aux propriétés spécifiques de l'allomorphisme de ceux-ci. Malgré le grand nombre d'allomorphes, chaque clitique se caractérise par un noyau stable, qui fonctionne comme forme distinctive. Ce noyau formel est toujours /+ consonantique/; en effet, l'allomorphisme affecte seulement les segments vocaliques⁶, qui n'interviennent que dans des buts phonotactiques, notamment quand une syllabe est nécessaire, p. ex. lorsque les limites morphémiques ne s'effacent pas (*mă interesează, îl cunoaște*⁷), ou en combinaison avec un autre clitique (*mi-l dă, mi-i dă, dă-ni-le!*). Le tableau suivant montre la régularité remarquable du système morphologique:

datif		accusatif			
sg	pl	sg		pl	
		masc.	fém	masc.	fém
1 <i>m_i</i>	<i>n(ę)/n_i</i>	<i>m</i>		<i>n(ę)</i>	
2 <i>f_i</i>	<i>v/v_i</i>	<i>t(ę)</i>		<i>v</i>	
3 <i>i_i/i</i>	<i>l(ę)/l_i</i>	<i>l</i>	<i>o</i>	<i>i_i/i</i>	<i>l(ę)</i>
	<i>ș_i</i>			<i>s</i>	

⁵ L'enclise de *o* est facultative avec le futur marqué par *voi...* et relève du registre parlé et populaire (cf. A. Niculescu, 1973: 470). Ceci vaut également pour l'infinitif employé seul: *a vedea-o, faptul de a fi văzut-o* (ce dernier ex. d'après A. Lombard, 1972: 211).

⁶ A condition que l'on fasse abstraction de la structuration morphologique particulière de /p3 non réfl./ dont le morphème est réalisé tantôt comme /l/ tantôt comme /ø/, que nous considérerons comme les noyaux stables, à côté de l'inalysable *o* (cf. ci-après).

⁷ Comme les sonantes (l, m, n) peuvent constituer le noyau d'une syllabe, le segment vocalique peut faire défaut dans le débit rapide: *l vad, l prind* (cf. A. Lombard, 1972: 235).

A première vue, deux formes seulement font exception au caractère / + consonantique/ du noyau stable et distinctif du morphème. Ce sont *îi* à la fois p3 datif sg. et p3 acc. masc. pl., et *o*, p3 acc. fém. sg.

La première exception toutefois ne résiste pas à un examen approfondi. En fait, le noyau distinctif de ce clitique n'est pas /*i̇*/, mais /*ø*/, ensemble avec /*l*/ allomorphe du morphème /p3 non réfl.⁸. /*i̇*/ est la marque tantôt du datif (cf. les autres clitiques au datif *m + i̇*, *t + i̇*, *s + i̇*), tantôt du masc. pl. Cette analyse est confirmée (a) par le comportement morphonologique identique de la même marque auprès des autres clitiques du datif (*îmi*, *îti*, *îşi*), où *i̇* devient vocalique dans les mêmes conditions, (b) par l'existence des mêmes allomorphes /*i̇*/ et /*i*/ du masc. pl. dans d'autres environnements (p. ex. *copii*, *codri*), (c) par la présence parallèle de /*e*/ pour le fém. pl. dans le système des clitiques, (d) par le fait que le clitique *îi*, qu'il se présente sous sa forme vocalique ou non, déclenche les mêmes modifications phonotactiques dans son environnement qu'un morphème consonantique, ce que nous attribuons à la présence du morphème /*ø*/:

dîndu-l, dîndu-i-l	/v/	dînd-o
arată-l, arată-i-l	/v/	ascult-o
să-l arătați, să i-l arătați	/v/	s-o arătați

Le caractère exceptionnel de *o* dans le paradigme des clitiques saute aux yeux. C'est le seul clitique dont la forme distinctive est / + vocalique; — consonantique/; c'est aussi le seul clitique qui soit altérerait sa base formelle devant un Aux à initiale vocalique, soit ne formerait pas une seule syllabe avec l'Aux, à l'opposé des autres clitiques (*l-a dat*, *mi-a dat*, même *ne-a dat*, *te-oi vedea*). Etant donné l'effacement des limites morphémiques devant l'Aux à initiale vocalique, et le témoignage de S. Pop (1948: 49) à propos de la prononciation *luat-u-am* de la langue parlée⁹, il est probable que le contact avec *a-* ou *o-* réduirait le clitique tantôt à zéro, tantôt à un segment /-vocalique/, à d'autant plus forte raison que, selon certains auteurs (cf. e.a. DOOM 1982: XI), la dévocalisation de *oa* serait plus forte en position initiale absolue que derrière consonne (*oameni* [wa] /v/ *toată* [oa])¹⁰. Ainsi ce serait le seul environnement où un clitique ne garderait pas intact son noyau formel distinctif, ce qui serait d'autant plus exceptionnel que le trait vocalique de *o* l'emporte dans tous les autres contextes phoniques (cf. les exemples ci-dessus *dînd-o*, etc., de même que *n-o vede*, *dați-o*, *v-o da*, *ne-o da*, *le-o da*, prononcés /nø/, /lø/ ou /nø/, /lø/ d'après I. Calota 1986: 12).

⁸ Nous contestons ainsi l'analyse de R. Bley-Vroman (1977: 26), qui propose /*e*/ comme morphème /p3, non réfl./, en considérant, sous l'inspiration de P. Postal, l'article défini et le pronom personnel comme des variantes de la même unité.

⁹ C qui contredirait la thèse de I. Calota (1986: 76) selon lequel une diphtongaison entre *o* et *a* serait exclue. Même sous cet angle, le comportement du clitique serait exceptionnel: il n'obéirait pas à l'effacement des limites morphémiques devant l'Aux vocalique.

¹⁰ Une différence entre /*qa*/ et /*ya*/ est contestée par I. Calota (1986: 18—26), en faveur de /*ya*/.

L'enclise de *o* dans les constructions mentionnées s'avère ainsi être le résultat d'un conflit entre les lois prosodiques du roumain, où *a* prime toujours sur *o*, moins ouvert, dans la synérèse, obligatoire devant l'Aux selon le principe de la cohésion des morphèmes personnels d'une part, et la stabilité du noyau distinctif vocalique du clitique /p3 acc. fém. sg./ d'autre part, d'un conflit aussi entre l'élément dominant de la synérèse (*a > o*) et l'information sémique dominante (*o > a* Aux), entre les possibilités d'allomorphisme d'une forme à base /+ consonantique/ et d'une forme à base /+ vocalique, — consonantique/.

On déduit de cet ensemble complexe de principes en conflit, que *o* abandonne l'enclise dès que sa base vocalique n'est plus guère menacée:

- (a) devant un Aux à initiale consonantique (*o voi vedea, s-o fi văzut*);
- (b) devant un lexème verbal, où la limite syllabique est facultative et où le clitique n'a pas de choix, selon sa définition distributionnelle (*o ajută, o oprește come mă ajută, mă oprește*);
- (c) éventuellement, devant un Aux à initiale vocalique, à condition que *o* soit précédé d'un autre clitique personnel, avec lequel il forme une syllabe à part entière¹¹.

En revanche, en cas d'inversion de l'Aux, les règles de placement clitique, telles qu'on vient de les formuler, interdisent à *o* une autre position qu'entre le participe passé (postposition au morphème personnel): cf. les exemples archaïques du type *văzutu-l-am*.

Aussi *o* est-il rare dans cette construction, relativement aux autres pronoms clitiques (cf. J. Bredemeier 1976: 41).

Enfin, les cas d'enclise facultative ne peuvent s'expliquer que par une tendance naturelle à la régularisation de la structure de surface "Aux_{fut} + V non fini + *o*" et "Inf + *o*" (*a vedea-o, voi vedea-o*, cf. note 5 ci-dessus)

3. Nous avons essayé de démontrer qu'une double contrainte distributionnelle (antéposition avec forte cohésion aux formes verbales finies; postposition aux morphèmes non-personnels) est responsable du comportement syntaxique des clitiques, auxquels seulement la forme *o* fait exception, par ses propriétés formelles particulières. De cette façon, le roumain favorise la proclise, à tel point que l'enclise se limite aux formes non-finies postdéterminées (notamment le gérondif d'une part, et à des conditions d'ordre phonologique (valables pour *o*) d'autre part.

¹¹ Cf les exemples archaïques de J. Bredemeier (1976: 38—39: cu *urzici i-o am freat*) qui souligne le lien entre la proclise de *o* et la présence d'un autre clitique.

BIBLIOGRAPHIE

- Bley-Vroman, R. (1977): "Rumanian Pronoun Morphology from a Generative Point of View", in: S. Alexandrescu (ed.): *Transformational Grammar and the Rumanian Language*. Lisse, De Ridder.
- Bredemeier, J. (1979): *Strukturbeschränkungen im Rumänischen. Studien zur Syntax der prä- und postverbalen Pronomina*. Tübingen, Narr.
- Calota, I. (1986): *Contribuții la fonetica și dialectologia limbii române*. Craiova, Scrisul Românesc.
- DOOM: *Dicționarul ortografic, ortoepic și morfologic al limbii române*, Bucurest, Ed. Academiei RSR, 1982.
- Iliescu, M. (1975): "Pentru o sistematizare a predării pronumelui personal neaccentuat românesc", in: *Limba Română*, 24, 51—62.
- Kayne, R. (1977): *Syntaxe du français. Le cycle transformationnel*. Paris, Seuil.
- Lombard, A. (1972): Les pronoms personnels du roumain. Aperçu syntaxique, in: *Studier i Modern Språkvetenskap* 4, 190—249.
- Manoliu, M. (1968): *Sistematica substitutelor din româna contemporană standard*, Bucurest, ed. Academiei R.S.R.
- Marinescu, R. (1973): "La syntaxe des particules pronominales pré/postverbales en roumain et en français. Analyse contrastive des contraintes de surface", in: *Cahiers de linguistique théorique et appliquée*, 10, 223—245.
- Marinescu, R. (1974): "Comparaison morphosyntaxique des pronoms personnels en roumain et en français. Analyse distributionnelle des formes réduites", in: *Bulletin de la Société Roumaine de Linguistique Romane* 10, 37—53.
- Niculescu, A. (1973): "Pronominalizzazione clitica rumena e romanza. Approccio tipologico", in: *Revue Roumaine de Linguistique*, 18, 467—476.
- Pop, S. (1948): *Grammaire roumaine*, Berne, Francke.

Povzetek

ROMANSKA TIPOLOGIJA IN STAVA NENAGLAŠENIH OSEBNIH ZAIMKOV V ROMUNŠČINI

Nenaglašeni osebni zaimek kot objekt pozna v romunščini enako skladnjo kot v drugih romanskih jezikih: proklitična stava je skorajda pravilo, v soglasju s težnjo, da stoji determinant na prvem mestu, kar je nasploh značilnost morfologije romunskega glagola.

Imamo pa vendar dve izjemi: a) zapostavljanje za gerundijem; b) zapostavljanje zaimka 3.os.ed.ž.sp. o, še prav posebej v sestavljenem preteklem času.

Prvo odstopanje je mogoče razložiti z dvojno prisilo: stava spredaj je značilna pri osebni glagolski obliki, pri čemer je kohezija močnejša, stava zadaj je značilnost neosebni glagolski obliki v več romanskih jezikih.

Odstopanje v stavi zaimka o je pogojeno s fonotaktičnimi načeli. Z ene strani je tako zagotovljena jasnost: ob trčenju samoglasnikov o in a zmeraj prevlada a in potemtakem o am vžut ne bi bilo razumljivo, am vžut-o 'videl sem jo' pa je. Z druge strani pa gre za priobčevalno strategijo, saj zapostavljeni zaimek o posreduje dominantno informacijo, pomembno za ves sestavljeni glagol.

PRESENT-DAY TENDENCIES IN THE MORPHO-SYNTAX OF ISTRO-ROMANIAN DIALECT

As compared to the idiom spoken by the southern Istro-Romanians who people several small villages and hamlets in the south of mount Učka, and speak a language subject to constant changes¹, the idiom spoken by the inhabitants of Žejane (Yugoslavia) has preserved to a higher degree the archaic structures and elements inherited from proto-Romanian. The Istro-Romanians of Žejane have lived compactly to our days (102 house numbers, about 400 speakers)², being more isolated from the massive influence, of Croatian (i.e., the literary variant of the Ceacavian dialect), and offering us, through their language, a pattern of Romance idiom (of the Romanian type) that has long opposed, especially phonologically and morpho-syntactically a powerful alloglotic influence (Croatian, Slovenian, Italian). The restrictive use of Istro-Romanian, especially in the last five decades (since it is hardly an instrument of communication, especially for the young commuters employed in the factories of Rieka, Opatia and the neighbourhood, or for those who, through mixed marriages, moved to other Yugoslavian towns of villages) is a process in full development even nowadays.

Though bilingual, both old and young Istro-Romanians have a well outlined linguistic awareness, being able to prove in fact that to speak "a cuvîntă po našu, po žejanski" means something totally different from to speak "a cuvîntă po hrvatski".

The data offered by our investigations made in Žejane and Sušnjevića (in March, April and August, 1982), by which we checked, in the light of linguistic and

¹ Sušnjevića, the place where most of the southern Istro-Romanian speakers live, is situated on an important road (Pazin-Paz-Labin), where, in the past, people used to speak Italian (Istro-Venetian) a lot, and now speak Croatian. On the other hand, in Žejane, which used to belong, in the past, to the Slovenian administration in Podgrad (Cittanova sul Carso) and to the Slovenian linguistic territory, having been geographically more isolated until the third decade of our century — and less subject to Italian influences, old Istro-Romanian elements have been better preserved.

² The number of Istro-Romanians seems to differ from one author to another, in various statistics published along the years, oscillating between 525 (in 1850, Fr. Miklosich), 674 (in 1913, Schück), apud Sextil Pușcariu, in collaboration with M. Bartoli, A. Belulovici and A. Byhan, *Studii istroromâne*, II, București, 1926, p. 42—43; 450—500 (in 1959—1963); cf. August Kovačec, *Descrierea istroromânei actuale*, București, 1971, p. 23; and 500 (in 1964), cf. Radu Flora, *Slovenačke leksičke posudjenice u istrorumunskom*, "Linguistica" XII, Ljubljana, 1971, p. 68. We should notice that, while the number of the southern Istro-Romanians decreased rather rapidly according to the statistics we know (from 2428 in 1850, after Fr. Miklosich, to 800—1000 in 1959—1963, after A. Kovačec), in Žejane, the number of the Istro-Romanians did not decrease so dramatically in time.

statistical base structures of the idiom spoken in Žejane, has confirmed that the pressure exerted today by the Croatian goes through all the levels of Istro-Romanian, the morpho-syntactical one included. But this influence manifests itself in different ways, being reflected by numerous borrowings, and also by Istro-Romanian innovations, following some Croatian pattern, and still remaining acquisitions of this idiom, as alloglotic elements, adopted to the Istro-Romanian linguistic system. By no means does this influence appear under the form of massive dislocations and disintegrations of whole compartments of the system, through the replacement of the native linguistic structures by foreign ones, in some rare cases, though, this may happen, especially at the discursive level of speech, when the bilingual Istro-Romanian, out of various reasons, occasionally passes unawares from one code to another, alternating the linguistic structures³.

To illustrate the ease of the transition — in speech — from the Istro-Romanian code to the Croatian one and vice versa, we shall reproduce here two texts belonging to individuals of different generations:

“... Ke š-iča-n vârh de selište sus ... av ... *stâra crkva*, *stâra bisereka*, *betâra bisereca* ... e ši d-atunče pac a fakut. Nu štivu dupa kâta vreme av jos verit, oânč av čaoâta bisereka facut, če-i ân Mune ... (Sanković Mate, aged 78, Žejane).“

One could see here the concurrence of the parallels in Croatian and Istro-Romanian, the groded transition from the Croatian syntagm to the Istro-Romanian one, first of all through the substitution of the noun (*crkva* — *bisereka*), and then of the adjective (*stara* — *betâra*).

“... Am trei fečor': *doj muški ši o ženska*, *doj fil' ši-o fil'e*. Doi âs ânsurâc'. S-âv ânsurât. Ur âre fil', ur fil'. E ânke-î fil'a de meritât (Doričić Anton, Lu Kljone, aged 55, Žejane).“

Both our collocutors (but not only they) expressed their desire to be recorded while speaking properly “po žejanski“ and, therefore persisted in trying to remember the “forgotten“ equivalents in their idiom.

The “mixed“ character of Istro-Romanian and the bilingualism of the Istro-Romanians have drawn the attention of well-known Romanian and foreign linguists

³ Thus, some of the informers reproduce “perfectly“ older texts, well-fixed in time — poems, songs, proverbs and sayings — or speak with ease about their family and their daily work. But when they are requested to take part in a dialogue, built ad-hoc on different subjects (especially, social administrative ones), there occur, in their speech, numerous switches from the Istro-Romanian register to the Croatian one, with which they are equally familiar, so that it is difficult to establish, each time, from the beginning, whether these switches are accidental or whether we are dealing with hybrid elements and structures of the contemporary Istro-Romanian system, resulting from an interlinguistic mixture.

since the 19th century⁴. Several reasons have been given either to support the theory according to which the dialect under discussion is gradually losing its consistency until it disappears together with its last speakers⁵, or to support the theory regarding the rapid disintegration of Istro-Romanian, through the process of mixing, under the pressure of the contact languages, with cultural and economic (and administrative) prestige, lately under the pressure of Croatian⁶, "the second mother language of the Istro-Romanians", as A. Kovačec remarks (A. Kovačec is the author of the latest monograph of contemporary Istro-Romanian in Žejane).

Despite the multiseccular pressure exerted upon this idiom by Croatian, Slovenian and Italian (Istrian Venetian), Istro-Romanian is actively used only in Žejane (3 kilometers away, in Mune, it has not been spoken for a long time); it is used by the villagers, in the family, in the street, in different everyday or solemn circumstances, on the occasion of traditional folk holidays (e.g., the custom of the masks — "Pust" —, when they go to Opatija), etc. Thus, we cannot say that contemporary Istro-Romanian has an exclusively "familial" status (because it does not!). On the contrary, in Žejane, Istro-Romanian is *the language of the village*, as A. Kovačec states, in the quoted work (p. 195).

Considering the specific character of this dialect, its resistance to foreign influences, also noticed by E. Petrovici and P. Neiescu,⁷ we thought it useful to see if all the borrowings from Croatian penetrate the dialect equally easily and have the same degree of functionality, if all the new acquisitions leave their stamp upon the structure of the idiom to an equal degree, determining its future evolution.

Like any other idiom functioning in an unrelated linguistic medium, the system of Istro-Romanian presents both areas, more resistant to the alloglotic influence, in which the elements of the so-called "prestige" languages penetrate with more difficulty, and in which the persistency of the Istro-Romanian elements is greater (the phonological, morphological and morpho-syntactical systems), and areas in which the alloglotic elements literally invade entire compartments (the vocabulary, but also the sentence word-order suprasegmental elements).

The persistency of the old Latin elements in Istro-Romanian at the phonological level, fully and repeatedly exemplified, is proved again in more recent investigations⁸. The specific phonetic features of this idiom, revealed by Sextil

⁴ See in this respect S. Pușcariu, *Studii istroromâne*, III; București, 1929. References to the latest works about Istro-Romanian see in Petru Neiescu, *Din fonologia dialectului istroromân*, in "Studii și Cercetări Lingvistice" XXXI (1980), nr. 2, p. 137—148.

⁵ Cf. E. Petrovici, *Rezistența sistemului fonologic la o puternică influență străină*, "Cercetări de Lingvistică" IX (1964), nr. 1, p. 35—39; see also A. Kovačec, *op. cit.*, p. 34.

⁶ I. Coteanu, *Cum dispăre o limbă (istroromână)*, București, 1957.

⁷ Cf. E. Petrovici, P. Neiescu, *Persistența insulelor lingvistice*, "Cercetări de Lingvistică" IX (1964), nr. 2, p. 187—214.

⁸ P. Neiescu, *Din fonologia dialectului istroromân*: see note 4.

Pușcariu in his "Studii..."⁹, by his predecessors and followers, are still thoroughly fixed in the speech of the majority of Žejane inhabitants, inquired by us. More or less important modifications can be observed especially in the field of syntactic phonetics.

We concentrated on older or more recent morpho-syntactical processes, on the concurrence, in the speech of our collocutors, of structures belonging to the Slavic and the Romanian types, on their frequency in recorded texts of different lengths, on the functionality of the Istro-Romanian morpho-syntactical structures in various situational contexts. In connection with this comportment of contemporary Istro-Romanian; we notice especially the well-preserved forms in the paradigm of the noun, of the pronoun and of the verb.

What we should mention in connection with the evolution of the idiom is the deep tendency, especially of the young people, to modify their articulatory basis under the influence of the Ceacavian Croatian dialect, which had important effects on the proper reception of the messages by the research worker, although he masters Romanian and Serbo-Croatian, and is acquainted with Istro-Romanian as well. The (special) articulation of some sounds, especially of some groups of consonants at the boundary of two distinct lexical units, makes many utterances difficult to understand. Because of this, mutations appear on the level of syntactic phonetics, with consequences easy to foresee in the evolution of the idiom, which will have to form the object of several future, complex investigations.

From among the morpho-syntactical elements of the idiom that contribute to the persistency of Istro-Romanian, to its preservation as a "linguistic island" in a medium strongly influenced by Croatian, we notice first of all, the well — preserved forms in the paradigm of the noun, the pronoun and the verb.

The analytical forms of the nouns marked in the Genitive-Dative by *lu* (masc.) and *le* (fem.), e.g., *lu bovu*, *le mul'ăre* are widely spread. Synthetic forms can be found only in poetry, sayings and proverbs, where these forms became fixed long ago¹⁰. E.g.,

Oî l'epure nu žukâ / Ke te bâte măja ta/
Ku spinušu pluguluĵ / Preste buka curuluĵ.
(Sanković Mila, Lu Tonić, aged 47, Žejane)

One could observe the good preservation of the possessive and demonstrative adjectives and pronouns, of old forms inherited from proto-Romanian, which had a specific evolution in Istro-Romanian, but which became stable depending on person, number of possessors and possessed objects, case, gender, exactly like in

⁹ See note 2.

¹⁰ *Op. cit.*, p. 20—25.

Dacian-Romanian. At the same time, one could note the generalization of the forms without emphatic *a* (*čela*). For example, here is a text about photos:

“Časta-*î* fil’*a* lu frătele. Česta. Â česta-*î* fil’*u* a lui, pak li s-av učis. Siromăku, de-osemnaist let. Ku avtu-av mlatit ân stăblo ši učis s-av. Â deco! De osemnaist let li s-av učis. *Îa* Ku avto. Časta-*î* ča lu a mel’*ve* frăte fil’*u*. Česta-*î* fil’*u* a lui. Česta-*î* unukulu lu a lui. Česta-*î* spomeniku a mel’*ve* fil’ če *î*e-n Australie murit. Ačasta-*î* Eda. Biserka lu Draghe când s-â meritât ... Časta-*î* casa čel’*ve* če-*î* cu câlu ...)

(Sanković Katarina, aged 81, Žejane)

Other constructions that are frequently met are those with the personal pronoun in the Dative; they underline the idea of appurtenance in contexts about family members, friends, as in the following text about the family photos in the photo album:

“Česta mi-e Sergio. Časta mi-e amerikanka ši frătele meu mai betar če-*î* ân Trst. Časta-*î* Ilco, sev fil’*u*, mev nepot ši uicu... Časta mi-e sora ši omu ... *Îo* ši Robert, le Biserke fil’*u*, *îa*, unuku. Časta m*î*-e le sora din Toronto fil’*u* ...” (Turković Draga, aged 56, Žejane).

As far as the Istro-Romanian verb is concerned, we can notice that the old inflection is well-preserved, generally, but that among the tenses of the indicative, the most frequently used are the present, the future and the perfect. The forms of the restrictive conditional occur both in the speech of the adults and in that of the younger generation:

“...Ke *î*-a zis ke va făče karle čela profesor ča knige d-este trej selišt. Kum s-o popalit cân a fost â ča oste ši ča. Ali nă-v ânka *î*ešit. N-âm avzit se *re* *î*eši ke *re*š kumparâ. *Îo* baš *re*š vedę kum s-ar pişe ...”

(Senković Mate, aged 78, Žejane).

“Reš *îo* ân četâte ramâre, ma n-âm kole mes.”

(Turković Sergio, aged 27, Žejane).

The conjunctive has forms identical with the indicative (only the verb *a fi* (“to be”) — has distinct forms for the conjunctive, but even these forms are frequently replaced by indicative ones), following, in use, the Croatian pattern with the conjunction *neka* (more rarely — *se*):

“Kui *î*-e fome, neka-ntreba” (Sanković Maria, aged 50, Žejane).

Even nowadays, the forms of the conjunctive with *neka* occur in parallel with infinitive constructions, which, being old, are thoroughly fixed in Istro-Romanian:

"Š-atunč a verit *spure*" (Sanković Drago — Brko, aged 38, Žejane).

"Veric merindâ!" (Sanković Maria, aged 50, Žejane).

"Akmo morem noj doj be!" (idem.).

"Ši tudi pac s-a mes așteptă la niva de fažou ši de cumpir. Pac s-a morejt așteptă" (Sanković Mate, aged 78, Žejane).

"Fil'i meg ân četâte živi:" (Diričić Jelka, aged 66, Žejane).

"Ši morejt-âm mere ân soldatie..."; "...ke căce se kočé la ur mesic nu-î dost za živi ši mire piaže pemintu lucră ke cire ân pemint lukra si vera je âi sâr..." (Belulović Frane, aged 61, Sušnjevica).

From among the elements that persist the morpho-syntactical system, having a high frequency, both in dialogues and in monologues, one can notice the contracted structures with indefinite pronominal or adverbial value; they are, in fact, predicative, lexicalized formations, of the type: *nuškârle* "somebody", (*nu* + *štivu* + *kârle*), *nuščire* (= *nu* + *štivu* + *čire*) "somebody"; *nuškum*, *nuškât*, *nuškând* ...; *maimoânt'e zi* "the day befor yesterday" (the synthesis of the syntagm *maj moânt'e zi* "the previus day").

Also well-preserved are the constructions with cardinal numerals from 1 to 6, and those with ordinal numerals of Romance origin. Even the numerals from 7 to 19, the tens and the hundreds, which are lexical borrowings from Croatian (unlike in Dancian-Romanian, where they are Romanian formations), are used in speech, following the old Romanian pattern; for example:

"Mul'âra lukra-n šula pâtru ure na dan. Je moreit lukră sto osemdeset ši do ure ... Io voį avę u decembru šestnajstog petdeset ši činč. Ța âre akmo dvajset let..." (Doričić Anton, aged 55, Žejane).

To illustrate the persistency of the archaic elements and of the innovations which do not occur under alloglotic influence, but as a result of internal factors, we shall give, in what follows, two texts in which the old Latin elements and the structures of the Romanian type are preponderant:

"Pure, pure-n fok ke se va stinže. češt'a toc šedu ocol' de špurghet, ma nu va ničur ânutru pure. D-atunče cuvintu ke l'-e răče. Nu prenča pure de sus. Așă. De jos nu, ma de sus." (Sanković Drago — Brko).

"Uri rumuń verit oânča fir ku câl'i. Pac au užejt ziče: Bura domaręăca! Ši Bura sera! Ânka d-atunče štiu, io am vezť, more-į deset let. Pak štiu ši pak am ântrebavejt kum č-av zis. De "šterne" av zis *fântâna*. Noi šternea zičem. Fântâra k'emâm koleř afăra. Betări au zis fântâra. Čel'i č-akâsa skopes ka ši la ușa — čeă-i šternea. E ča če-į afăra fakuta din seliște, č-âv betări fakut, ča se kiâma fântâra po našu" (Sanković Mate).

On the other hand, as we have already pointed out, Istro-Romanian changes its aspect in the compartments less resistant to the alloglotic pressure. The areas subject to the massive Croatian influence have gradually lost their consistency, their specific character; certain subsystems or structures of the idiom have developed under the influence of a foreign pattern (e.g., aspectual oppositions, predicative constructions with neuter adjectives and with adverbs in *-o*, the numerals from 11 to 19, the adverb, the word order with its multiple morphological implications, such as the dropping of the articulated forms of preposed adjectives, the dislocation of the auxiliary from the verb, elliptical constructions, etc.).

The vocabulary, especially, is subject to changes, and this has direct effects on morpho-syntax, because, after all, it is borrowings that explain the morpho-syntactical structures of the mixed type.

Thus, as I. Coteanu¹⁰ says, in the Istro-Romanian basic word stock, from the point of view of their origin, over 30—35 per cent of the terms are Croatian or Slovenian; the figure R. Flora¹¹ gives, on the basis of a study made on a shorter text is 50 per cent. A. Kovačec, on the basis of his statistical glossary of 85,000 Istro-Romanian words, considers that Latin terms belong to the basic word stock, and Slavic (Croatian) words belong to the rest of the vocabulary; he states that Slavic verbs are almost three times more numerous than Romance verbs, but, in contexts, the situation is reversed: Slavic verbs have a lower frequency, as compared to the old Romanian verbs¹².

As a result of the Istro-Romanians pluri-linguism, in morpho-syntax innovations are more numerous than the archaisms. Thus, having taken over the Croatian aspectual oppositions, the verb, which is the part of speech with the greatest functional yield in a complex sentence, has both hybrid structures with Istro-Romanian functional root and indicator (suffix) and with Croatian aspectual indicator (prefix)¹³, as well as complete Slavic structures, in which only the infinitive indicator is of the Romanian type¹⁴: Cf. *legă* — *razlegă*, *plânze* — *zaplânze*, *durmi* — *zadurmi*, *učide* — *zaučide*, *fură* — *pofură*, etc., respectively, *kopej* — *skopej*, *reži* — *obreži*, *leti* — *doleti*, etc.¹⁵

The transfer of Slavic aspectual indicators, together with their functions, in Istro-Romanian shows the ease with which present-day speakers can switch from

¹¹ *Op. cit.*, p. 72.

¹² *Op. cit.*, p. 202.

¹⁴ Cf. similar situations in the Banat subdialect: *întoarce-proi/intoarce*, *veni* — *proveri*, *turna* — *doturna*, *prostî* — *doprostî*, etc.

¹⁴ Like in the Romanian idiom spoken in the valley of the river Timok, in the Negotin area: *prekini*, *prozavi*, *pakui*, *razumeni*, *počni* (*io nu počnesc*).

¹⁵ Cf. T.P. Klepnikova, *Funkcii slavjanskich glagol'nych pristavok v istrorumynskom*, in "Voprosy slavjanskogo jazykoznanija", vyp. 4, Moskva, 1959, p. 34—72.

one language to the other, the general and active character of the bilingualism of Istro-Romanians¹⁶.

As far as the two directions followed by the Istro-Romanian verb are concerned (in the marking of predicativity with aspectual forms), we can notice a tendency to avoid the hybrid suppletive opposition and to fully accept the Croatian aspectual opposition (especially, in the speech of the young people, who use, e.g., cr. *predi* — *spredi* instead of istr.-r. *torče* — *potorče*¹⁷, like in the idiom spoken in the Timok area). There are well preserved hybrid forms in which the Croatian word that should have replaced the Romanian one, has a more reduced phonetical body¹⁸. In the absence of formations like **pi*, **ori*, we meet well-fixed suppletive oppositions, of the following type *be* — *popi*, *ara* — *zori*.

The cases in which the aspectual opposition is not expressed morphematically, it being understood only contextually, are also frequent: *vegl'ă*, *akacă*, *spure*, *trăže*, *ziče*, *muri*, *avzi*, etc.

Another area deeply influenced by the Croatian language is word order. Word order in Croatian is relatively fixed, because syntactical functions are generally expressed morphematically, and Istro-Romanians often use this free word order even where the syntactical functions should be expressed by word order. One of the effects of this free word order is the dislocation of the auxiliary from the verb (cf. cr. *sam ga/jo videla*), e.g.:

Kum âm jo kuvintât, âv ši je, Leka Morâriu ši mul'âra. " (Sanković Anton, aged 82, Žejane)

"Ân kârka ku brenta am âpa purtât. Ku kârkoâta. " (Senković Mila, aged 47, Žejane)

"Mâre voį jo uĉide ...uâstaz am vo uĉis. Įo-l akmo uĉide..." (Sanković Drago — Bârko). "...Kând âm de mic fost ..." (idem.)

"Nu štivu dupa kâta vreme av jos verit" (Sanković Mate, aged 78, Žejane)

"Pak s-âv ku traktoru uĉis." (Sanković Katarina, aged 81, Žejane)

It is true that we should not always look for the cause of these deviations from word order exclusively in the imitation of the Croatian pattern of speech, but — as A. Kovačec¹⁹ points out — also in the need of the Istro-Romanians to express syntactical relations morphologically and to achieve a logical rather than grammatical connection between the parts of the sentence.

¹⁶ About the bilingualism of the Istro-Romanians, see A. Kovačec, *op. cit.*, p. 124. See, also, R. Flora, *Cîteva observații cu privire la bilingvismul manifestat în graiurile istroromânilor*, in "Actele celui de-al XII-lea Congres internațional de lingistică și filologie romanică", II, București, 1971, p. 1009—1022.

¹⁷ Cf. A. Kovačec, *op. cit.*, p. 127.

¹⁸ *Idem*, *ibidem*.

¹⁹ *Op. cit.*, p. 178.

One should also mention the frequent use of elliptical forms by Istro-Romanians and by Croatians, e.g.: "Kum am ȳo kuvintȳt, *ȳv ři ȳe*"; "Deset *ȳm ři viře* (*ȳm durmit ři viře vręme*)".

The use of the neuter forms of adjectives and adverbs, following the Croatian pattern in *-o* in predicative constructions is generalized: *ȳako buro!*, but, also, more rarely: *Bur a fost!* (Sanković Maria)

Cf. also: *Če-ȳ de novo? ȳȳ tȳmno. ȳȳ fino. Ke lor l'-e čȳ fino... ȳe opasno, pote omu muri. Fina řetina, e lungȳo se porta* (M. Sanković)

More rarely, in the older people's speech one comes across forms like: *ȳȳ bire. ȳ, čȳ nu-ȳ bire.* (M. Sanković). Cf. rom. *E bine. Nu-i bine.*

Another field in which Croatian forms have imposed themselves is the Vocative, especially in the case of borrowings: *Kume! Sinko!* (but, as well as with other words, like: *Fetice!*).

"Fęto, fęto, fętice, /Namařec to uřice!/"

Ke-c vȳ veri řrȳȳeru /Rořice la drȳȳkului!" (Maria and Draga Turković — řejane).

Cf. also: "Ce tu plȳnzi musatę fętę?" (Belulović Frane, Frane lu Fabro, Suřnje-vica, aged 61).

Concluding, we must say that the pressure exerted by a linguistic system upon another, with which it is in contact, manifests itself more or less intensely, depending on the resistant or fragile character of the areas where the pressure is exerted, (a) either as a transfer of entire structures and elements, in their original form, unadapted to the system of the contact language; (b) or as a transfer of partial structures and elements.

In this latter case, we may distinguish, between different types of linguistic translation loans (full and half), and hybrid morphological and morpho-syntactical structures, which, in turn, may be of two types, depending on the direction in which the intersystemic pressure takes place and on the character of the systemic forms which impose themselves in present-day innovations, depending on the pattern (internal or external) followed by these hybrid constructions.

Undoubtedly, all hybrid structures are an expression of the instability of some subsystems, belonging to idioms placed in a medium of powerful outside influence. But not all hybrid structures reflect, to the same extent, the state which foretells the further evolution of that idiom, in its various compartments, others are preserved unchanged for a long time, being frequently used by the speakers. Thus, they certify the importancw of the areas in which they occur, the stability and solidity of the respective subsystems, and — finally — the resistance of the idiom to outside influen-

ces, the preservation of its identity through “active resistance” to massive dislocations and maintenance of its specific peculiarities to the disappearance of its last speakers. The latter facts anticipate, in some way or other, the future of the idiom which is subject to the pressure of one foreign language, sometimes the influence of three languages, as is the case with Istro-Romanian. The preservation — in time — of this type of structures — for example — is eloquent from this point of view, as well as the relatively small difference between the Istro-Romanian morpho-syntactical structures present in the texts recorded more than 130 years ago, and published by Pietro Kandler in the magazine “Istria” starting with 1846, and those contained in the texts recently recorded²⁰.

In other words, we would like to state that, in order to see the directions in the evolution of contemporary Istro-Romanian, it is necessary that, besides the interpretation of borrowings and of various types of linguistic translation loans, one should establish, on the basis of materials offered by more recent investigations: (a) the domains of the idiom and the modelities in which its persistent and its non-persistent features manifest themselves; (b) the degree of vitality of the hybrid morphological and morpho-syntactical structures.

Starting from these theoretical considerations, admitted as a premise in the processing stage of recorded data, we have come to the conclusion that, in contemporary Istro-Romanian, the following types of morpho-syntactical structures are obvious in the current speech Istro-Romanians:

I a) Non-hybrid elements or structures of the Slavic type (Croatian, Slovenian) that function as autonomous units in a medium of the Romanian type, for example:

— constructions with pronoun *saki* “each”, “anybody”, *nešto* “something”, *tako nešto* and with adverbs (*iako* “very”; *po romunski*, *po željanski*, *skupa* — *pojedinačko*, *čuda* — *o mârva*, *više nikad*, *gotovo je*), with prepositions (*po*, *za*, etc.) and conjunctions (*neka*, *nego*, *ali*, etc.);

— constructions with adjectives, especially in predicative constructions (*neki je razlika*; *jako-î bolan*; *je nepokretna*, *nego bolna jako*; but also *upala pl’ut’a* “pneumonia”, *čuda* — *o mârva vreme* “a long time — a short time”);

— constructions with numerals from eight upwards (*akmo nazad dvajset let*);

— constructions with adverbial nominal modifiers (*za vreme rata*);

²⁰ See our work *Texte istoromâne și glosar (Cu un studiu introductiv “Istroromâna — azi”)*, Timișoara, 1987, Tipografia Universității din Timișoara.

- adversative — comparative constructions (*ne samo jo, nego više l'udi*)²¹;
- phrases with the Vocative (*Aj l'udi, Isuse!; Kume!*) etc.

I b) Autonomous morpho-syntactical structures of the Romanian type (including the Slavic elements in the older strata, also existent in Daco-Romanian); (see the examples above).

II. Hybrid morpho-syntactical structures of type A and B²²:

II. A) Morpho-syntactical structures of type A are stable and resistant Istro-Romanian structures, in which the Slavic element is adapted, subordinated to the Istro-Romanian system and always functions depending on a certain structure or an Istro-Romanian micro-context, in one and the same unimportant position.

In this case we distinguish two situations, depending on the structure of these formations or constructions:

(1) Firstly, there are the cases in which the lexematic theme is Slavic (Croatian, Slovenian), while the grammatical formant (the inflexion, the article) is of the Romanian type; e.g., the inflexion of the verbs of Slavic origin (*jo obečes, tu obečeš, je obeče, noj obečim, voј obečic, iel' obečes* "to promise"), the situation is the same in the case of the Romanian verbs of Slavic origin in the Dacian-Romanian (*eu sădesc, tu sădești, el sădește ...*), spoken today in Romania or in other areas, for example, in Yugoslavia (in Negotin — Timok area: *jo pakuiesc, to pakuiešč ...* "to pack"; *jo razumenesc, tu razumenešč, noj razumenim* "to understand"; *s-o prekinīt veza* "the connection wascut"; *mă sikiresc* "I'll get angry"; *ne-am prizăvit* "we announced ourselves", following the general pattern, productive on the Romanian territory, in which the flexion forming elements play the main role.

²¹ Although they have the word *omir* "people", the speakers prefer sl. *l'udi*, it being more convenient for them to incorporate, in this Croatian phrase, a Slavic constituent of the construction is manifest. This phenomenon of induction of the terms with the same origin, within more developed syntagms appears frequently in the speech of Istro-Romanians, being fully justified from a psycholinguistic point of view. Thus, when the Croatian autonomous constructions have a wider frequency in a text, we think that we are not dealing with a case of interlinguistic mixture at the syntactical level, but rather with a conscious or unconscious abandonment of the idiom in favour of the official language, out of different reasons (e.g., the speakers' intention to be better understood by the research worker, their mood in certain situations, etc.).

²² The terminology used in this study on the Typology of morpho-syntactical structures, has a conventional character. It is used out of methodological reasons, and it helped us to formulate several pertinent findings about the recorded texts, concerning the functionality of some formations and syntactical constructions in which the Slavic element is obvious and productive, but which, essentially, remain older or more recent innovations of Istro-Romanian, unlike the constructions which the speakers use accidentally while being inquired, when, in order to be more persuasive, they shift from one code to the other.

Another example of such hybrid structures with a greater degree of vitality in the Istro-Romanian system is the articulation of the nouns and adjectives with the definite article (siromăku, selištea, ženskile, muškile, volitvele, sākile, divile, svetile, srednile, drobnile /kumpir/, ġunuku, etc.).

(2) Secondly, there are frequent situations in which, at the level of compound sentences, the building material is Slavic, but the modality in which it functions in a context, its use in the speech of Istro-Romanians is imposed by their linguistic system. For example:

“Okò de sedamdeset let va ave ĵe; Stopedeset metri — zràčna linija; pol de ure; vārhu de selište. Će stec? Oānč živic? Obečes, pak nu plates. Sākile-l pote zaučide. Akmo-s volitvele.” (“He’ she’ll be 70. One hundred and 50 meters — in a straight line; half an hour; the peak of the village; Who are you? Are you living here?; I promise, but I won’t pay. Anybody could kill it. The elections are taking place now”).

II. B) *Hybrid structures of type B* are Istro-Romanian structures with a low degree of resistance, in which the Slavic element plays an important part, although it does not function as a Slavic autonomous element (like in type I a) in a context. Even if it partially adapts itself to the Istro-Romanian system, the Slavic element exerts an active pressure upon it, making the Istro-Romanian linguistic units function following the respective Slavic patterns. There are two situations in this case as well:

(1) When the root (sometimes the lexematic theme) is Istro-Romanian, but the grammatical forming elements are Slavic: cf. the aspectual prefixation system (*torče — potorče, legā — razlegā, latrā — zalatrā, učide — zaučide, mānkā — namānkā, durmi — zadurmi*, etc.); neuter adjectives in -o, used to render predicativity (*Āi fino; āi tamno; āi buro*), vocative forms (*Fēto, fēto, fētice!; Sinko!*).

(2) When the building material is Istro-Romanian, but the modalities in which it functions in the sentence are Slavic (the use of neuter forms of the adjectives to mark predicativity; of ellipsis, of free word order, i.e., the dislocation of the auxiliary from the verb, of some case forms, of some constructions with multiple parts, after the Croatian pattern, etc.) For example, *Više će-ĵ māj buro* (cf. istr.r. *bur*) *Ča nu-ĵ fino. Će-ĵ de novo?* (cf. istr.r. *nou*);

Ān Dunaj a lu Franc Iozef ām fost. Ām, Ām.

A ma la voj de moānt’e fost. Oānče n-uā.

Īo-l voj akmo učide. N-āv ānka ĵešit. Ām āpa purtāt. Vāndut-ām-vo.

... bilo familie, bilo društvo, bilo će ...;

... bilo de pena, bilo de će ...

Here are some general conclusions on the evolution of contemporary Istro-Romanian, in its main compartments:

1. Hybrid constructions (*II B*) seem to be well-fixed, as a result of the resistance to foreign influences of the dialect, in those areas where the speakers did not accept global borrowings, but only the foreign pattern. In such construction, the borrowing of the foreign elements was made gradually, in its more stable compartments Istro-Romanian, has subordinated its acquisitions from Croatian or Slovenian to its own morpho-syntactical system, has restructured them in it.

2. Statistically speaking, in a corpus of 3000 words, the terms of Croatian or Slovenian origin, are almost 1/3 out of the total vocabulary, and the words of Latin origin represent 2/3. Out of the total of 325 complex and compound sentences in the recorded text, the autonomous morpho-syntactical structures of the Slavic type (*I a*) represent 9.5 per cent, those of the Romanian type (*I b*) represent 27.5 per cent and the hybrid structures (*II A*) represent 38 per cent, as compared to type *IIB*, where they represent only 25 per cent.

The ratio between the different types of morpho-syntactic structures differs, in smaller parts of the text, depending on the thematic field tackled. The number of structures belonging to type *I a* and of the hybrid structures of type *II B* increases in the texts dealing with the activities of various administrative and social institutions having Croatian legislation.

3. The following functional aspects are significant for the evaluation of evolutive directions of contemporary Istro-Romanian:

— the relatively frequent use of the autonomous Croatian constructions and of the hybrid constructions of type *II B* (especially by the young people and less so by the adults), in texts where the social administrative aspects are central, and the less frequent use of these structures in texts about the life of the village and the everyday activities of the Istro-Romanians;

— the preservation (with a high frequency) of the Istro-Romanian autonomous morpho-syntactic structures of type *I b* and of the hybrid structures of type *II A*, which means that Istro-Romanian will not disintegrate rapidly under the pressure of the Croatian system, but will keep being used actively as a local idiom, as long as its speakers live.

4. The partial taking over of foreign elements in hybrid structures (e.g., in aspectual oppositions) has been done gradually. Unlike the structures of type *II B*, type *II A* structures reflect the degree of resistance of the Istro-Romanian grammatical system, the fact that the Istro-Romanian elements impose their Romance character upon the hybrid structures, ordering the Slavic material a manner that has been preserved over the centuries.

The full taking over of some Slavic constructions, a phenomenon often encountered in the speech of the Istro-Romanians (of Žejane and Sušnjevića inhabi-

tants), is not a weakness of the system of their dialect, but rather their acceptance, as bilingual speakers, of global borrowings, in their original form, out of social-administrative reasons. The weakness of the system, in the areas that are more susceptible of linguistic disintegration, is illustrated especially by the hybrid structures of type *II B*, in which the limited degree of vitality of the old Istro-Romanian element is evident.

5. Interpreting the entire recorded material, in its most essential points, and reducing the facts of language to types, we come to the final conclusion that the linguistic pressure exerted on contemporary Istro-Romanian affects its morpho-syntactical system, first of all, through the mutations which it produces in the vocabulary and to the extent to which these lexical modifications become absolutely necessary to the respective linguistic community, in its various spheres of communication.

Resumat

TENDINȚE ACTUALE ÎN MORFOSINTAXA DIALECTULUI ISTROROMÂN

În lucrare se încearcă o prezentare sistematică a modului în care se produce *astăzi* concurența structurilor morfosintactice de tip slav (croat/sloven) și a celor de tip românesc. Se remarcă frecvența acestor structuri în texte de diferite marimi și funcționalitatea lor în diverse contexte de situație.

Se disting, în acest sens, patru tipuri principale de structuri morfosintactice, curent utilizate de vorbitorii istroromâni, în care ponderea și stabilitatea o are fie (1) elementul de tip slav adaptat (a) integral sau (b) parțial sistemului lingvistic istroromân, fie (2) elementul de tip românesc cu o funcționalitate (a) autonomă în plan sintagmatic sau (b) dependentă de modelul slav.

Rezistența idiomului la presiunea aloglotă masivă se reflectă tocmai în combinațiile lexico-sintactice *mixte*, care ilustrează tendința de păstrare a identității istroromânei prin 'împotrivire activă' la dislocări masive de ordin sistemic și menținerea particularităților sale specifice pînă la dispariția ultimilor vorbitori.

Elocvent în acest sens este rezultatul analizei unui eșantion de 325 de fraze dintr-un text înregistrat: sintagmele constituite prin alăturarea elementelor de tip romanic și a celor de tip slav reprezintă 38% din totalul construcțiilor delimitate, cele constituite exclusiv din termeni vechi românești — 27%, iar cele formate numai din termeni slav — 9,5%, restul de 25% fiind construcții sintactice, în care elementele constitutive vechi românești sînt structurate morfosintactic după model slav (croat/sloven).

SULLO STATUS LINGUISTICO DELL'ISTRIOTO MEDIEVALE

0. CENNI INTRODUTTIVI

In questo saggio non intendo ricostruire la prima *facies* dell'istrioto (detto anche *istroromanzo*, IR) il che è almeno per ora impossibile (per mancanza di testi anteriori all'anno 1835 e per l'esigua mole di dati sicuri ottenuti in chiave comparativa e diacronica), ma formulare una nuova ipotesi sullo status degli idiomi tuttora esistenti, però profondamente venetizzati, di Rovigno, Dignano, Valle, Fasana, Gallezano e Sissano (Rovinj, Vodnjan, Bale, Fažana, Galijana, Šišan), e di quelli estintisi in un passato non molto lontano (per es. di Pola/Pula, Orsera/Vrsar), dai loro inizi fino all'anno 1500.

Dal punto di vista geografico l'Istria non fa parte dell'Italia. Politicamente ha appartenuto, in parte o totalmente, con una sola eccezione, a stati aventi il loro centro fuori di essa. Di questi i più importanti erano (o sono): l'Impero Romano, la Repubblica di Venezia, l'Impero di Bizanzio, il Sacro Romano Impero, lo Stato patriarchino con sede a Aquileia, l'Austria, la Croazia, l'Italia e la Jugoslavia. L'unico stato autoctono fu quello fondato dalla tribù illirica detta Histri con sede a Nesactium (it. Nesazio, croato Vizače) le cui rovine si trovano presso Valtura (a NE di Pola). Limitato al comune di Pola e a zone limitrofe fu lo stato costituito dalla famiglia nobile dei Castropola (questa signoria che resse i destini della città ribelle a Venezia fra il 1310 e il 1331 fu abbattuta da un "colpo di stato", organizzato da Venezia).¹

Sull'estensione del territorio detto *Italia* dall'antichità (in origine *Italia* designava soltanto l'estremità meridionale dell'odierna Calabria) fino ad oggi cfr. Soubielle (1982), Marcato (1990c) e, per quello che riguarda l'Istria fino alla fine del Quattrocento, Colussi (1987).

¹ Dopo la fine politica di questa famiglia "fieramente anti-veneziana" la città di Pola perdette una buona parte della propria importanza per ragioni indipendenti dalla sua "dedizione" definitiva; cfr. Crevatin 1975, p. 78: "Per quanto Pola potesse essere considerata nel XIII sec. la più importante città dell'Istria, la sua importanza diminuì rapidamente nei secoli XIV e XV sia perché la città si andò progressivamente spopolando a causa della malaria sia perché la dedizione di Trieste all'Austria (1382) rendeva strategicamente più importante il controllo del golfo di Trieste e del suo retroterra". Se la prima parte del XIV sec. costituisce il consolidamento definitivo del dominio veneziano in tutta l'Istria occidentale e meridionale possiamo concludere con F. Crevatin, 1989a, p. 552: "Durante tutta la fase del dominio veneziano, dunque, l'Istria, perpetuando il suo particolarismo, non fu in grado di esprimere un centro guida ed un correlato modello linguistico: la sua dipendenza da Venezia fu quindi totale".

Parlando dell'Istria mi riferisco alla penisola omonima che viene divisa dal continente da una linea che congiunge la foce del fiume Risano (slov. Rižana) che si trova fra Capodistria (slov. Koper) e Ancarano (slov. Ankaran) e la baia di Priluk a sud di Mattuglie (croato Matulje). Non considero dunque come istriano il territorio fra la foce del fiume Timavo (a NO di Trieste) e quella del fiume Risano (v. però Collussi, 1987, pp. 507—508).

Dopo la sconfitta dell'ultimo re degli Istri Epulone (a. 177 a.C.) l'Istria (lat. HISTRIA) fece parte della provincia dell'Illirico fino all'a. 42 a.C. quando Ottaviano (il futuro imperatore Augusto) incorporò quasi tutta la penisola (fino al fiume Arsa) alla decima regione dell'Italia (X REGIO VENETIA ET HISTRIA). Il territorio ad est del fiume Arsa costituì la parte più occidentale della neocostituita provincia DALMATIA, ossia della parte più importante dell'ex Illirico. Ciò ebbe anche conseguenze linguistiche. Il riflesso in bocca slava del toponimo ALBONA (croato *Labin*) è emblematico in questo senso e si distingue da quello di MONTONA (croato *Motovun*) che riflette il dittongo istrioto *ow* (Cfr. Tekavčić, 1982b). Ne consegua che mi occuperò principalmente dell'Istria fra i fiumi Arsa e Risano con particolare riguardo alla catena delle città fra Capodistria e Pola (e, tra queste, al gruppo fra Rovigno e Pola, diviso dal resto nell'alto medioevo da un cuneo slavo che raggiunse il Golfo di Venezia a Orsera, ossia in una zona alle spalle di Parenzo (croato *Poreč*)). Agli scopi di questo saggio non è rilevante un altro cuneo slavo che raggiunse il Golfo di Trieste fra la foce del fiume Timavo e Trieste di cui rimane il villaggio peschereccio Santa Croce (slov. Sveti Križ). Si capisce che i due cunei erano "praticabili" (perché non appartenevano a stati slavi)² dal che risulta che l'"isolamento" dell'Istria sudorientale era praticamente inesistente soprattutto se si sa che i collegamenti marittimi erano nel Medioevo più sicuri di quelli terrestri.

1. STATO DELLA QUESTIONE

Sulla latinità dell'Istria cfr. Crevatin (1989a, 1989b, in corso di stampa), Semi (in corso di stampa) e Zamboni (1988b, 1989). Sulla storia medievale dell'Istria cfr. Rojnić (1960), Crevatin (1989a, 1989b), Banfi (1991, pp. 17 ss.).

Come è risaputo gli autori che mi hanno preceduto hanno considerato l'istrioto primigenio o come una lingua romanza a sé stante o come parte (dialetto, idioma affine) di una lingua romanza contigua. Astruendo da sfumature riguardanti lo status medievale o anche attuale di una parte di queste lingue l'istrioto è stato assegnato alle lingue seguenti:

² L'unica parte dell'Istria che nel Medioevo sia stata parte di uno stato slavo (per breve tempo) riguarda quella ad est del fiume Arsa, parte del Regno di Croazia alla fine del XI sec. Mentre in quasi tutte le città della Dalmazia dove si parlava un neolatino autoctono (il dalmatico e, più precisamente, almeno due lingue dalmato-romanze) la presenza di Slavi bilingui contribuì decisamente allo sviluppo del vocalismo, cfr. Muljačić 1990b, in corso di stampa b, c, d, e, in Istria non fu possibile nulla di simile.

1. il ladino (o, per quelli che non credono alla sua esistenza, il friulano);
2. il dalmatico (o un'entità sopraordinata, detta l'illiroromanzo, cfr. Iliescu, 1989);
3. l'italiano (attraverso il veneto o un idioma altoitaliano, detto anche cisalpino, affine ad esso, assai arcaico).

Cfr. Tekavčić (1982a, 1988), Kramer (1987), Blasco Ferrer (1987), Ineichen (1987), Ursini (1989), Crevatin (1989a, 1989b), Zamboni (1988b, 1989), Banfi (1991, pp. 42—44).

In seguito cercherò di formulare una nuova soluzione di questa *vexata quaestio* appoggiandomi su un proprio modello, detto linguistica relativistica, ossia su una sintesi che abbraccia e nello stesso tempo supera i modelli di H. Kloss (1978, 1987) e di J.J. Montes Giraldo (1984). V. per ora Muljačić (1982, 1986, 1989f, 1990d).

2. SU ALCUNI PUNTI CHIAVE DEL MODELLO RELATIVISTICO

Rilevanti per il tema attuale sono tre concetti nuovi che denomino con i termini: *lingua-tetto* (ted. *Dachsprache*), "*dialetto*" (per ragione di brevità chiamo così i *dialetti eterogenei*, detti anche *dialetti per subordinazione*, spagn. *dialectos heterogéneos* o *dialectos por subordinación*) e *macrodiglossia*. Per la genesi di questi concetti e termini cfr. Muljačić (1989f, 1990d), Benincà (1988, pp. 111 ss., soltanto per l'ultimo). Il termine *macrodiglossia* si deve a John Trumper che lo ha usato per primo in un lavoro del 1977, discusso dalla Benincà.

I tre concetti sono stati applicati negli studi sulle lingue romanze nel loro insieme (Muljačić 1988a, 1989c, 1991), sui volgari d'Italia e sull'italiano (che chiamo, per i primi secoli, *fiorentino*, poi *fiorentino* > *italiano* e dal Cinquecento in poi *italiano*) (cfr. Muljačić 1988b, 1989a, 1989d, 1989e, 1990a, in corso di stampa a, f), sul corso (1989b) e infine, però in maniera assai vaga, sul raguseo (Muljačić, in corso di stampa b).

Illustrerò i rapporti fra i tre concetti nuovi partendo da *macrodiglossia*. In molte famiglie linguistiche e non soltanto in quella romanza incontriamo delle situazioni in cui un idioma M(edio) si comporta come un idioma A(lto) di fronte ai propri dialetti e come un idioma B(asso) di fronte a un idioma sopraordinato. Cfr., ai giorni nostri, la triade: l'italiano standard (nella sua varietà regionale veneta che si differenzia in modo assai sottile in diverse sottovarietà subregionali o locali) — il veneto "illustre" (che pure può realizzarsi in diverse sottovarietà) — un dialetto veneto qualsiasi. Prima della "toscanizzazione" della lingua scritta, ossia della penetrazione del fiorentino > italiano nella lingua della poesia (prima lirica e poi epica) e della prosa (prima narrativa e poi espositiva) che inizia debolmente nel primo Trecento e che si afferma nel Quattrocento (cfr. Sgrilli 1989, pp. 458—464, Pellegrini — Stussi 1976, Cortelazzo 1976, Pellegrini 1990, Semi 1988), nel Veneto e nelle zone limitrofe

regnava pure una macrodiglossia. Era composta dalle tre componenti seguenti: il veneto "illustre" (ossia il veneziano rialtino della classe colta) — un volgare veneto, per es. il pavano o il trevisano o il veronese (quest'ultimo viene considerato come "acquisito" perché aveva un sostrato gallico) — un dialetto di una di queste lingue volgari del Veneto e, indirettamente, d'Italia.

Ogni macrodiglossia è composta di due (micro)diglossie aventi però un grado gerarchico differente. L'idioma M è *nel contempo* "dialetto" e lingua (cfr. la congiunzione composta tedesca, cara a G.W.F. Hegel e alla sua dialettica: *sowohl ... als auch*). Contrariamente al modo in cui Ch. Ferguson definì il termine *diglossia* (come un insieme di due varietà appartenenti alla stessa lingua, per es. il greco *καθαρεύουσα* e il greco *δημοτική* i linguisti più recenti seguono J. Fishman secondo cui anche lingue diverse e addirittura spettanti a diverse famiglie possono trovarsi in rapporti diglottici; cfr. la situazione nel villaggio di Säuris (ted. Zahre) (UD) dove coesistono — nella competenza di molti abitanti — il tedesco standard, il dialetto tedesco locale e il friulano (in qualche caso anche l'italiano standard).

Il termine *lingua-tetto* viene usato nel caso che una lingua A serva da "tetto" a un idioma che è ancora un "dialetto" (si considera come normale invece che una lingua standard "copra" i propri dialetti veri e propri, ossia i *dialetti storico-strutturali*, spagn. *dialectos histórico-estructurales*). Una lingua M può, col tempo, diventare un *dialetto* (e allora la macrodiglossia precedente è ridotta in diglossia) o uscire dalla macrodiglossia e ridiventare del tutto indipendente, dunque una lingua A.

Nella discussione dei problemi sotto esame non va dimenticata la differenza che H. Kloss ha fatto fra *lingue per elaborazione* (ted. *Ausbausprache*) e *lingue per distanziazione* (ted. *Abstandsprache*) che non spiego perché suppongo nota alla maggioranza dei lettori. Le noto con le sigle LE e LD (seguite dalla prima lettera del nome della lingua rispettiva, per es. LEI = "lingua per elaborazione italiana"). Una lingua che è nel contempo LE e LD e che subisce una forte pressione di un'altra lingua perde in un primo momento la sua componente elaborazionale, cioè resta soltanto LD. In un secondo momento i suoi parlanti credono soggettivamente di parlare un dialetto della lingua straniera loro imposta (Kloss chiama questo stadio: *lingue per distanziazione apparentemente dialettalizzate*, LDAD). Se la decadenza di simili lingue si riflette anche nella loro forma e sostanza in modo grave, esse diventano dialetti veri e propri di un'altra lingua (ted. *echtdialektalisiert*). Cfr. Muljačić 1982, 1986. Se un dialetto desidera emanciparsi e crea una propria LE (per es. il corso) i suoi parlanti credono, euforicamente, di parlare una lingua "che è come tutte le altre", ossia anche LD sebbene il loro idioma non lo sia (ancora) dal punto di vista oggettivo. Per simili casi ho creato il termine *lingua per elaborazione apparentemente linguistizzata* (LEAL) (*sit venia verbo*). Il fatto che si perde nella prima fase di decadenza quello che si ottiene nella prima fase di emancipazione non è logico (si dovrebbe perdere per prima la componente che si ottiene per ultima). Lo ho chiamato *paradosso elaborazionale*, cfr. Muljačić 1989c).

Va rilevato però che i “dialetti” si trovano in una posizione dipendente non di fronte alla LD ma di fronte alla LE straniera. Se un bel giorno la LE di un “dialetto” non serve più come mezzo di comunicazione fra i parlanti dei propri dialetti, vuol dire che esso è diventato, insieme ai “suoi” dialetti, dipendente della LD vincente. Esso è diventato un suo dialetto; i suoi ex dialetti sono diventati dei sottodialetti della lingua (LD) vincente. Se la LE di un “dialetto” scompare del tutto, i “suoi” ex dialetti rimangono “senza capo” (ingl. *headless*) e si comportano di solito come un esercito battuto che non può più resistere in maniera organizzata.

Avviene assai di rado che simili idiomi si “riorganizzino” e si “linguistizzino”, se le condizioni locali sono particolarmente propizie. Cfr. quello che è avvenuto nel cantone Grigioni dopo la germanizzazione della città di Coira (ted. Chur), iniziata nel 1464 dopo un grave incendio che distrusse una buona parte della città e condusse all’insediamento in massa di artigiani tedescofoni (Holtus 1989, p. 867). Secondo la mia opinione gli idiomi romanci non fanno parte di una lingua ma sono cinque piccole lingue (nel contempo LD e LE) che forse un giorno si fonderanno in una lingua se il *Rumantsch grischun* “inventato” nel 1982 da un romanista benintenzionato “neutro” (il Prof. Heinrich Schmid dell’Università di Zurigo), riesca ad imporsi in modo stabile.

3. I VOLGARI ROMANZI DELL’ISTRIA OCCIDENTALE FINO AL 1500

La “prima venetizzazione” dell’Istria che F. Crevatin (1975, pp. 90 ss.) data *grosso modo* dal sec. XIV ai primi decenni del sec. XVI era stata preparata da almeno due e forse anche tre secoli di conoscenza del veneziano. Fino all’anno Mille, come pensa il Crevatin, i “dialetti locali” erano padroni in casa propria. Poi venne il veneziano in due forme, in una varietà elevata, notata “V”, e in una varietà bassa, notata “v”. Ad essi “si opponevano i dialetti locali (L, una varietà elevata che potremmo pensare guidata da una $\mu\omicron\iota\nu\eta$ regionale⁷⁹, ed l), senza che tale conflittualità si risolvesse a favore del dialetto della Serenissima”. (Crevatin 1975, p. 91). Accetto in linea di massima le sue conclusioni, anche se prive di prove concrete, ma non la terminologia: il veneziano e le due koiné non erano dei dialetti ma delle lingue. Di esse F.C. parla nella nota nr. 79: “L’esistenza di tale $\mu\omicron\iota\nu\eta$ nell’Istria pre-veneziana mi sembra indubbia, nonostante ci manchino prove concrete della sua esistenza. A livello teorico si può pensare ad una *koinè* settentrionale guidata da Capodistria (di irradiazione aquileiese) e ad una meridionale guidata da Pola, ipotesi questa che mi sembra preferibile all’idea di una *koinè* unica; si tratta comunque di problemi per ora prematuri.”, *ib.*, p. 91. Il decorso e la fine di questi conflitti linguistici sono ben noti. F.C. li descrive con il vocabolario coevo (in cui la diglossia interlinguistica era chiamata *bilinguismo*):

“Durante la “prima fase” il veneziano (V) si impose come l’unica varietà di registro elevato e degna di essere scritta: naturalmente non dobbiamo credere che tale privilegio indebolisse i dialetti locali, ma certamente esso (NB. il veneziano,

n. d. A.) influi sulla $\kappa\omicron\upsilon\nu\eta$ regionale, mettendosi alla sua guida prima di sostituirsi del tutto ad essa. E' opportuno ricordare che oltre al veneziano elevato, diffuso da magistrati e prelati, premeva, almeno sui dialetti delle zone costiere, un veneziano marinaro e mercantile, di registro più basso, lingua "ufficiale" del mare Adriatico: la venezianizzazione era dunque verosimilmente differenziata. Graficamente possiamo così descrivere le due situazioni storiche:

$$\begin{array}{ccccc} L & & V & & V \\ l & & v & > & v \text{ -----} \rightarrow l_1 \end{array}$$

Per quanto il veneziano si diffondesse, i dialetti locali (l_1) convivevano con esso nel bilinguismo: al primo erano proprie alcune funzioni ed ai secondi altre, con distinzioni reciproche abbastanza nette. Naturalmente è verosimile che l'influenza veneziana si facesse sempre di più sentire sui parlari locali, ma la loro indipendenza era netta", Crevatin, 1975, p. 91.

Simili congetture verosimili anche se non provate si trovano in più luoghi dei saggi dello stesso autore apparsi nel *LRL, III* (lì non dice però nulla sulla koiné di Capodistria). Cfr.:

"La debolezza del governo marchionale (del marchese di Carinzia, *n. d. A.*) favorì il formarsi di molte signorie laiche ed ecclesiastiche in tutta l'Istria occidentale e centrale: queste a loro volta fornirono, con il disgregarsi della società feudale, i presupposti della formazione dei Comuni. Se in questo processo l'Istria settentrionale appare quanto mai frammentata, l'Istria meridionale sembra avere in Pola il suo centro guida: città importante, ben munita e circondata da un vasto agro produttivo, essa si costituì nel XIII sec. come uno dei centri principali della regione... Giova rilevare che l'Istria *nel suo insieme* non aveva un proprio centro guida in grado di irradiare modelli linguistici. Il nord dipendeva — senza soluzione di continuità, visto che anche Muggia e Trieste erano linguisticamente friulane — dal Friuli; sarebbe naturale ammettere che Pola (che ha certo un passato linguistico istrioto) abbia guidato una parte almeno della storia linguistica dell'Istria meridionale, ma i particolari ci sfuggono. Comunque sia, la frammentazione della quale danno prova i dialetti istrioti sopravvissuti ci insegna che la supposta funzione di Pola è stata comunque resa meno efficace dall'interferenza sociolinguistica del veneziano" (Crevatin 1989b, pp. 551—552).

Ci stupisce però un'affermazione categorica in Crevatin 1989b, p. 558: "L'Istria è area da molti secoli *frammentata*: anche gli stessi dialetti istr., pur nella relativa unità di fondo, mostrano al loro interno sensibili divergenze (ad es. nel vocalismo). Nessun dialetto encorico è riuscito ad imporsi mai come dialetto guida, funzione toccata invece al veneziano".

Esporrò ora la propria visione dei fatti avvenuti nell'Istria meridionale. Lascio in disparte l'Isstria nordoccidentale e costiera centrale (Parenzo inclusa), frammentata anche per il fatto di un numero assai alto di vescovati (delle cinque città più importanti: Capodistria, Pirano, Umago, Cittanova e Parenzo soltanto Pirano ne era priva). Nel Sud invece vi era solo un vescovato, quello di Pola. Quello di Pèdena (croato *Piđan*, che conserverebbe, sebbene palatalizzata, la sorda intervocalica del latino PETĬNA (ma vedi Crevatin 1989b, p. 559) si trovava in una zona slavizzata e non è rilevante per il presente saggio.

La diglossia intralinguistica (cioè entro una stessa lingua) fra il latino scritto e i vari latini parlati cessò di esistere quando il latino non fu più la lingua materna di nessuno. Lascio in disparte il modo in cui ciò era avvenuto (v. ora la nuova teoria sull' "invenzione" del latino medievale, esposta in Wright 1982 e discussa anche da coloro che non l'accettano o che la vorrebbero modificare in parte, cfr. Wright 1991, Jaring 1991); per quanto riguarda la tendenza di datare *più tardi del solito* l'emergenza dei vari romanzi, sono completamente d'accordo con i convenuti al simposio del 1991 e contrario a congetture glottocronologiche di Guiter 1989.

Ci fu una fase definita da G. Devoto "tanti volgari quante le parrocchie" (che ho commentato in Muljačić, 1989a, p. 12) e che ora trovo (poichè essa voleva riferirsi al 5—6 secolo) prematura se non vogliamo intendere questa definizione lapidaria come diglossia intralinguistica su cui v. T. Jaring, 1991, p. 21—22, che non crede che prima di Carlomagno e della sua riforma, o ancora meglio delle sue conseguenze, vi fossero esistite, nella Romània, denominazioni differenti dalle solite (*Latina* o *Romana lingua*):

"In the seventh and eighth centuries, western Europe was a politically fragmented region with an overwhelming rural and local economy. People lived their lives in their villages without many contacts with the world outside. Probably there was considerable dialectal diversification. Thus, what existed was a standardized written language, used by a very small literate elite and associated with the enormously prestigious name of Latin, and in addition a large number of locally spoken language forms without any prestige at all. In my view, these forms may possibly have been named by the name of the village or district, when need arose, but more probably never received a name at all".

Siccome l'italiano come lingua nel senso moderno del termine nasce appena verso la fine del Quattrocento e ai primi del Cinquecento (quando Leonardo da Vinci adoperò per primo l'aggettivo *italiana* come attributo di *lingua*) (cfr. Muljačić 1988b, p. 289) e il veneto come lingua appena qualche decennio prima (come i linguisti constatano "col senno di dopo") dobbiamo contare, intorno all'anno Mille, con una serie di volgari d'Italia e con forse due volgari d'Istria che non sono disgiunti dai volgari d'Italia del tipo linguistico veneto (uso questa perifrasi per non dire *lingua veneta* che ancora non esiste) da una *larga* fascia di tipo linguistico friulano se è vero, come la maggioranza pensa (cfr. Zamboni 1988b passim), che non soltanto

Caòrle (cfr. Marcato 1990a) ma anche Grado (Marcato 1990b), Marano Lagunare (Marcato 1990d) e il "Territorio" dove oggi si parla il bisiacco erano fondamentalmente di tipo linguistico veneto. Sui moltissimi Greci antichi e bizantini nella zona (a cui si deve anche la costruzione della nuova città Justinopolis, riunitasi poi con Capris "Capodistria") v. Zamboni 1988c.

Possiamo postularvi in un primo tempo, fra l'altro, i volgari: Veneziano, Gradese, Aquileiese, Capodistriano, Polesano (e forse anche altri) con i rispettivi dialetti, dunque altrettante lingue comuni di zone assai ristrette in cui la rispettiva LE (soltanto parlata e poi, in qualche caso, anche scritta) serviva come mezzo di comunicazione anche per parlanti di un "suo" dialetto. In questa fase vi si oppongono lingue e dialetti; non vi sono dei "dialetti". Quando una lingua penetra nel territorio di un'altra lingua e quando una gran parte degli atti linguistici quotidiani dei cittadini la cui LE si mostrò più debole vengono da essi perpetuati male o meno male in una lingua abbastanza simile ma "straniera", assistiamo alla nascita di altrettante macrodiglossie. Una di queste fa al caso nostro:

lingua:	Veneziano
"dialetto":	Polesano
dialetti:	Rovignese Dignanese ecc.

Forse l'idioma di Capodistria aveva creato intorno a sè un analogo "campo di forza", dunque una seconda lingua volgare romanza d'Istria.

Benchè fosse stata secondo ogni probabilità amata dalla classe dirigente locale (che in essa vedeva — come del resto l'aristocrazia di Ragusa/Dubrovnik nel raguseo — un segno pregiato delle proprie aspirazioni indipendentistiche) la LE polesana, a quanto sembra, perse, non molto dopo gli eventi del 1331, la funzione di lingua guida che aveva. Non bisogna cercarvi soltanto un'azione intenzionale della Serenissima; anche eventi poco propizi locali e internazionali, di cui alla nota nr. 1, vi avranno contribuito e non poco. Non più *primus inter impares* ma *unus inter pares* il polesano si estinse verso la fine dell'Ottocento. Ma la resistenza di questi al veneziano > veneto era diventata caotica molto prima. Zamboni 1989, p. 256, parla di "non-linear evolution with drastic internal simplification", Tekavčić, 1982, p. 288, di "fenomeni dovuti alla coesistenza di idiomi affini ma di prestigio diverso: interferenze di vari tipi, ipercorrettismi ecc.", Ursini 1989, p. 541, vi trova, seguendo A. Zamboni, "tendenza a sviluppi abnormi e radicali favorita dall'azione di superstrati egemoni" e Crevatin, 1989b, p. 561, pure seguendo Zamboni, insiste sul carattere anfizonale di tutta l'Istria e non solo della zona dove si parlano gli idiomi istrioti per cui questa anfizona "priva di modelli linguistici al proprio interno, viene spinta a continui rifacimenti nei confronti dei modelli linguistici dominanti, rispetto ai quali di volta in volta si adegua o si stacca ipercharacterizzandosi".

La venetizzazione riguarda soprattutto il lessico (cfr. Tekavčić, 1990, p. 214) che conterrebbe una quantità enorme di lessemi imprestati (“...si è cercato nel passato di “epurare” il lessico...di tutto ciò che era veneto...senza rendersi conto che in tal modo più di tre quarti del patrimonio lessicale autoctono verrebbero eliminati”) e il consonantismo, meno il vocalismo e la morfosintassi (Tekavčić, 1982, pp. 277 ss.) ma non bisogna dimenticare che certe specificità, per es. la desinenza *-i* nella 1^a pers. sg. del presente e di certi altri tempi e certi dittonghi, esistono pure in idiomi veneti di terraferma.

4. CONCLUSIONE

L’istrioto non fu parte né del dalmatico³ (non si è potuto provare che l’isoglossa fino a cui le sorde intervocaliche rimangono conservate passi molto ad occidente della linea che congiunge TARSATICA (croato Trsat) e LONGATICUM (slov. Logatec)⁴ né del friulano né del veneziano > veneto (in quest’ultimo caso la sua posizione cambia dopo la “prima venetizzazione”; si è visto che anche prima di tale evento esso era diventato “dialetto” del veneziano che era in procinto di “creare” il veneto). La mia tesi non combacia però con quella notissima di M. Deanović: lui si sforzava di identificarvi delle differenze esclusive o quasi-esclusive nella forma e nella sostanza mentre io insisto su funzioni che si addicono soltanto a lingue A e a lingue M (o “dialetti”).

5. COMPITI FUTURI

Sebbene l’istrioto medievale (il polesano) non sia mai stato in rapporti *macrodi-glottici* con alcun volgare della Dalmazia (o del Friuli) elementi lessicali e altri di questi due tipi linguistici dovrebbero essere presenti nell’Istria occidentale (in ordine inverso di frequenza); bisogna saper utilizzare ingegnosamente i documenti scritti, tutti — almeno quelli notici finora — in latino o in veneto. Dato il ruolo che Venezia ebbe come centro d’irradiazione di bizantinismi (cfr. i riflessi di HEBDOMADA “settimana” nei documenti di Cittanova (Novigrad) e nel veglioto) l’attenzione dovrebbe esser rivolta in primo luogo a elementi genuini latini e fra questi a toponimi, oronimi, idronimi ecc. nonché a lessemi non propri (sostantivi, aggettivi, verbi) caratteristici per una o per ambedue le piccole lingue istroromanze specie se rari nel Veneto e nell’Emilia. Accetto il parere di G.B. Pellegrini, 1985, che entro la Romà-

³ Se con M. Iliescu (1989, pp. 56—57) usiamo il nome *illiroromanzo* (franc. *illyro-roman*) come termine sopraordinato al dalmatico e all’istroromanzo, dobbiamo tener presente che tale sostantivo (e aggettivo) comodo indica soltanto un sostrato comune ma non una lingua reale. A proposito del termine *istroromanzo* che per quasi tutti gli autori è sinonimico con *istrioto* direi che dovrebbe essere sopraordinato ai due volgari d’Istria: il capodistriano e il polesano (soltanto quest’ultimo può, secondo la mia opinione, esser chiamato *istrioto* dopo la sua dialettalizzazione vera e propria, resa possibile dalla venetizzazione di Pola).

⁴ I noti casi CAPRIS > Koper, *CARSICULA > *Kršikla* ecc., non rifiutati da Crevatin, 1989b, p. 559, provano solo un leggero ritardo dell’attestarsi della sonorizzazione in Istria.

nia continua è difficile operare tagli netti e identificare frontiere rigide [“non vi è nemmeno una barriera tra il tipo gallo-romanzo e quello cisalpino gallo-italico rappresentato dal piemontese, specie nella sua fase antica e arcaica o rustica (anche se il piemontese viene di norma considerato un dialetto italiano)... Ma anche i confini tra dominio spagnolo e portoghese non presentano una autentica rottura tra le due varietà romanze dato che i dialetti leonesi, ad. e. — per non parlare del gallego — segnano spesso un graduale passaggio — con numerosi fenomeni non castigliani — al tipo linguistico lusitano” (p. 258)]. Pertanto alcuni riflessi palatalizzati di CA, GA nell’antico piranese (Crevatin 1989b, p. 559) non bastano per pregiudicare in senso “friulano” la prima *facies* di tale idioma. Studi toponomastici e lessicali sono soprattutto carenti per il quadrilatero Umago — Parenzo — Albona — Abbazia e per l’agro polesano ad est di Pola. Per quanto mi consta nessuno ha messo in rilievo l’esito sonoro della -s- latina di NESACTIUM nel croato *Vizaće* né si è chiesto perché da POLA(E) non abbiamo nel croato **Pil* (sulla falsariga di ROMA(E) > *Rim*). Forse il glossario di F. Semi (in c. di stampa) ci permetterà di affrontare con più sicurezza la geografia linguistica medievale della penisola istriana.

Siccome è assai probabile che vi siano grecismi (nati *in loco* e ravennatismi), slavismi, tedeschismi e magiarismi finora non identificati, anche gli specialisti delle dialettologie rispettive dovrebbero occuparsene e aiutare così i romanisti.

E chi più ne sa più ne chieda!

OPERE CONSULTATE

- Arnaldi Girolamo — Pastore Stocchi Manlio (ed.) (1976—1987): *Storia della cultura veneta, I—X*, Vicenza, Neri Pozza Editore.
- Banfi Emanuele (1991): *Storia linguistica del Sud-Est europeo. Crisi della Romania balcanica tra alto e basso medioevo*, Milano, Franco Angeli.
- Benincà Paola (1988): *Piccola storia ragionata della dialettologia italiana*, Padova, Unipress.
- Blasco Ferrer Eduardo (1987): *L’istroromanzo, una lengua-puente? Analisi tipologica e genetica della desinenza di 1ª persona dell’indicativo presente*, in: Holtus Günter — Kramer Johannes (ed.) (1987), pp. 101—113.
- Bruni Francesco (1984): *L’italiano. Elementi di storia della lingua e della cultura*, Torino, UTET.
- Colussi Giorgio (1987): “*Finem Italiae Musium flumen tradidere*” (Pio II, *Cosmographia*, Cap. XVIII): *Per la storia del confine linguistico tra Italia e Slavia*, in: Holtus Günter — Kramer Johannes (ed.) (1987), pp. 505—508.
- Cortelazzo Manlio (1976): *La cultura mercantile e marinaresca*, in: Arnaldi Girolamo — Pastore Stocchi Manlio (ed.), *op. cit.*, vol. I, *Dalle origini al Trecento*, pp. 671—691.
- Cortelazzo Manlio (ed.) (1979 ss.): *Guida ai dialetti veneti, vol. I ss.*, Padova, CLEUP.

- Crevatin Franco (1975): *Per una storia delle venetizzazione linguistica dell'Istria. Prospettive metodologiche per una sociolinguistica diacronica*, "Studi mediolatini e volgari", XXIII, pp. 59—100.
- Crevatin Franco (1982): *I dialetti veneti dell'Istria*, in: Cortelazzo Manlio (ed.), vol. II, pp. 39—50.
- Crevatin Franco (1989a): *Istroromanzo. Storia linguistica esterna*, in: LRL, III, pp. 549—554.
- Crevatin Franco (1989b): *Stratigrafia linguistica dell'Istria*, in: LRL, III, pp. 555—562.
- Crevatin Franco (in c. di stampa): *Storia linguistica dell'Istria in età preromana e romana*, in: Temporini Hildegard — Haase Wolfgang (ed.), *Aufstieg und Niedergang der römischen Welt, II: Principat*, vol. 29: 3 *Sprache und Literatur*, Berlin-New York, Walter de Gruyter.
- Doria Mario (1989a): *Dalmatico. Storia linguistica interna*, in: LRL, III, pp. 522—530.
- Doria Mario (1989b): *Dalmatico. Storia linguistica esterna*, in: LRL, III, pp. 530—536.
- DT = *Dizionario di toponomastica ecc.*, v. Gasca Queirazza Giuliano et alii, (1990).
- Frau Giovanni (1984): *Friuli*, Pisa, Pacini Editore.
- Gasca Queirazza Giuliano — Marcato Carla — Pellegrini Giovan Battista — Petracco Sicardi Giulia — Rossebastiano Alda (ed.) (1990): *Dizionario di toponomastica. Storia e significato dei nomi geografici italiani*, Torino, UTET.
- Guiter Henri (1989), *Confrontations lexicales*, "Revue de Linguistique Romane", 53, N°s 211—212, pp. 269—282.
- Holtus Günter (1989): *Bündnerromanisch. Externe Sprachgeschichte*, in: LRL, III, pp. 854—871.
- Holtus Günter — Kramer Johannes (ed.) (1987): *Romania et Slavia Adriatica. Festschrift für Žarko Muljačić*, Hamburg, Helmut Buske Verlag.
- Holtus Günter — Metzeltin Michael — Schmitt Christian (ed.) (1988): *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL), Band/Volume IV. Italienisch, Korsisch, Sardisch Italiano, Corso, Sardo, Tübingen, Max Niemeyer Verlag (= LRL, IV)*
- Holtus Günter — Metzeltin Michael — Schmitt Christian (ed.) (1989): *Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL), Band/Volume III, Die einzelnen romanischen Sprachen und Sprachgebiete von der Renaissance bis zur Gegenwart. Rumänisch, Dalmatisch/Istroromanisch, Friaulisch, Ladinisch, Bündnerromanisch Les différentes langues romanes et leurs régions d'implantation de la Renaissance à nos jours. Le roumain, Dalmatico/Istroromanzo, Friulano, Ladin, Le romanche*, Tübingen. Max Niemeyer Verlag (= LRL, III).
- Iliescu Maria (1989): *La classification des langues romanes*, in: Kremer Dieter (ed.), *Actes du XVIII^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes. Université de Trèves (Trier), 1986, Tome VII*, pp. 47—63.
- Ineichen Gustav (1987): *Bemerkungen zur Stellung des Istriotischen*, in: Holtus Günter — Kramer Johannes (ed.) (1987), pp. 115—125.

- Janson Tore (1991): *Language change and metalinguistic change: Latin to Romance and other cases*, in: Wright Roger (ed.) (1991), pp. 19—28.
- Kloss Heinz (1978): *Die Entwicklung neuer germanischer Kultursprachen seit 1800*, Düsseldorf, Schwann.
- Kloss Heinz, (1987): *Abstandsprache und Ausbausprache*, in: Ammon Ulrich — Dittmar Norbert — Mattheier Klaus J. (ed.), *Sociolinguistics: an international handbook of the science of language and society. Soziolinguistik: ein internationales Handbuch zur Wissenschaft von Sprache und Gesellschaft* vol. I, pp. 303—308.
- Kramer Johannes (1987): *Was sind italienische Mundarten? Bemerkungen zur Klassifikation des "Istromanischen"*, in: Holtus Günter — Kramer Johannes (ed.) (1987), pp. 91—100.
- Kramer Johannes (1989): *Klassische Sprache und Substandard in der Geschichte des Griechischen*, in: Holtus Günter — Radtke Edgar (ed.), *Sprachlicher Substandard II. Standard und Substandard in der Sprachgeschichte und in der Grammatik*, Tübingen, Niemeyer, pp. 55—82.
- LRL, III, LRL, IV → Holtus Günter et alii (ed.) (1989), (1988).
- Marcato Carla (1990a): *Cáorle*, in: *DT*, pp. 133—134.
- Marcato Carla (1990b): *Grado*, in: *DT*, p. 313.
- Marcato Carla (1990c): *Italia*, in: *DT*, p. 334.
- Marcato Carla (1990d): *Marano Lagunare*, in: *DT*, p. 375.
- Montes Giraldo José Joaquín (1984): *Para una teoría dialectal del español*, in: *Homemaje a Luís Flórez*, Bogotá, Publicaciones del Instituto Caro y Cuervo, pp. 72—89.
- Muljačić Žarko (1982): *Il termine lingue distanziate apparentemente dialettalizzate e la sua rilevanza per la sociolinguistica romanza*, "Studia Romanica et Anglica Zagrabiensia", XXVI (1—2), 1981, pp. 85—101.
- Muljačić Žarko (1986): *L'enseignement de Heinz Kloss (modifications, implications, perspectives)*, "Langages", 21^e année, 83, pp. 53—63.
- Muljačić Žarko (1987): *Pour un modèle relativiste*, "Langage et Société", 41, p. 93.
- Muljačić Žarko (1988a): *Emergence et genèse des langues romanes*, in: Kremer Dieter (ed.), *Actes du XVIII^e Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes. Université de Trier (Trèves), 1986, Tome V. Linguistique pragmatique et Linguistique sociolinguistique*, pp. 186—191. *Discussion*, pp. 192—193.
- Muljačić Žarko (1988b): *Norma e standard*, in: *LRL, IV*, pp. 286—305.
- Muljačić Žarko (1989a): *Hanno i singoli diasistemi romanzi "emanato" le "loro" lingue standard (come di solito si legge) o hanno invece le lingue standard romanze determinato in larga misura a posteriori i "loro" dialetti?*, in: Foresti Fabio et alii (ed.), *L'italiano tra le lingue romanze. Atti del XX Congresso Internazionale di Studi, Bologna, 25—27 settembre 1986*, Roma, Bulzoni, pp. 9—25 (Pubblicazioni della Società di Linguistica Italiana, 27).
- Muljačić Žarko (1989b): *Corsica*, in: Holtus Günter et alii (ed.), *La dialettologia italiana oggi. Studi offerti a Manlio Cortelazzo*, Tübingen, G. Narr, pp. 287—312 (Tübinger Beiträge zur Linguistik, 335).

- Muljačić Žarko (1989c): *Le "paradoxe élaborationnel" et les deux espèces de dialectes dans l'étude de la constitution des langues romanes*, "Lletres asturianas. Boletín Oficial de l'Academia de la Llingua Asturiana", 31, pp. 43—56.
- Muljačić Žarko (1989d): *La formazione dell'italiano come lingua*, *ib.*, 33, pp. 7—21.
- Muljačić Žarko (1989e): *The Emergence of the Florentine > Italian language*, in Walsh Thomas J. (ed.), *Synchronic and Diachronic Approaches to Linguistic Variation and Change*. Georgetown University Round Table in Languages and Linguistics 1988 (GURT '88), Washington, D.C., Georgetown University Press, pp. 221—226.
- Muljačić Žarko (1989f): *Über den Begriff Dachsprache*, in: Ammon Ulrich (ed.), *Status and Function of Languages and Language Varieties*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, pp. 256—277.
- Muljačić Žarko (1990a): *Il caso italiano vs altri casi europei. Prolegomeni alla standardologia storica comparata*, in: Banfi Emanuele — Cordin Patrizia (ed.), *Storia dell'italiano e forme dell'italianizzazione. Atti dell'XXIII Congresso internazionale di studi, Trento-Rovereto, 18—20 maggio 1989*, Roma, Bulzoni, pp. 9—20 (Pubblicazioni della Società di Linguistica Italiana, 28).
- Muljačić Žarko (1990b): *Sul dalmatico meridionale (o labeatico)*, in: Giovanni Marcello de (ed.), *Scritti offerti a Ettore Paratore ottuagenario*, "Abruzzo. Rivista dell'Istituto di studi abruzzesi", anni XXIII—XXVIII, gennaio 1985 — dicembre 1990, pp. 369—388.
- Muljačić Žarko (1990c): *Ausbau-Universalien und Quasi-Universalien*, "Zeitschrift für Dialektologie und Linguistik", 57, 2, pp. 167—173.
- Muljačić Žarko (1990d): (rec.) J.J. Montes Giraldo, *Dialectología general e hispanoamericana...*, Bogotá 1987, "Zeitschrift für Dialektologie und Linguistik", 57, 3, pp. 364—365.
- Muljačić Žarko (1991): *Standardization in Romance*, in: Posner Rebecca — Green John N. (ed.), *Trends in Romance Linguistics and Philology. Vol 5. Bilingualism and Linguistic Conflict in Romance*, Berlin — New York, Walter de Gruyter — Mouton, (sta per uscire).
- Muljačić Žarko (in corso di stampa, a): *Per un approccio relativistico al rapporto: lingua nazionale — dialetto*, in *Atti del XVIII Convegno di studi dialettali italiani "Fra dialetto e lingua nazionale: Realtà e prospettive"*, Lugano, 11—15 ottobre 1988, Pisa, Pacini Editore.
- Muljačić Žarko (in corso di stampa, b): *Wieviele dalmato-romanische Sprachen gab es im Mittelalter?*, in: Birken - Silverman Gabriele - Rössler Gerda - Kotschi Thomas (ed.), *Festschrift für Rupprecht Rohr zum 70. Geburtstag "Paradigmenwechsel in der Romanistik? Beiträge zur sprachlichen, literarischen und kulturellen Vielfalt in den Philologien"*, Bern, Francke Verlag.
- Muljačić Žarko (in corso di stampa, c): *Il dalmatico*, in: *LRL, II*.
- Muljačić Žarko (in corso di stampa, d): *Vokalsysteme in Kontakt. Was verdankt der vegliotische Vokalismus der slawo-romanischen Symbiose?*, in: Ivir Vladimir — Kalogjera Damir (ed.), *Languages in Contact and Contrast. Essays in Contact Linguistics*, Berlin-New York, Mouton de Gruyter, 1991, pp. 316—327. (Trends in Linguistics. Studies and Monographs 54. Editor Werner Winter).

- Muljačić Žarko (in corso di stampa, e): *Il passaggio u > y nel veglioto nascente: presupposti e conseguenze*, in: Folena Gianfranco — Cortelazzo Manlio (ed.), *Miscellanea in memoriam Mirko Deanović*, Pisa, Giardini Editore.
- Muljačić Žarko (in corso di stampa, f): *Sul ruolo delle koinè nell'elaborazione linguistica*, in Sanga Glauco (ed.), *Atti del Convegno Internazionale "Koinè in Italia dalle origini al Cinquecento"*, Milano-Pavia, 25—26 settembre 1987, Bergamo, Pierluigi Lubrina Editore.
- Pellegrini Giovan Battista (1985): *Appunti sulla "Romania continua". La palatalizzazione di CA*, in: Ambrosini Riccardo (ed.), *Tra linguistica storica e linguistica generale. Scritti in onore di Tristano Bolelli*, Pisa, Pacini, pp. 257—273.
- Pellegrini Giovan Battista (1990): *Breve storia linguistica di Venezia e del Veneto*, in: Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti, *Adunanza solenne di chiusura del 152° anno accademico. Palazzo ducale*, 10 giugno 1990, Venezia, pp. 20—36.
- Pellegrini Giovan Battista (1991): *La genesi del retoromanzo (o ladino)*, in *Beihefte zur Zeitschrift für Romanische Philologie*, Band 238, Tübingen, Max Niemeyer Verlag.
- Pellegrini Giambattista — Bosio Luciano — Nardo Dante (1976): *Il Veneto preromano e romano*, in: Arnaldi G. — Pastore Stocchi M. (ed.), *op. cit.*, vol. I, *Dalle origini al Trecento*, pp. 29—101.
- Pellegrini Giambattista — Stussi Alfredo (1976): *Dialecti veneti nel Medioevo*, in: Arnaldi G. — Pastore Stocchi M. (ed.), *op. cit.*, vol. I, *Dalle origini al Trecento*, pp. 424—452.
- Rojnić Matko (1960): *Istra. Historija*, in: *Enciklopedija Jugoslavije*, IV, Zagreb, Leksikografski zavod, pp. 388—397.
- Sanga Glauco (1985): *La convergenza linguistica*, "Rivista italiana di dialettologia", 9, pp. 7—41.
- Semi Francesco (1988): *Il dialetto veneto dall'VIII al XX secolo. Cento testi storici*, Padova, Liviana Editrice.
- Semi Francesco (in corso di stampa): *Glossario del latino medievale istriano*.
- Sgrilli Paola (1989): *L'espansione del toscano nel Trecento*, in: Gensini Sergio (a cura e con Introduzione), *La Toscana nel secolo XIV. Caratteri di una civiltà regionale*, Pisa, Pacini Editore, pp. 425—464. (Centro di studi sulla civiltà del tardo medioevo, San Miniato. Collana di Studi e ricerche).
- Sgrilli Paola (in preparazione): *Il Medioevo*, Bologna, Il Mulino (nella serie: Bruni Francesco, a cura di, *Storia della lingua italiana*, vol. I).
- Soubielle Guy (1982): *Essai sur la langue piémontaise, sa genèse et leur place dans l'enseignement*, Dissertation, Salzburg.
- Stussi Alfredo (a cura di) (1965): *Testi veneziani del Duecento e dei primi del Trecento*, Pisa, Nistri Lischi.
- Stussi Alfredo (1980): *Antichi testi dialettali veneti*, in: Cortelazzo Manlio (ed.), vol. II, pp. 85—100.
- Stussi Alfredo (in corso di stampa): *Veneto*, in: *LRL*, II.
- Tekavčić Pavao (1976): *Sul vocalismo neolatino autoctono nelle coste orientali dell'Adriatico*, "Bollettino dell'Atlante Linguistico Mediterraneo", 13—15. *Studi offerti a Carlo Battisti e Gerhard Rohlfs*, Firenze, Leo S. Olschki, 1976, pp. 57—92.

- Tekavčić Pavao (1979): *Il posto dell'istroromanzo nella Romània Circumadriatica*, "Studia Romanica et Anglica Zagrabienis", XXIV, 1—2, pp. 21—46.
- Tekavčić Pavao (1982a): *L'importanza e l'interesse degli studi istroromanzi per la linguistica neolatina e generale*, "Revue de Linguistique Romane", 46, N°s 183—184, pp. 271—298.
- Tekavčić Pavao (1982b): *Motovun i Flaveyco (svjedočanstva silaznih diftonga u toponimima o rasprostranjenosti autohtonih romanskih govora na istočnoj obali Jadrana)*, "Onomastica Jugoslavica", 9, pp. 129—135.
- Tekavčić Pavao (1988): *L'istroromanzo in una recente pubblicazione linguistica*, "Linguistica", XXVIII, pp. 111—124.
- Tekavčić Pavao (1990): (rec.) H. Siller-Runggaldier, *Grödnerische Wortbildung*, Romanica Aenipontana XV, Innsbruck 1989, "Linguistica", XXX, pp. 211—217.
- Ursini Flavia (1988): *Aree linguistiche IV. Varietà venete in Friuli — Venezia Giulia*, in: *LRL*, IV, 538—550.
- Ursini Flavia (1989): *Istroromanzo. Storia linguistica interna*, in: *LRL*, III, pp. 537—548.
- Wright Roger (1982): *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, Cairns.
- Wright Roger (1991): *Introduction: Latin and Romance, a thousand years of incertitude*, in: Wright Roger (ed.), pp. 1—5.
- Wright Roger (ed.) (1991): *Latin and the Romance Languages in the Early Middle Ages*, London and New York, Routledge (Romance Linguistics Series).
- Zamboni Alberto (1988a): *Aree linguistiche IV. Veneto*, in: *LRL*, IV, pp. 517—538.
- Zamboni Alberto (1988b): *Alle origini del neolatino nell'Italia nord-orientale: Ipotesi sul friulano*, in: *Cultura in Friuli. Omaggio a Giuseppe Marchetti della Società Filologica Friulana*, Udine, Società Filologica Friulana, pp. 205—222.
- Zamboni Alberto (1988c): *I grecismi nell'area alto-adriatica in epoca tardo-antica*, in: *La Venezia dall'antichità all'alto medioevo*, Roma, Istituto della Enciclopedia Italiana, pp. 53—62.
- Zamboni Alberto (1989): *Divergences and convergences among Neo-Latin systems in North Eastern Italy*, "Folia Linguistica Historica. Acta Societatis Linguisticae Europaeae", Tomus VIII, 1—2, pp. 233—267.

Sažetak

ŠTO JE BIO ISTRIOTSKI U SREDNJEM VIJEKU?

U ovom članku autor raspravlja o statusu najstarijeg istriotskog (naziva ga *pulski*) do otprilike god. 1500 u svjetlu vlastitog modela, zvanog "relativistička lingvistika". Dok su neki lingvisti smatrali taj autohtoni romanski idiom jugozapadne Istre posebnim romanskim jezikom a drugi vidjeli u njemu dijalekt nekog drugog jezika (furlanskog, dalmatskog ili talijanskog), autor drži da binarna opozicija: *jezik* — *dijalekt*, karakteristična za svaku diglosiju, nije dovoljna za taj teritorij u to doba, jer se njom ne može analizirati ternarna situacija zvana makrodiglosija. Središnji član svake makrodiglosije, tzv. "dijalekt", istodobno je jezik i dijalekt: hijerarhijski je podređen jeziku pod čijim se "krovom" nalazi a nadređen je svojim dijalektima (usp. engl. nazive: *High Language* — *Middle Language* — *Low Language* ili, skraćeno: HL — ML — LL). Treba da vodimo računa ne samo o dijadama (jezik-dijalekt) nego i o trijadama (jezik — "dijalekt" — dijalekt). U jugozapadnoj Istri postojala su u srednjem vijeku najmanje tri sklopa odnosa (ostavljamo namjerno po strani ulogu latinskog jezika i romansko-slavenske odnose) koje ponešto pojednostavljeno možemo ovako prikazati:

1. HL Pulski (kasnije nazvan istriotski)
LL Rovinjski, Vodnjanski itd.
2. HL Venecijanski
ML Pulski (kasnije nazvan istriotski)
LL Rovinjski, Vodnjanski itd.

Najkasnije od sredine 16. st. dalje imamo ovaj sklop:

3. HL Talijanski (regionalna podvarijanta)
ML Venetski (regionalna varijanta)
LL Rovinjski, Vodnjanski, Pulski, itd. (koji nemaju "vlastitog" elaboriranog jezika, tzv. *Ausbau-sprache*). Taj skup znanost je kasnije prozvala istriotskim.

Mutatis mutandis čini se da je u sjeverozapadnoj Istri postojao koparski romanski jezik koji je mnogo ranije "dijalektaliziran" odnosno dijalektaliziran. Autor upotrebljava naziv *istroromanski* kao nadređen za grupu dvaju staroromanskih jezika Istre.

Termini *venecijanski* i *venetski* nisu sinonimni jer se prvi odnosi na "mali" *volgare d'Italia* grada Venecije i najbliže okolice (*il veneziano*) a drugi na njegovu ekspaniranu formu, tj. "veliki" *volgare d'Italia* koji je "dijalektalizirao" i, kasnije, dijalektalizirao prvobitne 'autonomne' jezike Padove, Trevisa, Verona itd. (*il veneto*) da bi kasnije i sam bio "dijalektaliziran" sa strane firentinskog > talijanskog. U Istri su se upotrebljavale tzv. kolonijalne varijante venecijanskog odnosno venetskog.

Prema tome, mišljenja po kojima bi istriotski u svojoj srednjovjekovnoj formi bio mletački (venecijanski odnosno venetski) dijalekt nemaju smisla za vrijeme dok je postojalo ML Pulski i o njima se može raspravljati istom na prijelazu iz drugog u treći sklop, tj. prije negoli se talijanski jezik u modernom smislu riječi počeo konstituirati. S gubitkom elaboracione komponente pulski se idiom prestao upotrebljavati kao komunikaciono sredstvo istarskih Romana kojima nije bio "materinski jezik", spao je na "rang" ostalih istriotskih govora i bio, kao i oni, duboko venecijaniziran, osobito u leksiku i u konsonantizmu. Talijanski dijalekt istriotski ne može bit dok god postoji, kao ML, venetski, koga je "stvorio" i koga "pokriva" elaborirani jezik zvan *veneziano illustre*.

L'ITALIANO NEL PARAGONE CONTRASTIVO

Quando si consideri l'italiano messo a raffronto con altre lingue europee, si può pensare dapprima al tedesco. Data del 1942 una caratterizzazione globale letterariamente dotta del dottor Santoli, allora professore nell'Università di Firenze. Un esame contrastivo della frase nominale e delle relazioni di causalità è dovuto a Gislimberti (1989) che si rivolge essenzialmente a studenti e a traduttori d'italiano. A questo s'aggiunga Gislimberti (1988) per un esame contrastivo in sede di testualità. Con Holtus-Pfister (1985) l'attenzione è richiamata a problemi particolari esaminati in base a un corpus di traduzioni di prose tedesche e italiane. Tali problemi, che passano per essere significativi, sono le proposizioni relative, l'espressione del passivo, le formazioni del diminutivo, la composizione nominale, gli avverbi di gradazione e la traduzione di certe parole chiave del tedesco.

Un altro settore è quello dello spagnolo che inizia con la prolusione di Lausberg (1947), il quale si occupa dell'organizzazione della Romania tra est e ovest. A questo s'aggiungano, come vedremo, i contributi di Gauger (1981) e di Elwert (1989).

Un terzo settore è quello dei Balcani. Bisogna ricordare dapprima gli studi dello slavista tedesco Walter Breu che si occupa dei problemi dell'aspetto verbale tra italiano meridionale e italoalbanese (cfr. tra l'altro Breu di prossima pubblicazione). Un bell'esempio poi di caratterizzazione contrastiva sono gli appunti di Nevena Pissinova (1984) che parte dal bulgaro e che tiene d'occhio, in termini dell'unione linguistica balcanica, anche il rumeno.

Nei confronti dello spagnolo l'Elwert (1989) si propone di esaminare "soltanto alcuni fenomeni della sintassi spagnola", fenomeni prescelti perché l'italiano dimostra, sempre secondo Elwert, un'organizzazione notevolmente diversa dallo spagnolo. E' interessante notare però che questi fenomeni in fondo sono soltanto tre:

- Contrutti elittici senza verbo. Ad esempio: *eso usted es y nadie más; los que nacieron para héroes; cuando la guerra*, ecc.
- Funzioni particolari dell'infinitivo. Ad esempio: *a callar; una noche de no dormir; unos terrenos sin edificar; los toneles a medio construir; al terminar el almuerzo; al destruir el río las obras; de hablar usted nuestro idioma; a no ser que*.
- Uso di *lo*, articolo cosiddetto neutro. Come per tutti, quest'articolo è un fatto tipicamente spagnolo anche per Gauger (1981: 246).

E' strano in questo contesto che l'Elwert non si riferisca alla perifrasi verbale, e cioè ai costrutti con verbi copulativi (nella terminologia di Gauger 1981: 246), dato che si tratta di un fenomeno molto caratteristico che sta per svilupparsi sempre di più, specie nell'America latina. (E si veda ora anche Markič 1990.)

E' strano inoltre che l' Elwert rinunci a occuparsi della posizione del verbo nella frase assertiva, anche se ammette che le differenze in merito costituiscono "una delle proprietà più salienti dello spagnolo nei confronti dell'italiano" (1989: 158). Ma anche Gauger (1981: 243) è generico nell'informazione, quando parla della "libertà abbastanza grande nell'ordine delle parole", insinuando che l'uso spagnolo è il più libero tra le lingue romanze.

E' strano infine che i nostri autori non si riferiscano alla grammaticalizzazione dei pronomi clitici. Bisogna partire dalla legge indoeuropea cosiddetta di Wackernagel, secondo cui il clitico occupa la seconda posizione o, con altre parole, si appoggia sul primo elemento della frase, e ciò indipendentemente dalla parte del discorso cui quest'elemento appartenga. Nel corso dello sviluppo romanzo il clitico finisce con l'appoggiarsi sul verbo (Renzi 1987), con grammaticalizzazioni tuttavia individuali: lo spagnolo con la nota ridondanza pronominale (Rini 1990); il catalano con un ritmo diverso, che favorisce forme verbali complesse (Aguado-Lehmann 1989).

In questo modo, con la grammaticalizzazione dei clitici si delinea una tendenza opposta nella struttura delle lingue romanze, una tendenza centripeta e una tendenza centrifuga rispettivamente. In termini di organizzazione areale si può parlare di centro e di periferia. Dal punto di vista sistematico si impone la distinzione tra lingue con proprietà SV e lingue con proprietà VS.

Prima di continuare il discorso, è importante tornare sulla caratterizzazione globale dei due autori nei confronti delle lingue in merito. Il denominatore comune consiste o consisterebbe nella tendenza dello spagnolo all'abbreviazione e alla semplificazione dell'espressione. Per il Gauger (1981: 247), tra le lingue europee "la lingua più semplice più chiara e più cartesiana" è lo spagnolo. "L'ideale per il locutore spagnolo è un modo dell'espressione poco ornato, diretto, popolare (volksnah", p. 245), con poca differenza tra lo scritto e il parlato. Da questo punto di vista lo spagnolo come lingua romanza e anche europea è o sarebbe la sola lingua comunemente accessibile per i locutori della nostra cultura.

Si verifica così una specie di questione della lingua. E' ovvio che l'accessibilità non è un concetto descrittivo della linguistica, bensì quello di una valutazione relativa. Quanto però caratterizza l'italiano, sempre al dire dei due autori citati, è un tenore altamente letterario, con grande raffinatezza nella periodizzazione, con una distanza altrettanto grande tra lo scritto e il parlato e, in concomitanza, con un'importanza notevole dei dialetti, e cioè con un'unità della situazione linguistica molto inferiore a quella dello spagnolo (Gauger 1981: 164, 244).

Ammesso che qui i giudizi siano molto personali, direi per conto mio che all'ovest dei Pirenei il mondo è parecchio diverso da quello del centro Europa o del Mediterraneo orientale, o cioè che il genio linguistico e la mentalità storicoculturale dello spagnolo ha un'impronta molto individuale e a se stante. Pretende il Lausberg (1947: 122) che "lo spagnolo non ha mai più trovato modo di inserirsi per bene nella comunità europea" ("hat nie mehr recht zur abendländischen Gemeinschaft gefunden"). Non dico poi dell'ideologia attribuita comunemente a Nebrija.

In questo contesto, si potrebbero citare almeno due osservazioni di Criado de Val (1954: 231, 203), che non sono senza importanza. Testualmente: "Lo español ha ido así — los movimientos europeos, que por lo general fracasan al llegar a la

Península, como en el caso de la Reforma y de la Enciclopedia — formando una especie de isla entre lo oriental-africano y lo europeo y se ha apartado de los otros núcleos neolatinos, principalmente del francés. Con la colonización americana y el enorme desplazamiento que ocasionó, el mundo español ha consumado su largo proceso individualista“. A questo s'aggiunga che “En la evolución y en el carácter del español, el factor más activo no es el ejemplo literario de una minoría (como sucede en el italiano), ni el habla particular de la aristocracia, ni siquiera, como en el caso del francés, el buen sentido idiomático de una burguesía culta, sino el habla popular, más o menos localizada en Castilla, y acatada sin apenas resistencia por los propios escritores y por la aristocracia cortesana“.

Ecco una cosmografia linguistica d'ordine essenzialmente storicoculturale. Aggiungiamo ora alcune osservazioni di tipo sistematico, adottando le correlazioni tra SV e VS rispettivamente di Körner (1987: 175). I punti sono sette:

- (1) Lingue senza pronomi soggetto obbligatorio, e cioè lingue senza parole come il ted. *man* e il fr. *on* (o l'ingl. *one* o *people*) non possono essere lingue consistenti di tipo SVO.

Con questo si fa riferimento all'unione linguistica centroeuropea — il francese, il tedesco e l'inglese — compreso però anche l'italiano settentrionale e — tendenzialmente — l'italiano comune. A questo tipo di lingue si oppongono quelle in cui la persona verbale è inerente alla verbalità: le lingue romanze di tipo periferico con il prolungamento nel greco e nelle lingue slave, a cui s'aggiunga anche l'arabo.

In un esame accurato del sistema dei pronomi soggetto in friulano, Laura Vanelli (1984: 155, 160) ha stabilito tre fasi ben distinte nello sviluppo, fasi che si possono riscontrare con la grammaticalizzazione anche di altre lingue romanze. In particolare:

I fase: una sola serie tonica di pronomi soggetto, che sono forme libere e quindi non clitiche. Appartengono a questo sistema arcaico il fiorentino antico, il francese antico e le fasi arcaiche del franco-provenzale, dei dialetti italiani settentrionali e delle varietà ladine.

II fase: due serie di pronomi soggetto, una tonica, l'altra atona, che si usano in distribuzione complementare o in variazione libera. L'uso ridondante con la presenza simultanea del pronome tonico e di quello clitico non è ammesso. Nei confronti delle lingue citate — sempre secondo la Vanelli — questa II fase è una fase transitoria, conservatasi però nel romancio “con le appendici dolomitiche“.

III fase: due serie di pronomi soggetto, tonici e clitici, con i clitici presenti obbligatoriamente e i tonici presenti facoltativamente. La reduplicazione è ammessa.

Citando sempre la Vanelli: la III fase è del fiorentino moderno — non dell'italiano comune —, del francese moderno, dei patois francoprovenzali, dei dialetti settentrionali e del friulano.

Dal punto di vista cronologico bisogna osservare che una soglia importante si colloca attorno al 1500.

- (2) Una lingua che coi verbi intransitivi ammette alternativamente costrutti SV e VS tende a conservare la categoria verbale dell'aspetto, e cioè più facilmente che non una lingua senza l'ordine VS.

Ne risulta che l'ordine VS comporta un dinamismo molto forte in sede di funzionalità del discorso. Nei confronti dello spagnolo bisogna ricordare, con Bosson (1984: 96) che "lo spagnolo di tutti i tempi, dai primi documenti fino a oggi, accetta gli ordini SV e VS nella frase assertiva come varianti possibili senza distinzione di rilievo". Secondo lo stesso autore (1984: 98) "la tendenza genericamente romanza e anche europea da un ordine VS verso l'ordine SV ha avuto finora meno fortuna in spagnolo che non nel resto della Romania e addirittura meno che nel vicino portoghese".

- (3) Lingue con ridondanza dei pronomi oggetto ("Objektskonjugation"), e cioè lingue con l'oggetto marcato come nel caso ad esempio dell'acusativo preposizionale, ammettono lo scambio libero anche dei posti dell'oggetto e del soggetto rispettivamente.

E' ovvio in questo contesto il riferimento all'italiano *mi dice : a me mi dice*. Si noti però che l'acusativo preposizionale, che in spagnolo si estende maggiormente a partire dal secolo XVI (Lapesa 1981: 405), ha come correlativo l'articolo partitivo. In francese, questo articolo si sviluppa a partire dallo stesso secolo XVI (Brunot-Bruneau 1949: 226). Esso si ritrova con una grammaticalizzazione meno stringente anche nell'italiano comune; è però poco conosciuto già in Umbria e nelle Marche, praticamente sconosciuto più a meridione (Rohlf 1949: II, 141).

- (4) Lingue con il passivo non legato a una forma canonica, lingue in particolare cioè con un riflessivo passivante, non possono essere lingue consistenti di tipo SVO.

Bisogna riferirsi qui ai costrutti con *si*, e più particolarmente col *si* impersonale e col *si* passivante, come caratteristica delle lingue periferiche.

- (5) Lingue che ammettono costrutti col dativo agente, lingue cioè del tipo "mihi est", ammettono naturalmente anche l'ordine VS.

Si pensi qui ai costrutti italiani del tipo *mi piace: amo; non mi riesce di capire: non riesco a capire*.

- (6) Lingue con negazione ridondante, ma che non distinguono tra la negazione aggettivale (ted. *nicht* più V) non possono essere strettamente del tipo SV.

A questa intuizione del Körner si aggiunga con Vennemann (1989: 26) che le lingue VS, cioè le lingue periferiche nei confronti delle lingue del centro, hanno conservato la negazione in posizione predeterminante (ital. *non dico*: ted. *ich sage nicht*; e si notino le negazioni del tipo *non-mica* nell'italiano settentrionale). Questa serializzazione, che mantiene l'ordine originariamente indoeuropeo, non è conforme con la costruzione postdeterminante delle lingue moderne (fr. *je sais pas*).

- (7) Lingue con forme verbali non personali che tendono a formare predicati indipendenti (come l'infinito, il gerundio o il participio) ammettono anche l'ordine VS.

In questo modo si stabilisce una scalarità tra tendenze verbali e nominali nell'organizzazione della frase romanza.

Detto questo, vien fatto di osservare che il paragone con le lingue balcaniche ci porta verso l'Italia meridionale. Si citerà il "da costrutto", cioè la mancanza dell'infinito (Pissinova 1984:66), ma anche l'uso del perfetto semplice (passato remoto) che è quello che esprime globalmente quanto è passato (*praeteritum*). I dialetti albanesi, secondo quanto segnala il Breu (prossimamente), hanno sviluppato un

perfetto composto con funzione modale o presuntiva, paragonabile forse con il narrativo — in albanese, ma anche in macedonico e in bulgaro (*preizkazno*) — o cioè col *modus relativus* (“per sentito dire”) del turco. Così si ripropone il famoso problema romanzo dell’opposizione tra due funzioni, quella del passato semplice — remoto come l’aorista — e quella dell’imperfetto, che può essere concepita slavisticamente come opposizione aspettuale.

Bisogna fare comunque una distinzione tra caratterizzazioni globali e proprietà particolari tipiche, con o senza implicazioni correlative.

BIBLIOGRAFIA

- Aguado, Miguel; Lehmann, Christian* (1989): Zur Grammatikalisierung der Klitika im Katalanischen. In: Wolfgang Raible (ed.): Romanistik, Sprachtypologie und Universalienforschung, Tübingen, Narr, pp. 151—161.
- Bossong, Georg* (1974): Diachronie und Pragmatik der spanischen Wortstellung. In: Zs. rom. Phil. 100, pp. 92—111.
- Breu, Walter* (1991): Das italoalbanische “Perfekt” in sprachvergleichen-des Sicht. In: F. Altimari, G. Birken-Silverman, M. Camaj, R. Rohr (edd.): Atti del Congresso internazionale di Studi sulla lingua, la storia e la cultura degli Albanesi d’Italia (Mannheim 1987). Centro Editoriale e Libraio dell’Università della Calabria.
- Breu, Walter* (prossimamente): Zur Frage des Verbalaspekts im Italienischen und Italoalbanischen. In: G. Birken-Silverman; G. Rössler (edd.): Paradigmenwechsel in der Romanistik? Beiträge zur sprachlichen, literarischen und kulturellen Vielfalt in den Philologien. Mannheim. Festschrift für Rupprecht Rohr.
- Brunot, Ferdinand; Bruneau, Charles* (1949): Précis de grammaire historique de la langue française. Paris, Masson (1887).
- Criado de Val, M.* (1954): Fisonomía del idioma español, sus características comparadas con las del francés, italiano, portugués, inglés y alemán. Madrid.
- Elwert, Theodor W.* (1989): Ein Vergleich des Spanischen mit dem Italienischen, In: Id., Studien zu den romanischen Sprachen und Literaturen. Bd. 10: Vom Balkan bis Lissabon. Stuttgart, Steiner, pp. 158—167.
- Gauger, Hans-Martin* (1981): Das Spanische — eine leichte Sprache. In: Wolfgang Pöckl (ed.), Europäische Mehrsprachigkeit. Festschrift zum 70. Geburtstag von Mario Wandruscka. Tübingen, Niemeyer, pp. 225—247.
- Gislimberti, Silvio* (1988): Coesione testuale. Un’analisi contrastiva (tedesco-italiano) di commenti della stampa quotidiana. Wilhelmsfeld, Egert Verlag (Pro lingua, vol. 2)
- Gislimberti, Silvio* (1989): Deutsch-Italienisch: Syntaktische und semantische Untersuchungen. Wilhelmsfeld, Egert Verlag (Pro lingua, vol 4).
- Holtus, Günter; Pfister, Max* (1985): Strukturvergleich Deutsch-Italienisch. Behandlung repräsentativer Einzelprobleme aus den Bereichen Morphosyntax, Wortbildung und Lexikologie. In: Zs. rom. Phil. 101, pp. 52-

- Jernej, Josip* (1972/73): Introduzione allo studio contrastivo dell'italiano e del serbocroato. In: *Studia Romanica et Anglica Zagabriensia* 33-34-35-36, pp. 573—578. — Progetto non ulteriormente sviluppato.
- Körner, Karl-Hermann* (1987): *Korrelative Sprachtypologie*. Stuttgart, Steiner.
- Lapesa, Rafael* (1981): *Historia de la lengua española*. Madrid, Gredos (Biblioteca Románica Hispánica, Manuales, 45).
- Lausberg, Heinrich* (1947): Vergleichende Charakteristik der italienischen und der spanischen Schriftsprache. In: *Romanische Forschungen* 60, pp. 106—122.
- Markič, Jasmina* (1990): Sobre las perífrasis verbales en español. In: *Linguistica* 30, pp. 160—206.
- Passinova, Nevena* (1984): Appunti per un approccio contrastivo tra l'italiano ed il bulgaro. In: *Balcanica* 4, pp. 56—69.
- Renzi, Lorenzo* (1987): Essor, transformation et mort d'une loi: La loi de Wackernagel. In: *Mélanges offerts à Morice Molho*, vol. 3, pp. 291—302, Les Cahiers de Fontenay.
- Rini, Joel* (1990): Dating the Grammaticalization of the Spanish Clitic Pronoun. In: *Zs. rom. Phil.* 106, pp. 354—370.
- Rohlf, Gerhard* (1949): *Historische Grammatik der Italienischen Sprache und ihrer Mundarten*. Bd. II: Formenlehre und Syntax. Bern, Francke.
- Santoli, Vittorio* (1942): Die Struktur der italienischen und der deutschen Sprache. In: *Germanisch-Romanische Monatsschrift* 30, pp. 106—117.
- Vanelli, Laura* (1984): Il sistema dei pronomi soggetto nelle parlate ladine. In: D. Messner: *Das Romanische in den Ostalpen*, Wien, pp. 147—160.
- Vennemann, Theo* (1989): Language change as language improvement. In: *Modelli esplicativi della diacronia linguistica*. Atti del Convegno della Società Italiana di Glottologia, testi raccolti a cura di Vincenzo Orioles, Pisa, Giardini, pp. 11—35.

Povzetek

ITALIJANŠČINA V LUČI KONTRASTIVNE ANALIZE

Primerja se italijanščino s stičnimi jeziki, ki imajo kolikor toliko podobne strukturne značilnosti. Metoda opisa značilnosti dopušča celostne sodbe, pa celo sodbe o vrednosti posameznega jezika, tako npr. za španščino. Metoda dovoljuje, da se izbere opis lastnosti oziroma črt, ki jih je mogoče imeti za tipične, tako npr. na vzhodu od Jadranskega morja.

Analiza temelji na konceptih soodnosnosti, se pravi, na sočasnem bivanju, ali odsotnosti, nekega jezikovnega pojava. Iz tega izhaja strogo razlikovanje med osrednjim delom (kar osrednjeevropska jezikovna skupnost gotovo jè) in obrobjem. Prikazan je sovpliv besednega reda *osebek-povedek* oziroma *povedek-osebek* in sintaktične ureditve stavka.

DAL LESSICO LATINO AL LESSICO ITALIANO

Con questo contributo in onore dello stimato collega Pavao Tekavčić tentiamo un panorama sommario, ma su base sistematica, dei rapporti storici fra il lessico latino e il lessico italiano. Concentrandoci sulla prima tappa di questa storia lessicale considereremo soprattutto alcuni aspetti trattati o accennati anche dal Festeggiato nel terzo volume ("Lessico") della sua magistrale *Grammatica storica dell'italiano*.

Un problema metodologico fondamentale della storia lessicale è quello dell'oggettività e della rappresentività degli esempi scelti e analizzati. È ovvio che un'adeguata descrizione e caratteristica presuppone una base di materiale se non complessiva almeno di ampiezza rappresentativa. Tale postulato metodologico però è difficile da realizzare, non solo a causa della molteplicità quasi illimitata delle unità lessicali, ma anche per la loro ristretta comparabilità riguardo alla frequenza d'uso. Questo dilemma di principio spiega lo scarso numero di studi sistematici nel campo lessicale — più tipico ancora per la storia dell'italiano¹ che per altre lingue romanze come il romeno o il francese — e sembra influenzare anche la sistemazione tematica del volume consacrato al 'Lessico' nella *Grammatica storica* di P. Tekavčić: Nel capitolo introduttivo l'autore dichiara: "L'enorme complessità dei cambiamenti semantici e la nota «resistenza» della semantica alla strutturazione fanno sì che in questa terza parte del manuale di grammatica storica italiana ci concentreremo sulla formazione delle parole e sui prestiti lessicali" (p. 12). Tuttavia nel capitolo ventesimo intitolato 'Elementi di lessicologia' (p. 167 ss.), dopo la descrizione dettagliata della formazione delle parole e prima di un panorama dei prestiti, il Festeggiato dà pure un'esposizione molto concisa e competente dei principali aspetti della storia lessicale interna, di cui ci occuperemo in seguito.

Per quanto riguarda il postulato suddetto della base obiettiva e rappresentativa, pensiamo che una soluzione metodologica relativamente accettabile sia l'analisi sistematica di un corpus lessicale parziale stabilito sul criterio obiettivo della frequenza. In questo senso esamineremo nel saggio seguente la sorte storica dei mille lessemi latini più frequenti (verbi, sostantivi, aggettivi), quali risultano dal *Dictionnaire fréquentiel de la langue latine* di L. Delatte (Liège 1981)².

¹ Sullo stato attuale soprattutto della lessicografia cf. M. Pfister, in *La dialettologia italiana oggi, Studi offerti a M. Cortelazzo*, ed. da G. Holtus, M. Metzeltin, M. Pfister, Tübingen 1989, p. 69—79.

² Si veda anche, con una prospettiva panromanza, il nostro libro *Das Schicksal des lateinischen Wortschatzes in den romanischen Sprachen* (Passau 1991).

[La relazione fra latino scritto e latino parlato]

Riferendosi al lessico del latino classico scritto, il corpus prescelto non riflette certo la base vera e propria delle lingue neolatine, partenti dalle varietà parlate del cosiddetto latino volgare. Comunque, il confronto diacronico sistematico fra il nucleo dei lessemi classici e la situazione linguistica presupposta dagli idiomi romanzi potrà appunto darci un'idea relativamente adeguata delle convergenze o divergenze che si devono presupporre nei rapporti fra il latino scritto e quello parlato (di tarda epoca). I commenti dei linguisti sul carattere generale di quei rapporti sono assai rari, ma ne troviamo uno proprio nel manuale del Tekavčić. Prima di illustrare il dominio "assai importante ed interessante delle differenze fra latino classico e quello parlato", il Festeggiato premette la constatazione seguente: "Che la maggioranza dei vocaboli sia comune ad ambedue (cioè a tutti) i registri di latino, è cosa normale e nota; per l'Italia basti citare PATER, MATER, FILIUS, CANIS, TERRA; DULCIS, SANUS, NOSTER (NOSTRU); ESSERE, HABERE, BIBERE, VIVERE; HODIE, HERI; ET, SI ecc." (p. 170). Questa caratteristica, riferita ovviamente al lessico fondamentale (si vedano gli esempi), vale certo per quel campo centrale e viene qui nettamente confermata dai risultati della nostra analisi sistematica: sui mille lessemi più frequenti del latino classico due terzi circa hanno continuatori ereditari nel romanzo, il che ne presuppone l'esistenza anche nel latino parlato o volgare.³

Nella quasi metà dei casi però questa esistenza orale sembra limitata — dal punto di vista diatopico e diacronico —, perché soltanto il 37 per cento dei lessemi rispettivi sopravvive nella totalità o nella maggioranza delle lingue neolatine.⁴ — E se teniamo conto anche delle unità lessicali meno frequenti oppure l'insieme del lessico, la quota di continuità romanza, e in linea di massima anche quella di convergenza fra latino scritto e latino parlato, sta diminuendo sensibilmente: il numero totale degli etimi latini delle lingue romanze, che ammonta estensivamente a circa 7 mila lessemi attestati, rappresenta solo una piccola minoranza, cioè tutt'al più il 15 per cento di tutti i lessemi latini attestati.

Le differenze lessicali concrete fra il latino scritto e quello parlato o protoromanzo si spiegano nella maggior parte dei casi per certe tendenze generali riassunte nel terzo volume della *Storia*, p. 170 s., in modo molto chiaro e convincente. — Si può aggiungere che accanto a tali sinonimi preferiti dal linguaggio spontaneo esistono anche divergenze di carattere più fondamentale, in forma di 'significati' scritti classici che nel latino volgare (almeno di tarda epoca) non avevano affatto una corrispondenza lessicale equivalente.

Si tratta da un lato di nozioni espresse nel parlato prevalentemente in forma analitica o in maniera più generale, ad esempio:

³ Fra i 500 lessemi più frequenti, questa percentuale di continuità latino-romanza aumenta a 75, fra i 100 più frequenti a 90.

⁴ Nell'italiano comunque, dialetti inclusi, sono più del 50 per cento.

i valori di verbi tradizionali come CARERE, PATERE, ADIRE, che si rendevano dalle perifrasi analitiche più espressive (e più semplici) NON HABERE, APERTUM ESSE, IRE AD,

le sfumature dei verbi classici di movimento INCEDERE, ABIRE, DISCEDERE, PROFICISCI, PERGERE, rese tutte dal verbo generale per "andare" (cioè IRE oppure VADERE, AMBULARE)⁵, e precisate certo in parte dal contesto situativo della comunicazione orale.

D'altra parte, un certo numero di lessemi classici di carattere astratto o molto specifico, nello sviluppo ereditario verso il romanzo, potevano sparire quasi senza alcun sostituto, perché il loro significato aveva una scarsa importanza nel linguaggio spontaneo e non s'esprimeva quasi mai nelle varietà popolari del latino parlato. Fra gli esempi di questi concetti manifestamente 'poco popolari' troviamo non solo significati schiettamente intellettuali e letterari, ma anche parecchie nozioni come «natura» o «eterno» che a prima vista si direbbero correnti, ma che secondo la testimonianza delle lingue neolatine non avevano una continuità né lessicale né onomasiologica.⁶ — Quando però più tardi le giovani lingue romanze hanno creato un nuovo linguaggio colto e letterario, ebbero bisogno di colmare queste lacune lessicali e ricorrevano spesso al prestito proprio di tali voci latine abbandonate dall'evoluzione popolare.

[La posizione dell'italiano nel processo di frammentazione romanza]

L'individualità del lessico italiano nel dissolversi dell'unità relativa latina e il formarsi di diverse lingue neolatine è stata finora poco analizzata ed è meno conosciuta di quella della maggior parte delle lingue 'sorelle'. Mancando indagini empiriche sistematiche delle realtà concrete, alcuni tentativi di caratterizzazione si basano soprattutto su certe condizioni generali che potevano determinare la differenziazione regionale. Il poco valore spettante a tali deduzioni, a causa innanzi tutto della complessità policausale del fenomeno, risulta per esempio dalla tesi del Gröber che, partendo dal solo principio astratto della cronologia di romanizzazione, giunge alla conclusione che in Italia la lingua protoromanza si sia sviluppata e staccata dal latino più che altrove: "Die am weitesten entwickelte, dem Latein am fernsten gerückte Vulgärsprache lebte danach auf dem heimatlichen Boden Italiens fort, wo sie ihre Gesamtentwicklung durchlief" (in *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik* 1, p. 210).

In evidente contrasto con quest'ipotesi, uno sguardo oggettivo sulle realtà linguistiche porta piuttosto a pensare che l'italiano sia una lingua neolatina relativamente conservatrice e rimasta vicina al latino, il che si avvera e conferma infatti se

⁵ Si vedano le traduzioni rispettive dei lessemi non romanzi nelle Glosse.

⁶ È ovvio che proprio la sorte ereditaria dei lessemi latini nelle lingue romanze ci offre un criterio metodologico prezioso e relativamente sicuro per la determinazione della loro vitalità orale.

Per quanto riguarda il concetto di «eterno», alcune glosse illustrano che il popolo si accontentava in generale di espressioni approssimative e più concepibili come «per molto tempo» o «per sempre».

procediamo a un'analisi più sistematica. Quest'analisi contrastiva della maggiore o minore conservatività delle singole lingue romanze può tuttavia considerare o il numero degli 'arcaismi' specifici di ogni regione o il numero complessivo di elementi tradizionali conservati in ciascuna di esse.

In quanto agli arcaismi oppure relitti lessicali sopravvissuti solo in aree isolate, il Festeggiato sottolinea, con pieno diritto, che essi possono per principio caratterizzare ognuna delle lingue romanze: "[...] è un appassionante dominio della lessicologia, in cui ogni idioma neolatino può vantarsi di qualche cimelio importante per la linguistica romanza" (p. 173 s.). — Quale criterio decisivo per l'attribuzione di un carattere particolarmente conservatore potrà dunque servire solo la loro importanza quantitativa, e da questo punto di vista l'italiano occupa, assieme alla spiccata e nota arcaicità del sardo, il primo posto. Del corpus dei mille lessemi latini più frequenti della lingua classica, due dozzine sopravvivono esclusivamente in italiano o in dialetti italiani,⁷ e precisamente

ADVENTUS > it. ant. *avento*, AMITTĒRE > ant. *amettere*, ANIMUS > *animo* (semidotto, cf. LEI), ATER > ant. *adro*, CONSPECTUS > *cospetto*, CONVIVIVUM > ant. *combibbia*, FIGĒRE > *figgere*, FLUCTUS > *fiotto*, IMPIUS > *èmpio*, NECESSITAS > ant. *necistà*, PONDUS > *pondo*, REDIRE > *riedere*, SOLICITUS > ant. *solecido*, TUMULUS > *tombolo*, inoltre, con spostamento semantico, CLASSIS > *chiasso*, STUDIUM > ant. *stoggio* "lusinga, moina, cerimonia", e, nei dialetti, ACCIPERE (mer.), CARERE (sic.), COGERE (mer.), DUX (ven.), LITUS (ven. > it.), PRAECEPT, SAPIENS (mer. > it.), TEGERE (lucch.).⁸

L'individualità tutto sommato conservatrice dell'italiano nel mondo neolatino risalta in modo ancora più evidente quando effettuiamo l'analisi contrastiva del numero complessivo di lessemi tradizionali conservati nelle singole lingue romanze. I risultati di un tale confronto sono certo da relativizzare di fronte alle divergenze in parte notevoli di ampiezza e di inizio della documentazione e non valgono veramente che per le lingue paragonabili sotto quest'aspetto. Con siffatte riserve risulta però chiaramente che l'italiano conserva una parte molto più grande di ogni altra lingua del patrimonio lessicale latino. Riferendoci al corpus menzionato dei mille lessemi latini più frequenti, otteniamo soltanto nel dominio italiano una quota di continuità ereditaria superiore al 50 per cento (cioè 527 unità, o senza i dialetti 447)⁹, e se ci li-

⁷ Per le parlate sarde il numero rispettivo è inferiore se ci limitiamo agli arcaismi esclusivi, ma leggermente superiore se, per ogni lingua, consideriamo anche le affinità arcaiche con altre aree isolate.

⁸ Al di fuori del nostro corpus dei lessemi più frequenti vi si aggiungono fra l'altro ACERVUS, CLEMENS, FURIA, FURIOSUS, GREMIUM, MENTUM, MUNDITIA, NEGLEGENS, NEGLEGENTIA, NIMBUS, PECORA e soprattutto la conservazione specificamente italiana e friulana di OMNIS, sottolineata e discussa nella *Grammatica storica* di P. Tekavčić (II, p. 167 s., III, p. 173). Cf. inoltre B. Migliorini, *Storia della lingua italiana*, Firenze 1978, p. 20 ss., e M. Cortelazzo, in *Lexikon der Romanistischen Linguistik*, vol. IV, Tübingen 1988, p. 407.

⁹ Seguono l'occitanico, il francese e lo spagnolo.

mitiamo al lessico rispettivo moderno delle singole lingue, giungiamo in ordine di conservatività decrescente ai valori numerici seguenti:¹⁰

italiano	portoghese	occitanico	catalano	spagnolo	sardo	francese	romeno
410	363	351	339	334	300	288	230

Tuttavia, è ovvio che il lessico italiano non si caratterizza solo per quel tratto generale di relativa conservatività e vicinanza al latino, ma anche per una serie di innovazioni più o meno tipiche dell'evoluzione regionale di questa varietà romanza. Sono in parte innovazioni semantiche come gli sviluppi di CAPERE "prendere" a "capiere", CAPTIVUS "prigioniero" a "cattivo", DOMINA "signora" a "donna", IUNGERE "congiungere" a "arrivare, pervenire", SENTIRE "percepire" a "udire", SALIRE "saltare" a "salire", in parte neologismi formali come per esempio i nuovi verbi italiani *dimenticare* (<*DEMENTICARE) e *scordare* (<*EXCORDARE) di fronte al tipo di denominazione interromanzo *OBLITARE (cf. P. Tekavčić, *Grammatica storica*, §1164, G. Rohlfs, *Romanische Sprachgeographie*, München 1971, §53), o infine influssi stranieri specifici (ad es. longobardi, come *schiena*). — Queste innovazioni specificamente protoitaliane però — benchè non siano ancora state riunite e studiate in modo più sistematico — risultano certo quantitativamente meno importanti di quelle tipiche ad esempio del protofrancese o del protospagnolo, come si può concludere dalle quote rispettive di conservatività sopraindicate. E tale caratteristica della storia individuale dell'italiano viene corroborata inoltre dal fatto che nel quadro del nostro corpus dei mille lessemi latini più frequenti non esiste un solo esempio che manchi unicamente nell'area italiana.¹¹

[I latinismi ripresi dal superstrato culturale]

"Si può dire senza esagerare che il latino è presente negli idiomi romanzi, sin dal primissimo inizio della loro vita autonoma, in due filoni, o strati: quello autoctono e popolare, e l'altro, dovuto ai contatti tra il latino scritto, medievale, e le giovani lingue neolatine. [...] Da quando esistono, gli idiomi neolatini occidentali attingono al latino — e tramite il latino, al greco — ogniqualvolta hanno bisogno di un nuovo termine, religioso, filosofico, artistico, scientifico ecc." (Tekavčić, *Grammatica storica*, III, p. 174).¹² — Esaminando gli esempi concreti di questi prestiti dotti, osserviamo che tramite il latino medievale si riprendono anche una serie di voci del lessico tradizionale classico e che oltre ai nuovi termini specifici si tratta pure di lessemi di

¹⁰ Anche W. Mańczak, su base dell'analisi comparativa di un testo biblico, giunge al risultato che "quand on tient compte de la totalité des faits, c'est-à-dire des textes, il est indubitable que c'est l'italien qui est la langue la plus archaïque" (in *Actes du XVII^e Congrès International de Linguistique et Philologie Romanes*, Aix-en-Provence 1985, II, p. 111—130), e M. Cortelazzo, *l. cit.*, parla di una "eredità massiccia [...] che rende l'italiano molto più vicino alla matrice latina delle altre lingue romanze" (p. 401).

¹¹ Mentre per esempio il francese ignora continuatori di DARE, INCENDERE, MENS, SOL, lo spagnolo di ARGENTUM, CANIS, NEPOS, VELLE e il romeno si caratterizza per un numero particolarmente alto di tali lacune specifiche (cf. ad es. C. Th. Gossen, in *Vox Romanica* 41, 1982, p. 13—45).

¹² Cf. fra l'altro anche C. Tagliavini, *Le origini delle lingue neolatine*, Bologna ⁶1972, §61 "Il superstrato culturale latino".

carattere più generale come i già menzionati NATURA o AETERNUS “eterno” (mutuati da quasi tutte le lingue romanze, ad es. dall’italiano fin dal Duecento).

Sono dunque in gran parte parole che il latino parlato (almeno di tarda epoca) aveva abbandonato come più o meno dispensabili (si veda sopra), ma che per le nuove esigenze di una comunicazione colta e scritta, tenuta all’espressione più differenziata, precisa ed esplicita, si rivelarono di nuovo utili se non necessarie.¹³ In tal modo — per farci un’idea dell’importanza quantitativa del fenomeno — fra i lessemi latini del nostro corpus che, sul filone popolare dell’evoluzione ereditaria, non sono sopravvissuti affatto o appena, due terzi circa sono stati ripresi per via colta da una o parecchie delle lingue romanze. E benchè all’inizio appartenessero soprattutto a certi ambienti specifici (ad es. *natura* al linguaggio filosofico o *eterno* al linguaggio religioso), i latinismi potevano spesso estendersi, secondariamente, al lessico comune delle lingue moderne. Così, fra le voci storicamente ‘dotte’, nel quadro del nostro corpus, più di cinquanta figurano oggi nel lessico fondamentale delle mille parole più frequenti dell’italiano¹⁴ (ad es. *animale, caso, causa, concedere, condizione, difficile, dividere, facile, felice, genere, immagine, immenso, libero, modo, natura, necessario, occasione, occupare, permettere, preferire, principio, ripetere, silenzio, simile, spirito, utile*).

Dal punto di vista comparativo, l’italiano, a confronto con le altre lingue neolatine, si caratterizza per un numero particolarmente alto di latinismi e perciò per una vicinanza, anche su quest’aspetto dotto, relativamente stretta al lessico latino. L’Italia, che in quanto alle condizioni esteriori era, secondo C. Tagliavini, “il paese che si trovava più esposto a subire l’influsso del superstrato culturale latino” (*l. cit.*), attingeva difatti ben più parole al latino che ogni altra lingua: riferendoci di nuovo all’analisi del nostro corpus, fra i circa 630 dei lessemi latini che sono più o meno abbandonati ereditariamente, l’italiano mutua in totale 390 forme (il francese 296, lo spagnolo 323, il portoghese 342) e se ci si limita alle parole tuttora viventi, la quota per l’italiano rimane più del 50 per cento (324), mentre nel francese moderno si riduce a un terzo (200) e nello spagnolo al 45 per cento circa (292). Tre dozzine circa delle parole latine rispettive vengono riprese unicamente o quasi solo dall’italiano, fra le quali, per dare qualche esempio, DESIDERIUM (*desiderio*), EXPERIRI (*esperire*), FAX (*face* lett.), MITIS (*mite*), REPERIRE (*reperire*), RUPES (*rupe*).¹⁵

¹³ D’altra parte, il movimento latineggiante si manifesta anche nella sostituzione di denominazioni tradizionali da nuovi sinonimi dotti (ad es. *esercito* in vece di *oste*, cf. F. Maggini, in *Lingua Nostra* 3, 1941, p. 76—97) o persino da varianti rilatinizzate della stessa parola (ad es. *invidia* in vece di *invidia*, *superare* in vece di *soprare*, *virtù* in vece di *vertù*).

¹⁴ Si veda A. Juilland / V. Traversa, *Frequency Dictionary of Italian Words*, Den Haag — Paris 1973.

¹⁵ Il numero totale di corrispondenza sia ereditaria sia dotta col lessico latino più frequente del nostro corpus ammonta per l’italiano moderno a circa 730 (sia 410 più 324) e si allarga estensivamente, se includiamo i dialetti e la vecchia lingua, a più di 900 (su 1000).

Sintetizzando i rapporti sia ereditari sia dotti fra il latino e la tappa dell'italiano antico, consideriamo infine i dati quantitativi quali risultano dal lessico individuale concreto della lingua di Dante. L'ampiezza e la diversità del vocabolario dantesco¹⁶ riflette certo una larga parte del lessico italiano tradizionale della sua epoca e illustra d'altronde in che misura l'arricchimento dotto per mezzo dei latinismi lessicali si faceva già valere all'inizio del Trecento.

Prendendo per base il corpus dei mille lessemi latini più frequenti, notiamo che Dante valorizza nei suoi testi italiani pressappoco l'intero patrimonio lessicale ereditario, vale a dire quasi 420 lessemi, il che corrisponde a più del 90 per cento del totale delle unità sopravvissute in italiano. Il 5 per cento al massimo di quei lessemi tradizionali utilizzati dal 'padre della lingua' spariscono nel corso dell'evoluzione posteriore e sono sconosciuti dall'italiano moderno (ad es. *donno* "signore", *ducere* "condurre", *lecere* "essere lecito", *manere* "rimanere", *oste* "esercito", *soprare* "superare", *spazzo* "suolo", *suora* "sorella").¹⁷

Per quanto riguarda i latinismi, pressappoco due terzi di tutte le forme mutate dall'italiano al superstrato culturale (cioè 240 circa di 390)¹⁸ si trovano già in Dante, e la stragrande maggioranza di loro si è durevolmente integrata nella lingua.¹⁹ Ma l'importanza fondamentale di Dante per la costituzione del lessico dotto italiano appare soprattutto nel fatto che per la quasi metà di quei latinismi la sua lingua ci offre la prima attestazione italiana.²⁰ Citiamo fra queste voci dotte attestate propriamente a partire da Dante (in totale circa 110 nel quadro del nostro corpus): *accedere*, *astro*, *cedere*, *differire*, *egregio*, *esperire*, *felice*, *frequente*, *genere*, *immagine*, *immenso*, *ingrato*, *inizio*, *libertà*, *mesto*, *mite*, *noto*, *ottenere*, *ufficio*, *ozio*, *perpetuo*, *potenza*, *principe*, *principio*, *pudore*, *regione*, *ripetere*, *resistere*, *rupe*, *simile*, *spazio*, *tacito*, *tenebre*, *tollerare*, *utile*, *vittoria*, *voluttà*.²¹ E nella prospettiva compara-

¹⁶ Si veda soprattutto la *Enciclopedia dantesca*, ed. da U. Bosco, Roma 1970—1976.

¹⁷ Più numerosi sono i lessemi appartenenti oggi al solo vocabolario letterario come *fiotto*, *mirare*, *riedere*.

¹⁸ Fra i latinismi ancora assenti nel lessico di Dante menzioniamo fra l'altro *ambizione*, *assiduo*, *avido*, *esito*, *difficile*, *facile*, *ignorare*, *mole*, *occasione*, *omettere*, *premio*, *supplizio*, *terrore*, *valido*, *vasto*.

¹⁹ Come esempi di prestiti dotti isolati che non riuscirono a imporsi si confrontino fra l'altro *crebro* (CREBER), *cupere* (CUPERE), *curro* (CURRUS), *igne* (IGNIS), *ludere* (LUDERE), *muno* (MUNUS), *relinquere* (RELINQUERE), *ruere* (RUERE), *tuto* (TUTUS), *vincere* (VINCIRE), *viro* (VIR).

²⁰ Si vedano per la datazione soprattutto M. Cortelazzo / P. Zolli, *Dizionario etimologico della lingua italiana* (DELI), Bologna 1979—1988, e G. Colussi (ed.), *Glossario degli antichi volgari italiani* (GA-VI), Helsinki 1983 ss.

Una gran parte dei latinismi anteriori a Dante si trovano per la prima volta in Brunetto Latini. Parecchie forme attestate anteriormente non diventano correnti che nella lingua di Dante (ad es. *onesto*, cf. DELI).

²¹ S'intende che il valore stilistico e talvolta anche semantico dei latinismi nell'uso di Dante poteva divergere dall'uso moderno. Così, rispetto al valore per esempio di *egregio* B. Migliorini (cit. in DELI) precisa che aveva nel linguaggio "dantesco un tono molto più alto, secondo l'etimologia, che non sia quello odierno", e riguardo a *mesto* I. Baldelli (in *Enciclopedia dantesca*) scrive: "Evidentemente la parola, che oggi in italiano ha un valore piuttosto tenue, o almeno non particolarmente drammatico, è sentita da Dante col valore originale latino, cioè «disperato», «tristissimo»".

tiva romanza colpisce che molti di questi lessemi latini ripresi da Dante (o prima) vengono mutuati nelle altre lingue neolatine nettamente più tardi (ad es. CEDERE, INGRATUS, PUDOR, TOLERARE, VOLUPTAS) o che persino non hanno affatto o appena corrispondenze dotte al di fuori dell'italiano (ad es. i già citati EXPERIRI, FAX, MITIS, REPERIRE, RUPES).

Se, in conclusione, riassumiamo l'affinità complessiva del lessico italiano di Dante con quello del latino classico, risulta dunque, nel quadro delle mille unità latine più frequenti, una quota di corrispondenza di due terzi (circa 420 esempi di continuità popolare e 240 di ripresa dotta), il che rappresenta in confronto alla situazione nelle altre lingue neolatine e dei loro autori o testi rispettivi una vicinanza particolarmente stretta e distintiva.

Povzetek

OD LATINSKEGA BESEDNEGA ZAKLADA K ITALIJANSKEMU

Prispevek analizira prve etape zgodovine italijanskega besedja, in sicer na podlagi opazovanja usode tisoč najbolj pogostih latinskih leksemov. Primerjava med osrednjim leksikalnim korpusom klasične latinščine in predpostavljenim jezikovnim stanjem v romanskih jezikih dovoljuje razmeroma pravilno gledanje na odnos, v besedišču, med pisano in (v pozni dobi) govorjeno latinščino. Od teh tisoč najbolj pogostih leksemov se jih približno dve tretjini nadaljuje v romanskih jezikih, kar naj bi potrjevalo njihovo eksistenco v vulgarni latinščini. Od celotnega besednega zaklada se v romanskih jezikih ohranja samo 15 odstotkov. Tako lahko za govorjeno latinščino zagotovimo izbiro ekspresivnejših sinonimov, pa tudi bolj globinska razhajanja. Prenekateri 'pomen' v spontanem govoru ni imel ustreznega izraza: govorjena beseda se je zatekla k opisni obliki, ali k splošnejšemu izrazu, ali pa je izraz celo brez škode opustila, kadar je pač šlo za izrazito abstraktne pojme. Individualnost italijanskega besedišča se v romanski razdrobljenosti kaže kot posebej konservativna. Ohranja prav toliko arhaizmov kot sardščina, v celoti pa ima večje število podedovanih besed od drugih romanskih jezikov; med tisoč najpogostejšimi leksemi jih gre v italijanščini več kot polovica med iz latinščine podedovane besede. Tako je italijanščina latinščini razmeroma blizu; ta vtis bližine, podobnosti, bi rekli, se še poveča zaradi dotoka kulturnega superstrata, ki je bil v italijanščini zmeraj močnejši kot drugod: razčlenjeni korpus kaže, da je italijanščina šla na pósodo v opuščeno latinsko besedišče — to je ravno značilnost t.i. učenih besed — za 390 izrazov, in od tega so trije ducati teh latinizmov znani samo iz italijanščine. Vezanost italijanskega besedišča na latinsko, in to je lahko razlikovalni kriterij do drugih romanskih jezikov, se zelo jasno vidi tudi v obsežnem Dantejevem besednem zakladu. Pesnik je uporabil več kot 90% podedovanega latinskega fonda, rabi pa tudi dve tretjini vseh latinizmov, kar jih je italijanščina prevzela; in prav pri njem je prvič izpričana skoraj polovica teh učenih, neljudskih oblik.

LATINISMEN DES ITALIENISCHEN IN *DELI* UND *LEI**

*“Non è certamente esagerato dire che senza la componente latina posteriore [...] oggi non sarebbe possibile parlare le lingue romanze“
(Tekavčić 1980, 1166)*

1. Definitorisches

1.1. Als “Latinismen“ sollen im folgenden diejenigen Wörter verstanden werden, deren Existenz, Form oder Bedeutung in einer der romanischen Sprachen auf Lehnbeziehungen während der lateinischen Diglossie¹ oder auf die weiterbestehenden kulturellen Kontakte zum Lateinischen zurückgehen. Die Spendersprache bzw. beeinflussende Sprache kann dabei das Latein der Vergangenheit sein — insbesondere der Zeit, in der von romanischen Sprachen noch keine Rede sein konnte —, aber auch dasjenige, das neben den romanischen Sprachen als Mittellatein, Humanistenlatein, Kirchenlatein, Gelehrtenlatein weiterexistierte. Trotz verschiedener Terminologien (“gelehrte Wörter“, “Buchwörter“, “voci dotte“, “mots savants“, “cultismos“) bestehen in der Abgrenzung dieses Teilbereichs des Lexikons der romanischen Sprachen keine gravierenden Unterschiede in neuerer einschlägiger Literatur². Allerdings läßt sich zwischen solchen Latinismen unterscheiden, die als sprachliches Zeichen (mit Form und Bedeutung) aus dem Latein in die jeweilige romanische Sprache übernommen wurden (mehr oder weniger an das jeweilige Sprachsystem adaptiert), und solchen, die — bei ununterbrochener Überlieferung — nur eine Beeinflussung durch ein entsprechendes lateinisches Wort erfuhren (“voci semidotte“, “mots demi-sevants“, “semicultismos“). “El latín, en este caso, no presta términos, sino que ayuda — únicamente — a mantener fonemas y morfemas: *siglo*, *virgen*“ (Alvar/Mariner 1967, 6). Alvar/Mariner (1967, 7) haben daneben auch eine weitere Untergruppe der “semicultismos“: Latinismen, die phonetisch adaptiert wurden, wie *respeto*, *afición*. Diese beiden Typen von “semicultismos“ verhalten

* Für Anregungen und kritische Hinweise danke ich vor allem J. Felixberger, W. Schweickard und A. Stefenelli.

¹ Lüdtke 1968, Bd. 2, 93ff.

² *DELI* 1, IX: “Le parole latine possono esserci giunte per tradizione ininterrotta [...] o possono essere state assunte nel lessico italiano per via dotta, lungo il corso dei secoli (talora anche in epoca recentissima): in quest’ultimo caso la parola italiana è preceduta dall’indicazione ‘vc. dotta’“; *LEI*, fasc. I, Introduzione: “La raccolta del materiale viene suddivisa in I, II, III. I. comprende vocaboli che risultano aver avuto continuità ininterrotta nell’uso volgare del quale rispecchiano l’evoluzione fonetica ereditaria. II. comprende vocaboli dotti e semidotti. [...] III. contiene prestiti e calchi da altre lingue; possono essere dei neologismi scientifici derivati dal latino o dal greco o dei prestiti da altre lingue [...] o anche prestiti semantici.“ Vgl. auch Tagliavini ⁵1969, 61.

sich ihrem Ursprung nach komplementär: a) Erbwörter mit Beibehaltung lautlicher Elemente (evtl. auch der Bedeutung) durch den Kontakt mit dem Lateinischen³; b) Latinismen mit starker volkssprachlicher Adaptierung.

Eine weitere Gruppe von Latinismen konstituieren schließlich auch die Fälle späterer Relatinisierung, die von Stefenelli (1983, 888) etwa durch sp. *mondo* → *mundo* bzw. frz. *mont, estoire* → *monde, histoire* exemplifiziert werden.

Auch wenn so innerhalb des Bereichs der Latinismen unterschiedliche Differenzierungen denkbar sind (manchmal vielleicht nur terminologischer Art), so läßt sich doch über die begriffliche Abgrenzung dieses Gesamtbereichs von dem der Nicht-Latinismen vermutlich rasch Einigung erzielen.

1.2. Größere Schwierigkeiten ergeben sich jedoch in

- a) Fragen der zeitlichen Abgrenzung: "Latein vs. Romanisch";
- b) Fragen der Dokumentation: "Latein oder Romanisch";
- c) Beurteilungskriterien bei der Identifikation konkreter Latinismen in den Einzelsprachen.

1.2.1. Ad a): Neuere Diskussion zur zeitlichen Abgrenzung "Latein vs. Romanisch" findet sich zusammengefaßt bei Pfister 1987. Pfister selbst zieht zwar (vorwiegend aus praktischen Überlegungen) für die Zwecke des *Lessico Etimologico Italiano* (LEI) den Trennungsstrich zwischen Latein und Mittellatein/Frühromanisch um 600; die Unmöglichkeit einer exakten Trennungslinie zwischen Spätlatein und Frühromanisch (ob nun im Jahr 600 oder 800) ist ihm dabei wohl bewußt. Darüber hinaus verweist er auf die Tatsache, "daß der Übergang vom Spätlatein zum Frühromanischen nicht in allen Teilen der Romania gleichförmig erfolgte: die Entwicklung verlief vermutlich unter den Merowingern explosiver als z.B. im Italien oder Spanien des 7. Jahrhunderts" (Pfister 1987, 330f.).

1.2.2. Mit der unter b) genannten Problematik befaßt sich Müller 1987: Kann ein vereinzelt im 3. Jh. belegtes lateinisches Wort als ausreichende Basis für ein romanisches Wort aus dem 12./13. Jh. angesehen werden? Müßte nicht vielmehr eine dichte, kontinuierliche, formal und semantisch akzeptable Belegkette vorhanden sein? (Müller 1987, 316ff.). Und unter welchen Umständen kann ein Beleg als lateinisch oder romanisch angesehen werden? "Es mehren sich für den heutigen Etymologen die Fälle, wo das gesicherte oder supponierte Nacheinander Lateinisch-Romanisch sich einem Nebeneinander nähert und man nicht mehr ausschließen kann, daß ein in lateinischen Texten begegnendes formal lateinisches Lexem bloß mittellateinisch-schriftsprachliche Variante eines volkssprachlich-romanischen ist" (Müller 1987, 320).

³ Fraglich scheint mir, ob man — wie Lüdtkke 1968, Bd. 2, 93ff. — diese Gruppe auf die Fälle von Entlehnung hochsprachlicher Formen in die Spontansprache in der Periode der — noch lateinischen — Diglossie beschränken muß.

1.2.3. Ad c): Zur Identifizierung konkreter Latinismen in den Einzelsprachen trägt häufig deren formale Nähe zum entsprechenden lateinischen Ausgangswort bei: Ein Latinismus hat — mehr oder weniger gesetzmäßige — lautliche Veränderungen nicht mitgemacht, die sich an entsprechenden Erbwörtern ausgewirkt haben. Dieses Kriterium versagt allerdings in einer größeren Zahl von Fällen:

- Bei lautlichen Adaptierungen des Latinismus, die bei entsprechenden Wörtern erfolgte Lautentwicklungen nachvollziehen (alle oder nur einige von ihnen): sp. *afición*, *joven*, fr. *noble*, it. *aspetto*, *astratto*.
- Wenn die lautliche Struktur des lateinischen Etymons so beschaffen ist, daß auch bei erbwörtlicher Überlieferung keine lautlichen Veränderungen (abgesehen von den zur Eingliederung ins morphologische System notwendigen) erfolgen mußten: frz. *salive*⁴, it. *astuto*, *attento*, *calvo*, *ira*, *saliva* etc.

Die Einführung semantischer Kriterien zur Identifizierung von Latinismen dürfte problematisch und nur in Einzelfällen möglich sein: Während Lautentwicklung in einer bestimmten Periode und in einem bestimmten geographischen Raum bei vergleichbaren Wörtern Regelmäßigkeiten folgt, deren Ausbleiben bei anderen Wörtern festgestellt werden kann (mit der möglichen Konsequenz, daß diese als Latinismen angesehen werden), treten derartige Regelmäßigkeiten semantischer Entwicklung nicht auf. Semantische Identität eines romanischen Wortes mit dem entsprechenden lateinischen Wort besagt nichts. Nur in den Fällen, wo sich das romanische Wort von der lateinischen Bedeutung entfernt hatte, diese aber zu einem späteren Zeitpunkt wieder aufnimmt⁵, kann man von einem (semantischen) Latinismus sprechen.

Wo andere Kriterien nicht ausreichen oder nicht angewandt werden können, mögen Parallelen aus anderen Sprachen ein gewisses Indiz bilden; vgl. etwa LEI 164 zu *assente* als — möglicherweise — Latinismus aufgrund des Fehlens erbwörtlicher Formen in anderen romanischen Sprachen.

2. Korpuserstellung

Obwohl die Latinismen einen bedeutenden Teil des Lexikons der romanischen Sprachen ausmachen (vgl. das vorangestellte Motto aus Tekavčić), sind sie noch für keine Einzelsprache oder gar für die Gesamtheit der romanischen Sprachen vollkommen erfaßt bzw. gesondert dargestellt worden⁶. Auch mein Aufsatz kann sich — mit Bezug auf das Italienische — selbstverständlich nicht dieses Ziel setzen. Meine Absicht ist es vielmehr, aus dem Vergleich zweier etymologischer Wörterbücher

⁴ Vgl. Reinheimer-Rîpeanu 1990, 78; FEW 11, 100a.

⁵ Vgl. Taglivini ⁵1969 zu it. *cattivo*.

⁶ Zu verschiedenen Aufsätzen und Projekten vgl. Stefanelli 1983, 884f. und die dort angegebene Literatur; ferner Sala (im Druck), der dort das Projekt eines *Dicționarul împrumuturilor latinești din limbile romanice* vorstellt.

Erkenntnisse über Kriterien zu gewinnen, die uns bzw. die Etymologen dazu veranlassen, ein italienisches Wort als Latinismus anzusehen. Der dabei eingenommene Standpunkt ist nicht derjenige eines Etymologen, dem es zustünde, andere Lösungen vorzuschlagen; gedacht ist an den romanistisch vorgebildeten Leser, der aus etymologischen Wörterbüchern Information zur Geschichte einzelner Wörter oder auch zur Struktur des Wortschatzes einer Sprache entnehmen will.

2.1. Bis vor zwei Jahrzehnten war großangelegte etymologische Forschung zum Italienischen eher ein Stiefkind der Romanistik. Auch ohne daß ich hier im einzelnen auf Verdienste und Nachteile der einbändigen etymologischen Wörterbücher von Prati, Migliorini/Duro, Olivieri und Devoto sowie des fünfbandigen DEI (*Dizionario etimologico italiano*) von Battisti — Alessio eingehe⁷, läßt sich ohne großes Risiko feststellen, daß sich diese Situation bereits mit dem Erscheinen des fünfbandigen DELI (*Dizionario etimologico della lingua italiana*) von Manlio Cortelazzo und Paolo Zolli (1979—1988) beträchtlich verbessert hat und daß mit Max Pfisters zügig voranschreitendem LEI (*Lessico etimologico italiano*) ein Lexikon entsteht, das bei seiner Vollendung von keinem der heute existierenden etymologischen Wörterbücher anderer romanischer Sprachen in Vollständigkeit und in der Differenziertheit der berücksichtigten Gesichtspunkte übertroffen werden kann.

Die teilweise Überschneidung der Publikation von DELI (Bd. 1, 1979 — Bd. 5, 1988) und LEI (Faszikel 1 (A — ABSTINENTIA) 1979; letztes mir zugängliches Faszikel 29 (ATTRAHERE — AUGURIUM) 1990) legt vergleichende Untersuchungen nahe. Dabei zeigt bereits der unterschiedliche Umfang⁸, daß beide Wörterbücher ganz verschiedenen Ansprüchen genügen wollen, sei es in der Makrostruktur (Art und Menge der aufgenommenen Einträge), sei es in der Mikrostruktur (Art und Umfang der zu jedem Lemma gegebenen Informationen). Man wird Vergleiche natürlich nur unter Berücksichtigung der verschiedenen Charakteristika der beiden etymologischen Wörterbücher durchführen können. Unmöglich sind sie dadurch freilich nicht.

2.2. Das zu vergleichende Korpus von Latinismen habe ich in folgender Weise gewonnen: Ausgangspunkt sind diejenigen italienischen Wörter in DELI, die den zuletzt erschienenen sechs Faszikeln des LEI (Fasz. 24, ARINCA, bis Fasz. 29, einschließlich AUGURATUS) entsprechen, d.h. von it. *arista* — *augure*. Das mag wenig erscheinen und mahnt zur Vorsicht bei Verallgemeinerungen, soll aber hier als Stichprobe genügen.

Aus naheliegenden Gründen lassen sich die beiden Teilkorpora nicht vollständig zur Deckung bringen:

⁷ Vgl. dazu Pfister 1980, 157—176.

⁸ DELI: 1470 Seiten. Das LEI hat diesen Umfang bereits bei AUGURIUM mit über 2300 Spalten bzw. 1150 Seiten beinahe erreicht; daraus kann man auf einen Gesamtumfang von knapp 19 000 Seiten allein für den ersten, allerdings größten Teil (lat. Etyma, Etyma aus dem Substrat, Etyma onomatopoeischen Ursprungs) schließen.

- DELI enthält insgesamt nur die — ca. 60.000 — Wörter der edizione minore des *Vocabolario della lingua italiana* von Zingarelli⁹, LEI umfaßt “den gesamten publizierten Wortschatz der italienischen Schriftsprache und der Dialekte Italiens, Korsikas und der Südschweiz“¹⁰. Das aus diesem Grund im LEI zusätzliche Material ist im zugrundegelegten Korpus nicht enthalten: *aristarco*, *aristida*, *aristofaneo*, *aristofanico*, *aristotelia*, *armario* (im DELI ohne weiteren Kommentar als Nebenform zu *armadio* aufgeführt), *armeniaca*, *armenico*, *artritico*, *atavo*, *atrito* (adj.) etc.¹¹. Ebenso wurden Fälle wie *attico* ausgeschieden, das nur mit einer seiner Bedeutungen (Relationsadjektiv zu *Attica*) im LEI als Latinismus angeführt ist, einer Bedeutung, die im DELI — wohl in Entsprechung zu Zingarelli — fehlt. Vergleichbar ist *attico* nur mit der in beiden Wörterbüchern verzeichneten Bedeutung “parte di un edificio sovrapposta al cornicione, con funzioni decorative”; in dieser Bedeutung ist es aber kein Latinismus, sondern eine innerhalb des Italienischen erfolgte Bildung.
- Dadurch, daß im DELI die italienischen Wörter, im LEI aber die Etyma als Lemmata fungieren, erscheinen die entsprechenden Wörter nicht immer an derselben Stelle im Alphabet. In diesen Fällen bin ich so verfahren: Wörter aus DELI, deren Etymon im LEI vor Fasz. 24 enthalten ist, wurden berücksichtigt (z.B. *assolvere*, *assoluto*, *assurdo*, *attore* etc.); Wörter aus DELI, die beim augenblicklichen Stand des LEI dort noch nicht enthalten sind, konnten nicht berücksichtigt werden (z.B. *arpa*, *arpia*, *aruspice* etc.). Ebensowenig wurden hier Wörter aufgenommen, die zwar in den genannten Faszikeln des LEI besprochen werden, die aber im DELI außerhalb des Rahmens *arista* — *augure* bleiben (z.B. *aumentare* < *AUGMENTARE*).

Das dieser Untersuchung zugrundeliegende Korpus wird so aus denjenigen italienischen Wörtern gebildet, die innerhalb des Rahmens *arista* — *augure* ins DELI aufgenommen wurden und entweder im DELI als “voce dotta” (aus dem Lateinischen)¹² bezeichnet werden oder im LEI in der Abteilung II. (gelehrte Entwicklung) oder — in seltenen Fällen — III. (Entlehnungen, u.a. Latinismen)¹³ erscheinen. Es umfaßt 175 lexikalische Einheiten¹⁴ ≈ 23% der im untersuchten Rahmen von DELI aufgenommenen 755 Wörter¹⁵.

⁹ DELI, Bd. 1, VI.

¹⁰ Pfister 1980, 149. Dabei dient — nach Angaben der Introduzione zum 8. Faszikel des LEI ab diesem Faszikel — die Ausgabe des Zingarelli von 1983 als “Vocabolario di base della lingua italiana moderna”.

¹¹ *astronomo* ist zwar im DELI weder Lemma noch Untereintrag; es wird jedoch im Abschnitt zur Etymologie berücksichtigt, so daß es in mein Korpus aufgenommen wurde.

¹² ‘voci dotte’, für die in beiden Wörterbüchern eine griechische Etymologie angegeben wird (z.B. *aristocratico*) bleiben draußen. Gleiches gilt natürlich für ‘derivati culti’ wie *arvense*, *arvicola*, die mit lateinischen Lexemen und Wortbildungselementen, aber innerhalb des Italienischen gebildet wurden.

¹³ Vgl. Pfister 1980, 153.

¹⁴ *ascia* wurde nicht aufgenommen, da die entsprechende Angabe “II.1.” (LEI 1556) als offensichtlicher Druckfehler gewertet wurde.

¹⁵ Eine entsprechende Angabe zu LEI hätte wegen der zahlreichen hier nicht berücksichtigten Wörter wenig Sinn.

Es ist von vornherein zu erwarten, daß zwei ungefähr zeitgleich erscheinende etymologische Wörterbücher — unabhängig vom Umfang und von der unterschiedlichen Zielsetzung — in der Frage etymologischer Zuweisungen meist zu ähnlichen Ergebnissen kommen. Diese Erwartung wird bestätigt: In 133 (von 175) Fällen entspricht der Angabe "voca dotta" im DELI eine Behandlung der Etymologie in Abschnitt II. des LEI.

3. Lautliche Abgrenzungskriterien

Zunächst soll anhand der 133 in beiden Wörterbüchern als Latinismen angesehenen Wörter nach dem Vorhandensein und den Auswirkungen lautlicher Kriterien gefragt werden, welche die Annahme eines Latinismus nahelegen¹⁶. Derartige lautliche Kriterien, wie sie von Tekavčić (1980, 48 und 321) und Tagliavini (⁵1969, 327f.) aufgeführt werden, können im Französischen, das sich lautlich sehr weit vom Lateinischen entfernt hat, häufig herangezogen werden. Für das Italienische ist man jedoch in einer mißlichen Position, da hier die lautliche Entwicklung viel geringere Ausmaße hatte¹⁷. Der Fall, daß ein lateinisches Etymon in erbwörtlicher Entwicklung bei Entlehnung zum selben Resultat führen mußte, ist hier besonders häufig. Dazu kommt die Tatsache, daß auch Latinismen im Augenblick der Übernahme gewisse Adaptierungen erfahren: solche morphologischer Art (z.B. Ausgänge der Nomina auf -o, -e, Integration in das Verbparadigma)¹⁸, aber auch lautliche Adaptierungen, die etwa dem Italienischen vollkommen fremde Konsonantenverbindungen und Phonemdistributionen vermeiden. Ferner ist zu berücksichtigen, daß ein Latinismus vom Augenblick der Übernahme an möglicherweise an späteren (lautlichen) Entwicklungen des Italienischen oder auch seiner Dialekte teilnimmt.

Dennoch: für einen gewissen Teil der von DELI und LEI gemeinsam als Latinismen angesehenen Wörter können die von Tekavčić und Tagliavini genannten lautlichen Kriterien als zutreffend und mit ausschlaggebend angesehen werden. Dies soll zunächst im folgenden an Beispielen (nicht vollständig!) gezeigt werden.

lat. Ī → i: *arista*¹⁹, *assiduo*, *asterisco*.

Ū → u: *assurdo*, *assurdità*, *assurgere*.

¹⁶ Bei der Angabe der lat. Etyma halte ich mich an die Vorgehensweise des LEI: Verwendung von Maskeln, Angabe des Nominativs bei Nomina, des Infinitivs bei Verben.

¹⁷ Vgl. Wartburg 1940, 31—46; zur Konservativität des Italienischen vgl. auch Christmann 1979, 124ff.

¹⁸ Hierin unterscheidet sich das Italienische selbstverständlich nicht von anderen romanischen Sprachen.

¹⁹ LEI 1174 geht für schriftitalienisches *arista* 'barba della spiga' offenbar von ARĪSTA aus; für die dialektalen, vor allem südital. Formen mit i wird allerdings ARĪSTA zugrundegelegt.

Ē[→ e, Ō[→ o²⁰: *astrologo*²¹, *astronomo*²², *ateneo*, *attonito*.

AU → au: *audacia*, *audace*, *audizione*, *augure*, *augurare*.

Ē > e, Ō > o, vor allem in freier Silbe: *asceta*, *ascesi*, *arteria*, *asfodelo*²³.

Bewahrung von e, o²⁴ im Vorton²⁵: *artemisia*, *asseverare*, *asterisco*, *ateneo*, *atrofia*.

Bewahrung von intervokalischem -b-: *attribuire*, *attributo*, *attribuzione*.

Bewahrung ungewöhnlicher — sonst assimilierter — Konsonantenverbindungen (*pt*, *ks*, *kt* etc): Tekavčić, 321, führt hier etwa *cleptomane*, *xilofono*, *adepto*, *arctazione* an. In unserem Korpus findet sich hier allenfalls *aritmetico* als überzeugendes Beispiel. Die erhaltene Verbindung *rs* (*arsi*, *asperso*) kann hier nicht zählen, da in erbwörtlicher Entwicklung sowohl Assimilierung (*dosso*) als auch Bewahrung (*orso*) vorkommen. Die Verbindung *sf* in *asfalto*, *asfodelo* ist auch kaum beweiskräftig. Zu diesem Punkt bietet unser Material weitaus mehr Gegenbeispiele:

bs: *ascesso*, *assente*, *-enza*, *assurdo*, *astemio*, *astrarre*, *astratto*, *astrazione*
kt: *artico*, *astratto*, *astrazione*, *attivo*, *attore*, *attuale*, *attuare*
pt/kt: *attitudine*.

Offenbar wurden hier Konsonantengruppen vermieden, die als besonders unitalienisch empfunden wurden. Ähnlich wie bei der morphologischen Integration hat hier eine Integration in das System konsonantischer Distributionen stattgefunden; sie kann nicht als Beleg für erbwörtliche Entwicklung herangezogen werden: "Infatti, l'assimilazione in italiano è così forte da coinvolgere anche i latinismi" (Tekavčić 1980, 246). Ich will vorerst offenlassen, ob die Fälle unterbliebener Assimila-

²⁰ Allerdings ist fraglich, ob die — hier nicht anzutreffenden — Diphthonge in der Toskana autochthon sind; zur Diskussion vgl. Tekavčić 1980, 32—36.

²¹ LEI 1965 verzeichnet für die erbwörtliche Überlieferung altital., altven. *struolego*, altpadov. *struoligo*; die unter der gelehrten Entwicklung angeführte neapol. Form *astruoleghe*, pl. (LEI 1977) ist wohl durch Umlaut verursacht, der sich offenbar auch auf später eingeführte Latinismen auswirkt.

²² Zusätzlich zur Ungewißheit über den autochthonen Charakter der Diphthongierung wäre bei *astrologo* und *astronomo* auch mit der Reduzierung eines — potentiell vorhandenen — Diphthongs nach Konsonant + *r* zu rechnen; vgl. Tekavčić 1980, 35.

²³ Die geschlossene Variante findet sich freilich in zahlreichen Suffixableitungen: *artificioso*, *ascensore*, *attore*, *audizione*; auch in *atroce*.

²⁴ Letzteres "meno frequente" (vgl. Tekavčić 1980, 97), d.h. auch schwächeres Kriterium für Latinismen.

²⁵ Fälle wie *aspersione*, *atrocità*, wo *e* bzw. *o* durch ein verbales bzw. ein Wortbildungsparadigma gestützt werden, sind hier auszuschließen.

tion (z.B. *abside*) auf unterschiedlichen Zeitpunkt der Aufnahme oder auf andere Faktoren zurückgehen²⁶.

Bewahrung der Gruppen Konsonant + *l*: *asclepiadeo*, *atlante*, *-ico*, *atleta*.

Ausbleiben der für die Gruppen Konsonant + *i* zu erwartenden Entwicklungen:

tj: *-zione*²⁷ (*articolazione*, *aspirazione* etc.), *astuzia*

pj: *asclepiadeo*

mj: *astemio*

kj: *aristolochia* (!), *artificio* (mit Ableitungen), *associare*

rj: *arteria*, *aspersorio*

sj: *artemisia*, *asiatico*.

Bewahrung von *i*, *e* als Vollvokal im Hiat vor Vokal: *ateo*²⁸.

Keine Längung eines Konsonanten vor *u* + Vokal: *attiguo*, *attribuire*²⁹. Nach bereits bestehender langer Konsonanz wäre evtl. Schwund von *u* zu erwarten gewesen³⁰; dies ist nicht der Fall in *assuefare*, *attuare*.

Wir haben damit das vorhandene Material anhand der bei Tekavčić (1980, 321) gegebenen Liste von "caratteristiche fonetiche dei latinismi" überprüft.

Außerhalb dieser Liste finden sich in unserem Material wenig lautliche Entwicklungen, deren Ausbleiben eindeutig auf einen Latinismus hinweist. Mit Sicherheit wäre hierzu nur *ns* in *ascensione* zu rechnen.

Das Ausbleiben der Synkope ist im Italienischen ein weitaus weniger sicheres Indiz für Latinismen als etwa im Französischen. Im Gegensatz zur Galloromania "il romeno e l'italiano centromeridionale (dunque anche il toscano e la lingua letteraria) sono piuttosto conservatori" (Tekavčić 1980, 110). So haben wir etwa *arsenico*, *attonito*, obwohl die Konsonantenverbindungen *nk*, *nt* im Italienischen ohne weiteres möglich wären; auch für Wörter wie *articolo*, *astragalo*, *augure* wäre bei kontinuierlicher Entwicklung Synkope nicht unmöglich — aber eben auch nicht zwingend! — gewesen. So war etwa auch das Ausbleiben der — prinzipiell leicht mögli-

²⁶ Die unterlassene Assimilierung veranlaßt LEI 484ff. zu einer sonst nicht gemachten Unterscheidung: unter dem Etymon ACTIVUS erscheinen in II.1. als 'voci dotte' *attivo* etc., unter II.2. als 'latinismi' *attivu* und ein Adverb *attive*. Unter dem Etymon ABSTINERE werden unter I. *astenersi* etc. verzeichnet, unter II. Formen mit der "grafia latineggiante" *abs-* (LEI 193ff.). Wie sich gezeigt hat, kann eine derartige Assimilation aber gerade nicht als Indiz für erbwortliche Entwicklung gewertet werden.

²⁷ Hier ist jedenfalls das Suffix ein Latinismus; dies sagt noch nichts über den Status der damit gebildeten Wörter aus, die auch innerhalb des Italienischen gebildet sein könnten.

²⁸ Nur im DELI.

²⁹ Dieser Fall ist allerdings vielschichtig, da verschiedene Faktoren zusammenkommen: Konjugationswechsel ATTRIBUERE → *attribuire*, halb- oder vollvokalische Aussprache des *u* in *attribuire*, analogischer Ausgleich im Verbparadigma.

³⁰ Vgl. Rohlfs 293.

chen — Synkope bei ASPARAGUS weder für DELI noch für LEI ein Grund, hier gelehrte Entwicklung anzunehmen bzw. *asparago* als Latinismus anzusehen.

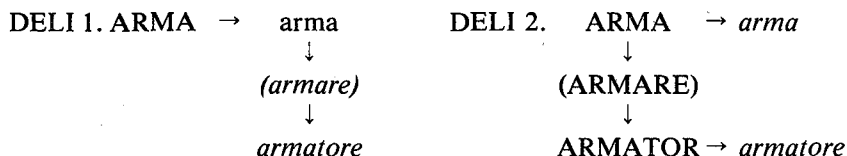
4. Lexikographische Praxis (DELI/LEI)

Wie man sieht, ist die Reihe der lautlichen Kriterien, die einen Latinismus im Italienischen identifizieren helfen, nicht sehr lang. Diese Tatsache mag dazu beitragen, daß in der Zuweisung italienischer Wörter zur Kategorie der "voci dotte" bzw. "Latinismen" nicht unbeträchtliche Differenzen zwischen DELI und LEI bestehen. In 42 von 175 Fällen (24%) machen die beiden Wörterbücher hierzu verschiedene Angaben.

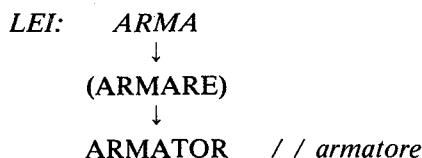
4.1. Latinismus (Aufnahme in Abschnitt II.) im LEI, jedoch nicht "voce dotta" (aus dem Lateinischen) im DELI.

4.1.1. *aristocrazia* gilt zwar auch für das DELI als "voce dotta", wird dort aber direkt aus gr. ἀριστοκρατία abgeleitet, während es im LEI unter Verweis auf einen Beleg bei Hegesippus (4. Jh.) als Latinismus angesehen wird³¹.

4.1.2. In einer Reihe von Fällen ist die Interpretation insbesondere für den Benutzer des DELI — aufgrund starker Komprimierung und daraus resultierender Unklarheiten — problematisch. So erscheinen im Artikel *arma* im Abschnitt "Der[ivati]" u.a. *armamentario*, *armamento*, *armatore*, *armigero*, die im LEI unter den Etyma ARMAMENTARIUM, ARMAMENTUM, ARMATOR, ARMIGER jeweils als Latinismen klassifiziert werden. Im etymologischen Kommentar des DELI wird jedoch (ohne einen Zusatz "vc. dotta") auf die lateinischen Ableitungen ARMAMENTARIUM, ARMAMENTUM, ARMATOR (spätlat.), ARMIGER verwiesen. Damit werden zwei verschiedene etymologische Erklärungen angeboten, die sich so darstellen lassen:



Der Einreihung unter II. in LEI würde jedoch folgende Darstellung entsprechen:



³¹ Für *aristocratico* verweist auch LEI (wie DELI) auf gr. ἀριστοκρατικός

Der Wortlaut des DELI läßt die Entscheidung zwischen inneritalienischer Ableitung oder erbwörtlicher Entwicklung offen, das LEI entscheidet sich für die Klassifizierung als Latinismus.

Dieselbe Problematik ergibt sich unter dem Lemma *arte* des DELI für *artefice* und *arteficioso*. Bei den im etymologischen Kommentar verzeichneten lat. Ableitungen ARTIFICIALIS, ARTIFICIUM findet sich allerdings die Eintragung "vc. dotta"; sollten damit *artificiale*, *artificio* als Latinismen charakterisiert werden, so besteht hier Übereinstimmung mit dem LEI³².

Unter *asseverare* finden wir im DELI die Der[ivati] *asseverativo*, *asseverazione*; der etymologische Kommentar bezeichnet sie als "voci dotte" und verweist auf lat. ADSEVERARE mit der Ableitung ADSEVERATIO. Hier läßt der Wortlaut des DELI ebenfalls zwei Möglichkeiten offen: inneritalienische Ableitungen zu *asseverare* oder Latinismen, wobei allerdings für *asseverativo* kein lat. Ausgangswort genannt wird.

Für *astrale* und *attività* sind die Entscheidungen jeweils eindeutig: Latinismus nach ASTRALIS (belegt im 4. Jh. bei Avienus und Augustinus) und ACTIVITAS im LEI, inneritalienische Ableitungen von *astro* und *attivo* im DELI.

4.1.3. Die Ableitungsproblematik spielt keine Rolle mehr bei *armadio*, *arridere*, *assedio*, *attimo*, die vom DELI als erbwörtlich, im LEI als Latinismen betrachtet werden.

armadio: LEI verzeichnet für das Etymon ARMARIUM eine große Anzahl erbwörtlicher Weiterführungen in verschiedenen Gegenden Italiens (etwa *armaio*, *armaro*, *armér*), sowie als Latinismen die Typen *armario*, *armadio*, *asmario*. Hätte die dissimilierte Form mit $r-r > r-d$ schon im Lateinischen bestanden, so wäre die Klassifizierung als Latinismus (*ARMADIUM hätte **armaggio* ergeben) unproblematisch. Für die Annahme eines Latinismus spricht aber dennoch der Kontrast zu den parallel existierenden erbwörtlichen Formen. Die Dissimilation $r-r > r-d$ ging offenbar von der Toskana aus (LEI 1270); der volkstümliche Typ hat hier aber nur ein *r* (*armaio*). Anlaß für die Dissimilation konnte es hier also nur bei einem Latinismus geben.

assedio hat im LEI erbwörtlich entwickelte Formen von regionaler Gültigkeit (*asseggio*, *asseiu*) neben sich. Zwar ist das angenommene Etymon *ASSEDIIUM als Variante eines regionalen Latein zu OBSIDIUM (LEI 1822) nicht belegt; die Beibehaltung von *d*_i rechtfertigt aber ohne Zweifel die Annahme eines Latinismus.

³² Die Annahme, daß die Etyma selbst als 'voci dotte' gekennzeichnet werden sollen, wäre wohl unsinnig.

attimo: Zwar hat LEI als Etymon lat. *ATOMUM*, im etymologischen Kommentar wird aber wie im DELI auf IN *ATOMO* (Tertullian) < gr. ἄτομον mit zeitlicher Bedeutung verwiesen. Die Dehnung des Konsonanten nach betontem kurzen Vokal im Proparoxytonon³³ und die Abweichung im unbetonten Vokalismus sind wohl die Gründe, welche DELI zur Annahme erbwörtlicher Entwicklung führen. Sie hindern jedoch LEI nicht daran, hierin einen Latinismus bzw. eine “evoluzione fonetica semidotta” (LEI 2016) zu sehen.

Für *arridere* können weder lautliche noch morphologische Kriterien die Klassifizierung im LEI als Latinismus veranlaßt haben. Der seit dem 4. Jh. belegte Konjugationswechsel *RIDĒRE* > *RIDĖRE* (LEI 1386; eine entsprechende Entwicklung des Kompositums ist anzunehmen) kann natürlich nicht dagegen angeführt werden. LEI gibt als einzigen Parallelbeleg aus romanischen Sprachen afz. und mfz. *arire* (Chrétien und später), das in FEW 10, 399b ebenfalls als Latinismus angesehen wird. Die geringe Verbreitung, das Fehlen in den Dialekten, der stark literarische Gebrauch mögen hier bei der Klassifizierung als Latinismus zusammengewirkt haben.

4.2. “voce dotta” im DELI, jedoch nicht Latinismus im LEI.

4.2.1. *asindeto* und *ateo* sind in DELI als “voci dotte” aus dem Lateinischen bzw. dem Spätlatein verzeichnet; die entsprechenden Etyma fehlen in den bis jetzt vorliegenden Faszikeln des LEI. Zu vermuten ist, daß das LEI hier in späteren Bänden das griechische Etymon angeben wird³⁴.

4.2.2. In folgenden Fällen nimmt DELI jeweils eine “voce dotta”³⁵, das LEI eine inneritalienische Ableitung an:

- a) inneritalienische Ableitung von Latinismen: *arterioso*, *ascendenza*, *aspirazione* “ardente desiderio“, *attualità*.
- b) inneritalienische Ableitung von (nach LEI) Erbwörtern: *assoluto*, *assolutore*, (*sentenza*) *assolutoria*, *assorto*.

Vor allem für die Fälle nach a) sehe ich angesichts der starken Parallelität lateinischer und italienischer Ableitungsmechanismen kaum Entscheidungskriterien aufgrund formaler und/oder semantischer Eigenschaften des betreffenden Wortes selbst. Wird zu it. *arteria* ein Relationsadjektiv benötigt, so stehen im Italienischen die Suffixe *-ale* oder *-oso* (evtl. auch *-ico*, *-ano*) zur Verfügung; die Tatsache, daß zwar lat. *ARTERIOSUS* im Lateinischen bei einem Arzt aus Afrika Mitte des 5. Jh. (Cassius Felix, nach ThLL, s.v.) belegt ist, jedoch **ARTERIALIS* nicht, muß deswegen it. *arterioso* (Erstbeleg nach LEI: 1611) nicht notwendig als Latinismus neben

³³ Vgl. Tekavčić 317, Rohlfs 227.

³⁴ Vgl. jedoch im ThLL den Beleg *infausti et athei nuncupamur* aus Arnobius (um 300).

³⁵ Dabei ist anzunehmen, daß das DELI mit der Angabe z.B. “Vc. dotte, lat. *aspirare* [...] col der. *aspiratione(m)*“ it. *aspirazione* tatsächlich als voce dotta charakterisieren will, obwohl es ein paar Zeilen weiter oben unter den Der[ivati] von it. *aspirare* erscheint.

einer inneritalienischen Ableitung *arteriale* (Erstbeleg nach LEI: 1601) klassifizieren.

Auch das Suffix *-orio* steht trotz seiner latinisierenden Form als Wortbildungselement innerhalb des Italienischen zur Verfügung; es kann deswegen (auch wenn Untersuchungen zur Periode seiner Produktivität fehlen) kaum als Argument für die Charakterisierung von *assolutorio* als Latinismus gebraucht werden³⁶.

4.2.3. Folgende Wörter tragen im DELI die Charakterisierung "voce dotta", vom LEI werden sie als erbwörtlich überliefert (Aufnahme in Abschnitt I.) angesehen: *armento*, *arra*, *ascendere*³⁷, *asma*, *aspetto*³⁷, *assegnare*, *assolvere*, *assorbire*, *assorto*, *astenere*, *astinenza*, *attendere*³⁸, *attento*.

4.2.3.1. In einigen dieser Fälle mußten sowohl eine erbwörtliche Entwicklung als auch eine Entlehnung zu einem — abgesehen von morphologischen Adaptierungen — mit dem lateinischen Etymon identischen Resultat führen: *armento*, *arra*, *attendere*, *attento*.

Bei *armento* mögen für das LEI die ländlich-bäuerliche Bedeutungssphäre und die zahlreichen dialektalen Belege den Ausschlag gegeben haben³⁹. Für *arra* (und parallele Formen im Engad., Frz., Okzit. und den iberoromanischen Sprachen) stellt Kramer in LEI 1360 ausdrücklich fest: "Mancano criteri per determinare se si tratti dunque di parole ereditarie". Ohne jegliche Beweiskraft ist natürlich die vom Lateinischen abweichende Aussprache [ʃ] statt [sk] in *ascendere*; sie kann ebensogut als Resultat der üblichen Entwicklung wie als übliche italienische Aussprache beim Lesen lateinischer Texte bewertet werden.

4.2.3.2. In anderen Fällen haben sich lautliche Veränderungen ergeben, die jedoch DELI nicht an der Charakterisierung als Latinismus hindern⁴⁰. Es handelt sich vor allem um die Reduzierung von im Italienischen ungewöhnlichen Konsonanten-

³⁶ Vgl. etwa mail. *scaldatori*, *sciurtatori* (Rohlf's 1117). Komplementär zu dieser Überlegung ist Bork's Argumentation, daß ein Suffix wie *-evole* nicht von vornherein den erbwörtlichen Charakter eines damit gebildeten Wortes (*abominevole*) beweist (Bork 1980, 453).

³⁷ LEI hat für *ascendere* und *aspetto* auch einen Abschnitt II. (Latinismen). Dennoch besteht hier keine Übereinstimmung, denn in II. erscheinen nur im DELI nicht genannte Bedeutungen und Verwendungen: *ascendere* im religiösen Bereich und in transitiver Verwendung; *aspetto* 'posizione dei pianeti nello zodiaco'.

³⁸ Im etymologischen Kommentar (LEI 2061) ist der Verweis auf einen — vorne nicht existierenden — Abschnitt II.1.a. wohl ein Druckfehler. Die Formulierung dieses Kommentars ("continua", "risale") geht von der Annahme erbwörtlicher Entwicklung aus.

³⁹ Das Fehlen von Fortsetzern in den galloromanischen Mundarten veranlaßt dagegen FEW 1, 142b und 25, 280b, frz. *arment* als Latinismus anzusehen.

⁴⁰ Umgekehrt müssen sie natürlich auch für das LEI nicht das Argument für die Annahme erbwörtlicher Entwicklung gewesen sein; vgl. oben (unter 3.) die Liste der Wörter, die trotz konsonantischer Assimilierungen von LEI und DELI gemeinsam als Latinismen angesehen werden: *assente*, *astratto*, *attivo*, *attitudine* etc.

kombinationen: STM > *sm: asma*⁴¹; CT > *tt: aspetto*; RPT > *rt: assorto*; BS > *ss/s: assolvere, assoluto, assorbire*⁴², *assorto, astenere, astinenza*⁴³.

Die zu *segno* analoge Entwicklung ĩ > ę in *assegnare*⁴⁴ müßte ein Argument gegen die Annahme eines Latinismus sein; sie gehört kaum zu den bei Latinismen nötigen oder wahrscheinlichen Anpassungen.

Der Fall von *assorbire* zeigt, daß Konjugationswechsel die Annahme eines Latinismus (im DELI) nicht ausschließt. LEI nimmt hier volkstümliche Entwicklung an, unter Verweis auf die in FEW 24,55b gegebene afz. Parallele *asorbir*. Gerade diese Parallele scheint hier für LEI der ausschlaggebende Faktor zu sein; anderswo hindert nämlich der Konjugationswechsel LEI nicht daran, im Gegensatz zu DELI (*aridire*, s.o.) oder gemeinsam mit diesem (*asserire, attribuire*) das jeweilige Verb als Latinismus anzusehen⁴⁵.

4.3. Abweichungen zwischen DELI und LEI ergeben sich ferner durch die im LEI stärkere Berücksichtigung der Rolle anderer Sprachen (in unserem Material handelt es sich jeweils um das Französische) bei gelehrter Übernahme: *ascissa, astergere, astersione, astruso* tragen im DELI jeweils die kommentarlose Markierung "vc. dotta"; nur bei *audizione* wird dort für die musikalische Bedeutung (Erstbeleg bei D'Annunzio 1889) ebenso wie im LEI auf das frz. Vorbild *audition* verwiesen. Die in beiden Sprachen übereinstimmenden semantischen Spezialisierungen bzw. Einengungen auf fachsprachliche Verwendungen (*ascissa*: mathematisch; *astergere, astersione*: medizinisch; *astruso*: nur übertragen, nicht konkret; *audizione* "manifestazione musicale o di lettura di poesia") machen voneinander unabhängige Entlehnungen aus dem Lateinischen ganz unwahrscheinlich. Die jeweiligen Erstbelegdaten sprechen für französischen Einfluß auf das Italienische; nur im Falle von frz. *absterger* (seit 14. Jh.), it. *astergere* (1. Hälfte des 14. Jh.) ist keine zeitliche Priorität des frz. Erstbelegs festzustellen. Das LEI — mit seinen gegenüber dem DELI größeren Differenzierungsmöglichkeiten — hat also wohl zu Recht die genannten Wörter

⁴¹ "La caduta della consonante mediana -t- parla forse in favore di una evoluzione popolare" (LEI 1924). Etwas überraschend ist im LEI freilich die unterschiedliche Behandlung von *asma* (Erbwort) und *asmatico* ("cultismo dal lat. tardo ASTHMATICUS", LEI 1925). Die Ableitung mit -(at)ico könnte durchaus als italienisches Wortbildungsverfahren angesehen werden.

⁴² Bei der Angabe ADSORBÈRE als Etymon im DELI handelt es sich offenbar um einen Druckfehler. LEI gibt als Lemma korrekt ABSORBÈRE, hat aber in der etymologischen Diskussion versehentlich ABSORBÈRE (LEI 189).

⁴³ Die Entwicklung des zwischentonigen lat. ĩ in den beiden letztgenannten Fällen kann kaum als Kriterium herangezogen werden: für *e* in *astenere* ist an innerparadigmatische Analogie zu denken; *i* in *astinenza* kann ebensogut im Rahmen toskanisch-florentinischer Entwicklung wie als latinisierende Beibehaltung erklärt werden.

⁴⁴ Zwar haben wir lat. SĪGNUM, ADSĪGNARE (LEI: ASSĪGNARE); Walde-Hofmann und REW sehen aber — wohl richtig — SĪGNUM als notwendige Grundlage für die romanischen Formen an. Das FEW gibt merkwürdigerweise zwar SĪGNUM (ebenso SĪGNARE) als Etymon, geht aber in der etymologischen Diskussion (11, 608b ff.) von lat. SĪGNUM aus, vermutlich ein Druckfehler.

⁴⁵ Der Konjugationswechsel ist übrigens nach Ausweis des ThLL für ABSORBÈRE, ASSERÈRE, ATTRIBUÈRE im Lateinischen nicht belegt.

aus den Latinismen herausgenommen und in den Abschnitt III. ("prestiti e calchi da altre lingue") verwiesen.

4.4. Die Form der jeweils zugrundegelegten lateinischen Etyma stimmt, mit Ausnahme kleinerer oben genannter Versehen, im allgemeinen überein. Hinzuweisen ist allenfalls auf die Tatsache, daß das LEI für das Präfix AD + S- von der bereits assimilierten Form ausgeht (dort, wo sie belegt ist), wo das DELI öfters die nicht assimilierte Form angibt:

DELI: ADSCRIBERE, ADSEVERARE, ADSURGERE, ADSTANS

LEI: ASCRIBERE, ASSEVERARE, ASSURGERE, ASTANS (mlat.).

5. *Resümee*

Es wäre verlockend, auf weitere Gesichtspunkte beim Vergleich von DELI und LEI einzugehen, so etwa auf Erstbelegsdaten, wo sich Unterschiede durch die feinere semantische Differenzierung und die größere Materialfülle des LEI ergeben. Ein derartiger Vergleich würde aber notwendigerweise über die Latinismen hinausführen und soll hier unterlassen werden. In diesem Beitrag ist es mir nur um die Frage des Überlieferungsweges gegangen.

Die anhand unseres Vergleichs gemachten Beobachtungen zeigen zunächst die große Rolle der Latinismen: Auch im DELI, das ja von einem reduzierten Vokabular ("nur" ca. 60.000 Wörter; seltenere Bedeutungen wurden beiseitegelassen) ausgeht, machen die untersuchten Latinismen im Prüfbereich ein knappes Viertel aus; für das LEI würde dieser Prozentsatz beträchtlich ansteigen⁴⁶. Der Vergleich zeigt allerdings auch, daß Angaben wie "vc. dotta" oder die Unterteilung eines etymologischen Artikels in Abschnitte für erbwörtliche Entwicklung und für Latinismen nur eine trügerische Gewißheit schaffen können: In etwa einem Viertel der in unserem Rahmen vergleichbaren Fälle kommen Etymologen wie M. Pfister einerseits, M. Cortelazzo und P. Zolli andererseits, die ja durchaus keinen Eisernen Vorhang zwischen sich errichten, denen wissenschaftliche Kooperation nicht fremd ist (vgl. die Vorworte zum 1. und zum 8. Faszikel des LEI), zu unterschiedlichen Bewertungen in der Frage des Überlieferungsweges. Während andere Unterschiede dieser etymologischen Wörterbücher durch den unterschiedlichen Umfang und die verschiedene Zielsetzung erklärt werden können, gilt dies nicht in der Frage Latinismus vs. erbwörtliche Entwicklung. Ich sehe hierfür Gründe von zweierlei Art: Auf der Analyseebene scheint nicht hinreichend geklärt (oder klärbar), welche Kriterien für die Annahme eines Latinismus beweisend sind, zumal die Zahl der lautlichen Kriterien (etwa gegenüber dem Französischen) reduziert ist. Auf der Objektebene ist es fraglich, ob die beobachteten Elemente tatsächlich in zwei (oder drei) Klassen zerfallen, wie es Terminologie und Anordnung in den beiden etymologischen Wörterbüchern

⁴⁶ Bork 1980, 452, hat unter 91 Artikeln 66 gezählt, in denen Latinismen bzw. vom Lateinischen beeinflusste Formen und/oder Bedeutungen diskutiert werden.

nahelegen. Wenn etwa im selben Werk desselben Autors (B. Giamboni, *Il Libro de' Vizî e delle Virtudi*, datiert auf 1292) nebeneinander die Erstbelege für die "erbwörtliche" Form *astinenza* und für den "Latinismus" *astinenzia* (und wenige Jahrzehnte danach *abstinenzia*) vorkommen (LEI 192), wie überzeugend ist da die Vorstellung von den zwei getrennten Überlieferungswegen?

Meine Vorstellung hierzu ist eher die einer jahrhundertelangen Osmose zwischen Latein und Italienisch, deren Auswirkungen nur im Rahmen einer vielfach unterteilten Skala zu messen sind, nicht durch Ja/Nein-Entscheidungen.

Man würde freilich den Autoren von DELI und LEI Unrecht tun, wollte man ihnen eine derart simplifizierte Sicht der italienischen Wortgeschichte unterstellen: sie wissen es natürlich besser⁴⁷. Als Autoren etymologischer Wörterbücher müssen sie allerdings im Rahmen eines relativ festen Schemas Zuschreibungen vornehmen, die der Leser leicht als definitive Klassifizierungen (miß)versteht. Die Sprachwirklichkeit ist aber differenzierter, als sie in noch so umfangreichen und differenzierten Wörterbüchern beschrieben werden kann.

LITERATURVERZEICHNIS

- Alvar, Manuel/Mariner, Sebastian (1967), "Latinismos", in: *Enciclopedia lingüística hispánica*, tomo II, Madrid (Consejo superior de investigaciones científicas).
- Bork, Hans Dieter (1980), Rez. zu LEI in: *ASNSL* 217, 447—460.
- Christmann, Hans Helmut (1979), "Wesenszüge der italienischen Sprache in Geschichte und Gegenwart", in: *ItSt* 2, 119—135.
- Dahmen, Wolfgang et al. (Hgg.) (1987), *Lateinisch und Romanisch. Romanistisches Kolloquium I*, Tübingen (Narr).
- DELI = Cortelazzo, Manlio/Zolli, Paolo (1979—1988), *Dizionario etimologico della lingua italiana*, Bologna (Zanichelli).
- FEW = Wartburg, Walter von (1922—), *Französisches Etymologisches Wörterbuch*, Bonn/Leipzig/Paris/Basel.
- LEI = Pfister, Max (1979—), *Lessico etimologico italiano*, Wiesbaden (Dr. Ludwig Reichert Verlag).
- Lüdtke, Helmut (1968), *Geschichte des romanischen Wortschatzes*, 2 Bde., Freiburg (Rombach).
- Müller, Bodo (1987), "Das Lateinische und das Latein der etymologischen Wörterbücher der romanischen Sprachen", in: W. Dahmen et al. (1987), 311—322.
- Pfister, Max (1980), *Einführung in die romanische Etymologie*, Darmstadt (WBG).

⁴⁷ Vgl. etwa M. Pfister in LEI, s.v. ANIMUS: "Alcune forme italiane (*animo* con *i* conservata, irradiato dal toscano già nel tardo Medioevo) sarebbero forse da interpretare come forme dotte o semidotte [...]; vista però la corrispondenza tra le evoluzioni di ANIMA e di ANIMUS una tale separazione pare arbitraria".

- Pfister, Max (1987), "Die Abgrenzung von Latein und Romanisch im *Lessico Etimologico Italiano* (LEI)", in: W. Dahmen et al. (1987), 323—338.
- Reinheimer-Rîpeanu, Sanda (1990), "Sur l'adaptation phonétique des emprunts latins en français", in: *RLiR* 54, 77—91.
- Rohlf, Gerhard (1966—1969), *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, 3. Bde., Torino (Einaudi).
- Sala, Marius (im Druck), "Probleme de etimologie ale lexicului românesc", in: G. Ernst/P. Stein/B. Weber (Hgg.), *Beiträge zur rumänischen Sprache im 19. Jh.*, (Niemeyer).
- Stefenelli, Arnulf (1983), "Latinismen im Spanischen und im Französischen", in: J.M. López de Abiada/T. Heydenreich (Hgg.), *Iberoamérica. Historia — sociedad — literatura. Homenaje a Gustav Siebenmann* (= Lateinamerikanische Studien, 13/II), 883—901.
- Tagliavini, Carlo (1969), *Le origini delle lingue neolatine*, Bologna (Pàtron).
- Tekavčić, Pavao (1980), *Grammatica storica dell'italiano*, 3 Bde., Bologna (il Mulino).
- ThLL = *Thesaurus Linguae Latinae* (1900—), Leipzig (Teubner).
- Wartburg, Walter von (1940), *La posizione della lingua italiana*, Firenze (Sansoni).

Povzetek

LATINIZMI V DVEH ITALIJANSKIH ETIMOLOŠKIH SLOVARJIH: *DELI* IN *LEI*

Prispevek daje najprej pregled mogočih definicij izrazov *latinizem*, *učena beseda* in *polučena*, *ne-ljudska beseda* in pri tej razmejčitvi uporabljene kriterije.

Skoraj sočasno sta se pojavila dva etimološka slovarja italijanskega jezika, in sicer *DELI*, *Dizionario etimologico della lingua italiana*, Bologna 1979—1988, avtorjev Manlia Cortelazza in Paola Zollija, in *LEI*, *Lessico etimologico italiano*, Wiesbaden, 1979—, avtorja Maxa Pfistera, kar spodbuja, celo izziva k primerjavi. Seveda je treba upoštevati različen obseg enega in drugega.

Korpus tega prispevka predstavlja 755 besed, ki jih ima *DELI* med gesloma *arista* in *augure*; od teh imata oba slovarja za latinizme 133 besed. Na osnovi le-téh se ugotavlja veljavnost glasoslovnih kriterijev, kot jih najdemo v *Zgodovinski slovnici italijanskega jezika* Pavla Tekavčiča iz leta 1980², par. 48 in 321, in pri Tagliaviniju, *Izvor romanskih jezikov*⁵, 1969, str. 327 in sl. Tudi pri latinizmih ugotavljamo veliko primerov asimilacije soglasnikov (*assurdo*, *attivo*, *attitudine*, itd.); po drugi strani pa slovarja nimata za učeno besedo tisto, kjer bi pričakovali sinkopo, pa je nenaglašeni samoglasnik vendar ohranjen: *asparago*.

V 42 primerih se slovarja ne skladata, eden od njiju ima besedo za latinizem, drugi jo uvršča v drugačno kategorijo: izposojenka iz grščine, iz francoščine, notranja, italijanska izpeljava, rezultat nepretrgane kontinuitete, torej ljudsko dedovanje.

Etimološki slovar ima za svojo nalogo, da za vsako besedo pove, ali gre za ljudsko besedo ali za učeno, za latinizem. Ukvarjanje z besediščem pa nas prepričuje, da je veliko besedi, ki se strogi kategorizaciji izmikajo.

PER UNA STORIA DELLA STRUTTURA DELLA FRASE IN ITALIANO: IL FIORENTINO DEL CINQUECENTO

Nella storia dell'italiano la struttura della frase è cambiata più di una volta.

Con la struttura della frase cambiano anche le regole da cui dipendono: 1) la presenza e la posizione dei pronomi personali soggetto, 2) la posizione dei pronomi clitici obliqui avverbali, presenti in tutte le fasi dell'italiano come delle altre lingue romanze.

La prima fase è quella dell'italiano antico, cioè del fiorentino dalla prima documentazione, nel Duecento avanzato, al Quattrocento. Questa fase è illustrata, assieme a quella delle altre lingue romanze, in Vanelli, Renzi e Benincà 1985, Renzi 1990⁴ e in corso di stampa, e più in dettaglio in Vanelli 1986 (per lo status teorico del tipo romanzo antico, v. Benincà 1983—84). Ne riprendo brevemente qui le linee essenziali, per passare poi al tema centrale di questo studio, la struttura del fiorentino del Cinquecento. Accennerò poi al tema della separazione dell'italiano letterario dal fiorentino e agli svolgimenti successivi divergenti dell'italiano e del fiorentino.

1. In italiano antico l'ordine degli elementi fondamentali nella frase è diverso nella frase subordinata e nella principale.

Nella subordinata abbiamo SVO (Soggetto, Verbo, Oggetto), con soggetto pronominale obbligatorio. Questa struttura rappresenta l'ordine basico.

Nella principale abbiamo VSO che presenta l'avanzamento di V rispetto all'ordine della subordinata, oppure OVS, IVS, SVO e simili ottenuti partendo da SVO basico della subordinata tramite avanzamento di V e di un altro elemento (rispettivamente O, I, S ecc.). Nel complesso l'it.a. appare come una lingua "verb second". Il pronome personale soggetto appare obbligatoriamente quando il soggetto precede il verbo (SV, *__V), ma può mancare quando segue (VS, V__, OVS, OV__, IVS, IV__ ecc.). Diversamente che in ital. mod., la presenza del pronome è dovuta a cause sintattiche, non pragmatiche (Vanelli 1986).

Una variante molto diffusa della precedente mostra gli ordini OVS, IVS, ecc. anche nella frase subordinata. Quando ciò avviene, il pronome personale soggetto può mancare anche nella subordinata nelle strutture OVS, IVS ecc. Se manca dove V non è preceduta da costituente, si può postulare che la struttura sia VS, documentata con soggetto lessicale.

In tutte e due le varianti i pronomi soggetto sono liberi, non clitici. Infatti possono essere separati dal verbo e possono stare in isolamento (Renzi, Vanelli, Benincà 1985; Renzi 1983). Tuttavia nel corso del tempo si erano formate delle forme clitiche al verbo: *gli* per la 3.a sing. e pl. masch., *la* e *le* per la 3.a rispettivamente sing. e pl. femm. (v. Renzi 1983).

Quanto ai pronomi clitici obliqui, essi sono regolati dalla legge Tobler-Mussafia, per cui il pronome è enclitico al verbo finito se questo è in prima posizione, assoluta o dopo congiunzione (ess.: $\neq$ “andovi e provollo”, *Disc. cler.* in Schiaffini 1926, p. 75, 1), altrimenti proclitico (*E così si mosse*, ibid. 74, 26). Questa soluzione, secondo un’ipotesi, è il risultato della rianalisi della c.d. legge di Wackernagel, che in latino vigeva ancora solo per i pronomi, applicata alla nuova struttura della frase italiana (Renzi 1987).

2. Il fiorentino dell’uso vivo del Cinquecento presenta delle differenze notevoli rispetto alla prima fase. Praticamente è come se l’ordine diretto SVO della subordinata si estendesse alla principale. Ne consegue che il pronome personale soggetto, che era obbligatorio nella sola subordinata, essendo ora sempre preverbale, diventa obbligatorio in tutti i casi. Rimane la forma VSO per esprimere l’interrogativa, l’esclamativa e in pochi altri casi: qui l’espressione del pronome soggetto, benché frequente, non è del tutto obbligatoria, come non lo era nella fase antica.

Ma nel complesso, come nota giustamente Alan Freedman (1983, 175), “the frequent use and even super pleonastic use of the Subject Pronouns was characteristic of Florentine plebeian vernacular...”.

La lingua di questa fase è documentata di alcune commedie fiorentine come quelle di Giovan Battista Gelli (1498—1563), che rappresentano in modo vivo la lingua parlata del tempo.¹ Ulteriori assaggi potranno dire se altri autori possano essere altrettanto rappresentativi. Machiavelli appare meno avanzato del Gelli. In genere gli autori non fiorentini e anche fiorentini contemporanei hanno contaminato l’uso fiorentino contemporaneo con quello antico, presentato nel paragrafo precedente. Il quadro che ne viene è assai complesso e contraddittorio (vedi Freedman 1983). Persistono gli ordini OVS, IVS e simili, mentre il numero dei pronomi personali espressi aumenta considerevolmente senza un apparente perché.

Nella lingua del Gelli invece, benché non manchino alcune incongruenze, il quadro è nel complesso chiaro, e possiamo credere ragionevolmente che rifletta l’uso vivo e coerente della lingua fiorentina contemporanea. E costituisce al tempo stesso, l’antecedente logico del fiorentino del Sette-Ottocento al quale accenniamo al par. 3.

¹ Oltre alla *Sporta*, qui considerata, presentano più o meno lo stesso stato di lingua l’altra commedia del Gelli *Lo errore*, dello stesso Gelli. Anche la lingua dei *Ragionamenti* è degna di considerazione, ma negli scritti più teorici il sistema si adegua in gran parte a quello della prosa alta, bembesca, contemporanea.

Ecco una serie di casi tratti da Gelli, *La sporta*.² Diamo, quando è possibile, due esempi di ordine SVO per persona: il primo in frase principale (reggente eventualmente una subordinata dallo stesso soggetto o con altro soggetto pronominale espresso). I numeri che seguono alle citazioni indicano l'atto e la scena):

1.a sing.:

Io t'arò forse a render ragione (I, 1)

2.a sing.:

E tu mi pari una sciagurata (I, 1)

3.a sing. m.:

Ei dubita che com'ella intendesse che gli avesse dato moglie (I, 4)

3.a sing. f.:

ell'ha ben ragione di aiutarci, ch'ella fu cagione ch'ell'avesse la pratica di questo giovane (I, 1)

3.a esplet.:

egli è perché io ho di che (I, 3)

1.a pl.:

Noi sappiamo oramai ancor noi come va il mondo (I, 3)

2.a pl.:

E voi gridate che voi parete proprio un arrovellato (I, 1)

3.a pl.m.:

se io tornassi a veder se e' sono dove io gli nascosi (I,1)

Ecco i ragionamenti lunghi, che voi avevate insieme, di quel che gli erano (V, 2).

3.a pl.f.:

Elle son vere d'avanzo (II, 5)

Oltre alle forme esemplificate sopra, abbiamo per la 1. pers. sing. *i'*; per la 3.a sing. *egli, e'*; per la 3.a s. femm. *la*. pl.f. *elleno*.

I pronomi sono separabili dal verbo, come nei seguenti esempi, a eccezione di *la* e *gli* (come già in it.a. vedi sopra par. 1); come si vede, il pronome soggetto, oltre che obbligatorio, è libero, non clitico, come era in fiorentino antico e contrariamente a quanto avverrà nella fase successiva (avanti, par.4):

² *La Sporta* è stata scritta nel 1543 e ristampata nel 1548 e nel 1550. Citiamo dall'ed. Maestri basata sull'edizione del '50. Ai nostri fini, come ho potuto stabilire da un confronto con le altre edizioni, le differenze non sono rilevanti (ma vedi la nota seguente).

Io, per me, non credo, compar mio, che l'abbia altro male... (I, 3)
E *egli*, per la sua miseria, non ci ha mai voluto mandare un medico (I, 1)

Ecco dei casi di inversione, cioè di ordine VS, persona per persona. Il primo es. è sempre interrogativo, seguono in alcuni casi esempi di natura diversa. Ma adesso il nucleo dell'inversione diventa la struttura dell'interrogativa (con l'esclamativa, che ne ricalca la struttura). Gli altri casi, diversamente che nella prima fase, sono ormai marginali:

1.a sing.:

Non ti do *io* dua scudi al mese? (II, 1)

dich'*io* (I, 1)

sì che quivi non vo'*io* dirgli più nulla (I,4) (Avv V S, secondo il modello della prima fase)

2.a sing.:

non odi *tu*? (II, 1)

3.a sing. m.:

Oh, fec'*egli* questo? (V, 2)

Or non ci fosse *egli* chi stesse peggio di voi (I, 2) (esclamativa)

che a tutto sopperiv'*egli* (II, 1) (I V S, secondo il modello della prima fase)

3.a sing. f.:

che borbott'*ella* da sé la sciagurata? (I, 1)

Oh com'è *ella* viziata! (I, 1) (esclamativa con introduttore *wh-*)

1.a pl.:

Che? vorremmo noi star sempre in convinti? (I, 1)

2.a pl.:

e dove volete voi ch'*io* vadia? (I, 1)

Oh! non ci fate voi mai far altro (I, 1) (esclamativa *wh-*)

3.a pl. m.:

... a che mi servon *eglino*? (II, 1)

3.a pl. f.:

Dove ne vann'*ellen* così insieme? (II, 3)

Vere son *elleno* (V, 2) (Agg V S, secondo il modello della prima fase)

Per quanto meno frequenti compaiono alcuni casi di interrogative senza pronome, previste dalla regola dell'*it.a.*, e che in quel quadro non andrebbero considerate eccezioni, ma che contrastano con il sistema più avanzato. Gli esempi non sono nu-

merosi. Eccone alcuni (il posto che avrebbe potuto essere occupato dal pronome soggetto è indicato con un trattino):

Che ti dissi __? (I, 3)
e sapevi __ ch'ella era mia? (V, 6)
perché dunque la toccasti __?
che sarà __? (I, 1)
che vuol __ dire? (I, 3)
ecc.

In frase ottativa.

almanco stian __ ferme (II, 4)

Questi casi possono essere ritenuti marginali, sia che siano degli arcaismi veri e propri, sia che rappresentino forme in via di eliminazione. La fase seguente presenterà dei pronomi soggetto enclitici obbligatori nella interrogativa. Bisogna pensare perciò che in questa fase, o eventualmente in una appena posteriore, il pronome posto, ancora libero, fosse diventato obbligatorio.

Ci sono nel Gelli anche degli altri casi di mancanza di espressione del pronome. Bisogna distinguere tra i casi di eccezioni apparenti e quelli di eccezioni reali all'obbligatorietà del pronome. Cominciamo con le eccezioni apparenti:³

1) in coordinazioni di SV il pronome non è ripetuto. Questa non solo non è un'eccezione, ma al contrario è conforme alla regola di una lingua a pronome nullo, mentre la ripetizione obbligatoria del pronome è propria di una lingua in cui il pronome è in realtà da considerare un affisso, da cui la sua inamovibilità (vedi Rizzi 1985). Ess.:

Ei non esce quasi più fuori e tutto di se ne va per casa di giù e di su; e or __ mi caccia di sala in cucina, or di cucina in sala; or __ non vuol... or __ non vuol... (I, 1).

³ Oltre ai casi considerati, ci sono anche alcune eccezioni apparenti al principio dell'obbligatorietà del soggetto che si eliminano per via filologica. Il caso seguente è un banale errore di stampa. Dove l'ediz. Maestri ha: "in modo che e' non par che e' sappia né quel che __ vuol ch'io faccia..."; l'edizione del 1548 aveva: "che e vuole" (dove *e* = *e'*).

Così in I, 1 dove l'ediz. del '48 aveva: "e già son duoi mesi che a non ci ha mai comprato nulla", dove *a* era un errore evidente per *e* (= *e'*). L'ediz. del '50 ha eliminato *a* e così Maestri, provocando un'apparente assenza del pronome soggetto.

Altre eccezioni apparenti al principio dell'obbligatorietà del soggetto si possono eliminare in base a un'ipotesi filologica. Per es. in II, 1 dove è scritto "ché non le portava così tirate come vuoi far tu", si potrebbe interpretare "ch'e' non la portava"; e così in genere dove manca il pronome di 3.a persona dopo parola che esce in *-e*. Così forse anche in casi come II, 5: "che, come tu sai, gli sono stata vicina dietro di molt'anni", dove "sai, gli sono" si potrebbe leggere "sai i' gli sono", dove "i'" = "io".

2) dove appare un ordine diverso da SVO, dove cioè il pronome soggetto seguirebbe il verbo (OV(S), IV(S) ecc.) il pronome può mancare, secondo la regola dell'italiano antico. Si tratta di casi minoritari che rappresentano un residuo letterario della lingua antica. Per es.:

Ben sai __ che io non sono il più ricco uomo del mondo (I, 1)

E per questo __ m'è entrato in sospetto, che... (I, 1)

E, per disgrazia, stamane mi bisogna__ (I, 1)

ecc.

3) Dalla stessa ragione dipende il caso in cui il verbo è in posizione iniziale e il pronome manca. Quando il verbo è seguito da un pronome enclitico secondo la norma della cosiddetta legge Tobler-Mussafia è chiaro che abbiamo a che fare con la struttura antica:

Vedra'lo __ poi (I, 1)

e hacci __ poi sempre mai aiutate (I, 1)

Nello stesso modo si possono interpretare anche delle forme senza pronome obliquo clitico;

Ho sentito __ non so chi bussare picchiare a casa mia (III, 2)

Anzi, crediam __ appunto quello che s'ha da credere (III, 4)

— queste forme senza pronome si spiegano come forme dell'italiano antico, e secondo il principio dell'italiano antico che il pronome soggetto posposto al verbo può non apparire, come visto sopra.⁴

La scomparsa effettiva (nonostante la presenza di residui come questi) delle frasi a verbo iniziale di struttura VS ha portato con sé il tramonto della posizione enclitica dei pronomi. In questo senso non si può dire che a un certo momento la legge Tobler-Mussafia abbia cessato di funzionare, ma semplicemente è scomparsa la struttura che ne permetteva l'applicazione. (Naturalmente diversa strutturalmente è la forma a verbo iniziale dell'italiano moderno, che non è più VS con S non realizzato, cioè non "vedrai__"), ma SV, cioè "__ vedrai").

3. Mentre il fiorentino raggiungeva all'altezza del Gelli lo status di lingua a soggetto non-nullo, l'italiano letterario si dissociava dal fiorentino sotto l'influenza delle teorie del Bembo che imponeva il ritorno all'antico.

⁴ Come in italiano antico, che la forma sottostante delle frasi principali con soggetto non espresso sia VS e non SV non è dimostrabile, nel senso che non esiste nessuna prova che questa sia la forma di partenza e non quella col soggetto davanti al verbo (com'è per es. in ital. mod.). Ma l'ipotesi è coerente con il tipo di struttura postulato, e non ci sembra quindi illegittimo farne uso.

3.1. Il fiorentino proseguiva il suo percorso carsico per affiorare alla fine del Settecento- inizio dell'Ottocento nelle commedie del Zannoni e del Nelli (Renzi 1983, 1991 e in corso di stampa). I pronomi vi appaiono sempre obbligatori, ma non più liberi, ma clitici al verbo: proclitici nella frase dichiarativa (che avevano già cominciato a formarsi nella prima fase, v. sopra, par. 1), enclitici nella interrogativa e nella esclamativa. Nel primo caso il pronome clitico può cooccorrere con il pronome libero, dando luogo alla cosiddetta reduplicazione, come nei seguenti ess. dallo Zannoni: E te tu l'hai com'e piedi dell'anatre". Interrogativa: "sa' tu, l'ha' tu sentita?" Questo sistema evolve in quello del fiorentino contemporaneo in cui i pronomi clitici passano ad affissi e come tali appaiono *obbligatoriamente* con soggetti nominali e pronominali, non mancano nemmeno nella coordinazione ecc. (Brandi 1981, Brandi e Cordin 1981, Renzi 1983, Bracco, Brandi e Cordin 1985, Rizzi 1985).

Questa evoluzione è del tutto parallela a quella del francese, fino all'ultima fase rappresentata dal *français avancé* (Renzi, in corso di stampa) e a quella dei dialetti italiani settentrionali in genere (Vanelli 1987).

Nessuna novità sul fronte dei clitici obliqui.

3.2. D'altro lato invece l'italiano letterario, benché si proponesse di imitare il sistema antico, evolveva anch'esso. L'ordine diretto SVO si impone sempre più, pure senza eliminare del tutto le forme con un costituente iniziale diverso dal soggetto. Ma in questo caso il posto del verbo non è più necessariamente il secondo. Così l'italiano moderno, diversamente da quello antico, non è più una lingua "verb second".

Quanto ai pronomi soggetto, benché il Bembo si fosse limitato a censurare esplicitamente l'uso insorgente di *lui* soggetto (*Prose della volgar lingua*, libro III, XVI, cfr. Renzi 1983), il suo esempio è stato determinante per un ritorno al sistema antico in tutti i suoi aspetti, come è stato mostrato da Boström 1972 attraverso le autocorrezioni degli autori anche fiorentini del tempo.

Ma dalla fase cinquecentesca in poi il sistema italiano si contraddistingue per la fine dell'obbligatorietà del pronome provocata da ragioni sintattiche. In italiano moderno il pronome soggetto può essere obbligatorio solo per ragioni pragmatiche, non sintattiche.

Il sistema dell'italiano moderno è stato descritto con cura da Giampaolo Salvi, Paola Benincà, Lorenza Frison, Patrizia Cordin e Andrea Calabrese (vedi i capitoli I e XI della *Grande Grammatica di Consultazione*). Ma non è ancora stata descritta come risultato di uno sviluppo diacronico.

La descrizione di questo sviluppo è un compito che ci sta ancora davanti e che non sarà privo di implicazioni interessanti, come si vede già da adesso.

Il sistema dell'italiano moderno è così il risultato di un'evoluzione "deviata" a partire non dal fiorentino vivo del Cinquecento, ma da quello antico restaurato. Ma si tratta pur sempre di un'evoluzione che fa sì che il sistema moderno sia una terza cosa rispetto a quello dell'italiano antico e a quello del fiorentino moderno. Tra il Cinquecento e l'età moderna, dunque, l'italiano si è mosso. Ciò contraddice l'idea che l'italiano letterario sia stato dal Cinquecento in poi "opera d'inchiestro", come diceva l'Ascoli, cioè una lingua artificiale scritta ma non parlata o quasi, come si è ripetuto troppe volte. Se le cose fossero state così ogni possibilità di sviluppo sarebbe stata bloccata. E' ora di rivedere quest'opinione, diventata ormai dogma.

A chi dice che l'italiano era una lingua morta, obietteremo: eppur si muoveva.

Notiamo infine che, a dispetto di tanti cambiamenti, in tutte le fasi viste, quella fiorentino-italiana, quelle solo fiorentine e solo italiane, accanto alle altre costruzioni c'è *sempre* quella con soggetto lessicale, anche definito, in posizione finale. Essa è documentata in fior.a., nel fiorentino del Cinquecento, in quello del Sette-Ottocento e in quello d'oggi. Gelli, senza pronome espletivo:

e se __ ci venisse la ventura... (I, 2)

e con pronome espletivo:

ché io so che come e' si scupre questa cosa, io ho a essere la male arrivata (I, 16)

Come è noto, alla possibilità di apparizione del soggetto definito in posizione postverbale è stato attribuito valore diagnostico a partire da Perlmutter 1971. La possibilità di un soggetto postverbale definito sarebbe proprio delle sole lingue a soggetto nullo. Il fatto che questo carattere resti costante attraverso tanti cambiamenti di tipo pone un punto interrogativo sul valore diagnostico di questo test. Notiamo che dei dubbi in questione sono già stati sollevati, e che non è stato possibile trovare un accordo tra gli studiosi sul perché della correlazione ricordata. I fatti della storia dell'italiano pongono ora anche un punto interrogativo sul fondamento fattuale di questa correlazione.

BIBLIOGRAFIA

Testi

Opere di Giovan Battisti Gelli, a cura di D. Maestri, Torino, UTET, 1976.
Testi fiorentini del Duecento e dei primi del Trecento, a cura di A. Schiaffini, Firenze, Sansoni, 1926 (ristampa 1954).

- P. Benincà 1983—84, *Un'ipotesi sulla sintassi delle lingue romanze medievali*, in "Quaderni patavini di linguistica", 3, pp. 3—19.
- C. Bracco, L. Brandi, P. Cordin 1985, *Sulla posizione soggetto in italiano e in alcuni dialetti dell'Italia centro-settentrionale*, in *Sintassi e morfologia della lingua italiana dell'uso*, a cura di A. Franchi De Bellis e L.M. Savoia, SLI 24, pp. 185—209.
- L. Brandi 1981, *Sui clitici*, in *Studi di linguistica italiana per Giovanni Nencioni*, Firenze, Tipografia Pappagallo, pp. 129—146.
- L. Brandi, P. Cordin 1981, *Dialetti e italiano: un confronto sul parametro del soggetto nullo*, in "Rivista di grammatica generativa", 6, pp. 33—87.
- A. Freedman 1983, "Vuoi tu murare?". *The italian subject pronoun*, in "Studi di grammatica italiana" XII, pp. 167—189.
- Grande Grammatica italiana di consultazione*, vol. I. *La frase, I sintagmi nominale e preposizionale*, a cura di L. Renzi, Bologna, Il Mulino, 1988, 1989.²
- D. Perlmutter 1971, *Deep and Surface Structure Constraints in Syntax*, New York, Holt, Rinehart & Winston.
- Renzi, L. 1983, *Fiorentino e Italiano: storia dei pronomi personali soggetto*, in *Italia linguistica: idee, storia, strutture*, a cura di F. Albano Leoni e altri, Bologna, Il Mulino, pp. 223—239.
- L. Renzi 1987, *Essor, transformation et mort d'une loi: la loi de Wackernagel*, in *Mélanges offerts à M. Molho*, vol. III: *Linguistique*, Les Cahiers de Fontenay, pp. 291—302.
- L. Renzi 1990⁴, *Nuova Introduzione alla filologia romanza*, con la collaborazione di G. Salvi, Bologna, Il Mulino (1.a ed. 1985).
- L. Renzi 1991, *Per la storia del fiorentino: i pronomi personali soggetto nelle commedie dello Zannoni*, negli Atti del Congresso della SILFI a Siena.
- L. Renzi in corso di stampa, *I pronomi soggetto in due varietà substandard: fiorentino e français avancé*, in corso di stampa in "Zeitschrift für romanische Philologie".
- L. Rizzi 1985, *The status of subject clitics in Romance*, in *Studies in Romance Linguistics*, a cura di O. Yaeggli e S. Silva-Corvalán, Dordrecht, Foris, pp. 391—419.
- L. Vanelli 1986, *Strutture tematiche in italiano antico*, in *Tema/Rema in italiano* a cura di H. Stammerjohan, Tübingen, Narr, pp. 249—263.
- L. Vanelli 1987, *I pronomi soggetto nei dialetti italiani settentrionali dal Medioevo a oggi*, in "Medioevo romanzo", 12/7, pp. 173—211.
- L. Vanelli, L. Renzi, P. Benincà 1985, *Typologie des pronoms sujets dans les langues* in *Actes du 17ème Congrès International de Linguistique et Philologie romanes*, vol. 3: *Linguistique descriptive*, Université de Provence-Marseille, Laffitte, pp. 161—176 (anche in it. in *Quaderni patavini di linguistica*, 5, 1985—86, pp. 49—66).

Povzetek

K ZGODOVINI ZGRADBE STAVKA V ITALIJANŠČINI: FLORENTINŠČINA V 16. STOLETJU

Kar zadeva besedni red v stavku in status osebnih zaimkov (z vrednostjo osebka), je razvojni lok florentinščine natanko tako kot v francoščini.

V 13. in 14. stol. najdemo nekaj florentinskih literarnih del, v katerih je raba nenaglašnega obglagolskega zaimka sicer poljubna v glavnih stavkih, je pa skorajda obvezna v odvisnikih, torej *Dico ch'io vengo* 'pravim, da bom prišel', ne pa **Dico che vengo*.

Ob koncu 18. stol. je florentinščina prešla iz te faze v drugo: osebni zaimek kot naslonka postaja obvezen. Ta faza je dokumentirana s primeri iz Zannonijevih komedij, torej *(Io) i'um m'intendo*, *(tue) tu un t'intendi*, 'na to se ne razumem', itd. Tej analizi pa sledi v članku analiza zaobešenih nenaglašnih zaimkov v današnji florentinščini.

Še zmeraj slabo poznana je vmesna doba, ta pa je dokaj dobro predstavljena v komedijah G.B. Gellija (1498—1563). Nenaglašeni osebni zaimek je kot osebek ob glagolu obvezen samo pri strukturi stavka *osebek-povedek-predmet*. Na nekatera odstopanja se v članku posebej opozarja. Za osvetlitev se navaja tole mesto iz Gellija (*La sporta*, 1550, I, 1):

— *Io non credo che e' fosse mai la più astuta vecchia di questa. Così foss'ella impiccata, come ella s'è avveduta de' denari che io ho trovati! E per questo — m'è entrato in sospetto, che io non andrei fora e non farei cosa che stessi bene, se io non tornassi a vedere se e' sono dove io gli nascosi.*

'ne verjamem, da bi sploh kdaj bila bolj zvita starka od tele. Da bi jo obesili, ker je opazila denarje, ki sem jih našel! In tako se mi je zbudil sum, da bi moral iti ven in da ne bi bilo dobro, če ne bi pogledal, ali so denarji še tam, kjer sem jih bil skril'.

Če torej sodobna italijanščina ni jezik z ne-nepomembnim obglagolskim osebkom, je to zato, ker je v Činkvečentu prepustila florentinščino in njene osebne zaimke njihovi lastni usodi.

NOTE SULLA SINTASSI DELL'ACCUSATIVO PREPOSIZIONALE IN ITALIANO

0. PREMESSA

In un breve quanto limpido paragrafo della sua *Grammatica storica dell'italiano* (§ 553 dell'ed. 1972, § 436 nell'ed. 1980), Pavao Tekavčić descriveva l'accusativo preposizionale dei dialetti italiani centromeridionali, accennandone i confini geografici e collegandolo, molto correttamente, con il fenomeno analogo delle lingue iberoromanze e del rumeno. Ne forniva anche, nella scia della migliore tradizione di pensiero sull'argomento, una convincente spiegazione funzionale: la preposizione funge da segnacaso esplicito per quegli oggetti che, avendo referente umano, sarebbero interpretabili come soggetti se non fossero marcati (cfr. già Diez 1882⁵, III., pp. 835 s.; oggi Bossong 1985 e 1986 per una panoramica tipologica, e 1988 per le lingue romanze).¹

Vorremmo in questa sede tornare sull'argomento, focalizzando l'attenzione sull'accusativo preposizionale non tanto nei dialetti italiani, quanto nell'italiano, lingua romanza che, almeno secondo la manualistica e l'opinione corrente, non avrebbe accusativo preposizionale (assieme al francese: cfr. per es. Körner 1987).

L'italiano standard in realtà conosce l'accusativo preposizionale (d'ora in poi acc.prep.), benché in un uso ristretto ad una gamma piuttosto limitata di contesti, finora relativamente poco studiata (ma si cfr. ora Benincà 1986, Nocentini 1985 e 1987, Renzi 1988, pp. 155—156, Zamboni 1989, ed anche Berretta 1989b, 1990a e 1990b). Non sarà quindi inopportuno, anche a semplici fini descrittivi, l'esame di alcuni dati empirici sull'argomento.

Riferiremo, nei paragrafi che seguono, sui risultati dell'analisi morfosintattica di cento occorrenze² di acc.prep. in italiano parlato e scritto, tutte riportate qui in

¹ La bibliografia sull'accusativo preposizionale è vastissima, e non è questa la sede in cui tentarne una rassegna: rinvio per questo a Zamboni 1989, al cui elenco tengo ad aggiungere solo la tesi inedita di Lore Terracini, che ho potuto consultare grazie alla cortesia dell'Autrice (Terracini 1950, la cui seconda parte è dedicata interamente all'accusativo preposizionale nel *Libro de buen amor*, con un'ampia introduzione teorica).

² Si tratta delle prime cento occorrenze fra quelle che erano state raccolte inizialmente per lavori precedenti sullo stesso tema (Berretta 1989b, 1990a e 1990b) e poi in tempi successivi, per questo contributo. Alcune di esse sono dovute alla cortesia di amici e collaboratori, che le hanno annotate per me: colgo qui l'occasione per ringraziarli di cuore.

appendice. In particolare vedremo: i tipi di nominali che si trovano marcati con *a* all'accusativo, la loro natura pronominale o nominale, la persona, il tipo di referenti, ecc. (§ 2.); la loro posizione rispetto al verbo (§ 3.) e agli altri costituenti della frase, con particolare riferimento al soggetto (§ 4.); i verbi o complessi verbali che reggono gli acc.prep. (§ 5.); nonché la presenza o assenza di pronomi atoni di ripresa o anticipazione (§§ 2. e 5.). Cercheremo anche, nei limiti in cui le ridotte dimensioni del campione lo permettono, di correlare l'una all'altra le variabili osservate.

1. IL CORPUS

Prima di passare all'analisi, è necessario spendere qualche parola per una caratterizzazione sociolinguistica del *corpus* (e quindi del fenomeno ivi indagato), ovvero sulla sua collocazione nella complessa architettura delle varietà dell'italiano.

Il primo punto è la caratterizzazione diatopica: è noto infatti che varietà regionali di italiano, meridionali e insulari, per effetto dei dialetti retrostanti, hanno acc.prep. in una gamma d'usi relativamente ampia (Rohlf's 1954, § 632, 1971, 1973; Elia 1980; Leone 1982, p. 137; Loi Corvetto 1983, pp. 112—114; Serianni 1988, p. 81). Ma la varietà che in questa sede intendiamo esaminare è l'italiano, se non standard in senso stretto, almeno «dell'uso medio» (secondo la felice denominazione di Sabatini 1985; cfr. anche la nozione di «neo-standard» in Berruto 1987), non marcato regionalmente. Abbiamo quindi scartato, soprattutto per gli esempi di parlato, dati di parlanti provenienti dall'Italia centro meridionale e dalle isole, indipendentemente dalla loro istruzione.

Gli esempi orali pertanto sono stati tratti dal parlato informale (talvolta anche semiformale o formale) di persone provenienti dall'Italia settentrionale (in maggioranza si tratta di piemontesi e lombardi),³ zona nella quale i dialetti sembrano ignorare l'acc.prep.: dovremmo così essere sicuri che i fenomeni osservati non costituiscono rispecchiamenti di strutture dialettali. Globalmente gli esempi di parlato sono 78 sulle 100 occorrenze schedate.

Gli esempi scritti (22 su 100) provengono invece da giornali e riviste, e in pochi casi da testi letterari (la fonte viene comunque citata ogni volta). Per lo più si tratta di frammenti di interviste o battute di dialogo, dunque di riproduzioni/ricostruzioni più o meno fedeli della lingua parlata, oppure di scritto volutamente informale (per esempio, in forma epistolare). Ovviamente negli esempi di questa parte del *corpus* la provenienza regionale dello scrivente è meno controllabile, anche per il sovrapporsi di più 'mani' (fonte della notizia, autore dell'articolo, redattore): tuttavia lo statuto di lingua scritta ci pone di per sé in un ambito sovraregionale e in una varietà, se non proprio standard, certo 'standard media'.

³ Si tratta per lo più di persone colte (spesso docenti universitari, studenti pure universitari, insegnanti ecc.); solo in pochi casi i parlanti sono semicolti, o molto giovani. Talvolta non ho informazioni sicure sul grado di istruzione del parlante.

Per quanto riguarda la caratterizzazione diastratica, i dati provengono, nella stragrande maggioranza, da parlanti colti o molto colti (per esempio vi sono sovrarappresentati docenti universitari). Abbiamo voluto evitare il ricorso a materiali di italiano popolare, sia parlato che scritto e indipendentemente dalla provenienza regionale dei parlanti/scriventi, perché ci era noto da lavori precedenti che in varietà diastratiche basse anche settentrionali le regole d'uso dell'acc.prep. tendono ad essere più 'larghe' che nell'italiano colto, e costituiscono anzi un *continuum* con le varietà centrali e meridionali (Berretta 1989b, pp. 23—24 e 1990a, 32—33). In diastratia il nostro *corpus* è da considerare quindi non marcato o, volendo, marcato come medio-alto. E' invece basso o medio basso in diafasia, per l'ampia presenza di dati dal parlato colloquiale e dallo scritto che riproduce o imita il parlato.

2. PRONOMI E NOMI

Nella descrizione che P. Benincà (in Renzi 1988) ha dato dell'acc.prep. in italiano standard, la prima restrizione d'uso riguarda la natura dei costituenti di frase che possono essere marcati con *a* quando siano nel ruolo di oggetti: deve trattarsi di pronomi deittici, preferibilmente singolari. In altri termini, deve trattarsi dei tipi di nominali di grado più alto nella gerarchia sia di animatezza per caratteristiche referenziali inerenti, sia di definitezza, e come tali più inclini — se aventi ruolo di oggetto diretto — ad essere marcati in modo esplicito in sistemi a marcatura differenziale dell'oggetto (Silverstein 1976, Moravcsik 1978, Comrie 1979, Lazard 1984, Bossong 1988).

L'andamento dei nostri dati conferma questa restrizione, con poche eccezioni: abbiamo infatti 91/100 pronomi di prima e seconda persona, di cui 76 singolari e 15 plurali (cfr. tavola 1.). Vi è una preferenza molto chiara per la prima persona, sia al singolare (59 occorrenze, più di metà del totale: cfr. in appendice 9, *a me colpì moltissimo...*; 16, *a me mi conoscono*; 18, *non mi convince A ME*; 64, *a me mi hanno pagato*; ecc.) che al plurale (13 su un totale di 18 plurali; cfr. 50, *a noi non c'hanno informato*; 57, *lasciateci salire a noi*; ecc.).⁴ La seconda persona segue la prima per numero di occorrenze al singolare (17: cfr. 25, *se a te non ti disturba*; 65, *a te ti paga*; ecc.), ma non al plurale, dove è di poco superata dalla terza: in numeri assoluti il dato pare irrilevante, ma è coerente con la generale scarsa frequenza statistica della II. plurale (cfr. i due soli esempi: 41, *ma a voi fa ridere uno che dice [...]* e 4, *vi aspetto più tardi + a tutt'e due*).

⁴ Qui come nell'appendice, nelle trascrizioni di parlato sono usati i seguenti segni speciali: + per pausa breve/brevissima; ++ e +++ per pause, più significative; / per autointerruzione; maiuscolo per enfasi; un trattino non spaziato in fine di parola per intonazione sospensiva. La virgola indica cesura intonativa; puntini di omissione, glosse esplicative e annotazioni sono fra parentesi quadre. Pronomi di III. persona usati come allocutivi di cortesia (di II.) sono segnalati con la maiuscola iniziale.

Tav. 1. Persona e numero

	I.	II.	III.	Tot.
singolare	59	17	6	82
plurale	13	2	3	18
Tot.	72	19	9	100

Alle persone deittiche troviamo ovviamente pronomi personali tonici; vi sono solo alcuni nominali pieni aggiunti come apposizioni al pronome di I. plurale (56, *a noi bianchi*; 61, *a noi nordafricani*, e 72, *a noi comuni mortali*) e un caso in cui non è un pronome bensì un quantificatore (*a tutt'e due*, citato qui sopra) che rinvia ad una II. plurale.

La presenza di nominali pieni è invece importante alla III. persona, dove su 9 occorrenze troviamo solo due pronomi personali (3, *a loro le aspettava Adone*; 29, *a loro disturba*), tre altri pronomi, tutti con referenti umani (due interrogativi: *a chi*, 7 e 45; un dimostrativo: 98, *non lo vedi più a quello*) e quattro nomi. Di questi ultimi solo uno è un nome proprio di persona, il caso che più ci si aspettava per combinazione di tratti referenziali inerenti (animato, umano) con definitezza e specificità (76, *a Cerami preoccupa Viterbo*); poi abbiamo un nome comune con referente umano, al plurale (33, *ai bambini l'idea non disturba*) e ancora un nome comune con referente non umano ma animato (8, *al gatto io lo coccolo* — dove si noti l'implicito possessivo di I. singolare, che aumenta il grado di specificità del nominale). Una occorrenza infine devia dalla tendenza generale, non per tratti referenziali (il referente resta animato e umano) ma per l'indefinitezza: è l'esempio (scritto) riportato in 10, *ad un linguista possono colpire particolarmente [...] frasi del seguente tenore*.⁵

La comparsa di pronomi di terza persona e di nomi propri all'accusativo preceduti da *a* era già stata segnalata da Benincà (1986, pp. 74—75 e in Renzi 1988, pp. 133—135) nel caso in cui il predicato reggente sia un verbo psicologico, per esempio in frasi come *A Giorgio, questi argomenti non l'hanno convinto*, sempre con la restrizione che l'oggetto sia dislocato a sinistra, cioè sia in posizione preverbale, separato dal resto della frase almeno da una pausa virtuale, e abbia ripresa con un clitico (cfr. qui § 5.). Ma i nostri quattro nominali pieni non sono tutti nomi propri, non sono tutti ripresi da clitici, e almeno uno è retto da un verbo che non sembra potersi classificare come psicologico, *coccolare*.

Nell'insieme quindi i nostri dati confermano le restrizioni d'uso citate all'inizio per quanto riguarda la natura degli oggetti marcati con preposizione, ma mostrano che tali restrizioni non sono categoriche. Come è risultato dalle ricerche sulla marca-

⁵ Si noti peraltro che nell'esempio citato, a causa della posizione preverbale, non è neppure possibile la cancellazione di *a*; l'unica soluzione standard che permetta di mantenere *un linguista* a tema e *frasi del seguente tenore* a rema sarebbe una frase passiva.

tura differenziale dell'oggetto in tipologia, gli oggetti si distribuiscono in un *continuum* che ha ad un polo elementi altamente specifici, pronomi deittici singolari di prima persona, e al capo opposto oggetti prototipici, nomi con referenti inanimati non specifici (in particolare nomi di massa). Le occorrenze di acc.prep. si concentrano sul polo alto, e si distribuiscono poi in misura decrescente sui gradini inferiori. La soglia minima individuata si colloca alla III. persona plurale, con nominali aventi referenti umani o almeno animati, di regola definiti ma con almeno una eccezione, il citato *ad un linguista* (si noti anche il caso di *ai bambini*, che è formalmente definito ma non specifico). Per quanto può valere un singolo esempio — cui però vanno aggiunti i due casi col pronome interrogativo *a chi* —, parrebbe che fra i due tratti in potenziale concorrenza, /umano/ e /definito/ (cfr. Comrie 1979, Bossong 1988), l'italiano tenda a far prevalere il primo, il che sarebbe coerente con quanto si sa sull'uso dell'acc.prep. nei dialetti italiani meridionali e insulari: pensiamo per es. all'acc.prep. coll'indefinito 'nessuno' o con nominali indefiniti: siciliano *num bògghiu a nnuddu cu mmia* «non voglio nessuno con me», *a nu scarparu no vogghiu pi mmarito* «un calzolaio non lo voglio per marito», e simili (cfr. Rohlfs 1971 e 1973).

3. POSIZIONE NELLA FRASE

Secondo la linea di pensiero citata all'inizio, cui anche Tekavčić aderisce, per la quale l'acc.prep. è una forma di marca di caso che esplicita un ruolo sintattico altrimenti ambiguo, vi è una correlazione non solo fra presenza della marca e caratteristiche referenziali non canoniche dell'oggetto, ma anche fra presenza della marca e posizione non canonica dell'oggetto: l'acc.prep. sarebbe più probabile per oggetti in posizione preverbale, la posizione caratteristica del tema o topic di frase. In italiano, sempre secondo Renzi 1988, tale posizione sarebbe l'unica in cui sia possibile acc.prep., con l'ulteriore restrizione che l'oggetto deve essere dislocato a sinistra, cioè — nella descrizione che la *Grande grammatica* dà delle dislocazioni — separato dal nucleo della frase almeno da una «pausa virtuale» e ivi ripreso da un pronome atono.⁶

I nostri dati confermano la preferenza per la posizione preverbale, ma mostrano non poche eccezioni (cfr. tavola 2): come vedremo, nell'insieme i nostri risultati si discostano dalla descrizione canonica dell'acc.prep. italiano più per la sintassi che per le caratteristiche degli oggetti, di cui s'è detto al § precedente.

Tav. 2. Posizione pre/postverbale e ripresa con clitico

	prev.	postv.	Tot.	(indecid.)
con ripresa	36	15	51	
senza ripresa	38	3	41	
Tot.	74	18	92	(8)

In totale, gli acc.prep. in posizione preverbale sono 74 (ess.: 22, *a me danneggia...*; 58, *finora a noi ci lasciavano stare*) mentre 18 occorrono in posizione postverbale (ess.: 46, *mi hanno fucilato A ME?*; 90, *ho pensato quanto avrebbe stancato A ME quel viaggio*). Il residuo è dato da 8 casi non decidibili perché ellittici di verbo: si tratta di risposte brevi o frammenti aggiunti, in cui il verbo reggente è recuperato anaforicamente dalla battuta o parte di battuta precedente (cfr. per es. in 45, A: *ed è lì che ti frego* B: *A CHI?*; in 15, *non è che ci conoscano tanto + a te magari sì*).⁷ In percentuale sul totale delle occorrenze 'decidibili' (92) abbiamo 80,4% di casi di posizione preverbale e 19,6% di casi di posizione postverbale: la seconda percentuale, come si vede, è bassa ma non marginale.

Lasciando per un momento il livello sintattico vero e proprio per passare alla dimensione testuale, si noti, nella misura in cui la brevità degli esempi riportati lo consente, che spesso l'acc.prep. occorre all'inizio di un turno conversazionale: si tratta chiaramente di inserimenti di un nuovo tema di frase (eventualmente con lieve valore contrastivo rispetto a quanto precede), all'interno di un argomento di discorso che permane. Così ad esempio in (64) il frammento *a me mi hanno pagato* segue una battuta relativa ad altra persona che invece non era stata pagata; in (81) *per fortuna a me la dieta non rattrista* l'interlocutore aveva appena detto di essere di malumore perché a dieta, e così via (cfr. anche 22, 59, 71, e altri, ivi comprese le risposte brevi ellittiche di verbo, come 26: A: *vi disturbo se faccio fotocopie mentre voi parlate?* B: *a me, no*). Da questo punto di vista non è però direttamente l'acc.prep. ad essere correlato alla lieve discontinuità testuale: lo sono piuttosto i pronomi tonici, in opposizione agli atoni (si confronti l'effetto di discontinuità di *a me la dieta non rattrista* con l'effetto invece di continuità del parallelo *la dieta non mi rattrista*); a loro volta poi i pronomi tonici oggetto sono correlati con l'acc.prep., che invece con gli atoni ovviamente non è possibile.

Ma torniamo all'analisi sintattica, cui il nostro materiale meglio si presta. Come s'è detto sopra, nel caso giudicato normale ci si aspetta che l'acc.prep. sia richiamato da un pronome atono. Effettivamente la ripresa con un pronome atono è più spesso presente (51 casi; per es. 65—66, *a te ti paga e a me pure mi paga*) che assente (41 casi; es. 20, *a me non convince*), tuttavia la differenza è meno significativa rispetto a quella relativa alla posizione: facendo il rapporto di nuovo sul totale di 92 occorrenze (se vi è ellissi di verbo, anche la presenza o assenza del clitico ad esso legato non è decidibile) abbiamo 55,4% di acc.prep. con ripresa clitica e 44,6% senza. Come vedremo meglio più avanti (§ 5.), la presenza/assenza del pronome atono

⁶ Secondo tale interpretazione tutti gli elementi dislocati, ivi compresi gli acc.prep., non farebbero quindi parte della frase vera e propria, ma semmai dell'enunciato. In altra sede ho cercato di argomentare come, invece, i nominali dislocati siano ormai da considerare integrati nella struttura frasale (Berretta 1989a e in stampa, § 4.2.). Ritorneremo sull'argomento, limitatamente agli acc.prep., qui nel § 5.

⁷ Gli esempi classificati come indecidibili sono i numeri: 13, 15, 26, 45, 62, 82, 86, 96. In 13 si è considerato *a me no* come una profraase autonoma (in questo caso una autorisposta), anche se il parlante poi prosegue con *non mi conforta*.

è correlata al tipo di verbo reggente, con netta preferenza dei verbi psicologici e dei complessi verbali causativi per l'assenza del clitico.

Di qualche interesse è l'incrocio dei dati relativi alla posizione con quelli di presenza o assenza del clitico: acc.prep. preverbalmente occorrono lievemente più spesso senza clitico che con (38 casi su 74, 51,35 %, senza clitico, contro 36/74, 48,65 %, con clitico), mentre acc.prep. postverbalmente preferiscono di gran lunga la ripresa, o anticipazione se si preferisce, col pronome atono (15 casi su 18, 83,3 %, contro 3/18, 16,7 %). I tre tipi più frequenti di acc.prep. per tratti sintattici sarebbero quindi, nell'ordine: (i) preverbale senza ripresa, come in *a me diverte* (ess. 34 e 35); (ii) preverbale con ripresa come in *a me nessuno mi protegge* (es. 79); e (iii) postverbale con ripresa, come in *non t'ho visto a te* (es. 100).

La maggiore frequenza di riprese con clitico nei casi di posizione postverbale è un indizio della relativa maggiore marcatezza dell'acc.prep. in questa posizione, che sembra meno integrato nella frase rispetto alla posizione preverbale. Lo stesso emerge da brevi pause che separano la frase dall'acc.prep. (es. 4, *vi aspetto più tardi + a tutt'e due*), da enfasi contrastiva sull'acc.prep. stesso (ess. 18, *non mi convince A ME*, 46, *mi hanno fucilato A ME?*, 90, *ho pensato quanto avrebbe stancato A ME quel viaggio*, e altri),⁸ o da un avverbio che focalizza l'oggetto (come in *primo luogo* in 19: *non mi convince, A ME in primo luogo*, o anche in 70: *un'altra volta ci portate anche a noi*). Questi stessi indizi mostrano che gli acc.prep. postverbalmente tendono ad avere statuto di focus, come quelli ellittici di verbi introdotti da *anche/neanche*. E' importante anche la maggiore marcatezza sociolinguistica della posizione postverbale, che compare più spesso in frammenti prodotti da parlanti semicolti (ess. 1, *e te tu m'accompagni anche a me*, 68, *ci picchiava a noi?!*, 83, 84) o studenti (ess. 98, 100) o ragazzi molto giovani (ess. 51, 70), o, ancora, compare in varietà speciali, quali *baby talk* (es. 14, *io ti conosco, a te!*, detto ad una bambina piccola) e *pet talk* (es. 47, *ti piacerebbe se io ti graffiassi così A TE?*, detto al gatto di casa). Viceversa, tutte le occorrenze di acc.prep. in testi scritti, 22 su 22, sono preverbalmente.

4. ORDINE DEI COSTITUENTI: OGGETTI E SOGGETTI

Una volta verificata la preferenza dell'acc.prep. per la posizione preverbale, possiamo cercare di approfondire il suo comportamento sintattico esaminandone la posizione nei confronti del soggetto: se è vero che l'acc.prep. tende ad essere topic frasale, dovrebbe anche tendere a precedere il soggetto.⁹

⁸ Per esempio chiaramente contrastivi sono anche gli ess. (57) e (99), dove pure non c'è particolare enfasi nella pronuncia: in *ma intanto lasciateci salire a noi* il 'noi' è riferito a «passeggeri normali», in contrasto con un gruppo di tifosi che la polizia non lascia salire sul treno; in *vorrei vederti a te fare otto ore di allenamento al giorno* abbiamo quasi una formula fissa di contrasto.

⁹ In generale tratteremo assieme le occorrenze di acc. prep. in frasi principali (che sono la maggioranza) e in dipendenti (per es. relative — ess. 29 e 19 —, complete — es. 23 —, causali — es. 49 —), ma metteremo in evidenza i casi in cui la struttura della dipendente abbia influenza sull'ordine dei costituenti. Lo stesso vale per le occorrenze in frasi assertive o invece interrogative.

Sempre tenendo come riferimento le 92 frasi con verbo espresso, troviamo in esse vari ordini dei costituenti maggiori, distribuiti come segue (e come riassunto alla tavola 3.). Nella metà dei casi, 46, non c'è soggetto espresso, e abbiamo quindi OV (34) o VO (12) a seconda della posizione dell'acc.prep., pre- o postverbale.

Tav. 3. Ordine dei costituenti maggiori (con O = acc.prep)

	OV	VO	OVS	OSV	VOS	SOV	SVO
prev.	34	0	24	12	0	4	0
post.	0	12	0	0	1	0	5
Tot.	46 (ØS)		37 (O>S)			9 (S>O)	

Il soggetto ellittico è molto spesso un elemento anaforico (quindi con carattere di topic discorsivo, non in conflitto col topic frasale): così per es. in (24) *a me ha deluso moltissimo*, il cui soggetto, *la Bretagna*, era stato introdotto poco prima (cfr. es. 23), o in (32) *io sento un piccolo rumore di fondo [...] a me comunque non mi disturba*.¹⁰ Talvolta è un soggetto generico, soprattutto nel tipo OV, dove la struttura risultante equivarrebbe, in una varietà molto formale, ad un passivo senza agente; cfr. in (59) *a me hanno mandato giù per sbaglio*, in (61) *a noi nordafricani ci metteranno tutti in galera* (altri ess. analoghi sono 63, 64, 71, 72, 73, anche l'impersonale 52, *a me non mi si inganna*). Infine, può trattarsi di un soggetto deittico, come in (4) *vi aspetto più tardi + a tutt'e due*; (98)—(100) *non lo vedi più a quello; vorrei vederti a te fare otto ore di allenamento al giorno; ma non t'ho visto a te*. Nei limiti dei piccoli numeri di cui disponiamo, sembra esservi una correlazione fra il tipo VO e l'ellissi di soggetto deittico (cfr. fra gli altri esempi 57, 70 e 84); si vedano però anche altri casi, come (97) *a me non mi vedi fare queste cose* (ordine OV).

Quando il soggetto è espresso, nella grande maggioranza dei casi, 37 su 46 (80,4%), esso segue l'oggetto; solo in 9 casi (19,6%) lo precede. La tendenza attesa è quindi confermata, l'ordine O > S prevale su S > O, il che sembra andare contro ad uno degli universali empirici più noti,¹¹ ma va invece a sua conferma, perché gli

¹⁰ La brevità dei frammenti riportati, dovuta qui a limiti di spazio ma talvolta anche alla annotazione manuale degli esempi, non permette sempre di distinguere i soggetti ellittici di terza persona anaforici dai deittici; altri esempi chiari di anaforici sono in 88, 89 e 95. Deittico dovrebbe essere invece 94, *a me non mi teme*, riferito ad un animale domestico (presente nella situazione).

¹¹ Mi riferisco al noto universale n.ro 1 di Greenberg 1963, «Nelle frasi dichiarative con soggetto e oggetto nominali, l'ordine dominante è quasi sempre quello in cui il soggetto precede l'oggetto», confermato — sempre in termini di tendenza e non di universale assoluto — da più ricerche empiriche.

oggetti che stiamo esaminando hanno caratteristiche ben più da soggetti prototipici che da oggetti.¹²

Nell'insieme i dati della tavola 3. mostrano che gli ordini che sono considerati canonici per l'italiano, VO con ellissi del soggetto e soprattutto SVO con soggetto espresso, sono minoritari se non marginali rispetto a ordini non canonici quali OVS (24 casi), OSV (12 casi) e altri: ciò conferma globalmente che nelle frasi con acc. prep. i costituenti nominali maggiori, non solo l'oggetto ma anche il soggetto, hanno un comportamento sintattico diverso da quello normale.

La posizione postverbale del soggetto (25 occorrenze, di cui 24 con ordine OVS e una con ordine VOS) è dovuta nella maggior parte dei casi a soggetti rematici, talvolta anche 'pesanti' sintatticamente: si vedano esempi come (9) *a me colpì moltissimo il fatto che anni fa si scoprisse che [...]*, (11) *a me ha colpito un aspetto in particolare*, (22) *a me danneggia tantissimo quello della settimana dopo* [si parla di scioperi dei ferrovieri], (77) *anche a me preoccupa molto il fatto da Lei denunciato*, (92) *a noi c'ha svegliato il telefono, verso le quattro* [convenevoli tra vicini di casa, la mattina del primo dell'anno: si parla dei disturbi della notte], ecc. (cfr. anche ess. 3, 10, 23, 34, 35, 41, 75, 76, 78, 85, 93).¹³ Vi sono però anche posposizioni che paiono dislocazioni a destra del soggetto, aggiunte come per ripensamento; in questi casi il soggetto è noto, e viene esplicitato dopo la frase, da cui è separato da una cesura intonativa (il caso è quindi analogo più all'ellissi di soggetto che alla vera posposizione): cfr. (44) *a me m'hanno fermato, la polizia*, (49) *perché a me m'incasta, quello lì*.¹⁴

E' da notare che nel *corpus* compaiono anche sei frasi scisse o pseudoscisse; di queste 5 hanno l'oggetto al primo posto, fuori dalla complessa struttura della (pseudo)scissa, in posizione tipica di tema: cfr. (6) *a me quello che attrae di più è l'idea [...]* o (91) *a me è 'sto periodo di caldo che mi ha steso* e gli esempi analoghi (2), (5) e (40). Solo in un caso l'oggetto è in posizione interna alla pseudoscissa: (12) *quello che a me colpisce è [...]*. Per semplicità, nel calcolo degli ordini dei costituenti maggiori riassunto alla tavola 3. tutte queste frasi sono state ridotte a parallele frasi sem-

¹² Il fenomeno dell'inversione di sequenza fra soggetto e oggetto diviene anche più evidente di quanto appaia dai dati numerici se si tiene conto del fatto che alcuni ordini con S > O sono dovuti in realtà a soggetti peculiari, dei pronomi relativi, la cui posizione iniziale di frase è obbligatoria: cfr. ess. (19) *[...] in maniera un po' brutale, che non mi convince*, *A ME in primo luogo* (ordine SVO), e (29) *[...] che a loro disturba* (ordine SOV).

¹³ E' indubbio tuttavia che lo statuto rematico che si percepisce nei soggetti postverbalì è anche effetto della loro stessa posizione; nei casi in cui non c'è una chiara differenza di 'peso' sintattico, su questo punto la riflessione rischia di essere circolare.

¹⁴ Cfr. anche l'es. 37. Invece in (90) *ho pensato quanto avrebbe stancato A ME quel viaggio* l'ordine col V all'inizio è dovuto allo statuto della frase subordinata, che è una interrogativa indiretta con fuoco su un avverbiale: è normale in questo caso che i costituenti nominali seguano il verbo; l'ordine relativo OS è invece da riportare al diverso 'peso' di O e S, e rispetta la regola generale che stiamo commentando.

plici, la (91) come OSV, le altre come OVS.¹⁵ In ogni caso, in queste frasi il soggetto è chiaramente rematico.

Nei casi in cui sia il soggetto che l'oggetto precedono il verbo (12 occorrenze con OSV, 4 con SOV), troviamo spesso soggetti che sono topic di discorso, hanno cioè una componente anaforica: per es. in (36), con ordine SOV, *la valeriana a me mi eccita in un modo-*, *la valeriana* riprende l'argomento del dialogo in corso; in (33), con ordine OSV, *Ai bambini di certo l'idea non disturba*, *l'idea* rinvia al «vivere in una società multirazziale» citato prima (altri esempi analoghi: 31, 53). Altre volte il soggetto è deittico (cfr. 8, *al gatto io lo coccolo...*), oppure ha una posizione preverbale obbligata perché fuoco di interrogativa (es. 17, *e a me chi mi consola?*) o pronome relativo (es. 29, [...] *che a loro disturba*). Nell'insieme, tenendo conto anche dei casi di ordine SVO, i soggetti preverbali sono chiaramente più 'leggeri' di quelli postverbali (per es., dei 5 casi con ordine SVO, quattro hanno soggetti pronominali deittici — ess. 1, 14, 47, 83 —, uno ha come soggetto un pronome relativo — es. 19).

Per completare il quadro dell'acc. prep. come topic frasale che va chiaramente emergendo da tutti i dati di sintassi, dobbiamo citare ancora una caratteristica frequente nel *corpus*, la presenza della negazione fra l'oggetto preposto e il resto della frase: si vedano esempi come (20) *a me non convince*, (25) *se a te non ti disturba*, e molti altri. Vi sono 17 casi con ONegV, che diventano 18 se vi si include anche l'es. 79 con *nessuno* a soggetto: *a me nessuno mi protegge*; in altri 4 casi anche il soggetto precede la negazione, come in 21, *A ME quelle carte non convincono*. L'acc. prep. dunque tende a cadere fuori dallo *scope* della negazione, secondo il comportamento tipico degli elementi topicali, che sono presupposti e come tali non negati/negabili.¹⁶ A lato, notiamo anche che dal punto di vista meramente lineare la negazione, assieme alla sequenza OSV (e, al massimo grado, alle strutture pseudoscisse o scisse con acc. prep. all'inizio), allontana dal verbo l'oggetto preposto, accentuandone le caratteristiche di topic frasale.

5. VERBI REGGENTI

Si è già fatto cenno sopra all'importanza dei verbi reggenti, ed in particolare ai verbi cosiddetti 'psicologici', per la sintassi dell'acc. prep.; vediamo ora di concretizzare questo punto con dati relativi alla posizione dell'acc. prep. e alla presenza o assenza del clitico.

¹⁵ Valutando come soggetto non il costituente posposto bensì la formula introduttiva *quello (che)*, i cinque casi con acc. prep. al primo posto sarebbero da calcolare come OSV, e l'es. (12) citato invece come SOV: cambierebbe il rapporto fra ordini OVS e OSV; ma mi pare che non vi siano dubbi sul fatto che nelle pseudoscisse il vero soggetto è l'ultimo costituente della struttura.

¹⁶ Vi sono però anche acc. prep. postverbali in frasi negative (ess. 18, *non mi convince A ME*; 100, *non t'ho visto a te*; nonché 19, 27, 98), in cui l'oggetto cade nello *scope* della negazione.

Sulla base delle osservazioni di Benincà (1986, e in Renzi 1988),¹⁷ nonché di indizi emersi in lavori precedenti (Berretta 1989b e 1990b), i verbi reggenti gli acc. prep. del nostro *corpus* sono stati divisi in tre gruppi: verbi psicologici (*affascinare, attrarre, colpire* «impressionare», ecc.),¹⁸ complessi verbali causativi (infiniti retti da *fare* o *lasciare*) e altri verbi (*accompagnare, aspettare*, e così via sino a *vedere*). Le differenze potenzialmente significative è data dal fatto che gli oggetti di verbi psicologici e di complessi verbali causativi non sono 'veri' complementi oggetti: i primi per motivi semantici, in quanto sono gli esperienti di stati ed eventi mentali, ed assomigliano in questo a soggetti (per esempio, l'oggetto di *spaventare* ha un ruolo semantico analogo al soggetto di *temere*); i secondi per motivi sintattici, in quanto l'oggetto dell'intero complesso causativo è in realtà il soggetto del verbo incassato. Ovviamente anche con gli altri verbi gli acc. prep. non costituiscono oggetti prototipici, ma se ne allontanano in grado relativamente minore.

I verbi individuati sono elencati qui di seguito, in ordine alfabetico e con l'indicazione di occorrenze superiori a una (per gli esempi si rinvia sempre all'appendice). Nei complessi verbali costituiti da un modale ed un infinito si è indicato, ovviamente, il verbo retto (ess. 10, 88, 99). Si noti che è stato necessario, in almeno un caso, categorizzare in modo diverso lo stesso verbo a seconda del contesto: *mettere* (di buon umore), psicologico, vs. *mettere* (in galera), non psicologico.¹⁹

- (i) Verbi psicologici (che costruiscono l'esperiente come oggetto diretto): *affascinare, attrarre* (2), *colpire* «impressionare» (4), *confortare, consolare, convincere* (4), *deludere* (2), *disturbare* (9), *divertire* (2), *eccitare, entusiasmare, incantare, ingannare, innervosire, invitare* «attirare», *irritare, mettere* (di buon umore), *persuadere, preoccupare* (5), *rattristare, spaventare*.
- (ii) Complessi verbali con *fare* e *lasciare* causativi: *fare* + infinito (6: f. *dormire, f. ingrassare, f. morir dal ridere, f. ridere, f. piangere, f. sentir male*), *lasciare* + infinito (2: l. *salire, l. stare*).

¹⁷ In realtà l'Autrice non tratta gli oggetti di verbi psicologici marcati con *a* come veri acc. prep., poiché ritiene che la comparsa della preposizione sia dovuta alle proprietà specifiche di questi verbi, il cui oggetto è in realtà l'esperiente, e quindi tende ad emergere in superficie con una marca di dativo. Per una discussione di questo punto rinvio a Berretta 1989b, pp. 24–31, in cui ho cercato di mostrare come gli oggetti marcati con *a* (retti da verbi sia psicologici che non) sono acc. prep. e non dativi. L'argomento più forte in questo senso è, credo ancora, il confronto tipologico generale e specifico con le altre lingue romanze. E' vero comunque che acc. prep. e (almeno alcuni) dativi hanno in comune l'inclinazione allo statuto di tema (sui dativi cfr. Salvi 1986), il che va riportato a mio avviso a comuni tratti di animatezza e definitezza dei nominali che emergono nei due ruoli sintattici.

¹⁸ Sui verbi psicologici in genere (quelli che qui ci interessano, che hanno l'esperiente costruito come oggetto diretto, ma anche quelli che lo costruiscono come soggetto, per es. *amare*, o come dativo, per es. *piacere*) e sul loro comportamento sintattico, visto in chiave di grammatica generativa, si veda Belletti e Rizzi 1988.

¹⁹ Non mancano, ovviamente, casi dubbi: per esempio *eccitare*, visto nel suo contesto (es. 36), non sarebbe forse da considerare 'psicologico'; alcuni *fare* causativi (*fare ridere* e *far dormire*) viceversa costituiscono con il verbo retto dei complessi molto simili a verbi psicologici. Anche la generica categoria dei verbi 'altri' avrebbe forse potuto essere ulteriormente suddivisa, per esempio evidenziando i verbi che includono il significato di «parlare a qualcuno» (*chiamare, ringraziare, salutare*), i percettivi (*vedere*), e forse altri: per un simile lavoro sarebbe però necessario un *corpus* più ampio di quello qui esaminato.

- (iii) Altri verbi: *accompagnare, aspettare* (2), *chiamare, coccolare, conoscere* (3), *danneggiare, fermare, fregare, fucilare, graffiare, incastrare, informare, incolpare, lasciare (in pace), mandare, mettere (in galera), pagare* (5), *picchiare, portare* (4), *prendere, proteggere, pungere, ringraziare* (3), *rovinare, salutare, seppellire, sposare, stancare, stendere, svegliare* (2), *temere, toccare* «coinvolgere», *trattare (male), vedere* (4).

Le occorrenze totali sono così distribuite: 42 verbi psicologici, 8 complessi causativi, e 50 altri verbi. Scorporando queste cifre a seconda della posizione rispetto al verbo ed alla presenza o assenza del clitico si hanno cifre ovviamente piccole, ma con un andamento significativo (tavola 4.) almeno per i verbi psicologici e gli 'altri verbi'; i numeri assoluti relativi a *fare* e *lasciare* causativi sono invece così ridotti da richiedere cautela in tutte le interpretazioni.

Tav. 4. Verbi reggenti

	v. psic.	complessi v. causativi	altri	Tot.
indecidibili	2	0	6	8
prev. con clit.	8	2	26	36
prev. senza clit.	29	5	4	38
post. con clit.	2	1	12	15
post. senza clit.	1	0	2	3
Tot.	42	8	50	100

Come ci aspettavamo in base alla natura degli oggetti e al rapporto tra verbi e oggetti stessi, i verbi psicologici e le perifrasi causative hanno una preferenza più netta per la posizione preverbale dell'acc. prep.: gli psicologici hanno su 40 occorrenze 'decidibili' 37 posizioni preverbal (92,5%), i causativi 7 su 8 (87,5%, con il *caveat* detto sopra), gli altri verbi 30 su 44 (68,2%). Gli acc.prep. retti da verbi psicologici e perifrasi causative sono, in altri termini, più spesso topic di frase di quanto lo siano gli acc. prep. retti da altri verbi.

La seconda e forse più importante differenza è data dalla maggiore inclinazione degli acc. prep. retti da psicologici e causativi a non avere ripresa clitica. Il dato è evidente nella tabella, e si ricava sia paragonando le sole occorrenze preverbal, dove gli psicologici hanno 29 su 37 casi senza ripresa, i causativi 5 su 7 e gli altri verbi solo 4 su 30, sia tenendo conto di tutte le occorrenze decidibili, sia pre- che postverbal: in questo caso abbiamo 30/40 (75%) per i verbi psicologici, 5/8 (62,5%) per i causativi e 6/44 (13,6%) per gli altri verbi. I casi tipici dei tre gruppi di verbi sono quindi riassumibili rispettivamente nei tipi *a me non convince* (es. 20), in posizione preverbale e senza clitico, *a me fanno piangere* (es. 42), con le medesime caratteristiche, e *a me mi conoscono* (es. 16), sempre in posizione preverbale ma con clitico.

Ciò significa a nostro avviso due cose. Anzitutto, che gli acc. prep. retti da psicologici e causativi sono maggiormente integrati nella frase di quanto avvenga con altri verbi: benché per natura e posizione siano massimamente topicali, di preferenza non vanno a costituire dislocazioni a sinistra. In secondo luogo, la scarsità di strutture con dislocazione — che sono tipicamente colloquiali — è indizio del carattere sociolinguisticamente non marcato dell'acc. prep. con verbi psicologici e complessi causativi (già osservato da Benincà per i verbi psicologici), che infatti occorre più spesso in varietà sorvegliate. Si confrontino *a me non convince* e *a me non mi convince*, *a me fanno piangere* e *a me mi fanno piangere*: l'inserzione del clitico è possibile, ma abbassa di registro le medesime frasi (viceversa *a me conoscono* è, rispetto a *a me mi conoscono*, non più alto di registro ma semplicemente 'strano', come l'esempio reale 59, *a me hanno mandato giù per sbaglio*).

Un'ulteriore questione che occorrerebbe affrontare, ma che esce dai confini e dalla metodologia di questo lavoro, è l'obbligatorietà della preposizione: in molti dei contesti preverbal, almeno nella competenza di chi scrive, la forma senza *a* è impossibile (**/?me non convince* e **/?me fanno piangere*), o diviene accettabile con intonazione contrastiva: *ME non convince*, *ME fanno piangere* (*non mia sorella*), e simili.²⁰ Migliore, ma nettamente più bassa di registro, è la soluzione senza preposizione ma con ripresa clitica, del tipo *me mi conoscono*, *te t'ho visto*, e simili, in cui l'oggetto viene trattato come tema libero.²¹ In contesti postverbal, che abbiamo detto essere più marcati, invece la preposizione può sempre essere omessa: *non convince me*, *ho visto te* ecc. (si noti che è qui nettamente migliore la versione senza clitico: si torna ad un normale ordine VO, con O enfatico perché reso col pronome tonico).

6. CONCLUSIONI

L'esame dei dati che abbiamo compiuto nei paragrafi precedenti non ha portato novità sostanziali rispetto a quanto già si sapeva sull'acc. prep. italiano: ci ha però consentito di concretizzare e precisare riflessioni ed ipotesi avanzate sia da chi scrive in lavori precedenti sia da altri autori.

²⁰ In realtà più variabili influenzano l'(in)accettabilità di oggetti preverbal non marcati: oltre alla posizione pre- o postverbale e alla presenza/assenza del clitico, certamente il tipo di verbo reggente, poiché verbi psicologici e causativi preferiscono *a* (Benincà 1986); a mio avviso poi anche la distanza dal verbo vi ha un ruolo. Così per es. *noi c'ha svegliato il telefono* (cfr. 92, *a noi c'ha svegliato il telefono*), con adiacenza oggetto-verbo, mi suona migliore di *me è 'sto periodo di caldo che mi ha steso* (cfr. 91, *a me è 'sto periodo di caldo che mi ha steso*), in cui l'oggetto non marcato da preposizione risulta separato dal verbo, in posizione di tema libero. Ma in entrambi i casi siamo in varietà marcatamente colloquiali, nelle quali non è facile dare giudizi metalinguistici (e si veda, alla nota che segue, un controesempio).

²¹ Ho un unico esempio (scritto) di contesto che richiederebbe acc. prep. e invece non l'ha, con un fare causativo: *Me, le cose torride mi fanno ridere* (intervista a S. Corbucci, in «L'Espresso Più» dic. 89, p. 79): è possibile che si tratti di ipercorrettismo.

Il quadro teorico generale in cui si inscrivono i sistemi a marcatura differenziale dell'oggetto ne è uscito ulteriormente confermato anche per quanto riguarda la nostra lingua. Partendo dal principio che il soggetto tenda ad essere un elemento tematico, definito e con referente animato, e viceversa l'oggetto tenda ad essere rematico, indefinito e con referente inanimato (Givón 1976, Keenan 1976, Comrie 1979, e altri), l'acc. prep. risulta una marca esplicita di caso che emerge quando l'oggetto è anomalo in quanto presenta le caratteristiche tipiche del soggetto. Da questo punto di vista l'italiano differisce da altre lingue romanze per l'ambito ristretto cui confina l'acc. prep., ma non per la natura del fenomeno.

Il carattere anomalo degli oggetti che occorrono marcati con preposizione è emerso sia direttamente, nelle loro caratteristiche referenziali inerenti (referenti umani, singolari), di definitezza e specificità (netta prevalenza dei pronomi deittici) e di carattere tematico (preferenza per la posizione preverbale), sia indirettamente, in caratteristiche speculari dei soggetti, che abbiamo visto essere spesso rematici. Nei casi in cui il soggetto è espresso è infatti emersa una preferenza per la sua posposizione rispetto all'oggetto, il che come s'è detto sarebbe contrario ad un universale tendenziale che invece in questo caso, per la distribuzione anomala delle caratteristiche dei due elementi, risulta rispettato.

La natura di tema o topic frasale degli acc. prep., o almeno di buona parte di essi, induce a pensare che la preposizione, mentre esplicita il ruolo sintattico dell'elemento marcato, ne assicuri anche l'integrazione nella struttura frasale, evitando che risulti un tema libero. Da questo punto di vista la preposizione non è, come alcuni hanno sostenuto, una marca di topic, bensì al contrario un segnale del fatto che il topic non è sganciato dalla frase ma ne fa parte, con un preciso ruolo sintattico. Il fenomeno è particolarmente evidente nei casi in cui l'acc. prep. compare all'inizio della frase ed è separato dal verbo da altro materiale, talché l'interpretazione quale *freies Thema* sarebbe, senza marca, ovvia.

Un punto delicato, ma particolarmente utile per il lettore non nativo, è il giudizio sul grado di accettabilità dell'acc. prep. in italiano. Come si è detto più volte, abbiamo lavorato su dati non marcati in diatopia, ma per lo più di registro colloquiale o scritto non formale. All'interno di questa caratterizzazione sociolinguistica, che vale in genere per gli ambiti d'uso dell'acc. prep. in italiano, abbiamo visto che l'acc. prep. è non solo preferibile, ma addirittura obbligatorio in alcuni contesti, in particolare in posizione preverbale con verbi reggenti psicologici o complessi verbali retti da causativi. In questi stessi contesti è preferibile l'assenza di ripresa clitica, ovvero la totale integrazione dell'oggetto marcato nella frase (per es. *a me attrae*, migliore di *a me m'attrae*). Va notato anche che in questi intorni talvolta non è possibile, o meglio è inelegante, la trasformazione della frase in passiva, che altrimenti risolve egregiamente il compito di portare a tema un oggetto: *io sono conosciuto/a* è il parallelo formale, ed elegante, di *a me mi conoscono*, mentre *io sono consolato/a* o *io sono convinto/a* sono ineleganti quali passivi per *a me consola* e *a me convince* (sono, invece, normali come forme risultative, con copula più aggettivo: ma

l'accezione è diversa), e infine del tutto impossibile è la trasformazione passiva con i causativi (***io sono fatto ridere* o simili).²²

In conclusione, l'accusativo preposizionale, con le preferenze che sono state descritte relativamente al tipo di oggetti, al loro carattere tematico e ai verbi reggenti, è da considerare un fenomeno morfosintattico normale, anche se poco frequente in termini numerici, nell'italiano dell'uso medio. Questo fenomeno, con altri tipici della stessa varietà (dislocazioni a sinistra e a destra, ordini VS, ecc.), mostra che la nostra lingua è più vicina al tipo romanzo dominante di quanto sembri esserlo l'italiano standard letterario.

APPENDICE²³

accompagnare

- (1) è la malinconia di dover dirsi ciao + allora scatta l'idea 'me + io ti accompagno a casa te e te tu m'accompagni anche *a me*' [intervista a cantante bolognese, probabilmente semic., alla radio: dal *corpus* inedito di italiano parlato di E. Mara (Graz)]

affascinare

- (2) *a me* è quella che affascina di più [immagine di una casa]

aspettare

- (3) Sferragliavano i tram gremiti di ragazzi, *a loro le* aspettava Adone in doppio petto blu. [R. Loy, *La bicicletta*, Torino 1989², p. 45]

- (4) allora, *vi* aspetto più tardi + *a tutt'e due*. Ciao!

attrarre

- (5) *A me* quello che attrae in un uomo è l'aria emblematica, lo sguardo sensibile [intervista a M. Ripa di Meana, in «L'Espresso Più» nov. 1988]
(6) *a me* quello che attrae di più è l'idea [...]

chiamare

- (7) *a chi* hai chiamato, adesso? [= «a chi hai telefonato?»]

coccolare

- (8) *al gatto* io *lo* coccolo più spesso che i miei figli [probabilmente semic.]

colpire

- (9) *A me* colpì moltissimo il fatto che anni fa si scoprisse che ai vertici della Guardia di Finanza avevano fatto il nido personaggi in collusione col contrabbando di benzina. [E. Scafari, in «Il Venerdì di Repubblica» 10. 2. 89]

²² La forma passiva con l'ausiliare *essere* sembra invece normale con alcuni verbi psicologi, per es. *sono attratto/a da...*, *sono colpito/a da...*, ecc.; mi pare comunque impossibile l'uso di *venire* come ausiliare del passivo per questi verbi, il che va correlato alla loro *Aktionsart* di stativi.

²³ Sono qui riportate tutte le 100 occorrenze esaminate, ordinate alfabeticamente in base al verbo reggente. Ove non diversamente specificato, va inteso che l'esempio è tratto da conversazione informale, e che il parlante è un adulto colto o molto colto, piemontese o lombardo. Fonti diverse sono invece sempre esplicitate, con le abbreviazioni che seguono. Per la situazione: semif. per parlato semiformale o formale (esempi tratti da interventi in riunioni di consigli accademici, congressi scientifici, e simili). Per parlanti: stud. univ. per studente/essa universitario/a; semic. per parlante semicolto, con licenza di scuola media inferiore.

(10) *Ad un linguista* possono colpire particolarmente [...] frasi del seguente tenore [Giovanni Battista Pellegrini, *Minoranze e culture regionali*, Padova 1986, p. 6]

(11) *a me* ha colpito un aspetto in particolare [semif.]

(12) quello che *a me* colpisce è [...]

confortare

(13) ti conforta? *a me*, no, non mi conforta [semif.]

conoscere

(14) io *ti* conosco, *a te!* [uomo probabilmente semic., parla scherzosamente con una bambina piccola]

(15) beh, non è che ci conoscano tanto + *a te* magari sì

(16) perché *a me mi* conoscono

consolare

(17) e *a me* chi *mi* consola?

convincere

(18) non *mi* convince *A ME*

(19) [...] in maniera un po' brutale, che non *mi* convince, *A ME* in primo luogo [semif.]

(20) io ve lo dò + però, *a me* non convince [semif.]

(21) *A ME* quelle carte non convincono

danneggiare

(22) *a me* danneggia tantissimo quello della settimana dopo [sciopero ferroviario]

deludere

(23) (24) sai che *a me m'*ha deluso la Bretagna? [...] ma- *a me* ha deluso moltissimo

disturbare

(25) se *a te* non *ti* disturba

(26) A: vi disturbo se faccio fotocopie mentre voi parlate? B: *a me*, no

(27) non disturba *a noi* [semif.]

(28) *a me* non disturba così tanto

(29) [...] che *a loro* disturba [*loro* è riferito ai gatti di casa]

(30) *a me* non disturba se viene nero [il carciofo]

(31) A: [il movimento della freccia del mouse sullo schermo] mi disturba B: anche *a me* quello disturba

(32) Io sento un piccolo rumore di fondo, non so se lo sentite anche voi + *a me* comunque non *mi* disturba [telefonata di ascoltatore, RDue 13. 3. 91]

(33) Prepariamoci a vivere in una società multirazziale. [...] *Ai bambini* di certo l'idea non disturba ['Pubblicità Progresso' in «L'Espresso» 14. 4. 91]

divertire

(34) sì *a me* diverte tutto quello che ha a che vedere col [...] [semif.; «Parola mia», Rai 1]

(35) *a me* diverte fare lezione

eccitare

(36) la valeriana *a me mi* eccita in un modo-

entusiasmare

(37) *a te* non entusiasmano, le carote cotte

fare + infinito

(38) *a me* il sonnifero ha fatto dormire bene

- (39) *a me* fa ingrassare [rifiutando un dolce offerto]
 (40) *a me* quel che ha fatto morir dal ridere è stato ricevere, sotto tre forme diverse, gli auguri di Natale
 (41) ma *a voi* fa ridere uno che dice [...] [G. Bocca in «La Repubblica» 8. 9. 89]
 (42) *a me* fanno piangere [film commoventi] [giovane donna di ceto medio]
 (43) Del resto, *a me*, la realtà di un Bukowski *mi* fa sentir male [intervista a O. Muti, in «Il Venerdì di Repubblica» 13. 10. 89]

fermare

- (44) *a me m'hanno* fermato, la polizia [semic.]

fregare

- (45) A: ed è lì che ti frego B: *A CHI?* [ribatte ironicamente]

fucilare

- (46) che cos'è, *mi* hanno fucilato *A ME?* [pezzo teatrale, RTre 9. 3. 91]

graffiare

- (47) ti piacerebbe se io *ti* graffiassi così *A TE?* [rivolto al gatto di casa]

incantare

- (48) [...] un posto bellissimo, *a me mi* incanta [semic.]

incastrare

- (49) perché *a me m'incastra*, quello lì

informare

- (50) ma questi *a noi* non c'hanno informato per niente [semif.]

incolpare

- (51) professoressa, *m'incolpano a me!* [ragazzi di una prima media di Torino — cfr. (69) e (70)]

ingannare

- (52) *a me non mi* si inganna

innervosire

- (53) *a me* questa storia innervosisce

invitare

- (54) *a me* invita [= «attira», un cibo] [semic.]

irritare

- (55) *a me* alcune persone *mi* irritano

lasciare (in pace)

- (56) Certo, facciamoli lavorare [...] Così *a noi bianchi ci* lasciano in pace, qui in piazza Duomo [intervista a venditore ambulante, in «La Repubblica» 28. 5. 89]

lasciare + infinito

- (57) ma intanto lasciateci salire *a noi* [sul treno]
 (58) finora *a noi ci* lasciavano stare, le bande mafiose si sparavano tra di loro [intervista a poliziotto moscovita, in «La Repubblica» 21. 10. 90]

mandare

- (59) A: ci riincontriamo B: *a me* hanno mandato giù per sbaglio

mettere (di buon umore)

(60) tutte le faccende natalizie *a me* non metton mai di buon umore

mettere (in galera)

(61) Se questa guerra continua *a noi nordafricani* ci metteranno tutti in galera [intervista a nordafricano, in «La Repubblica» 30. 1. 91]

pagare

(62) A: non mi hanno mai pagato B: ah, questo neanche *a me*

(63) tanto *a Lei* la pagano

(64) *a me* mi hanno pagato

(65) (66) *a te* ti paga e *a me* pure *mi* paga [da sceneggiato televisivo, in «Mercurio» suppl. a «La Repubblica» 21. 7. 90]

persuadere

(67) *a me* non persuade

picchiare

(68) A: [vostro padre] vi picchiava- B: *ci* picchiava *a noi*?! no- [semic.]

portare

(69) e perché *a noi* non *ci* portate [in gita]? [come 51]

(70) un'altra volta *ci* portate anche *a noi* [come 51 e 69]

(71) A: mi ricordo, quando andavamo a scuola c'era la festa degli alberi, si andava a piantare una pianta- B: *a noi* ci portavano solo in chiesa

(72) Non escludo che in questo giudizio vi sia un po' di invidia, quando leggo che Oriana «if WIA or KIA», se ferita o uccisa, avrebbe voluto far tornare il corpo, sanguinante o esame, all'ambasciata di Saigon o addirittura alla Casa Bianca. *A noi comuni mortali*, ci portano alle Usl. ['Lettera aperta' di A. Barbato, in «L'Espresso» 5. 8. 90]

prendere

(73) Mica sono razzista, solo che da quando ci sono loro *a noi* sul lavoro non *ci* prendono più [intervista a trentenne fiorentina, in «L'Espresso» 11. 11. 84]

preoccupare

(74) *a me* non preoccupa

(75) (76) *A me* preoccupa Torino: è una città difficile [...] *A Cerami* invece preoccupa Viterbo [intervista a R. Benigni, «La Stampa» 9. 10. 88]

(77) Anche *a me* preoccupa molto il fatto da Lei denunciato [E. Scalfari in «Il Venerdì di Repubblica» 4. 5. 90]

(78) *a me* già preoccupa questo trionfo [...]

proteggere

(79) Interrompe Donat Cattin: «*A me* nessuno *mi* protegge» [«La Repubblica» 10. 2. 89]

pungere

(80) «*a te* non *ti* pungono mai, devi avere il sangue amaro» dice lei [R. Loy, *La bicicletta*, Torino, 1989², pp. 100—101]

rattristare

(81) per fortuna *a me* la dieta non rattrista

ringraziare

(82) A: perfetto, La ringrazio B: *a Lei*, A.; arrivederci.

- (83) A: grazie! B: io ringrazio *A LEI!* buongiorno! [anziano sarto di origine emiliana; semic.]
- (84) A: grazie B: *La* ringrazio *a Lei* [semic.]
- rovinare
- (85) Però *a me mi* ha rovinato la Musa [titolo di articolo, in «Mercurio», suppl. de «La Repubblica» 21. 10. 89]
- salutare
- (86) ti saluta Renzo [ad altro interlocutore] anche *a te*
- seppellire
- (87) *a me mi* avete seppellito [di regali]
- sposare
- (88) Lui ama un'altra [...] la vuole sposare: *a me* non *mi* ha mai voluto sposare [dal film «Africana», in «Il Venerdì di Repubblica» 6. 4. 90]
- spaventare
- (89) La perestrojka [...] *A me* spaventa perché temo che tutta questa smania di produrre finisca col distruggere le nostre risorse [intervista a sceneggiatrice sovietica, in «La Repubblica» 1. 11. 89]
- stancare
- (90) ho pensato quanto avrebbe stancato *A ME* quel viaggio
- stendere
- (91) *a me* è 'sto periodo di caldo che *mi* ha steso
- svegliare
- (92) *a noi* c'ha svegliato il telefono, verso le quattro
- (93) tu hai dormito tutta la notte? *a me* ha svegliato la sveglia
- temere
- (94) *a me* non *mi* teme
- toccare
- (95) non so se anche tu hai questa grana dei lettori + no, *a te* non *ti* tocca così da vicino
- trattare (male)
- (96) A: non ti ho mica trattato male... B: io t/ *a te* sì però
- vedere
- (97) *a me* non *mi* vedi fare queste cose
- (98) te ne liberi per un anno non *lo* vedi più *a quello* [un ragazzo] [stud. univ.]
- (99) vorrei vederti *a te* fare otto ore di allenamento al giorno
- (100) ma non t'ho visto *a te* [stud. univ.]

BIBLIOGRAFIA

- Belletti, Adriana e Rizzi, Luigi, *Psych-verbs and 0-theory*, in «Natural Language and Linguistic Theory» 6 (1988), pp. 291—352.
- Benincà, Paola, *Il lato sinistro della frase italiana*, in «The ATI Journal» 47 (1986), pp. 57—85.

- Berretta, Monica, *Tracce di coniugazione oggettiva in italiano*, in: Foresti, Fabio, Rizzi, Elena e Benedini, Paola (a cura di), *L'italiano fra le lingue romanze*, Atti del XX Congresso della S.L.I. (Bologna, 25—27 settembre 1986), Roma (Bulzoni) 1989, pp. 125—150 [= 1989a].
- Berretta, Monica, *Sulla presenza dell'accusativo preposizionale in italiano settentrionale: note tipologiche*, in «Vox Romanica» 48 (1989), pp. 13—37 [= 1989b].
- Berretta, Monica, «*E a me chi mi consola?*» [Sull'accusativo preposizionale in italiano], in «Italiano e Oltre» 5 (1990)/1, 31—35 [= 1990a].
- Berretta, Monica, *Sull'accusativo preposizionale in italiano*, in Berretta, Monica, Molinelli, Piera e Valentini, Ada (a cura di), *Parallela 4. Morfologia / Morphologie*, Tübingen (Narr) 1990, pp. 179—189 [= 1990b].
- Berretta, Monica, *Il parlato italiano contemporaneo*, in: Serianni, Luca e Trifone, Pietro (a cura di), *Storia della Lingua Italiana*, vol. I., Torino (Einaudi), in stampa.
- Berruto, Gaetano, *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*, Roma (La Nuova Italia Scientifica) 1987.
- Bossong, Georg, *Empirische Universalienforschung. Differentielle Objektmarkierung in den neuiranischen Sprachen*, Tübingen (Narr) 1985.
- Bossong, Georg, *On objects in language and the objects of linguistics* [recensione a Plank 1984], in «Lingua» 69 (1986), pp. 139—164.
- Bossong, Georg, *Differential object marking in Romance and beyond*, in: Kibbee, Douglas e Wanner, Dieter (eds.), *New analyses in Romance Linguistics*, Papers from the Linguistic Symposium on Romance Linguistics 18 (University of Illinois, Urbana-Champaign, 1988), Amsterdam (Benjamins), in stampa.
- Comrie, Bernard, *Definite and animate direct objects: a natural class*, in «Linguistica Silesiana» 3 (1979), pp. 13—21.
- Diez, Friedrich, *Grammatik der romanischen Sprachen*, Bonn (Weber) 1836/43, 1882⁵.
- Elia, Annibale, *Note su una sintassi italiana tra dialetto e lingua. La costruzione 'N V a N' come realizzazione regionale meridionale dell'italiano standard 'N V N'*, in: Albano Leoni, Federico (a cura di), *I dialetti e le lingue delle minoranze di fronte all'italiano*, Atti dell'XI Congresso della S.L.I. (Cagliari, 27—30 maggio 1977), Roma (Bulzoni) 1980, pp. 83—98.
- Givón, Talmy, *Topic, pronoun and grammatical agreement*, in Li 1976, pp. 149—188.
- Greenberg, Joseph H., *Some universals of grammar with particular reference to the order of meaningful elements*, in: Greenberg, J. H. (ed.), *Universals of Language*, Cambridge (MIT Press) 1963, 1966², pp. 73—113; trad. it. in: Ramat, Paolo (a cura di), *La tipologia linguistica*, Bologna (Il Mulino) 1976, pp. 115—154.
- Keenan, Edward L., *Towards a universal definitions of "subject"*, in Li 1976, pp. 303—333.
- Körner, Karl-Hermann, *Korrelative Sprachtypologie. Die zwei Typen romanischer Syntax*, Stuttgart (Steiner) 1987.

- Lazard, Gilbert, *Actance variation and categories of the object*, in Plank 1984, pp. 269—292.
- Leone, Alfonso, *L'italiano regionale in Sicilia*, Bologna (Il Mulino) 1982.
- Li, Charles N. (ed.), *Subject and Topic*, New York (Academic Press) 1976.
- Loi Corvetto, Ines, *L'italiano regionale di Sardegna*, Bologna (Zanichelli) 1983.
- Moravcsik, Edith A., *On the case marking of objects*, in: Greenberg, Joseph H. (ed.), *Universals of Human Language*, Vol. IV. *Syntax*, Stanford (Stanford University Press) 1978, pp. 249—289.
- Nocentini, Alberto, *Sulla genesi dell'oggetto preposizionale nelle lingue romanze*, in: *Studi Linguistici e Filologici per Carlo Alberto Mastrelli*, Pisa (Pacini), 1985, pp. 299—311.
- Nocentini, Alberto, *Oggetto marcato vs. oggetto non-marcato: stato ed evoluzione di una categoria nell'area euro-asiatica*, in: Soravia, Giulio et alii (a cura di), *L'Europa linguistica: contatti, contrasti, affinità di lingue*, Atti del XXI Congresso della S.L.I. (Catania, 10—12 settembre 1987), Roma (Bulzoni), in stampa.
- Plank, Frans (ed.), *Objects. Towards a Theory of Grammatical Relations*, New York (Academic Press) 1984.
- Renzi, Lorenzo (a cura di), *Grande grammatica italiana di consultazione*, Vol. I, *La frase. I sintagmi nominale e preposizionale*, Bologna (Il Mulino) 1988.
- Rohlf, Gerhard, *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*. III. *Syntax und Wortbildung*, Bern (Francke) 1954; trad. it. *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*. Vol. III. *Sintassi e formazione delle parole*. Torino (Einaudi) 1969.
- Rohlf, Gerhard, *Autour de l'accusatif prépositionnel dans les langues romanes*, in «Revue de Linguistique Romane» 35 (1971), pp. 312—334.
- Rohlf, Gerhard, *Panorama de l'accusatif prépositionnel en Italie*, in «Studii și cercetări lingvistice» 24/5 (1973), pp. 617—621.
- Sabatini, Francesco, *L'«italiano dell'uso medio»: una realtà tra le varietà linguistiche italiane*, in: Holtus, Günter e Radtke, Edgar (Hrsg.), *Gesprochenes Italienisch in Geschichte und Gegenwart*, Tübingen (Narr) 1985, p. 154—184.
- Salvi, Giampaolo, *Asimmetrie soggetto/tema in italiano*, in: Stammerjohann, Harro (ed.), *Tema-Rema in Italiano*, Tübingen (Narr) 1986, pp. 37—53.
- Serianni, Luca [con la collaborazione di A. Castelveccchi], *Grammatica italiana. Italiano comune e lingua letteraria*, Torino (UTET) 1988.
- Silverstein, Michael, *Hierarchy of features and ergativity*, in: Dixon, R. M. W. (ed.), *Grammatical Categories in Australian Languages*, Canberra (Australian Institute of Aboriginal Studies) 1976, pp. 112—171.
- Tekavčić, Pavao, *Grammatica storica della lingua italiana*, 3 voll., Bologna (Il Mulino) 1972, 1980².
- Terracini, Lore, *Alcuni usi sintattici nel «Libro de buen amor»*, tesi di laurea non pubblicata, Università di Torino, 1950.
- Zamboni, Alberto, *Postille alla discussione sull'accusativo preposizionale*, Relazione al XIX Congresso Internazionale di Linguistica e Filologia Romanza (Santiago de Compostela, 4—9 settembre 1989), in stampa nei relativi Atti.

Povzetek

OPOMBE K SKLADNJI PREDLOŽNEGA TOŽILNIKA V ITALIJANŠČINI

V italijanščini srednjega registra, tako kot v nekaterih drugih romanskih jezikih, je znan predložni tožilnik, se pravi, razločevalno označevanje predmeta, glede na to, ali gre za osebo: predmet v tožilniku, zlasti še, če gre za zaimek, je označen s predlogom *a*. Na osnovi stotih primerov je opisana skladnja predložnega tožilnika, kot jo najdemo v italijanščini srednjega registra, ne visokega. Posebej je upoštevana in pretresana pozicija tega stavčnega člena glede na povedek: predmet stoji v glavnem pred povedkom, kar ustreza tematski vsebini predmeta, stoji pa večinoma tudi pred osebkom. Analizira se nadalje pojavljanje povzemalnega nenaglaščenega osebnega zaimka in pretresa se pomenska vrednost glagolov, od katerih je predmet odvisen.

Ugotavlja se, da glagoli izrazite psihične vsebine in vzročni glagoli pogosteje zahtevajo rabo objekta pred glagolom brez povzemalne naslonke, prim.: *a me non convince* 'me ne prepričuje'; *a me fanno piangere* 'spravljajo me v jok', kar kaže na večje zlitje objekta v stavek; pri drugih glagolih je mogoče zaslediti naslonke pred glagolom, ali tudi za njim: *a me mi conoscono* 'poznajo me'; *t'ho visto a te* 'videl sem te'.

PER UNA DIDATTICA DELL'ITALIANO (Il congiuntivo*)

1.1 Generalità

Funzione grammaticale del congiuntivo

Il congiuntivo è prima di tutto (come dice il suo stesso nome) il modo della 'congiunzione'; e cioè il modo atto a segnalare una proposizione collegata ('congiunta') a un'altra; alla quale, dato che dal punto di vista logico funge da sua spiegazione necessaria, grammaticalmente si subordina.

Per questa ragione il congiuntivo risulta, tra i modi finiti del verbo, quello tipico di proposizioni subordinate:

— Preferirei	<i>che venissi tu a casa mia.</i>
(1° proposizione)	(prop. subordinata, 'congiunta')

Quanto si è detto sembrerebbe trascurare l'esistenza di talune proposizioni che, pur richiedendo il congiuntivo, dal punto di vista grammaticale risultano indipendenti.

Per questi casi va osservato che tale modo verbale si giustifica, in quanto queste proposizioni, dal punto di vista logico, dipendono da un predicato sottinteso e relativo al loro specifico significato genericamente volitivo o potenziale.

Ad esempio, la frase ottativa "*Fossi* tu felice, figlio mio!" è indipendente dal punto di vista grammaticale; ma dal punto di vista logico dipende da una frase sottintesa del tipo: "Io vorrei (che tu *fossi* felice...)." La stessa cosa si può dire della frase potenziale (dubitativa) contenuta nel seguente contesto: "Sento qualcuno per le scale. Che *sia* papà?" Essa infatti grammaticalmente dipende da una frase del tipo "E' possibile (che *sia* papà)." Frase alla quale, del resto, si collega con quel *che* iniziale, il quale in altro modo difficilmente potrebbe spiegarsi.

* Questo argomento costituisce un capitolo di una grammatica descrittiva e di consultazione, per competenze a livelli avanzati (medio e superiore) e per insegnanti, dal titolo "L'italiano come seconda lingua" in corso di stampa presso l'Editrice Guerra in Perugia.

Qualche esempio d'autore:

- *Ci fosse solo il silenzio dei vecchi!* (I. Silone, 'Il segreto di Luca', 30)
- E Pin "*Morissi*". (I. Calvino, 'Il sentiero dei nidi di ragno', 56)
- Ormai *vada* pure come vuole. (Calvino cit., 14)

Funzione logica del congiuntivo (valore soggettivo)

Si è detto che una proposizione contenente il congiuntivo risulta subordinata a un'altra non solo per l'aspetto grammaticale, ma anche per quello logico. In essa infatti si esprimono azioni, avvenimenti o situazioni riconducibili ad ambiti di carattere soggettivo (appartenenti dunque alla sfera individuale del soggetto parlante) che riguardano, prima di tutto e soprattutto, i significati della volontà in tutte le sue gradazioni:¹

a) la volontà risoluta (*volere, comandare, vietare, pretendere, preferire...*):

- Il capitano *ordinò* (*volle, pretese...*) che tutte le reclute si radunassero nel piazzale della caserma.

b) la volontà attenuata a desiderio, consiglio, ammissione, speranza, attesa, timore:

- *Spero* che non *si siano offesi*.
- *Il mio consiglio* è che tu *rimanga* a casa.

c) la volontà che, davanti a fatti reali o previsti o progettati, si manifesta come moto spontaneo di gradimento, non gradimento, approvazione, disapprovazione, rabbia, indignazione, sorpresa, e simili:

- *Mi dispiace* che non *vi siate divertiti* ieri.
- *Mi meraviglio* che *siate* già *stanchi*.
- *Mi rincresce* che domani *dobbiate partire*.

d) la volontà, molto sfumata, che assume il significato dell'opinione o della diceria (e dunque della interpretazione personale, soggettiva, di fatti reali o potenziali):

- *Penso* che non *sia* un problema tanto semplice. (ma è un problema)
- *Si dice* (= qualcuno dice) che *l'abbia fatto* per disperazione. (ma lo ha fatto)

¹ Non è facile fare chiarezza sul valore di soggettività, visto che può essere ricondotto tanto all'opinione quanto alla certezza, e che grammaticalmente può essere espresso (spesso indifferentemente) sia col modo indicativo che col modo congiuntivo. Spetta infatti al parlante fare intendere se i fatti da lui riferiti sono una sua opinione o una 'sua' certezza. In questo senso, lo spartiacque può forse essere tracciato da verbi del tipo *sostenere* e *asserire* (del resto, chiaramente riconducibili alla sfera volitiva). In dipendenza da questi verbi infatti la proposizione esplicativa richiede per lo più l'indicativo se il soggetto reggente è di prima persona singolare o plurale (chi parla 'sostiene' la 'sua' realtà del fatto narrato). Tende invece a preferire il congiuntivo se il soggetto della reggente è diverso dal 'soggetto narrante' (il fatto 'sostenuto' dunque appare come il riferimento dell'opinione -marcatamente soggettiva- di altri): *Io sostengo* (*noi sosteniamo*) che Carlo *si è* (non: *si sia*) *sposato* tre anni fa (certezza del parlante) — *Lui sostiene* (*loro sostengono*) che Carlo *si sia* (ma anche: *si è*) *sposato* tre anni fa (opinione di altri) — Sei tu che *sostieni* (Siete voi che *sostenete*) che Carlo *si sia* (*si è*) *sposato* tre anni fa? (possibile opinione di altri).

Per quanto si dice in d), occorre precisare che anche un'opinione è riconducibile a valori dell'ordine volitivo. Un'opinione, essendo una interpretazione soggettiva di un fatto, è in qualche modo 'una scelta di campo'; e implica dunque una sorta di naturale 'confronto' con la possibile opinione di altri. In un confronto ci sono sempre due moti della sfera volitiva che si mettono, per dir così, reciprocamente alla prova. Lo dimostra, ad esempio, anche il fatto che il verbo *volere* costruito impersonalmente serve, non di rado, al parlante per riferire l'opinione di altri: "*Si vuole* (= qualcuno pensa) che Lendl nella sua carriera di grande tennista *abbia guadagnato* decine e decine di miliardi."

Alcuni esempi d'autore:

- (...) se trova l'articolo gli *dirò* che lo *porti* domani mattina. (L. Sciascia, 'A ciascuno il suo', 30)
- Però lo *indispettiva* che *arrestassero* Leone ogni volta (...). (N. Ginzburg, 'Lessico familiare', 134)
- *Ho paura* che *sia da essere*. (E. Vittorini, 'Il garofano rosso', 51)
- Pin *spera* che il cugino non *sia preso* (...). (I. Calvino, 'Il sentiero dei nidi di ragno', 194)
- *Debbo* quindi *ritenere* che mia moglie *sia uscita* in cortile con le valigie e *abbia disceso* la scala che porta nel parco (...). (P. Chiara, 'I giovedì della signora Giulia', 12)

Omissione del funzionale introduttivo

Non di rado, in proposizioni subordinate complete (di valore esplicativo) la congiunzione *che* viene omessa, e il congiuntivo rimane da solo a fungere da elemento di collegamento subordinativo. Ed è soprattutto in tali situazioni, che questo modo verbale mostra la sua piena possibilità di svolgere la funzione grammaticale di 'modo della congiunzione':

- (...) si è figurato *ci fossero* dentro chissà che complotti (...). (D. Buzzati, 'Siamo spiacenti di', 127)
- (...) pensa *si stia* per fare un regalo troppo grande (...). (M. Fuccillo, in 'la Repubblica', 20-9-1986)
- (...) Giordano aspetta il pallonetto *scenda* (...). (G. Brera, in 'la Repubblica' [sport], 6-10-1983)
- Pare *sia rimasto* molto contento di questa trasferta bergamasca, speriamo non *ci siano* altri intoppi. (in 'il Giornale', 8-4-1991)

1.1.1 — Precisazioni sul significato di incertezza che si suole attribuire al congiuntivo.

Una persona che voglia o desideri un'azione la cui possibile realizzazione è affidata a un'altra persona, sa che questa azione non ha nessuna certezza che possa essere realizzata. Sa che è semplicemente proiettata nella sfera del potenziale.

Per esemplificare, in “Io spero che mio figlio *abbia studiato* ieri”, c’è una persona (*io*) che spera che sia stata compiuta un’azione (*studiare*) da parte di un’altra persona (*mio figlio*) che potrebbe averla realizzata o non. Si tratta dunque di un’azione non certa, ma semplicemente possibile. La stessa cosa si può dire per qualsiasi fatto venga presentato come semplice opinione personale. Chi dice “Io penso che Luigi *sia* malato”, dichiara di non essere affatto certo di questa malattia; la cui realtà sarebbe tutta da dimostrare; e che è dunque solo potenziale.

In coerenza con simili significati, si giustifica ancora oggi l’originaria definizione del congiuntivo come ‘modo dell’incertezza o della possibilità’. Che è definizione accettabile solo in parte; e non solo perchè limitata esclusivamente alla funzione logica (e non anche strutturale) del congiuntivo (1.1), ma anche perchè non può, ad esempio, riguardare i fatti realmente (ripetiamo ‘realmente’) accaduti o in via di accadimento o già previsti o progettati dipendenti dai verbi (piuttosto numerosi) ricordati in 1.1 al punto c) e in 1.1.2 al punto b).

In realtà, nella lingua italiana, l’incertezza non viene dal fatto che ci sia il congiuntivo. Nel secondo esempio sopra proposto infatti si potrebbe anche usare l’indicativo “Io penso che Luigi è malato”, e il significato non cambierebbe. E ciò perchè l’incertezza è comunicata dal verbo di opinione (*pensare*) della reggente. In casi come questo, dire “Penso” non equivale a dire “Sono sicuro”. Allo stesso modo, chi (come si è visto nel primo esempio sopra proposto) vuole o spera che qualcuno compia una data azione (*studiare*), sa perfettamente che questo qualcuno potrebbe realizzarla o non.

Insomma, l’incertezza è espressa — ogni volta, si badi — dal significato del verbo della frase reggente, non dal fatto che ci sia il congiuntivo.

Il congiuntivo di per sé sembrerebbe proprio non significare granché.

Cerchiamo di esemplificare comparativamente.

L’espressione, grammaticalmente indipendente, “Carlo *ha studiato* ieri”, informa su un fatto realmente avvenuto; e lo fa in maniera inequivocabile, senza bisogno di ulteriori precisazioni (del tipo *Io affermo che...*); con l’indicativo si comunica infatti solo la realtà, oggettiva o soggettiva che sia.

Di facile comprensione risulta anche lo stesso contenuto, ancora in frase grammaticalmente indipendente, con il condizionale: “Carlo *avrebbe studiato* ieri”. E’ infatti tipico del condizionale segnalare un atto virtuale legato a una condizione, che, se non è espressa, è desumibile dal contesto: “Carlo *avrebbe studiato* ieri” (poniamo: *se avesse avuto i libri*); oppure “Carlo *avrebbe studiato* ieri” (poniamo: *se è vera la voce che mi è giunta*).² Non c’è possibilità di equivoci: il condizionale è il modo della virtualità.

Al contrario, lo stesso contenuto espresso ancora in frase grammaticalmente indipendente, ma con il congiuntivo, non presenta un vero e proprio senso logico:

² In questo secondo caso si tratta del condizionale definito ‘di distanziamento’.

“Carlo *abbia studiato* ieri“. Non ha un vero e proprio senso logico — e può sembrare un paradosso — proprio a causa della presenza del congiuntivo stesso. Questo modo verbale infatti, raccolto come ha su di sé un ricco ventaglio di valori particolari (vari gradi della volontà risoluta, o del sentimento, o del giudizio personale, come sopra si diceva), da solo finisce per non indicarne nessuno in particolare. Da ciò la necessità di un predicato reggente, che col suo specifico significato chiarisca il significato desiderato dal parlante, lasciando al congiuntivo la funzione di segnalare la presenza di un generico valore di soggettività che ricomprende tutti quelli più particolari nel senso fin qui analizzato: “*Penso (spero, mi fa piacere, temo, è possibile...) che Carlo abbia studiato ieri*“.

Per queste ragioni, superando ogni definizione di comodo, più proprio sarebbe definire il congiuntivo come il modo verbale che si usa in frasi subordinate quale specifico segnale di significati genericamente soggettivi (volitivi o potenziali precisati qui di seguito in 1.1.2). Questa definizione comprenderebbe tanto la funzione grammaticale quanto la funzione logica (delle quali si è detto in 1.1) di questo modo verbale.³ Definizione che potrebbe essere riassunta con esemplificazioni nello schema seguente nei cui esempi si può notare come il congiuntivo resti invariato (*sia partito*) a manifestare (insistiamo) una soggettività marcata ma generica che il parlante di volta in volta specifica mediante il predicato della frase reggente (*spero, sono contento, temo, è possibile, ecc.*):

frase reggente	frase subordinata — funzione subordinante e funzione logica del congiuntivo
Spero	che Luigi sia già partito
Sono contento	
Temo	
Penso	
E' possibile	
E' sorprendente	
Mi fa rabbia	
Mi meraviglia	
Ecc.	

³ In latino, la distinzione dell'elevato numero di significati (volitivo, ottativo, potenziale, dubitativo, iussivo, concessivo...) che si trasmettevano mediante il congiuntivo, veniva fatta assai spesso, all'origine, mediante apposite particelle introduttive di frasi indipendenti. Queste particelle con l'andare del tempo persero il loro significato distintivo e finirono per 'reggere' il congiuntivo per semplice fenomeno di 'abituazione'. E così questo modo verbale diventò semplicemente il modo della subordinazione. Di qui i suoi nomi di 'conjunctivus' e 'subjunctivus' che si continuano ancora oggi, e per le stesse funzioni. (Palmer, 1977, pagg. 396—97)

1.1.2 — Precisazioni sui significati di carattere volitivo segnalati dal congiuntivo⁴

Il generico carattere di soggettività, a cui si accennava in 1.1 e in 1.1.1, si riconduce, pressochè sempre, in grado più o meno marcato, a significati di tipo volitivo.

Esso si può schematizzare genericamente come una 'volontà' espressa nella proposizione reggente che in qualche modo si 'confronta' con un'altra 'volontà' nella proposizione subordinata (nell'esempio seguente: la volontà di qualcuno [*Luigi*] che vuole realizzato lo studio della medicina, 'a confronto' con la volontà di qualcun altro [*suo figlio*] che dovrebbe realizzare questo genere di studi): "*Luigi vuole che suo figlio studi medicina*".

Questa sorta di 'confronto' si può manifestare:

a) come volontà ben determinata (volontà, comando, divieto, desiderio, augurio, speranza, attesa, decisione, ecc.) espressa nella frase reggente: *Voglio che mia figlia non esca stasera*. — *Chiederò a Carlo che mi spieghi questa regola*. — *Andrò al cinema a patto che ci sia un buon film*.

Per semplificare, denominiamo 'volontà' anche tutto ciò che si può presentare (in costrutti personali e impersonali) col significato della necessità, della ineluttabilità, della convenienza, della sufficienza, della importanza ecc.; che si impone, dunque, alla 'volontà' della proposizione subordinata: *E' necessario (è importante) che lei sia qui domani per l'ora dell'inaugurazione*. — *Era ora che arrivaste!*

b) come reazione affettiva di gradimento o non gradimento, di approvazione o disapprovazione, di meraviglia, di sorpresa, di rabbia o rammarico per fatti reali già avvenuti, o in via di svolgimento, o già progettati o previsti, espressi nella frase secondaria: *"Mi meraviglio che Carlo non si sia divertito ieri"*. — *"Mi fa rabbia che tu non riesca a capirmi"*. — *"Mi dispiace che tu domani parta"*. — *"Qualche volta accade che anch'io faccio tardi"*;

c) come opinione/interpretazione personale manifestata nella frase reggente per i fatti già accaduti, o in via di accadimento o potenziali espressi nella frase secondaria: *"Penso (mi sembra) che Carlo si stia annoiando"*.

L'opinione potrebbe presentarsi anche come giudizio restrittivo, limitativo (*"Carlo è partito, che io sappia"*); oppure come opinione altrui o diceria in dipendenza da verbi impersonali (*"Dicono che Luigi abbia sposato una riccona"*);

d) come comparazione tra fatti nel tempo, o fra giudizi e fatti: *"Torneremo prima che papà ci cerchi"*. — *Hai scritto meglio di quanto pensassi*. — *"E' il quadro più bello che io abbia visto"*;

⁴ In questo paragrafo elenchiamo riassuntivamente tutti i casi di proposizioni che possono avere il congiuntivo.

e) come contrasto tra fatti non reali (espressi al congiuntivo) e fatti reali (con l'indicativo): “Io *non dico che tu non abbia studiato*; dico solo che la lezione non la sai”. — “Studio *non perché mi piaccia*, ma *perché* mi è utile”;

e) in periodo ipotetico -soggettivamente considerato della possibilità o della impossibilità- in cui l'opposizione è rappresentata dal possibile ostacolo (la condizione) atto a impedire che un fatto eventuale si realizzi o no: “*Saresti il primo della classe se studiassi di più*”. — “*Se avessi le sigarette fumerei*”;

f) in proposizione interrogativa indiretta (dubitativa) in cui la non conoscenza o la non certezza di un fatto si trova come in 'opposizione' con la realtà⁵: “John *non sapeva che a Pisa ci fosse una torre pendente*”. (ma c'era anche quando lui non lo sapeva) — “Carlo *si chiede se debba uscire o no*”.

1.2 — Costrutti con congiuntivo obbligatorio e non

Naturalmente, se è vero che in tutte le situazioni comunicative elencate in 1.1 e in 1.1.2 il congiuntivo potrebbe essere usato, tuttavia non è detto che vi sia l'obbligo di questo uso.

In verità, tale obbligo si ha soltanto nelle situazioni descritte in a) e in e); e cioè quando si tratta di fatti considerati neppure potenzialmente in atto o attuati; bensì, caso mai, solo attuabili:⁶

— Carlo *pretende* che *si vada* con lui.

— *Se avessi* avuto sigarette *avrei fumato* ieri.

In tutti gli altri casi si può fare a meno del congiuntivo.

Si può sostituirlo con l'indicativo o -quando sia richiesto dallo specifico significato di virtualità- con il condizionale.

Accade allora che la scelta del congiuntivo o dell'indicativo, più che dal significato, possa semplicemente dipendere dal registro linguistico usato in rapporto alla situazione o contesto:

— Sono contento che Carlo *venga* (*viene* — *verrà* — *verrebbe*) con noi.

— Penso che Carlo *venga* (*viene* — *verrà* — *verrebbe*) con noi.

— Carlo ha finito prima di quanto io *pensassi* (*pensavo* — *avrei pensato*).

— Non so se Carlo *venga* (*viene* — *verrà* — *verrebbe*) con noi.

⁵ “Le interrogative assumono, per una sorta di assimilazione anticipatoria, la forma della risposta attesa, oppure subiscono l'influenza della forma del discorso da cui la domanda è provocata.” (Palmer, pag. 376)

⁶ E tuttavia anche in questi casi può accadere che il congiuntivo venga a mancare. Per ragioni di metrica, magari, come nel seguente passo dell'opera lirica “Cavalleria rusticana” di P. Mascagni: “Vado fuori all'aperto, /ma prima voglio/ che mi benedite” (invece che “benediciate”).

Qualche esempio d'autore con uso dell'indicativo:

- Mi dispiace che *ti sei voluto scomodare* (...) (C. Cassola, 'Una relazione', 139)
- (...) avevo pensato che *era meglio* non precipitare le cose. (C. Cassola, 'Una relazione', 21)
- Succedeva soltanto (...) che la mamma mi *chiamava* (C. Pavese, 'Feria d'agosto', 59)
- Mi pare che non *hai* molta stima del nuovo sindaco. (I. Silone, 'Il segreto di Luca', 51)
- (...) potrebbe dare l'impressione che il Vaticano *si schiera* da una parte. (in 'la Repubblica', 23-1-1991)
- E' ingiusto, però, che il direttore (...) quando lo sbattono fuori *si ritrova* solo (...). (E. Biagi, in 'la Repubblica', 19-11-1981)

In casi come questi, può accadere anche che il parlante (o, più spesso, lo scrivente), più che altro per sue ragioni di gusto o di stile, alterni indicativo e congiuntivo in proposizioni dipendenti dallo stesso verbo:

- Naturalmente non sapeva né che Calvi *era* un membro della P2, né che *fosse* sull'orlo del fallimento, né che la Banca d'Italia *indagava* su di lui fin dal 1979, né che Bagnasco *avesse* anche lui i suoi guai (...). (E. Scalfari, in 'la Repubblica', 25-11-1984).
- Tu *sai* com'è triste l'inverno, com'è fredda la casa, come il cuore *abbia* bisogno d'amore. (M. Moretti, 'Mia madre', 221)
- Noi pensiamo che in tutto ciò *ci sia* della superficialità e che le parole *sono* più che altro dettate da qualunqueismo. (C. Cassola, 'Una relazione', 21)
- *Capita* che un ragazzino di dodici anni *gioca* per strada e viene steso da una raffica di mitra. *Capita* che un bambino di due anni *venga* massacrato assieme al padre (...). (F. Recanatesi, in 'la Repubblica', 3-4-1991)

Può anche accadere che gli usi più comuni vengano stravolti (spesso anche con felicissimi esiti stilistici), come nel seguente esempio (in cui la completiva causale affermativa prende il congiuntivo [*fossi*], e quella negativa l'indicativo [*ero stato*], mentre, caso mai, dovrebbe essere il contrario):

- Quando lei tornò mostrò di *meravigliarsi non del fatto che ero stato* via tutta la notte, ma che *fossi* già a casa. (C. Sgorlon, 'Il trono di legno', 41)

Nei due esempi che seguono, tratti da uno stesso articolo di giornale, si noterà come il congiuntivo sia stato preferito in dipendenza di un verbo di opinione costruito affermativamente piuttosto che (come più spesso accade) con quello costruito negativamente. E ciò è una ulteriore conferma dell'uso assai personale che in molti casi si fa di questo modo verbale, là dove non sia essenziale al significato:

- (...) *non credo* che una TV privata *potrà* mai diventare (...). (C. Augias, in 'la Repubblica', 1-12-1990)

— *Credo che proprio “l’aria che tira” spieghi (...).* (Augias, cit.)

1.3 — Funzione pragmatica del congiuntivo

Non di rado accade che il congiuntivo (specie nel linguaggio più sorvegliato) svolga soltanto la pura funzione grammaticale, indicata dal suo nome: la funzione di segnale di proposizione ‘congiunta’ subordinatamente a una proposizione reggente. Che è funzione non dissimile da quella di una congiunzione (paragrafo 1.1). In questi casi dunque, dal punto di vista semantico, il congiuntivo equivale all’indicativo.

Questo fatto si verifica quando una proposizione completiva venga anticipata rispetto alla sua reggente.

Un esempio:

- “Tutti lo *sanno che la terra gira intorno al sole*”, anticipando la completiva diventa
- “*Che la terra giri intorno al sole* tutti lo *sanno*”.

In questo caso, il congiuntivo: a) dal punto di vista del significato, ha solo quello della realtà scientifica, e non della soggettività; e occupa quindi un posto che è proprio dell’indicativo; b) dal punto di vista grammaticale (o meglio, pragmatico), sembra essere piuttosto un segnale per l’interlocutore che la proposizione con cui si inizia il discorso è una subordinata, e non una interrogativa o una esclamativa, come invece il *Che* (maiuscolo a inizio di frase) potrebbe far pensare.

Qualche esempio d’autore:

- Che l’aeroplano *sia* un uccello artificiale tutti *vedono*. (M. Bontempelli, ‘Miracoli’, 145)
- Che *si chiamasse* Simona lo *sapeva* (...). (C. Castellanetta, ‘Anni beati’, 28)
- Che mio marito *sia stato* un grande musicista lo *sanno* tutti, ma pochi *sanno che era* pieno di interessi. (in ‘Gente’, 21-3-1986)

L’esempio seguente contiene due proposizioni dipendenti in cui il congiuntivo svolge ambedue le funzioni: pragmatica (nella prima), semantica (nella seconda):

- Che tanta gente *trasmigri* dalla Rai a Tmc *dimostra* come (...) davvero *si stia preparando* una stagione di rilancio. (in ‘la Repubblica’, 10-10-1990)

1.3 — Per schematizzare

Il congiuntivo si può dunque usare:

a) in proposizioni subordinate le cui proposizioni reggenti abbiano significati soggettivi più o meno marcatamente volitivi, e siano provviste di soggetto gramma-

ticale o logico diverso ('confronto' fra due volontà):

- Carlo (1° soggetto) preferirebbe che *andassi tu* (2° soggetto) a casa sua.
- Carlo (1° soggetto) continua a lavorare benché *sia stanco*. (2° soggetto, logico, e non grammaticale: la situazione di stanchezza)

b) con valore di indicativo, ma come segnale pragmatico di subordinazione, in proposizioni complete anticipate alla reggente:

- Che la luna *sia* un satellite della terra è *risaputo*. (= *E' risaputo* che la luna è un satellite della terra.)

1.4 — I tempi del congiuntivo e i loro usi

Ricordiamo che il congiuntivo ha quattro tempi: *presente*, *passato*, *imperfetto* e *trapassato*.

Ricordiamo anche che gli ausiliari che col participio passato concorrono a formare il passato e il trapassato si mettono, rispettivamente, al *presente* e all'*imperfetto* congiuntivo:

sia partito, *abbia* cantato, *fossi* partito, *avessi* cantato, *venissero* distribuiti, *vadano* perdute

Per quanto riguarda l'uso di questi tempi, occorre ricordare che, poiché il congiuntivo è il modo tipico delle proposizioni subordinate, bisogna, in generale, tenere conto della relazione coi tempi della reggente.

Eccone uno schema di massima; non molto preciso, ma semplice e pratico:

proposizione reggente → proposizione subordinata

A — *presente o futuro* → *congiuntivo: presente o passato*

- Vedo Carlo con le valigie. Forse *parte*. →
→ (struttura subordinativa equivalente:) Penso *che parta*.
- Carlo non è in casa. Forse è *partito*. →
→ (struttura subordinativa equivalente:) Penso *che sia partito*.

B — *passato* → *congiuntivo: imperfetto o trapassato*

- Ieri ho visto Carlo con le valigie. Forse *partiva*. →
→ (struttura subordinativa equivalente:) Ho pensato *che partisse*.
- Carlo non era in casa ieri. Forse era *partito*. →
→ (struttura subordinativa equivalente:) Ho pensato *che fosse partito*.

1.4.1 — Precisazioni sull'uso dei tempi del congiuntivo

Concordanza col presente e con il condizionale

Si è già avvertito che lo schema qui sopra tracciato ha solo carattere di praticità. In realtà le relazioni non sono così rigide come in esso potrebbero apparire. Ecco due varianti fondamentali:

a Sia l'*imperfetto* che il *trapassato* si usano in dipendenza dal *presente* quando si deve esprimere un aspetto di durata o un rapporto di anteriorità del fatto in relazione ad altra indicazione temporale nella frase:

- Io credo che *partisse* (= *forse partiva*) ieri Carlo, quando l'*ho visto* con le valigie. (qui si ha un rapporto di contemporaneità fra l'azione possibile del partire e il momento in cui il parlante la vede)
- Non è vero (...) che *avesse concordato* (...) le modalità degli incontri (...). (C. De Gregorio, in 'la Repubblica', 29-9-1990)
- Dicono che *facesse* così anche *quando affrontava* con l'Orceana il Pizzighettone (...). (M.E. Ansaldo, in 'la Repubblica', 19-9-1990)

b nella proposizione secondaria si usa l'*imperfetto* o il *trapassato* quando nella frase reggente c'è il *condizionale presente*: a) del verbo *essere* (costruito impersonalmente) accompagnato da un aggettivo, da un nome o da un avverbio (*sarebbe bello, sarebbe necessario, sarebbe ora, sarebbe un peccato, sarebbe bene, sarebbe meglio...*); b) dei verbi o delle espressioni indicanti volontà (desiderio, speranza, attesa, paura...); c) dei verbi che esprimono un giudizio di convenienza, sufficienza, importanza (*convenire, bastare, importare...*) costruiti impersonalmente; d) per esprimere la protasi di un periodo ipotetico della irrealtà e della possibilità.

Qualche esempio:

- a) *Sarebbe* ora che *ti decidessi* a telefonare a tua cognata.
- b) *Vorrei* che ci *venissi* anche tu a quella gita.
- c) Non ci vuol molto per far felice la nonna: *basterebbe* che tu le *telefonassi* una volta ogni tanto.
- d) Ci *faresti* felici *se restassi* ancora qualche giorno.

Valore modale dell'imperfetto congiuntivo

Il genere di rapporto qui sopra ricordato si riconduce a situazioni di tipo affettivo legate al fatto che il condizionale esprime una volontà o un modo di vedere le cose piuttosto dimessi, non decisi: come di chi è convinto che quello che esprimerà sarà solo un pio desiderio, con poca o nessuna speranza di realizzazione (nei nostri esempi: *vorrei*, non un deciso *voglio*; *sarebbe ora*, non un deciso *è ora* ecc.). Di qui, il fatto desiderato espresso con il congiuntivo imperfetto (*venissi, ti decidessi* ecc.); come a dire: *io l'ho detto: questo mi piacerebbe; ma tanto so che non si realizzerà*.

Insomma, in questi casi, l'imperfetto del congiuntivo serve a segnalare fatti in qualche modo voluti o desiderati -nel presente- dal parlante, ma che: o risultano de-

cisamente irrealizzabili, o tali appaiono al suo personale giudizio.⁷

Ancora un esempio. In “*Vorrei che ti mettesti a studiare con più impegno, figlio mio*”, il parlante mostra di non credere molto alla realizzazione di questo suo desiderio. Di gran lunga più fiducioso si rivelerebbe un padre che risolutamente dicesse: “*Voglio che tu ti metta a studiare con più impegno, figlio mio*”.

Lingua d'oggi

A proposito del tipo, sopra descritto, di concordanza dei tempi in presenza del condizionale, va notato che nell'uso odierno, pur ancora largamente rispettato, trova tuttavia eccezioni sempre più frequenti:

- Secondo gli osservatori, Londra *vorrebbe* che l'Iran *cancelli* (invece di *cancellasse*) la condanna a morte (...). (in 'la Repubblica', 6-8-90)
- (...) una festa che *vorremmo si ripeta* (invece di *si ripettesse*) presto anche per gli altri. (sentito al Telegiornale il 22-1-1991)

Valori modali in costrutti grammaticalmente indipendenti

Per quanto riguarda i valori modali assunti dai tempi del congiuntivo in costrutti sintatticamente indipendenti, si è già accennato (in 1.1) alla dipendenza logica di tali costrutti da predicati sottintesi e facilmente desumibili dagli specifici contesti.

Nella lingua italiana, comunque, il congiuntivo in tali costrutti è usato per i seguenti pochi valori (dell'ordine, come si sa, soggettivo) e coi seguenti tempi:

a) **valore concessivo**; può essere introdotto da: *pure, anche*, (posposti al verbo o al suo ausiliare), *se anche, ammettiamo che, ammesso che* (anteposti); col *presente* e col *passato* si ammettono fatti realizzabili, rispettivamente, nel presente (o futuro) e nel passato; coll'*imperfetto* e col *trapassato* si ammettono fatti con scarso o nessun contenuto di probabilità di realizzazione nel presente (o futuro) e nel passato:

- Be' *pianga pure*. Sta fresca se spera di commuovermi. (C. Cassola, 'Una relazione', 44)
- *Ammesso che l'abbia detto* lui. E con questo?
- “Ecco, ho ragione io, tu gliel'hai proprio regalata.” “E *se anche fosse*?” (D. Buzzati, 'Siamo spiacenti di', 112)
- L'*avesse anche detto* lui. E con questo?

b) **valore ottativo**; ha usi assai frequenti (nei vari registri linguistici): col *presente* e con l'*imperfetto* per segnalare fatti, rispettivamente, realizzabili o irrealizzabili (o considerati tali) nel presente (o nel futuro); col *trapassato* per richiamare con

⁷ Questo modo di esprimere desideri impossibili a realizzarsi, con riferimento al presente, mediante l'imperfetto congiuntivo, o, con riferimento al passato, mediante il piuccheperfetto congiuntivo risale al latino arcaico. Ancora oggi, in più di un caso l'affettività si esprime con forme appartenenti al passato (si veda in Tekavčić, 1972 vol. II, pag. 86, e in Palmer, 1977, pag. 378).

rimpianto o rimorso fatti non realizzati nel passato. Nel primo caso può essere introdotto da: *che, almeno, così, oh, voglia il cielo che*; nel secondo caso da: *magari, che, almeno, oh, oh se, se, almeno, volesse il cielo che*:

- (...) *che siate benedetti* per la pace che date a questa povera vecchia zitella. (R. Bacchelli, 'Una passione coniugale', 45)
- *Magari avessi vent'anni!*
- Sbagli sempre. *Almeno* ne *indovinassi* una ogni tanto!
- (...) *fossi andato* dove so io quel giorno che t'ho conosciuta! (I. Calvino, 'Il sentiero dei nidi di ragno', 96)
- *Che* il diavolo ti *porti* (A. Moravia, 'I racconti', 644)
- Il Signore ci *protegga* e *risparmi* questo Regno santissimo (G.T. di Lampedusa, 'Il Gattopardo', 39)

c) **valore dubitativo** (per lo più in forma interrogativa diretta); può essere espresso con ciascuno dei *quattro tempi del congiuntivo*, a seconda dei riferimenti logici ai tempi del contesto. Il più delle volte è introdotto da *che* o da *se*:

- *Che* proprio stasera *debba* perder tempo a parlare con quella... (C. Cassola, 'Una relazione', 119)
- E *se piovesse*? (C. Cassola cit., 36)
- *Che* i riti dei druidi (...) *abbiano santificato* questi luoghi (...)? (in 'Astra', aprile 1991, pag. 98)
- *Che fosse diventato* vecchio tanto presto? (C. Alvaro, '75 racconti', 106)

d) **valore esortativo**; il *presente* congiuntivo dà all'esortazione maggiore risolutezza, e può servire a sostituire (il tono di voce o il contesto valgono a indicarlo) le forme mancanti dell'imperativo; l'*imperfetto* (anche in forma interrogativa diretta) reca per lo più il tono sommesso e discreto di un consiglio, di un suggerimento o di un invito, e può essere introdotto da *(e) se*:

- E anche quel prete: *se ne stia* nella sua parrocchia *se ne stia*. (C. Cassola, 'La ragazza di Bube', 141)
- (...) *veda* se può stabilirmi la comunicazione. (G. Comisso, 'Giorni di guerra', 176)
- Dopo un istante lo invitavo: "*Se mi aiutasse?*" (M. Bontempelli, 'Miracoli', 180)
- (...) la De Cherini dichiarò che per quel giorno poteva bastare, *tornasse* il giorno dopo alla medesima ora. (A. Moravia, 'I racconti', 215)
- La guerra delle mondezze (...) è scoppiata il primo settembre con l'appalto assegnato dal comune a tre ditte di non camorristi: *pensassero* loro alla nettezza urbana (...). (G. Bocca, in 'la Repubblica', 5-9-1990)

trapassato

Pur dopo quanto si è detto, non sembri superfluo far notare che il congiuntivo trapassato, in generale, serve a segnalare fatti che al momento in cui si parla o scrive risultano non realizzati nel passato:

- Se *mi fossi alzato* prima non avrei perso il treno. (l'ho perso perché mi sono alzato tardi)
- Ti *avessi dato* retta! Adesso non mi troverei in questi guai. (ma non ti ho dato retta, purtroppo)

Talvolta, comunque, anche i fatti del passato possono apparire realizzabili, se il parlante non ne conosce l'esito:

- *Fosse già tornato!* Adesso gli telefono per accertarmene.

1.5 — Vitalità del congiuntivo nell'italiano contemporaneo

Oggi è quasi di moda ripetere con una certa disinvoltura, e purtroppo con scarsa documentazione, che il congiuntivo si tende a usarlo sempre meno.

In realtà, forse (e non sembri una battuta), nella storia della lingua italiana non c'è mai stato tempo più felice di questo per l'estensione d'uso del congiuntivo.

Oggi infatti la lingua nazionale è dominio della quasi totalità degli italiani, e non più del 2,5% di quando l'Italia si unificò politicamente (1861), o del 40% o 50% di trenta o quaranta anni fa: che rappresentano le percentuali delle persone che avevano avuto il privilegio di studiare.⁸

Chi non è messo in condizioni di seguire un corso (sia pure elementare) di studi difficilmente può acquisire conoscenza di fatti della lingua (e tra questi il congiuntivo) che sono assai utili a livelli di comunicazione ben al di sopra di quelli che si possono considerare indispensabili a livelli di sopravvivenza.

Fino a poco tempo fa, un complesso di ragioni storiche (politiche, economiche, sociali, culturali) aveva reso questo tipo di lingua esclusivo dominio di pochi privilegiati. E quando si dice che ieri il congiuntivo era nell'uso normale, si dimentica (o almeno sembra) che era, caso mai, nell'uso normale della lingua -prevalentemente scritta- di questi pochi privilegiati; oltre che nella lingua comune dell'area toscana.⁹ Si dimentica (o sembra) che la stragrande maggioranza della popolazione non solo era incapace di usare il congiuntivo (almeno nei casi che non fossero già di singole aree dialettali), ma non possedeva neppure una sia pur elementare lingua comune.

⁸ Sul finire del 1989 solamente il 2,2% degli italiani risultava analfabeta: che è un tasso considerabile fisiologico per qualsiasi paese sviluppato.

⁹ In T. De Mauro, *Storia linguistica dell'Italia unita*, Bari 1986, pag. 43, si apprende che negli anni dell'unificazione nazionale su 25 milioni di individui gli italofoeni erano a mala pena il 2,5%, pari a circa 600.000 unità. Di questi, 400.000 erano toscani, 70.000 romani, e appena 130.000 di altre regioni.

Oggi invece ogni italiano, o quasi, con il congiuntivo (e con tanti altri fatti più specificamente formali della lingua) ha avuto o ha rapporto (più passivo o più attivo, non importa) fin dai primi anni della scuola dell'obbligo. E da allora, leggendo o scrivendo o -ancor più- ascoltando (se infatti oggi si legge poco e si scrive meno, tuttavia molto si è in qualche modo costretti ad ascoltare) ha imparato a conoscerne gli usi, e a farne, più o meno propriamente, uso esso stesso.

Caso mai, il punto è che tanti italiani usano molto la lingua comune per parlare, e poco o niente per scrivere.¹⁰ E se è vero che il congiuntivo è il modo tipico della subordinazione piuttosto complessa, è anche vero che chi parla preferisce la coordinazione o gli schemi subordinativi più elementari che di solito non abbisognano di questo modo verbale. Inoltre, come si è ricordato anche qui sopra, sono poche le volte in cui il congiuntivo è di norma usarlo, perché necessario al significato. Nella maggior parte dei casi può infatti essere tranquillamente sostituito dall'indicativo che, godendo di più ampi usi, risulta più facile.

Non c'è dunque da meravigliarsi se il senso pratico di chi si serve della lingua per il normale comunicare quotidiano ricorra più spesso all'indicativo; naturalmente, quando non ci siano problemi di comprensione.

E così al congiuntivo si continuano a riservare (come già in passato) ambiti comunicativi di carattere più formale.

Resta che in gran parte gli italiani, nel momento in cui sentono la necessità di esprimere significati che solo mediante il congiuntivo possono essere resi nella pienezza della loro intensità semantica e affettiva, si rivelano, in questi usi, esperti.

Un esempio può essere quello del congiuntivo che -solo- è capace di rendere i profondi significati del desiderio, della nostalgia, del rimorso nelle frasi ottative:

- Almeno *vincesse* quel concorso, questo benedetto figliolo!
- *Tornassero* i giorni felici di quand'ero bambina!
- Oh, se *avessi studiato* un po' di più!

Che sono espressioni le quali richiederebbero il congiuntivo anche in più di un ambito dialettale.

In casi come questi, qualsiasi parlante italiano sente che nessun'altra scelta renderebbe la pienezza di significato di cui è capace il congiuntivo. E lo usa. E sa usarlo.

Però nessuna meraviglia se lo stesso comune parlante italiano ricorre a strumenti linguistici più semplici e pratici, laddove ce ne sono, e risultano altrettanto capaci di significare.

¹⁰ Da un'indagine del Censis riportata in 'la Repubblica' del 18-11-1989 risulta che il 12,7 degli italiani dichiara di scrivere spesso, il 32% dichiara di farlo solo talvolta, il 54,4% mai. Per quanto riguarda il leggere, il 43,5 % degli interpellati dichiara di farlo spesso, il 40,4 % talvolta, il 15,4 % mai.

RIFERIMENTI BIBLIOGRAFICI ESSENZIALI

- I. Baldelli, "Norma e grammatica dell'italiano d'oggi" (premessa al Corso di lingua italiana contemporanea), Università italiana per stranieri, Perugia 1986.
- G.L. Beccaria, "Italiano (antico e nuovo)", Milano 1988.
- F. Brambilla Ageno, Congiuntivo, in "Enciclopedia italiana", Appendice, Roma 1978.
- F. Brambilla Ageno, "Il verbo nell'italiano antico. Ricerche di sintassi". Milano-Napoli 1964.
- S. Ferreri, "Lessico colloquiale", Centro studi filologici e linguistici, Palermo 1983.
- G. Francescato, "Congiuntivo e ipotassi in italiano", in "Fenomeni morfologici e sintattici nell'italiano contemporaneo", Roma 1974, pagg. 117—124.
- G.B. Moretti — G.R. Orvieto, "Grammatica italiana", vol. I (i modi finiti), Perugia 1984.
- G.B. Moretti, "Per una didattica delle proposizioni complete nell'italiano contemporaneo", in "Linguistica" XXVI, Ljubljana 1986, pagg. 5—57.
- G.B. Moretti, "Riflessioni sulla concessione e sulla ammissione nell'italiano contemporaneo", Perugia 1983.
- G. Nencioni, "Parlato-parlato, parlato-scritto, parlato-recitato", in "Strumenti critici", X, 1976.
- L.R. Palmer, "La lingua latina", Torino 1977.
- G. Rohlfs, "Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti", vol. III, Torino 1969.
- J. Schmitt Jensen, "Subjonctif et hypotaxe en italien", Odense 1970.
- L. Serianni, "Grammatica italiana", Torino 1988.
- R. Sornicola, "Sul parlato", Bologna 1981.
- P. Tekavčić, "Grammatica storica dell'italiano", Bologna 1972.

Povzetek

PRISPEVEK H GLOTODIDAKTIKI ITALIJANSKEGA JEZIKA. KONJUNKTIV

Predstavljeno je poglavje o skladnji konjunktiva iz slovnice italijanskega jezika (v pripravi za založbo Guerra, Perugia), namenjene profesorjem italijanščine za tujce. Za ta glagolski naklon je obdelana sodobna raba, torej logične funkcije tega naklona in pa čisto slovnice, strukturalne ('vezni naklon').

Avtor je nabral primere v sodobni umetniški prozi, ni pa zanemaril časnikarskega jezika v najbolj branih italijanskih časopisih, pa tudi ne besede na radiu. Bogata béra primerov s konjunktivom dokazuje vitalnost te naklonske glagolske oblike, in sicer v vseh plasteh pisanega jezika.

PRESENZA E VALORI DEL PASSATO REMOTO IN RIASSUNTI DI OPERE LETTERARIE

0. ESPRESSIONE DELLA TEMPORALITÀ TRAMITE PARADIGMI VERBALI IN TESTI SECONDARI

In una ricerca più ampia sulle possibilità espressive della lingua italiana nel campo della temporalità, e precisamente nella fase dedicata alle caratteristiche di costruzione tipiche di testi riassuntivi e di presentazione (analizzati soprattutto sulla *Enciclopedia Garzanti della letteratura* [GAR] e sul *Dizionario Bompiani delle opere e dei personaggi* [BOM])¹ si è potuta constatare una molteplicità di modi di presentazione del testo originale. Tale molteplicità risulta, da una parte, dalla maggiore o minore larghezza nell'includere nel testo secondario vari mondi testuali possibili (contenuto narrativo dell'opera originale con i propri mondi testuali, situazione storica a cui quest'opera fa riferimento, vita dell'autore e genesi dell'opera, caratteristiche letterarie e commenti valutativi, fortuna dell'opera ecc.) e, dall'altra, dall'utilizzazione di varie modalità espressive messe a disposizione dello scrivente dalla sua competenza linguistica e testuale (disposizione e ordinamento di detti mondi nel testo, procedimenti narrativi, tecniche narrative, modi di inserimento di un secondo discorso ecc.)² nonché, infine, dalle scelte fatte nell'associare questi elementi. Nella nostra discussione ci limiteremo a quelle parti della presentazione che si riferiscono al riassunto "puro" dell'opera originale.

0.1. PROCEDIMENTI NARRATIVI IN RIASSUNTI

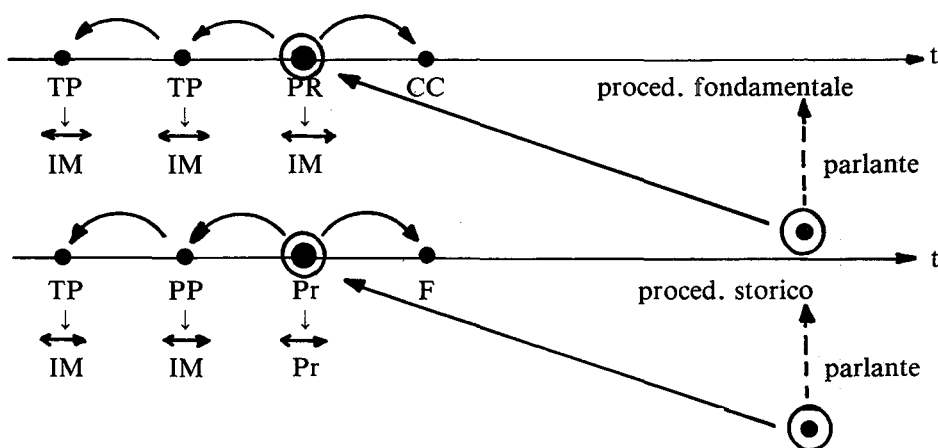
La prima constatazione offerta dalle analisi è che, per quanto riguarda la scelta dei paradigmi verbali, nei riassunti "puri" viene adoperato quasi esclusivamente il cosiddetto SET DI BASE.³ È il set adoperato essenzialmente per le sfere temporali dell'attualità e dell'extratemporalità; quando, invece, i suoi paradigmi vengono usati per indicare azioni appartenenti totalmente al passato (reale o immaginario) essi

¹ Del BOM è stato analizzato quasi l'intero primo volume e il riassunto della Divina Commedia del secondo. Analisi preliminari erano state realizzate sulla *Enciclopedia Garzanti dell'arte*, sull'*Atlante storico Garzanti* nonché su numerosi numeri della rivista *La settimana enigmistica*.

² Della problematica tratto in *L'uso delle forme verbali italiane nei riassunti di opere letterarie di contenuto narrativo: moduli espositivi tipici e loro variazioni*, relazione al secondo convegno internazionale della S.I.L.F.I. (24.—27. marzo 1991 a Cambridge) prevista per la pubblicazione negli Atti.

³ Per i particolari si veda Miklič [1989], Miklič [in corso di stampa: a] e Miklič [in corso di stampa: b].

appaiono nella loro accezione “STORICA”: il procedimento espositivo che se ne serve è stato pertanto denominato **PROCEDIMENTO STORICO**. Qui, nel riferimento alle azioni passate che rappresentano il **FUOCO NARRATIVO** — il quale man mano che il racconto prosegue si sposta avanti nel tempo — il paradigma narrativo centrale (che nel **PROCEDIMENTO FONDAMENTALE** è di regola il **PASSATO REMOTO (PR)**) è il **PRESENTES STORICO (PrSt)**. Analogamente, anche i paradigmi della maggior parte delle azioni periferiche (anteriori, parallele e posteriori) subiscono questa trasposizione, come se interessati da una specie di “slittamento formale”. Il confronto tra il **PROCEDIMENTO FONDAMENTALE** e il **PROCEDIMENTO STORICO** potrebbe essere riassunto nel seguente grafico (che, per favorire una maggiore chiarezza, include solo l’essenziale):



La differenza fondamentale tra i due procedimenti, come si può rilevare dal grafico, esiste nei paradigmi che si riferiscono ad azioni focali (**PR** vs **Pr**) e al loro immediato contorno (**TP**, **IM** e **CC** vs **PP**, **Pr** e **F**), mentre nella periferia “passata” più mediata rispetto al fuoco, le differenze sono neutralizzate. L’opposizione si estende — salvo casi specifici, ad es. nelle comparative irreali, — anche ai congiuntivi e ai condizionali.⁴ Illustriamo con qualche esempio:

BOM 130 La contessa di Simerose **SI È SEPARATA** dal marito per il disagio verecondo della prima intimità; questi, (...), **per vendicarsi HA INIZIATO** una relazione con un’altra donna da cui **HA AVUTO** un figlio. La giovane sposa **CERCA** allora sollievo alla sua solitudine nella corte assidua del barone De Montègre che, perdutamente innamorato di lei, **ACCONSENTE** a rimanere nei limiti di un’adorazione rispettosa. I rapporti tuttavia **FINIREBBERO** per trasformarsi se l’intervento del conte De Ryons **non GIUNGESSE** tempestivo a impedire che l’adulterio **SIA commesso**. (*L’amico delle donne*)

⁴ I paradigmi verbali italiani nella loro funzione “storica” sono stati presentati al completo in altra sede (si veda la nota 2) dove vengono trattati anche i meccanismi che regolano l’uso del **TRAPASSATO PROSSIMO STORICO** e dell’**IMPERFETTO STORICO**.

BOM 816 (...) ma subito lo **SCUOTE** l'alto rimprovero di Beatrice, **per aver egli obliato** tale bellezza quando essa **ERA DIVENTATA** più fulgida e più pura. Maternamente, in spirito di carità, ella gli **RAMMENTA** le buone promesse della sua "vita nuova", e i travimenti che **non le HANNO ANNULLATE**, perché esse **ERANO** felici disposizioni di natura a realizzare l'idea divina che **AVREBBE DOVUTO**, e **POTRÀ** ancora **attuare**. Dante **CONFESSA** le sue colpe (...). (*La Divina Commedia*)

1. PASSATO REMOTO IN RIASSUNTI

Stabilite le caratteristiche chiave dei due principali procedimenti narrativi, passeremo alla discussione della presenza e dei valori del paradigma PASSATO REMOTO in riassunti.

1.1. PASSATO REMOTO NEL PROCEDIMENTO FONDAMENTALE

Anche se raro, il procedimento fondamentale non è completamente escluso dai riassunti. In esso il PR funge da paradigma narrativo centrale, ad es.

GAR 870 Vera e propria cronaca dell'antico ponte di Višegrad, una cittadina della Bosnia, il romanzo prende le mosse dal 1516, anno in cui un ragazzino del vicino villaggio di Sokolovici, **VENNE deportato** dai turchi in una delle abituali retate che i dominatori **facevano** periodicamente. Divenuto Mehmed Ali egli **FECE costruire** il ponte, (...) (*Il ponte sulla Drina*)

Qualche volta in uno stesso riassunto l'autore passa con disinvoltura da un procedimento all'altro, ad es.

BOM 26 Il mito di Adapa (...) narra come questo figlio di Ea e sacerdote nel suo tempio di Eridu, un giorno **SI TROVÒ** in un brutto impiccio **per aver spezzato** le ali del vento meridionale. Egli **DEVE presentarsi** davanti al dio Anu **per sentirsi condannare** e **SI RIVOLGE** per consiglio a suo padre (...). (*Adapa e la vita eterna*)

1.2. PASSATO REMOTO NEL PROCEDIMENTO STORICO

Molto più interessante, e, nei riassunti analizzati, persino più frequente, è invece la presenza del PR nei testi redatti nel procedimento storico, ad es.:

BOM 155 (...) un vecchio pastore **SPIEGA** che Pan **HA SALVATO** Cloe in memoria di una Ninfa ch'egli **AMO**. (*Amori pastorali di Dafni e Cloe*).

Mentre nel procedimento fondamentale il PR designa quasi esclusivamente un'azione nel fuoco narrativo e corrisponde al PrSt nel procedimento storico, nell'ambito del procedimento storico, invece, esso si riferisce ad un'azione che è de-

cisamente **fuori del fuoco narrativo** e sembra in alternanza con uno dei paradigmi storici di maggiore frequenza — il **PASSATO PROSSIMO STORICO (PPSt)** e il **TRAPASSATO PROSSIMO STORICO (TPSt)**. A quanto sembra, lo scrivente si serve del PR nei punti in cui il valore degli altri due paradigmi dell’“**anteriorità**” sembrano inadeguati per esprimere la relazione temporale voluta. Infatti, nel procedimento storico le azioni anteriori rispetto al fuoco narrativo vengono di norma espresse dal PPSt quando persiste una qualche **RILEVANZA** dell’azione anteriore anche **NELLA SITUAZIONE FOCALE**, mentre il TPSt sembra scelto quando l’azione designata è **ANTERIORE A UN MOMENTO INTERMEDIO** (sia esplicito sia implicito e deducibile dal contesto) tra il tempo dell’azione e il tempo della situazione focale — nel caso, cioè, dell’“**anteriorità di II grado**”, ad es.

GAR 842 Ma tornato a casa si accorge che l’ambiente in cui **ERA VISSUTO SI È ADATTATO** alla sua assenza: per lui, ormai **non c’è** più posto. (*Il fu Mattia Pascal*)

BOM Ma ecco giungere Anacreonte, che riferisce la triste fine di Policrate: il sovrano sconfitto **È STATO CATTURATO e CROCEFISSO**. Era un uomo troppo felice; gli áuguri lo **AVEVANO AVVERTITO** che gli dei non permettono ai mortali di essere beati, e gli **AVEVANO CONSIGLIATO** di procurarsi qualche dolore; e Policrate **SI ERA** allora **PRIVATO** del suo anello (...). **Colpito** delle parole del poeta, Agamene **vuole** disfarsi della statua, ma Melissa glielo **impedisce**. (*L’anello di Policrate*)

Il PR, invece, sembra apparire proprio nei casi in cui l’azione “nel passato dei personaggi al momento del fuoco narrativo” difficilmente potrebbe essere classificata in uno dei due gruppi sopra esposti. Vediamo i seguenti esempi:

BOM 144 Il marito le **DICE di non cercare** delle sorelle, **di non rispondere** alle loro voci e **di non mostrarsi** a esse quando le **SENTIRÀ piangere** là sullo scoglio dove **FU abbandonata**, pena una grande sciagura. (*Amore e Psiche*)

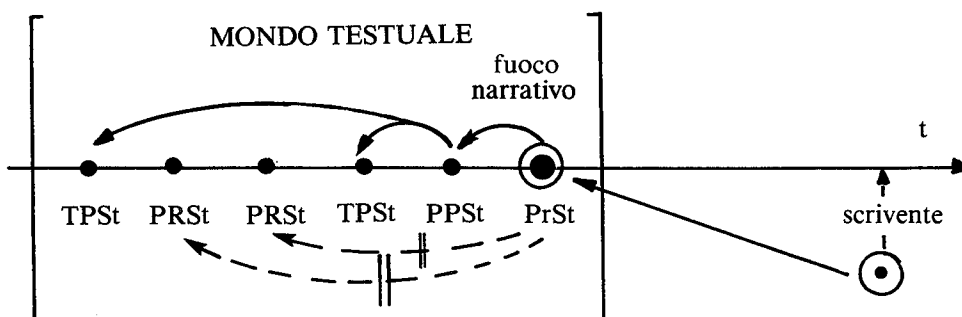
BOM 147 (...); come Friederike ella **VIVE** solo del ricordo di quell’uomo, che **APPARVE** un giorno nella sua casa, **per rapirle**, quando **ERA** bambina ancora, il cuore. (*L’amore in campagna*)

BOM 117 (...) il guardacaccia, che dovrebbe rappresentare l’essere rude e semplice, capace, con la sua elementare forza fallica, di sanare e integrare la personalità della raffinata Lady, **È** in realtà un uomo che **HA STUDIATO e VIAGGIATO**, e che un tempo **APPARTENNE** a un ceto sociale non molto lontano da quello dell’amante. (*L’amante di lady Chatterley*)

BOM 182 Ma Rodolfo (...) **HA** nel cuore una che **INCONTRÒ** fanciulla a Venezia, e ora **SA** sposata, **ignorando** a chi e dove.
 (...) Questa **GIUNGE** fino alla stanza di Catarina quando Rodolfo ne **È** appena **USCITO**, e **SI ERGE** terribile contro la rivale. Ma, **visto** presso di lei un crocefisso, **COMPRENDE** che la donna **È** colei che un giorno **SALVÒ** sua madre da un tremendo pericolo, e ne **EBBE** in compenso quel dono. (*Angelo, tiranno di Padova*)

Come nel caso dell'uso tipico del PR nel procedimento fondamentale, dove esso ha la precisa funzione di designare azioni **NETTAMENTE SGANCIATE DAL MOMENTO DI ENUNCIAZIONE** (cfr. Bertinetto [1986], e in particolare p. 445), qui l'azione è indubbiamente **sganciata dal centro deittico** — come lo sono del resto tutte le azioni presentate nel procedimento storico —, ma in più sembra piuttosto **SGANCIATA DALL'“ATTUALITÀ DELLA SITUAZIONE FOCALE”**. Quello che per l'uso abituale del PR è rappresentato dal tempo di enunciazione, per il PR “storico” sembra sia rappresentato dal fuoco della narrazione. Quest'uso, che in GAR è raro, è, invece, relativamente frequente nei riassunti d'autore in BOM. La tendenza alla regolarità nelle modalità della sua presenza non consente che sia interpretato come un casuale capriccio stilistico o un'idea stravagante di qualche singolo autore.

Grafico riasuntivo dell'opposizione PPSt vs TPSt vs PRSt



1.3. PASSATO REMOTO IN DUE RIASSUNTI DELLA DIVINA COMMEDIA

Un caso degno di attenzione è rappresentato poi dall'uso del PR nelle due presentazioni (GAR e BOM) della Divina Commedia. Qui si intrecciano vari mondi testuali: viaggio immaginario di Dante nei tre regni dell'Oltretomba con azioni particolari sue e di quelli che incontra, azioni extratemporali nei tre regni, avvenimenti e situazioni storiche anteriori, parallele e posteriori al viaggio, relazione di Dio con l'anima, possibilità di scelta individuale dell'uomo ecc. Anche se di dimensioni di

verse, i due riassunti presentano alcune caratteristiche comuni. Prima di tutto, il viaggio è raccontato tramite l'uso del procedimento storico,⁵ ad es.

GAR 824 Virgilio gli **CONSIGLIA** di seguire una strada diversa; la lupa, che **HA** già **RESO** molti infelici, non lo **LASCERA** passare.

GAR 827 Dante gli **FA** l'elogio delle virtù della sua famiglia, e Corrado gli **PREDICE** che questa sua opinione **AVRÀ** ragione di essere prima che **PASSINO** sette anni.

BOM 811 Virgilio **SI OFFRE** a Dante come guida. Egli lo **CONDURRÀ** giù nell'Inferno, **SCALERÀ** con lui la montagna del *Purgatorio* fino alla cima;

BOM 812 Ma contro l'orgoglioso Filippo Argenti, che **VORREBBE** risollevarsi dal fango dello Stige, Dante **SCATTA** con ira (...)

Una seconda caratteristica in comune riguarda l'uso del **PASSATO REMOTO**. I due autori se ne servono con una rilevante costanza non solo per indicare azioni che sono decisamente staccate dal fuoco narrativo, ad es.

GAR 831 (...); è Adamo, il primo uomo creato da Dio. Dante gli **si inchina** con reverenza e gli **chiede** da quanto tempo **FU creato**; quanto tempo **RESTO** nell'Eden; quale **FU** il peccato che **SUSCITÒ** la collera di Dio; e quale **FU** il suo linguaggio, domande a cui Adamo **risponde**.

ma anche per quelle azioni "passate" dei personaggi in base alle quali le loro anime "adesso" devono (o possono) occupare esattamente quel particolare posto nella struttura dell'Oltretomba, ad es.

GAR 829 Ella **spiega** che quel cielo è **dedicato** agli spiriti che **MANCARONO** ai voti.

GAR 829 I lussuriosi **sono divisi** in due schiere opposte che quando **si incontrano si abbracciano** brevemente: **sono** i sodomiti e i lussuriosi propriamente detti, che **non SEPPERO FRENARE** la natura.

⁵ Un'eccezione è l'inizio del viaggio nella versione BOM, dove però si passa dal procedimento fondamentale immediatamente a quello storico che poi viene mantenuto fino alla fine:

BOM 811 Travolto dal turbine delle passioni politiche e accecato degli odi di parte, Dante, "nel mezzo del cammino di nostra vita", **SI RITROVÒ smarrito** in quella "selva selvaggia" dove ogni uomo, chiuso nella propria individualità, è natura incolta, la cui vita è simile a quella delle bestie, delle piante e delle pietre. Svegliatosi dal sonno del suo spirito, Dante **TENTA** subito di salire il colle della felicità irradiato dal sole; ma ne lo **RICACCIANO** al fondo le tre passioni che ribollono nel cuore di ogni uomo avanti l'opera della ragione (...)

BOM 813 Qui, supini a terra, **giacciono i BESTEMMIATORI** di Dio; **corrono** precipitosamente senza posa coloro che nell'ordine dell'agire **OPERA-RO** contro natura (sodomiti); **stanno seduti**, e si **schermiscono** dal fuoco come i cani dalle vespe, coloro che nell'ordine del fare **non MISE-RO** in luce se stessi con quell'arte che s'ispira alla natura nelle sue operazioni (...)

Sembra una scelta consapevole, un mezzo stilistico: come se i due autori volessero mantenere un atteggiamento unitario nel riferirsi ad azioni che appartengono ad un mondo difinitivamente separato e staccato rispetto a quello dell'Oltretomba.⁶ È interessante osservare come il traduttore della versione francese di BOM⁷ abbia ignorato questa regolarità del riassunto originale traducendo i PASSATI REMOTI italiani ora col PASSÉ SIMPLE ora col PASSÉ COMPOSÉ in modo del tutto arbitrario, ad es.⁸

BOM 812 Nei cerchi inferiori, dentro la città di Dite, **sono** i "maliziosi": libere volontà che **violando** l'ordine della ragione e della natura **PASSARONO** al servizio delle potenze inferiori e dell'istinto. E dopo i maliziosi, sono i bestiali: intelligenza **posta** al servizio di una volontà perversa, che **SI FECE** centro di tutto (...)

(trad. fr. 61) Dans les cercles inférieurs, dans la Cité de Dité, Dante **a placé** ceux qui **PÉCHERENT** par "malice": ce sont les individus doués d'une volonté libre, mais qui **ONT** délibérément **VIOLE** l'ordre naturel et rationnel, en se mettant au service des puissances passionnelles inférieurs et instinctives. Après eux, voici ceux qui **ONT PÉCHÉ** par "bestialité": leur intelligence **FUT mise** au service d'une volonté perverse (...)

C'è, però, anche nel testo italiano qualche mancata osservanza di questa tendenza generale: succede quando il legame con il mondo terreno si fa sentire con troppa forza, ad es.

BOM 812 Nel cerchio dei lussuriosi Dante **si commuove** dinanzi a Francesca, una creatura di bontà, che **sospira** invano alla sua pace, mentre **si stringe** al suo Paolo e **afferma** ineluttabile quell'amore che pur l'**HA CONDOTTA** alla morte e all'eterno affanno.

⁶ La scelta potrebbe, però, essere stata suggerita anche dai tanti passati remoti dell'originale. L'originale consta di parti narrative e di discorsi diretti: ma è chiaro che le azioni espresse dal PR nel racconto e quelle nel discorso diretto di un personaggio non hanno la stessa profondità temporale.

⁷ *Dictionnaire des Oeuvres*. Lafont-Bompiani, 1952.

⁸ Cfr. anche il seguente esempio:

BOM 810 E lì, precipitando dal cielo, **CADDE** e **sta confitto** in eterno Lucifero. La terra **SI RITRASSE** dinanzi alla sua caduta e **RICORSE** in su, emergendo dalle acque dell'emisfero australe, **FORMO** l'isoletta del *Purgatorio* (...)

(trad. fr. 61) C'est là que, précipité du haut du ciel, **EST TOMBÉ** Lucifer; c'est là qu'il demeure pour l'éternité. Devant sa chute, la terre **SE RETIRA** et **REMONTE** en sens inverse; émergeant des eaux de l'hémisphère austral elle **DONNE** naissance à la petite île du *Purgatoire* (...)

Anche in qualche altra situazione, poi, i due compendiatori italiani oscillano:

GAR 830 Risponde Beatrice, che se la pena della croce **FU** giusta se considerata inflitta alla persona umana del Cristo, essa **FU** ingiusta in rapporto alla sua natura divina. Prosegue dicendo che Dio **HA SCELTO** la morte del figlio come mezzo di redenzione del genere umano perché l'unica che comprenda insieme misericordia e giustizia.

BOM 813 È il muto dolore di Bocca degli Abati, che a Montaperti **TRADÌ** la parte guelfa e che a Dante non vuole per vergogna rivelare il suo nome. È il dolore del conte Ugolino, il **TRADITORE** della patria, che s'accanisce bestialmente sul corpo di colui che a sua volta lo **HA TRADITO**.

Un'altra scelta sorprendente è l'uso del **PR** per un'azione dentro il viaggio:

GAR 832 Mosè è accanto a Adamo (...). Di fronte a Adamo, S. Lucia che **SOCCORSE** Dante.

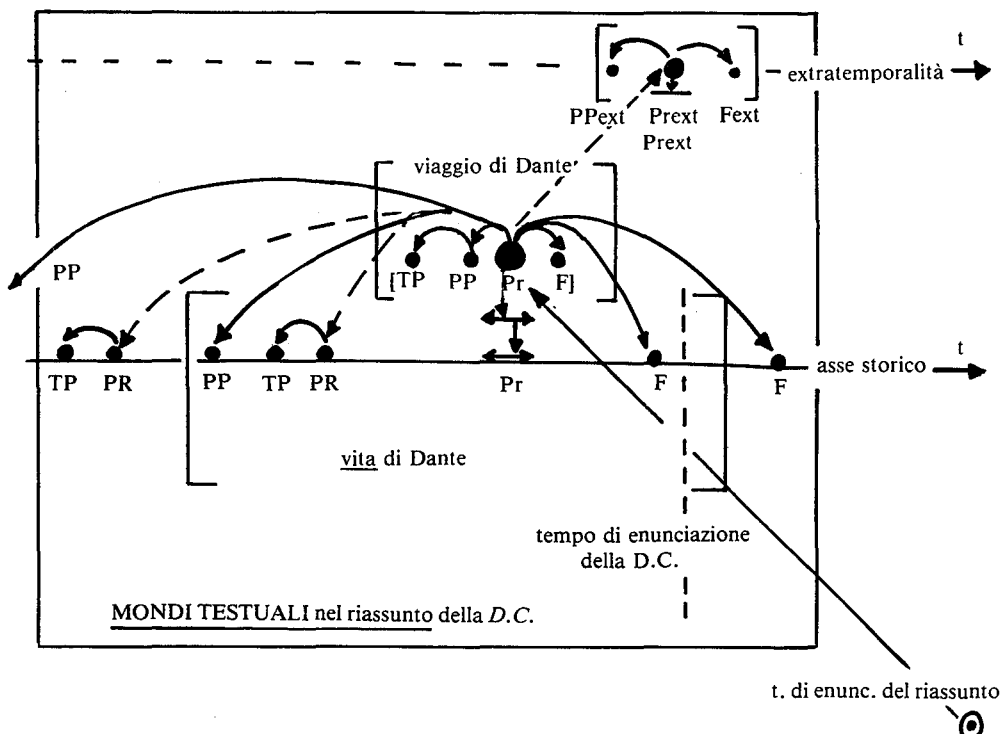
Forse si tratta solo di parallelismo formale con altri casi nel contesto, ad es.

GAR 832 (...) alla sinistra della Vergine coloro che **CREDETTERO** in Cristo venturo; alla destra della Vergine coloro che **CREDETTERO** in Cristo venuto;

L'analisi della verbalizzazione di diversi mondi testuali nei due riassunti ci porta al seguente grafico con le principali regolarità individuate:

LEGENDA

Pr — presente
Prext — presente "extratemporale"
PrSt — presente "storico"
F — futuro
Fext — futuro "extratemporale"
FSt — futuro "storico"
CC — condizionale composto
PP — passato prossimo
PPext — passato prossimo "extratemporale"
PPSt — passato prossimo "storico"
TP — trapassato prossimo
TPSt — trapassato prossimo "storico"
PR — passato remoto
PRSt — passato remoto "storico"



2. CONCLUSIONE

La analisi eseguite, come di solito accade in studi pertinenti all'ambito della creatività umana, caratterizzata dalla dialettica tra libertà e costrizione, hanno potuto enucleare soltanto alcune linee di tendenza (cfr. anche Bertinetto [1986], pp. 441 e 445), caratteristiche di un certo tipo testuale.

BIBLIOGRAFIA ESENZIALE

- Bertinetto, P.M. [1986], *Tempo, aspetto e azione nel verbo italiano. Il sistema dell'indicativo*. Accademia della Crusca. Firenze
- Erich, V. & Vater, H. [a cura di, 1988]. *Temporalsemantik. Beiträge zur Linguistik der Zeitreferenz*.
- Herweg, M. [1990], *Zeitaspekte. Die Bedeutung von Tempus, Aspekt und temporalen Konjunktionen*. Wiesbaden
- Lämmert, E. [1972⁶], *Bauformen des Erzählens*. Stuttgart.
- Lavinio, C. [1984], L'uso dei tempi verbali nelle fiabe orali e scritte. In: L. Coveri (cur.), *Linguistica testuale*. Roma. 289—306.

- Lo Cascio, V. & Vet, C. [a cura di, 1986] *Temporal Structure in Sentence and Discourse*. Dordrecht.
- Miklič, T. [1989] La consecutio temporum in italiano (e nelle lingue slave). *Scuola Nostra* 21. Rijeka—Fiume: Edit. 97—117.
- Miklič, T. [in corso di stampa: a]. La Consecutio Temporum in sloveno e in italiano: alcune osservazioni. In: Atti del XXI congresso SLI (Catania 1987).
- Miklič, T. [in corso di stampa: b]. La forma verbale e la sua funzione nel testo; servizi testuali del trapassato del congiuntivo. In Atti dell convegno S.I.L.F.I. (Siena 1989)
- Ronconi, A. [1947] Aoristi e perfetti in Dante. *Lingua Nostra*, 8, 3ss; ora in: Ronconi [1958]. *Interpretazioni grammaticali*. Padova, 185—193.
- Skubic, M. [1964]. Prispevki k poznavanju zgodovine preterita v italijanščini. Dissertazione. Ljubljana.
- Skubic, M. [1978]. Sur les valeurs des temps du passé dans les langues romanes. *Linguistica XVII*. Ljubljana: Filozofska fakulteta. 143—159.
- Skubic, M. [1986]. Passato prossimo e passato remoto nei dialetti veneti. In: Cortelazzo, M. (cur.). *Guida ai dialetti veneti. VIII*. Padova.
- Smith, C.S. [1980]. Temporal structures in discourse. In C. Rohrer (cur.), *Time, Tense and Quantifiers*. Tübingen. 357—374.
- Tekavčič, P. [1970]. Saggio di un'analisi del sistema verbale italiano. *Lingua e Stile*, 5, 1—23.
- Tekavčič, P. [1972]. *Grammatica storica dell'italiano*. Vol. II: *Morfosintassi*. Bologna.
- Vikner, S. 1985. Reichenbach revisited: one, two, or three temporal relations? *Acta linguistica Hafniensia* 19. 2. 81—98.
- Weinrich, H. [1964/1971], *Tempus. Besprochene und erzählte Welt*. Stuttgart.
- Wunderlich, D. [1970] *Tempus und Zeitreferenz im Deutschen*. München.

Povzetek

POJAVITVE IN FUNKCIJE PARADIGME PASSATO REMOTO V POVZETKIH LITERARNIH DEL

Prikaz delnih rezultatov obsežnejše raziskave rabe italijanskih glagolskih paradigem se osredotoča na pojavljanje paradigme PASSATO REMOTO v povzetkih literarnih del in primerja njegovo funkcijo v "historičnem" pripovednem postopku s funkcijami oblik PASSATO PROSSIMO "STORICO" in TRAPASSATO PROSSIMO "STORICO".

PRONOMI, AVVERBI E PREPOSIZIONI

“Bruciava già quando mi ci sono sdraiato” è il titolo della traduzione italiana di un libro umoristico americano, nell’originale *When I Lay Down on It*¹. Ricostruendo la frase intera in entrambe le lingue (si tratta, a quanto pare, delle parole di un uomo che spiega come si è sviluppato l’incendio in casa sua) otteniamo:

- (1) Il letto bruciava già quando mi *ci* sono sdraiato
- (2) The bed was already burning when I lay down *on it*

dove il pronome *it* sostituisce (o “rappresenta”, o “pronominalizza”, a seconda della concezione dei pronomi da cui si vuole partire) il sintagma *the bed*. È chiaro che anche in italiano, partendo dalla struttura di base

- (3) Il letto bruciava già quando mi sono sdraiato *sul letto*

si potrebbe avere una sostituzione analoga a quella dell’inglese, cioè

- (4) Il letto bruciava già quando mi sono sdraiato *su (di) esso*

La frase è certamente grammaticale, ma alquanto pesante. Perciò l’italiano preferisce eseguire una seconda sostituzione, “condensando”² il sintagma preposizionale in *ci* e ottenendo (1).

Conclusioni quasi identiche valgono per il secondo periodo dell’esempio

- (5) Ti piace la tua pelliccia? Il suo proprietario *c’è* stato ammazzato *dentro*!³

che tradotta in inglese suonerebbe:

- (6) (Do you like your fur coat?) Its owner has been murdered *in it*!

Ancora una volta, lo stesso costrutto potrebbe valere anche per l’italiano come struttura sottostante (“Il suo proprietario è stato ammazzato *in essa*”), ma per spie-

¹ Di Robert Fulghum, ed. Frassinelli, Milano 1990.

² Per questo termine si veda R. Simone, *Punti di attacco dei clitici in italiano*, in: *Italia linguistica: idee, storia, strutture*, a cura di F. Albano Leoni (e altri), Bologna 1983, 285—307, in particolare a p. 290.

³ Manifesto della Lega anti-vivisezione, citato in *Panorama* 9-XII-1990, p. 67.

gare la comparsa della parola *dentro* è necessario presupporre “ammazzato *dentro di essa*”, o addirittura un (bruttissimo, ma indispensabile per la derivazione di *ci*) “dentro ad essa”.

Costrutti analoghi, con *ci/vi* e parole definite come “avverbi” nella grammatica tradizionale, si hanno negli esempi seguenti:

- (7) Egli rende soffice il terreno con uno strato di foglie, *vi* stende *sopra* dei ramoscelli...
- (8) C'era Giovanni, e mi *ci* sono seduto *vicino*.
- (9) Ma perché mi *ci* avete messo *assieme*?⁴

Oltre a *ci/vi*, compaiono nello stesso ruolo (logicamente, poiché anch'essi, come *ci/vi* nella maggior parte dei loro impieghi, sostituiscono un sintagma *a* + sostantivo) i pronomi atoni dativali:

- (10) Tutta colpa della campagna che *ci* hanno scatenato *contro*.
- (11) Non c'è stato nessuno che abbia patito, agonizzato più di lei. Ma tutti *le* sono stati *contro*, perché non sopportano il suo male.
- (12) Tra Cannero e la foce del Tresa *mi* si aprivano *davanti* le acque di casa.
- (13) L'Oribelli la fece accomodare sulla panchetta e *le* sedette *di fronte*.
- (14) Non amiamo più Ciriaco come una volta, ma non *gli* stiamo di certo *addosso* col fucile puntato.
- (15) Il nostro cane alano Molok *ti* è corso *addosso* abbaiano.⁵

La combinazione di un clitico con “avverbi” come *dentro*, *sopra*, *davanti*, *di fronte*, *contro*, *addosso* etc. è un procedimento molto frequente nella sintassi italiana, sul quale però invano cercheremmo il minimo cenno nelle grammatiche tradizionali. Ora finalmente ne dà un'analisi particolareggiata Luigi Rizzi nella *Grande grammatica* a cura di L. Renzi⁶. Evitando di parlare di “avverbi” (persino in esempi

⁴ Il primo esempio è di Italo Calvino, *Lezioni americane*, Milano 1988, p. 7; gli altri due si trovano in M. Berretta, “*Ci*” vs. “*gli*”: un microsistema in crisi?, nel volume della SLI, *Sintassi e morfologia della lingua italiana d'uso*, a cura di A. Franchi de Bellis e L.M. Savoia, Roma 1985, a p. 125.

⁵ Gli esempi provengono: (10) dalla stampa, citato nella *Grammatica italiana* di L. Serianni, Torino 1988, p. 391; (11) da E. Biagi, *Amori*, Milano 1988, p. 78; (12) e (13) da P. Chiara, *La stanza del vescovo*, Milano 1984, p. 78 e 173; (14) da G. Pansa, *Carte false*, Milano 1988, 260; (15) da A. Moravia, *Il dio Kurt*, Milano 1968, p. 53.

⁶ *Grande grammatica italiana di consultazione*, a cura di Lorenzo Renzi, Bologna 1989, capitolo 10 (spec. alle pp. 521—530).

quali *Vado su* o *Gianni abita accanto* egli vede soltanto “preposizioni senza complementi”), il Rizzi chiama “preposizioni polisillabiche” le tradizionali preposizioni “improprie” e le divide in tre classi: (I) quelle che, per formare un sintagma preposizionale, richiedono l’aggiunta di *a* (*accanto, addosso, davanti, incontro, intorno* ecc.) o di qualche altra preposizione (*invece di, prima di, fuori di/da, lontano da, insieme con*); (II) quelle per cui l’aggiunta di *a* è facoltativa: *dietro, contro, dentro, sopra, sotto* ecc. (p.es. *dietro la porta* = *dietro alla porta*); (III) quelle che non ammettono una seconda preposizione: *dopo, verso, circa, senza, durante, malgrado, secondo* ecc. Queste ultime ovviamente non sono interessanti per il nostro argomento (con la sola eccezione di *senza*, che può apparire in costrutti come “*Ne sono rimasto senza*”: perciò lo stesso autore, a p. 526, considera la possibilità di inserire *senza* piuttosto nella classe II come caso speciale, cioè con l’aggiunta di un *di* cancellato in superficie anziché di un *a*).

Commentando esempi come

(16) Gianni *ci* si è messo *dietro* (alla porta)

(17) *Ci* sto *accanto*

(18) Gianni *gli* si è messo *dietro* (a Mario)

(19) Mario *le* gira *intorno*

(20) *Le* vivo *accanto*

e altri, evidentemente analoghi ai nostri esempi (5)—(15), insieme con quelli dove al posto di *ci* o pronomi dativali si ha la preposizione *a* con un pronome relativo o interrogativo:

(21) La ragazza *alla quale* sono andato *incontro*...

(22) La porta *a cui* mi son messo *dietro*...

(23) La ragazza *alla quale* Gianni si è messo *accanto*...

(24) *A chi* ti sei messo *accanto*?

— il Rizzi parla di “estrazione del sintagma preposizionale interno” e constata che questa vale quasi sempre per le “preposizioni polisillabiche” combinate con *a*, a parte le combinazioni *insieme con* e *fuori da* (*di*, invece, “non sembra estraibile”), come in:

(25) *Ci* vivo *insieme* (con Maria)

(26) La persona *con la/alla quale* vivo *insieme*...

(27) *Ne* sono finalmente *fuori* (da questo incubo)

(28) Questo è l'incubo *da cui* sono finalmente *fuori*.

Chiara, precisa e ricca di informazioni nuove, la trattazione di Rizzi tuttavia ha dovuto lasciare, in una materia così complessa, non pochi contorni sfumati e domande senza una risposta precisa. Oltre al già nominato *senza*, è il caso di *su*, monosillabo che da una parte (p.es. in *il libro sul tavolo*) è una preposizione comune, nemmeno "impropria"; dall'altra appare in costrutti come

(29) *Ci* devo pensare *su*

(30) Dormici *su*

che sembrano paragonabili agli altri esempi di sopra. Il Rizzi, però (p. 527—528), osservando che si tratta di "una forma idiomatica limitata ad un ristretto numero di significati e scelte verbali" e che non è accettabile ad es. **Questa storia, alla quale devo pensare su...*, rifiuta di ammettere anche questo tra i casi di "estrazione". Ora, se pensiamo all'evidente parallelismo, sincronico e diacronico, tra *su* e *giù* (indubbiamente avverbio quest'ultimo), pare che la soluzione migliore sia di ammettere l'esistenza di due *su*, uno preposizionale, l'altro avverbiale (distinti anche foneticamente, essendo l'uno proclitico e tonico l'altro)⁷. Questo a sua volta ci induce a cercare una descrizione più equilibrata per l'intera categoria di parole suscettibili di "estrazione". Non sono avverbi veri e propri, secondo la definizione troppo semplicistica delle grammatiche scolastiche e dei dizionari, ma nemmeno il termine "preposizione polisillabica" sembra soddisfacente. Piuttosto, come tante volte nell'analisi grammaticale, abbiamo a che fare con una gradazione. Fra i veri avverbi di luogo da una parte, come *qui*, *là*, *giù* (e anche *su*), e le preposizioni "proprie" *di*, *a* *per* ecc. dall'altra, le tre classi delimitate da Rizzi costituiscono una fascia intermedia di "avverbi-preposizioni" o "preposizioni-avverbi" che dir si voglia. Le forme della classe I sono ancora sostanzialmente avverbi, tanto da richiedere l'aggiunta di *a* o altra preposizione "propria" per poter funzionare da preposizioni. In quelle della classe II l'aggiunta, come si è visto, è facoltativa. Quelle della terza classe, infine, differiscono dalle preposizioni "proprie" soltanto per il fatto puramente fonetico di avere più d'una sillaba e per la possibilità che hanno alcune di esse (non tutte e certamente non in tutti gli usi) di collocarsi in fine di sintagma (*tre ore dopo*, *fare senza*, *mio malgrado* ecc.).

Se ora però ci domandiamo quale sia la ragion d'essere dell'"estrazione", quale funzione essa svolga nel repertorio delle strutture sintattiche italiane, arriveremo al-

⁷ Il parallelismo si estende alle coppie di avverbi composti *lassù* — *laggiù* e *quassù* — *quaggiù*. Il Rizzi, mentre riconosce (p. 530) che in *laggiù* e *quaggiù* "il modificatore non è preposizionale", non menziona affatto *lassù* e *quassù*.

la conclusione che l'uso delle preposizioni-avverbi non può essere esaminato se non in stretta interdipendenza con i pronomi. Nel caso dei pronomi relativi e interrogativi, lo spostamento dell'avverbio-preposizione consente di ricorrere anche in questi casi (p.es. nelle frasi 21—24 di sopra) al nesso abituale *a* + pronome. Senza l'“estrazione” si otterrebbero domande meno espressive, con il pronome interrogativo troppo lontano dall'inizio della frase (“Accanto a *chi* ti sei messo?”), costrutti relativi pesanti, tipici della lingua scritta (“la ragazza incontro alla quale sono andato”, “la ragazza accanto alla quale Gianni si è messo”) o addirittura impossibili (**Questo è l'incubo fuori da cui sono finalmente*).

La grande maggioranza dei casi di “estrazione”, però — come si vede anche dai nostri esempi — riguarda la cliticizzazione, con *ci/vi*, con *ne* (esempio 27) o con pronomi dativali. Da questo punto di vista “estrazione” non è forse il termine più adatto: il sintagma preposizionale “interno”, una volta “estratto” dal nesso con l'avverbio-preposizione, non per questo diventa più visibile, ma al contrario scompare, assorbito nel sostituito atono. L'alternativa alla cliticizzazione è l'uso dei pronomi tonici: si confronti (1) e (4). (La ripetizione del sostantivo antecedente all'interno della stessa proposizione, come in (3), è una possibilità puramente teorica che nel discorso reale non si verifica quasi mai.) La scelta fra “estrazione” e “non estrazione”, quindi, si riduce alla scelta fra pronome tonico e pronome atono, ed è ben noto che quest'ultima non è arbitraria, ma è dettata da una serie di fattori semantici e sintattici e dalle esigenze di quello che oggi si chiamerebbe “focalizzazione” o “topicalizzazione”. Se il contenuto del messaggio è tale da richiedere il pronome atono, l'“estrazione” avviene come una necessaria conseguenza sintattica.

Prendendo a caso alcuni dei nostri esempi, in (12) il narratore che racconta la sua navigazione solitaria non ha alcun motivo di mettersi in rilievo dicendo “si aprivano davanti *a me* le acque di casa”. In (15), dire “il cane alano è corso addosso *a te*” avrebbe senso solo se alla scena rievocata fossero state presenti altre persone che il cane avrebbe potuto assalire. In (19), dove possiamo immaginare un contesto del tipo “Gianna è una bella ragazza, Mario le gira intorno”, l'uso del sintagma preposizionale (“...gira intorno *a lei*”) creerebbe un'enfasi quasi altrettanto ingiustificata come se invece di “... Mario la corteggia” dicessimo “... Mario corteggia *lei*”. Certamente agiscono anche fattori stilistici: in (11), “...ma tutti sono stati contro *di lei*” avrebbe per conseguenza una sgradevole ripetizione del “di lei” immediatamente precedente.

D'altra parte va notato che esiste un'indubbia ripugnanza a usare i nessi di preposizione + pronome in riferimento a inanimati, cioè, in pratica, i nessi con *esso*, *-a*, *-i*, *-e*, i quali perciò tendono a cedere il posto, appena possibile, alle particelle⁸. È

⁸ Di questo fenomeno i linguisti italiani non sembrano essersi occupati finora, a parte un brevissimo cenno di Monica Berretta sulle “terze persone, in cui si affollano più forme per referenti animati, mentre — per la scarsa vitalità nel parlato della serie *esso/a/i/e* e del neutro 'standard' *ciò* — mancano forme adeguate per referenti non animati soggetti e oggetti indiretti” (op. cit., 117). Si veda anche il mio articolo *Sulle funzioni attuali del pronome ESSO*, “Lingua nostra”, 1976, XXXVII, fasc. 1—2, 26—32.

per questo che le nostre ricostruzioni proposte all'inizio, "mi sono sdraiato su di esso" (es. 4) e "ammazzato dentro ad essa" hanno un suono pesante e poco naturale, e lo stesso varrebbe per altri esempi in cui si volesse ripristinare prep. + *esso* al posto di *ci/vi*:

- (7a) Egli rende soffice il terreno... stende sopra *di esso* (*ad esso*) dei ramoscelli...
- (16a) Gianni si è messo dietro *di essa* (*ad essa*)
- (17a) Sto accanto *ad esso*

ecc. Ci sono però altri casi, specialmente in testi di tono più elevato, dove è proprio la particella che suona male, rasentando a volte l'inaccettabilità, senza che se ne vedano chiaramente le ragioni. Le "restrizioni sull'estrazione" determinate dall'Rizzi⁹ sono utili, ma dovrebbero appoggiarsi su regole più generali per la sostituibilità di prep. + pronomi tonici con pronomi atoni o particella (dunque anche senza avverbi-preposizioni, come nel nostro esempio 1). Parlare di "regole" forse è pretendere troppo, ma si sente indubbiamente il bisogno di criteri oggettivi per spiegare perché, mentre (1) è senz'altro preferibile a (4), in altri casi scrittori la cui padronanza dell'italiano non può essere messa in dubbio optano proprio per il sintagma *su (di) esso*, p.es.:

- (31) Io non ho la minima idea del perché [mia moglie] non possa andare con quel vestito. Ma non insisto su esso.
- (32) Piegò le dita a uncino e inarcò il palmo della mano posandoli sul sasso sino a far presa su di esso.
- (33) La forma *sé* si dice "riflessiva", perché a differenza di *lui, lei, loro* si riferisce allo stesso soggetto (cioè si riflette su di esso...)¹⁰

Quando si cercherà una risposta a queste difficili domande, sarà bene farlo in una prospettiva "interlinguistica". Infatti l'italiano, tra le lingue europee, è proba-

⁹ Op. cit., 526—527. Il Rizzi constata che il sintagma preposizionale interno è estraibile dal sintagma complesso quando quest'ultimo è complemento del verbo; se è avverbiale del sintagma verbale l'estrazione diventa problematica, se è avverbiale di frase l'estrazione è impossibile. Beninteso, come sempre in questioni di grammaticalità e accettabilità, i limiti sono piuttosto vaghi. Così l'autore segna come anomala la frase *Gianni le ha mangiato accanto* e molto anomala *La ragazza alla quale Gianni ha mangiato accanto...*, entrambe a causa del verbo *mangiare* (in *Gianni le si è messo accanto* e *La ragazza alla quale Gianni si è messo accanto...*, dove *accanto* è complemento del verbo, l'estrazione è perfettamente accettabile). Sarebbe interessante fare un confronto con il seguente esempio: "Aveva derubato Iddio del suo segreto, d'Iddio era diventato socio, da quel momento gli avrebbe mangiato e dormito insieme" (L. Santucci, *Lo zio prete*, Milano 1979, p. 34).

¹⁰ Il primo esempio è di Achille Campanile, *Gli asparagi e l'immortalità dell'anima*, Milano 1989, 124; il secondo di Umberto Eco, *Diario minimo*, Milano 1988, p. 49. Il terzo, della *Grammatica italiana descrittiva* di M. Regula e J. Jernej, Berna 1975, 143, è tanto più curioso in quanto si trova nella stessa pagina dove gli autori danno un elenco dei pronomi tonici in funzione di complemento — dimenticando (come del resto Battaglia-Pernicone e quasi tutti i grammatici italiani di una volta) di includervi *esso, -a, -i, -e*!

bilmente quella più propensa alla cliticizzazione, grazie all'esistenza delle particelle *ci/vi* e *ne* e al largo uso che fa dei pronomi atoni. Nell'inglese, che non ha pronomi clitici, tutte le frasi citate sopra avrebbero un sintagma preposizionale, senza distinzione fra quelle che in italiano hanno l'avverbio-preposizione, come (6), e quelle che ne sono prive, come (2). Qualche esempio:

- (8b) Giovanni was there, and I sat down *near him*.
- (10b) All because of the campaign they have stirred up *against us*.
- (12b) Between Cannero and the mouth of the Tresa, home waters were opening up *before me*.
- (16b) Gianni got *behind it*
- (27b) I'm finally *out of it*,

e via di seguito. Il serbocroato ha pronomi personali tonici e atoni esattamente come l'italiano, ma non ha particelle equivalenti a *ci/vi*, e d'altro lato fa quasi sempre una netta distinzione tra avverbi e preposizioni. Perciò anche qui, traducendo, otterremo sintagmi preposizionali:

- (1c) Krevet je već goreo kad sam legao *na njega*.
- (5c) (Svidja li ti se tvoje krzno?) Njegov vlasnik je ubijen *u njemu*!
- (10c) Za sve je kriva kampanja koju su pokrenuli *protiv nas*.
- (12c) Izmedju Cannera i ušća Trese, *preda mnom* su se otvarale zavičajne vode.
- (16c) Gianni je stao *iza njih*,

eccetera. Solo in pochi casi si hanno avverbi che fungono anche da preposizioni, quali *u susret* (incontro) o *blizu* (vicino), e allora diventa possibile l'“estrazione“ come in italiano:

- (21c) Devojka *kojoj* sam pošao *u susret*... (La ragazza alla quale sono andato incontro...)
- (34) Pošao sam *joj u susret* (Le sono andato incontro)
- (8c) Bio je tamo Giovanni, pa sam *mu* seo *blizu* (C'era Giovanni, e mi ci sono seduto vicino)

Questi ultimi sono anche gli unici casi in cui si abbia la scelta fra pronomi atono e pronomi tonico:

(34') Pošao sam u susret *njoj* (Sono andato incontro a lei)

(8c') Bio je tamo Giovanni, pa sam seo blizu *njega* (C'era Giovanni, e mi sono seduto vicino a lui)

Per il resto, dato che (come in italiano) soltanto i pronomi tonici possono essere retti da preposizioni, l'opposizione tonico/atono in serbocroato può dirsi neutralizzata. È un tipo di neutralizzazione che anche l'italiano pratica in altri contesti sintattici, necessariamente, in quanto i pronomi atoni e le particelle hanno un campo di applicazione assai più ristretto che non i sintagmi preposizionali. Così il contrasto che si ha tra *Nessuno se ne ricorda* e *Nessuno si ricorda di lui* viene meno in prima e seconda persona (*Nessuno si ricorda di me*, *Nessuno si ricorda di te*); quello tra *La formula vi è nota* e *La formula è nota a voi* non è possibile in *La formula a voi nota è...*, e similmente in molti altri casi. Se ne deduce che la cliticizzazione è ad ogni modo un procedimento parziale, una "seconda sostituzione", anche se in italiano ha possibilità d'impiego più larghe al confronto delle altre lingue.

L'inglese e il serbocroato, non disponendo di alternative all'uso dei sintagmi preposizionali, trattano i pronomi allo stesso modo sia che questi si riferiscano ad animati o a inanimati. In due altre lingue, invece, il francese e il tedesco, questa distinzione è molto più marcata che non in italiano. Il francese si serve degli avverbi¹¹ *dedans, dehors, dessus, dessous, devant, derrière, autour, ensemble, à côté* ecc. Questi possono combinarsi con gli equivalenti delle particelle italiane, *y* e *en* rispettivamente (p.es. "*Ne* sono fuori" = "*J'en suis dehors*"), ma generalmente ne fanno a meno: così (5) si tradurrebbe "*Son propriétaire a été tué dedans*" e (16) "*Gianni s'est mis derrière*". La "coesione", in questo caso, è affidata alla sola vicinanza tra avverbio e antecedente, senza speciali morfemi anaforici. La tonicità è ridotta allo zero: in francese gli inanimati non "meritano", per così dire, nemmeno una particella atona, né esiste la possibilità di indicarli con un sintagma preposizionale come in italiano (mancando qualsiasi pronomi corrispondente all'it. *esso*).

In tedesco, per gli inanimati, il sintagma preposizionale viene sostituito dai "Pronominaladverbien" *dafür, dabei, damit, darauf, davon, dazu, dahinter, darüber*, ecc. ecc. (più altre due serie: *hierfür, hierbei, hiermit*, ecc., indicanti la vicinanza, e *wofür, wobei, womit*, ecc., usati nelle proposizioni interrogative e relative)¹².

¹¹ Alcuni sono anche preposizioni, come *devant* e *derrière*, ma nella maggioranza sono solo avverbi (gli impieghi preposizionali, dove esistono, sono per lo più antiquati). D'altro canto, è noto che nella lingua parlata la preposizione *avec* si può usare senza complemento ("Que fais-tu de cette brosse? — Je me lave avec"). L'italiano, avendo in questo caso la preposizione proclitica *con*, può scegliere tra il sintagma preposizionale ("Mi lavo con essa") e la particella *ci* ("Mi ci lavo").

¹² Nell'uso colloquiale, e d'altra parte nella lingua letteraria del passato, si trovano anche sintagmi preposizionali riferiti a inanimati: v. la *Duden-Grammatik der deutschen Gegenwartssprache*, Mannheim, 1984, pp. 357—358.

Pur avendo impieghi molto vari, alcune di queste forme sono confrontabili ai clitici italiani (“...quando mi *ci* sono sdraiato” = “...als ich mich *darauf* legte”) o alla loro combinazione con la preposizione-avverbio (“C’è stato ammazzato *dentro*” = “Er ist *darin* getötet worden”). Il morfema *da(r)*-, in questo caso, effettua la funzione anaforica che in francese manca di espressione formale e che in italiano è affidata al clitico. I “Pronominaladverbien” riuniscono in sé tutt’e tre le parti del discorso nominate nel nostro titolo, in quanto sono composti da un avverbio di luogo e una preposizione, nella frase svolgono funzione avverbiale, sono anaforici come i pronomi, equivalenti del sintagma preposizione + pronome (che verrebbe usato per un referente animato, nella stessa maniera dell’inglese o del serbocroato: “mi ci sono seduto vicino” = “ich setzte mich *neben ihn*”). Questi mezzi diversi di cui si serve ciascuna lingua per conseguire identici scopi espressivi confermano che l’interdipendenza tra i pronomi e le due categorie di parole invariabili è una proprietà, se non universale, almeno generale nelle lingue europee, basata su un determinato tipo di “struttura profonda” di cui l’analisi sintattica non potrà non tenere conto.

Rezime

ZAMENICE, PRILOZI I PREDLOZI

Strukture kao *Il suo proprietario c’è stato ammazzato dentro* “Njegov vlasnik je ubijen u njemu” ili *Mi si aprivano davanti le acque di casa* “Preda mnom su se otvarale zavičajne vode”, tj. kombinacije nenaglašene zamenice ili čestice s prilogom-predlogom kao što je *dentro*, *davanti*, *contro*, *accanto* itd., mada veoma česte u italijanskom, nisu opisane u tradicionalnim gramatikama. One su očigledno izvedene iz oblika sa složenom predloškom sintagmom: (ammazzato) *dentro ad essa*, (si aprivano) *davanti a me*. L. Rizzi, koji je prvi analizirao ovakve strukture, prikazuje ih kao rezultat “ekstrakcije” unutrašnje predloške sintagme (*ad essa*, *a me*) iz složene sintagme. U ovom radu nagoveštava se da suština ove pojave leži u kliticizaciji (svodjenju *ad essa* na *ci*, *a me* na *mi* itd.) i da je zato treba posmatrati u širem kontekstu struktura kao *Mi ci sono sdraiato* “Legao sam na njega” (od: *Mi sono sdraiato su di esso*). Medjuzavisnost zamenica i predloga, s priložima ili bez njih, ispoljava se na različite načine u svim evropskim jezicima, kao što se može pokazati upoređivanjem italijanskog sa engleskim (koji nema klitike), srpskohrvatskim (koji ima naglašene i nenaglašene zamenice, ali nema “priloge-predloge” kao italijanski), francuskim priložima tipa *dedans* i nemačkim “zameničkim priložima”.

SUI PRONOMI PERSONALI DI PRIMA E SECONDA PERSONA PLURALE IN ITALIANO

1. Nella sua fondamentale *Grammatica storica dell'italiano* Tekavčić accoglie come spiegazione delle forme pronominali italiane *noi*, *voi* una trafila che parte dalle forme nominativo-accusative latine *NŌS*, *VŌS* ed esibisce un successivo sviluppo fonetico caratteristico dei monosillabi con uscita in *-s*, ovvero */s/* → */y/*¹. La tesi di una evoluzione di */s/* in posizione finale in */y/*, nell'area che include toscano, dialetti italiani centro-meridionali e balcano-romanzo (veglioto, romeno) era già stata avanzata da Reichenkron (1939). In tale area sia parole monosillabiche che polisillabiche presenterebbero questo sviluppo. Ad esemplificare le prime sono chiamate in causa forme come rom. e it. *dai* < DAS, rom. e it. *stai* < STAS, rom. e it. *poi* < POS (< POST), it. centr. e merid. *crai* < CRAS, it. merid. *čcuy* e it. *più* < PLUS, rom. e it. merid. *trei* < TRES, oltre per l'appunto, alle forme pronominali rom., vegl. e it. *noi* < NOS e *voi* < VOS. Nei polisillabi questo sviluppo si mostrerebbe con minore evidenza, perché qui */y/* si sarebbe fusa con la vocale atona precedente, o sarebbe caduta: si pensi all'it. ant. *cante* (it. mod *canti*), tosc. sett. *canta*, rom. *cânți* < CANTAS; it. *vedi*, rom. *vezi* < VIDES, e così via².

Come si vede dagli esempi, il cambiamento fonetico avrebbe investito con una notevole regolarità classi di parole diverse: avverbi di varia natura, numerali, forme verbali (con maggiore precisione, le forme di seconda persona singolare del presente) e forme pronominali. D'altra parte, il fenomeno potrebbe esser stato operante anche nella morfologia nominale³, sebbene la questione rimanga assai controversa. Tekavčić stesso, in effetti, dopo aver ricapitolato le tesi opposte avanzate sul problema della caduta della *-s* finale e le loro diverse ripercussioni sugli esiti di desinenze verbali, nominali e di forme monosillabiche, conclude che:

Tutto sommato siamo del parere che un'instabilità della */s/* finale nella latinità orientale (meno colta di quella occidentale) sia abbastanza probabile... Non si deve dimenticare che nelle diverse realizzazioni della */s/* finale si trattava di fenomeni automatici, dettati dalla fonetica sintattica, dunque al di sotto del livel-

¹ Cfr. GSI 2, §558; della stessa opinione Lausberg 1969, I, §524.

² La problematica delle forme verbali di seconda persona singolare è trattata da Wartburg 1967, pp. 67—70 all'interno della più generale questione del mantenimento o del dileguo della *-s* finale nella Romània, Per alcune osservazioni critiche all'approccio complessivo di Wartburg al riguardo cfr. Vârvaro 1983.

³ Cfr. GSI I, pp. 155—157; GSI 2, pp. 47—53.

lo fonemico... Tali fenomeni non vengono notati, perciò possono benissimo essere esistiti nel linguaggio parlato senza che i testi ne serbino alcuna traccia. In questo contesto si possono supporre anche diverse varietà di latino, in senso sia cronologico che sociolinguistico, di modo che si può pensare anche ad una poligenesi delle desinenze italiane, la quale permetterebbe di conciliare le diverse tesi opposte⁴.

La tesi è sostenuta con la prudenza e problematica apertura sulla diacronia e sulla diastratia, che caratterizza i migliori lavori di linguistica storica. E' lecito però forse avanzare qualche dubbio sul filo che tiene insieme le diverse classi di parole che mostrerebbero il passaggio da /s/ in posizione finale a /y/. Le poche considerazioni che si avanzeranno qui riguardano le forme pronominali *noi* e *voi*.

2. Un primo ordine di problemi riguarda la distribuzione areale delle forme *noi* e *voi* rispetto alle forme di seconda persona del presente in -i, e agli esiti con perdita di /s/ finale di TRES, SEX, POS(T). Dall'esame delle carte dell'AIS (8, 1637 'che viene da noi', 8, 1607 '...ma a noi ci sgrida', 8, 1633 'voi lo troverete') risulta che il tipo 'noi', 'voi', oltre ad essere presente in tosc., e nei dialetti centro-merid. (con alcune rilevanti eccezioni, come vedremo in 3.) compare anche in aree piuttosto ampie dei dialetti sett.

In Piemonte lo ritroviamo in una vistosa zona centrale (P. 114, 124, 128, 147, 149, 153, 155, 158, 167, 169), mentre l'area occ. ha prevalentemente *nus*, *vus*. Tutti i punti occidentali della Liguria hanno il tipo 'noi', 'voi' (P. 177, 184, 185, 190, 193), mentre quelli or. esibiscono il tipo, del pari presente in altri dialetti sett., 'noi-altri'. La Lombardia mostra una vasta area con *nü*, *nóe* (altrove si ha 'noialtri'), mentre un'area cospicua tra Alto Adige e le province venete di Vicenza, Belluno e Rovereto ha *noi* e *voi* (P. 310, 311, 317, 322, 323, 325, 332, 334, 343; 'noi', 'voi' ha anche il P. 397 in Istria). I punti altoatesini 305, 312, 313 e Claut in Friuli hanno invece 'nos', come del resto un'area predominante del retorom.: il tipo 'noi', 'voi' è circoscritto ai P. 22, 31, 32, 41, 42, 53. Questo quadro, che lascia i tipi 'nos', 'vos' su aree periferiche, coincide sostanzialmente con la generalità di attestazione del tipo 'noi', 'voi' nei testi antichi di area it. sett. (cfr. Monaci 1955, p. 640, §450).

Se ora proviamo a far corrispondere questa distribuzione areale con quelle, rispettivamente, dei numerali esiti di TRES e SEX e con l'esito di POS(T) vedremo che la sovrapposizione di forme senza -s e di forme con -s è tutt'altro che perfetta. In linea di principio ci aspetteremmo che le aree con 'noi', 'voi', debbano avere anche 'sei', *trey* o *tre*, e *poi* mentre le aree con 'nos' e 'vos' debbano avere forme corrispondenti con la -s finale. Ciò che vediamo nei fatti è un certo grado di indipendenza delle isoglosse, in buona misura in rapporto alla singola parola. Da AIS 2, 286 'cinque, sei' risulta che molti in punti in cui si ha il tipo 'noi', 'voi', si riscontra invece il tipo 'ses': si tratta di tutti i punti retorom. e piem. già menzionati (meno il P. 169,

⁴ GSI I, p. 157.

che ha in effetti *séy*). Dei cinque punti liguri con il tipo *noi*, *voi*, tre (P. 190, 193 e 185) hanno *séy*, mentre gli altri due (P. 177, 184) hanno *séze*. Dove la correlazione tra *noi*, *voi* e *sei* è invece perfetta è nell'area alto-atesina e in quella veneta. D'altra parte, se la grande maggioranza dei punti con *nos*, *vos*, esibisce la correlazione con *ses*, non mancano anche qui le eccezioni: il P. 318, con *noa*, *voa*, ha però *sís*. Diverso è il quadro che si delinea per la correlazione con la distribuzione delle forme di *tre*. Qui tutti i punti sett. con *noi*, *voi* hanno effettivamente forme con caduta della -s finale. Inoltre, tutti i punti retorom. con *nos*, *vos*, hanno forme con conservazione di -s finale. Tuttavia i punti piem. corrispondenti non hanno una correlazione così compatta (il P. 161, ad esempio, ha *tre*), e nell'area veneta e alto-atesina nessun punto con *nos*, *vos* ha forme di *tre* con mantenimento di -s finale.

Molto difficile è ricavare una qualche prova dalla distribuzione delle forme di *poi*: la carta dell' AIS 2, 262, infatti, permette di rilevare che buona parte del Veneto e del Friuli ha *dopo* come tipo lessicale, e così pure la Lombardia in una vasta area centrale; il retorom. è rappresentato prevalentemente con il tipo *alura*, *poi* è generalmente tosc. e prevalentemente piem. ed emil. Nessuna forma con conservazione di -s è esibita nell'area italiana (fanno eccezione, naturalmente, i punti sardi 954, 955, 957, 973, con i tipi, che aprirebbero un altro fronte di discussione, *pusti*, *appustis*). In altri termini, dunque, tutti i punti sett. con *nos*, *vos* che esibiscono continuatori di POS(T) non hanno per tali esiti il mantenimento di -s finale⁵. Si può dunque mettere in discussione la fondatezza dell'utilizzazione delle forme *poi* per dimostrare la trafila /s/ finale → /y/, tanto più che i dial. centro-merid. hanno anch'essi prevalentemente il tipo *dopo*.

Ma veniamo all'esame della correlazione con le forme verbali della seconda persona del presente. Uno sguardo alla carta 8, 1683, dell' AIS, con la coniugazione del presente di verbi in -are, mostra per i punti lig., piem. e retorom. con *noi*, *voi* una correlazione esatta con forme verbali che hanno perduto -s finale. Il dato è di maggior interesse per l'area piem. e retorom., che per converso mostra altrove forme con mantenimento di -s finale (in area retorom. questo tipo è prevalente, in area piem. compare ai P. 160, 161, entrambi con *nos*, *vos*), mentre nessun punto della Liguria (come, del resto, nessun punto della Lombardia) ha forme siffatte. Si sbaglierebbe comunque a credere che questa correlazione sia generalmente perfetta. Intanto, il P. 123, con *nos*, *vos*, ha però *lave*. Ancora più massiccia è l'asimmetria dell'area alto-atesina e veneta, dove i P. 310, 311, 322, 323, 332, con *noi*, *voi* hanno forme del tipo *te laves*. Bisogna rilevare inoltre che il P. 337 accanto a *nos*, *vos* esibisce *te lava*. Un quadro non dissimile è offerto anche da AIS 8, 1537 *Hai cucito bene*, i cui elementi di differenziazione riguardano la comparsa di forme in -s del verbo *avere* anche al P. 155 e al P. 317, entrambi con *noi*, *voi*⁶.

⁵ In verità i casi al riguardo finiscono con l'essere pochi: possiamo menzionare i punti piem. 123, 160, 161, che hanno rispettivamente *pà*, *püey*, *pé*.

⁶ Da AIS 8, 1683 il P. 155 risulta avere *te lave*, mentre per il P. 317 non si ha rilevazione.

Che cosa si può arguire da questa situazione? Certo, nessuno potrebbe pensare, in tempi così lontani dalla fede nella ineccepibilità delle leggi fonetiche, che le isoglosse dei vari tipi esaminati coincidano perfettamente. Una casistica, diciamo così, da "ventaglio"⁷ di per sé sarebbe del tutto normale, tanto più che il supposto cambiamento fonetico potrebbe avere operato con tempi diversi nelle diverse classi di parole. Ad esempio, è possibile che l'asimmetria vistosa riscontrata tra i punti altoatesini e veneti con il tipo *te laves*¹ e il tipo *noi*¹, *voi*¹ sia dovuta ad una resistenza al fenomeno, offerta dal paradigma verbale. D'altra parte, la portata di questa considerazione viene ridimensionata dalla compattezza del tipo *ses*¹ nelle aree nord-occ. Anche l'ipotesi di un'ondata italianizzante che avrebbe colpito le aree dialettali sett., portando il tipo *noi*¹, *voi*¹ laddove in altre voci si conserverebbe la -s finale, urta contro la difficoltà che nelle aree settentrionali le forme pronominali *noi*, *voi* sono, come si è già detto, di antica attestazione. E a questo riguardo è da tenere in conto anche la natura assai conservativa delle classi di parole chiamate in causa: pronomi personali, numerali, oltre ad un frammento di paradigma morfologico.

Sembra chiaro, insomma, che l'esiguo insieme di esempi su cui è stata costruita la tesi del passaggio di /s/ finale a /y/ si presta meglio a ricostruzioni di singole storie di parole o di forme, che non a dimostrazioni di regolarità fonetiche. È vero che oscillazioni areali furono ammesse anche da studiosi come Lausberg, che accettavano il mutamento fonetico in questione⁸. Ma se si esclude il ricorso ad un modello di legge fonetica, pur nelle sue irregolarità, converrà pensare proprio a un modello dinamico di differenziazione diacronica, diatopica e forse diastratica, secondo il suggerimento di Tekavčić, in cui peraltro il conformarsi di singole voci o membri di un paradigma morfologico alla "tendenza" fonetica /s/ finale → /y/ rimarrebbe da dimostrare caso per caso.

3. In verità, l'osservazione di dati diatopici e diacronici sulle forme dei pronomi di prima e seconda persona plurale, concernenti il sardo e le aree it. merid., fornisce indizi che non solo rafforzano la conclusione precedente, ma fanno intravedere una possibile spiegazione diversa di tali forme. Si tratta dell'ipotesi che queste derivino dalle forme dativali NOBIS, VOBIS, avanzata già da Rohlf, con qualche cautela⁹.

Per quanto riguarda il sardo, da AIS 4, 660¹ ci leviamo¹ la distribuzione delle forme soggettive toniche del pronome di prima persona plurale¹⁰ mostra il tipo *nos*¹ in un'area che include Baunei, Desulo, Laconi, Mogoro, Escalapluno e Villacidro, mentre un sottile corridoio individuato da Fonni e Dorgali ad est e da Santu

⁷ Situazioni di "ventaglio" di isoglosse sono state largamente studiate in varie aree dialettologiche europee: per un esame riassuntivo cfr. Chambers e Trudgill (1980), cap. 7.

⁸ Lausberg discuteva infatti il caso dell'area prov. e guasc. e di quella it. sett., notando al riguardo "una oscillazione tra mantenimento della -s e sua trasformazione in -i (con relativa caduta)": cfr. Lausberg 1969, I, §539.

⁹ Cfr. Rohlf, §308 (p. 431, n. 2).

¹⁰ In vari dialetti sardi nella costruzione esaminata compare infatti, oltre al riflessivo, il pronome soggetto.

Lussurgiu e Milis ad ovest, ha *nois*, evidente sviluppo di NOBIS¹¹. La compresenza in sardo di esiti dativali ed esiti nominativo-accusativi non interessa soltanto le forme con funzione di soggetto; una distribuzione analoga ritroviamo infatti nella carta 8, 1607 "...ma a noi ci sgrida" per forme toniche con funzione di oggetto obliquo (in realtà si tratta del cosiddetto "accusativo preposizionale") o di oggetto diretto: a Nuoro e Milis abbiamo infatti il tipo "a nois" + V, a Dorgali "nois" + V, mentre negli altri punti prima menzionati è massicciamente diffuso il tipo "a nos" + V. Entrambe le carte dell'AIS in questione permettono inoltre di vedere che nel sardo, laddove per le forme toniche sia soggettive che oblique si è determinata una utilizzazione diatopicamente differenziata di un tipo dativale e di un tipo nominativo-accusativo, per le forme oblique atone invece si è avuta una specializzazione esclusiva del tipo nominativo-accusativo: valga come esempio il nuorese *ma a nōizⁱ noz yūbilata* (AIS 8, 1606, P. 937). Ora, questo sviluppo differenziato di pronomi tonici che continuano il dativo e pronomi atoni che continuano il nominativo-accusativo, esibito da una zona molto conservativa del sardo come il nuorese e il corridoio Fonni-Milis, si conforma ad un più generale trattamento romanzo differenziato dei pronomi personali tonici ed atoni (si ritornerà su questo problema in 4.). Ad uguali considerazioni induce l'esame delle forme di seconda persona plurale, *vois* / *vos* toniche, *vos* atone (cfr. AIS 4, 661).

Rivolgiamo ora uno sguardo ai dial. centro-merid. Qui sono dei relitti isolati ad attrarre la nostra attenzione: a Nemi, nel Lazio troviamo *ma a nnōva še strilla*, e a Verbicaro, in Calabria sett., *a nnūβ^a nn² grīδ^a* (AIS 8, 1607), evidenti esiti di NOBIS¹². Sempre a Verbicaro, AIS 4, 661 'se voi vi levate' registra come forma tonica *vuβ^a*, mentre AIS 8, 1633 dà la forma *vōa* per Nemi. E' possibile che le forme cal. *nū²*, *nūe*, *vūa*, *vūe* (cfr. rispettivamente AIS 8, 1607, P. 762, 761, 771 e AIS 8, 1633, P. 762, 771) siano da spiegare con la stessa trafila trasparente per Nemi e per Verbicaro (ma cfr. Rohlfs, § 144, che considera il cal. sett. *nōa* come esito di *-e* in iato dopo altra vocale (*nūa* da *nūe* si inserirebbe in una serie di alternanze *tria*/*trie*, *sia*/*sie*, *pua*/*pue*). Del resto, bisognerà tener in conto anche forme come umbro *nōe* (cfr. AIS 8, 1607, P. 574, 583) che, a prima vista affini a quelle cal., potrebbero in realtà essere ricondotte ad una trafila diversa, ovvero l'inserzione di una *-e* paragogica in posizione finale di parola, caratteristica di aree italiane centrali (cfr. Rohlfs, § 335)¹³. Non prive di interesse sono anche le forme toniche pugl., *a nnēw* (raccolta a Ruvo da AIS 8, 1607), *a nnōw²* (raccolta ad Alberobello da AIS, loc. cit.), *nnāwy²* (raccolta a Vico del Gargano da AIS, loc. cit.); *vāwy²* (Vico del Gargano, AIS 8, 1633; cfr. anche AIS 4, 661), *bbyóγ²* (Gallo, AIS 4, 661), *vōw²* (Canosa di Puglia, AIS, 4, 661), *vāwy²* (Spinazzola, AIS, 8, 1633). Benché ci sia il sospetto che le forme in questione siano dovute all' inserzione di un fono consonantico di transizione tra

¹¹ I P. 916, 922, hanno la forma italiana *noi*, il P. 963 *voialtri*.

¹² Sulla derivazione delle forme sarde *nois*, *vois* da NOBIS, VOBIS cfr. Meyer-Lübke Gramm. II, § 75; Wagner 1938—39, p. 115; Pittau 1972, p. 81. Per la situazione moderna cfr. inoltre Blasco Ferrer 1984, p. 95.

¹³ Cfr. anche *nūa*, *vūa* al P. 318 di AIS (8, 1607; 8, 1633). *vōe* è variante registrata per il tosc. ant. (cfr. Monaci, Glossario, § 455), *vōie* per l'umbro ant. (cfr. Monaci, loc. cit.).

due vocali (fenomeno largamente documentato in varie aree italiane; cfr. Rohlfs, §339), non è tuttavia escludibile che si tratti di sviluppi dei dativi NOBIS, VOBIS (la forma rubastina potrebbe far pensare ad un tipo *NEBE, analogo alle forme *MIBE, TIBE¹⁴, postulabili alla base di un tipo variamente diffuso nella Romania¹⁵. Analoghe considerazioni possono valere per le forme *ne^uwə*, *véw^əwə*, raccolte da AIS 8, 1607, 8, 1633, 4, 661 a Scanno.

Ciò che rende meno probabile questa seconda ipotesi, a parte difficoltà di natura fonetica¹⁶, è che forme come *vebe* e *bobe* sono effettivamente attestate nel Primo Placito di Teano (cfr. Monaci 3, II: "...kella terra per kelle fini q*i* *bobe* mostrai"), e nel Ritmo Cassinese (cfr. Monaci 25, 11: "por *vebe* luminaria factio"), sia pure in funzione di obliqui. Ora, il dativo dei pronomi di prima e seconda persona plurale è ben documentato nella funzione obliqua anche nel Codice Diplomatico Longobardo: 713—714, Lucca: "et umquam ullo tempore ad *nouis* retragendum est ad alia eccl(esia) aut ad alium sacerdotem quod ad *nouis* offertum est" (CDL I, p. 45, r. 13—14); 723, Lucca: "...*nouis* mercedem adcriscat" (CDL I, p. 113, r. 17-p. 114, r. 1); 736, Toscanella: "ubi *nouis* opum fueri" (CDL I, p. 180, r. 14); 740, Sibiano (Bergamo?): "tu Stauelis *nobis* pretio deueas dare" (CDL I, p. 218, r. 11); 738, Massa: "et ipsa terras *bobis* q(ui) s(upra) emtoris coram testibus tradedimus" (CDL I, p. 207, r. 13—14).

Per la verità, nelle carte del Codice è ben conservata la distinzione delle forme nominativo-accusative e dative: la prime sono usate in funzione di soggetto di una principale e di soggetto di una subordinata oggettiva, nonché di oggetto diretto¹⁷. Del pari, in diverse carte troviamo sintagmi come *ad nos*, non di rado in variazione con *nobis*. Le forme dative compaiono invece spesso in funzione di oggetto indiretto. Tuttavia il sistema presenta già delle crepe: non di rado si possono rinvenire costruzioni in cui *nouis* ha chiaramente un valore atrofizzato, come negli esempi di provenienza lucchese, dove la forma si combina con *ad*. L'uso in combinazione con *de*, come in "et si quis de *nouis*, quod abse, subtrahere uolueret uel p(ro)prio defendere, uacuu*s* et enan*s* exinde exeat" (713—714, Lucca [CDL I, p. 45, r. 20—21], piuttosto che al mantenimento della vecchia distinzione di un ablativo, farebbe pensare ad una incipiente generalizzazione della forma come pronomi tonico in funzione obliqua.

¹⁴ La forma *tibe* è in effetti documentata a Roma: cfr. CIL I, 33, 5, ma con valore dativale.

¹⁵ Cfr. le forme leonesi ant. *mibe*, *miue*, *tibe*, *tiue*, mozarabico *myb*, *tyb* (cfr. Menéndez Pidal 1956, pp. 340—341) e le forme *meve*, *teve* dei dialetti it. centro-merid. (cfr. D'Ovidio 1905, p. 58; Rohlfs, §442).

¹⁶ A quest'ultima spiegazione si opporrebbe il fatto che -w- è meno comunemente un fono di transizione (potrebbe però trattarsi di uno sviluppo secondario da -v-?), mentre il passaggio di una -v- intervocalica primaria a -w-, specie dopo vocale posteriore, è documentato almeno per l'area abruzz. (cfr. Rohlfs, §215). Converrà poi distinguere le forme di Ruvo e di Alberobello, senza -y-, da quella di Vico, che presenta invece tale segmento.

¹⁷ Cfr. 736, Toscanella "si *nos* Maus pr(es)b(ite)r et abbas uel posteris nostris bouis aliqua sup(er)inpu-nere uoluerimus" (CDL I, p. 180, r. 22); "dignum est *nus* hautare in monasterio" (CDL I, p. 44, r. 18—19).

E in effetti, a conferma che la trafila seguita sia stata proprio questa, abbiamo le forme oblique toniche del tosc. ant. *noi, voi*: “Descrezione / arbitro, poder, cor, senno e vertute / *noi* fue dato in salute” [Guittone], “Per grazia fà *noi* grazia che disvele / a lui la bocca tua” [Dante, Purg. 31, 136]: cfr. GDLI 11, p. 500b, con ulteriori dati; per *voi* cfr. Rohlf, §441). Gli esempi a nostra disposizione riguardano tutti degli oggetti indiretti, il che può far ritenere che si tratti di una vera e propria pietrificazione del dativo (come del resto nell’uso assoluto in funzione di oggetto indiretto delle forme dativali *lui* < ILLUI, *lei* < *ILLAEI¹⁸), un fenomeno conservativo dunque. Ciò non è in contraddizione con l’ipotesi precedentemente avanzata di una generalizzazione, innovativa: le forme tosc. ant. *noi, voi* con funzione di oggetto indiretto forniscono un interessante indizio sulla etimologia del pronome di prima persona plurale. Possiamo quindi pensare che il valore originariamente dativale si sia generalizzato dapprima ad altre funzioni oblique (sarebbe questo lo stadio rappresentato ancora dalle carte tosc. e it. sett. dell’VII sec.) e in seguito alla stessa funzione di soggetto. E’ possibile che sia proprio questa fase quella attestata dalle forme dialettali pugl. e abruzz.

Per una comprensione della dinamica del processo, ad ogni modo, sembra particolarmente interessante un dato segnalato da Jennings nel suo studio del Cartulario de San Vicente de Oviedo. In queste carte l’uso di *nobis* per *nos* e di *vobis* per *vos* è comune (cfr. “unde *vobis* abeatis tolerationem et subsidium vos et qui in vita sancta perseveraverint, et *nobis* mercedem copiosam ante Deum¹⁹), e ciò, secondo Jennings, “seems to be due to the desire to furnish a more emphatic form²⁰. D’altra parte, come è noto, l’area iberorom. ha lasciato questa competizione di forme a livello sotterraneo, di mera oscillazione di *parole*; in altri termini ha operato una selezione a livello sistemico a vantaggio delle forme nominativo-accusative per la codificazione di tutte le funzioni grammaticali.

4. La trafila per cui un pronome tonico obliquo è venuto ad assumere funzioni caratteristiche di soggetto (o di quasi-soggetto) è tutt’altro che eccezionale nel panorama romanzo, anche a livello sistemico. A parte fenomeni più peculiari di pronomi di prima e seconda persona singolare in funzione di “topic”, tipici del gallorom. e dei dialetti it. sett. (cfr. fr. *moi, je pense...*, ven. *ti te canti*), abbiamo il caso dell’it. *lui, lei, loro* che lentamente in diacronia sono venuti a soppiantare le forme *egli, ella, loro*²¹, e di *cui* (quest’ultimo limitato ai dial. it. merid. estremi). Una trafila analoga si ha del pari nella vistosa estensione di *tini* per *tu* in aromeno e nella sostituzione, meno generalizzata della precedente, di *mini* a *eu* nella stessa area linguistica²². Una generalizzazione da obliquo a caso che può codificare anche la relazione di soggetto si ha inoltre negli sviluppi del pronome relativo nella parte occ. della Romania:

¹⁸ Cfr. Rohlf, §441.

¹⁹ Jennings 1940, p. 108.

²⁰ Jennings 1940, loc. cit.

²¹ Il fenomeno era già incipiente in it. ant.: cfr. D’Achille 1990, cap. 6, con ricca documentazione.

²² Cfr. Caragiu Marioteanu et alii 1977, pp. 183—184. Meyer-Lübke, Gramm., III, §56 cita un fenomeno analogo per l’area linguistica sett. del macedo-romeno.

cfr. sp. *quien*, port. *quem*, maiorch. *kin*²³. Le stesse considerazioni valgono per la forma del pronome relativo e interrogativo del rom. *cine*.

Certo, un confronto con le altre aree della Romània, in merito agli sviluppi dei pronomi di prima e seconda persona plurale, si impone. Non si può fare a meno di notare, al riguardo, che gallorom., iberorom. e parte del retorom. hanno uniformato il paradigma sia delle forme toniche che di quelle atone sugli antichi nominativi-accusativi NŌS, VŌS. Il quadro offerto dall'area it. e romena è comunque più variegato, in quanto presenta una differenziazione tra paradigma delle forme toniche e paradigma delle forme atone. Per queste ultime, in particolare, l'area it. esibisce, oltre a fenomeni di riduzione o erosione, tipici della situazione di atonicità (cfr. le forme tosc. ant. *no*, *vo*), anche fenomeni di suppletivismo: è questo il caso del *ce*, *ci* < *HĪCCE, mentre più controversa è la trafila di *ne*, forma obliqua atona di prima persona plurale, ampiamente diffusa nel Meridione d'Italia²⁴.

Il paradigma tonico del romeno merita qualche considerazione a parte: come per gli altri pronomi personali, infatti, il romeno conserva una polimorfia differenziata a seconda delle funzioni: per il soggetto, il possessivo dopo *de*, l'oggetto (dopo *pe*) si ha *noi*, *voi*, per l'oggetto indiretto *noua*, *voua*, forme, queste ultime, riconducibili rispettivamente a NOBĪS, VOBĪS²⁵. In special modo cruciali sono le forme *noi*, *voi*, la cui spiegazione se non compromette in linea di principio l'ipotesi più generale sin qui delineata (degli omofoni potrebbero essere in aree diverse il punto di arrivo di forme di partenza diverse), certo la condiziona seriamente. Anche ammettendo, ad ogni modo, che le forme romene *noi*, *voi* siano esiti di NŌS, VŌS, non è detto che la spiegazione della -i finale sia necessariamente la trafila /s/ → /y/. Si è infatti ipotizzato al riguardo che -i sia analogica sulla flessione sostantivale²⁶. Si potrebbero avanzare poi altre considerazioni sotto il profilo morfosintattico, benché queste non sembrino decisive. Un criterio da seguire sarebbe la ricerca di simmetrie in altri punti del paradigma dei pronomi personali. tale simmetria in effetti non sussiste: ai nominativi *eu*, *tu* corrispondono, rispettivamente, i genitivi *de mine*, *de tine*, i dativi *mie*, *tie*, gli accusativi *pe mine*, *pe tine*, dove *mine*, *tine* sono presumibilmente forme accusative con epitesi di *ne*²⁷. Tuttavia, a meno di non pensare a meccanismi analogici assolutamente livellatori che avrebbero agito nella formazione del paradigma morfologico romeno, questo dato non può costituire un argomento pro-

²³ Cfr. Meyer-Lübke Gramm., II, § 107.

²⁴ Meyer-Lübke Gramm., II, § 82 pensava ad uno sviluppo da INDE; idem, loc. cit. sostiene che it. *ne* non è confrontabile al rum. *ne*: la prima forma sarebbe, per l'appunto, un esito di INDE, mentre la seconda una forma ridotta del pronome personale. Di parere diverso Vârvaro 1979, il quale ritiene che nei dialetti it. merid. *ne* sia l'esito di NOS.

²⁵ Così Rosetti 1968, p. 145; Lausberg 1969, II, p. 103. La tesi era già stata avanzata da Miklosich 1881—82, Vok. II, 39, 44, 49 e D'Ovidio 1905, p. 56 l'aveva accolta. Miklosich, loc. cit., pensava ad una base NOBĪS (< NOBĪS) (che attraverso un intermedio *nove* avrebbe dato la forma in questione). Della stessa idea era Grandgent 1914, p. 209, secondo cui il fenomeno avrebbe riguardato l'intera area romanza.

²⁶ Cfr. Rosetti 1968, p. 155.

²⁷ Tali forme si ritrovano anche altrove nella Romània: cfr. nap. *men* e *ten*, laziale *mine* e *tine* (cfr. Rohlf, § 441).

bante a favore della tesi che *noi*, *voi* rappresentino sviluppi di NOS, VOS. Resta in definitiva, anche per il romeno, il dubbio che le forme in questione non si spieghino a partire dalle forme nominativo-accusative latine, attraverso il passaggio di /s/ finale a /y/.

In base a quanto si è detto sinora sembra emergere un quadro piuttosto sfaccettato e problematico che, se non consente di ribaltare la spiegazione tradizionale, in qualche modo dà fondamento a dei dubbi su un trattamento della questione di stampo neogrammaticale. E' possibile che proprio l'ottica "variazionistica", acutamente prospettata da Tekavčić, permetta di delineare un modello che renda conto in modo più soddisfacente della complessità dei dati.

In effetti, lo sviluppo del tipo «noi», «voi» sembra aver seguito trafilè non necessariamente uniformi. L'apparente omogeneità della situazione it. moderna potrebbe essere stata il punto di arrivo di dinamiche multiple, forse variabili da area ad area. Senza escludere che in alcune zone *noi*, *voi* possa essere l'esito di NOS, VOS, con passaggio di /s/ finale a /y/ (la possibilità, ma niente più della possibilità, di un tale fenomeno operante su alcuni territori romanzi non si può negare, persino per quelle aree merid. per le quali si postula una trafila diversa), bisogna però tenere in conto che, sia in diacronia che in sincronia, le aree it. merid. esibiscono forme giustificabili piuttosto come esiti di NOBĪS, VOBĪS, secondo una tendenza che compare anche altrove nella Romània, e che contrappone le antiche forme dativali, toniche, alle forme nominativo-accusative, forse caratterizzate da un minore grado di tonicità. Particolarmente interessante, dal nostro punto di vista, è il fatto che la tendenza in questione abbia seguito traiettorie diverse: in alcuni dialetti sardi, essa si è stabilizzata dando luogo ad un vero e proprio frammento di paradigma morfologico differenziato, mentre in area iberica è rimasta allo stadio di fluttuazione e poi è scomparsa. Le forme cal., pugl. e abruzz. menzionate in 3., e forse le forme *noi*, *voi* dei dial. it. centr., del tosc. e dei dial. sett., potrebbero esser dovute alla stessa tendenza, con una ulteriore diversificazione di traiettoria, sia rispetto all'area sarda che a quella iberica, in rapporto all'erosione delle forme atone e/o alla loro sostituzione con un paradigma suppletivo.

BIBLIOGRAFIA

- AIS., K. Jaberg, J. Jud, *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, Zofingen, 1928—1940.
- Blasco Ferrer, E., 1984: *Storia linguistica della Sardegna*, Tübingen.
- Caragiu Marioțeanu, M. et alii, 1977: *Dialectologie româna*, București.
- Chambers, J.K., Trudgill, P., 1980: *Dialectology*, Cambridge, ed. it. a cura di A. Vàrvaro, *Dialettologia*, Bologna, 1987.
- CDL, *Codice diplomatico longobardo*, voll. I—II, a cura di L. Schiaparelli, Roma, 1929—1933.
- D'Achille, P., 1990: *Sintassi del parlato e tradizione scritta della lingua italiana*, Roma.

- D'Ovidio, F., 1905: *Ricerche sui personali e possessivi neolatini* "AGI" 9, pp. 25—101.
- GDLI, S. Battaglia, *Grande Dizionario della Lingua Italiana*, Torino, 1961 ss.
- Grandgent, *An Introduction to Vulgar Latin*, Boston 1907, trad. it. *Introduzione allo studio del latino volgare*, Milano, 1914.
- GSI, P. Tekavčić, *Grammatica storica dell'italiano*, 3 voll., Bologna, 1980.
- Jennings, A.C., 1940: *A Linguistic Study of the Cartulario de San Vincente de Ovideo*, New York.
- Lausberg, H., 1969: *Romanische Sprachwissenschaft*, 2 Bnde, Berlin, trad. it. *Linguistica romanza*, 2 voll., Milano, 1971.
- Menéndez Pidal, R., 1956: *Orígenes del español*, Madrid, 1956.
- Meyer-Lübke, Gramm.: W. Meyer-Lübke, *Grammatik der romanischen Sprachen*, 4 Bnde, Leipzig, 1890—1902.
- Miklosich, Fr., 1881—82: *Beiträge zur Lautlehre der rumunischen [sic] Dialekte*, Sitz. Akad. Wien, 98, (1881), pp. 519—550; 99, (1881), pp. 5—74; 100 (1882), pp. 229—304; 101 (1882), pp. 3—94; 102 (1882), pp. 3—74.
- Monaci, E., 1955: *Crestomazia italiana dei primi secoli*, Roma-Napoli-Città di Castello, 1955.
- Pittau, M., 1972: *Grammatica del sardo nuorese*, Bologna.
- Reichenkron, G., 1939: *Beiträge zur romanischen Lautlehre*, Jena-Leipzig.
- Rohlf, G., *Historische Grammatik der italienischen Sprache*, Bern, 1949—1954, trad. it. *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*, 3 voll., Torino, 1966 ss.
- Rosetti, A., 1968: *Istoria limbii române*, București.
- Vàrvaro, A., 1979: *Capitoli per la storia linguistica dell'Italia meridionale e della Sicilia*, I: *Gli esiti di "-nd", "-mb", "Medioevo Romanzo"*, 6, 2—3, pp. 189—206.
- Vàrvaro, A., 1983: *Sui modelli della storia linguistica: caduta o conservazione di -s in Lucania*, in *Problemi linguistici del mondo alpino*, Napoli, pp. 138—148; anche in idem, *La parola nel tempo*, Bologna, 1984, pp. 117—125.
- Wagner, M.-L., 1938—39: *Flessione nominale e verbale del sardo antico e moderno*, "Italia Dialettale", XIV, pp. 93—170; XV, pp. 1—29.
- Wartburg, W. von, 1967: *La fragmentation linguistique de la Romania*, Paris, trad. it. *La frammentazione linguistica della Romania*, Roma, 1980.

Študija načena zapleteni fonomorfološki problem: *noi, voi*, italijanski obliki osebnih zaimkov za 1. in 2. os. mn., ki funkcionalno nadaljujeta lat. NOS, VOS, kažeta nepričakovano glasovno podobo. Če gre za fonetični razvoj, torej za prehod S>i, je treba imeti pred očmi, da pojav ni omejen na zaimke. Najdemo ga pri glagolu, DAS, STAS, it. *dai, stai*, (redko) tudi pri kakem prislovu, POST > *POS > *poi*, CRAS> južnoit. *krai*, PLUS > južnoit. *kkuy*, tudi pri števniku TRES > južnoit. *trei*.

Avtorica jemlje za izhodišče tezo jubilanta (gl. njegovo *Grammatica storica dell'italiano*, 2. izd., 1980, 206 in sl., 558). Tekavčić zastopa tezo o fonetičnem razvoju, S>i, dopušča pa tudi drugačne razlage za ta fenomen, ki je značilen za t.i. vzhodno Romanijo. Avtorica študije z vso potrebno previdnostjo opozarja na možnost, da bi it. oblike vendar nadaljevala lat. dativ NOBIS, VOBIS. Opira se na obširno dokumentacijo iz jezikovnega atlasa AIS (nemški romanist Rohlf je bil eksplorator za vso južno Italijo) in ravno gradivo iz južne Italije, se ji zdi, daje nekaj več verjetnosti razlagi iz latinskih dativov. Enako velja za romunščino; vé pa se, da večjejo romunščino, dedinjo vzhodne latinščine, močne izogljose z govori na zahodni obali Jadrana. Avtorica navaja, za nas posebej zanimivo, da je problem za romunščino načel že Miklosich, Beiträge zur Lautlehre der rumunische Dialekte, 1882—82: za vir rom. *noua, voua* (indirektni objekt) ima oblike latinskega dativa.

IL CONCETTO DI *STORIA DELLA LINGUA* NELL'OPERA GRAMMATICALE DI **BENEDETTO BUOMMATTEI**

Che la *storia della lingua* sia una disciplina linguistica di data recente, fondata nell'800, soprattutto grazie alle ricerche pionieristiche di insigni filologi tedeschi, è un'opinione comunemente accettata, ed essa è probabilmente anche giustificata attraverso la classificazione datane di **disciplina**. A questo dato di fatto si deve senz'altro l'opinione altrettanto estesa che prima dell'800 non esistesse il concetto di linguistica diacronica o cambiamento linguistico in senso scientifico, come pure quella non meno erronea che la linguistica, come scienza, sia stata fondata solo nell'800.

Nonostante il crescente interesse degli ultimi decenni per la storia della linguistica, il riconoscimento di radici più remote della linguistica e della storia della lingua non è ancora diventato comune nell'ambiente dei linguisti moderni. Infatti, anche prima di Bopp e Diez (per la storia della lingua) e di De Saussure (per la linguistica), si sono svolte delle attività linguistiche non trascurabili: anzi, molti concetti della linguistica moderna, ritenuti di data recente, risalgono a studiosi dei secoli passati, e per capire a fondo le implicazioni di tali concetti, bisogna studiarli nella prospettiva storica. Quindi, i pochi studiosi che si occupano di storia della linguistica hanno un importante messaggio da trasmettere ai linguisti di oggi.

Già nel Rinascimento la nozione di cambiamento linguistico era oggetto di riflessioni linguistiche, come hanno dimostrato tra l'altro Hall (1936), Faithfull (1962) e Simone (1976). Ma a parte le eccezioni di queste ricerche, gli studi sui lavori grammaticali del Rinascimento si rivolgono piuttosto all'aspetto filologico della **questione della lingua** (Simone, 1976, 302).

Se ho scelto di trattare tale problematica a partire dall'opera di **Benedetto Buommattei**, non è, come si potrebbe supporre, perché essa segni rinnovamenti eccezionali nel modo di considerare la storia della lingua rispetto alla tradizione precedente o rispetto agli studiosi contemporanei. Studiata sotto questo aspetto, il Buommattei — che per altri versi rivela veri pregi di progressista nel campo della grammatica (scienziato contemporaneo, anche spiritualmente, di Galilei) — risulta piuttosto tradizionale, a parte singoli dettagli, come vedremo oltre. Sono invece la chiarezza con cui il Buommattei espone le sue idee, nonché il periodo postrinascimentale e l'ambiente della "nuova scienza", a renderlo idoneo come punto di partenza.

Con il procedimento scelto vorrei inoltre ribadire la necessità di studiare il contributo del singolo linguista (o scienziato in genere) non come fenomeno isolato, il che può indurre a non ben fondate conclusioni intorno alla sua originalità, ma visto in relazione alla tradizione di cui fa parte, da cui dipende il suo atteggiamento e su cui si costruisce il suo universo.

Benedetto Buommattei (1581—1647), scienziato, “pubblico lettore della lingua toscana nello studio pisano e fiorentino“, segretario dell’Accademia della Crusca, insigne teologo ecc., è autore dell’opera linguistica e grammaticale *Della lingua toscana*, Vol. I—II. Il primo volume, che fu pubblicato nel 1623, è quello più importante in senso teorico, in quanto espone le idee del Buommattei sulla linguistica generale, basate su principi razionalistici e universalistici. Da notare che questo lavoro precede di quasi 40 anni quello più famoso di Arnaut e Lancelot, *Grammaire générale et raisonnée*, Paris, 1660. Il secondo volume, che applica le idee generali alla lingua toscana, esce nel 1643. Nello stesso anno di pubblicazione del primo volume, Benedetto Buommattei “recita pubblicamente nell’Accademia Fiorentina“ un discorso intitolato *Delle lodi della lingua toscana*. Questo discorso è compreso nella 6.a edizione dell’opera grammaticale del 1807 (v. la bibliografia), alle pp. 541—568. È soprattutto quest’ultimo testo che fornisce la base per la seguente esposizione, completata secondo il bisogno con brani tratti dal Vol. I, 1623.

Il titolo del discorso annuncia con la parola **lodi** un argomento centrale nelle riflessioni linguistiche del dibattito corrente: la questione del **prestigio** di una data lingua. Il Buommattei era un fervente propugnatore della lingua toscana, e tutto il discorso è una ponderata argomentazione in favore del prestigio, ossia della nobiltà o dignità, della lingua toscana **contemporanea**.

Partendo dal suo obiettivo principale, e cioè di dimostrare la dignità della lingua toscana, il Buommattei distingue i fattori che possono conferire prestigio alla lingua in due tipi: 1) **fattori esterni e comuni** (origine, uso da parte del popolo e da parte degli scrittori, condizioni climatiche e posizione geografica); 2) **proprietà particolari e interne** (in termini moderni: funzionalità della struttura linguistica), adoperando una terminologia che corrisponde a quella odierna: **‘external’, ‘internal history’/ ‘Externe’, ‘Interne Sprachgeschichte’**.

Tra i fattori esterni viene considerata prima di tutto l’**origine**. Già l’idea di riflettere sull’origine implica un approccio **storico** allo studio della lingua. Dell’origine dell’**italiano** si era discusso già dall’Umanesimo, periodo in cui era cominciato a farsi più insistente il bisogno di considerare l’italiano come **una lingua** per sé, indipendente, soprattutto per giustificare il suo uso scritto per lavori letterari e filosofici, e non come una specie di **registro informale del latino** (Skytte, 1990, p. 270). Nel Medioevo il latino, probabilmente, veniva considerato come **la lingua** (e così anche **grammatica** equivaleva a ‘latino’).

Non può sorprendere nel caso dell'italiano che il latino normalmente venisse supposto come lingua d'origine: infatti, le prime discussioni (e qui prescindiamo dal *De vulgari Eloquentia* di Dante, che non era noto ai contemporanei) intorno all'origine (Tavoni, 1986) vertevano sulla questione di **quale** latino. Ma con la crescente conoscenza di altre lingue (nel '400 si era cominciati a studiare il greco, nel '500 l'ebraico e l'arabo, e con le scoperte geografiche ci si doveva rendere conto dell'esistenza di numerose lingue esotiche) apparirono nuove teorie, come quella, di ispirazione teologica, sull'origine ebraica non solo dell'italiano, ma di tutte le lingue (Keith Percival, 1986, p. 63), o quella sulla derivazione etrusca e aramea dell'italiano, esposta da Pierfrancesco Giambullari (1495—1555) in *Il Gello. Ragionamenti de la prima ed antica origine della Toscana, et particolarmente della lingua Fiorentina* (Coseriu, 1977, p. 104), idea del resto già lanciata da Niccolò della Luna nel '400 (Tavoni, 1986, p. 30).

Il Buommattei, fondandosi sul patrimonio lessicale, così esprime il suo parere a proposito:

“Ella riconosce in gran parte l'origine sua, come pare a più e più dotti, dalla Latina, e in buona parte ancora dalla Greca; le più nobili, le più pregiate, le più maestose, e le più venerande che sieno state giammai, eccettuatene solo l'Ebreja, che per li profondi misterj suoi, e per gli altri privilegi, di ch'è stata arricchita dal grande Iddio, penso che sdegnerebbe d'esser cimentata coll'altre...” (op. cit., p. 545).

L'idea dell'origine greca non era del tutto nuova, ed era dovuta al prestigio, nel Rinascimento, della lingua greca come lingua “perfetta”. Anche per il francese era stata avanzata nel '500 l'ipotesi dell'origine greca (Brincat, 1986, p. 98).

Mentre il Buommattei chiaramente rifiuta la spiegazione teologica dell'origine della lingua, la sua argomentazione per la tesi dell'origine greco-latina dell'italiano risulta assai debole, e poco scientifica. Scientifico è invece il tentativo ben più interessante di **Celso Cittadini** (1553—1627) di fornire una documentazione precisa dell'origine latina dell'italiano. Questa documentazione, pubblicata nel *Della vera origine e del processo e nome della nostra lingua* (Venezia, 1601), è basata su testi di autori latini e su iscrizioni antiche (Faithfull, 1962, pp. 243—255). Osservando le variazioni lessicali nei testi latini, il Cittadini se ne serve per esporre una teoria sull'esistenza nella Roma antica di un **romano primitivo** (= 'latino volgare' nella terminologia odierna) e di un **tardo romano** (cioè la lingua scritta, nobile = 'latino classico'). Per darne un'idea citiamo qualche esempio del lavoro del Cittadini:

Romano primitivo

coda
caballus
vostra
fructi

Tardo romano

cauda
equus
vestra
fructus

In base a questi e molti altri esempi, confrontati poi con quelli corrispondenti del volgare italiano, il Cittadini dimostra che questo risale al **romano primitivo**. Interessantissime sono le testimonianze (cavate da testi antichi) di sviluppi fonetici, come p. es.

HOC DIE, HODIE > HOZIE > HOZZI > oggi
AMAVIT > AMAU > amao, amoe, amò

L'opera del Cittadini anticipa con tutta evidenza la grammatica storica dell'800.

Come abbiamo visto in Cittadini, l'idea dell'origine della lingua implica anche l'idea del **mutamento**. Nel discorso del Buommattei, l'**origine nobile** è considerata in favore del prestigio della lingua toscana. Tuttavia, una nobile origine non è necessariamente sufficiente a garantire la nobiltà della lingua derivata:

“... quand'e' si può provare, che una lingua derivi da un'altra nobile, e quella dovrà dirsi nobile, se già ella non **digenerasse** dalla sua ragguardevole origine.” (op. cit., p. 544).

Il mutamento, dunque, può anche verificarsi come **degenerazione**. Infatti, quando nel '400 erano cominciate le discussioni sull'origine latina dell'italiano, il termine normalmente usato per designare il mutamento era stato quello di **corruzione** (conformemente a una teoria che spesso nella letteratura viene menzionata come '**teoria della catastrofe**'). Con la crescita del prestigio del volgare, tale termine viene man mano sostituito con termini più neutri come **generazione** (p. es. Varchi) o **alterazione** (p. es. Castelvetro, Tolomei, Cittadini).

Accanto all'evolversi del concetto di mutamento, nasce il bisogno di interpretarne le **cause**. Per tutto il '500 l'interpretazione comunemente accettata era quella esposta da P. Bembo nelle sue *Prose*, sul **mescolamento** della **lingua romana** con quella o quelle dei **Barbari**. Claudio Marazzini (1989, p. 22 ss.) discute il lato negativo della teoria delle 'origini barbare': essa, infatti, “serviva perfettamente come argomento per i nemici dell'italiano.” Forse è addirittura questo il motivo che spinge il Giambullari ad avanzare la sua teoria sull'origine etrusca ed aramea della lingua toscana, per evitare così la 'teoria della catastrofe' (Marazzini, 1989, p. 26).

Benedetto Buommattei riprende il filo del discorso, affrontando da scienziato i vari elementi “penosi” della tradizione. Il suo punto di vista, molto più articolato, sul “valore” del mutamento, procede con chiarezza dal titolo del Capo III (Trattato Primo, Primo Libro del *Della lingua toscana*, pp. 99—104) *Dove, quando, e come la lingua Toscana si generasse, crescesse, cascasse e risurgesse*. Il capitolo comincia così:

“Per quel che da' più intendenti Scrittori (dalle conghietture più che da altro ajutati) possiam cavare, la lingua nostra, quanto al corpo naturale delle sue pa-

role, ricevè i suoi primi principj dalla Latina, con altre straniere confusa. Il che se fosse dopo la incursion de' Barbari (come pare al Bembo) o pure sin quando cominciarono a dominare Imperatori stranieri e barbari (come disputa l'autor della Giunta [Castelvetro] basta dire che mescolamento di parlar forestiero con l'originario latino produsse una terza specie di lingua.“ (op. cit., p. 99).

Si noti la riserva, tipica dell'atteggiamento del Buommattei, a proposito della validità della teoria (“conghiettura”). Il “mescolamento” delle lingue **genera** o **produce** una terza lingua: qui, veramente, non si parla di **corruzione**. Al contrario, il Buommattei si volge a ribattere le connotazioni negative dei termini **mescolamento** e **barbaro**:

“E se alcuno vago d'opporci a'miei detti, e alla grandezza di questa lingua, dicesse, che un miscuglio si fatto non può non averle portato detrimento notabile, e perciò esser caduta in gran parte da quella nobiltà, che le sarebbe conferita dalla latina, risponderai prontamente, che quando il mescolamento si fa con cosa d'inferior condizione, quel che si mescola può riceverne danno, come chi mette l'acqua o cosa sì fatta nel vino; ma quando vi si mette cosa di pari bontà, o migliore, ella può mutarsi e non peggiorare, e anche talora può guadagnarne, come chi mette il vino bianco nel rosso, o il greco nella verdea, o trebbiano, mutano e sapore e colore, e forse in parte ancora temperamento, ma non diventano cattivi.“ (*Delle lodi*, p. 549).

La metafora del vino mescolato sembra essere comune nella letteratura sulla questione della lingua, come del resto molte altre metafore adoperate a proposito della lingua. Si confronti p. es. il commento di Lazzaro Bonamico nel *Dialogo* di Sperone Speroni:

“tale sia la volgare thoscana rispetto alla lingua latina; quale la feccia al vino: peroche la volgare non è altro che la latina guasta e corrotta hoggimai dalla lunghezza del tempo, o dalla forza dei Barbari“ (Speroni, 1989, p. 168).

A proposito dei **barbari**, il Buommattei, rovesciando l'immagine tradizionale dei barbari, si pronuncia così:

“Nè si lasci alcuno ingannar da questo nome, che si dà loro di barbari, perchè noi in questo, come in molte altre cose, seguitiamo i Greci e i Latini, che chiamavan barbari tutti quelli, che avevan il parlar diverso da loro, quasi volesser con quella parola aspra e ruvida **bar ba ro** accennar contraffacendo, quella ruvidezza, che a loro pareva sentire in tutte le lingue straniere. Furono grandi e famosi que'barbari ... Nè mancò fra loro chi le buone arti, e le liberali discipline e favorisse, e abbracciasse; e in particular nelle leggi, e ne'governi molti di loro dimostraron ingegno e spirito più che ordinario...” (op. cit., p. 550).

Un altro tratto da notare nel titolo del Capo III è l'applicazione di una valutazione graduata dell'evoluzione della lingua toscana, della quale è detto che **si genera, cresce, casca, e risurge**. Con **crescere** il Buommattei si riferisce al periodo dei grandi Trecentisti, Dante, Petrarca e Boccaccio. Ma già dal 1350 la situazione cambia e segue il periodo della "cascata":

"E se il nuovo risurser che fece la lingua Latina intorno al 1350 (di che si dee non poca lode al Petrarca) non avesse per lo spazio di più di 150 anni interrotto il suo corso, si può creder ch'ella sarebbe ora a tal grado venuta a quale forse niun'altra potette arrivar giammai. Ma ... poco mancò ch'ella [la risurgente lingua Latina] non la riducesse al niente, della dignità della scrittura parlando... Questo fece, che non solamente gli scritti, ma il comun parlare eziandio se n'andò fino al 1500 peggiorando mai sempre." (op. cit., p. 193).

Dopo il 1500, ecco il **risurgere** della lingua toscana, grazie a:

"gli uomini dietro alle pedate del Poliziano, del Bembo, del Casa, dell'Ariosto, e d'altri valorosi scrittori di que'tempi..." (op. cit., p. 104).

Sul proprio periodo, il Buommattei si esprime con ottimismo:

"... e va tanto migliorando ogni giorno, ch'ella si vede camminare a gran passo a quell'antico grado di gloria ch'ell'era quando ne cadde;..." (op. cit., p. 104).

Sembra che il fattore più importante per quanto riguarda l'evoluzione della lingua, come schizzata finora dal Buommattei, sia stato l'influsso degli scrittori. Però è interessante notare, anche rispetto ai pareri dei contemporanei, il peso attribuito ad **altri** fattori, come p.es. fattori di carattere sociolinguistico e influsso della lingua parlata.

Infatti, la teoria del "mescolamento" implica una interpretazione comunicativa. Secondo Raffaele Simone (1976, p. 307) già nella linguistica del '500 si può osservare "l'anticipation d'une attitude sociolinguistique", soprattutto manifesta nell'opera di Sperone Speroni *Dialogo delle lingue* (1530—35).

Il fattore comunicativo è ampiamente trattato dal Buommattei (op. cit. p. 100—101): tra latini e barbari, tra governo e popolo nelle repubbliche, e perfino tra innamorati (la poesia provenzale e siciliana); e in genere il Buommattei si riferisce costantemente alla lingua parlata di tutti i giorni, in qualche caso con distinzioni secondo le varie classi sociali. Al **popolo** viene attribuito un ruolo importante per lo sviluppo linguistico:

"il popolo è quel che forma le lingue, e le sue regole, almeno materialmente, e gli scrittori son que' che le raccolgono, e stabiliscono." (op. cit., p. 109).

E lo stesso vale anche per i vocaboli:

“... molti se ne forman dal popolo tutto di, che ancora non sono stati registrati dagli scrittori...” (op. cit., p. 109).

Nell'affermazione seguente, tale importanza viene ulteriormente ribadita:

“E se la gramatica non è altro che una scienza di parlar per uso, potremo dir che quest'uso si debb'apprender dal popolo, come da autore, e padrone, e la scienza si convenga pigliar dagli scrittori, come da maestri, e interpreti.” (op. cit., p. 109).

Ai criteri sopra elencati, Buommattei ne aggiunge altri due, comuni nel periodo, cioè quello **climatico** e quello **geografico**, che servono per spiegare la variazione linguistica:

“Ma siccome la lingua latina o per lo diverso temperamento dell'aria, o per la più o meno vicinità o lontananza da Roma, solea essere in tutte le regioni d'Italia o nella sustanza o negli accidenti molto diversa; così la nata lingua volgare ritenne le medesime, o poco dissimili differenze nelle stesse regioni; sentendosi pure tra l'un popolo e l'altro, come già s'è mostrato, diversità non piccola e ne'corpi delle parole, e nel modo del pronunziarle.” (op. cit., p. 101). (NB: **accidenti** indica i morfemi flessivi ed i morfemi derivazionali).

Sul fattore climatico, il Buommattei ritorna ancora almeno due volte, accennando all'“aria temperatissima” della Toscana (p. 101) e, nelle *Lodi* — alla “salubrità dell'aria” (p. 567), fattore che però sembra di minima importanza. Per l'interpretazione climatica, attuale ancora nel '700, si confronti Marazzini (1989, p. 120).

Tutti i fattori esaminati finora per rilevare il prestigio della lingua toscana, sono quelli dal Buommattei denominati **esterni**:

“Però, concludendo, diremo, che se la nostra lingua riconosce, sì bella origine, quale è la Latina e la Greca; se è stata messa in uso da così famosi popoli, e preconizzata da Scrittori sì degni; e se ha avuto principio sotto Ciel sì benigno; ella potrà dirsi per questo capo al pari di ogni altra nobile. (...) Ma... se ella non avesse altri pregi, ella non passerebbe al sicuro la mediocrità di molt'altre.” (op. cit., p. 556).

E a questo punto segue un esame dei fattori **interni**. Ricordando il lato funzionale della lingua (che deve “giovare e servire”), il Buommattei sostiene che la nobiltà della lingua dipende prima di tutto dalla facilità, dalla chiarezza e dalla brevità con cui essa si presta a “palesare i concetti dell'uomo” (p. 558). La lingua toscana possie-

de tali meriti “sopr’ogni credere” grazie a valori immanenti, come p. es. la ricchezza di vocaboli, i quali, poi, attraverso i suffissi possono assumere un’infinità di sfumature, nonché alla ricchezza di strutture sintattiche:

“... ella [la lingua toscana] può esplicar bene spesso in una sola parola quel che un’altra d’accidenti, e di frasi meno abbondante sarà forzata a descriver con tre o quattro.” (op. cit., p. 559).

È interessante questa svolta nel decidere la causa della “nobiltà” o del prestigio della lingua toscana. Presso i grammatici del ’500 (anche quelli preferiti dallo stesso Buommattei, come p.es. il Bembo e il Varchi) i criteri che determinano la nobiltà della lingua sono quelli cosiddetti esterni, e soprattutto quello degli “scrittori”:

“Le lingue nobili non è dubbio che hanno mica l’esser, ma l’esser nobile (...) degli scrittori” (Varchi).

Svolta, certo da mettere in rapporto con l’atteggiamento razionalistico del Buommattei, e che nello stesso tempo segna un cambiamento radicale nel modo di considerare il latino. Secondo il Buommattei, il latino non possiede pregi di brevità comparabili a quelli del toscano. Tra gli argomenti addotti in favore della lingua toscana rispetto al latino, citiamo:

“per variar in più maniere i suoi vocaboli ... la differenza che è tra **ho amato** e **amai**, e tra **amerei** e **amassi**...; sì per tesser la sua orazion di più parti, avendon’oltre all’otto de’Latini altre quattro, et in particolar l’articolo...; sì per essere abbondantissima di molte frasi, con le quali può allungare e abbreviar i periodi a suo talento. Ma quel, che per tutto vale, è, perchè in una sola parola spesso racchiude più parti, come sono **andovvi**, **portommelo**, e altri simili affissi;... (op. cit., p. 563).

Secondo i fautori del latino una prova della superiorità di questo sarebbe la lunghezza delle traduzioni in italiano, rispetto al testo latino originario. Ma questo, ribatte il Buommattei, è un fenomeno che vale per le traduzioni in genere, e rivolto al suo uditorio dell’Accademia Fiorentina, egli afferma:

“Ma non vi lasciate, o giovani, persuader tal fallacia, e rispondete pur loro arditamente, che la difficoltà del tradur d’un idioma in un altro sarà da loro provata, se essi tenteranno di tradur nel Latino dal nostro.” (op. cit. p. 562).

In relazione al cambiato ruolo del latino, che si manifesta con tutta chiarezza nel testo del Buommattei, è significativo che gli aggettivi **vivo** e **morto** applicati a proposito di **lingua** fanno la loro prima apparizione proprio in questo periodo. Secondo il *DELI* la prima attestazione sarebbe presso Salviati nel 1586. Ma già nel *Dialogo* di Speroni (Bossong, 1990, 118) troviamo: “le vostre morte Latine parole ... le nostre vive volgari”.

Nel discorso *Delle lodi* non vengono toccate questioni etimologiche. Ma dato che l'**etimologia**, ossia la coscienza di una "storia" della parola, costituisce una parte notevole della coscienza linguistica del tempo, esaminiamo brevemente questo fattore. Già nella *Grammatichetta* quattrocentesca, attribuita a L.B. Alberti, appaiono cenni sull'origine straniera, germanica, di certe parole toscane. E in questo contesto si può ricordare che la teoria del "mescolamento" è in gran parte basata sul riconoscimento dell'esistenza di parole "barbare" nel vocabolario italiano. Ma oltre a questo, dai tempi più remoti, l'etimologia, ossia l'origine, era sempre stata connessa con un certo fascino di carattere magico-teologico.

Nell'opera del Buommattei l'etimologia serve spesso per scopi didattici: introducendo un nuovo termine, il Buommattei ama servirsi dell'etimologia per dimostrare le sfumature semantiche del vocabolo e per definire il concetto. Così, p. es. nel presentare il termine **lettera** (a proposito della **scrittura**), egli passa in rassegna 5 possibili etimologie al lat. **LITERA** (**LEGE ITERUM**; **LEGE IN ITINERE**; **LITURA** 'macchia'; **LITURA** 'quia deleri potest'; **LITERA**: "quasi **lineatura**"), per poi concludere:

"Di maniera che da tutta questa varietà d'Etimologie, a me pare ch'e'si possa far sicuro argomento, che lettera nel suo proprio e stretto significato, si pigli per una parte della scrittura; poichè la lettera si fa di linee, la linea può cancellarsi, ma cancellar non si può, se prima non è formata; ed essendo formata in modo ch'ella possa leggersi, avrà sembiante di scrittura e non di pura favella." (op. cit., p. 132).

E si confronti inoltre il commento a proposito del termine **verbo** per designare la classe di parole:

"La nota delle azioni si chiama **verbo**, così detta già da'Latini, da'quali l'abbiam presa poi noi, credo per dimostrar la sua nobiltà; perchè dicendo essi generalmente tutte le parole **verbum**, dissero poi a questa in ispezie **verbum**, come se volessero dire, che questa sia di tutte l'altre più degna..." (Vol. I, p. 324).

Oltre alla coscienza della storia, rimane ancora presso il Buommattei una reminiscenza della "magia della parola".

Mentre nell'opera del Buommattei non si può parlare di innovazione per quanto riguarda l'etimologia, è da notare che i primi approcci scientifici all'etimologia risalgono al '600. Per l'italiano va ricordato l'impressionante lavoro dello studioso francese Gilles Ménage, che sotto il nome italianizzato di Egidio Menagio pubblicò un grosso vocabolario etimologico della lingua italiana *Le origini della lingua italiana* (Parigi 1669). La storia, complessa e intricata, di questo stupendo lavoro, che è di qualità e precisione scientifica sorprendenti, e finora poco notato, è ora trattato ampiamente da Marazzini (1989, p. 47 ss.).

Rispetto al periodo del Buommattei, la storia della lingua oggi ha raggiunto un livello scientifico assai considerevole, come esemplificato nell'insigne opera di Pavao Tekavčić.

Tuttavia, nella concezione comune (benché non in quella del mondo degli scienziati) del mutamento linguistico sussistono molti dei vecchi pregiudizi, sulla "corruzione" della lingua e sulla superiorità di certe lingue rispetto ad altre. Da parte scientifica, già nella sua tesi per il dottorato, pubblicata in inglese nel 1894 sotto il titolo di *Progress in Language*, Otto Jespersen aveva confutato la teoria della "degenerazione" linguistica, a proposito dell'inglese. E per un contributo diretto a ribattere i pregiudizi sulla superiorità di una data lingua, in casu il francese, si può ricordare l'articolo di Pierre Swiggers *La clarté du français*.

D'altra parte possiamo constatare che la coscienza scientifica di una storia della lingua ha radici remote. Sembra assurdo il tentativo di dare una data precisa all'inizio della storia della lingua come **scienza**. Nel caso dello studio della lingua italiana, già nel '500 e nel '600 ci sono, come abbiamo visto, esempi evidenti di un atteggiamento scientifico rispetto al cambiamento della lingua.

BIBLIOGRAFIA

- Alberti, Leon Battista. 1964. *La prima grammatica della lingua volgare*. A c. di Cecil Grayson. Bologna.
- Arnauld, Antoine et Lancelot, Claude. 1660. *Grammaire générale et raisonnée*. Paris.
- Bembo, Pietro. 1955. *Prose della volgar lingua*. A c. di Mario Marti. Padova.
- Bossong, Georg. 1990. *Sprachwissenschaft und Sprachphilosophie in der Romania*. Tübingen.
- Brincat, Giuseppe. 1986. *La linguistica prestrutturale*. Bologna.
- Buommattei, Benedetto. 1807. *Della lingua toscana*. Milano.
- Cortelazzo, Manlio/ Zolli, Paolo. 1983. *Dizionario etimologico della lingua italiana*. Vol. 3. (DELI). Bologna.
- Coseriu, Eugenio. 1977. *Tradición y novedad en la ciencia del lenguaje. Estudios de historia de la lingüística*. Madrid.
- Droixhe, Daniel. 1978. *La linguistique et l'appel de l'histoire (1600—1800)*. Genève.
- Faithfull, R.G. 1962. *Teorie filologiche nell'Italia del primo Seicento con particolare riferimento alla filologia volgare*. In *Studi di Filologia Italiana*, XX, pp. 147—313.
- Garin, Eugenio. 1965. *L'umanesimo italiano*. Bari.
- Giambullari, Pierfrancesco. 1986. *Regole della lingua fiorentina*. A c. di Ilaria Bonomi. Firenze.
- Hall, R.A. jr. 1936. *Linguistic Theory in the Italian Renaissance*. In *Language*, 13, pp. 96—107.

- Jespersen, Otto. 1894. *Progress in Language*. London.
- Marazzini, Claudio. 1989. *Storia e coscienza della lingua in Italia dall'umanesimo al romanticismo*. Torino.
- Menagio, Egidio. 1685. *Le origini della lingua italiana*. Genève.
- Migliorini, Bruno. 1963. *Storia della lingua italiana*. Firenze.
- Padley, G.A. 1985. 1988. *Grammatical Theory in Western Europe 1500—1700. Trends in Vernacular Grammar*. I—II. Cambridge.
- Percival, W. Keith. 1986. *Renaissance linguistics: the old and the new*. In Bynon, Th. and Palmer, F.R. (eds.), *Studies in the history of Western linguistics*, Cambridge, pp. 56—68.
- Simone, Raffaele. 1976. *Sperone Speroni et l'idée de diachronie dans la linguistique de la Renaissance italienne*. In Parret, H. (ed.), *History of Linguistic Thought and Contemporary Linguistics*, Berlin/New York, pp. 302—316.
- Skytte, Gunver. 1990. *Dall'Alberti al Fornaciari. Formazione della grammatica italiana*. In *Revue Romane*, 25, 2, pp. 268—278.
- Spanio, Michela L. Nicchetti. 1979. *Accademie padovane nel Sei e nel Settecento*. In *Accademie e cultura. Aspetti storici tra Sei e Settecento*. Biblioteca dell'edizione nazionale del carteggio di L.A. Muratori. Vol. V. Firenze, pp. 211—221.
- Speroni, Sperone. 1989. *Opere*. Vol. I—V. Roma.
- Stati, Sorin. 1976. *Strumenti logici per la linguistica*. Bologna.
- Swiggers, Pierre. 1988. *La clarté du français: Examen historique et méthodologique*. In *Z. Phon. Sprachwiss. Kommunik.-forsch. (ZPSK)*, 41, 5, pp. 618—630.
- Tavoni, Mirko. 1986. *The 15th-Century Controversy on the Language Spoken by the Ancient Romans: An inquiry into Italian humanist concepts of 'Latin', 'grammar', and 'vernacular'*. In Ramat, P. et al. (eds.), *The History of linguistics in Italy*, Amsterdam/Philadelphia, pp. 23—50.
- Tekavčić, Pavao. 1972. *Grammatica storica dell'italiano*. Vol. I—III. Bologna.

Povzetek

ZAMISEL ZGODOVINE JEZIKA V SLOVNIČNIH DELIH BENEDETTA BUOMMATEIA

Na splošno prevladuje mnenje, da je zgodovina jezika dokaj mlada jezikoslovna disciplina. Članek skuša pokazati, da so vprašanja o jezikovnih spremembah zanimala že renesančno dobo. Avtorica izhaja iz del italijanskega slovničarja Benedetta Buommateia (1581—1647), torej že iz dobe po Renesansi, in tehta mnenja in teorije o izvoru jezika in o vzrokih jezikovnih sprememb, kot so jih bili izrazili in postavili italijanski renesančni učenjaki.

DENOMINATORI, DIVISORI E MULTIPLI

Come è noto in matematica vi sono tre operazioni che consistono nel ricercare il *massimo comun divisore*, il *minimo denominatore comune* e il *minimo comune multiplo*: nella prima operazione si cerca il maggiore fra i multipli comuni a due o più numeri, nella seconda si cerca il minimo multiplo comune dei denominatori di due o più frazioni, nella terza si cerca il più piccolo tra i numeri divisibili per tutti i numeri dati.¹

Queste espressioni matematiche hanno avuto un discreto successo per cui sono state usate e impiegate anche in senso figurato.

L'esempio più antico sembra trovarsi in Cesare Beccaria, *Opere*, p. 105:

Né conservano che alcune poche idee comuni, come più quantità complesse algebriche ammettono un *comune divisore*. Per trovare questo *comune divisore* nelle varie idee, che gli uomini si formano dell' 'onore', è necessario gettar rapidamente un colpo d'occhio sulla formazione della società.²

Questo esempio è interessante perché, come suole accadere nei primi impieghi metaforici di un termine scientifico, il contesto aderisce pienamente o largamente al linguaggio tecnico, magari ricorrendo a un paragone, *come più quantità complesse algebriche*. Tuttavia il passo beccariano ha già amputato per aferesi l'elemento *massimo*.³

Per avere un nuovo esempio bisogna attendere Cesare Pavese, *Il mestiere di vivere*, (1952), p. 51:

E' un bel lavoro esaminare l'effetto dell'autoumiliazione su tutti questi stati e trovare il *massimo comune divisore*. E non solo nel presente, ma in tutto il mio passato.

Ma in una dimensione metaforica simile ha avuto successo anche l'espressione *minimo denominatore comune*. L'esempio più remoto di un uso debol-

¹ Vedi *Diz. Enc. Ital.*, VII, Roma 1975, pp. 481 e 781.

² Vedi S. Battaglia, *Gr. Diz. L. Ital.*, IV, Torino 1966, p. 883.

³ Si potrebbe essere tentati di pensare che il Beccaria avesse in mente l'altra espressione matematica *divisore comune*, ma in questo caso farebbe difficoltà l'inversione *comune divisore*.

mente metaforico mi è occorso nella traduzione italiana (1876) di Francesco D'Ovidio⁴ dell'opera *The Life and Growth of Language* (1875) di W.D. Whitney:

Non basta che tal lavoro preparatorio sia stato fatto sopra una delle famiglie che si confrontino; tutti i termini del paragone devono essere ridotti, per usurpare il linguaggio aritmetico, *allo stesso denominatore*, prima che possano esser messi in paragone.

All'espressione *comune denominatore* si rifanno metaforicamente Giovanni Pascoli, *Traduzioni e riduzioni* (1913), in *Poesie*, p. 248: *Dovremmo noi tradurre con lo stesso materiale linguistico Erodoto e Tito Livio? Ridurre, anzi, tutti gli scritti e tutti gli scrittori al comun denominatore della nostra lingua odierna?* e Giovanni Gentile, *La filosofia dell'arte* (1931), p. 196: *Il sentimento è l'unità fondamentale, il comune denominatore, l'universale linguaggio degli spiriti.*⁵

Ma mi sono occorsi altri esempi:

Alfredo Panzini, *Prose d'ogni mese [aprile]*, Milano, Mondadori 1933, p. 103: *Noi stiamo abbassando adesso al minimo comune denominatore tutti gli antichi valori che facevano gli uomini disuguali gli uni dagli altri.*⁶

Bruno Migliorini, *Calco e irradiazione sinonimica*, p. 22 n. 1: *ma poi, nello sforzo di stabilire quasi un comune denominatore tra tutti i fenomeni di analogia semantica, non s'è soffermato e notarne le differenze.*⁷

Vittore Pisani, *Lingua poetica indeuropea*, *Arch. Glott. Ital.* LI (1966), p. 108⁸: *Siamo ancora al mito indeuropeo tutto d'un pezzo, per cui bisogna trovare "un unico denominatore comune nella Fremdsprache" come fa ... lo Schmitt proprio per 'nome' proponendo...?*

Carlo Castellaneta, *Questioni di cuore*, Milano, Rizzoli 1983, p. 57: *E la cultura, non necessariamente quella ottenuta con le lauree, è il massimo comune denominatore tra due diverse esperienze della vita, tra due apprendistati.*

Giuseppe Petronio, *L'attività letteraria in Italia*, Firenze 1989 (nuova ediz.), p. 896: *Conseguenza di ciò è un'arte che alla sua base ha un denominatore comune ..., ma che pure si articola in cento poetiche diverse...*

Sergio Campailla, in "Forum". — Un dialogo tra generazioni: le nuove realtà comunitarie nel 1993 (Roma: 29 settembre 1990 — Rotary: distretto 208°), p. 3:

⁴ *La vita e lo sviluppo del linguaggio*, rist. Milano 1990, p. 375.

⁵ S. Battaglia, op. cit., VII, p. 181.

⁶ Si noti l'inversione *minimo comun denominatore per minimo denominatore comune*.

⁷ *Boletín del Instituto Caro y Cuervo*, IV (1948), rist. in *Saggi linguistici*, Firenze 1956.

⁸ Ristampato in *Lingue e culture*, Brescia 1969, p. 351.

Non si tratta di omologare un patrimonio storico straordinariamente complesso ... si tratta di non considerare quegli usi e tradizioni alternativi fino all'incompatibilità; e invece di sviluppare nel tempo i temi comuni di una storia comune, di saper trovare il minimo comun denominatore in cui si raccolgono e si superano le molteplici differenze.

Se si consultano i maggiori vocabolari moderni della lingua italiana si nota che il senso figurato è registrato solo per *comune denominatore* e *denominatore comune*; nel *Vocabolario della lingua italiana* di Aldo Duro⁹ si dichiara "espressione di uso corrente per indicare l'elemento o l'insieme di elementi che, posseduto da più persone o cose, rende possibile di riunirle in gruppo o considerarle sotto il medesimo punto di vista: *avere un denominatore comune*; *ridurre a un comune denominatore*; e così *Il dizionario della lingua italiana* di Giacomo Devoto e Gian Carlo Oli¹⁰ — dove per altro si indica solo la variante *denominatore comune* — definisce l'impiego figurato come: "termine generico al quale si riportano elementi diversi: è *arbitrario riferire a un denominatore comune esperienze così diverse*; elemento, punto di convergenza: *i due programmi non hanno alcun denominatore comune*".

Degli impieghi figurati di *divisore* e di *multiplo* non si fa parola. Eppure nell'uso parlato e talvolta nella stampa quotidiana, tutte tre quelle espressioni della matematica vengono impiegate con una certa frequenza. Il fatto è che queste espressioni vengono usate senza una grande riflessione sul loro specifico significato, che talvolta sconcerta poiché, ad esempio, il *massimo comun divisore* è spesso un numero assai "basso", mentre il *minimo comune multiplo* è di frequente un numero piuttosto alto. E una volta abbandonata la riflessione matematica queste espressioni vengono ibridate con grande disinvoltura, per cui si sente parlare a sproposito di **minimo comune divisore*, di **massimo denominatore comune* e di **massimo comune multiplo*.

Le cose rimangono nel solco di una certa correttezza finché si usano indifferentemente le varianti *denominatore comune* e *comun denominatore* (che è del resto la locuzione più ricorrente); ma esorbitano quando il discorso diviene enfatico e comporta il ricorso a *minimo* e a *massimo*. Quando si vuole che l'elemento comune sia al grado più elevato si ricorre all'espressione matematica che si avvale di *massimo*, quando invece si desidera che sia al grado inferiore si impiega l'espressione matematica che contiene *minimo*; a complicare la questione nella scelta dell'espressione matematica gioca un suo ruolo anche *divisore* e *multiplo* poiché il primo richiama l'idea di "diminuzione o sottrazione", il secondo suscita l'idea opposta di "aumento o somma".

Il linguaggio settoriale della matematica ha fornito e fornisce alla lingua dell'uso impieghi estensivi, ma il parlante è portato a trascurare il significato "matematico" a tutto vantaggio del significato "linguistico".

⁹ Vol. II, Roma 1987, pp. 44—45.

¹⁰ Firenze 1990, p. 542.

Questa situazione — che però non è esclusiva del solo linguaggio matematico — l'ha ben compresa Alfredo Panzini; nel suo *Dizionario moderno*, a proposito della locuzione *elevare all'ennesima potenza*, acutamente e argutamente osserva¹¹: “significa elevare una quantità ad esponente qualsiasi (ⁿ), e si può avere tanto un numero grandissimo, quanto piccolissimo. Nel parlare comune significa *al più alto grado*, ed è senso improprio tolto dal gergo delle matematiche. Altra locuzione impropria è *ridurre ai minimi termini*, giacché nel parlare comune significa ridurre al nulla o press'a poco, mentre nelle matematiche una frazione *ridotta ai minimi termini* significa modificata quanto alla forma, non nel valore.”

Povzetek

IMENOVALCI, DELITELJI, VEČKRATNIKI

Izrazi iz matematičnega jezika so v italijanščini rabljeni tudi v prenesenem pomenu. Čeprav gre za zelo natančne tehnične izraze, ti pri vstopu v splošni jezik izgubijo na svoji ostrini. Avtor ugotavlja, da so izrazi kot *denominatore* 'imenovalec', največkrat v sintagmi *denominatore comune* 'skupni imenovalec', *divisore* 'delitelj' in *multiplo* 'večkratnik', dokaj rabljeni, vendar skoraj samo v intelektualnem, razmišljajočem jeziku. Prvi primer nudi ravno Cesare Beccaria, pravnik in pisec evropsko pomembnih pravnih razprav s konca 18. stoletja.

Pri prehodu v splošni jezik se matematična natančnost lahko zabriše. Prav lahko pa izraz poprime docela drugačen pomen: *ridurre ai minimi termini* 'zmanjšati na najmanjšo možno mero' pomeni v splošnem jeziku 'zmanjšati, npr. stroške, na nič ali skoraj na nič'; v matematičnem jeziku pa pomeni *zmanjšati ulomek*, na primer, samo spremembo oblike, ne pa vrednosti.

¹¹ Milano 1935, p. 547.

ETIMOLOGIE VENETE

Non è per emulare un grande studioso, come Angelico Prati, che richiamiamo il titolo di una pregovole raccolta (*Etimologie venete*, Venezia-Roma, 1968), ma soltanto per contribuire alla sua integrazione con l'analisi di alcune voci in essa non comprese.

bajàn (pad.) "contadino, villano" (anche *bajanóto*). — Dal significato più generico di "babbeo" (*baggiano*), che *bagiàn* ha in diversi dialetti veneti (venez., chiogg.) e trentini (compreso l'anaunico-solandro).

bassabrève (pad.) "plebaglia, popolino, gente povera". — Travisamento del sintagma dotto *bassa plebe*.

bonamàn (venez., pad., rovig., vic., ver., trev., ampezzano, bisiacco, cembrano, anaunico-solandro, friul.) "mancia, regalo", specialmente (venez., trev., feltr., agord., trent., friul.) o solamente (valsug., zoldano, ven. giul., ven. dalm., fiumano) "strenna di Capodanno o Natale" (cfr. AIS IV 781 Cp.). La formula, di probabile provenienza dai dialetti settentrionali, è ampiamente diffusa, nelle due versioni *bonamàn* e *bambóna*, anche nei paesi ladini (J. Kramer con la collaborazione di S. Kowallik in "Mondo ladino" X, 1986 = *Studi ladini in onore di Luigi Heilmann*, pp. 316-617). — La spiegazione tradizionale (da *bona man* "mano generosa" e, poi, "mancia, dono di capodanno") è stata posta in dubbio da R. Zeli nel *Voc. dial. Sviz-zera ital.* s.v. *bonamàn*, e sostituita da un più convincente *bona mane* "buon mattino", riferito all'augurio fatto alla mattina presto del primo giorno dell'anno, durante la questua, come confermerebbe il testo della filastrocca, che l'accompagna.

capèa (pad.) "cappella" nella loc. *essare o stare soto 'la capèa de qualcheduno* "essergli sottomesso". — Dal gergo dei muratori, per i quali *cappella* è il "gruppo di muratori dipendenti dal medesimo capomastro", secondo la definizione di A. Menarini, *I gerghi bolognesi*, Modena, 1942, dove, s.v. *kapèla*, è detto: "Ancor oggi usato, senza intenzioni gergali. Es.: *a san satta la kapèla ed Martèl* = Sono alle dipendenze di Martelli. A Porretta muratori e scalpellini chiamano *ora ed cappella* l'ora di colazione". Significati affini ha il francese, dove *chapelle*, dal primitivo significato di "insieme di ecclesiastici, che servono in una cappella", è passata nell'Ottocento a designare tanto una "associazione di mutuo soccorso tra operai", quanto (nell'argot) la "riunione di operai, che discutono dei loro interessi corporativi".

capeàn (pad.), *capelàn* (trev., vic., valsug., cembrano) “cappelano” nella loc. *andare da* (o *par*) *cape(l)àn* “detto del marito, che va a vivere con i suoceri”. — Dalla posizione di dipendenza del cappelano dal parroco. La locuzione s’incontra nel Trevisano e nella Valsugana con il tipo equivalente “andare cucco”, che prevale a nord, mentre verso est è dominante il tipo veronese *nare a grumbiale*: il primo allude all’abitudine del cuculo di deporre le uova nel nido altrui, l’altro al grembiule, come indumento proprio delle donne. V. anche “Veneto ieri, oggi, domani” I 9 (settembre 1990), p. 120.

de baruccabà (pad.) “con mezzi traversi”, “di provenienza dubbia, generalmente compendio di furto”. — Sembra dipendere, attraverso una semplice simpatia fonosimbolica, dall’ebraico *baruhabà*, letteralmente “benedetto colui che viene”, espressione augurale di benvenuto, ed anche “salmo nuziale”, ma altresì nome del protagonista di alcune canzoni antisemitiche (da cui furono tratte pure fortunate commedie) del XVIII secolo, variamente chiamate *Storia di Baruccabà*, *Il secondo sposalizio di Baruccabà*, *Diana infedele di Baruccabà*, ecc. Della loro popolarità fa fede il detto buranese *la n’ a fatto [pi] de barucapà vinturina, ló nà fatto pi de Baruccabà el venturièr* “ne ha fatto più di Bertoldo”. Da staccarsi da questa tradizione, per ragioni cronologiche, è l’aretino *baruccabà* “confusione”, che il Caix (*Studi di etim. it. e romanza*, Firenze, 1878, p. 76) trae dal Redi e spiega con la frequenza di *bārūch habbāh* nelle preghiere degli Ebrei (cfr. J. Babad in *Z.R.Ph.* XVII, 1893, pp. 562-563).

maramàn (chiogg.) “maramaldo, meridionale”, (pad.) “persona inavvicinabile, trasandata”, (a Montagnana) “persona poco socievole e trasandata nell’abbigliamento; rozzo”, (ver.) “turbolento, selvaggio, inavvicinabile”, (a Garda, al pl.) “ragazzi scapestrati e violenti”, (cembrano) “maramè, accozzaglia”, (alto trev.) “poco di buono”, (friul.) “terrone, meridionale”. — Da *maremmano*: “Siccome i *Maremmani* sono generalmente di aspetto e di modi un poco rozzi; così suol dirsi: *Pare un Maremmano*, a chi è rozzo nel vestire e nel procedere” (Tommaseo-Bellini *Giunte*), come nota anche Romano Bilenchi in un racconto (*Un errore geografico*) compreso nella raccolta *Mio cugino Andrea*: “da noi maremmano è sinonimo d’uomo rozzo e ignorante”.

mòma (pad.), secondo il Patriarchi, è la “spia”, specie nella loc. *far la moma* “far la marachella, raccogliere spinacci”, che possiamo intendere, sulla base dell’uso contemporaneo, “osservare e seguire di soppiatto i movimenti di qualcuno: il gatto, per esempio, che fa la posta al topo, *el ghe fa ’la mòma*. — Fa parte di una serie di modi espressivi, come *girare ’la mòmo’la* “gironzolare senza meta, perder tempo”, *ndare de momo’lón* “aggirarsi in un luogo, talvolta con fare sornione”, *momo’lare*, che, oltre al significato di (valsug., rover.) “biassiccare”, ha nel pad. quello di “cinci-schiare, perdere tempo, non concludere nulla”; così (pad.) *momo’lón* è il “girondolone”, il “perditempo”.

mòmololo (ver.) “cucirino di cotone da imbastire”. — Voce isolata. L’unico accostamento è al furbesco venez. *sior Momolo* “membro virile” (per metafora).

ómbro (pad. sett.) “la conta nei giochi infantili”: “In questo gioco [dei bottoni] incideva molto la fortuna d’essere sorteggiati per primi, e questo si faceva con l’ombro che era una specie di tòcco, o di cònta” (U. Azzalin, *Usanze costumi e mangiare di paese*, Vicenza, 1973, p. 42). — Dal lat. *numerus*, come (ver., trent.) *ombrar* è da *numerare* attraverso (rov.) *nombrare* e (vic., valsug.) *lombràr(e)* (Prati EV), l’uno e l’altro bene attestati in pavano.

pàcara (pad., vic.) “scavatrice meccanica”, **pàchera** (trent., anaunico-solandro) “id.”; anche in friul. **pàcare**. — Dal ted. *Bagger* “id.”, secondo la pronuncia tirolese, come hanno riconosciuto autori di vocabolari dialettali (Quaresima, Scalfi) e G. Riedmann, che testimonia la presenza di *pachera* anche nella stampa altoatesina in italiano (“Alto Adige”) dal 1966 (*Die Besonderheiten der deutschen Schriftsprache in Südtirol*, Mannheim-Wien-Zürich, 1972, p. 38).

peapà nella loc. (venez.) *lexer el peapà* “imparare il padre nostro”, **beabà** (trev., a Vittorio Veneto; ampezzano), **biabà** (trent.) “sillabario”. — Dal procedimento didattico d’insegnare a compitare, partendo dalla lettura delle lettere (*pe*, *be*, *a*) e unendole in sillabe (*pa*, *ba*). Anche in catalano **beabà** “sillabario”.

perlustrato (pad. a Ospedaletto) “giovane male in arnese, disordinato nel vestire, trasandato in ogni cosa, con capelli e barba incolti, senza arte né parte, lazzarone”, anche nelle varianti *pe’lustrato*, *pi’lustrato* (nel quartiere urbano del Portello) “persona vestita male, scalcinata”, *peustrà* (a Boion, tra Padova e Venezia) “soldato di leva” (ma questo si può confrontare con l’ampezzano *peluštro* “ronzino”, cioè ‘pelo lustro’; si tratta, quindi, probabilmente, di sovrapposizione di un significato diverso, dopo la perdita del valore proprio della voce), noto anche nel Vicentino (L. Meneghello in *Libera nos a malo* ricorda *balustrato*) e nel Veronese (*perlustrato* “scansafatiche”). — Da *perlustrato* o *balustrato*, che il Mazzucchi definisce: “Perquisito (nel senso d’individuo condannato dall’Austria al forzato servizio militare)”, noto anche al Friuli (*pilustrât*) assieme al verbo *pilustrâ*. Di qui la locuzione ver. *nare perlustrato* “partire per un lustro: (leva militare austriaca che durava, appunto, cinque anni)” (D. Coltro, *Paese perduto. La cultura dei contadini veneti, III: Le parole del moléto*, Verona, 1975, p. 321: si tratta di una interpretazione paretimologica), spiegata con la frequente frase: *Caro, ’na ’olta i preti i te po-dea far ’ndar via pelustrato!* (= al confino di polizia), citata da G. Manzini in AA.VV., *Il mondo agrario-tradizionale nella valle padana*. Atti del Convegno di studi sul folklore padano, Modena, 1963, p. 214. Altre notizie nella rivista “Veneto ieri, oggi, domani” I 5 (maggio 1990), p.120.

po’lara (pad., a S. Gregorio) “pioppo” (a Brugine *polara* è il “tremolo, *Populus tremula*”: ALI), nome che conferma la variante (assimilata o erronea) accolta dal Penzig proprio da Padova *palaro* “*Populus alba* L.”. — Dal lat. (*arbor*) **popularia* “albero del pioppo”, presente, forse, anche nel parm. *piopa pirara* “pioppo cipressino, pioppo piramidale. Specie di pioppo che s’alza a modo del pino e del cipresso. Il *Populus fastigiata* di Linn”. L’agg. **popularius* si è conservato sia nel fr. *peu-*

plier (ma per il FEW IX 182 si tratta dell'aggiunta a *populus* del suff. *-ier* proprio degli alberi da frutta), sia nella toponomastica ven. e friul.: *Paularo, Povolaro* (Pellegrini-Zamboni).

prefàssio "prefazio, parte della messa, con la quale hanno inizio il canone romano e le altre preghiere eucaristiche", vivo, soprattutto, nella loc. (venez.) *occhio [ocio] del prefazio* "cipiglio, guardatura torva", (rov.) *guardare con l'òcio del prefazio* "guardare in cagnesco", (ver.) *vardàr con l'òcio del prefasio* "vedere di mal occhio, stare in sospetto di qualcuno", (v) *ardàr co' l'ocio del prefassio* "di sottocchi", (trent.) *vardar coi òci del prefazio* "guardare con sospetto, con meraviglia". La locuzione è anche del lucchese: *guardar coll'occhio del Prefazio* "in tralice; storto, torvo". — Il modo, frutto di attenta osservazione, si rifà all'atteggiamento del celebrante, che, fermo al centro dell'altare, deve leggere il messale posto al suo fianco, inclinando lo sguardo.

šòbri (pad.) nel gioco del mondo (*campanón* o *sca'lón*) "fallo!", che si ha quando il giocatore cerca di percorrere, ad occhi chiusi, tutte le caselle, dicendo: — *An?*, cui il compagno di gioco risponde: — *Salan!*, se il piede entra nella casella, oppure: — *šòbri*, se pesta una delle linee, che le divide. — Metatesi, accidente non raro nel gergo padovano, di *bruso* (*šòbru* con la rara vocale di uscita modificata in *-i*). *Bruso*, come nome (di questa fase) del gioco, è attestato in vicentino (Val Leogra) e in Friuli (V. Ostermann *Arch. tradiz. pop.* IX, 1890, p. 567) e la domanda: — *Brucio?*, al posto di *-An?*, è usata tanto nel Modenese (Neri ss.vv. *bruśa* e *settimana*), quanto in area folignate-spoletina (R. Bruschi nei *Contributi di dialettologia umbra* III 4, 1985). Si veda, inoltre, il DESF s.v. *bruse*³.

stèfani (ven., pad., vic., ver., poles.) "denti". — E' voce piuttosto gergale (*stèfeni* in tarom), suggerita da "una specie di personificazione" (Migliorini *Dal nome proprio* 240). Di simile estrazione sono l'antico *stèfano* "stomaco" e l'agordino *stèfani* "natiche", specie nella loc. *muove i stèfani* "camminare, andare di buon passo", ampezzano *menà i štèfane* "sbrigarci".

sunanza (venez., chiogg., pad.) "replezione di stomaco", (pad., anche *sumansa, sumassa* e *sumaza*) solo nella loc. *fare na sumansa* "fare indigestione". — Il significato originario è "raccolta", da *sunàre* (Prati EV), che il LEI I 872-873 colloca s.v. *adūnāre*, con la sostituzione del suffisso *ad-* con *ex-*.

Povzetek

BENEŠKE ETIMOLOGIJE

Ugotavljajo se do sedaj še neznane etimologije beneških narečnih besed: *bajàn* 'kmet'; *bassabreve* 'neuko ljudstvo'; *bonamàn* 'napitnina, darilo'; *capèa* 'kapela'; *capeàn* v pomenu 'živeti pri ženinih starših'; *de barucabà* 'živeti od goljufije'; *maramàn* 'odljuden človek'; *mòma* 'ogleduh'; *ombro* 'število pri otroških igrah'; *pàcara* 'bager'; *peapà* 'črkovati'; *perlustrato* 'razcapanec'; *po'lara* 'topol'; *prefàssio* '(gledati) postrani'; *šòbri* 'zmota'; *stèfani* 'zobje'; *sunanza* 'prebavna motnja'.

DUE ETIMOLOGIE VENETE ED ISTRIANE

1. VENETO *B(R)USICIO*

Un isolato dialetto del Medio Agordino (La Valle, BL) attesta per 'ginepro' (*Juniperus communis* L., d'altronde compattamente designato come *dzené(i)ver*, *denéore*) il termine *bozičo* che richiama il *busicio* dato già per l'area bellunese dal Soravia (1877, 108). Il Pellegrini (1964, 28 e nota 51) ne riscontra il perfetto corrispondente del Veneto orientale *buzičo* documentato al p. 356 (S. Stino di Livenza) dall'AIS 599 e l'accosta senz'altro al padovano (in realtà piuttosto veneziano di terraferma) *brusichio* (*ch* = [č]!) segnalato dal Patriarchi (1821, ma 1^a ed. 1775) e che si giustificerebbe con l'intrusione di 'bruciare' dal noto uso di bruciare le bacche della pianta per suffumigi, cfr. il ted. regionale *Feuerbaum* (su cui Marzell 2/1972, 1091) e anche il tipo *brusìn* dell'alta Val di Sole (Pedrotti-Bertoldi 1931, 206s.). Si osservi che anche il grande repertorio poliglotta del Nemnich (3/1794, 267) dà esplicitamente *brusichio* per Venezia. Sul tipo e sull'etimo il Pellegrini ritorna più avanti (1982, 185) riassumendo la bibliografia precedente e aggiungendo documentazioni dall'ASLEF: *bo/ič* al p. 172 (Chions, PN) e ancora nel friulano occidentale (in pratica sempre nella zona di confine col veneto) *sbrodicio*, *sbradicio* a Budoia (Appi-Sanson 1970, 28); e, quando al problema etimologico, rinviando ancora al solandro *brusìn* — che rientra propriamente nella terminologia dell' 'erica' — e alle osservazioni in proposito di Hubschmid (1968, 329-33) ma tenendo ferma la conclusione che **brusjāre* 'bruciare' sia soltanto una sovrapposizione paretimologica su una base preromana mal identificabile (**bos-*, **bosīclu-*), sovrapposizione generata dalle note credenze ed usanze legate al ginepro (su cui cfr. anche Rolland 11/1967, 241 e Marzell 2/1972, 1080, 1086: *Reckholder*, *Rökkraut* ecc.). Su fatti del genere ho richiamato l'attenzione io pure nella nota sul lat. *juniperus* (1987-88, 75s. e note 5, 6), a partire dalla chiosa isidoriana (*Orig.* 17, 7, 35: *iuniperus Graece* (ossia col rinvio a *pȳr*) *dicta, sive quod ab amplo in angustum finit, ut ignis, sive quod conceptum diu teneat ignem*) e soprattutto per quanto concerne i collegamenti magico-sacrali che confermano l'attitudine dei suffumigi fatti col legno del ginepro ad allontanare le streghe e i cattivi spiriti e la rinomanza di questa pianta come aromatica, vermifuga, drastica e succedanea di legni più nobili come l'incenso (in particolare per quanto riguarda la specie *J. sabina* L.). Da questo punto di vista non ci sono dunque difficoltà ad intuire una sovrapposizione culturale di 'bruciare' all'interno di un tipo che di per sé resta oscuro: d'altra parte una formazione da **brusjāre* con il suffisso -īc(u)lu (unico antecedente possibile di ven. -ičo: Rohlf 1969, § 1044) parrebbe strana anche per ragioni linguistiche interne poiché in questi casi la base di derivazione è piuttosto un nome (cfr. it. *cavicchio*, *lenticchia*). C'è da osser-

vare inoltre che di fronte ad un'unica variante con /d/ le altre forme mostrano /z/ sibilante sonora, fatto significativo per l'area veneta marginale e per l'ambizione veneto-friulana interessate dal tipo che sono caratterizzate dalla presenza delle interdentali /θ, ð/ e non di rado quindi dagli scambi tra le continue del tipo /z — ð (d)/ e simili (nel caso presente facilitati dall'intrusione motivatrice del ven. *brusàr*). Con ciò si potrebbe ipotizzare dunque una base etimologica che non contenga una continua /s, z/ ma piuttosto /d/ e in tal caso non sarebbe difficile indiziare un tipo affine al friul. *bedèc* m. 'stecco, fuscello', ant. *bedeca* f. (Udine, sec. XIV; *bedechia*, 1425), *bedècie* f. 'rami inutili della vite che vengono potati' che rinvierei senz'altro (nonostante i dubbi del Pellegrini in DESF 1, 196) allo slov. *bod-*, cfr. *bosti* 'pungere'. Il significato di 'stecco, fuscello, brocco' si conviene infatti al ginepro che è così connotato nelle fonti antiche e recenti (cfr. il bell. *rustega* cioè 'pungente, spinosa'; ted. *Dexenstaude*, *Stechbaum*, Nemnich 3/1794, 267; Merzell 2/1972, 1092). Soccrono qui in ogni caso vari raffronti sloveni (dal Pleteršnik 1, 38): *boddec* 'ago' e 'arrestabue (Ononis spinosa L.)', *bodek* 'ago (di conifere)', 'spazzola', *bodčec* 'paliuro', *bodčica* 'letto di aghi di conifere', *bode* 'arrestabue' ma soprattutto con vocalismo /i/ *bodic* '*Murex tenuispina*', *bodica* 'ago, aculeo', *bodič* 'ago (di conifere)', 'carlina (Carlina acaulis L.)' e '*Xanthium spinosum*', *bodiče* 'id.' e 'agrifoglio (*Ilex aquifolium* L.)', *bodika* 'id.', tutte piante evidentemente spinose o ruvide. Si aggiunga qui anche il cr. *bodelj* 'sorta di cardo (*Dipsacus silvestris* L.)', *bodilica* 'cirsio', *bocka* '*Xanthium*', *bodalj* 'cardo', cfr. *bodlja* 'spina'; e con vocalismo /a/ *bad-*, *badalj* 'spina', *badelj* 'cardo'; pol *bodlak* 'cardo' ecc. (ERHSJ 1, 191s.). Dunque *bodič*, *bodic* sembrano un'ottima base etimologica del veneto marginale *busicio* e varianti anche se non sono del tutto chiare le trafale che dallo slavo hanno portato questa base in una sede relativamente lontana.

2. ISTRIANO PIMPIGNO

Nel suo profilo storico-etimologico della latinità istriana la Cerasuolo Pertusi (in stampa) include tra le voci istriane prevenute *pimpigno* 'la punta in pietra sopra il secondo coperto (quello conico) della *casita*', *pimpignól* 'la pietra che tiene unito il tetto delle *casite*' (confermato dal Rosamani), *pimpilín* 'la pietra finale della *casita*', voci isolate la cui spiegazione partirebbe da un *campanìl* (o *campa(g)nòl*) con dissimilazione (?) regressiva a distanza /k — p/ > /p — p/ e successiva metatesi per quanto riguarda *pimpilín* (< **pimpinìl*): il semantismo avrebbe un facile riscontro nel triestino ant. *trullo* 'campanile' (propriamente 'costruzione conica'). Si tratta di un termine che deve la sua conservazione ad una particolarità architettonica propria delle costruzioni rustiche istriane ma non certo privo di raffronti nel resto della Romania: il REW 6422 **perpannium* 'pietra a piombo' dà infatti fr.ant. *pierre perpaigne*, fr. *parpaing* (da cui sic. *parpañu* e sp. *perpiaño*), surselv. *parpaun*, engad. *partaun*; il Faré aggiunge sic. *purpañu*, *parpañu* 'regolo' e cita dal Parlàngeli il salent. *purpitagnu* 'muro sottile tra due vani, grossa pietra squadrata da costruzione', che vorrebbe un **perpedāneu* (cfr. *pedāneus*, REW 6343); il terzo volume del VS conferma

ora ampiamente *pappagnu*, *parpagnu* 'regolo', *a-pparpagnu* 'a piombo', 'perfettamente parallelo (di muro)' ecc. (comunque un normannismo). Molto materiale in più si ottiene dal FEW 8, 258s. che propone sotto un ricostruito **perpetāneus* 'ininterrotto' il fr. ant. (1291) *perpein* 'senso di lunghezza (di una pietra da costruzione)', fr. *parpain* (1339) 'pietra messa in taglio' e numerosi riscontri dialettali; *parpeing* (1606) 'pietra di sostegno', 'fila di pietre'; *pierre de perpagne* (1460), *parpaigne* (1578) ecc., con derivati del tipo fr. med. *parpignel*, *parpignot* (Fiandre, 1456, 1510) 'pietra posta dietro il focolare' ecc.: secondo il FEW questa famiglia si lega senza dubbio a quella dello sp. *perpiaño* 'pietra passante (in un muro)' e dell'italiano merid. (salentino) *perpitagnu* 'parapetto di pietra del balcone', 'pietra squadrata da costruzione', Otranto *perpetagno*, Taranto *purpitagno* 'muro sottile tra due vani' e più in là dell'alto engad. *partaun* 'architrave', Bergün *parpaun*, surselv. id. 'barriera' e gli etimi proposti in un primo tempo (**perpannium* da *pannus*; **perpedāneus*) dovrebbero cedere all'intuizione di Alessio (RLiR 17, 192) che parte dal lat. *perpes*, *ētis* 'ininterrotto, collegato' donde appunto **perpetāneus*. Il Corominas (DCELC 3, 748-50; 4, 1062s.) sottolinea la specificità architettonica dello sp. *perpiaño* (primariamente aggettivo associato ad *arco*: 1506, Palencia; 1552, Villalpando), forse forma dialettale aragonese o leonese col trattamento locale di /ē/ (il portoghese *perpianho* sarebbe a sua volta castiglianismo o leonesismo), riproponendo dubitativamente un etimo lat. tardo *perpēndium* 'equilibrio, posizione a piombo' (cfr. *perpendicūlum* 'filo a piombo') a suo tempo già proposto con vari argomenti da G. Paris: da scartare sarebbe invece, per carenza di fondamento semantico, la proposta **perpedāneu* di Tuttle (RRQ 7, 351) e Malkiel (AGI 36, 68-72) che pure si adatterebbe bene soprattutto agli esempi salentini (dove /t/ intervocalico è facilmente prodotto di *strengthening* fonologico ossia di una regola antilenitiva: cfr. *nitū*, *pete* ecc.). Le corrispondenze catalane *perpany* (Maiorca), *perpeny* (Minorca), ant. (1435, Valencia) *perpeany* parlerebbero comunque in favore di quest'ultimo: e infatti il Corominas (DECLIC 6, 508) conferma l'ipotesi classificando sotto *peu* 'piede' queste voci nel senso primitivo di 'pietra, elemento strutturale che va da un lato all'altro'. Le forme istriane, che entrano di diritto in questa costellazione, non si giustificano direttamente da quest'etimo ma richiederebbero semmai una retroformazione di *pimpigno* dal derivato *pimpignól* (/i/ tonico della forma semplice non è infatti spiegabile altrimenti): e in ogni caso, sia per fonetica che per semantica, troverebbero la migliore collocazione esattamente sotto *perpēndium* o ancor meglio sotto **perpendiāre*, come esiti deverbali (che ad eccezione della variante valenciana darebbero ragione dell'intera famiglia romanza).

Nota: sigle ed abbreviazioni bibliografiche sono quelle generalmente in uso. Per il resto cfr. Appi-Sanson 1970 = E. e R. Appi — U. Sanson, *Aggiunte al 'Nuovo Pirona'. Vocabolario friulano — Zona di Budoia*. Udine, 1970; Cerasuolo Pertusi = M.R. Cerasuolo Pertusi, *Il contributo dell'etimologia per la storia della neolatinità istriana*, in corso di stampa; Hubschmid 1968 = J. Hubschmid, *Bezeichnungen für Erika und andere Sträucher, Gestrüpp und Auswüchse*, Vox Romanica 27/2, 319-59; Marzell = H. Marzell, *Wörterbuch der deutschen Pflanzennamen*, Leipzig 1942ss.; Nemnich = P.A. Nemnich, *Allgemeines Polyglotten — Lexikon der Naturgeschichte*, Hamburg 1793ss.; Patriarchi 1821 = G. Patriarchi, *Vocabolario veneziano e padovano, co' termini e modi corrispondenti toscani*, Padova; Pedrotti-Bertoldi 1931 = G. Pedrotti e V. Bertoldi,

Nomi dialettali delle piante indigene del Trentino e della Ladinia Dolomitica, Trento; Pellegrini 1964 = G.B. Pellegrini, Introduzione a G.B. Rossi, *Flora popolare agordina*, Firenze; Pellegrini 1982 = G.B. Pellegrini e A. Zamboni, *Flora popolare friulana*, Udine; Rohlf's 1969 = G. Rohlf's, *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti*. III, *Sintassi e formazione delle parole*, Torino; Rolland = E. Rolland, *Flore populaire de la France*, Paris 1877-1911; Soravia 1877 = P. Soravia, *Tecnologia botanico-forestale della provincia di Belluno*, Belluno; VS = *Vocabolario siciliano*, promosso da G. Piccitto. Catania-Palermo, 1977ss.; Zamboni 1987-88 = A. Zamboni, *Lat. iuniperus: note specifiche e riflessioni generali sul contatto latino-germanico*. Incontri linguistici 12, 73-89.

Povzetek

BENEŠKA IN ISTRSKA ETIMOLOGIJA

Išče se etimologija za ben. *b(r)usicio* (*Juniperus communis*); ker se beseda v podobni glasovni podobi pojavlja tudi v vzhodni Benečiji, se avtor nagiba k mnenju, da je morda vendar treba upoštevati slovensko podstavo *bod-*. Pri tem navaja številne primere iz Pleteršnika: *bodec*, *bodek*, *bodež*, *bodič*. — Istrsko predbeneško *pimpigno* dokazuje arhitekturno svojskost istrske hiše. Verjetni vir je lat. *perpetāneus* (*perpes* 'nepretrgan'), cf. lat. *perpendium* in **perpendiāre*.

VOCABOLARIETTO DELL'ISTRO-VENETO DELLA CITTA' DI POLA

1. Le parole sono come l'uomo: vivono la loro vita, breve o lunga che sia, e muoiono o si trasformano e, se non ci fosse l'uomo che le registra, non imprimebbero le loro orme nella storia dell'umanità. Perciò è necessario registrarle. Questo lavoro di documentazione diventa vero e proprio dovere qualora si tratti di parole che danno vita a lingue parlate non da milioni di individui, ossia a lingue che hanno assicurata una lunghissima esistenza, ma a dialetti con un numero di parlanti molto esiguo e, nella fattispecie, a dialetti che sono calati in specifiche realtà linguistiche, in cui la loro identità idiomantica è in pericolo.

È il caso del dialetto istro-veneto e in particolare di quello di Pola. Questo dialetto si trova oggi in una situazione particolare: da un lato si sta italianizzando in seguito all'azione continua e massiccia dei *mass media* in lingua italiana, dall'altro subisce un martellamento quotidiano del croato, il quale vi esercita il suo influsso storpiandolo nelle strutture e ibridandolo nel lessico. Non so se sia già giunto il momento di parlare di declino del *pole/an*. Certo è che la fisionomia di questo dialetto muta di giorno in giorno. E anche se, a differenza di quanto avviene in Italia, la "connotazione socialmente negativa [non] accompagna quanti si valgono della loro spontanea parlata materna"¹ (leggi: del *pole/an*), in un futuro non molto lontano, per le ragioni menzionate, esso presenterà una faccia molto diversa da quella che aveva quando non conviveva con il croato.

Proprio la consapevolezza di questa ineluttabile trasformazione del dialetto *pole/an* mi spinse, parecchi anni or sono, a mettere sulla carta quei termini che stavano scivolando nel dimenticatoio, tomba delle parole, per non uscirne più o, nel migliore dei casi, per uscirne modificati. Così venne maturando l'idea di scrivere un vocabolarietto con questi due scopi precisi:

- a) fissare i lemmi di questa che è la mia lingua madre, alla quale sono legata (come ogni *pole/an patoko*) da vincoli affettivi, onde lasciare a coloro che verranno dopo di noi un documento della parlata istro-veneta di Pola e
- b) accompagnare i lemmi a frasi, locuzioni e proverbi per dare il quadro di una cultura popolare urbana, per molti aspetti viva ancora soltanto nel ricordo dei nostri vecchi.

¹ Cfr. M. Cortelazzo, *Registrazione dei dialetti*, in *La Battana* 30-31/1973.

2. Per poter scrivere il vocabolario, ho dovuto adottare un determinato criterio che meglio corrispondesse alla sua stesura pratica, criterio che fosse funzionale e utilitario, ma che avesse anche quel tanto di scientificità indispensabile per un lavoro del genere. Perciò mi sono attenuta ai tre seguenti principi:

- a) rendere il più possibile i suoni del *polesan* con i normali mezzi grafici della lingua italiana,
- b) evitare la resa di un suono con più segni (come è il caso della *s* sonora, la quale nella forma del verbo essere “*xe*” adotta la *x*, mentre in altre parole lo stesso suono viene indicato in modo diverso) e
- c) evitare la resa di più suoni con un segno (per es., la lingua italiana scrive: *gli-cine* e *artigli*, ma nella prima parola il digramma *gl*, seguito da *i*, ha valore di *g* “*dura*” + *l*, mentre nella seconda parola lo stesso digramma, seguito da *i*, rappresenta la consonante laterale palatale).

I segni di cui mi sono servita, grazie alle possibilità che oggi ci offrono gli elaboratori, sono i seguenti:

oggi ci offrono gli elaboratori, sono i seguenti:

- a) semivocali (semiconsonanti):

ᵢ - *boᵢ* (bolle), *dormᵢoto* (dormiglione),
 ᵤ - *maᵤko* (amante), *akᵤa* (acqua);

- b) consonanti:

č - affricata prepalatale sorda: *reča* (orecchio), *čàkara* (chicchera, tazza),
 ġ - affricata prepalatale sonora: *ġirlanda* (ghirlanda), *ġustàr* (aggiustare),
 g - occlusiva velare sonora: *geto* (chiasso, baccano), *gato* (gatto),
 k - occlusiva velare sorda: *kòkolo* (grazioso), *birikìn* (birichino),
 j - consonantica: *josa* (goccia), *minudaja* (minutaglia),
 n - n palatale: *gròhòlo* (pietra, sasso), *hàhara* (persona noiosa, lagna),
 ʃ s sonora: *ʃmàfero* (briccone), *franʃa* (frangia),
 ʒ - z affricata sonora: *ʒereti* (pesci minuti).

Tutti gli altri suoni del *polefan* sono resi con i corrispondenti segni della lingua italiana. Per quanto concerne le vocali *e* e *o*, non esistendo nel *polefan* la differenza d'apertura funzionale tra aperte e chiuse (come in italiano), la loro grafia è unica.

Queste le abbreviazioni usate:

agg. = aggettivo
 ant. = antico
 ar. = arabo
 cr. = croato
 deriv. = derivato

pl. = plurale
 pop. = popolare
 prep. = preposizione
 prob. = probabilmente
 pron. = pronom -e/-inale

dimin. = diminutivo	propr. = propriamente
f. = femminile	prov. = provenzale
fig. = figurato	ql. co. = qualche cosa
fr. = francese	qlcu = qualcuno
genov. = genovese	rifl. = riflessivo
germ. = germanico	s. = sostantivo
gr. = greco	sim. = simile
intr. = intransitivo	slov. = sloveno
it. = italiano	sp. = spagnolo
lat = latino	spec. = specialmente
loc. = locuzione	ted. = tedesco
m. = maschile	tr. = transitivo
med. = medievale	v. = verbo
part. pas. = participio passato	volg. = volgare

3. In questo lavoro presento cento lemmi, quelli che, oramai, si sentono sempre meno e di cui alcuni, morti i *polefani* più che longevi, hanno i giorni contati.

A agariòl, s.m. — astuccio per aghi: *in-t-el satul Je l'agoriòl, le forfe, el Jiſiàl, el puntariòl e un do rokej de fil*. Dal lat. volg. **ac(u)ariu* (lat. class. *acus*) + il suffisso diminutivo *-olu* (che ha perduto il suo valore di diminutivo).

ainpren, s.m. — soffritto, battuto di vari ingredienti (prezzemolo, aglio e lardo) per condire minestrone e altri cibi: *ki ke vol mahar kapusi garbi de likarse i diti li devi kondir kon un bon ainpren*. Dal ted. *Einbrenne* 'soffritto'.

àkerle, s.m. — uncinetto: *nej tempi ke fu e ke no tornarà più, dopo de skola le putele se coleva l'akerle e le faseva bej merleti*. Dal ted. *Hagen* 'uncino'.

albòl, s.m. — mobile di legno in cui si impastava il pane, madia: *invese ke sula tola, una volta el pan se impastava in-t-el albol*. Dal lat. *alveolus* (dimin. di *alveus* 'vasca') e non da *albus* (trae in inganno il 'bianco' della farina).

arsir, v.tr. — bruciacciare la biancheria con il ferro da stiro, arsicciare: *ko jera i sopresi ko le bronse, se arsiva kome hente le roba bianka*. Dal lat. *arsus*.

B bagolàr, v. intr. — spassarsela, divertirsi: *lasa pur ke i bagoli, ke i kanti e ke i subi ke ko i sarà veci, no i bagolarà più*. Probabilmente dal lat. *vagari* 'andar vagando'.

bagolina, s.f. — bastoncino che non serviva per appoggiarvisi, ma era un accessorio di lusso sia per uomini che per donne: *lo go visto andar fora in kana e bagolina*, cioè tutto in ghingheri. Dal lat. *baculus* 'bastone'.

bartuēla, s.f. — cerniera metallica che tiene unite due parti in modo che possano rotare su un asse: *la bartuēla se ga ru/finì e el skuro pika de una parte*. Dal lat. *vertebra*, attraverso il dimin. *vertebula*, da *vertere* 'volgere'.

bjaka, s.f. — polvere bianca usata, sciolta nell'acqua, per pulire calzature bianche di tela e per imbiancare pareti: *darge una man de bjaka a le tenis*. Nell'accezione di 'cipria, belletto' (*o liscio o biacca into'n un cartoccino / o de squillettì o d'agora un quattrino*, canta il Magnifico nella sua *Nencia da Barberino*), il termine non è conosciuto. Dal longobardo **blaih* 'sbiadito'.

bri/no, agg. — povero, di poco valore: *per la krefima la santola ge ga regalà a la fjoza* (figlioccia) *una kadinela propjo bri/na*. Dal cr. *brižan* 'misero'.

Ĉ capàr, v.tr. — prendere, acchiappare: *ti ta/ṣi parkè ti ga capà la mandola, ma se no ti spudaria fora el velen..* Locuzioni: *capar ko le bele* 'prendere con le buone'; *capar el trato avanti* 'prevenire'; *capà de fumo*, *capà de le strige* 'matto'; *caparsela* 'prendersela'. Dall'it. pop. *chiappare* e questo dal lat. *capulare* (deriv. da *capulus* 'cappio' e questo da *capio* 'prendo').

ĉiĉigole, s.f.pl. — solletico: *ko ti me toki soto skajo* (sotto l'ascella), *me fa ĉiĉigole*. È voce onomatopeica.

ĉincinarse, v.rifl. — agghindarsi dilungandosi: *la se ĉincina kome se la andaria a noze*. Dal gr. *kikinnos*, attraverso il lat. *cincinnus* 'ricciolo'.

ĉist, usato soltanto nella locuzione *eser ĉist* essere al verde, senza il becco di un quattrino: *ti ga 'pena capà la paga e /a ti son ĉist*. Dal cr. *čist* 'netto, pulito'.

ĉi/bo, ag. e s.m. — di persona che vede poco: *kos' ti zigi? se son ĉi/bo, no /e dito ke son sordo!* Incerta la provenienza dal lat. *cispa* (e questa da *cystis* + *lippus* 'cisposo').

ĉus, s.m. — balordo: *el marì ĉus e la molje bazilota: una bela kubja* (coppia) *par de bon!* E' voce onomatopeica (da *chiù*, nome popolare dell'assiuolo, e verso di tale uccello).

D deo, s.m. — dito, nella loc. *a skota deo* scottandosi le dita: *le sardele roste su le gradele le /e bone mahade a skota deo*, cioè mangiate al momento, appena arrostiti. Lat. *di(g)itus*.

di/bate/arse, v.rifl. — sbattezzarsi. Si usa in senso figurato e iperbolico: *ko se senti robe kompahe, vjen de di/bate/arse*. Dal gr. *baptizo* 'immergo', attraverso il lat. tardo *baptizare*.

difmisiàr, v.tr. — svegliare: *difmisiè kuel dormijoto ke se ora de andar a lavar*. Fig. *difmisiàr i morti*, rievocare cose ormai sepolte. Dal lat. *miscitare* preceduto da *dis-* rafforzativo.

dispetolarse, v.rifl. — liberarsi: *finalmente me go dispetolà de 'sto takabotoni* (seccatore).

distonfàr, v.tr. — liberare un condotto da ciò che lo ostruisce, stasare: *el tubo de la skafa se ga impinì e per distonfarlo ge se ga volù!* Dalla voce onomatopeica *tonfo*.

E emendàr, v.tr. — rammendare: *ogi no emenda più nisun le kalze, semo tuti siori*. Dal lat. *emendare*.

esponer, v.tr. — esporre: *kosa i ge impara ai fiøj a skola ko no i sa hanke esponer bel e caro le robe più semplici*. Dal lat. *exponere*.

espòtiko, agg. — dispotico, autoritario: *el se un omo espotiko ke no so kome ke la molje lo soporta*. Dal gr. *despotes* 'signore della casa', da cui il s. it. arcaico 'dispoto' e l'agg. 'dispotico'.

etefer (*e etaser*), s.m. — scaffale: *ti ga tanti libri ke no i te sta più in-t-el etefer*. Dal fr. *étagère*.

F faliska, s.f. — scintilla, favilla: *ko se faseva i fogi de San Govani, tute le kampanete torno Pola jera karige de faliske*. Fig. *far faliske* 'avere un successo eccezionale e inatteso'. Lat. *favilla*, dimin. **favisca*.

falopa, s.f. — errore, sbaglio: *orka, ke falopa ke go fato!* Lat. tardo *faluppa* 'immondizie, paglia'.

fante, s.m. — usciere, fattorino: *se no savè skriver, andè del fante del komun e pregelo ke 'l ve fasi lu la domanda*. Dal lat. *infante* 'bambino', con aferesi. In questa accezione la voce è ormai arcaica.

feza, s.f. — lievito: *el pastòn se leva ko la feza*. Lat. volg. **faecea*, da *faex* 'feccia di vino'.

fifar, v. intr. — piagnucolare: *finila de fifàr per ohi stupidez*. La reduplicazione ci porta all'origine onomatopeica del vocabolo.

G gemo, s.m. — gomito: *ge vol più gèmi de lana per far su una sjarpa*. Lat. *glomus*.

gèndina, s.f. — uovo di pidocchio, lendine: *el petine fiso se doperava ko se gaveva pedoçi e gèndine*. Dal lat. *lendine(m)*.

G *gamela*, s.f. — gavetta: *soto la veça Ka-un-Ka, de matina bonora se vedeva file de arsenaloti ke andava in kantjer ko le su bele gamele de pasta e fafoj*. Al fig.: *ufical de gamela* 'ufficiale che ha percorso la carriera, risalendo da soldato semplice'. Dal lat. *camella* 'vaso per bere'.

graja, s.f. — siepe, cespuglio: *ko se ingruma spariši vicin de le graje, tante volte salta fora bise*. Dal cr. *ograde* 'cinta, barriera, siepe'.

gripola, s.f. — residui solidi che si depositano sul fondo delle bottiglie, sulle pareti delle botti, gromma, greppola: *la gripola de le fiaske se neta kol rampigamuro* (parietaria). Probabilmente dal gr. *rhypos* 'sporcizia'.

H *halabut*, s.m. — di persona trasandata, sciatta nel vestire: *co, me rakomando: no stame andar fora kome un halabut*. Qui la *h* mantiene il suo valore fonetico.

I *imatunir*, v. tr. — stordire: *sta mušika moderna fa tanto geto ke la me imatunisi*. Derivato da *mato*.

imborazarse (e *imborezarse*), v.intr. — essere presi nel gioco dimenticando tutto il resto: *le grave kalmar i fjoj ko i se imboraza*. Cfr. il friulano *imborezzâ* 'mettere in ruzzo'.

imbrokâr, v.tr. — 1. azzeccare, indovinare, propr. colpire nel brocco, ossia nel centro dello scudo: *orko toço, ogi no ge ne imbroko una! Ma imbrokar kualkedun vale 'imbattersi, incontrare qlcu. per caso': la veça se andà in korte e la te lo imbroka ke 'l rubava i ovi*. Dal lat. *broccus* 'che ha i denti sporgenti'. 2. fermare o guarire con bullette; *el ge portarà al kaliger le skarpe ke el ge le imbroki*. Dal lat. *bullâ* 'borchia'.

impizaferaj, s.m. — lampionaio: *in via Džana, là de le parte de la Rena, ankora nel 1930 jera i feraj a gas ke i impizaferaj impizava ohi sera*. Composto da *impizar* (come *appicciare* 'accendere', dal lat. *piceus* 'di pece') e *feraj* 'lampioni'.

ingafjâr, v. tr. — fare una cucitura a macchina (non è l'*impuntire* italiano): *solo ke ingafjo sto linziol e go finì*. Da *gafjo* 'cucitura' e questo dall'ar. *gazzay* 'fatto di seta'.

J *jaso*, s.m. — ghiaccio: *la jasera se pjena de jaso*. Loc. fig.: *menar sul jaso*, spingere al male; *skriver sul jaso*, si dice quando non si ha l'intenzione di attenersi ai patti, cioè con lo sciogliersi del ghiaccio, svanisce ciò che si è scritto su esso. Lat. tardo *glacia*.

josàr (e *jozàr*), v.intr. — gocciolare, anche al fig.: *fin ke i soldi me josa de kua e de là, no poso lamentarme*. Da *josa*, lat. *gutta*.

jota, s.f. — minestrone di fagioli e crauti: *se in-t-ela jota no ge se meti un toko de porzina, no la val un kajfer*. Il lat. tardo aveva *jutta* 'brodaglia', ma la sua provenienza della voce è incerta.

K *kagoja*, s.f. — chiocciola, lumaca. Toponimo *Val Kagoja*, insenatura nei pressi di Pola, tra Vincural e Bagnole, un tempo ricca di chioccioline. Dal lat. tardo *coclea* 'ostrica'.

kaligo, s.m. — nebbia, caligo: *no i se andà a peskàr per via del kaligo*. Loc.: *do kaligi — una bora, tre kaligi — una pìova; filàr kaligo* 'cavillare, cercare il pelo nell'uovo'; ma *fila kaligo* vale 'vattene!'. Al fig. *kaligo* significa 'situazione ingarbugliata': *se kaligo in kuèla kafa e se meo no misjarse*. Lat. *caligo* 'nebbia'.

kambrik, s.f. — sgualdrina: *el se ga ben imbragà ko 'l ga òlto su kuèl kambrik!* Dall'ingl. *cambric* 'cambri, percalles' (proprio della città di Cambridge).

kamoma, s.f. (promiscuo) — persona lenta, fiacca e svogliata: *ti son una vera kamoma, propjo de kuèj tirime-ke-veho, sburtime-ke-vado*. Forse indirettamente dal gr. *kamno* 'lavoro, concepisco con fatica'.

kripliza, s.f. — casa piccola e in cattivo stato: *gavè fato tanto per çapar kuèla kripliza ke val un bianko e un nero* (cioè poco: una moneta di nichelio — bianca — del valore di venti e una di rame — non proprio nera, ma scura sì — del valore di pochi centesimi di corona). Il Doria riporta il lemma *gripiza* 'carrozzella rustica' (dallo slov. *kripica* 'piccola cesta di vimini; piccolo carro'). Potrebbe trattarsi della stessa voce, a Pola usata con altro significato?

L *lakodjelaz*, s.m. — persona che non ha voglia di lavorare: *de lakodjelaz kom-pa'hi ge ne go visti poki*. È il cr. *lakodjelac*.

ligamànige, s.m. — operaio senza qualifica, che svolge lavori meno impegnativi, per es. quello di legare tubi (*manige*): *el se restà sempre un povaro ligamanige*.

liketo, s.m. — gusto, piacere: *hanke morto no 'l ge daria el liketo de vederlo ridoto in brage de tela*. Dall'it. *leccare* (lat. *lingere*).

lisja, s.f. — 1. bucato: *la lisja se faseva in lisjera*; 2. liscivia: *butar su la lisja*, sulla biancheria lavata e pigiata in un mastello e coperta dal *kolador* (tela densa) versare acqua bollente con cenere. Dal lat. *lixiv(i)a* 'ranno'.

M *madròn*, s.m. — *talmente el / bevaza ke ge se gonfiarà el madron*. La voce sta diventando una reliquia del *pole/an*, infatti la conoscono solo i molto anziani, i quali la spiegano come 'infiammazione di organi della cavità addominale'. Da *madre* 'matrice'.

malòrsiga, s.f. — forma attenuativa di *malora* (*mala* 'cattiva' + *hora*): *mandar, eser, andar in malòrsiga kon tute le skarpe*.

màndola, s.f. — mandorla: *el se ga intrenà de mandole*. Al fig., bustarella, somma offerta di nascosto allo scopo di ottenere qualche favore: *ke mondo ke se vehù, nisun no te fa un piazer se no ti ge dà la mandola!* Lat. tardo *amandula*.

mahàr, v.tr. — mangiare. Espr. fig.: *mahàr koj oçi*, guardare avidamente; *mahàr la foja*, accorgersi dell'inganno che è stato teso; *mahàr a ufo* (o *a maka*), mangiare a scrocco; *mahàr a spiziko mahifiko*, poco a poco; *maharse* (intr.) *l'anima*, rodarsi per qualche preoccupazione. Come dice il Migliorini, dall'immaginoso e plebeo *manducare*, derivato da *mandere* attraverso il nome di Manducus, buffone da farsa che dimenava le mascelle.

mokàrsela, v. intr. pron. — svignarsela, allontanarsi di soppiatto: *visto ke nisun no ge dava bado, no ge ga restà altro ke çaparse su e mokarsela*. Da smoccolarsela.

N hàhara, s.f. — 1. persona lenta e piagnucolosa: *kuèla hahara finirà el lavor el forno de maj*; 2. febbre: *no stago ben, se vedi ke gavarò la hahara*. La voce è onomatopeica.

hora, s.f. — nuora: *se senti de raro ke suocera e nora vadi d'akordo*. Lat. volg. **nora*.

N *nasasinsko*, avv. — improvvisamente: *pre/entarse nasasinsko*. Da *asasin* con il suffisso avverbale croato.

na/akantoni, s.m. e f. — persona a cui piace troppo frequentare le case altrui: *se ti va avanti de 'sto paso, ti diventarà la na/akantoni de la kontrada*. Da *na/àr* 'annusare' e *kantoni* 'angoli'.

nikipoker, s. pl. — calzon larghi fermati sotto il ginocchio, alla zuava: *le nikipoker /e pratike per rampigarse suj monti*. Corruzione dell'ingl. *knickerbockers* (da *Knickerbocker* 'cittadino di New York').

nizàr, v.tr. — iniziare, cominciare (a consumare, a tagliare): *ko nizaremo la bo-te granda, ve inviteremo a beber un goto; nizar una struza de pan, una karta de mila*. Dal lat. *initiare* (con aferesi).

O *oço*, s.m. — occhio: *oço pulin*, occhio di pernice o pollino. Loc. fig.: *butar soto i oçi*, rinfacciare; *serar un oço*, fingere di non vedere; *andar per oço via*, andare in dimenticanza; *skizar de oço*, ammiccare; *butar polvere in-te-i oçi*, ingannare, illudere facendo vedere più di quanto è in realtà; *ver/er i oçi*, togliersi le illusioni; *te ma-ha più i oçi de la boka*, hai una fame falsa. Proverbi: *küatro oçi vedi più de due*, buona cosa è consigliarsi con qlcu.; *l'oço del paron ingrassa el kaval*, il padrone fa prosperare le sue sostanze. La voce viene usata anche come interiezione: *oço!* e *oço de soto!*, attenzione! La seconda espr. proviene da un iniziale 'attenti a coloro che stanno di sotto'. Dal lat. *oculus*.

onfigàr, v.tr. — insudiciare: *el onfiga talmente el terlis* (la tuta) *ke ge vol lavar-lo kol bruskin*. Dal lat. *unctificare* 'insudiciare di unto'.

P *pajš*, s.m. — infuso di aceto ed erbe aromatiche in cui s'immerge la selvagina per liberarla dall'odore di selvatico: *meter el levro in-t-el pajš*. Il termine vale anche 'mordente, sostanza che facilita l'adesione di una vernice': *darge una man de pajš ai skuri prima de piturarli*. Dal ted. *Beize* 'salamoia'.

panada, s.f. — pane raffermo cucinato nell'acqua salata e condito con olio; di solito vi si aggiunge una foglia di alloro: *el marì se ga trovà la mayka* (l'amante) *e a la molje el ge pasa küel tanto de poder viver a son de panada*. Fig.: *panada grata-da* vale 'cibo miserrimo'; della pasta stracotta si dice *la /e andata in panada*. Da *pan* 'pane'.

papuzàr, v. intr. — camminare molto, scarpinare: *papuzemo tuto el dopopran-so per le botege e no rivemo trovar küel ke ne komoda*. Dall'ar. *babush* 'babbuccia, pantofola'.

pusça, s.f. — arnese usato per la pesca dei calamari e delle seppie, calamariera, totanara: *ara ke la pusça te ga i ami imberlaĵ e no ti bekarà hanka un karamal*. Potrebbe derivare dal lat. *opuscula* 'insieme di arnesi'.

R *rambàr*, v.tr. — arraffare, rubare: *anke una volta se rambava, ma po' 'deso ramba ki più pol!* Aferetico di *arrembare*.

reçela (e il dim. *reçeleta*), s.f. — piccolo grappolo d'uva, racimolo: *ti ti ga el graspo più grando: /bregime una reçela*.

renga, s.f. — aferesi di aringa: *eser suto kome una renga; mahar polenta e renga*. Dal germ. *haring*.

ricolina, s.f. — pelliccia di finto astrakan: *de festa la se meteva el kapoto kol kolo e i damani de ricolina*. Doppio dim. di *riccio*.

rolè, s.m. — saracinesca: *tirè /o el rolè ke el lavor /e finì*. Fr. *roulé*, part. pass. di *rouler* 'arrotolare'.

S *sajba*, s.f. — piastrina metallica a forma di anello, rondella: *se la porta pendi, ge vol meterge una sajba*. Dal ted. *Scheibe* 'disco'.

satul, s.m. — cofanetto, piccolo scrigno per conservare gioie, lettere e anche l'occorrente per cucire: *la piça /e ben imparada: ko la ga finì de gogar, la se meti tute le sue strazete in-t-el satul*. Dal ted. *Schatulle*.

scanta, avv.-poco, dim. *scantin* e *scantina*-un pochino: *basta ke 'l bevi una scanta de vin e subito el va in cumbaleli* (è sbronzo). Da *scatar* 'scoppiare, frantumarsi in schegge', per cui *scanta* significherebbe 'scheggia'.

sifonjèr, s.m. — armadio a un'anta: *no sta impikar le brage sul codo, ma metile in-t-el sifonjèr*. Fr. *chiffonnière*, mobile a più cassetti.

skaldabroke, s.m. — operaio addetto al riscaldamento delle bullette (brocche) per le navi. Fig., operaio senza qualifica: *no 'l gaveva mestjer e el /e andà in kantjer a far el skaldabroke*. Evidente la provenienza del lemma.

sofeze, s.f. pezze da piedi, nel passato usate dai soldati per fasciarsi i piedi: Dal ted. *Schuhfetzen* (*Schuh* 'scarpa' + *Fetzen* 'straccio, pezza').

/ *bèzola*, s.f. — mento prominente, bazza: *el se ga lasà kreser la barba per via ke no ge se vedi la /bezola*. Potrebbe derivare dal lat. *subvexa* 'mento volto in su'.

/ *bica*, s.f. — caffè leggero e confezionato con surrogato: *kos' ti me trati kon una skudela de /bica?* Etimo incerto. Potrebbe provenire dal cr. *izbirak* 'rimasuglio, residuo, scarto', o dal lat. *bibitula*, oppure dal ted. *bisichen* 'poco'.

/ *brataverum*, s.m. — repulisti: *kya ge volaria far un /brataverum: licensjar ki ke bati fja e lasar kyej do-tre ke tjen su la baraka*. Da (di) */bratar* (dal genov. *bratta* 'fango') con des. latina storpiata 'eliminare dal fango'.

/ *gonfo*, agg — 1. gonfio, grasso: *el ga cupà un frako de lihade e el /e venù a ka/a tuto /gonfo*; 2. stufo, seccato: *son /gonfo de ste cakole ke no ga nè fja nè vena*. Dal lat. *conflare* 'soffiare'.

/ *lozo*, agg. — detto dell'uovo non fresco, dal tuorlo che non tiene: *kredevo de gaver komprà ovi freski e invece li go intivadi tuti /lozi*. Fig., *testa /loza* 'testa confusa'. Forse dal cr. *lonac* (radice *lonc-* per la caduta dell'a mobile nei casi obliqui) 'pentola'.

T *tabakàr*, v.intr. — fiutare tabacco da naso, tabaccare. Al fig., curiosare: *no ti te ga stufà de andar a tabakar per le ka/e de j altri?* Da *tabako*.

tajaforfe, s.m. — forbicina, forfecchia: *tante volte in-te-ĵ graspi de ua se trova i tajaforfe*. Composto di *tajàr* + *forfe* (lat. *forfex*).

takada, s.f. — punzecchiatura (fig.): *le babe prima le ga kominčà a darse takade e dopo le se ga onto par de bon*.

tromba, s.f. — 1. tromba: *tromba de kulo, salute de korpo*, cioè con l'emissione di flatulenze il corpo si alleggerisce e sta bene; 2. stivale: *kon kuele pupole* (polpacci) *grose no 'l pol portar le trombe*. E' voce onomatopeica.

tùruntas, s.m. promiscuo — balordo, sciocco, semplicione: *ge go dà una flika e me go liberà de kuel turuntas*.

U *ufo*, nell'espr. *a ufo*, avv. — da parassita: *de kyando ke 'l /e nato, el vivi a ufo*. Per l'etimologia del lemma, il prof. G. Malusà presenta (*Panorama*, 9/1971, pag. 23) quattro eventuali versioni: la voce potrebbe essere accostata all'ebraico *efes* 'gratuitamente'; potrebbe derivare dall'antico ted. *uf* (ted. moderno *auf* 'sopra') nel significato di soprappiù, quindi 'gratuito'; oppure dall'abbreviazione A.U.F. (ad usum fabricae) apparsa nell '500 sui carri che trasportavano il materiale destinato alla fabbricazione della cattedrale di S. Pietro. Grazie alla sigla, per ordine del papa Leone X, i carri erano esenti dal pagamento della gabella sui carichi. Così AUF significava 'senza pagare, gratis'; proverrebbe dall'abbrev. *ex uffo* (per *ex ufficio*, di ufficio), con cui si contrassegnavano, secondo un antico privilegio dei magistrati fiorentini, le lettere d'ufficio, che erano esenti dal pagamento del recapito. Priva di attestazioni degne di fede è la quarta versione, quella, secondo la quale su una delle porte di Firenze erano scolpite le lettere A.V.F.F. (da leggersi *auff*). Esse si riferivano ad un Alfonso Quinto che la rese franca (Alphonsus Quintus francam fecit), da sottintendere dal pagamento della gabella.

u/elàr, v. intr. — uccellare, dar la caccia agli uccelli e, al figurato, alle donne: *done, ste a la larga, ke no pasa sera ke no 'l va a u/elar*. Da *u/el* (lat. tardo *aucellus*, doppio dim. del class. *avis*).

V *vagina*, s.f. — 1. vagina, organo genitale femminile; 2. cucitura che permette di utilizzare un certo spazio tubolare entro cui passa un cordoncino, elastico e sim. per stringere o allentare: *se el vestito te /e largo, metite in vita una vagina kon un astiko*. Da *vagina* 'guaina'.

velada, s.f. — indumento a lunghe falde. Viva l'espr. fig. *ko i sor/i portava la velada*, ossia 'in un passato remoto e favoloso'. Da *velo*.

vintofen, s.m. — focolare a carbon dolce con camino chiuso da due porticine: *anke in-te-le ka/e veče /e una rarità trovar kyalke vintofen*. Dal tedd. *Wind* 'vento' e *'Offen* 'stufa'.

vraǵ/o, agg. — indiavolato, vivace: *vraǵ/a mula, ma la me fa skombater*. Corruzione del cr. *vražji*, fig. 'indemoniato'.

Z zidela (e *sidela*), s.f. — caramella: *colè una teceta, metè dentro zukaro, lasè ke 'l se skųaj e kųando ke el se kome l'oro, butelo su una pjastra onta de ojo; tajé a kųadreti e le zidele se pronte!* Etimo incerto. Forse da *girella* 'pasticca'.

zìmole, s.f.pl. — la parte terminale delle piante commestibili, cimoli: *no go trovà altro ke un fià de zìmole*. Da *cimolo*, dim. di *cima* (lat. *cyma* 'germoglio').

3 *zafràn*, s.m. — zafferano: *una scantina de zafran fa vehir bele gale le taja-dele*. Dall'ar. 'za'faran'.

OPERE CONSULTATE

- C. Battisti, G. Alessio, *Dizionario etimologico italiano*, G. Barbera ed., Firenze 1975.
G. Boerio, *Dizionario del dialetto veneziano*, Venezia 1867.
M. Cortelazzo, P. Zolli, *Dizionario etimologico della lingua italiana*, Zanichelli, Bologna 1979—1988.
M. Deanović, J. Jernej, *Hrvatskosrpsko-talijanski rječnik*, "Školska knjiga", Zagreb 1956.
E. De Felice, A. Duro, *Dizionario della lingua e della civiltà contemporanea*, Palumbo, Firenze 1975.
M. Divković, *Latinsko-hrvatski rječnik*, Zagreb 1900.
Dizionario italiano-francese francese-italiano, Garzanti, Milano 1967.
M. Doria, *Grande dizionario del dialetto triestino storico-etimologico-fraseologico*, "Italo Svevo", Trieste 1984.
M. Hazon, *Grande dizionario inglese-italiano / italiano-inglese*, Milano 1963.
B. Migliorini, *Storia della lingua italiana*, Sansoni, Firenze 1971.
G. Pinguetini, *Nuovo dizionario del dialetto triestino storico-etimologico-fraseologico*, Del Bianco ed., Modena 1986.
G. Rohlfs, *Grammatica storica della lingua italiana e dei suoi dialetti — Fonetica*, Piccola Biblioteca Einaudi, Torino 1966.
E. Rosamani, *Vocabolario veneto giuliano*, Roma 1922.
E. Rosamani, *Vocabolario giuliano*, Cappelli, Bologna 1958.
P. Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskog ili srpskoga jezika*, JAZU, Zagreb 1972.
G. Šamšalović, *Njemačko-Hrvatski rječnik*, Zora, Zagreb 1960.
P. Tekavčić, *Grammatica storica italiana*, Il Mulino, Bologna 1980².

MALI RJEČNIK ISTARSKO-VENETSKOG DIJALEKTA GRADA PULE

Istraživanja o govoru grada Pule nisu brojna. Poslije G.I. Ascolija i A. Iva, koji u svojim djelima *Saggi ladini*, prvi, i *I dialetti ladino veneti*, drugi, spominju ovaj dijalekt, valja podvući i doprinos E. Rosamanija (Rosmana). Međutim, i ovaj potonji za predmet svojih znanstvenih interesa uzima u obzir širi jezični teritorij, a ne samo Pulu, tako da je dijalektu toga grada dato malo mjesta u njegovu *Vocabolario veneto giuliano*. Istina, sličnost tršćanskog dijalekta s dijalektom grada Pule skrenula je pažnju jezičnih znanstvenika prema drugim dijalektima i govorima, što ne znači da pulski dijalekt nema svojih specifičnosti.

Stotinjak riječi koje se ovdje prikazuju samo je mali dio istarsko-venetskog dijalekta grada Pule, jezične stvarnosti koja se rapidno mijenja uslijed raznih utjecaja, od kojih je prvi stalni kontakt s hrvatskim jezikom, jezikom većine stanovništva koji danas živi u najjužnijem istarskom gradu.

ONOMASTICA TERGESTINA NEL TRECENTO

*Buona parte dei cimelj si deve però
sempre agli estri popolari, in quanto
rinviene a soprannomi e a invettive.*

G.I. Ascoli

Dallo spoglio dei nomi personali attestati nei sette codici di entrate e uscite conservati presso l'Archivio Capitolare di S. Giusto in Trieste e che riguardano uno dei secoli più ricchi di testimonianze storiche della città giuliana (1307—1406), risultano numerose forme cognominali e soprannominali espresse nel registro linguistico tergestino. La mancata pubblicazione del dizionario linguistico tergestino di Mario Doria¹ rende impossibile un raffronto con il materiale lessicale tergestino fino a oggi noto, per cui si basa, a fini comparativi, esclusivamente sui due repertori lessicali tergestini dal Doria finora pubblicati (*Elementi friulaneggianti nel dialetto triestino*, in *Italia linguistica nuova ed antica II*, Galatina 1978, 329—405; *Nuovi materiali per lo studio degli elementi lessicali friulaneggianti del dialetto triestino*, in *Archivio per l'Alto Adige LXVII*, 1979 (Studi in memoria di Carlo Battisti editi dall'Istituto di Studi per l'Alto Adige), Firenze 1979, 65—100); sul *Dizionario del dialetto mugliano* di Diomiro Zudini e Pierpaolo Dorsi (Casamassima, Udine 1981) e sui due grandi vocabolari friulani: *Il nuovo Pirona* di Giulio Andrea Pirona, Ercole Carletti e Giovanni Battista Corgnali (Udine 1935, rist. 1977) e il *Vocabolario della lingua friulana* di Giorgio Faggin (Del Bianco, Udine 1985).

Impossibile risulta perciò valutare l'apporto quantitativo e qualitativo delle forme onomastiche qui di seguito elencate per una più approfondita conoscenza del tesoro lessicale tergestino; ce ne dogliamo, ma desideriamo allo stesso tempo sottolineare che la nostra incompetenza in materia ci consente di offrire soltanto un repertorio di nomi personali con i riferimenti alle opere lessicografiche citate.

Elencheremo pertanto le forme nominali — siano esse cognominali o soprannominali — in ordine alfabetico corredandole esclusivamente con i dati riguardanti le fonti e i raffronti con le opere citate, sperando che anche ciò possa costituire un modesto apporto alla conoscenza della civiltà linguistica e storica tergestina, che Trieste

¹ Mario Doria, *Lessico — concordanza del dialetto tergestino moderno*, cfr. M. Doria, *Da Carlomagno a Maria Teresa. Saggio di un lessico delle origini della neolatinità triestina*, in *Archeografo Triestino* S. IV, vol. XLIX (XCVII della Raccolta), 1989, 259—274 (lettera A).

tende di norma a trascurare, mentre fervono studi e iniziative attinenti al triestino, parlata locale derivata dal veneziano coloniale e quindi seriore e secondaria rispetto al tergestino.

Repertorio

Bech. *Martinus Bech* (R. 1310, c. 5v.); soprannome corrispondente allo zoonimo tergestino **bek*, mugl. *bek*. Si veda pure *Sonça de bech*.

Berlofa. Gen. *Benevenute Berlofe* (C 1368, c. 58r.); seguendo le tracce offerteci da DORIA 1987, 67 s.v. **berloca* e 560 s.v. *şberlefo*, alle quali si rimanda, **berlofa* potrebbe essere un appellativo tergestino corrispondente, per significato, a 'sberleffo'; cfr. FAGGIN 73 *berlade* (anche *sberlade*) 'grido, urlo, strillo', *berlete* 'strombazzamento, vanteria' e altri vocaboli ancora, tutti derivati da FAGGIN 72 *berlâ* (anche *sberlâ*) 'gridare, strillare, vociare, urlare'.

de la Bestia, de lis Bestiis, a Bestiis. *Martinus de (la) Bestia/de (lis) Bestiis/a Bestiis* (R 1308—1310 e Q [1315]—1320), *Marticha de la Bestia* (Q 1316—1320); altre attestazioni: PARENTIN 1321 *Ivano a Bestijs*; Gregorio *a Bestijs* suo figlio; SSMM 1344, 673, c. 4r *Dominica Abestiis*. Un *Marinus de lis bestiis* è citato da G.I. Ascoli, *Il dialetto tergestino*, in *Archeografo Triestino*, 1889, 245—263, a pag. 251 quale esempio di plurale sigmatico.

Il soprannome, attestato nell'arco di 36 anni, cioè di due generazioni, coinvolge tutto un gruppo familiare, ma ciononostante sembra non assumere la valenza di cognome. La famiglia è indubbiamente slovena (*Martiha* e *Ivan* sono forme nominali slovene, *Martinus* e *Dominica* sono agionimi comuni a individui di ogni derivazione etnica presenti in Trieste; *Marticha* è presumibilmente figlio di *martinus* e la differente forma nominale evita l'identica denominazione di padre e figlio, battezzati con lo stesso agionimo e ambedue censuari del Capitolo); il soprannome è stato loro evidentemente conferito dalla popolazione romanza della città. Per l'uso prevalente del soprannome con forme introdotte dalle preposizioni *de* e *a* e dall'articolo *la/lis* sembra di potersi escludere ogni valenza metaforica ("*Bestia*, dicesi per agg. a uomo bestiale, che fa azione da bestia", BOERIO 77) per rimanere nell'ambito della primaria valenza semantica dell'appellativo, cioè di persone che avevano a che fare con/che allevavano animali. Va inoltre rilevato che le forme del plurale sigmatico consentono di individuare nel soprannome una forma tergestina.

Blanc. *Ben(e)venut(t)us/Benvinuto (quondam) presbiteri Blanc(h)i/Blanco/Blanc* (R 1309—1310 e Q 1316); *Bridonus Bianchi* (C 1390, c. 7r), attestato già in BM 1354 *Bridonus Albus*; *Marinus quondam filij Bianchi* (C 1406, c. 39v.); ulteriori attestazioni: SSMM 1304, 673, c. 34r., 1308, 673, c. 23r. segg., 1311, 673, c. 16r. segg., 1313, 673, c. 13r. segg. (*domino*) *Mathia Bla(n)co (de Tergesto)*; 1308, 673, c. 24v., 1311, 673, c. 18r. segg. 1324, 666, 1344, 674, c. 1r. segg. (*dominus*)

Antonius/Toncius/Tençe/Tontius (filius domini) Mathie Blanchi/Albi; 1315, 673, c. 36r. *Marcus filius Dominici de Blanco*.

Originariamente soprannome, poi nome diffusamente cognominizzato, corrispondente all'aggettivo tergestino **blank* 'bianco', cfr. mugl. *blank*, *bláink*, FAGGIN 82 *blanc*; *Albus* è, per calco, l'equivalente forma dotta latina.

Brumba. *Maurus Brumba* (C 1360, c. 18v.); un appellativo tergestino **brumba*, o più correttamente **brunba*, troverebbe riscontro nel sostantivo pl. muglisano *brónbui* 'borborigmi, gorgoglii intestinali', nel verbo friulano *brumbulâ* 'rumoreggiare, brontolare' (FAGGIN 116), ma anche in un più lato *bròmbola*, *bròmbolo*, *brombolâr*, attestato con molti significati nel veneziano (BOERIO 101, 102), triestino e istro-veneto (DORIA 1987, 94, 95).

Chauxe. *Iacobus dictus Chauxe* (C 1369, c. 61r.); unico riferimento possibile sembra essere la *contrata (de) Chiause* nel LIBRO DI PERTICATIONI del *notarius Iustus Raviza* del 1525 (Archivio Diplomatico, Trieste, segn. B A 19) assieme alla *contrata (de) Chiausich*, oggi *Velike Čavse* e *Male Čavse* sulla fascia costiera a ponente di S. Croce, zona ricca di vigneti (Tržaško ozemlje, Ljubljana-Trst 1978, C3). Se ne può ipotizzare la derivazione dall'appellativo tergestino *čaf* 'testa, capo' (DORIA, Elementi 361), ma anche 'tralcio, sarmento', cfr. FAGGIN 295—297 s.v. *čhâv*, pl. *čhâvs*, e mugl. 21 *čaf*, con semivocalizzazione della *v(f)* finale nella composizione prima di una consonante (cfr. mugl. 26 *čaudistra*). All'appellativo tergestino si sono seriormente aggiunte le formanti slovene -e (acc. pl. nella locuzione *grem u Čause*) o -ič. La *x* della forma soprannominale indica la palatalizzazione della *s*: *Čáuše*, spiegabile facilmente in più modi: sostituzione della *s* romanza, analogia o altre ancora.

Cisilin. *per mortem nepote Cisilini* (C 1360, c. 18r.); corrisponde a un appellativo tergestino **čisilîn*, cfr. FAGGIN 173 *cisilîn* 'rondinino, rondinotto'.

Fresora. *ser Mathia Fresora* (C 1404, c. 22v.); corrisponde a un appellativo tergestino **fresòra* 'padella', cfr. mugl. 48 *frisóra*, **fresóra*.

Gras(s)is C(h)astegnis, G(h)astegnis. *a Gras(s)is C(h)astegnis* (R [1310], cc. 11r. e 35r., *a Grasis Casteneis/Castegnis* (Q 1318—1319), presumibilmente identico a *Iacogna Grasses Castagnes* (R 1310, c. 50r. e Q 1316—1319; *Lucia Grasse Castane/de Grassis G(h)astegnis* (RP 1350, D 1357 e C 1360); il soprannome 'castagne grasse, grosse' è espresso in tergestino con il plurale sigmatico.

Il sostantivo dimostra tre aspetti: **casteña*, **castaña*, **gasteña*; unici riferimenti lessicali sono mugl. 70 **kastañol* e FAGGIN 149 *castagn* 'castano, marrone rossiccio', *castagnolâr* 'ippocastano', *castagnole* 'frutto dell'ippocastano'. Ma l'oscillazione grafica *Ca/Ga* : *Cha/Gha* non ci esime dal tenere in considerazione pure i lessemi mugl. 26 *častenâr* 'castagno', *častína* 'castagna'.

Ioven. *Presbiter Nicolaus de Ioven* (C 1356, c. 4r.); *Odorlicus/Voldericus (de) Ioven* (C 1368, C 1369 e C 1404); **ioven* è aggettivo tergestino 'giovane', cfr. FAGGIN 562 *ğòvin*.

Masclo. *Dominicus Masclo* (R 1308 e Q 1318—1320); *ser Amiço Masclo* (PR 1348 e C 1368); altre attestazioni: 1327 *Albericus Masculus not.malef.* (MAGISTRATURE); corrisponde al sostantivo tergestino **másklo*, cfr. mugl. 95 *másklo* 'maschio d'animale'.

de lis Molis/Muelis/Moli. *Pašca de Molis/Moliis* (R 1308—1310 e Q 1315); *Simon de lis Molis/de Limolis/de Limoli* (D 1357); *Ciprianus/Civrianus de Limol(l)is/de lis Muelis* (C 1366—1370 e M 1383); *Dominicus de Limoli* (C 1369); *Francisca delis Molis/de Lismolis* (C 1389—1390); altre attestazioni: *Dominica Coya de Lismolis* (BM 1354).

Plurale sigmatico dell'appellativo tergestino **muela* o **muola*, cfr. mugl. 102 *muóla* 'macina', FAGGIN 838 *muèle* 'macina, mola', corrispondente al veneziano *mola* 'mola, macina' (BOERIO 420), originario soprannome metonimico per un artigiano che produceva mole o per un mugnaio.

Moç. *Almericus (dictus) Moç(o)* (R [1308]—1310 e Q 1320). Soprannome corrispondente al nome di mestiere tergestino **moz* 'mozzo', cfr. FAGGIN 835 *moz* 'mozzo', in concorrenza con la forma italiana *mozzo*.

Muiul(l)o. *Andreas Muiul(l)o* (R 1309—1310); corrisponderebbe a un appellativo tergestino **mujûl*, cfr. FAGGIN 839 *mujûl* 'mozzo della ruota'; soprannome metonimico.

Nainis. *Almericus Nainis/Nagnis/Naynis* (R [1309]—1310 e Q 1319); soprannome o cognome con forma del plurale sigmatico dell'appellativo tergestino **nâina* ?, cfr. mugl. 104 *nâina* 'nenia' e DORIA 1987, 396 **nâina* 'nenia, piagnisteo'; al Doria si rimanda per la diffusione e l'etimologia.

Niblo, de Niblis. *Stefanus/Stephanus Niblo* (R 1308—1310 e Q 1320); *Ben(e)venut(t)us Niblo* (R 1309—1310 e Q 1316—1320); *Çanetullus Niblo* (R 1309); *Franciscus Niblo* (R 1309 e Q 1316—1320); *Iohannes Niblo* (M 1348); *Andreas Nibli* (C 1359); *Simon Nibli* (C 1359—1360); *Iacobus Nibli* (C 1360); *presbiter Iacobus de Niblis* (M 1383, C 1390—1399 e C 1404—1406); *Mateus de Niblis* (M, data non accertabile); ulteriori attestazioni: *Dnicus. Niblo, Baro Niblo, Jo. Niblo* (1202 PATRIZI); e frequenti altri in PARENTIN, MAGISTRATURE, HORTIS, BLOISE, PIL-LON, SSM e MARSICH (1314—1436).

Il nesso *bl* induce a considerare il cognome di impronta tergestina; gli unici raffronti possibili sono lo zoonimo *nibli* 'nibbio' (FAGGIN 864) o, più probabilmente, l'antroponimo *Nibil* 'Annibale' (ibid.).

Pangel, Pangil. *per mortem uxoris Pangeli* (C 1360, c. 21v.); *Paschulus Pangili* (C 1366, c. 45v.); il soprannome corrisponderebbe a un appellativo tergestino **pangel*, cfr. FAGGIN 904 1° *pangel [-gèl]* '1. pennecchio, roccata; 2. panno di lana, pannolano; 3. pannolino; 4. pennacchio, striscia...' e ibidem 2° *pangel [-gèl]* '1. panetto di burro; 2. tenero come il burro,...; 3. una pasta d'uomo...'.

Paveia, Pavegla. *Vitale Paveya/Paveia/Pavjan[o]* (R 1309—1310 e Q 1316—1320); *Andreas Pavegle/Paveie* (C 1368); ulteriori attestazioni: notaio Mauro Paneija (1324 PARENTIN), Florio Paneya (1343 PARENTIN); *marinus paueya notarius* (1343 HORTIS); forse *Vi. Pavilla* (1202 PATRIZI).

Coincide con un sostantivo tergestino **paveia* 'farfalla', cfr. mugl. 116 *pavěga* 'tignola del grano', *pavee* 'farfalla' (FAGGIN 937); la scrittura *Pavegla* corrisponde al veneziano *pavegia* 'farfalla' (BOERIO 483).

Paver. *Dominicus Paver* (M 1350, c. 13r.); corrisponde a un sostantivo tergestino **paver* e mugl. 116 *pavér* 'lucignolo', cfr. FAGGIN 937 *pavêr* '1. stoppino, lucignolo; 2. moccio, mòccolo; 3. persona magrissima; 4. giunco da stuoie, giunco da palude'.

Pesant. *de morte uxoris Pesa[nt]* (Q 1318, c. 34v.); *domina Nicholota de Pesant(o)* (D 1357). La forma fa supporre un aggettivo tergestino **pesànt*, cfr. FAGGIN 953 *pesant* '(anche fig.) pesante': per spiegare un originario soprannome *Pesant* si veda BOERIO 495 *pesante* 'pesante'; *Omo pesante* 'noioso; fastidioso; ricadioso; molesto' e la lettera dell'arcidiacono di Kamnik mons. Ferri al Patriarca Arcivescovo di Udine in data 27 febbraio 1686 (citata in P. Merù, *Zasebna slovenščina v 17. stoletju*, in *Slavistična revija*, Ljubljana 1982, 121-150) dove *pesante* significa 'importante': "... *conosciutolo dalla Cancelleria d'Ongheria numoso e pesante*...".

Piulo, Piuli. *Iohannes Piulo/Piuli* (R 1310, cc. 4r., 12v. e 37v.); altra attestazione: *B. Piùla* (1202 PATRIZI). Con riserva si accenna a mugl. 124, 130 *pojól*, *puzól* 'parapetto, appoggiatoio', e FAGGIN 988, 1050 *piûl*, *pujûl* 'ballatoio, terrazzino, balcone'.

Piçol, Piçul. *a Cotiano Piçol, a Canciano Pravo* (Q [1315]—1320); *Dominicus Todesco Piçul* (C 1406, c. 38r.); originariamente soprannome corrispondente all'aggettivo tergestino *piçul*, 'piccolo' (DORIA, Elementi 382), cfr. mugl. 120 *piçul*, FAGGIN 968 *piçul*.

Piçol pas, Piçolpass. *Matia Piçol pas* (R 1310 e Q 1318); *Mocor Piçol paro* (sic; Q 1316); *Paschulus Piçolpass* (C 1358); *Servulus Parvipassi* (C 1396); altre attestazioni: *Dominicus Piçolpas* (1354 BM). Soprannome composto con l'aggettivo tergestino *piçul* (si veda *Piçol, Piçul*) e il sostantivo **pas* 'passo', cfr. mugl. 115 *pas*, FAGGIN 923 *pas*. *Parvipassi* è calco dotto latino.

Pleto, Pleti. *Petrus Pleto/Pleti* (R [1309—1310]); altre attestazioni: *domus heredum Pleti* (1325 MARSICH). Coincide con un aggettivo tergestino **plet* 'gobbo', cfr. FAGGIN 997 *1° plet* 'curvo, gobbo'.

Plumaç. *Çustol/Iustus Plumaç* (R [1307—1310] e Q 1316—1317); *Al(l)andus Plumaç* (R [1309]—1310); *Ticolus Plumaç* (R 1310, c. 2v.); altre attestazioni: *Dolina Andriota uxor Almerici Plumacii* (1284—1305 SSMM), *ab Aymerico Plumacio* (1308 SSMM, 673, c. 11v.).

Il soprannome deriva da un sostantivo tergestino **pluma* 'piuma', cfr. mugl. 123 *plúma* 'penna', FAGGIN 1003 *plume* '1. piuma; 2. pennuto; 3. mariolo, birba, briccone' e coincide con un sostantivo **plumač*, cfr. FAGGIN 1003 *plumačs* 'piume, letto di piume'.

Qugumer. *de morte Qugumer* (Q 1318, c. 34v.); corrisponde a un sostantivo tergestino *kukúmer* 'cetriolo', cfr. mugl. 78 *kukúmar* 'cetriolo'.

Raiba. *Vitalis Raiba/Rayba* (R 1307—1309 e Q 1317—1319); *Barcolus/Bartulus Raiba* (R 1308 e Q 1319—1320); *Andrea Rayba* (R 1309); corrisponde a un sostantivo tergestino **raiba* 'rabbia', cfr. FAGGIN 1058, 1061 *raibe*, *raibie* = *rabie* 'rabbia, ira, sdegno'.

Sbro(v)ada. *Andreas Sbroada* (C 1396, c. 29r.); *Nicholaus Sbrovada* (C 1403, c. 20r.); corrisponde a un sostantivo tergestino **sbroada* o **sbrovada*, cfr. mugl. 143 *sbroáda* 'piatto a base di verze inacidite' e FAGGIN 108, 1168 *brovade*, *sbrovade* 'rape inacetite'.

Scarabot. *Tomaxina de Scarabot* (D 1357, cc. 7r. e 14r.); corrisponde all'appellativo *scorbuto* o *scarabàto* 'malore che offende specialmente le viscere del corpo umano, che servono alla nutrizione' (BOERIO 649), ma si cfr. mugl. 153 *skarakùt* 'scorbuto', quindi si pensa di poter risalire a un tergestino **scarabòt* o **scarabùt*.

Sonça de bec. *Dionisius Sonça de bec* (R 1310 e Q 1315—1320); *Margareta/Margereta (uxor) de/quondam Sonça de bec(h)* (R 1309—1310 e Q 1316). Soprannome composto con il sostantivo tergestino **sonza*, recepito dal triestino *sonža* 'sugna; fig. persona sudicia' (DORIA 1987, 649), la preposizione (triestina?) *de* e il sostantivo tergestino **bek* (cfr. *Bech*); per il significato del quale si cita pure DORIA 1987, 65 2. *beco* 'becco (animale); fig. uomo cornuto'. Ma qui converrà risolvere il singolare soprannome col significato di 'uomo sudicio e puzzolente'.

Tric(h)a. *Presbiter Tric(h)a* (R [1309] e Q [1315]); *Volricus/Tric(h)a* (R 1309 e Q [1315]—1317). Forse collegabile con il friulano *triche* 'briga, bega, lite, contesa, dissidio, contrasto' (FAGGIN 1518).

Çus. *Stephanus/Steipano Çus* (R 1310 e Q 1315). Coincide con lo zoonimo tergestino *čus*, *zus* 'assiolo; fig. babbeo' (DORIA, Elementi 363) e con il mugl. 165 *sus* 'gufo; allocco, persona goffa e balorda'.

FONTI

Per i sette codici dell'Archivio Capitolare di S. Giusto in Trieste si useranno in seguito le segg. abbreviazioni:

R = *Redditus et proventus proventus beneficiorum Canonicalium Ven. Capituli Tergestini de Anno 1310*, codice di entrate e uscite [1307]—1310.

Q = *Quaternus decimarum Ven. Capituli S. Iusti Mart. de Tergesto de Anno 1317*, codice di entrate e uscite [1315]—1320.

RP = *Redditus et proventus Canoniorum, et Capituli Ecclesiae Targestinæ de 1377 et sparsim de pluribus annis sub eodem millesimo*, codice di entrate e uscite del XIV secolo con date solo parzialmente accertabili presumibilmente dal 1338 al 1383.

C = *Receptus cere* I (1357—1377), II (1389—1399), III (1400—1406; codici di entrate per diritti di stola nera.

D = *Quaternus tam decimarum quam quartesiorum 1357*, codice di entrate per il solo 1357 vergato dal canonico canipario Dominicus de Mianis.

Si citeranno inoltre altre fonti, nelle quali sono attestate le forme nominali interessate:

BLOISE = Delia Bloise, *Testamenti trecenteschi delle XIII casate*, in *Archeografo triestino* LXXXIX, 1980, pagg. 5—74.

BM = Lecia Persi Cocevar, *Iacobus Gremon. Quaternus de defensionibus (1354)*, e *I registri dei notai triestini dei Malefici Facina da Canciano a Iacobus Gremon (1352 e 1354)*, in *Archeografo Triestino* XCI (1982), 47—141 e 143—218.

HORTIS = Attilio Hortis, *I Summaquesi, Guido de Guidis e Trieste (1277—1345)*, in *Archeografo Triestino*, Trieste 1882, pp. 364—404.

MAGISTRATURE = Delia Bloise, Giorgio Brischi, Annamaria Conti, Lucia Pillon, Michele Zacchigna, *Le magistrature cittadine di Trieste nel secolo XIV, Guida e inventario delle fonti* (con *Indice dei nomi di persona* a cura di Paolo Cammarosano), Trieste 1982.

MARSICH = Don Angelo Marsich, *Regesto delle pergamene conservate nell'Archivio del reverendissimo Capitolo della Cattedrale di Trieste*, in *Archeografo triestino*, 1877—1885.

PARENTIN = Luigi Parentin, *Regesto di 85 documenti inediti dell'Archivio Capitolare di Trieste*, in *Archeografo Triestino*, 1965—1966, pp. 147—189.

PATRIZI = P(ietro) Kandler, *Storia del Consiglio dei Patrizi di Trieste*, Trieste 1858, ristampa fotomeccanica, Bologna 1971.

PILLON = Lucia Pillon, *La fondazione della 'cella' di Trieste dalle origini alla metà del Quattrocento*, tesi di laurea in storia medioevale, Università di Trieste, Anno accademico 1977—1978.

SSMM = Archivio del monastero benedettino dei SS. Martiri in Trieste, presso l'Archivio di Stato di Trieste, segn. C.R.S. Intendenza Commerciale per il Litorale in Trieste 1748—1776; segue il numero della busta e, dopo la barra, il numero del documento contenuto nella busta; solo per la busta 673, contenente

un catapan con documenti pergamenei e cartacei del XIV secolo, dopo la bar-
ra segue la posizione della citazione sulla c(arta), suo numero, r(ecto) o v(erso).

Per i raffronti linguistici si citano pure:

BOERIO = Giuseppe Boerio, *Dizionario del dialetto veneziano*, Venezia 1856, ri-
stampa anastatica, Firenze 1983.

DORIA 1987 = Mario Doria, *Grande dizionario del dialetto triestino*, Trieste 1987.

Povzetek

TERGESTINSKA ANTROPONIMIKA V 14. STOLETJU

Med številnimi imenskimi oblikami — priimki in vzdevki — v sedmih kodeksih prihodkov in razhod-
kov, ki jih hrani arhiv Stolnega kapitlja Sv. Justa v Trstu in pokrivajo stoletje 1307—1406, so nekatere
izražene v tergestinščini. Tu objavljamo repertorij teh imenskih oblik in jih primerjamo z ustreznimi be-
sedami v dveh repertorijih tergestinske leksike Maria Doria, v muglizanskem narečnem besednjaku Dio-
mira Zudinija in Pierpaola Dorsija ter v dveh velikih furlanskih slovarjih, Pironovem in Fagginovem.
Ker čaka Doriev tergestinski besednjak že več let na objavo, ne moremo ceniti količinskega in kakovost-
nega prispevka tega repertorija za poznavanje tergestinskega leksikalnega zaklada.

SU ALCUNI PRINCIPI DELLA GRAMMATICOGRAFIA LATINO-VOLGARE: I FRAMMENTI GRAMMATICALI LATINO—FRIULANI

Questo saggio è offerto al nostro amico Pavao Tekavčić come omaggio all'opera sua, d'importanza fondamentale nei campi della grammatica italiana e della linguistica reto-romanza e balcano-romanza. Come argomento ho scelto i frammenti grammaticali della seconda metà del secolo XIV provenienti da Friuli. Quei frammenti¹, che lo Schiaffini aveva pubblicati nel 1921—1922², si inseriscono in un quadro d'istruzione grammaticale elementare per il quale abbiamo testimonianze non solo nel nord d'Italia³, ma anche nel dominio d'oi⁴.

Il tipo di grammatiche latino-volgari dei secoli XIII-XIV si presenta, in genere, come una sinopsi della morfologia latina secondo il modello dell'*Ars minor* di Donato e come una presentazione sommaria di costruzioni verbali in latino, secondo il modello del *Doctrinale puerorum* d'Alessandro di Villadei. L'esposizione si fa con intento didattico specifico: l'allievo deve assimilare le costruzioni di verbi latini non in astratto, ma in connessione con i verbi nel volgare (dei quali non si presenta la co-

¹ I frammenti provengono da Cividale, un importante centro di studi grammaticali nel Medio Evo; cf. G. Tiraboschi, *Storia della letteratura italiana* V, I, Roma, 1807, p. 91; P.S. Leicht, "Il primo tentativo di costituire un' Università nella Venezia orientale", *Memorie storiche forogiuliesi* 6, 1910, 1—14; R. Salaman, "Eine vergessene Universitätsgründung", *Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde* 36, 1911, 810—817, 879—880.

² A. Schiaffini, "Frammenti grammaticali latino-friulani del secolo XIV", *Rivista della Società filologica friulana* 2, 1921, 3—16, 93—105; ID. "Esercizi di versione dal volgare friulano in latino nel sec. XIV in una scuola notarile cividalese", *Rivista della Società filologica friulana* 3, 1922, 87—117.

³ Si veda, ad esempio, le edizioni dei frammenti per: R. Sabbadini, "Frammenti di grammatica latino-bergamasca", *Studi medievali* 1, 1904—1905, 281—292; A. De Stefano, "Una nuova grammatica latino-italiana del secolo XIII", *Revue des langues romanes* 48, 1905, 495—529; C. Marchesi, "Due grammatici del Medio Evo", *Bulletino della Società filologica romana* 12, 1910, 19—56; G. Manacorda, "Un testo di grammatica latino-veneta del sec. XIII", *Atti della R. Accademia di Scienze di Torino* 49, 1913—1914, 689—698.

⁴ Si veda S. Heinemann, "L'*Ars minor* de Donat traduit en ancien français", *Cahiers Ferdinand de Saussure* 23, 1966, 49—59; M. Colombo Timelli, *Un rifacimento antico-francese dell'Ars minor di Donato: il manoscritto Parigi B.N. lat. 14095*, Milano, 1988; Th. Städtler, *Zu den Anfängen der französischen Grammatiksprache*, Tübingen, 1988; B. Merrilees, "Teaching Latin in French: Adaptations of Donatus' *Ars minor*", *Fifteenth-Century Studies* 12, 1987, 87—98; ID., "L'*Art Mineur* français et le curriculum grammatical", *Histoire, Épistémologie, Langage* 12:2, 1990, 15—29; ID. & A. Dalzell, "Les manuscrits de l'*Art mineur* en ancien et moyen français. Description des manuscrits; L'*Art Mineur* de Vatican, Bibliotheca apostolica vaticana, Vat. lat. MS 1479 — Édition", *Archives et documents de la Société d'Histoire et d'Épistémologie des Sciences du langage* II: 4, 1990, 27—44; M. Colombo, "La traduction-remaniement de l'*Ars minor* de Donat du manuscrit B.N. n.a.f. 4690. Introduction; Édition", *ibid.* 1—26.

struzione). Questo tipo di descrizione grammaticale suggerisce, quindi, un modello di “traslazione per equivalenza semantica” che è orientato dal volgare al latino: l’insegnamento presuppone un ambiente nel quale il volgare serve d’appoggio all’acquisizione della “lingua colta”.

È importante mettere in rilievo la presenza implicita di quel modello. La sua operazionalità è patente in tre tipi di fenomeni, ben attestati nei frammenti grammaticali latino-friulani.

1. L’enumerazione di elementi grammaticali del latino uniti alle corrispondenze volgari, come appare nell’elenco seguente di *nomina partitiva*:

uterque	-traque	-trumque	dicitur l’un e l’atri
neuter	-tra	-trum	dicitur né l’un né l’atro
uter	-tra	-trum	dicitur o l’un o l’atro

(Schiaffini 1921: 9).

2. La presentazione dei mezzi sintattici per i quali il latino, usando vari verbi, può rendere una sola costruzione del volgare. Così, il concetto “aver bisogno di” può ricevere cinque espressioni diverse in latino:

Nota quod cum datur tale thema Pieri abisugna di dinas latinum potest fieri quinque modis. Primo modo, per hoc verbum egeo, -es, et tunc vult habere post se genitivum vel ablativum sine preposicione, ut “ego egeo denarijs” vel “denariorum”. Secondo modo, potest construi hoc verbum oporteo, -es, et tunc persona agens debet poni in nominativo et paciens in accusativo, ut “denarij oportent Petrum”. Tercio modo, potest fieri latinum per hoc verbum sum, es et per hoc nomen opus vel necesse, et tunc latinum potest fieri dupliciter: primo modo, ponendo personam que habet indigenciam in dativo et rem que facit indigenciam in nominativo cum hoc nomine opus vel necesse, ut “denarij sunt opus vel necesse Petro”; secundo modo, potest fieri latinum per hoc verbum sum, es, est et per hoc nomen opus, vel necesse, ponendo personam que habet indigenciam in dativo [et rem] que facit indigenciam in genitivo vel in ablativo sine preposicione, ut “Petro est opus” vel “necesse denarijs” vel “denariorum”; et tunc opus declinatur: nominativo [habet] opus, accusativo hoc, et non habet plus. Quinto et ultimo modo, potest fieri latinum per hoc verbum sum, es, est et per hoc nomen necessarius, -ria, rium, ponendo rem que facit indigenciam in nominativo et personam que habet indi[genciam] in dativo, ut “denarij sunt necessarij Cançulo”.

(Schiaffini 1921: 99—100).

3. La distinzione di varie costruzioni del medesimo verbo latino con riferimento alle corrispondenze nel volgare, dove si fa uso di verbi distinti:

Nota quod hoc verbum ardeo, -es quatrupliceter potest construi. Uno modo, in quantum habet istud vulgare “ego ardeo” io m’inamor, et tunc vult habere an-

te se nominativum et post se accusativum cum preposicione in, ut “ego ardeo in Bertam”. Secundo modo, potest construi hoc verbum ardeo, -es in quantum habet istud vulgare “ego ardeo” io am ardentmentri, et tunc vult determinari per accusativum sine preposicione, ut in Suma Magistri Cesaris⁵ “Coridon ardebat Alexim”, id est, “ardenter amabat eam”. Tercio modo, potest construi hoc verbum ardeo, -es in quantum stat per arder, et tunc vult habere ante se nominativum persone patientis et post se ablativum persone agentis, ut “me ardent bona ligna”. Quarto et ultimo modo, potest construi hoc verbum ardeo, -es in quantum stat per desidrar, et tunc vult determinari per infinitivum, ut in Rigeto⁶: “Me sibi privignum Ramusia dira naverca [sic] ardet in orendis et perpetuare malis” (Schiaffini 1921: 102).

Occorre tenere a mente che il tipo di produzione grammaticale illustrato dai frammenti latino-friulani procede in modo analitico e per corrispondenza dialettica: nella descrizione delle costruzioni verbali, l’articolazione generale è ripresa dai modelli latini (“De verbis”, “De participiis”) e la divisione interna si conforma alle distinzioni tradizionali (*verba activa*, *verba passiva*, *verba deponentia*), ma la spiegazione — quindi, anche l’assimilazione da parte dell’allievo — di strutture si basa sulle risposdenze nel volgare. La corrispondenza talvolta consiste nella similarità di strutture sintagmatiche legata a un’opposizione di strutture morfologiche:

Nota quod verbum passivum est illud quod desinit in -or et descendit [ab hoc] verbo activo quod est amo, -as et doceor, -eris descendit ab hoc verbo activo quod est doceo, -es, et similia. Et est sciendum quod omne verbum passivum debet habere ante se nominativum et post se ablativum, a vel ab mediante, ex natura actus illati ab altero. Et persona agens debet poni in ablativo, a vel ab mediante, et paciens in nominativo. Scilicet:

amor	-aris	per	v(ignir) amat
doceor	-eris	per	v(ignir) amagistrat
legor	-eris	per	v(ignir) let
audior	-iris	per	v(ignir) audit
feror	-eris	per	v(ignir) portat
diligor	-eris	per	v(ignir) benvuglut
scribor	-eris	per	v(ignir) scrit
concludor	-eris	per	v(ignir) provat

⁵ Il magister Cesar è l’autore del *Compendium grammaticae* pubblicato da Ch. Fierville, *Une grammaire latine inédite du XIII^e siècle*, Paris, 1886; cf. p. 37: “verbum absolutum potest regere accusativum per figuram que dicitur sinodoche, ut “doleo caput”; ex vi verbi subintellecti, ut “Coridon ardebat Alexim”, id est ardentem amabat”.

⁶ Arrigo da Settimello, *Arrighetto ovvero Trattato contro all’avversità della fortuna* (ed. O. Manni, Firenze, 1730), p. 13: “Me sic privinum Rhamusia dira noverca//Ardet in horrendis perpetuare malis”.

Et alia infinita que scribi non possunt. Ut in hoc exemplo Io [v]in amat del mestri “ego amor a magistro”
(Schiaffini 1921: 15).

Nei frammenti latino-friulani la costruzione dei verbi latini nella loro correlazione con verbi sinonimi del volgare, viene trattato in termini che riflettono l'elaborazione medievale della grammatica latina antica. Della grammatica romana si ritiene la classificazione generale in *verba activa, passiva, deponentia, neutra, communia*, basata sulle marche morfologiche⁷ e sul criterio sintattico di combinazione con un oggetto diretto (all'accusativo). Dalla grammatica medievale derivano i concetti, sintattici, di costruzione transitiva e costruzione intransitiva, e quelli, semantici, di *persona agens* e *patiens*. L'influenza della grammatica medievale (tanto della grammatica didattica quanto della grammatica speculativa) è anche visibile nel riferimento alla posizione degli elementi governati dal verbo: il concetto di *regere a parte ante* si riferisce al componente soggetto e tutti i casi obliqui sono riportati al concetto di *regere a parte post*⁸.

Non occorre cercare grande originalità in questi tipi di testi didattici; tuttavia, i frammenti latino-friulani presentano, mi pare, due aspetti interessanti, su cui vorrei soffermarmi. Il primo è quello di una riflessione sullo status dei concetti *persona agens* o *patiens*: questi non sono legati in modo meccanico al nominativo della frase attiva (o all'ablativo dell'agente) e all'accusativo (o al nominativo della frase passiva). Nei frammenti osserviamo che si dà la precedenza a una concezione semantica pura, quando viene discusso il caso dei verbi *metuere* e *timere*:

Et est sciendum quod omne verbum activum debet habere ante se nominativum et post se accusativum. Et persona agens debet poni in nominativo et [persona paciens] in accusativo, ut in hoc exemplo io am Ca[n]cul “ego amo Cançulum”, preterquam in istis duobus verbis que sunt metuo <r> timeo, in quibus persona agens debet poni in accusativo et paciens in nominativo, ut in hoc exemplo io tim Jaculin “ego timeo” vel “metuo Cançulum”.
(Schiaffini 1921: 10).

Il secondo aspetto interessante di questi frammenti risiede nella concezione della frase come struttura sintattica con valore di predicazione determinata. In una bre-

⁷ “Nota quod omne verbum quod desinit in -o aut est verbum activum aut neutrum. Verbum neutrum est illud quod desinit in -o et non habet passivum, ut ovio, gaudeo, vado et similia. Verbum activum est illud quod desinit in -o et habet passivum ut amo, -as habet passivum, scilicet amor, -ris, et doceo, -es habet passivum, scilicet doceor, -ris” (Schiaffini 1921: 10).

⁸ La costruzione passiva si caratterizza per la conversione dei ruoli semantici rispetto a queste posizioni: “Nota quod omne verbum passivum potest regere a parte ante et a parte post il[lum] casum quem regit suum activum preter [l. propter] ejus propriam determinacionem, ut “ego do tibi panem” et “panis datur tibi a me”. Et est sciendum quod ista sunt quedam verba passiva que debent habere ante se nominativum et post se ablativum, a vel ab mediante, [per] propriam naturam et dativum per naturam communem repertam in verbo passivo et in suo activi. Et persona agens debet poni in ablativo, a vel ab mediante, et paciens in nominativo. Scilicet: daris vel dare/ datur per v(ignir) dat; comparor -aris per v(ignir) asemeglat” (Schiaffini 1921: 15—16).

ve sezione l'autore fa la distinzione tra *oratio infinita* (cioè un contenuto proposizionale) e *oratio determinata* (una frase concreta, con valore di verità determinato). Per avere una frase "determinata", occorre un operatore sentenziale (che conferisce valore esistenziale al contenuto proposizionale) e un "operatore" con valore referenziale: in questo modo si passa dal contenuto "qualcuno-venire" all'enunciato "X viene/è venuto/verrà".

Tercio modo potest fieri latinum sic et melius et est "quod ego veni", ita quod illa oratio "quod ego veni", infinitata istam coniunctionem infinitam "quod", veniat ad suposicionem del "est" et lu "tres dies" ad determinacionem orationis. Item cum datur tale tema Pieri vens trey dis pasac, latinum potest fieri per concomitanciam sic: "Petrus venit tribus diebus elapsis". (Schiaffini 1921: 99).

In questo passo incontriamo *in nuce* la distinzione moderna tra enunciazione e proposizione: è interessante osservare che in un testo di carattere didattico e di stampo tradizionale appaiono non solo strategie d'innovazione descrittiva (per la corrispondenza stabilita con il volgare), ma anche concezioni teoriche che trascendono il quadro pedagogico e legano la grammatica alla filosofia. Ciò rappresenta la conferma dello status interdisciplinare della grammatica nel Medio Evo e, allo stesso tempo, la prova del valore e della rilevanza di testi immersi in una cultura di confronto tra latino e l'eredità classica di un lato, e volgare e il pensiero scolastico dall'altro.

Povzetek

O NEKATERIH NAČELIH SESTAVLJANJA SLOVNIC V LJUDSKEM ROMANSKEM JEZIKU: LATINSKO-FURLANSKI ODLOMKI

Latinsko-furlanski odlomki, didaktični teksti iz 14. st., predstavljajo neko metodo učenja slovnice, ki temelji na "primerjavi pomenskih enakovrednosti". Ta postopek je viden v teh pojavih: 1) naštevanje latinskih slovničnih enot povezanih z ustreznimi enotami v ljudskem jeziku; 2) predstavitev skladenjskih sredstev, s katerimi latinščina lahko izrazi konstrukcijo iz ljudskega jezika; 3) navajanje različnega konstruiranja v latinščini in v romanskem ljudskem jeziku pri enem in istem glagolu.

Latinsko-furlanski odlomki odsevajo preživetje antičnih slovničnih vzorcev, dopolnjeni pa so z dognanji srednjeveške gramatike. Če ta didaktični priročnik, splošno vzeto, ni preveč inovativen, pa vendar kaže vsaj dva zanimiva vidika: a) razmišljanje, in sicer semantične narave, o statusu pojma *delujoča oseba* in *oseba, ki akcijo trpi* in b) razlikovanje med *oratio infinita* (abstraktno vsebino stavka) in *oratio determinata* (konkretnim stavkom z vrednostjo enunciacije).

QUALCHE CONSIDERAZIONE SUL "RETOROMANZO"

Nella complessa discussione circa la posizione linguistica del "retoromanzo" (o "ladino", in senso ampio), una entità dialettologica ritenuta autonoma e per lo più unitaria in seno alle lingue neolatine secondo le trattazioni di tutti (o quasi tutti) i manuali di linguistica romanza, sarà opportuno riesaminare brevemente la concezione di G.I. Ascoli che deve essere considerato il vero iniziatore di tale dibattito, condotto con notevole ricchezza di materiali (per i suoi tempi) e con un metodo scientifico. Le osservazioni degli storici, di altri studiosi e i brevi cenni dei linguisti prima della pubblicazione dei "Saggi ladini", del 1873, sono infatti in comparazione, molto approssimative (più spesso errate) e ben poca cosa.¹

Qui non ci soffermeremo a considerare nuovamente la posizione di TH. Gartner e di altri glottologi, venuti dopo, i quali hanno anche tentato di giustificare storicamente la teoria del "retoromanzo" che è considerata per lo più inoppugnabile e da tempo scontata, divulgata anche a livello popolare ed in generale assai gradita ai parlanti locali. Questo mio breve intervento costituisce una delle sintetiche premesse ad un contributo ben più ampio e documentato che sto preparando per la massima rivista di romanistica ove, mi auguro, sarà, tra non molto, ospitato.

Come è ben risaputo, è stato soprattutto l'Ascoli a diffondere nella terminologia scientifica delle lingue neolatine, la denominazione di "ladino" per indicare il "gruppo di favelle" che egli riteneva assai affini tra di loro tanto da costituire un gruppo dialettale autonomo, pare differenziato dal "cisalpino" o italiano settentrionale (ma qui la sua formulazione risulta francamente confusa!). Egli optò per il termine suddetto verosimilmente perché "ladino" (da *l a t i n u s*) era denominazione indigena e popolare nella Val Badia, ove una parte della popolazione (circa 1900 abitanti secondo la stima del Gartner 1883, XX) del distretto o circondario di Wengen, cioè La Valle, Campill e San Martino della Torre sulla sinistra del Gàdera come contrapposizione agli altri valligiani dipendenti da Castel Badia (*Sonnenburg*) che si denominavano *badiòc*. La denominazione era inoltre nota anche per indicare, nei Grigioni, l'engadinese, pare, in un primo tempo, come "lingua dotta" (latina) rifacendosi ad una tradizione letteraria che ci riporta indietro nel tempo fino al 1560,

¹ Per la fase prescientifica degli studi ladini sono molto utili i lavori di Decurtins 1964 e di J. Kramer che ha studiato (*e riedito filologicamente*) testi, in particolare la posizione di colui che ci ha fornito le prime notizie sul badiotto, S.P. Bartolomei, nella seconda metà del secolo XVIII; si veda ad es. *Le notizie dell'avvocato S.P. Bartolomei (1709—1763) sul ladino dolomitico*, "Archivio per l'Alto Adige" LXXII (1978), pp. 133—159.

cioè al *Nuovo Testamento* tradotto dal Bifrun.² Mi pare inutile di ripetere qui che la denominazione “ladino”, estesa ad un gruppo di favelle assai vasto e lontane tra di loro, disposte in senso orizzontale, non è di certo indovinata qualora si osservi che essa include anche il Friuli e un’ area svizzera, il soprasilvano, come del resto ha osservato anche A. Decurtins 1964, 256—304 specie 273. Come annota il Tagliavini 1972, 377—8, il termine è equivoco poiché con “ladino” si indicava, da tempo, la parlata giudeo-spagnola (o portoghese) dei Balcani e, aggiungiamo noi, che con *al-latīnī al-Afriqī*, nell’arabo di Edrisi, si intende il (neo)latino nord-africano.³ Qui non mi soffermo a criticare nuovamente l’altra designazione, assai più fortunata, di “retoromanzo”, particolarmente infelice dato che i Reti, di cui sappiamo assai poco,⁴ non sono di certo responsabili delle caratteristiche linguistiche dell’ampia e assai variegata serie di idiomi cui si attribuisce una matrice “retica”.⁵ Desideravo invece presentare e perfezionare alcune osservazioni a proposito della concezione ascoliana di “ladino” che non sembra soltanto nominalistica e che ingenera, secondo noi, una grande confusione soprattutto in chi non è esperto della problematica linguistica “retoromanza”. Ritengo da tempo che chi affronta tali temi dialettologici, non debba soltanto conoscere minuziosamente le questioni di ordine linguistico, ma debba essere ugualmente esperto in tutti i particolari storici in senso lato (i quali includono pertanto anche conoscenze archeologiche e di epigrafia preromana e romana ecc.) per non dire che i nostri dibattiti, come si vede specie negli ultimi tempi, si concludono più che mai in deduzioni nettamente politiche.

Leggendo e rileggendo i *Saggi ladini* dell’Ascoli si ha l’impressione che egli considerasse “ladina” di dialetto buona parte dell’Italia settentrionale ed in particolare del Veneto e del Trentino. Ma ciò che determina maggiormente la confusione è l’assenza di qualsiasi supporto di ordine storico (o comunque non si riesce ad intravederlo leggendo le sue fittissime pagine, ricche di dati dialettologici esposti in una forma estremamente sintetica).

Chi ha riassunto il suo pensiero e il suo giudizio sui vari dialetti è ad es. G. Bertoni 1916, 106—113, nel capitolo su i “Dialetti veneti” che si apre con l’ampio paragrafo “Di alcuni contatti tra veneto e ladino”. Rileggendo l’Ascoli e il Bertoni citati si può avere l’impressione che essi alludano a due genti diverse, la ladina e la veneta e che la prima, in certa misura, dominasse in un primo tempo nelle ampie plaghe venete considerate nei *Saggi ladini* e soprattutto a Venezia, specie in epoca medievale.

² v. Carlo Battisti, “Il termine “ladino”, in *Storia linguistica e nazionale delle valli dolomitiche atesine*, Firenze 1941, pp. 13—23 (in particolare p. 15).

³ v. T. Lewicki, *Une langue romane oubliée de l’Afrique du Nord*, in “Rocznik orient.” XVII (Cracovia 1958), pp. 415—489, contributo originale che ha peraltro suscitato varie critiche, dato che di questa lingua si sa, a dir vero, molto poco (tranne la toponomastica).

⁴ Mi basti di rinviare qui soltanto al mio articolo recente *Reti e retico*, in *L’etrusco e le lingue dell’Italia antica*, “Atti del Convegno della Società italiana di Glottologia (Pisa 8—9 dicembre 1984)”, Pisa 1985, pp. 95—128.

⁵ Oltre al totale dissenso dell’Ascoli e alle fondate critiche di Carlo Battisti, espresse in tante sue opere, menziono ad es. Fr. Schür, *Die Alpenromanen*, “Vox Romanica” XXII (1963), pp. 100—126 e soprattutto i volumetti miscelanei svizzeri, editi da qualche anno, citati dettagliatamente nel mio articolo alla nota precedente.

In effetti l'Ascoli ritrova ed elenca i fenomeni linguistici ch'egli ritiene tipici del ladino in numerose sezioni del Trentino e del Veneto. Naturalmente più si va indietro nel tempo e maggiormente affiorano tali tratti nei testi antichi (e di certo essi erano nel parlato in numero assai superiore). Ampio spazio è concesso in prima linea alla sezione ladina tridentina occidentale: Val di Sole (pp. 323—4), Val di Rumo (324—5), Val di Non (soprattutto) 325—332; inoltre al gruppo tridentino orientale e alto-bellunese, e cioè alla Val di Cembra (345), Val di Fiemme (345—349), Val di Fassa (349—353), bacino della Gàdera, cioè Badia e Marebbe (353—361), Val Gardena (361—371), Livinallongo con Colle di S. Lucia (372—375), Rocca d'Agordo cioè R. Pietore (375—377), Cortina d'Ampezzo (377—381), Oltrechiusa Cadorina (381—384), Comèlico (384—388). Dopo la considerazione della posizione di passaggio di Erto e Vajont (388—390), si passa alla ampia Sezione del "Ladino-Veneto", cioè allo studio di quelle aree che hanno perduto parte delle caratteristiche "ladine" e cioè: Val Fiorentina (399—400), Agordino centrale e meridionale (400—402), Val di Zoldo (403) e Cadore centrale (403—406). Seguono poi le varie sezioni che si possono ormai considerare "veneto-ladine" e cioè: "Dal bacino del Sarca al Cismon" (406—410), "Feltre e Belluno" (410—415), "Fra l'alto Bacchiglione e l'alta Livenza" (415—419), "Padova e Verona" (419—433), "L'Istria veneta" (433—447) e finalmente varie pagine sono riservate a "Venezia antica" (448—465) e a "Li(d)o Mazor", strettamente collegato a Venezia antica (465—473). Si potrebbe affermare che la straordinaria trattazione dialettologica dell'Ascoli è in realtà una delle prime e migliori descrizioni del Veneto dialettale con in testa le aree che presentano più netti e bene conservati i tratti definiti ladini. Ma si ha sempre l'impressione che l'Ascoli consideri *veneto* e *ladino* due entità etniche(??) separate e che la prima abbia, nel tempo, soffocato ed in parte annullato gli originari caratteri ladini della massima parte della regione.

Non è difficile reinterpretare, secondo una visione corretta, i rapporti considerati dall'Ascoli e, come ho detto, riesposti ad es. dal Bertoni.

Sul problema generale ha discusso anche A. Prati in una appendice ai suoi studi di toponomastica veneta: "Pretesi ladinismi della toponomastica veneta" (Prati 1914, 185—193).

E' ovvio che non sono le genti ladine e venete a compiere degli spostamenti o delle invasioni, ma sono soltanto le isoglosse che si spostano, collegate con la storia, la cultura e il prestigio (dovuto a vari fattori). La *facies* linguistica dell'Italia nord-orientale (dato che qui ci limitiamo a discutere di tale regione) era ben diversa verso il 1000/1100 e agli inizi della *Scripta* veneta (a volte, in parte, bugiarda) rispetto alle epoche successive e ancor più moderne e contemporanee. Così il vero veneziano delle origini dovette offrirci una favella non tanto dissimile dal veneto di tipo settentrionale (nel quale rientravano i linguaggi di Treviso e soprattutto di Oderzo) ed è assai verosimile — come riconoscono gli storici — che buona parte degli immigrati dalla Terraferma nelle isole della laguna verso i secoli VI/VIII, e dopo, provenissero da Oderzo ed Eraclea (filiazione della notevole cittadina romana di *Opitergium*,

quando questa venne distrutta dai Longobardi dapprima nel 643 da Rotari e ancora devastata successivamente da Grimoaldo nel 685). E tale parlata lagunare, in un primo tempo di tipo veneto nettamente settentrionale, contrastava col veneto meridionale che ebbe il suo centro in Padova, poi letterariamente rappresentata dal pavano. E qui potremmo citare a mo' di confronto tra ladino e veneto le vicende dialettologiche proprio di Padova, Rovigo e Vicenza (specie meridionale). Forse che sono mutate le genti nel corso degli ultimi cinque secoli se ora riscontriamo che il dialetto di Padova è profondamente diverso dal pavano di Ruzzante, tanto da risultare quasi incomprensibile agli attuali abitanti della città? Il Prati (*op. cit.*), dopo aver contestato l'esattezza delle spiegazioni dell'Ascoli (*Saggi* 464—5), sottolinea la "tendenza a ritenere di origine ladina certe forme venete, trentine" ecc... "si avverte pure in altri studiosi venuti dopo l'Ascoli... i quali non si sono mostrati alieni dallo spiegare qualche nome locale veneto secondo la fonetica ladina ove ora si parlano dialetti veneti così diversi e per molti rispetti opposti a quelli". Queste e altre osservazioni del Prati sono in parte esatte, ma viste in prospettiva diacronica possono definirsi anche errate per un grosso equivoco di non considerare i dialetti secondo varie fasi cronologiche. Secondo noi si esprime assai meglio E. Quaresima 1955, 102, quando osserva che "l'Ascoli definisce insigni caratteri ladini ogni importante fenomeno da lui scoperto presso i parlari ladini, il quale ricorre per caso anche presso qualche varietà dei dialetti veneti. Sembra invece più giusto affermare che tutti quei caratteri che il ladino ha in comune col dialetto veneto sono *caratteri veneti*; stante che nel caso attuale il datore è sicuramente la popolosa ed industrie Regione veneta e non la povera e periferica montagna; e il rapporto inverso non è nemmeno concepibile. Il fatto è che i dialetti ladini sono della stessa natura del dialetto veneto originario...". Anche la osservazione del Q., fondamentalmente esatta, meriterebbe ulteriori precisazioni e qualche chiosa che io ho già formulata altrove, in specie per la classificazione delle parlate venete.⁶ Non mi soffermerò qui a dimostrare o negare i rapporti del ladino atesino (o del Sella) con l'ampia regione friulana, dato che anche l'Ascoli ne aveva compreso le modeste convergenze. Anche di ciò spero di avere scritto in altre occasioni con qualche fondamento di verità e soprattutto recentemente ho potuto rilevare che le premesse della latinità importata sono assai diverse. La latinità aquileiese, e conseguentemente friulana (con antiche propaggini cadorine) è assai diversa dalla latinità (sostanzialmente cisalpina) che sta alla base delle favelle ladine atesine. Non è una ipotesi tanto fantastica di pensare per la latinità aquileiese, di norma più arcaica, ad origini dall'Italia centrale ed in particolare dalla regione dei Sanniti: ipotesi già proposta dagli storici e da me integrata con qualche corollario lessicale.⁷ Altrimenti come si può spiegare un particolare incontrovertibile, e per me di grande rilevanza, facilmente controllabile, e cioè l'incomprensione da parte dei Friulani degli idiomi ladini del Sella.⁸ Gran parte del lessico friulano diverge da quello del ladino

⁶ v. il mio volume *Saggi sul ladino dolomitico e sul friulano*, Bari 1972, ad es. a p. 126, nota.

⁷ Si veda ora il mio lavoro *Le denominazioni del "fulmine" e la "latinità aquileiese"* nella "Miscellanea di studi alla memoria di E. Giammarco", Pisa 1990.

⁸ Non è tanto infrequente il caso che i Friulani si avvalgano dell'interprete per capire i dialetti dolomitici atesini, come è avvenuto di recente in occasione del *bimillenario* del ladino (??) alla cui celebrazione hanno partecipato anche alcuni Friulani.

atesino e non gioca qui, secondo noi, un ruolo veramente fondamentale l'abbondanza dei tedeschismi dei dialetti del Sella. Ben diversi sono invece i rapporti linguistici tra friulano, specie carnico, e dialetti cadorini (compresi i comeliani e l'ampezzano), anche se l'antica friulanità — anche dialettale — del Cadore è in buona parte dileguata.

Ma passiamo ora in rassegna le concordanze venete col ladino (o viceversa) come sono esposte dal Bertoni cit. integrate da alcuni dati che si possono desumere direttamente dall'Ascoli 1873. Non mancheremo di aggiornare le nostre conoscenze attuali dei vari dialetti, sia pure con semplici rinvii bibliografici per non ripetere quanto ho già altrove annotato e per non appesantire questo mio intervento, rinviando poi all'articolo che ho sovra annunziato.

a) Quanto scrive il Bertoni (pp. 106—7) a proposito delle concordanze nell'uso di *-óm, -ón* alla 1^a pl. è forse di scarsa rilevanza. La desinenza *-ón* è comunque tipica del veneto specie settentrionale e rustico ed era comune anche nel pavano; non mi risulta invece che caratterizzasse il veneziano e nemmeno il veronese; v. su tutto ciò Pellegrini 1977, 133—39. b) Non capisco quanto sia tratto di "ladinità" (p. 107) il volgere di *-atu* ad *-ò* di cui si hanno vari esempi, come *filò* (da *fila tu*), tratto oltremodo tipico del pavano. c) Il dittongo di *o* ed *e* in posizione è indubbiamente attestato nei dialetti veneti e non soltanto alpini; qui mi basterebbe citare casi della toponomastica quali *meza* — *tiera* (toponomastica urbana di Belluno, Feltre e Vittorio Veneto), ven. *Valier* da *Valeriu* ecc., *piet(o)* < *pectus*, molto diffuso anche in provincia di Rovigo, *daspuò* 'dopo' < *de post*, *zuóia* < **jugia*, *truoi* < *trogium*, *fuorsi* 'forse' (Cavassico), *viesti* 'vesti', *biei*, *fardiei* 'fratelli', *piez(o)* ecc.; d) Ma di gran lunga più importante per le impronte "ladine" è la conservazione di *-S* finale latino (pp. 107—108) che nei dialetti caratterizza soprattutto il tipo settentrionale, onde anche il veneziano, specie antico; qui rinvio a Pellegrini 1977 e soprattutto 1987, 131—2 e 1987a, 49—61; oltre alla conservazione nelle forme plurisillabe del verbo alla 2. persona sg., bisognerà tenere in considerazione un caso di plurale sigmatico in una lettera veneziana della metà del sec. XIV (*li presis* 'i prezzi'). Questo tratto distingue abbastanza nettamente — secondo noi — il veneto settentrionale da quello meridionale con centro nella vecchia e prestigiosa Padova. e) Anche la sincope di *-e-* non è estranea ai dialetti veneti, specie negli infiniti e non soltanto nel veronese (che secondo noi, nella fase antica, è piuttosto un dialetto lombardeggiante), ma anche nel trevisano e bellunese (ad es. *estre* 'essere'). Nell'*Egloga trevisana di Morèl* (p. 256) si ha *vere* 'vedere' da *vedre* 'vedere', *crere* 'credere', *letran* ecc. nel Cavassico 315: *letra*, *zucra*, *povre*, *vendre*, *metre*, *crere*. Ma la rilevanza di tale sincope ai fini dei parametri "ladini" dell'Ascoli è ancora modesta (non così ad es. per il Gartner); f) Anche per la conservazione dei nessi con *L* (*PL, FL, BL, CL, GL*) gli esempi veneti si infittiscono più si va indietro con la lettura dei testi (anche se, a volte, si tratta di latinismi grafici) o ci si rivolge alla periferia. Ma testimonianze preziose ci vengono dalla toponomastica nella pronuncia locale (come *Plaf* 'Piave' a Vittorio Veneto ecc.). Del resto l'ampia conservazione di *L* nei suddetti nessi è soprattutto attestata nei dialetti delle province di Sondrio, di Bergamo e di Brescia (mi basti rin-

viare alla mia *Carta dei dialetti d'Italia*, Pisa 1977 b); g) Il Bertoni (pp. 108—9), come altri studiosi tra i quali anche il Devoto, erra nel ritenere un tratto “ladino” la presenza delle interdentali sorda e sonora (*žinkue*, *žènto* o *đente* ‘gente’ ecc.). Si tratta infatti di una caratteristica tipicamente veneta ed in origine meridionale con centro verosimile in Padova, diffusa ben presto in tutte le direzioni (ma non a Venezia, secondo noi); essa ha ora una ampia attestazione nella provincia di Treviso (rustica) e nel Bellunese, ivi compreso il Cadore ed il Comèlico (ma essa non ha raggiunto Cortina d’Ampezzo), nell’Agordino sino a San Tommaso, ma non ad Alleghe. h) Poca rilevanza ha pure l’imperfetto in *-eva* per *-ava* diffuso nel veneto antico (già nell’*Indovinello veronese* si ha *pareva* per *parava*). Analoga osservazione vale per *-e*, vocale di appoggio ad es. nella prima persona: *dighe*, *fae*, *mane*, *parle* (p. 109) per *-o*, forme ora tipiche del veneto settentrionale; i) E’ invece fondamentale per la ladinità la palatalizzazione di *CA* e *GA* (così essa è infatti ritenuta tuttora) per la quale l’Ascoli citava per l’area veneta soltanto l’esempio di *chian*, *chiani* di Fra Paolino Minorita, *De Regimine rectoris* (edito dal Mussafia). Giustamente H. Schmid 1956 ha ribadito che si tratta di un fenomeno diffuso un tempo nella Cisalpina, di cui ci rimangono ora soltanto delle tracce (e l’Ascoli lo riteneva il fenomeno più tipico della “ladinità”, contrassegnato dalla lettera *α*). Gli esempi di codesto fenomeno, evidentemente non bene esplorato nel secolo passato e nel nostro, stanno moltiplicandosi tanto per la documentazione di appellativi, quanto per le tracce toponimiche assai numerose; rinvio intanto solo a Pellegrini 1977, 315, Tomasi-Pellegrini 1983, Vigolo 1987 e 1989 e dovrei aggiungere altri importanti esempi che mi sono stati segnalati, da non molto tempo, per l’area trevisana settentrionale e per l’Agordino centrale. Anche secondo la nostra visuale tale palatalizzazione dovrebbe essere considerata un tratto arcaico della fonetica cisalpina e del veneto (forse bisognerà rivedere, a questo proposito, anche i modi di costituzione del franco-veneto, forse motivo di concordanza — come tanti altri — tra cisalpino e veneto e francese antico). A questo punto conviene forse citare le parole del Bertoni (p. 109): “Più risaliamo a ritroso la corrente dei secoli, e maggiormente salde si fanno le attestazioni fra ladino e veneto” e poi il Bertoni prosegue quasi con le parole dell’Ascoli 1873 464—65 (che, a dir vero, hanno una modesta rilevanza): “E’ questa una constatazione, la quale non manca di gettare qualche luce sulle origini di Venezia, in quanto rischiarare un poco la via che i documenti storici tracciano infida alla migrazione dalla terraferma alla laguna. Venezia fu ladina [?! quale equivoco!] se anche oggi sono venute a perdersi le caratteristiche ladine, come ladina fu Trieste, che finì con l’accogliere il dialetto soggiacendo all’impero linguistico della regina dell’Adriatico” (ma, a dir vero, Trieste fu friulana, non ladina!). L’Ascoli 1973, 337 accenna ad altri “caratteri fondamentali del sistema fonetico ladino” ed oltre a quelli già citati, mi pare opportuno menzionare: la formazione di dittonghi discendenti da *e* stretto (*e*, *i*) e da *o* stretto (*o*, *u*) di cui si hanno ampie attestazioni nel Veneto settentrionale e soprattutto nei nomi locali; oltre agli esempi da me raccolti nell’Alpago (BL), v. Pellegrini 1987, 363—4, si dovrà tenere in considerazione l’ampia raccolta bellunese e alto-trevisana riunita da G. Tomasi 1988, 316—7; si notino toponimi quali *Carpenéi*, *Pinéi*, *Salzéi*, *Borséi*, *Spinéi*, *Roréi*, *Cornéi* ecc. (Alpago), *Nogaréi*, *Spinéi*, *Lastéi*, *Salcéi*, *Roréi*, (Frusseda, cioè Ponte nelle Alpi), *Lastéi*, *Arnéi*, *Tasséi*, *Zoppéi*,

Spinéi, Corneléi, Landréi (Castion di Belluno), *Nespoléi* (Revine), *Roréi, Favéi, Alnéi* (Trichiana), *Roréi* (Lentiai), *Zopéi* (Vittorio Veneto), *Gatéi, Canapéi* (Lago), *Salazéi, Curtoléi* (Miane), *Faveréi* (Credazzo), ecc.

Ed infine tra i tratti fonetici del “ladino” non si dimenticherà il fenomeno dei dittonghi induriti (*verhärtete Diphtonge*) ai quali molti linguisti, a partire da Th. Gartner, attribuiscono tanta specificità anche per i rapporti tra “retoromanzo” e franco-provenzale. Essi sono comuni nel grigionese e non sono assenti in alcuni dialetti friulani, mentre mancano quasi del tutto nei dialetti ladini atesini. Qui bisogna invece sottolineare che essi sono frequenti nel bellunese antico (Cavassico) e nella toponomastica agordina (Pellegrini 1955, 24 e 31—32). Ora il Tomasi 1988, 317 cita esempi assai interessanti per l’alto trevigiano tra cui *sék* da precedente *séi* < *siti* (m) ‘sete’ (Falzé di Piave) e vari casi della toponomastica tra cui *Pianéch* (Castion), *Lastréch* (Lago), forse *Castelc* (Tarzo) ed altri ancora (comunicatimi a voce).

Ma è fondamentale lo studio delle aree lessicali di alcuni termini che sono ritenuti spesso caratterizzanti del “retoromanzo” (e sarebbero spesso esclusivi del “ladino”). Su tale problema ho già dissertato più volte e non intendo qui ripetermi anche se i miei rilievi — inequivocabili — non hanno trovato alcuna valorizzazione, né attenzione (v. ad es. Pellegrini 1986). E qui non starò a ripetere alcune critiche a proposito di “lessico retoromanzo” già rivolte correttamente al Gartner 1883 da parte di C. Battisti 1937. Sarebbe invece opportuno accennare, sempre a proposito del medesimo tema, alla disinformazione lessicale di H. Kuen 1937, il quale tenta pure di identificare una serie di voci che sarebbero tipiche ed esclusive dell’area sunnominata. Così ad es. il K. cita come tipici del retoromanzo termini quali *ego* per *mihi* (> *mi*), *soror*, *frater*, *hebdoma*, **lisura* che non è una parola sia pure ricostruita, ma soltanto una “tipizzazione”,⁹ **skaitho* ‘cucchiaino’, *abunde* ‘abbastanza’, *aqale* ‘solco d’acqua’, *granitta* ‘mirtillo rosso’: tutte voci delle quali credo di aver illustrato l’area assai più correttamente in tanti (e troppi!) scritti; così dicasi altrettanto per *de-avorsu*, **nullia*, *acutus*, *acidus*, **dragiu*, *cellariu*, *bàptismu* per *baptisimus* (503)¹⁰ ecc.; si veda ora il mio articolo *Ladinisch: Interne Sprachgeschichte II. Lexik/Evoluzione del lessico*, in LRL III (Tübingen 1989), pp. 667—679. A proposito di “lessico retoromanzo” è assai curiosa la chiosa del Meyer-Lübke, REW 8934 **troju* ‘Fussweg’, ‘Steig’, ‘Holzschleife’: “*Das spezifisch rätorom. Wort ist wohl vorröm.*”; credo sia ben noto agli studiosi quale è l’area di *troj*, *trodzo* (e varianti) che comprende la massima parte del veneto (anche meridionale), il Trentino e parte della Cisalpina. Non so proprio come essa possa dichiararsi “specificità del ‘retoromanzo’”.

⁹ v. il mio articolo *Un continuatore di ludere: *lisura* ‘articolazione’, in “Studi mediolatini e volgari” XXVIII (1981), pp. 59—66.

¹⁰ I miei articoli etimologici sul ladino e friulano (ed in generale sull’Italia nord-orientale) sono elencati nella *Bibliografia degli scritti linguistici* di G.B.P. (1945—1987), Padova (Dipartimento di linguistica dell’Università) 1987, con indici. Ora dovrei aggiungere una nuova ottantina di contributi.

Purtroppo sul "retoromanzo" o ladino gravano ancora tanti pregiudizi ed è assai difficile convincere gli studiosi sulla reale situazione dei rapporti linguistici e sulle autentiche relazioni: esse non si svolgono affatto in senso orizzontale, secondo la tradizione petrificata, ma assai chiaramente, e logicamente, in senso verticale, contrariamente a quanto si legge nei manuali di linguistica romanza; questi, volutamente o per ignoranza, non si peritano di citare tesi antitradizionali e che in sostanza non sono mai state demolite (alludo ad es. agli insegnamenti di Carlo Battisti); tesi che sono state sviscerate da ricerche puntuali durate per oltre un settantennio. Qui ho voluto soltanto anticipare brevemente alcuni concetti che saranno invece trattati diffusamente nel contributo qui sopra annunciato.

ABBREVIAZIONI BIBLIOGRAFICHE

- Ascoli 1873 = G.I. Ascoli, *Saggi ladini* (= AGI I).
 Battisti 1937 = C. Battisti, *Storia della questione ladina*, Firenze 1937.
 Bertoni 1916 = G. Bertoni, *L'Italia dialettale*, Milano 1916.
 Decurtins 1964 = A. Decurtins, *Das Rätoromanische und die Sprachforschung*, "Vox Romanica" XXIII/2 (1964), pp. 256—304.
 Gartner 1883 = Th. Gartner, *Rätoromanische Grammatik*, Heilbronn 1883.
 Kuen 1937 = H. Kuen, *Die ladinischen Dolomitenmundarten in der Forschung der letzten zehn Jahre* (1925—1935), "Zeitschrift für romanische Philologie" LVII (1937), pp. 481—520.
 Pellegrini 1955 = G.B. Pellegrini, *Schizzo fonetico dei dialetti agordini*, Venezia 1955.
 Pellegrini 1977 = G.B. Pellegrini, *Studi di dialettologia e filologia veneta*, Pisa 1977.
 Pellegrini 1977a = G.B. Pellegrini, *Carta dei dialetti d'Italia* con un volumetto di commento, Pisa 1977.
 Pellegrini 1987 = G.B. Pellegrini, *Ricerche di toponomastica veneta*, Padova 1987.
 Pellegrini 1987a = G.B. Pellegrini, *Quarant'anni di ricerche sul "retoromanzo"* in "Rätoromanisch heute", herausgg. von G. Holtus und J. Kramer, Tübingen 1987, pp. 49—61.
 Pellegrini 1986 = G.B. Pellegrini, *Considerazioni sui rapporti lessicali del fassano*, "Mondo ladino" X(1986), pp. 359—373.
 Prati 1914 = A. Prati, *Escursioni toponomastiche nel Veneto II*, RDR VI (1914), pp. 139—194.
 Quaresima 1955 E. Quaresima, *Parentela veneto-ladina*, Trento 1955.
 Tagliavini 1972 = C. Tagliavini, *Le origini delle lingue neolatine*,⁶ Bologna 1972.
 Schmid 1956 = H. Schmid, *Ueber die Palatalisierung von C, G vor A im Romanischen*, "Vox Romanica" XV(1956), pp. 53—80.
 Tomasi-Pellegrini 1983 = G. Tomasi, *Dizionario del dialetto di Revine (TV)*, con Prefazione di G.B. Pellegrini, Belluno 1983.
 Tomasi 1988 = G. Tomasi, *Note di toponomastica prealpina*, "Archivio per l'Alto Adige" LXXXII(1988), pp. 295—317.

- Vigolo 1987 = T. Vigolo, *La palatalizzazione di C, G + A nei dialetti veneti*, "AGI" LXXI fasc. 1—2 (1986), pp. 60—80.
- Vigolo 1989 = T. Vigolo, *La palatalizzazione di CA e GA nel dialetto vicentino*, in Quaderni patavini di linguistica, Monografie 6. pp. 383—389.

Povzetek

NEKAJ OPAZK K "RETOROMANŠČINI"

Avtor je ognjevit pobornik ideje o jezikovni nepovezanosti romanskih alpskih govorov (Furlanija, Dolomiti, romanski Graubünden), ki jih večina učbenikov romanskega jezikoslovja uvršča v retoromansko ali, z v italijanski lingvistiki rabljenim izrazom, ladinsko jezikovno skupino, (gl. njegovo izčrpno študijo *Ling.* XXII, 1982, str. 3—64). Tópot predstavlja svoje poglede v zelo zgoščeni obliki. Kritično pretresa predvsem ideje začetnika teorije o povezanosti teh romanskih področij, vélikega italijanskega jezikoslovca G.I. Ascolija, pa tudi avstrijskih romanistov Th. Gartnerja in H. Kuhna. Dokazuje, da ni nobenega jezikovnega pojava, ki bi bil izrazito ladinski, torej neznan kateremu drugemu romanskemu govoru. Tako so, npr., ohranjanje soglasniških skupin z likvido kot PL-, FL-, ohranjanje končnega -s, sinkopa, ali pa znamenita alpska palatalizacija velarov v sekvenci CA-, GA znani tudi posameznim beneškim govorom. Avtor ravnotako zanika, da bi v alpskih govorih bili izrazi, torej izrazito retoromanski ali ladinski izrazi, ki bi drugod ne bili poznani. Opozarja na zmotno Ascolijevo stališče, da namreč gre za dve različni etnični plasti, ladinsko in beneško; in ta naj bi bila jezikovno obvladala prvo. Gre le za izoglose, katerim pogojuje razsežnost jezikovni prestiž nekega govora.

UNA CLASSIFICAZIONE GERARCHICA DI DATI GEOLINGUISTICI TRATTI DALL'AIS. SAGGIO DI DIALETTOMETRIA DENDROGRAFICA

Collaborazione informatica: Erasmus Langer (Università Politecnica
di Vienna)¹

1. ALCUNI PRINCIPI DELLA CLASSIFICAZIONE GERARCHICA

Lo strumento euristico classico della classificazione gerarchica è l'albero (chiamato anche in modo più specialistico: grafo arborescente). La struttura ramificata dell'albero con una molteplicità di foglie, ramoscelli e rami rispetto alla radice unica — poli tra i quali si inserisce uno spazio di dipendenze gerarchiche ben articolate — costituisce una rappresentazione metaforicamente molto valida per la descrizione dei risultati di qualsiasi processo *evolutivo*. Ora si sa che ogni *evoluzione* procede mediante ramificazioni, biforcazioni o frammentazioni consecutive e che nascono così vari raggruppamenti in classi (gruppi, unità ecc.), tra i quali esistono sempre determinate dipendenze o relazioni. La lista delle scienze che si sono avvalse dell'albero in quanto mezzo euristico è lunga: oltre la *zoologia*, la *paleontologia*, la *genetica* e tante altre discipline *biologiche* figurano anche discipline *antropiche* e *sociali*, tra cui anche la *linguistica*. E noto che l'albero genealogico viene adoperato in sede linguistica sin dai tempi di August SCHLEICHER (1863). L'uso dell'albero per scopi linguistici è sempre rimasto tuttavia alquanto problematico. In effetti, lo strumento euristico "albero" offre particolari condizioni di applicazione, che fino ad oggi non sono state sufficientemente discusse. E' così rimasta, tra la stragrande maggioranza dei linguisti, una più o meno diffusa sfiducia rispetto all'albero. Cf. a questo proposito la buona documentazione storica di STEWART 1976.

Oggi, con la comparsa di nuove possibilità euristiche (legate cioè all'uso generalizzato di computers per la costruzione di alberi genealogici in gran numero e di qualsiasi strutturazione), il dibattito al merito si è riaperto.

1.1. La generazione di alberi mediante algoritmi tassometrici

La tassometria moderna (chiamata anche "Numerical Classification, Classification automatique, Analyse des données, Automatische Klassifikation" ecc.) di-

¹ Ringrazio cordialmente la dottoressa Adelaide Fiocchi-Baehr (Università di Salisburgo) della revisione stilistica del mio testo italiano.

spone ormai, nel suo arsenale metodico, di una folta serie di algoritmi classificatori destinati a generare, sempre in base a certe regole matematiche, strutture arbore-scenti ben definite. Nella manualistica tassometrica internazionale questi algoritmi vengono chiamati "Agglomerative Hierarchic Clustering Methods" (p. es. SNEATH/SOKAL 1973, 214 s.), (méthodes de) "classification hiérarchique" (p. es. CHANDON/PINSON 1981, 98 s.) o "Hierarchisch agglomerative Verfahren" (p. es. BOCK 1974, 356 s.). Siccome la stragrande maggioranza degli algoritmi dendrografici gerarchici descritti nei manuali tassometrici può esser eseguita agevolmente mediante i cosiddetti "software packages" statistici (di diffusione internazionale e utilizzabili tanto nei grossi centri universitari di calcolo quanto con singoli "personal computers"), nulla si oppone alla sperimentazione massiccia di alberi genealogici di qualsiasi strutturazione in sede di *geolinguistica*.

1.2. Tanto per ricordare: l'inevitabile molteplicità dei procedimenti (e risultati) classificatori

Per qualsiasi problema di classificazione *non* si dà l'*unicità* di soluzioni classificatorie. Ogni insieme di dati destinato ad essere classificato può esserlo *in vari modi*. Il classificatore deve dunque effettuare una serie di *scelte* o di *decisioni metodiche*, guidato in ciò ovviamente dalle sue posizioni *teoriche*. Deve scegliere tra l'altro il procedimento classificatorio secondo la finalità intrinseca del suo progetto (scartando eo ipso altri procedimenti apparentemente meno adatti) ed anche regolare l'impostazione teorica dell'interpretazione finale dei risultati su presupposti teorici da precisare in anticipo. Ogni classificazione rimane sempre, in quanto *metodo euristico*, l'*umile ancella* delle intenzioni *teoriche* del classificatore. Imitando la formula allitterativa ben nota di LASSWELL ("Who speaks what language...?") pare lecito crearne un'altra (con risonanze allitterative latine in *qu-*): "*Quis facit qualem ordinem quot qualiumque classium quibus methodis ac per quales fines?*".

Per ovvie ragioni di spazio questo articolo non contiene che il risultato iconico di una sola classificazione dendrografica. Essa è stata scelta, a scopo illustrativo, tra tante altre generate durante la mia ultima "campagna" di dialettometria dendrografica. In questi lavori mi sono avvalso della collaborazione efficace e preziosa del valente dottor ERASMUS LANGER, docente al Politecnico di Vienna. Al dottor LANGER sono stati affidati i calcoli numerici (con SPSS — x) e — problema molto più spinoso ancora — il disegno automatizzato (mediante stampante a raggi Laser) degli alberi (ciascuno con almeno 251 foglie e 250 ramificazioni). Che il dottor LANGER riceva in questa sede i miei più sentiti ringraziamenti per la sua preziosa collaborazione!

1.3. La logica della strutturazione degli alberi: binarietà e agglomerazione “dal basso in su”

1.3.1. L'albero famoso dello SCHLEICHER (1863) disponeva di ramificazioni tanto *binarie* quanto *ternarie*. In sede di tassometria le ramificazioni sono sempre binarie con esclusione di qualsiasi altra possibilità. Questa limitazione costituisce, ovviamente, un'*idealizzazione* ossia *riduzione* non poco problematica rispetto alla realtà spesso esuberante dell'evoluzione biologica o glottologica.

1.3.2. La generazione agglomerativa dell'albero comincia da parte delle foglie, cioè “dal basso in su” (si veda la Fig. 1). Ad ogni foglia corrisponde uno degli N elementi classificabili. Da questi N elementi (o foglie) l'algoritmo di classificazione comincia coll'agglomerarne certuni, a seconda delle sue virtù matematiche, riducendo così progressivamente (cioè con ogni agglomerazione o fusione binaria) il numero degli elementi rimanenti ed ancora da agglomerare (o fondere tra di loro). Un albero con N foglie dispone, ad agglomerazione compiuta, di N-1 ramificazioni (o biforcazioni). Ciascuna delle ramificazioni “ha il comando” di due classi (gruppi, unità, elementi ecc.) sottostanti, le quali, a seconda della loro posizione nella gerarchia dendrografica, dispongono di un diverso grado di eterogeneità interna (micro-, meso-, macro-gruppi). Più le classi sono “in alto”, cioè vicine alla radice (si veda la Fig. 1), più la loro eterogeneità interna (“intra-class-heterogeneity”) è alta. Per fare un esempio (si veda di nuovo la Fig. 1): le classi dipendenti dalle ramificazioni 5 e 6 dispongono di una eterogeneità interna minore di quelle sottostanti alle biforcazioni 1 e 2. Si osservi anche — sulla Fig. 1 — la freccia puntata in alto che indica la direzione delle N-1 agglomerazioni.

1.4. Una volta di più: l'orientamento *complessivo* del pensiero dialettometrico

Di fronte ad alcuni equivoci e fraintendimenti relativi alla finalità primaria del pensiero dialettometrico, espressi soprattutto da alcuni dei miei amici italiani, ritengo utile ribadire qui due tra i principi elementari di qualsiasi impostazione dialettometrica:

1. La dialettometria si applica soltanto ai dati di *atlanti linguistici*: “extra atlantes linguisticos nulla salus dialectometrica”.
2. Alla dialettometria spetta, in quanto procedimento *induttivo* (che parte dal *particolare* per arrivare al *generale*), la considerazione *complessiva* dei dati di un atlante linguistico. Non va dimenticato però che una considerazione complessiva senza indicazioni precise delle coordinate del pensiero di colui che pratica questa considerazione, non è possibile.

Considerazione *isolata* di singole carte di un atlante linguistico o considerazione *complessiva* di molte carte: si tratta di due facce di una sola medaglia. Non c'è

la minima traccia di una qualsiasi concorrenza e contraddizione. Già nello JABERG maturava, 67 anni or sono, l'idea di una considerazione complessiva dei dati della raccolta che stava allora preparando (AIS): "Fin d'ora la grande varietà dei limiti che presentano le nostre carte fa prevedere che non ci sarà un'unica soluzione giusta sempre e dappertutto. Bisognerà cominciare collo studio particolareggiato di ogni carta ed elevarsi a grado a grado a sintesi più alte." (JABERG 1923, 1191—1192).

2. BREVE DESCRIZIONE DELLA CATENA DIALETTOMETRICA UTILIZZATA

2.1. Misurazione dei dati originali tratti dall'AIS

Per questo problema rimando ai miei lavori anteriori (1981, 352 s. 1982, 15 s.; 1984a I, 31 s.; 1984b, 11 s.): la matrice dei dati ivi descritta è quella qui utilizzata:

volumi dell'AIS esauriti: I, II, IV.

variabilità geolinguistica considerata rispettivamente *misurata su scala nominale* (politomica): variazione lessicale (ca. due terzi delle carte-AIS), variazione morfo-sintattica (ca. un terzo delle carte-AIS)

dimensioni della matrice dei dati:

N = 251 punti (o elementi)-AIS (con inclusione di un punto artificiale: P. 999 = italiano standard).

p = 696 carte "di lavoro" (o attributi).

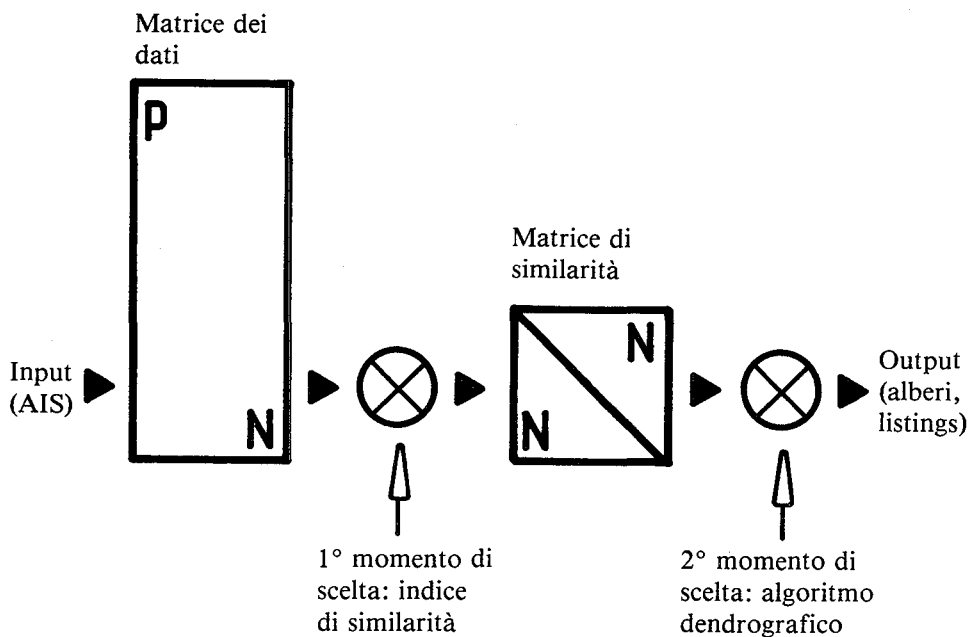
2.2. Dalla matrice dei *dati* alla matrice di *similarità*

Tra queste due matrici si colloca la scelta (e l'applicazione consecutiva) dell'*indice di similarità*. Questa scelta costituisce un punto cruciale della catena classificatoria. Ne ho ampiamente descritto i problemi nei miei scritti dialettometrici anteriori (cf. p. es. GOEBL 1984a I, 74 s.). L'indice qui utilizzato viene chiamato "Indice ponderato di identità" (IPI; in tedesco: "Gewichtender Identitätswert, GIW"). La sua particolarità matematica consiste, in breve, nell'attribuire, a tassati di piccola estensione geografica, un maggiore peso numerico rispetto a quelli più estesi e considerati quindi come "banali", meno significativi ecc. Si capisce subito che la ponderazione numerica dei tassati (o tipi lessicali) meno diffusi equivale ad una certa *impostazione teorica* in sede di geolinguistica, che d'altronde vanta non pochi fautori tanto fra *romanisti* che *germanisti*, *indoeuropeisti* (glottologi) ed altri. Nell'abbreviazione IPI(1) (o GIW(1)) la cifra 1 indica il valore numerico del *peso* ammesso da me nella formula complessiva dell'IPI (o GIW). Non potendo approfondire l'argomento in questa sede, rimando alle mie pubblicazioni del 1983 (in tedesco: 12 ss.) e del 1987 (in francese: 70 ss.) dove il lettore interessato troverà una ampia discussione degli aspetti matematici e linguistici del problema.

2.3. Scelta dell'algoritmo di classificazione gerarchica

Si tratta di nuovo, con questa scelta, di *modellizzare* la concezione linguistica dell'evoluzione dendrografica (meglio: dendrograficamente rappresentabile) dei dialetti in una formula matematica appositamente selezionata. A questo proposito riassumiamo brevemente i sommi capi dei rispettivi concetti dei linguisti. L'*opinio communis* ammette — non senza sfumature nei dettagli — che in una massa di dati geolinguistici inizialmente omogenei si siano operate, coll'andar del tempo, un certo numero di agglomerazioni o raggruppamenti (spesso chiamati, in modo semanticamente erroneo: frammentazioni, fragmentations, Ausgliederungen ecc.) che portano allo stabilirsi di una gerarchia dialettale, della quale si vedono ancora oggi le tracce. A questa concezione che, oltre ad esistere in tante varianti, non è priva di assunzioni problematiche, fanno eco non pochi algoritmi tassometrici, tra i quali, secondo le mie esperienze personali, gli algoritmi "complete linkage" e quello proposto da WARD sono molto validi per la ricerca geolinguistica. Qui viene adoperato, a mo' d'esempio, l'algoritmo "complete linkage". Per una descrizione dettagliata cf. GOEBL 1984a I, 172 e 1983, 17 s. o — molto meglio ancora — i capi rispettivi della letteratura manualistica: p. es. SNEATH/SOKAL 1973, 216 s. (inglese); BOCK 1974, 382 s. (tedesco) e CHANDON/PINSON 1982, 106 s. (francese).

Riassumiamo schematicamente l'articolazione della catena dialettometrica utilizzata:



L'output di un'analisi dendrografica comprende, a prescindere dal disegno dell'*albero genealogico*, anche *lunghe liste* numeriche coi valori delle N-1 fusioni adoperate, in modo tale che il classificatore possa controllare la genesi dell'albero nei più minuti dettagli. La riproduzione tanto dell'albero (con tutte le 251 foglie e le 250 ramificazioni) quanto dei "listings" attinentivi è praticamente impossibile per motivi di spazio. Qui ci contentiamo della presentazione di un disegno *mediamente semplificato* dell'albero calcolato (Fig. 1) e della sua *trasposizione* (cioè *spazializzazione*) *nella rete dell'AIS* (Fig. 2).

3. INTERPRETAZIONE LINGUISTICA DELLE FIGG. 1 E 2

Tra le molte possibilità d'interpretazione linguistica di classificazioni dendrografiche spiccano le ipotesi *geolinguistica* (e *sincronica*) e quella *glottocronologica* (e *diacronica*).

3.1. Interpretazione *geolinguistica* delle Fig. 1 e 2

La Fig. 1 contiene l'albero al rovescio: la chioma verso il basso e la radice in alto. Mentre l'agglomerazione dell'albero comincia al livello delle N foglie, l'interpretazione dell'albero deve farsi in senso inverso: dall'alto in basso. I rami più grossi, vicini alla radice, sono i più interessanti. Sulla Fig. 1 sono contrassegnati colle cifre 1—6. Ogni albero gerarchico contiene diversi livelli di astrazione o — in termini fotografici — di risoluzione granulosa. Una risoluzione (molto grossolana) dell'intera rete-AIS in soli sei gruppi sarebbe utile, ma gioverebbe poco agli scopi illustrativi di questo articolo. Abbiamo dunque scelto un livello medio di risoluzione in 25 classi (gruppi, unità ecc.), contrassegnata ciascuna dalle lettere A-Y. L'interpretazione *geolinguistica* dell'albero diventa così molto più agevole. Il nostro proposito è di far vedere l'ammirevole precisione e compattezza, con cui vengono delineate, sulla Fig. 2, le aree dialettali dell'Alta Italia e della Ladinia intra alpina.

Sulle Fig. 1 e 2 si osservino soprattutto:

1. in una prospettiva più *grossolana*:
la compattezza colla quale saltano fuori i cinque grandi complessi (macro-gruppi) dialettali seguenti:

- a. Ladinia occidentale e centrale
- b. Piemonte-Aosta
- c. Veneto-Friuli-Trentino
- d. Liguria-Toscana-Emilia-Romagna-Marche
- e. Lombardia-Svizzera italiana.

2. in una prospettiva più *dettagliata*:
 la plausibilità della *corologia* (o *corematica*)² dei 25 gruppi (o *coremi*) considerati.
 In linea di massima si tratta di suddivisioni corologiche ben conosciute:

- A—B Bipartizione della Ladinia grigionese.
- C Agglomerazione dei punti-AIS della Ladinia centrale (ad esclusione del P. 316, Cortina d'Ampezzo, piuttosto cadorino dal punto di vista *intra*-linguistico) e affiliazione di questa classe al ramo grigionese. Ne derivano fortissimi argomenti *a favore* della concezione ascoliana dell'“unità (= classe) ladina”.
- D—F La gerarchia dell'albero ci dice che dei tre gruppi classificati, i gruppi E (occitanico alpino e amfizione) e F (piemontese) sono più vicini tra di loro rispetto a D (Aosta con, stranamente, i PP. 140 e 150, ambedue occitanici).
- G—K Non stupisce il fatto che il gruppo G (Friuli) si stacca dal resto del macro-gruppo. Va detto tra parentesi che, sulla base di altri procedimenti gerarchici, il Friuli e la Ladinia centrale vengono accoppiati. Il Trentino (J) e il complesso bellunese-cadorino (K) si spostano un po' dal veneto centrale (I) e dal veneziano della Serenissima (P. 376) nonché dalle regioni di “là da mar” (H).
- L—R Tra questi gruppi, P (Pavia, Oltrepò pavese) e Q (piacentino, cremonese, mantovano) fanno da amfizione fra tre maggiori poli di attrazione, e cioè: gli spazi lombardo, emiliano e ligure. I gruppi L (Toscana), M (Marche), N (Romagna) e O (Emilia con amfizione) combaciano perfettamente colla visione tradizionale di questo spazio dialettale.
- S—Y L'articolazione del macro-gruppo lombardo è molto interessante. Il lombardo occidentale (Y: imperniato su Milano) ed il lombardo orientale (W: imperniato su Brescia e Bergamo) costituiscono il nucleo di questo macro-gruppo. Da notare la satellizzazione del gruppo X (Valtellina) da parte del lombardo occidentale (Y) e non di quello orientale (W) geograficamente tuttavia più vicino. Al meso-gruppo (W, X, Y) si annettono, via via, i microgruppi U (Val d'Ossola) e V (provincia di Novara), mentre le parlate italo-svizzere (S: Poschiavo e Val Bregaglia; T: Ticino settentrionale = Sopraceneri) si scostano un po'.

E' ovvio che un'analisi comparativa di molti alberi analoghi sarebbe molto più interessante ed anche proficua per la nostra comprensione degli ingranaggi *inter- e intra*-dialettali che non la prospettiva isolata testè presentata.

Prima di chiudere questo paragrafo vorrei sottolineare ancora due punti:

1. la sorprendente *coerenza geografica* all'interno dei 25 gruppi (o coremi) qui esaminati. Alla vicinanza *uni*-dimensionale all'interno dei 25 gruppi della Fig.

² I termini “corema” e “corematica” sono stati conati (in francese) dalla Scuola cartografica di Montpellier capeggiata da R. BRUNET (cf. BRUNET 1987, 191 e 211).

Proiectum: LEX-ITALIEN

Fons: AIS vol. I, II, IV

Criter. metrolog.: Variabil. lexic. et morphosyntact.

Matrix dat.: N=251 Elem., p= 696 Attr. (scala nomin. polytom.)

s_{jk}: GIW(1)_{jk}/IPI(1)_{jk}

Algor. agglom. hierarch.: COMPLETE LINKAGE

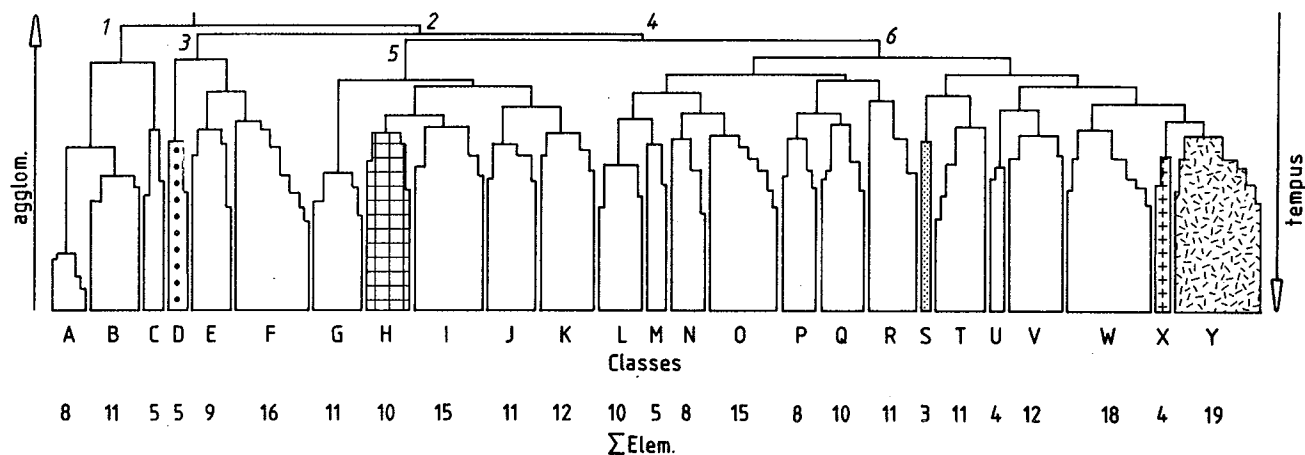


Fig. 1: Classificazione dendrografica di 251 elementi dialettali secondo il metodo "complete linkage".

Per una spazializzazione dei gruppi A—Y si veda la Fig. 2.

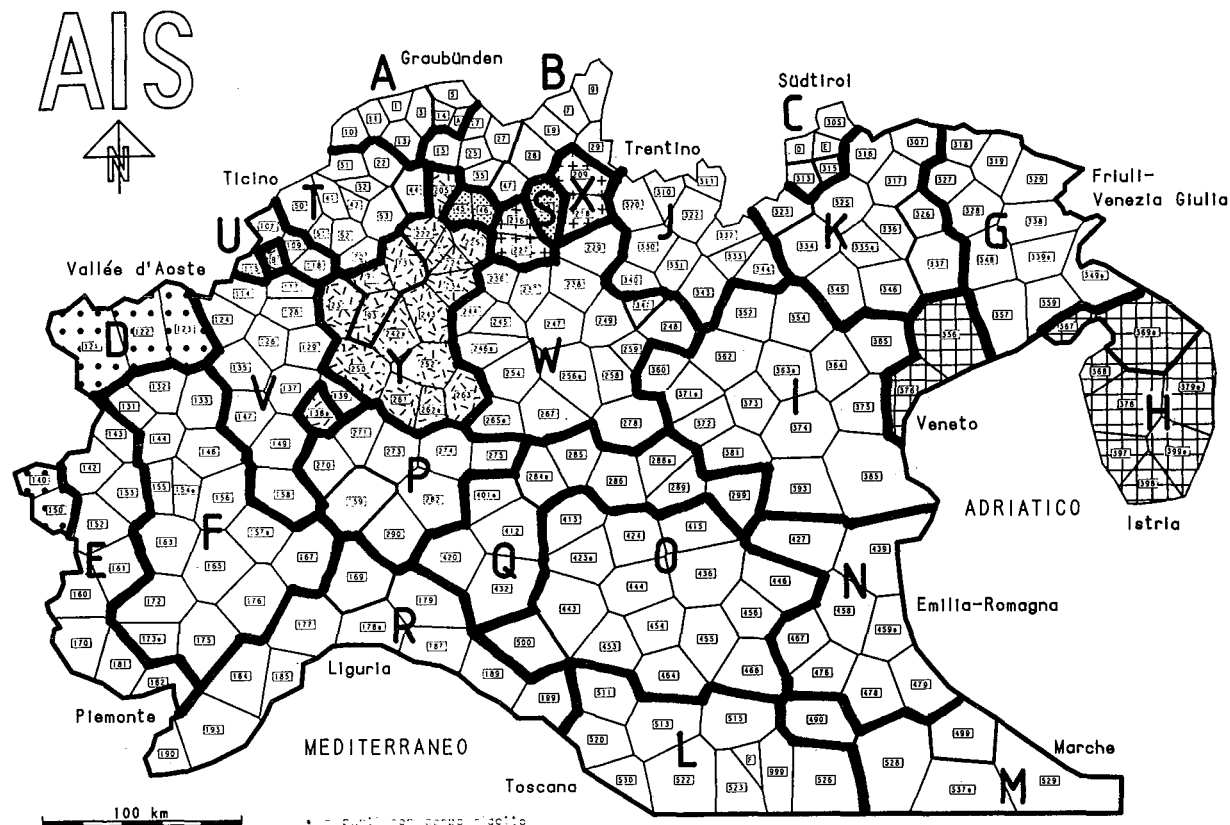


Fig. 2: Spazializzazione del grafo arborescente ("albero") della Fig. 1.

Segle per alcuni punti-AIS:

A 16 D 312
B 116* E 314*
C 223* F 524

Il fondo della carta di THIESSEN corrisponde perfettamente a quello utilizzato nei miei studi dialettometrici anteriori (relativi all'AIS; cf. 4. Bibliografia).

1 corrisponde una contiguità (ossia compattezza) *bi*-dimensionale (o geografica) all'interno delle 25 aree (o coremi) corrispondenti della Fig. 2. Rare sono le discontinuità: p. es. i PP. 116 e 138 che fanno da propaggini geografiche del gruppo Y, ed i PP. 140 e 150 che sono prolungamenti territoriali del gruppo D (Aosta). La bipartizione geografica del gruppo H corrisponde però a fatti di dislocazione geografica storicamente accertati (diffusione transadriatica della parlata veneziana).

2. Anche all'interno dei 25 gruppi qui presentati ci sono strutturazioni gerarchiche interessanti che, per ragioni di spazio, non possiamo esaminare in questa sede.

3.2. Interpretazione *diacronica* delle Figg. 1 e 2

Si tratta dell'applicazione del pensiero *glotto-* (o *lessico-*)*cronologico*. La glottocronologia parte, com'è noto, dal presupposto teorico che la parentela quantitativa tra due idiomi (definiti come tali mediante un certo numero di lessemi: cf. la lista famosa di SWADESH) permette, all'interno di un modello logaritmico, di calcolare — sempre con dati lessicali — il tempo svoltosi sin dalla separazione dei due idiomi, che all'inizio dovevano ovviamente costituire un'entità comune. Pur scartando il problema annoso del calcolo della data delle rispettive frantumazioni, possiamo dire che i presupposti teorici e matematici della glottocronologia su basi lessicali sono molto simili a quelli della dialettometria dendrografica. Visto il parallelismo formale, pare lecito interpretare l'albero della Fig. 1 anche dal punto di vista diacronico. Ciò facendo dobbiamo seguire di nuovo la direzione indicata dalla freccia a destra dell'albero ("tempus"). Ecco dunque la sceneggiatura delle frantumazioni:

1. Dall'unità originaria della rete-AIS si stacca in un primo momento la Ladina occidentale e centrale; risultato: la rete-AIS è bipartita (ramificazioni 1 e 2).

2. Coll'ulteriore andar del tempo la rimanente unità (= classe) *non-ladina* si scinde in due parti; risultato globale: tripartizione (ramificazioni 1, 3 e 4).

3. L'unità (= classe) *non-ladina* e *non-piemontese* (o galloromanza) (= gruppi G—Y) si spezza — grosso modo — lungo l'Adige; risultato: quadripartizione (ramificazioni 1, 3, 5 e 6). E così via.

Le Fig. 1 e 2 consentono un'agevole continuazione di questa sceneggiatura. Senza voler condividere le aspre critiche rivolte dal COSERIU alla glottocronologia nel 1965 — critiche che a distanza di oltre 25 anni appaiono alquanto esagerate e, soprattutto, teoricamente e metodicamente scadute — è ovvio che bisogna essere cauti³. Delle due interpretazioni presentate qui sopra la prima mi pare essere molto

³ Questo vale soprattutto per l'assunzione di date molto precise per le ramificazioni diacroniche; cf. a questo proposito la differenza metodica che corre tra gli scritti di CORTELAZZO (1985) (e con lui di H. GUITER) da una parte, e di CAVALLI-SFORZA/WANG (1986) dall'altra.

più valida ed euristicamente fertile che non la seconda. E possibile però dedurre dalla sceneggiatura diacronica alcuni cenni classificatori importanti. Fra le tante possibilità inerenti vorrei, giunto al termine di questo piccolo dono natalizio, sottolineare soltanto la posizione *eccentrica* della Ladinia occidentale e centrale all'interno della rete-AIS esaminata. Questo fatto (e tanti altri ancora della stessa coniazione dialettometrica; cf. GOEBL 1988) potrebbe ravvivare le discussioni intorno alla "questione ladina" deviate, negli ultimi anni, in acque metodicamente forse troppo calme.

4. BIBLIOGRAFIA

- AIS: Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz, Jaberg, K./Jud, J. (eds.), Zofingen 1928—1940, 8 voll.
- Bock, H.H.: Automatische Klassifikation. Theoretische und praktische Methoden zur Gruppierung und Strukturierung von Daten (Cluster-Analyse), Göttingen 1974.
- Brunet, R.: La carte. Mode d'emploi, Parigi, Montpellier 1987.
- Cavalli-Sforza, L.L./Wang, W. S—Y.: Spatial Distance and Lexical Replacement, in: *Language* 62 (1986) 38—55.
- Chandon, J.—L./Pinson, S.: Analyse typologique. Théories et applications, Parigi ecc. 1981.
- Cortelazzo, M.: Sonziaco e gradese: un confronto lessicostatistico, in: *Ce fastu?* 61 (1985) 31—35.
- Coseriu, E.: Critique de la glottochronologie appliquée aux langues romanes, in: *Actes du X^e Congrès international de linguistique et philologie romanes* (Strasbourg 1962), Straka, G. (ed.), Parigi 1965, 87—96.
- Goebel, H.: Eléments d'analyse dialectométrique (avec application à l'AIS), in: *Revue de linguistique romane* 45 (1981) 349—420.
- Goebel, H.: Dialektometrie. Prinzipien und Methoden des Einsatzes der Numerischen Taxonomie im Bereich der Dialektgeographie, Vienna 1982 (Denkschriften der Österr. Akademie der Wissenschaften, phil.-hist. Klasse, vol. 157).
- Goebel, H.: "Stammbaum" und "Welle". Vergleichende Betrachtungen aus numerisch-taxonomischer Sicht, in: *Zeitschrift für Sprachwissenschaft* 2 (1983) 3—44.
- Goebel, H.: Dialektometrische Studien. Anhand italo-romanischer, rätoromanischer und galloromanischer Sprachmaterialien aus AIS und ALF, Tübingen 1984a, 3 voll.
- Goebel, H.: Lineamenti di dialettometria (con applicazione all'AIS), in: *Guida ai dialetti veneti* 6 (1984b) 7—53.
- Goebel, H.: Points chauds de l'analyse dialectométrique: pondération et visualisation, in: *Revue de linguistique romane* 51 (1987) 63—118.
- Goebel, H.: Considerazioni dialettometriche sul problema dell'"unità retoromanza (ladina)", in: *Mondo ladino* 12 (1988) 39—59.

- Jaberg, K.: Il turismo dei dialetti. Caratteristiche e curiosità dell'atlante linguistico-etnografico svizzero-italiano, in: *Le vie d'Italia* 29 (1923) 1185—1195.
- Schleicher, A.: *Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft. Offenes Sendschreiben an Herrn Dr. Ernst Häckel, a.o. Professor der Zoologie und Director des zoologischen Museums an der Universität Jena, Weimar 1863.*
- Sneath, P.H.A./Sokal, R.R.: *Numerical Taxonomy. The Principles and Practice of Numerical Classification*, San Francisco 1973.
- Stewart, A.H.: *Graphic Representation of Models in Linguistic Theory*, Bloomington 1976.

Povzetek

VREDNOTENJE PODATKOV JEZIKOVNEGA ATLASA AIS. POSKUS KLASIFIKACIJE NAREČJA Z ANALIZO GENEALOŠKEGA DREVEŠA

Opisuje se uporaba genealoškega drevesa pri vrednotenju jezikovnih podatkov, ki omogočajo pravilno klasifikacijo govorov. Tako ovrednoteni podatki so nabrani v gradivu, ki ga nudijo I., II. in IV. zvezek AIS (Jaberg in Jud, *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz*, Zofingen, 1928—1940). Podatki se nanašajo na 251 obdelanih točk (samo iz severnega in srednjega dela mreže atlasa), in sicer za 696 pojmov, s čimer je mogoče dobiti dokaj verno sliko lokalnega govora in preko te, s pomočjo primerjave podatkov, podobo dialekta. Genealoško drevo (skica 1) se ustvari s pomočjo taksometričnega algoritma. Nato se razvejana struktura uporabi na mreži atlasa (skica 2). Tako nastane podoba narečne razcepljenosti za severno italijanščino in retoromanščino (ladinščino). Ocenjujemo jo tako s sinhronega vidika, torej geolingvistično, ali pa z diahronega, kar bi lahko imenovali statistiko besedišča ali celo glotohronijo, torej pogled na razvoj jezika.

S tem se potrdi umestnost in praktična korist rezultatov, dobljenih s pomočjo opazovanja dialekta, ki izhaja iz primerjave razvejanosti genealoškega drevesa.

ROMANISCHE RELIKTE IM DREILÄNDERECK A-CH-I

Wer aus einem Gebiet stammt, in dem sich mehrere Sprachen nach einem längeren Ablösungsprozeß überlagert haben, der grübelt unwillkürlich manchem Wort und mancher Wendung nach, die man aus dem heutigen Sprachgebrauch nicht erklären kann. So findet man im heute deutschsprachigen *Montafón* (Vorarlberg), im *Paznáun* und *Stanzertal* (Verwall- und Arlberggebiet), im sog. *Oberen Gericht* (oberstes Tiroler Inntal) — *Nauders* — und im oberen *Vintschgau* (oberstes Etschtal in Südtirol, Italien) noch in unserer Zeit manche Gemeinsamkeiten mit dem angrenzenden *Samnáun* (Schweiz) und dem rätoromanischen *Unterengadin* (unteres Schweizer Inntal). Wie eigenwillig die sprachliche Realität, an der bekanntlich viele Faktoren mitwirken, schließlich ausgeprägt sein kann, zeigen uns schon die jeweiligen Talschaftsnamen.

Das *Montafón* mda. [muntafũ] hat im heimischen niederalemannischen Dialekt Endsilbenbetonung wie auch *Paznáun*¹, beide mit — ONE gebildet wie übrigens auch tir. *Samnáun* (< St. MAGNUS), rtr. *Samagnún*. Das ist bei mehrsilbigen Namenformen schon ein wichtiger Hinweis auf vordeutsche Herkunft und Übernahme bis gegen 1200, obwohl auch deutsch gebildete Namenformen — durch Überentäußerung — im Süddeutschen nicht selten Endbetonung aufweisen wie *Bräitblies*, *Faralóch*² etc. Der Name *Nauders* gegenüber rtr. *Danuder* gibt wenig Neues her, denn die Diphthongierung von *ũ* > *au* im 12. Jht. (wie auch *î* > *ái*, *ü* > *äu*) durch das Bairische³ kennen wir schon aus *Paznaun* und *Samnaun*, es sei denn die im Rätoromanischen nicht selten agglutinierte Präposition, die auch *Damal*, *Dumaist*, *Dür* etc. (dt. *Mals*, *Imst*, *Eyrs*) zeigen⁴. Diese Eigenheit des Romanischen

¹ *Montafón* ist wohl MONS 'Alpe' + TUBUS 'Tobel, Rinne', vgl. J. Zehrer im Jahrbuch d. Vbger. Landesmus. Vereins 104 (1960) 134. *Paznáun* zu PUTEUS + INU, das als Ortsname *Pazín* und als Reliktwort *Putzen* ergab, vgl. K. Finsterwalder in Jahrbuch d. Österr. Alpenvereins 80 (1955) 35. Bei O. Stolz, *Politisch-historische Landesbeschreibung von Tirol* I/2 im Archiv f. Österr. Geschichte 107/2 (1925) 772 ff. "in *Patzenun*" ohne Diphthong; Belege für *Galtür*, dessen Walser seit 1320 nach Nauders zinsten, da sie zum Unterengadin gehörten.

² Vgl. W. Vogt, *Vorarlberger Flurnamenbuch* I/2, Montafon, Bregenz 1973, Gaschurn Nr. 109, 176: Dt. *Bréitblies*. *Fárnloch*.

³ Deutsche Lautverschiebung, Umlaut und Diphthongierung werden seit W. Bruckner für eine relative Chronologie herangezogen, insbes. von K. Finsterwalder in ZONF 4 (1929) 228 ff. und in *Tiroler Heimat* 26 (1962) 82 ff. etc., ebenso von H. Kuen in *Ladinia* 9 (1985) 19—29.

⁴ Vgl. K. von Ettmayer, *Geographia raetica*, in: GRM 2 (1910) 302.

Wir zitieren in der Folge abgekürzt im Text:

DRG = *Dicziunari rumantsch grischun*, bearbeitet von R. von Planta, A. Schorta u.a., Chur 1939 ff., bisher 7 Bde.

FISCHER, H. — W. Pfeleiderer, *Schwäbisches Wörterbuch*, Tübingen 1904—36, 6 Bde.

IDIOTIKON = *Schweizerisches Idiotikon*, Wörterbuch der schweizerdeutschen Sprache, Frauenfeld 1881 ff.

muß gestützt worden sein durch den unterschiedslosen Gebrauch etwa des AD bei der romanischen Orts- wie auch der Zielangabe (dt. *im/in dem* vs. *in den* Wald) gegenüber der Unterscheidung im Deutschen: *wo?* vs. *wohin?* mit entsprechend unterschiedlichen Folgekonstrukten⁵.

Der *Vintschgau*, früh belegt als *Venustica Vallis*⁶, hat im ital. *Val Venosta* die alte Betonung auf der Ableitungssilbe, die durch eine im Lateinischen auffällige Lautfolge (wie einst in *Trieste*, *Este*, *Imst*) die Bewohner schon in römischer Zeit als vorrömisch kennzeichnete: *Venostes* führt geradlinig zu rtr. *Vnuost*, allerdings mit der radikalen Kürzung der unbetonten Silben, die schließlich auch — aber erstsilbenbetont — bei bair. *Vinsch(t)gau* endet. Dt. *Engadin* ist dagegen eine Mischform, ein Kompromiß zwischen altem *vallis Eniatina* a. 930 und bair. *Engedein*⁷, heute oengad. *Engiadigna*, surm. *Naschadoina*, surs. *Giadina*, im 13. Jht. auch *Engdina* a.ä.; der Name hängt mit *Aenus* bzw. *Inn* zusammen und wurde als Ableitung von **Eniates* 'Inn-Anwohner' (R. von Planta) oder direkt vom keltischen Flußnamen (J.U. Hubschmied) erklärt. Von Grenzen an Wasserscheiden spürt man hier wenig, denn das rätoromanische *Münstertal/Müstair* (< MONASTERIUM)⁸ liegt jenseits des Ofenpasses, das vorrömische *Nauders* (am Stillebach, nicht an der Etsch) gehört sprachlich anscheinend eher zum Vintschgau, das *Samnaun* ist halb schweizerisch, halb deutsch und war bis vor einigen Jahrzehnten noch mehrsprachig. *Galtür* < CULTURA im obersten Paznaun, auch als *Galtyr* und *Cultaur* belegt, auch *Galtura* a. 1624 (Stolz 1925, 774) hat noch heute eigenwillige (hochalemannische) Walsersuren wie auch das angrenzende innere Montafon⁹.

JUTZ, L., *Vorarlbergisches Wörterbuch mit Einschluß des Fürstentums Liechtenstein*, Wien 1960—65, 2 Bde.

KLUGE, F., *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, bearbeitet von E. SEEBOLD, Berlin 22 1989.

LUTTA, C.M., *Der Dialekt von Bergün*, Halle 1923.

PALLIOPPI, Z. und E., *Dizionario dels idioms romantschs d'Engiadin' ota e bassa*, Samedan 1895.

PEER, O., *Dicziunari rumanisch ladin-tudaisch*, Chur 1962.

REW = Meyer-Lübke, W., *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 5 1972.

RN = *Rätisches Namenbuch*, hg. von R. von Planta, A. Schorta und K. Huber, Zürich-Leipzig 1939—86, 3 Bde.

SCHATZ, J., *Wörterbuch der Tiroler Mundarten*, hg. von K. Finsterwalder, Innsbruck 1955—56.

SCHÖPF, J.B., *Tirolisches Idiotikon*, Innsbruck 1866.

⁵ Vgl. dazu H. Lüdtke, *Präpositionen der Orts-, Höhen- und Richtungsbezeichnung im Graubündner Oberland*, in: RF 66 (1955) 374—378 und Th. Ebnetter, *Schu' l Schvob 'ins Schwabenland'*, in: Fakten und Theorien, Fs. für H. Stimm, Tübingen 1982, 59—70 sowie ders., *Die Adverbien und Präpositionen des Ortes und der Richtung im Romanischen von Vaz/Oberfaz*, in: ZrP 100 (1984) 387—407.

⁶ Im 8. Jht. bei Argeo von Freising erstmals genannt in dieser Form, vgl. O. Stolz, *Die Ausbreitung des Deutschtums in Südtirol im Lichte der Urkunden* Bd. IV, 19 f., im 16. Jht. bei Chiampell *Vnuest*; im lombardischen Veltin schon im 13. Jht. *Venosta*, ebenso 1283 bei Vintschgauer Notaren; seit 1077 auch in der verdeutschten Form *Finsgowe*, sogar in lateinischen Urkunden. Vgl. K. Finsterwalder, *Geschichte der Namen — Geschichte der Sprachen im Obervintschgau*, in: Jahrbuch des Südtiroler Kulturinstitutes 5—7 (1965—67) 222—245.

⁷ Ältere Belege K. von Ettmayer 1910, 305 und jetzt übersichtlich im RN 2, 680 f., Th. Gartner schreibt in seiner *Rtr. Gram.* 1883, seltener im *Handbuch* 1910 noch *Engedein*.

⁸ Nach RN 2, 764 f. älter *Monasterium Tuberis* a. 881, M. quod *Duberis* dicitur a. 888, dann *Tuberis* a. 1087 und nicht Z-.

⁹ Vgl. R. Jauffer, *Die romanischen Orts- und Flurnamen des Paznaunales*, Innsbruck 1970, 58 und vor allem das noch ungedruckte *Jahrzeitbuch* von Bartholomäberg (15. Jht.).

In dem ganzen, relativ hoch gelegenen und nach drei verschiedenen Meeren (zu Rhein, Donau, Adria) hin entwässerten *Dreiländereck* gibt es eine beachtliche Zahl verbindender Gemeinsamkeiten, die frühere politische Bindungen oder der Reise- und Warenverkehr allein nicht zu erklären vermögen. Während im östlichen Bairischen heute das häufigere Wort *hören* zu sein scheint (Schatz 301; vgl. Interjektion *hearst* etc.), das in Tirol und bes. in Vorarlberg meist als 'beenden, aufhören' verstanden wird (Jutz I, 1443) und in dieser Bedeutung auch zlad. *scuté* semantisch abgelenkt hat, verwendet unser Dreiländereck *losen*, und zwar großteils mit Nasaleinschub, den ich sonst nur in Randgebieten wie Osttirol oder in Sprachinseln¹⁰ als Archaismus belegen kann:

losna nach Jutz 2, 300 f. in Bludenz, Brand, Montafon;

lousne(n) nach Schatz 396 im Oberinntal¹¹, aber nicht im Vintschgau, wie mir Heimische sagen. Nach dem Idiotikon 3, 1446 ist diese Variante in der Schweiz nicht zu belegen.

Das Verb *losen* 'horchen, lauschen, zuhören' ist natürlich in einem weit größeren Gebiet vertreten, wie auch der Flurname *Lusa*¹² zeigt, aber die "doppelte" Infinitivbildung¹³ hat regional engeren Indizienwert und spricht zumindest für Zusammenhang, ähnliche Grundlagen und gleichartige Entwicklung in neuerer Zeit. Aus diesem Verband fällt am ehesten der Vintschgau, der nur langsam und relativ spät, wohl von Meran und Schlanders her, seine neue südbairische Umgangssprache übernommen hat¹⁴.

Wenn wir auf die nächste Sprachschichte zurückgehen, nämlich auf das Rätoromanische, so stellt dieses im Engadin noch immer die Haus- und Umgangssprache dar, neben der aber fast alle Heimischen auch das Deutsche (zumindest Schweizerdeutsch) und die meisten auch Italienisch beherrschen. In meiner Heimatmundart (Bürs/Bludenz, südlicher Walgau in Vorarlberg) gibt es nun eine ganze Reihe von

¹⁰ Vgl. *lisnen* (kärtn. Grenze) Schöpf 393, nach eigenen Aufnahmen auch im Paznaun ab See: W. Tschinkel, *Wörterbuch der Gottscheer Mundart*, Wien 1973/76, Bd. 2, 28: *losen* und *lüssen*, Sappada *lisnen* zu ahd. *hlusinôn*.

¹¹ In den Mundartgedichten von L. Henziger, *Im Oberlond douba*, Innsbruck o.J., für Paznaun bzw. Landeck *loosna* 161, *glousnat* 139; auch im Stanzertal gilt *lousna*.

¹² Vgl. RN 2, 454 *Losi*, auch bei W. Vogt, *Vbger. Flurnamembuch* I/2, Silbertal (Montafon) Nr. 380 f. etc.; ähnlich auch *lus* m. 'durch das Los bestimmter Anteil an Grund und Boden' sowie *Luss* f. 'Lauer (der Jäger)' nach Idiotikon 3, 1455.

¹³ Kurze Verba werden nicht selten auf diese Weise "verlängert" wie etwa tir. *mienen* 'mühen', Schatz 434, oder im Inntal dann *dran(en)*, Schatz 132; vgl. auch J. Schatz, *Die Mundart von Imst*, Straßburg 1897, 25. Gegen einen durch Randlage bedingten Archaismus spricht der Tonvokal, der auf ahd. *hlo-sên* verweist. Auch K. Finsterwalder nimmt in diesem Gebiet "sprachliche Eigenschöpfungen" an, belegt mit *parg* 'Berg' etc., *Tiroler Ortsnamenkunde* I, Innsbruck 1990, 12.

¹⁴ Unhaltbar sind allerdings die Schlußfolgerungen, die E. Gamillscheg aus einigen wenigen Vintschgauer Namen ableiten will, vgl. *Die romanischen Namen des Untervintschgaus*, in: Festschrift zum 19. Neuphilologentag, Berlin 1924, 34—59. Die Bedeutung des Verkehrs im Mittelalter erhellt der wichtige Aufsatz von O. Clavadetscher, *Flurnamen als Zeugen ehemaligen Königsgutes in Rätien*, in: *Die Alpen in der europäischen Geschichte des Mittelalters*, Konstanz-Stuttgart 1965, 141—158 (= Vorträge und Forschungen, 10). Zwischen der Übernahme von rtr. Dorfnamen ins Deutsche und dem Wechsel der Umgangssprache liegt meist eine lange Periode der Zweisprachigkeit, wie die Urkunden oder auch der Sprachgebrauch im Engadin belegen.

Verba, die nicht aus dem Deutschen kommen können und die im Engadin sehr ähnlich klingen. Ein *príascha* 'Brüllen (bes. der hungrigen Kühe)' kommt sicher von *bargir* und nicht aus einem nördlichen mnd. *bresch* 'Krach, Gebrüll' (Jutz 1, 450), wie die enge, sehr spezifische Bedeutung und der Lautstand ziemlich sicher beweisen. Das Reliktwort, im Rätoromanischen mit erweitertem Präsens (inchoatives -ISC- in der 1.—3. Pers. Sing. und 3. Pers. Plur., also *bargèscha* nach Lutta 186), wurde beim Sprachwechsel offenbar in der Lautgestalt dieser häufigen Personalformen übernommen und nicht etwa in der des Infinitivs. Es ist von *BRAGIRE (REW 1261) auszugehen, das leider im DRG erst unter *sbragir* behandelt werden wird, und REW 1038 *brietsche* ist zu streichen¹⁵. Das Relikt beweist Kontinuität und Kontakte in der mündlichen Sprachform gerade im Bereich und Gebrauch von verbalen Dialogformen, die auch bei anderen semantisch vergleichbaren Verba zu beobachten sind.

Ein *gräzen* 'zorniges Weinen, Schreien der Kinder, auch der Schweine beim Schlachten' (Jutz 1, 1235; Idiotikon 2, 835) hat dagegen als Erbwort einen viel weiteren Geltungsbereich, wie auch Fischer (4, 663 zu *krächzen*) und Kluge-Seebold (408) nahelegen. Das erweist sein ungleich größerer Bedeutungsumfang und die weniger spezifische Bedeutung ebenso wie die geographische Verbreitung, denn *gräzen* gilt auch im Rheintal, am Bodensee etc. Nicht so klar liegt der Sachverhalt bei anderen Verba für 'weinen' wie etwa vbg. *rära*, *plära*, *briegga*, *bella*. Wenn Verba für eine "hörbare" Tätigkeit besonders leicht onomatopoetisch abgelenkt werden, dann müßte das auch für alemannische Verba gelten.

Ein anderes Verb, das aus einem ähnlichen semantischen Bereich kommt, ist schwerer zu beurteilen: *ronschen* (Jutz 2, 754) 'unruhig auf seinem Sitz herumwetzen; sich im Bett wälzen' (Frastanz, Bludenz, Gisingen); 'sich müßig herumtreiben' (Thal-Sulzberg). Diese Angaben sind ungenau und ergeben kein klares Bild; sie zeigen überdies, daß etymologische Vorstellungen auch die Wortbeschreibung beeinträchtigen können, ohne daß es dem Lexikologen überhaupt bewußt geworden sein dürfte.

Das Zeitwort *ronsche* ist mir von meinem Heimatdialekt her geläufig, wird im Walgau [rɔnzə] gesprochen und meint primär 'Geräusch und die Bewegung der Kühe, die sich am Barn, an einem Pfosten etc. reiben', fig. dann auch 'Herumwetzen der Kinder', wie Jutz 2, 754 anführt. Er ging jedoch von der marginalen, schon abgeleiteten und abgelenkten Bedeutung 'sich müßig herumtreiben' aus, die nur im Unterland (als *rontschen*) zu belegen ist und die vom hereinwirkenden dt. *ranzen* kommen dürfte (Jutz 2, 645 f.; Kluge-Seebold 581). Im Walgau wird das Verb nicht mit stimmloser Affrikate, sondern mit dem *stimmhaften* Reibelaut -ž- gesprochen, einem romanischen Relikthophonem, und es hat eine andere, sehr enge Bedeutung: Es geht daher primär um ein anderes Wort und um die im Sprachkontakt häufige Konvergenz. Die Bezugssphäre (Stall, Kinderstube),

¹⁵ Vgl. DRG 2, 178 *bargentar* und DRG 2, 314 *bergli*, das auch hier semantisch hereinspielen dürfte.

die Lautform und die Verbreitung sprechen ganz eindeutig für ein rätoromanisches Reliktwort. Am ehesten ist von engad. *ruojer* 'beißen, nagen' auszugehen, das in Oberitalien wie auch im Rätoromanischen mehrfach vertreten ist (vgl. REW 7358 RODERE und 7380 *ROSICARE). Das -n- ist entweder aus dem falsch redressierten Langvokal oder über Einfluß von *ruogna* 'Räude, Krätze' (Pallioppi 626) zu erklären, das im Unterengadin als altes rätoromanisches Lehnwort *gruscha* 'Krätze' < langob. **hrudia* hereinwirken könnte (DRG 7, 885 ff. und RN 2, 173). J. Jud (VR 7, 88) nennt dazu *umerusche* 'umherkriechen, -rutschen' (Obersaxen) aus dem Walser Adstrat. Auch (*Ofa*)*rüsche* n. 'Ofenkrücke', nach Jutz 2, 794 f. und C. Mätzler¹⁶ sicher ein Reliktwort, wie engad. *ruschen* 'Schüreisen' (Peer 404) zeigt, gehört lautlich wie auch begrifflich in diesen Bereich¹⁷.

Das tir. *rüeschn* 'raschelnd herumsuchen; übereilt arbeiten', dazu *riesch(e)n* (Pustertal, Etsch, Defreggen nach Schatz 495) 'den Backofen auskratzen, reinigen' und das Übertragen auf lebhafte Kinder stimmt semantisch recht gut zu furl. *roseá* 'suchen'. Den Übergang bildet *rudié* oder *ruzié* 'rodere, rosicchiare' im Comelico¹⁸, das auch den stimmhaften Reibelaut recht plausibel macht, der im östlichen südbairischen Tirol dann stimmlos werden muß.

Ein weiteres Verbum, das über heutige Landesgrenzen hinausreicht, aber meist mit dem Hinweis auf seine lautmalende Form nicht näher auf seinen Ursprung und die weiteren Zusammenhänge untersucht wird, ist *pfûfa* 'fauchen'. Es gibt in Vorarlberg neben sehr ähnlich klingendem *pfûchen*¹⁹, das von Jutz 1, 344 für das ganze Unterland und den Vorderwald belegt wird als 'fauchen, zischen (von Katzen, Gänsen), Geräusch des entweichenden Dampfes, des heißen Eisens beim Abschrecken', auch die Variante *pfufa* (Jutz 1, 345). Diese hat eine merklich verschiedene Bedeutungsstruktur von der erstgenannten Form und meint zuerst 'zornig aufbrausen (von Menschen)', bes. *an-*, dann 'keuchen, schwer atmen (von beleibten Personen etc.)'. Für Lustenau wird auch *pfumpfe* angegeben, das Interferenzen und Spielformen im Randgebiet unter dem Kummberg verdeutlicht.

In Tirol finde ich *pfûfe* 'fauchen, blasen' (Paznaun, Stanzertal), das auch dem Oberen Gericht nicht fremd sein kann wegen *Pfûferle* n. 'leicht hingewelter Schnee' (Prutz), beides bei Schatz 75. Daneben gibt es mehrere mit *fauchen* verbundene Intensivformen wie *pfûchezn* (Tux) 'zischend aufbrausen', *pfûchezn* (Tux) 'sich schnaubend vom Gestank abwenden' (Schatz 75) mit dem für Tirol bezeichnenden Ergebnis von germ. *-atjan* > bair. *-ezn* (Henzen 1965, 226 ff.).

¹⁶ *Romanisches Wortgut in den Mundarten Vorarlbergs*, Innsbruck 1968, 41. Weiterführend ist E. Gabriel, *Die alemannisch-bairische Sprachgrenze am Arlberg*, in: Alem. Jahrbuch 1971/72, 239–60, wo insbesondere vorrömische Relikte behandelt werden.

¹⁷ Das Verbum hat sicher nichts zu tun mit gall. **rusca* 'Baumrinde', REW 7456, wie H. Klausmann und T. Krefeld in *Raetia antiqua et moderna*, Fs. für Th. W. Elwert, Tübingen 1986, 127 vermuten, ebenso wenig mit rtr. *rusna* 'Loch', vgl. RN 2, 286. Der Aufsatz gibt Wortkarten aus unserm Gebiet.

¹⁸ Vgl. E. de Lorenzo Tobolo, *Dizionario del dialetto ladino di Comelico Superiore*, Bologna 1977. Auch W. Th. Elwert, *Die Mundart des Fassa-Tals*, Wiesbaden ²1972, 220 als *ruser* 'kratzen'.

¹⁹ Zu den deutschen Iterativbildungen etwa W. Henzen, *Deutsche Wortbildung*, Tübingen ³1965, Anlautverstärkung bes. 213. Man sagt auch umgangssprachlich *gleich pfufpuf sein* für 'leicht zornig werden'.

In Südvorarlberg muß man *pfûfa* 'keuchen', auch 'fauchen (von Tieren, dgl. fig.)' von *pfûcha* mit der Intensivform *pfûfzga* 'fauchen', fig. 'jdn. anfahren' trennen²⁰. Die Wortbildung allein vermag nicht zu erklären, warum in der einfachen Grundform *ch* durch *f* ersetzt wurde, denn die Konsonantenfolge ist sicher sekundär und auch expressiv bedingt. Es gibt aber auch noch den Aspekt der Umsetzung in ein anderes Phonemsystem, der bei Hereinwirken eines romanischen Reliktwortes wie *bûfa* in unserem Dreiländereck nicht übersehen werden darf.

Im Rätoromanischen des Engadins gibt es offenbar *boffer* 'stark Atem holen, keuchen; blasen' nach Pallioppi 110, das wie ital. *buffare* ursprünglich mit dem expressiven, bezeichnenden *b—f* gebildet sein dürfte²¹. Wenn ein deutsch-romanischer Zusammenhang besteht, was zu vermuten ist, dann ist der romanische Anlaut *b-* unter lautmalendem (bairischem ?) Einfluß zu *bf-*, *pf-* geworden; dies entspricht aber nicht der regelrechten Umsetzung. Eine gewisse Zweigleisigkeit kann hier in der Entsprechung von *f-* liegen, das in unserem Gebiet häufig als *pf-* aufscheint wie in vbg. *Pfö(n)* m (Jutz I, 962 f.) < FAVONIUS, tir. *Pfiem* u. ä. 'Föhn' (Schatz 69) oder vbg. *Pfurre*²² n. < FURIA (Jutz I, 346 f.; vgl. *pfurrrn* Schatz 76) u.a. gegenüber *p-*, verschoben als *pf-* in sehr frühen Übernahmen und Entlehnungen im Süddeutschen wie etwa *Pfulfa* 'Polster' (Montafon, Jutz I, 345). Für ein Relikt spricht in diesem Fall meines Erachtens vor allem die enge Sonderbedeutung 'keuchen, schwer atmen', die rtr. *buffar* mit *pfufa* verbindet²³. Eine Sonderbedeutung dieser Art bildet sich in einem so kleinen Gebiet mit den erwiesenen engen Kontakten auch in früherer Zeit nicht mehrfach und unabhängig heraus. Spätere lautliche und semantische Ablenkung in Verbindung mit neuer Wortmotivation (Konvergenz) ist bei Relikten so häufig anzutreffen, daß es dazu wohl nicht breiterer Ausführungen bedarf.

Ähnlich scheinen die Dinge bei einem weiteren Verb menschlicher Lautgebung zu liegen, nämlich bei vbg. *beffen*, das viel eher von rom. *beff-* (REW 1017) kommt als von dt. *betzgen*, wie Jutz I, 286 f. vorschlägt. Das Wort lebt in Vorarlberg als *peffla* (Montafon), geläufiger aber als *peftsga* und meint:

1.) 'viel (und bes. keifend, scheltend) reden' (Schruns), 'kleinlich, nörgelnd zanken' (Gaisau);

2.) 'kläffen, andauernd bellen (bes. von kleinen Hunden)'; dazu gibt es die Ableitungen *Pëffle*, *Bëftske(r)* als Nomen agentis und *Pefflete* f. (Montafon) als Nomen actionis.

²⁰ Es gibt in Vorarlberg neben *fuftsk* 'fünzig' auch die seltenere Variante *fuchtsk*, Jutz I, 1023; analoge Konsonantenverbindungen in Verba wie *schmatzga* 'schmatzen' < mhd. *smackezen* (Jutz 2, 980) oder *gatzga* 'gackern' (Jutz I, 1068) weisen eindeutig Metathese auf, die kleinräumig charakteristisch zu sein scheint, ebenso *gritschga* 'knirschen' (Jutz I, 1242; *grutschga* bei Schatz 251) u.a.

²¹ Vgl. G. Devoto, *Avviamento alla etimologia italiana*, Firenze 1968.

²² Vgl. Verf. in: *Mundart und Name im Sprachkontakt*, Fs. für M. Hornung, Wien 1990, 118.

²³ Eine ähnliche Bedeutung hat vbg. *pisten* 'schwer und tief, geräuschvoll atmen, ächzen, stöhnen' (Jutz I, 365), das aber den Anlaut nicht veränderte. Es reicht auch ins Paznaun hinüber, Schatz 82, aber im Oberinntal gilt dafür *kreisten*, Schatz 356.

In Tirol ist *pefern* 'nachmaulen, eine Rede spottend und rasch nachäffen' (Inntal, Schatz 54) zu belegen, *pefn* (Ötztal) und *pefe* (oberes Oberinntal) 'brummen, schelten'; *pefin* 'bellen, geifern, nachmaulen' (Unterinntal) und dazu *pefla* m. 'Kläffer'. In Tannheim gilt *béfze*, im oberen Lechtal *péffzga* wie in Vorarlberg. Auch das pustert. *pefl* (Kiens) 'zannen, Gesichter schneiden' gehört wohl dazu, aber nicht *pelfern*, *bellen* u.ä. Die ältere Bedeutung in Westtirol und im Süddalemanischen ist wohl 'schelten', auch im Inntal, wo dann 'nachäffen' und 'bellen' dazukommt. Verbreitung und Semantik legen eher ein Lehnwort als ein Reliktwort nahe. Als Grundform scheint *beffeggiare* vorzuliegen.

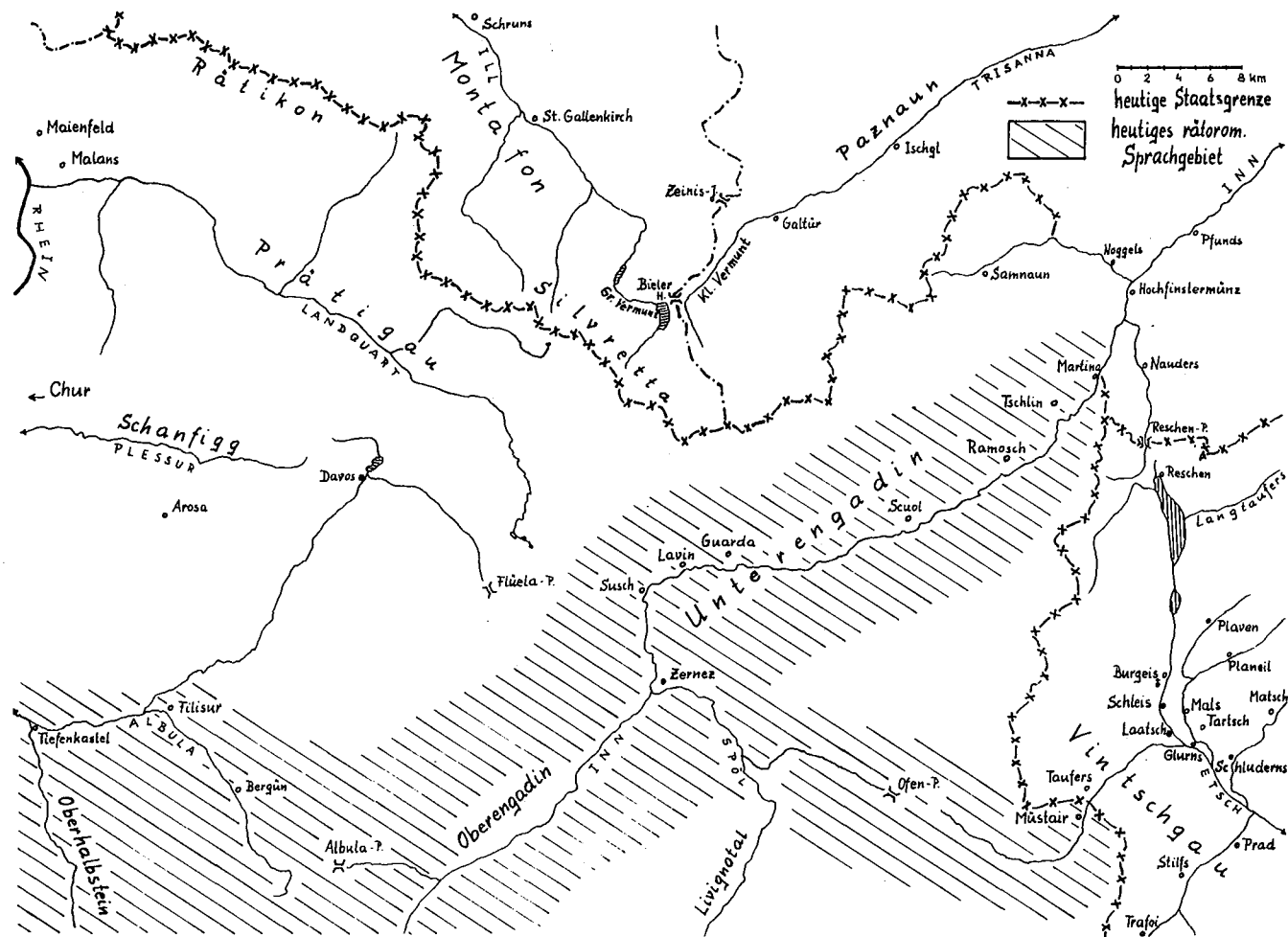
Das engad. *beffer*, *s-* 'spotten, ver-' und *beffager* 'spotten' aus *beffa* + IDIARE (DRG 2, 283 f.) sind vom Substantiv *beffa* 'Hohn, Spott' abgeleitet. Schon Oswald von Wolkenstein (+ 1445) kennt "centza *befiw* — an allen spot", übersetzt es aber, da es damals eher noch Fremdwort als Lehnwort war, jedoch dann ins Südbairische übernommen worden sein muß. Die Verba sind schon wegen der Varianten dt. *befe(r)n* und *-ez(g)en* sekundär, haben eine andere Valenz als das rom. *beffar* und führen auch semantisch 'Schelte' weiter, nicht das spätere 'Spott'.

Wenn Romanisten und Germanisten gerade bei der Interpretation von Relikten, Entlehnungen und den folgenden, vielfach konvergierenden Interferenzen nicht selten zu entgegengesetzten Resultaten kommen, so liegt dem nicht unbedingt die böse Absicht zugrunde, ein Wort auf Biegen und Brechen der vertretenen Sprache einzuverleiben. Meist haben solche Wörter ja doch mehr oder weniger Heimatrecht in mehreren Kontaktsprachen, wie der unbefangene Sprecher des lokalen Sprachstandes ja auch zeigt in seinen Aneignungsversuchen, die wir Volks- oder Paraetymologien nennen. Häufig liegt die Ursache lediglich in den Assoziationen, die das Wort beim Bearbeiter auslöst. Wir suchen wegen unserer jeweiligen engen einzelphilologischen Ausrichtung (man könnte auch sagen: *déformation professionnelle* oder *Einäugigkeit*) nach Auswegen, die sich vielleicht aus anderem, breiterem Blickwinkel als Sackgassen erweisen. Man spielt mit Wortkreuzungen, mit Laut- und Semkombinationen, und oft, allzu oft werden lautmalende Schallwörter strapaziert, bis jemand — oft zufällig — den überzeugenden Ansatz findet. Ein Eingehen auf Kontaktsprachen in alten Überlagerungsarealen verspricht jedenfalls bessere Ergebnisse, wie uns nicht zuletzt mancher Kollege aus dem so vielfach überschichteten Balkan gezeigt hat.

Povzetek

ROMANSKE JEZIKOVNE OSTALINE V TRIKOTU MED AVSTRIJO, ŠVICO IN ITALIJO

Avtor raziskuje leksikalne ostaline v danes nemško govorečih visokih alpskih dolinah okrog tromeje Avstrija-Italija-Švica (Montafon, Arlberg, dolina zgornjega Inna, dolina gornje Adiže). Ostaline nekdanjega romanskega govora so vidne že v toponimih, npr. Montafon MONS + TUBUS ali *Pazndün*, kjer ugotavljamo lat. leksem PUTEUS, zaznavne pa so romanske prvine tudi v občnih imenih, npr. v izrazu za topli veter *Pfön* iz lat. FAVONIUS (VENTUS). Avtor opozarja tudi na paraetimološke razlage: čeprav so lahko zmotne, velikokrat odkrivajo (zaradi asociacij) psihološke vzgone v jeziku.



INTERFERENZE SINTATTICHE DI ORIGINE ROMANZA NELLE PARLATE SLOVENE OCCIDENTALI: LA STRUTTURAZIONE DEL SINTAGMA AGGETTIVALE, DELLA FRASE, DEL PERIODO

1. Il Festeggiato si è occupato, a più riprese, delle interferenze linguistiche tra il mondo slavo e quello romanzo; ha dedicato, e dedica tutt'ora, una buona parte dell'energia e dell'attività scientifica all'istroromanzo, il quale istroromanzo sta in opposizione diglossica, quale registro basso, rispetto al serbocroato, da una parte, e all'italiano, e magari alla koinè veneta, dall'altra. Il Tekavčič ci ha offerto delle analisi interessanti ed esaustive, delle quali ha beneficiato anche questa rivista, nel campo semantico e lessicale. Non ha trascurato nemmeno problemi concernenti le interferenze sintattiche, e questo fin dalle sue ricerche sulla parlata di Dignano. Il problema della consecutio temporum, ad esempio.

Voglio sperare pertanto di non aver fatto una scelta sgradita proponendomi come tema per la Miscellanea a suo onore la presentazione di una situazione analoga, benché a rovescio. Prendo in esame, infatti, le influenze romanze, friulane, più che altro, che riscontriamo nelle parlate slovene occidentali, in Resia, nella valle del Torre e nelle alte valli del Natisone; nella provincia di Udine, cioè. La situazione in cui versa lo sloveno di questo territorio è abbastanza analoga a quella dell'istroromanzo: anche lo sloveno ha come registro alto, oltre allo sloveno letterario, l'italiano standard. Aggiungiamo che il suo valore sociolinguistico, vale a dire nella vita pubblica, è scarso, giacché non gode, al pari del friulano, di nessuno status ufficiale. Poi, contrariamente alla situazione a Trieste o a Gorizia, non ci sono, e non ci sono state mai, scuole pubbliche statali in sloveno.

2. Il nostro interesse va verso i fenomeni sintattici dove crediamo di vedere influssi romanzi. Limiteremo la nostra ricerca al problema della strutturazione degli elementi costitutivi del sintagma aggettivale, della frase semplice e del periodo. Delimitata così l'area della nostra ricerca dal punto di vista geografico e contenutistico, conviene precisare che le fonti della nostra conoscenza sono inchieste dirette sul luogo, a cominciare da quelle di Baudouin de Courtenay. Materiale prezioso ci è offerto, inoltre, dalla tradizione orale confluita in raccolte etnologiche, fiabe e leggende in particolare.¹

¹ J. Baudouin de Courtenay, *Materialien zur südslavischen Dialektologie und Ethnographie*, I—III (Mat.), rispettivamente St. Petersburg, 1895, 1904, 1913, e *Materiali per la dialettologia e l'etnografia slava meridionale*, IV, Trieste-Trst 1988; T. Logar, *Slovenska narečja* (Dial.), Ljubljana 1975; M. Matičetov, *3 lesičice gotrce /3 comari volpicelle/*, Trst-Ljubljana 1987.

3. La strutturazione del sintagma aggettivale non offre motivi di interesse particolare. Si parte dalla norma valida per lo sloveno: l'aggettivo come attributo, quale che sia il suo valore, connotativo o denotativo, precede il sostantivo. Solo le esigenze di stile possono far cambiare l'ordine fisso, e ancora in un numero molto limitato di casi. Di conseguenza, quando nel nostro materiale scorgiamo un aggettivo che segua al sostantivo, senza che si possa constatare una spinta stilistica, siamo inclini a vedervi una imitazione del modulo italiano o friulano, un calco sintattico, cioè. Esempi, non molti, ma significativi, se ne trovano già nelle inchieste del Baudouin: *Trava zalaná; arbol zalèn* 'erba verde, albero verde' (Mat. I, 1098); *Mir bil. Lapiš černjel. Jisi lapiš rus* 'muro bianco, matita rossa, questa matita gialla' (ibid., 1251 e 1252); *Ja znan kanconet slovejskih dosti an dosti* 'conosco davvero molti canti sloveni' (Mat. II, 66); *Se majò potpisate tapo dan kontrat simplic* 'devono /i neosposi/ sottoscrivere un contratto semplice' (ibid., 209); *Měšta se naredi, se skuha voz moke sjerkovne* 'la polenta si fa, si cucina con la farina di granoturco' (ibid. 247).

Passi analoghi si trovano anche nei testi più vicini ai nostri tempi. Nei racconti animaleschi incontriamo *Den lipi kafe črne* 'un bel caffè nero'. Dalle fiabe possiamo citare il nome di *Kapučeto roso* che è un prestito per lo sloveno *Rdeča kapica*; però, la disposizione romanza degli elementi risulta chiara nel sintagma che è nome comune: *N'e mama ju je klicala Kapučeto roso, zatou k je miela simper na lave nu kapučecu čerñielu* 'la mama la chiamava Cappuccetto rosso perché portava sul capo sempre un cappuccio rosso' (Dial., località Subid).

Gli esempi addotti mostrano una disposizione degli elementi del sintagma tipicamente romanza. C'è da osservare che in tutti i passi l'aggettivo ha un chiaro valore denotativo; non sorprende perciò che siano interessati i nomi dei colori.

4. Ci attrae, nel presente contributo, in maniera particolare la strutturazione della frase semplice. E' proprio qui che vediamo una dissonanza significativa tra la strutturazione della frase, vale a dire, tra il posto assegnato a singoli elementi, come li troviamo nel materiale esaminato, e la norma, valida per lo sloveno standard. Constatiamo infatti un'insolita posizione dei clitici i quali, in sloveno, seguono al primo elemento della frase: ne segue che la frase cambia d'aspetto se il primo posto viene occupato da un altro elemento e non dal soggetto che anche in sloveno, di regola, occupa il primo posto.² Così in italiano come in friulano la struttura della frase semplice, dal modulo S-V-O, rimane intatta, anche se introdotta da un altro elemento, ad esempio da una locuzione avverbiale. Tale struttura, nello sloveno occidentale, va dunque considerata un calco sintattico dal romanzo. Il fenomeno era stato già trattato, in questa rivista, sulla base dei compiti scritti della scolaresca slovena in una scuola slovena di Trieste.³ L'esame del nostro materiale, in parte le in-

² Dell'ordine degli elementi in sloveno avevano discusso già alcuni linguisti sloveni nella seconda metà del secolo scorso. Per la questione si veda J. Toporišič, *Nova slovenska skladnja /La nuova sintassi slovena/*, Ljubljana 1983, pp. 204 ss.

³ Cf. F. Ferluga, *Problemi di interferenza linguistica: su un errore di sintassi slovena degli studenti sloveni bilingui*, *Linguistica XXII* (1982), pp. 171—189.

chieste del Baudouin effettuate cento anni fa, in parte materiale etnologico, raccolto nel secondo dopoguerra (ma è ovvio che l'esploratore si rivolge quasi sempre alla gente di una certa età) può dunque servire da controprova, perché si tratta di territorio e di tempo dell'inchiesta distinti. La constatazione dell'esistenza del fenomeno anche in epoche precedenti prova, infatti, che il fenomeno non è attribuibile solo alla lingua dei giovani, all'influsso della scuola o della lettura dei giornali italiani; deve essere di antica data, conseguenza della simbiosi secolare tra le due etnie.

La maggior parte dei casi mostra il cambio del posto del clitico quando la frase incomincia con una locuzione avverbiale di tempo o di luogo: *U Nedejo uz hilo Christjanske je bilu tau Parochj* 'domenica scorsa il catechismo ebbe luogo in parrocchia' (Mat. III, 57); *Prit annikoi Christus je térpel martro, anù od smerti ustal, Apostolovi so bili teliku toshni anù strashni, da koi je bil Iesus Christus jet, na mestu ga vibranit, ni su ussi zhistu ubishali* 'prima che Cristo patisse il martirio e risorgesse, gli apostoli erano così tristi e spaventati che, quando Gesù Cristo fu preso, anziché difenderlo, tutti fuggirono' (ibid., 97); *Ankrat na lesica je bla ušafala adno kakuoš* 'una volta una volpe aveva preso una gallina'; *Antadá lesica an vuk sta šla nepri an sta gvorila met sabo* 'e allora la volpe e il lupo continuarono per la strada e chiacchierarono tra di loro' (Mat. IV, 9); *Dol po poti Toninac je sreču dnu petjarcu* 'per il cammino, Toni ha incontrato una mendicante' (Dial., località Sarženta).

In tutti questi casi la norma sintattica dello sloveno richiederebbe la posizione del clitico, sia un ausiliare che una forma pronominale atona, immediatamente dietro il primo elemento. La strutturazione alla romanza non è, nei testi esaminati, esclusiva (si veda nel Mat. III, 97 *koi je bil Iesus Christus jet*), è però frequente, senza essere predominante.

Troviamo un procedimento analogo anche in una principale quando è una subordinata che precede: *Sin, ko je čul, da oča se mimbra an je vilizal u mlin* 'il figlio quando udì che il padre si lamentava, entrò nel mulino' (Mat. I. 23); *Kar sierak je biu zamliet, mlinar mu je oduzeu rieha miercu* 'quando il granoturco fu macinato, il mugnaio gli tolse la quantità che a lui, mugnaio, spettava' (Dial., Sarženta). Infine, alle volte si trova la stessa conservazione dell'ordine degli elementi, S-V-O, anche nelle subordinate oggettive, quando precede la principale: *Berič (finanče) su pensale, de vi ste ot papeša špijon* 'i dazieri pensarono che Lei fosse una spia papalina' (Mat. II, 18); *Medvet je mislil, da človek je marou* 'l'orso credeva che l'uomo fosse morto' (ibid., 104).

Strutturazione non dissimile si trova nel friulano; citiamo dallo Sgorlon: *D' un-viâr la mê vite 'e coreve dentri la cjase di pierre* 'd'inverno, la mia vita scorreva dentro della casa di pietra'; *Ma par furtune jê 'e jere pronte a difindimi* 'per fortuna lei era pronta a difendermi'; *Di quanche il Nono al jere lâ t cun Diu,* 'da quando il nonno se n'era andato' (Il dolfin, I, Lis fiestis).⁴

⁴ Carlo Sgorlon, *Il dolfin*, Udin 1982.

5. Per contro, la strutturazione del periodo non presenta problemi di rilievo, vale a dire, non ci sono dissonanze nella strutturazione del periodo tra le parlate slovene che stiamo esaminando e lo sloveno letterario. La disposizione degli elementi del periodo, delle singole proposizioni, cioè, è regolata in un modo analogo nello sloveno e nelle lingue romanze esaminate. In sintesi, precedono la principale le subordinate che in qualche maniera condizionano o preannunciano la realizzazione dell'azione espressa nella principale; così, la maggior parte delle temporali, le causali, le condizionali. Le concessive, in una parlata spontanea, quasi quasi non ci sono. Seguono, invece, le oggettive, le finali, le consecutive, le modali e comparative, mentre le più libere, quanto alla collocazione, sembrano le subordinate soggettive. Per ovvie ragioni, alla rispettiva antecedente seguono le attributive, le quali, a rigore, non fanno parte del periodo.

Citiamo per le subordinate preposte, oltre agli esempi già citati: *Ko n se ustavil tana dureh, štrija je rakla* 'quando si fermò alla porta, la strega disse'; *Koj te drugi ni piršal, ti boš mažal tit ti* 'siccome non è tornato quell'altro, devi andartene tu'; *be a mel jito vodo, da am bej tel se ozdravit* '/il padre aveva fatto un sogno che/ se avesse tale acqua, potrebbe guarire'. E per le subordinate posposte: *Anu se pumimbral, da om bej tel rade jtit po to vodo za riaga očo* 'si lamentò che volentieri sarebbe andato lui a cercar l'acqua per il babbo'; *Ja éon ti naredet den kruh, den hlep kruha, da ti boš mel za tuo pot, na vijač* 'ti farò un pane, perché tu lo prenda per il viaggio'; *D an ga mej naprit utvupit nutu to viliko vodo, da an ga ni vidi več* 'che deve lui, mugnaio, affogarlo perché egli, il padre, non lo veda più'; *Ja gren jo po za miga očo ke je bolan* 'vado a cercare /l'acqua/ per il mio babbo che è malato'. (Dal racconto del re che aveva tre figli, Mat. I, 1—27).

Anche qui conviene mettere a confronto alcuni passi dalla stessa opera letteraria dello Sgorlon: *Quanch'a scomenčavin lis primis nevedis in te valade, in cjase mê si podevin cucá i prins segnâi des Fiestis* 'quando cominciavano le prime nevate nella valle, si scoprivano a casa mia i primi segnali delle Feste' contro a *Jo lis nulivi tal ajar come ch'a fossin un odôr* 'io le sentivo nell'aria, come se fossero un odore'; *E' viveve simpri cul cûr in man parvie de pôre ch'o mi cjapàs alc par colpe dal frêt* 'lei viveva sempre col cuore in mano, a causa della paura che io prendessi qualcosa per colpa del freddo'; *E' jere convinčude che jê 'e jere l'uniche a veglâ di e gnot parsore di me* 'era convinta che solo lei potesse vegliare sopra di me giorno e notte'; *Tal prât mi sintivi esponût, senza difese, come se lis robis plui strambis e mai sintudis a dî a' podessin sucedimi di colp* 'sul prato mi sentivo esposto, senza difesa, come se cose più strane e mai sentite raccontare potessero succedermi'.

La strutturazione analoga del periodo non va dunque spiegata con una ipotetica influenza linguistica. La concordanza invita a considerare il fenomeno universale o, almeno, noto a più lingue. La strutturazione è condizionata da esigenze psicologiche.

SKLADENJSKA VPLIVANJA ROMANSKEGA IZVORA V ZAHODNIH SLOVENSKIH
GOVORIH: GRADNJA PRIDEVNIŠKE SINTAGME, STAVKA, POVEDI

Za gradnjo nekaterih skladenjskih enot se skuša ugotoviti, ali se v zahodnih slovenskih govorih (Rezija, dolina Tera, doline gornje Nadiže) kaže romanski jezikovni vpliv. Pridevnik kot prilastek ima v slovenščini stalno mesto pred samostalnikom, ki ga določa; kadar torej na slovenskem zahodu ni tako ("kava črna"), imamo ta pojav za skladenjski kalk po furlanščini ali italijanščini, kjer prilastek denotativne, razločevalne vrednosti zmeraj sledi. Ravnotako ugotavljamo romanski vpliv pri gradnji stavka: naslonka zaseda v slovenščini drugo mesto, tik za prvo polnopomensko besedo; potemtakem se besedni red spremeni, če postavimo na čelo stavka kako prislovno določilo. V romanskih jezikih pa na besedni red dodajanje kakega elementa nič ne vpliva. Če torej najdemo podobno gradnjo stavka v slovenskih zahodnih govorih, smemo pomisliti na romanski skladenjski vpliv. Ne moremo pa govoriti o tujem jezikovnem vplivanju pri gradnji povedi: tu ni razlike med slovenščino in obema romanskima jezikoma, ki sta z njo v neposrednem stiku: urejanje členov povedi pogojujejo psihološki razlogi.

POURQUOI *FRANÇAIS* EN FACE DE *FRANÇOIS*?

Le lat. *-ensem* et le germ. *-isk* se sont confondus en français en un seul suffixe qui apparaît sous une double forme, *-ois* et *-ais*. Spore (1989: 358—359) est le dernier auteur à se demander de quoi dépend la répartition *-ais/-ois*:

“*-ais* et *-ois*, d’origine commune, se font concurrence. Plattner voulait déterminer la répartition d’après des critères phonétiques, mais Collijn s’y est opposé violemment en misant sur le critère géographique: *-ais* à l’ouest, *-ois* à l’est.

De nos jours, Heinz Jürgen Wolf se joint au point de vue de Collijn, alors que Jean-Claude Dinguirard se fait le porte-parole du critère phonétique.

A partir d’un inventaire de 2114 noms (901 prenant *-ais*, 1213 *-ois*), je constate qu’un critère comme l’autre est insuffisant, car même là où un des deux suffixes domine très nettement, il y a des exceptions. Cela est vrai aussi bien pour le critère géographique (aucun département ne montre un suffixe à 100%) que pour le critère phonétique (aucun contexte phonétique ne provoque tel suffixe dans tous les cas).

Après avoir étudié rapidement les suffixes que affectent les noms terminés en *-ange*, *-ville* et *-ac*, j’esquisse une théorie selon laquelle il y aurait interdépendance entre les deux critères, si bien qu’un nom qui, phonétiquement, devrait prendre *-ois*, peut prendre *-ais* dans les zones où ce suffixe domine, de même qu’un nom placé dans une aire à *-ois*, peut prendre *-ais* pour des motifs phonétiques. Il pourrait aussi y avoir des contextes phonétiques et des zones géographiques neutres devant le choix du suffixe.

Tout cela dépend en quelque sorte de la loi du plus fort, c’est-à-dire du critère qui, dans chaque cas particulier, a le plus de poids. Déterminer le poids de ces critères, voilà un énorme travail qui reste encore à faire.”

Bien des questions se posent. Pourquoi l’auteur examine-t-il les adjectifs tirés de noms de ville de France et fait-il abstraction de ceux s’appliquant à l’étranger, tel *munichois*? Pourquoi ne tient-il pas compte des adjectifs tirés de noms de provinces ou de pays, tels *dauphinois* ou *portugais*? Pourquoi ne s’occupe-t-il pas des substantifs, tel *Néerlandais*? Pourquoi ne prend-il pas en considération les prénoms, tel *François*? Pourquoi ne s’intéresse-t-il pas aux appellatifs, tel *bourgeois*?

A notre avis, il faut considérer tous les dérivés en *-ois* et *-ais* et, en tenant compte de tous les dérivés en question, nous sommes arrivé, il y a déjà longtemps, à la conclusion que le lat. *-ensem* et le germ. *-isk* ont abouti régulièrement à *-ois*, tandis que *-ais* s'explique par ce que nous appelons un développement phonétique irrégulier dû à la fréquence d'emploi, voir Mańczak 1962: 32. Nous avons répété cette opinion à différentes occasions, cf. Mańczak 1969: 69—70, 1974 ou bien 1987: 115.

Résumée au maximum, la théorie du développement phonétique irrégulier dû à la fréquence d'emploi se présente comme suit. Une loi synchronique précise que les éléments linguistiques plus employés sont plus petits que ceux usités moins fréquemment. Il existe une sorte d'équilibre entre le volume des éléments linguistiques et leur fréquence. Mais le volume des éléments linguistiques n'est pas stable. Par suite du développement phonétique régulier, la longueur des mots peut changer sensiblement, comme le montre la comparaison de quelques mots latins et français:

<i>me</i> (2 phonèmes)	<i>moi</i> (3 phonèmes)	augmentation de 50%
<i>rem</i> (3)	<i>rien</i> (3)	aucun changement
<i>bene</i> (4)	<i>bien</i> (3)	diminution de 25%
<i>amicam</i> (6)	<i>amie</i> (3)	diminution de 50%
<i>bellos</i> (6)	<i>beaux</i> (2)	diminution de 67%
<i>Augustum</i> (8)	<i>août</i> (1)	diminution de 88%

La fréquence des mots n'est pas stable non plus, par exemple *sire* est moins employé de nos jours qu'au moyen âge, tandis que *chauffeur* est plus utilisé maintenant que dans le passé. Dans cet état de choses, il peut se produire que l'équilibre entre volume et fréquence soit bouleversé. Si un élément linguistique devient trop court par rapport à sa fréquence, on l'allonge, cf. *août* [u] remplacé par [ut] ou *mois d'août*. Si, au contraire, un élément linguistique devient trop long par rapport à sa fréquence, il est nécessaire que l'équilibre soit rétabli par la diminution de son volume. Et l'on sait qu'il y a des abrégements provoqués par l'augmentation de la fréquence d'emploi, qu'un groupe de mots peut être réduit à un seul mot (*chemin de fer métropolitain* > *métropolitain*), qu'un mot composé peut être réduit à un seul élément (*télévision* > *télé*), que n'importe quel mot peut être amputé d'une partie de son corps (*faculté* > *fac*), mais les linguistes ont de la peine à comprendre que, à côté de ces abrégements pour ainsi dire "mécaniques", il y en ait d'autres qui se produisent dans les radicaux (**avr-ai* > *aur-ai*), les affixes (*prem-ier*, où [r] est tombé) et les désinences (*cant-avit* > *chant-a*). Alors que les plus grands romanistes du XIX^e siècle, tels Diez (1846: 12) ou Schuchardt (1885), commençaient à entrevoir cette vérité si simple, dans la 3^e édition du dictionnaire étymologique de Bloch et Wartburg, il n'y a qu'un seul mot, la conjonction *que*, dont il est dit que "son fréquent usage l'affaiblit en *que*".

La question se pose, de savoir comment on peut reconnaître qu'une irrégularité du développement phonétique s'explique par la fréquence. Les irrégularités de ce type se caractérisent par deux traits:

a) Elles consistent toujours dans une réduction irrégulière du morphème, mot ou groupe de mots. Si le développement phonétique irrégulier dû à la fréquence est assez avancé, il consiste en la chute d'un ou de plusieurs phonèmes, par exemple **siat* > *soit*, *cantare habebatis* > *chanteriez*, mais quand l'évolution phonétique irrégulière se trouve dans sa phase initiale, elle ne consiste que dans une réduction partielle du phonème. Voici quelques exemples:

la quantité de la voyelle peut être réduite, cf. *nostrum* > *nôtre* > *notre*;

le timbre de la voyelle peut être réduit, cf. le futur *fera* de *faire* en regard du futur régulier *plaira* de *plaire*;

l'aperture de la voyelle peut être réduite (*a* > *o* > *u* ou bien *a* > *e* > *i*), cf. *cantamus* > *chantons*, a. esp. *sen* > *sin*;

une consonne palatale (= consonne non mouillée + palatalité) peut être réduite en une consonne non palatale, par ex. *illos* est devenu en espagnol *los*, bien que le *l* mouillé existe en espagnol à l'initiale, cf. *llano*.

b) Les changements phonétiques irréguliers en question n'ont lieu que dans les morphèmes, mots ou groupes de mots très employés. Il y a six moyens de reconnaître qu'il s'agit en effet de tels éléments linguistiques:

1° S'il existe, pour la langue et la période en question, un dictionnaire de fréquences, on peut, évidemment, l'utiliser parce que la grande majorité des mots subissant un développement phonétique irrégulier dû à la fréquence se trouvent parmi les mille mots les plus employés dans la langue en question.

2° Si le morphème, mot ou groupe de mots apparaît dans une langue donnée sous une double forme, régulière et irrégulière, le développement phonétique irrégulier dû à la fréquence se caractérise par le fait que la forme irrégulière est, en général, plus employée que la forme régulière, par exemple *aller* est plus employé que *ambler* et il en est de même pour *monsieur* et *monseigneur*.

3° Si les changements phonétiques irréguliers dus à la fréquence se produisent à l'intérieur d'un paradigme flexionnel ou d'une famille de mots, les réductions ont lieu plus souvent dans les formes plus fréquentes que dans les formes plus rares. Par ex., parmi les formes italiennes *ho*, *hai*, *ha*, *abbiamo*, *avete*, *hanno* sont irréguliers *ho*, *hai*, *ha*, *hanno*, ce qui s'explique par le fait que le singulier est plus employé que le pluriel, et que la troisième personne est plus utilisée que les autres. La différence entre le consonantisme initial de l'all. *sollen* et celui de *Schuld*, *schuldig* s'explique par le fait que le verbe en question est plus employé que le nom et l'adjectif.

4° A côté du développement phonétique irrégulier dû à la fréquence, il existe une autre évolution irrégulière, qui consiste en des accidents phonétiques connus de-

puis longtemps sous le nom d'assimilations, dissimilations ou métathèses, en formes hypercorrectes ou formes expressives. Toute cette évolution irrégulière se caractérise par le fait qu'elle a lieu, dans différentes langues, dans des mots divers. Le mot français *chercher* < *cercher* présente une assimilation, *faible* < *fleblem* une dissimilation, *troubler* < *turbulare* une métathèse, tandis que *h* dans *herse* est expressif. Mais il serait difficile de trouver, dans une langue indo-européenne, un mot signifiant "chercher" qui présenterait une assimilation, un mot signifiant "faible" avec une dissimilation, un mot signifiant "troubler" avec une métathèse ou bien un mot signifiant "herse" avec un phonème d'origine expressive. Bref, il n'y a aucun parallélisme entre les irrégularités dites assimilations, dissimilations, métathèses, etc., qui se produisent dans des langues différentes. Au contraire des assimilations, des dissimilations, etc., le développement phonétique irrégulier dû à la fréquence a lieu, dans diverses langues, d'une manière plus ou moins parallèle, ce qui s'explique par le fait que, malgré les différences qui séparent les communautés linguistiques, les mots les plus fréquents sont partout plus ou moins les mêmes. Par exemple, le verbe signifiant "parler" présente un développement irrégulier dans beaucoup de langues, cf. fr. *parler* et it. *parlare* < *parabolare*, lat. *ajo* < **agio* (en face du développement régulier dans les substantifs *adagio* ou *prodigium*, qui sont moins employés), roum. *vorbi* < *dvorbi*, sarde *nau* < *narro*, *nas* < *narras*, etc., angl. *says*, *said* (en face du régulier *lays*, *laid*), pol. *mówić* < *moŭwić* ou bien russe dial. *gyt* < *gryt* < *govorit*.

5° Quand on a à sa disposition un dictionnaire de fréquences et un dictionnaire inverse, on peut examiner des séries de mots qui commencent ou se terminent par la même lettre ou les mêmes lettres. Il est significatif par exemple qu'en anglais, parmi les mots terminés en *-iness*, *business* soit le seul mot dont la prononciation est réduite et que ce mot soit plus employé que tous les autres dérivés en *-iness*. Parmi les mots qui ont autrefois commencé par *h-*, l'anglais *it* (< *hit*) est le seul mot qui, dans l'orthographe officielle, ait perdu la consonne initiale; en même temps, il est plus usité que tous les mots qui ont gardé *h-*. Évidemment, cela prouve que les changements *business* > [biznis] et *hit* > *it* s'expliquent par un développement phonétique irrégulier dû à la fréquence.

6° Quand on a à sa disposition un atlas linguistique, on peut observer que de deux (ou plusieurs) changements s'expliquant par un développement phonétique irrégulier dû à la fréquence, celui qui est le plus fréquent a une aire plus grande que l'autre (ou les autres). En français le *r* final se maintient (*aurum* > *or*, *florem* > *fleur*, etc.), mais beaucoup d'infinitifs présentent une chute irrégulière du *-r*. L'examen de cartes de l'ALF montre que la chute de *-r* est la plus répandue dans les verbes en *-er*, moins répandue dans les verbes en *-ir* et la moins répandue dans les verbes en *-oir*. Ceci s'explique par le fait que les verbes en *-er* sont les plus fréquents, ceux en *-ir* sont moins employés et ceux en *-oir*, les moins employés.

En ce qui concerne la question de savoir pourquoi le lat. *-ensem* et le germ. *-isk* se sont confondus en français en un seul suffixe qui apparaît sous une double forme, *-ois* et *-ais*, nous estimons que *-ois*, prononcé autrefois [we], tantôt a abouti réguliè-

rement à [wa], tantôt s'est réduit en [ɛ], en subissant un développement phonétique irrégulier dû à la fréquence. Nous avons dépouillé *Le Monde* du 8 et du 21 septembre 1989, où nous avons trouvé les dérivés suivants en *-ois* et en *-ais* (les nombres indiquent la fréquence):

-ois: 13 *chinois*; 10 *François*; 2 *québécois*, *suédois*; 1 *berlinois*, *dauphinois*, *hongrois*, *Luxembourgeois*, *munichois*, *patois*, *Rueillois*.

-ais: 112 *français*; 23 *polonais*; 22 *anglais*; 11 *japonais*; 10 *libanais*; 6 *néerlandais*; 3 *hollandais*, *lyonnais*, *portugais*; 2 *new-yorkais*; 1 *aveyronnais*, *bourbonnais*, *écossais*, *irlandais*, *pakistanaï*.

Au point de vue statistique, ces données se présentent comme suit:

	Nombre d'attestations	Nombre de mots	Fréquence d'emploi moyenne
<i>-ois</i>	34	11	3
<i>-ais</i>	200	15	13

Il en résulte que la fréquence d'emploi moyenne des dérivés en *-ois* (à développement phonétique régulier) a été basse, tandis que celle des dérivés en *-ais* (à développement phonétique irrégulier) a été haute. Autrement dit, il y a un rapport de cause à effet entre la réduction du suffixe *-ois* [wɛ] en *-ais* [ɛ] et la haute fréquence d'emploi. C'est dire que, en ce qui concerne la question posée dans le titre du présent article, la réponse est la suivante: le suffixe s'est développé dans *François* normalement parce que ce prénom était peu employé, et a subi une réduction dans *Français* parce que cet ethnonyme était très employé. Autrement dit, le rapport entre *Français* et *François* est comparable à celui qu'il y a entre des mots comme *aller* ou *monsieur* (très employés) et des mots comme *ambler* ou *monseigneur* (peu employés).

A l'appui de cette thèse, on peut citer encore des données relatives au développement du suffixe *-isk* en germanique parce que, nous l'avons dit, le développement phonétique irrégulier dû à la fréquence se caractérise entre autres par le fait qu'il se produit souvent d'une façon plus ou moins parallèle dans différentes langues. Vu que le suffixe français *-ois/-ais* présente une certaine ressemblance sémantique (et même étymologique) avec le suffixe germanique *-isk*, il est instructif d'examiner comment ce dernier s'est développé en suédois, en allemand et en néerlandais.

En ce qui concerne le suédois, nous avons dépouillé un fragment du journal *Dagens Nyheter* du 5 décembre 1981, où nous avons trouvé les formes suivantes en *-isk* et *-sk*:

-isk: 13 *politisk*; 7 *ekonomisk*, *nordisk*; 6 *brittisk*, *symmetrisk*; 4 *faktisk*, *praktisk*, *saudiarabisk*; 3 *demokratisk*, *psykisk*, *skandinavisk*, *socialdemokratisk*; 2 *ara-*

bisk, babylonisk, dramatisk, europeisk, källkritisk, mekanisk, österrikisk, saudisk; 1 aktivistisk, automatisk, belgisk, byråkratisk, diplomatisk, elektronisk, filosofisk, heletronisk, juridisk, kanadensisk, kommunistisk, kritisk, kronisk, legendarisk, metafysisk, moralisk, obligatorisk, ökonomisk, okritisk, opartisk, planekonomisk, profetisk, psykologisk, realistisk, retorisk, socialistisk, sovjetisk, spontanistisk, statistisk, stereometrisk, systematisk, taktisk, teknisk, tjeckisk, typisk, utopisk, vegetarisk.

-sk: 35 svensk; 30 dansk; 11 amerikansk, fransk; 5 afrikansk, tysk; 4 engelsk, norsk; 2 japansk, rysk, västtysk; 1 holländsk, inhemsk, medicinsk, platonsk, polsk, skånsk, stockholmsk, utländsk, västerländsk.

Au point de vue statistique, ces données se présentent comme suit:

	Nombre d'attestations	Nombre de mots	Fréquence d'emploi moyenne
<i>-isk</i>	116	57	2
<i>-sk</i>	120	20	6

Il en résulte que la fréquence d'emploi moyenne des dérivés en *-sk* (à développement phonétique irrégulier) est plus élevée que celle des dérivés en *-isk* (à développement phonétique régulier).

En ce qui concerne l'allemand, nous avons dépouillé le journal *Berliner Zeitung am Abend* du 10 octobre 1989, où nous avons trouvé les formes suivantes en *-isch* et *-sch*:

-isch: 21 sowjetisch; 12 sozialistisch; 7 (nordwest)europäisch; 5 (außen)politisch, musikalisch, (nordost)französisch; 3 (anti)faschistisch, johannisch; 2 demokratisch, humanistisch, kritisch, künstlerisch, literarisch, märkisch, militärisch, polnisch, russisch, sängerisch, telefonisch; 1 afroamerikanisch, argentinisch, ausländisch, authentisch, bayerisch, bengalisch, bulgarisch, chemisch, chinesisches, despotisch, drastisch, elektronisch, euphorisch, extremistisch, faktisch, feuilletonistisch, griechisch, islamisch, italienisch, jemenitisch, kommunistisch, lakonisch, magisch, malerisch, medizinisch, moslemisch, nichtarisch, niederländisch, niedersächsisch, nikaraguanisch, ökonomisch, palästinensisch, parlamentarisch, philharmonisch, poetisch, praktisch, proletarisch, rassistisch, rumänisch, schöpferisch, schriftstellerisch, schwärmerisch, schweizerisch, seelisch, spanisch, sporadisch, südafrikanisch, tierisch, tschechoslowakisch, türkisch, ungarisch.

-sch: 63 (West)deutsch(land).

Au point de vue statistique, ces données se présentent comme suit:

	Nombre d'attestations	Nombre de mots	Fréquence moyenne d'emploi
-isch	135	71	2
-sch	63	1	63

Il en résulte que la fréquence du mot *deutsch* (à développement phonétique irrégulier) est beaucoup plus haute que celle des dérivés en *-isch* (à développement phonétique régulier).

En ce qui concerne le néerlandais, nous avons dépouillé un fragment du journal *Leidsch Dagblad* du 3 octobre 1989, où nous avons trouvé les formes suivantes en *-isch* et *-s*:

-isch: 4 *logisch*; 3 *economisch, historisch*; 2 *academisch, botanisch, democratisch*; 1 *automatisch, calvinistisch, dynamisch, Olympisch, strategisch, Tunesisch*.

-s: 66 *Leids* ; 40 *Amerikaans*; 9 *Engels*; 6 *Nederlands*; 4 *buitenlands*; 3 *Duits(land), Hollands*; 2 *Anglicaans, Japans, westers*; 1 *aards, Amsterdams, binnenlands, Brits, Europees, Grieks, Hoglands, Londens, Nederduits, protestants, rooms, Spaans, Zeeuws, 16e eeuws, Zuidafrikaans*.

Au point de vue statistique, ces données se présentent comme suit:

	Nombre d'attestations	Nombre de mots	Fréquence moyenne d'emploi
-isch	22	12	2
-s	152	25	6

Il en est de même dans d'autres langues germaniques (en danois, etc.). Seul l'anglais constitue une exception parce que *English*, où *-ish* s'est maintenu tel quel, est plus employé que des dérivés comme *Welsh, Scotch, Dutch, French, Scots, Norse* ou *Manx*, où le suffixe a subi une réduction. Cela s'explique par le fait que le groupe de consonnes précédant *-ish* dans *English* a empêché la réduction du suffixe.

Notre théorie du développement phonétique irrégulier dû à la fréquence d'emploi a été critiquée par Gougenheim 1970, Guiter 1970, Madonia 1970, Messner 1970, Posner 1970, Butler 1972 et Franceschi 1985. Nous leur avons répondu dans Mańczak 1977: 59—70 et 1986: 383—384. Mais la théorie du développement phonétique irrégulier dû à la fréquence, longtemps considérée comme fausse, commence finalement à être approuvée, voir Lloyd 1987: 34—35, 158, 166 et 360.

RÉFÉRENCES

- Butler J.L. 1972, c.r. de Mańczak 1969, RomPh (abréviations d'après la Bibliographie linguistique) 25: 331—336.
- Diez F. 1846, Altromanische Sprachdenkmale, Bonn.
- Franceschi T. 1985, intervention concernant Mańczak 1985.
- Gougenheim G. 1970, c.r. de Mańczak 1969, BSL, 65: 58—59.
- Guiter H. 1970, c.r. de Mańczak 1969, RLaR, 89: 301—302.
- Lloyd P.M. 1987, From Latin to Spanish, Vol. I: Historical Phonology and Morphology of the Spanish Language, Memoirs of the American Philosophical Society, vol. 173.
- Madonia G. 1970, c.r. de Mańczak 1969, Phonetica, 22: 189—190.
- Mańczak W. 1962, Phonétique et morphologie historiques du français, Łódź.
- 1969, Le développement phonétique des langues romanes et la fréquence, Cracovie.
 - 1974, Double issue de *oi* en français, NphM, 75: 357—367.
 - 1977, Le latin classique langue romane commune, Wrocław.
 - 1985, Les participes passés du type esp. dial. *cantao*, it. dial. *vestiu* et campid. *liliberau*, in: XVI Congrès Internac. de Ling. i Fil. Romàniques, II, Palma de Mallorca, p. 65—73.
 - 1986, Double valeur prosodique de grec -οῦ, -α, BSL, 81: 377—384.
 - 1987, Frequenzbedingter unregelmässiger Lautwandel in den germanischen Sprachen, Wrocław.
- Messner D. 1970, c.r. de Mańczak 1969, Die Sprache, 16: 190.
- Posner R. 1970, c.r. de Mańczak 1969, Lingua, 25: 440—445.
- Schuchardt H. 1885, Über die Lautgesetze. Gegen die Junggrammatiker, Berlin.
- Spore P. 1989, Les suffixes *-ais* et *-ois* ajoutés à un nom de ville, in: XIX Congreso Internac. de Ling. e Fil. Románicas. Resumes das comunicaciós, Santiago de Compostela, p. 358—359.

Povzetek

ZAKAJ *français*, PAČ PA *François*?

Lat. *-ensem* in germ. *-isk* sta se v francoščini zila v eno samo pripono, ki pa se pojavlja v dveh oblikah, *-ois* in *-ais*. Samo prvo glasovno podobo lahko imamo za fonetično pričakovano, druga, krajša (izg. je è), pa dolguje svojo obliko pogostnosti rabe.

V sinhroniji vlada nekaj zakon pogostnosti rabe: močno rabljene glasovne prvine so zmeraj krajše. Vsi jeziki poznajo krajšave, vzemimo fr. *chemin de fer métropolitain* > *métropolitain* in še naprej v *métro*. Prepričljiv primer so tudi razlike med oblikami polnopomenskega in pomožnega glagola: lat. *cantare habebatis* > *chanteriez*, ali pa bolj rabljene edninske oblike it. *ho*, *hai*, *ha* proti manj rabljenim množinskim *abbiamo*, *avete*.

Težnja h krajšavi lahko pojasni marsikatero fonetično navidezno nepravilnost. Pripona *-ais* je bila kot značilna pripona za tvorbo etnonimov pogostejše rabljena.

WALNUSS ODER GALLAPFEL

In der reizenden *chante-fable* Aucassin et Nicolette aus dem XIII. Jahrhundert hat der anonyme Dichter ein Idealbild mittelalterlicher Mädchenschönheit geschaffen, das in manchen Einzelheiten die Grenzen des konventionellen Darstellungskodex überschreitet. So sagt er von den Brüsten seiner Heldin: "et avoit les mameletes dures qui li souslevoient sa vesteure con ce fuissent deus nois gauges."¹

In den in unserem Universitätsunterricht meist gebrauchten altfranzösischen Wörterbüchern ist die präzise Bedeutung des altfranzösischen *nois gauge* nicht definiert. Grandsaignes d'Hauterive, *Dictionnaire d'ancien français*, Paris 1947, 313: "*Galge* adj. (XIII^e—XVI^es.), qualifie une sorte de grosse noix. Etym. *Gállica*, noix de Galle."

Greimas, *Dictionnaire de l'ancien français jusqu'au milieu du XIV^e siècle*. Paris 1968, 306 (*galesche*) "*galge*" adj. (fin XII^es., Auc. et. Nic.; lat *gallica*). Se dit d'une espèce de grosse noix."

F. Godefroy, *Lexique de l'ancien français publié par les soins de J. Bonnard et A. Salmon*, Paris 1982, 254: "*gauge* adj. f. qualifie une sorte de noix (s.f.) *nois gauge*."

Schiesslich auch in der unter Anm. 1. angeführten Ausgabe derselben *chante-fable* 75: "Gauges (nois) XII 24 désigne une variété de noix de grosse taille."

Aufgrund des angeführten wäre also *nois gauge* eine Art grosser Nuss. Dem Übersetzer aus dem Altfranzösischen in eine der modernen Weltsprachen kann diese Definition nicht viel helfen, während sich der Sprachforscher angeregt fühlt, die nähere Bedeutung von *gauge* und seine Etymologie gründlicher nachzuprüfen. Vereinfacht kann das in dem vorliegenden Artikel behandelte Problem folgendermassen zusammengefasst werden: 1. was bedeutet *nois gauge* stricto sensu, und 2. woher stammt das Wort.

Unsere Untersuchung beruht auf zwei Komplexen, die wir Walnuss- und Gallapfelkomplex nennen möchten und auf die die Definitionen der altfranzösischen

¹ *Aucassin et Nicolette*. CFMA. Édité par Mario Roques. Deuxième édition. Paris 1954, 14, XII 22—24.

und französischen etymologischen Wörterbücher hinweisen. In diesem Zusammenhang bietet Gamillschegs *Etymologisches Wörterbuch der Französischen Sprache*, Heidelberg 1926, 461 die relevantesten Angaben: GAUGE "Walnuss", 13 Jhdt.; afrz. auch *gauke*, dazu heute mundartlich *jôle*, *gaille* u.ä.s. *gaillette*, aus vlat. *gallica* in *nux gallica* "gallapfelartige Nuss", d.i. Abl. von lat. *galla* "Gallapfel", da der Gallapfel und die grüne Schale der Walnuss dazu diemen schwarz zu färben. Schuchardt, ZRP 29, 325; REW 3659. *Gallica* als "gallische Nuss", Gaston Paris, Rom. 15, 631 ist nicht unmöglich, aber nicht erweisbar; ndl., anord. *walnnot*, wörtlich "welsche Nuss" ist Übersetzung von gallorom. *nux gallica*, da germ. *walh-* in historischer Zeit die Romanen überhaupt bezeichnet, s. *gaulois*. Daher nicht umgekehrt *gauge* aus fränkisch *walh-*, Baist, ZFSL 13, 2, 191, da diese Grundform lautlich nur zum Teil entspricht, s. auch Koukol. 56 Jb. Realsch. Wien 4, 19."

Obwohl er GAUGE als "Walnuss" definiert, bringt Gamillscheg diese altfr. Benennung mit dem Gallapfel in Zusammenhang, indem er GAUGE als Substantiv dem gleichlautenden Adjektiv gegenüberstellt und dieses von dem Attribut *gallica* in *nux gallica* ableitet und als "gallapfelartig" interpretiert. Knappst formuliert: *gaugue* Subst.: *gauge* Adj. (< **gallica*) *Walnuss: gallapfelartig* (< lat. *Galla* "Gallapfel"). *Nux gallica* wäre demzufolge eine "gallapfelartige Nuss".

Der Zusammenhang mit dem Gesichtskreis des Gallapfels ist in diesem Fall evident. Er ist vor allem durch die äussere Ähnlichkeit zwischen der Walnuss und dem Gallapfel initiiert. Ein Blick auf Abbildungen oder Photos genügt, um sich davon zu überzeugen: beide Früchte sind nussähnlich, mit den Unterschied, dass die Walnuss eine schön geformte, grünschalige, ölhaltige Frucht ist, während der Gallapfel eine deformiertere beulenartige Nussform hat. Er ist ja auch eine an der Eichenrinde oder an den Eichenblättern und an Pflanzen überhaupt durch den Stich der Gallwespe (*cyneps gallae*) hervorgerufene Geschwulst.²

Der Gallapfel und die Walnuss sind Färberpflanzen, daher auch der Name der aus dem Orient stammenden Gallapfeleiche "Färbereiche" (*quercus infectoria* oder *tinctoria*). Die an Tannin reichen Früchte werden in der Industrie als Gerb- oder Färbmittel und in der Medizin als Astringentium verwendet. Dazu sagte schon Plinius in seiner *Historia nat.* XVI 6, XVI 7, XXIV 4 unter anderem auch, dass der Gebrauch der Gallapfels Zahnschmerzen lindern kann. Der Saft grüner Walnusschalen diene, ähnlich wie der Gallapfel, zum Braun- und Schwarzfärben von Haaren

² O. Bulle — G. Rigutini, *Neues italienisch-deutsches und deutsch-italienisches Wörterbuch. Erster Band*. Mailand 1907, 336, W.v. Wartburg, *Französisches Etymologisches Wörterbuch*. 4. Band. Basel 1952, 33, J.C.C. Corominas, *Diccionario crítico etimológico de la lengua castellana*. Vol. I, Berna 1954, 50, *Dizionario GARZANTI della lingua italiana*, 1966, 321, Brockhaus, *Encyclopädie IV*, Wiesbaden 1968, 730, Wahrig, *Deutsches Wörterbuch. Einmalige Sonderausgabe-ungekürzt*. Gütersloh 1968, 1971, 1382, MICRO ROBERT, *Dictionnaire du français primordial*. S.N.L.-le ROBERT 1971, 479, F. Kluge, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*. 20. Auflage. Berlin 1976, 229, F. Palazzi, *Novissimo Dizionario della lingua italiana*, Milano 1979, 584, Hatzfeld-Darmesteter, *Dictionnaire Général de la Langue française* 2. Cinquième édition. Paris, 1142.

und Wolle. Du Cange *Glossarium mediae et infimae latinitatis*. IV 1885, 16. Vgl. auch A. Walde, *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch* 3. Neubearbeitet Auflage von J.B. Hoffmann. Erster Band. Heidelberg 1938, 580. Diese Ideenassoziation, die sich auf die äussere Form und den Verwendungszweck dieser beiden Früchte bezieht, wurde für viele Forscher, unter ihnen Schuchardt und Gamillscheg, der Ausgangspunkt ihrer Annahme, dass die Walnuss, *nois gauge*, als Untersuchungsobjekt mit dem Komplex des Gallapfels in Zusammenhang gebracht werden muss.

In den romanischen Sprachen lebt lat. *galla* "Gallapfel" in dieser Bedeutung im ital. *galla*, sp. *agalla* (pg. *galha*), Segovia *gállara* (< GALLULA), Salamanca *algállara*, sp. *bugalla*, Salamanca *abogalla*, pg. *bugolho*, RFE 9, 148, sowie im Galloromanischen, wo es auch auf die Schösslinge von Büschen übertragen worden ist. Vgl. FEW IV 4. 34 (Ahm. 2).

In Pierre Richelets *Dictionnaire de la langue françoise et moderne*. Tome second. A Lyon. Chez Marcelin Duplain rue Merciere MDXXXVIII, 734 wird "*Noix de galle*" (nux galla) als "eine Art Eichenfrucht" definiert von der gesagt wird: "*Les noix de galle sont froides etl sèches et servent à faire de l'encre et à teindre.*" Hier wird anstatt "*nux gallica*" das Syntagma *nux galla* erwähnt, das wörtlich "Nuss Galle", vielleicht auch "Gallnuss" bedeuten könnte, und sogar die Benennung "Gallapfelnuss" wäre nicht ganz ausgeschlossen, da es sich *per definitionem* um die Eichenfrucht oder dem Gallapfel handelt. Richelet antizipiert also die Meinung Schuchardts und Gamillschegs, dass das Attribut *gallica* in *nux gallica* von lat. *galla* "Gallapfel" abgeleitet ist. Dazu soll aber noch bemerkt werden, dass das Adjektiv *gallus* auch eine Ableitung oder ein Synonym vom gleichbedeutenden Adj. *gallicus* "gallisch" sein kann (Grandsaignes d'Hauterive, op. cit. 313: *galesche*) und dass demnach *nux galla* ebenso gut auch die Bedeutung "gallische Nuss" haben könnte, was allerdings in dem angefügten Beispiel nicht der Fall ist.

Nux galla bzw. *noce di galla* notiert auch Bulle—Rigutini, op. cit. (Anm.2) 511 in der Bedeutung "Gallapfel—Eichapfel". Häufiger jedoch erscheint der Ausdruck *noce di galla*, der ebenfalls als "*la galla della quercia*", "Eichapfel" definiert wird, z.B. in B. Migliorini, *Vocabolario della lingua italiana*, Torino 1965, 900.

Unter Beachtung des Angeführten stellt sich die Frage, in welchem Sinn das altfr. *nois gauge* mit *nux gallica* im Zusammenhang steht oder stehen kann.

Gallica hat zwei Hauptbedeutungen:

1. "gallisch", als Adjektiv f. von *gallicus*;
2. "gallapfelartig" als eine vlat. Ableitung **gallea* f.

von **galleus* in derselben Bedeutung. So auch Corominas, op. cit. (Anm. 2) aber Vol. II 616, wo ausdrücklich gesagt wird: "**GALLEUS 'a manera de Galla', es decir como la galla del roble y arboles semejantes.*" Dasselbe auch im selben Werk 643.

Da also "*gallica*" "gallisch", aber auch "gallapfelartig" bedeuten kann, bleibt die Frage nach dem genauen Sinn von *nois gauge* auch weiter unbeantwortet: *gallische* Nuss oder *gallapfelartige* Nuss?

Jede Forschungsmethode muss sich zuerst mit den primären (Schlüssel-)begriffen beschäftigen, bevor sie sich den sekundären zuwendet. In dem konkreten Fall soll trotz Schuchardts Überzeugung und Gamillschegs skeptischer Meinung versucht werden, *nois gauge* unter Beachtung der ersten Grundbedeutung von *gallicus*, *a* als "gallische Nuss" zu deuten.

Ernout, *Dictionnaire Etymologique de la langue latine*, Paris 1951, 804 zählt folgende Epithete von *nux*, *nucis* auf: *abellana*(*avel-*), *gallica*, *graeca*, *grandis*, *minor*, *pīnea* und führt S.474 folgende Definition an: "*Gallica*(*sc. nux*) = *noix de gauge. De Gallicus*." Demzufolge ist *nux gallica* die aus Gallien stammende Nuss oder die *gallische* Nuss, ebenso wie *nux graeca* die aus Griechenland stammende Nuss oder die griechische Nuss ist, während *nux abellana* die Haselnuss aus Abella(Campanien) ist: altfr. *avelaine*, *avelane* (XIII. Jh.), *aveline* (XV. Jh.), it. *avellana*, sp. *avellana*. Bloch — Wartburg, *Dictionnaire Etymologique de la langue française*. Paris 1950, 46. *Nux pīnea* ist hingegen die Piniennuss, d.h. der Kern des Kiefernzapfens oder die Kiefernfrucht, die eine Assoziation mit jeder Baumfrucht, so auch mit der Eichenfrucht, dem Gallapfel, sein kann, im Unterschied zu den Attributen, die von den Herkunftsländernamen der bestimmten Frucht oder Pflanze abgeleitet sind, wie es bei *nux gallica*, *nux graeca* und *nux abellana* der Fall ist.

Der Name *nux gallica*, im grösseren Teil der Galloromania zu *nux* vereinfacht, ist seit dem IX. Jh. belegt. Er lässt auf einen besonders intensiven Anbau des Nussbaumes in Gallien schliessen, da dieser von den Römern sehr geschätzt wurde. Vgl. FEW 4.37. Das Attribut "gallische" (Nuss) ist später durch "*welsch*, *e*" ersetzt worden: die welsche Nuss stammt aus Welschland d.h. aus den romanischen Ländern Italien, Frankreich und Spanien. Mittelhochdeutsch *wälhische nuz*. Das neuhochdeutsche Wort erscheint erst seit Ludvig 1716 im Hochdeutschen und lautet: *Walnuss*. Vgl. F. Kluge, op. cit. (Anm. 2.), 835. Derselbe Autor bemerkt noch an derselben Stelle, dass die Walnuss, *Juglans regia*, in Gallien angepflanzt wurde und darum spätlat. *nux gallica*(afz. *nois gauge*) hiess. Darüber noch Wahrig, op. cit. (Anm. 2.), 3987.

C. Battisti — G. Alessio, *Dizionario etimologico italiano*, III, Firenze 1952, 1753 betont ausdrücklich, dass *nux GALLICA* (IX. Jh.) aus dem eine Zeit lang an Nussbäumen reichen Gebiet Gallien stammt, und notiert dabei die afz. und mfrz. Beispiele *noix gauge*, *jauge*.

FEW 4.36—37 I.I. definiert afr. und mfr. *noix gauge* als "frucht des walnussbaumes, der *Juglans regia* (12.—16. Jh. flandr. pik., norm.; Gdf; Gl Par 5377; PetR, R 65, 493), afr. *noiz jauge* Aym Narb.m. *jaille* f. Bret Tourn 393, mfr. *gauche*

Huls 1596, alütt. *nois gaile* Haust Méd. liég. *nois galge* (ibid.) anam. *gaille* (15. Jh., RLR 38, 163)“...usw.

Auf der Suche nach der Herkunft von *gauge* dürfen die Dialektvarianten keinesfalls unbeachtet bleiben. Schuchardt 29,325 und Spitzer WS 4,169 meinten, dass *gauge*, *gaille* “verschieden suffigiert **gallica*, **gallea* wären. Das sind sie aber nicht. Die zweite Form **gallea* ist vielmehr durch verschiedene Synkopierung der gleichen Grundform *gallica* zu erklären. G. Paris 15,631, Hornig Z 15,493, Behrens 359, Seifert 42, Brun Et 106, FEW 4. 36,37,38.

Galge, vokalisiert *gauge*, muss man über **gallea* oder vielleicht auch über eine Form **gallia* erwarten. Unter möglichen gegenseitigen Beeinflussungen haben sich einige Varianten oder Formen mehr, einige weniger durchsetzen können. Vgl. H. Rheinfelder, *Altfranzösische Grammatik. Erster Teil. Lautlehre*. München 1953, 270. Das alles muss aber noch näher untersucht und chronologisch nachgeprüft werden.

Im frühen Mittelalter scheint sich der Walnussbaum rasch ausgebreitet zu haben. Im *Capitulaire de villis*³ Karls des Grossen (um 749) werden unter ziemlich viel Arten von Fruchtbäumen auch die Nussbäume erwähnt und ihre Anpflanzung empfohlen. Flur- und Ortsnamen, die auf denselben Baum zurückgehen, treten bereits sehr früh auf z.B. Nussloch bei Heidelberg (776). Abgebildet ist der Walnussbaum auf den Teppichen der Anna von der Bretagne (um 1500).

Der Walnussbaum wird auch Druden- oder Hexenbaum genannt, da sich nach italienischem Volksglauben unter ihm die Hexen versammeln. Bulle-Rigutini, op. cit. (Anm. 2.) 511.

Die zitierten Meinungen und Angaben, die noch durch andere ergänzt werden können, weisen eindeutig auf *Gallien* als den Lebensraum der Walnuss, Edelnuss oder *Juglans regia* hin. Daraus lässt sich der logische Schluss ziehen, dass das Attribut *gallica* in *nux gallica* allein in seiner ersten Grundbedeutung “gallisch“ aufgefasst und gedeutet werden kann.

Wie anziehend er auch sein mag, Schuchardt- Gamillschegs Gallapfelkomplex, den auch andere Forscher behandeln, erweist sich als Forschungskriterium irreführend, da er sich mehr auf Assoziationen als auf belegbare lautliche und etymologische Facta stützt. So wird beispielshalber der Name der äusseren grünen Walnusschale *gallicula*, *galliciola*, von *galla* “Gallapfel“ abgeleitet durch die bereits erwähnte Assoziation, dass derselbe und die Walnuss Färberpflanzen sind. Das hier bereits angedeutete Problem wird im FEW 4. 38, Anm. 11. folgenderweise resümiert: “Schuchardt meint, *gallica* sei von *galla* abgeleitet, bedeute also ursprünglich “gal-

³ Das *Capitulaire de villis* ist die Hauptquelle für die Flora und Fauna in der Karolingerzeit. Ausgabe Boretius-Krause, *Capitularia regum Francorum*. I. Auch E. Lesne, *Histoire de la propriété ecclésiastique en France* IV. Lille 1943, 298—310 (*Les plantes*).

lapfelartig“, während nach ML 3659 der Ausgangspunkt darin läge, dass die grüne Schale der Nuss, ähnlich wie der Gallapfel, zum Färben von Stoffen benutzt wird. Doch würde das nur annehmbar sein, wenn die Benennung der grünen Schale gälte.¹ Darüber auch A. Walde, *Lateinisches Etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 1906, 259, wo die spätlat. Deminutivformen *calliculus*, *a* angeführt werden mit der Bemerkung, dass sich der Name *gallicula* kaum auf *galla*, „Gallapfel“, sondern auf diese Formen bezieht. Unter Berücksichtigung dieser Bemerkungen sind im konkreten Fall noch einige Zweifel aufzuheben.

Walnuss oder Gallapfel?

Ohne zu behaupten, die Frage definitiv beantwortet zu haben, scheint uns *nois gauge* als „gallische Nuss“ zu deuten nicht nur möglich, sondern aufgrund der zitierten Angaben und Meinungen sogar auch beweisbarer als die Deutung und Bedeutung „gallapfelartige Nuss“. Allerdings darf man die kontinierte, (un)bewusste Anwesenheit der Eiche und ihrer Frucht in der Phantasie und am Gedankenhorizont der Gallier und des fränkischen *homo mediaevalis* nicht vergessen. Denn nicht nur der Nussbaum, sondern auch der Eichenbaum war in Gallien wohl bekannt, besonders in den religiösen Riten der Druiden (von gr. *drūs* „Eiche“) und im mittelalterlichen Frankreich war er fast ein heiliger Baum. An ihn erinnert eine Anzahl an Ortsnamen, die etymologisch auf die vorrömischen Namen der Eiche in Gallien CASNETUM, CASSANEA zurückführen, wie z.B. *Chanoy*, *Chesnoy*, *Quesnoy*, *Quesnay*, *Cassaigne(s)* usw. Vgl. Aug. Longnon, *Les Noms de Lieu de la France*. Publié par P. Marichal-L. Mirot, 159, 617., 164, 664. Andere Ortsnamen, wie NAUROY, NOUREUIL, NOIZIÈRES, NOISY, NOISIEL usw. enthalten die lat. Formen *Nucarium* und *Nucetum*, während NOUÂTRE von *nucastrea*, die „böse Nuss“ abgeleitet ist. Vgl. E. Vial, *Les noms de villes et de villages*. „*Le français retrouvé*“ 7, BELIN Paris 1983, 161. Ortsnamen mit Elementen *gauge*, *jauge*, *gaile*, *jaille* u.a. sind in den zitierten toponomastischen Werken nicht registriert, woraus man aber nicht schließen dürfte, dass solche Namen in Frankreich überhaupt nicht erscheinen. Der Nussbaum und die Eiche bleiben trotz allem grundlegende toponomastische Bestandteile, die sogar auch als Symptom einer Art Gemütsstimmung in Bezug auf die beiden Bäume gelten könnten.

Die *chante-fable* Aucassin et Nicolette ist in alle europäischen Weltsprachen übersetzt worden, doch war es uns nicht möglich, die hier besprochene Stelle in den uns leider unzugänglichen Ausgaben nachzuprüfen. Aber abgesehen davon, neigen wir dazu „*deus nois gauges*“ mit „zwei gallische Nüsse“ oder „zwei Walnüsse“ oder „zwei Edelnüsse“ zu übersetzen. Denn schliesslich ist es auch zu bezweifeln, dass der feinfühligste, nach Schönheit strebende Dichter anstatt der schön geformten Walnuss den hässlichen Gallapfel oder eine ihm ähnliche Frucht als entsprechende Metapher gewählt und gebraucht hätte.

Letzten Endes bleibt doch die Erkenntniss, dass es notwendig ist, *nois gauge* lautlich, semantisch, toponomastisch und sogar auch aus historisch-botanischer Sicht noch weiter zu untersuchen, was zugleich auch ein Beitrag zur Erforschung der Pflanzennamen und Fruchtbezeichnungen nicht nur im Alt- und Mittelfranzösischen, sondern auch in den romanischen Sprachen überhaupt wäre.⁴

Sažetak

ORAH ili ŠIŠARKA

U središtu istraživanja je starofrancusko ime oraha, *nois gauge*, koje je u starofrancuskim rječnicima što se u našoj sveučilišnoj nastavi najviše upotrebljavaju, kao Grandsaignes d'Hauterive, Greimas i drugi, uopćeno definira kao "neka vrsta (krupnog) oraha".

Što znači *nois gauge* stricto sensu i odakle potječe taj starofrancuski naziv?

Navodeći za problematiku relevantne podatke i mišljenja francuskih etimoloških rječnika, osobito Gamillschegova EWFSa i FEWa, ali i latinskih, njemačkih, talijanskih i španjolskih srodnih rječnika, autor metodološki raščlanjuje i jedan drugom suprotstavlja dva kompleksa: *orahov* i *šišarski* kompleks. I jedan i drugi stvoreni su na idejnim asocijacijama po sličnosti i uporabnoj vrijednosti oraha i šišarke uopće, što je već Schuchardt potaklo na uvjerenje, da *gauge* potječe od adjektiva f. *gallica* u vezi s *galla* "šišarka" i znači "orah sličan šišarki". Gamillscheg modificira ovu etimologiju uz napomenu, da G. P a r i s o v o mišljenje, da *nois gauge* znači "galski orah" doduše nije nemoguće, ali se ipak ne može dokazati.

U ovom se članku ukazuje na:

1. Schuchardt-Gamillschegov šišarkin kompleks, koji, makoliko da je privlačan, istraživača odvodi na stramputicu, budući da još nije definitivno utvrđeno, da se adjektiv f. *gallica* u *nux gallica* odakle se izvodi starofr. *nois gauge* može dovesti u vezu s *galla* "šišarka".

2. mogućnosti tumačenja te iste riječi kao "galski orah" što se sažeto potkrepljuje fonetski, etimološki, toponomastički a i iz šire povijesno-botaničke perspektive.

Po autorovu mišljenju "*deus nois gauges*" u *Aucassin et Nicolette* treba prevesti s "dva galska oraha" ili s "dva plemenita oraha", a ne opisano s "dva šišarci slična oraha", kao što sugeriraju definicije u navedenim starofrancuskim rječnicima. Tome u prilog, između ostalog, govori i pretpostavka, da tankočutni pjesnik, čija je *chante-fable Aucassin et Nicolette* prevedena na sve moderne evropske jezike, opisujući ljepotu svoje junakinje Nicolette nije njezine grudi mogao usporediti s dvije ružne šišarke, već s dva lijepo oblikovana galska oraha.

Na kraju, preostaje ipak spoznaja da je potrebno *nois gauge* i dalje istraživati, što nije samo doprinos zapostavljenom proučavanju imena biljki i voća u staro- i srednjofrancuskom jeziku, nego u romanskim jezicima uopće.

⁴ Zwei Beispiele solcher forschungsanregenden Studien: Raymond Arveiller, *Latin médiéval "Chrysomelum", ancien et moyen français "Chrysomèle": "coing" ou "abricot"?* Festschrift Kurt Baldinger zum 60. Geburtstag, 17. November 1979, Manfred Höfler und Mitarbeiter. Tübingen. Niemeyer 1979 (I, 552—561); Bernd Scholze, *Die Fruchtbezeichnungen jugua und vandui bei Lope de Atienza (1572—1575)*. *Zeitsch. f. rom. Philol. Band 106, Heft 1/2*. Tübingen 1990, 143—145.

SUR L'EMPLOI FACULTATIF DE L'ARTICLE DÉFINI EN FRANÇAIS

Il y a un domaine où la syntaxe descriptive du français moderne est bien lacunaire. Il s'agit notamment de l'emploi facultatif de l'article défini. Inutile de dire de quelle importance cette question peut être, surtout pour les étrangers.

On sait que dans beaucoup d'expressions le sens varie selon la présence ou l'absence de l'article (cf. *contre nature* — *contre la nature*, *faire loi* — *faire la loi*, *rendre justice* — *rendre la justice*). Pourtant dans une quantité de cas cette différence sémantique est neutralisée, ou presque complètement effacée. Par exemple dans ces locutions verbales: *aimer (la) besogne faite*; *amener (le) pavillon*; *avoir (du) regret de*; *avoir (de la) peine à + inf.*; *avoir (le) cœur au métier*; *battre (le) pavillon*; *courir (le) hasard*; *courir (le) risque*; *faire (la) queue*; *perdre (l')haleine*; *trouver (le) moyen*; *venir en (l')esprit*. Ou bien dans d'autres tournures comme celles-ci: *à (la) portée*; *à (la) première vue*; *à (la) bonne sorte*; *dès (le) potron minet*; *os à (la) moelle*; *par dessus (la) jambe*, etc.

Il faut cependant remarquer que certaines locutions avec article sont considérées comme fautives, ou bien appartenant à "un style un peu gros."¹ Telle serait, par exemple, la locution *avoir l'envie de + inf.* En partant de cette opinion, nous avons analysé l'emploi alternatif de cette tournure dans le roman *Aurélien* d'Aragon (ed. Gallimard, 1944). Les résultats obtenus donnent l'image qui suit.

a) Les exemples où l'article fait défaut

1. Brusquement Mary sentit la jalousie, la vraie. Elle *eut envie de crier*, et se mordit les lèvres (65).

2. J'ai eu quinze jours de mise à pied l'autre mois... Tu parles si *j'ai envie de recommencer* (71).

3. Il ne faut pas les voir dans le grand jour. A moins qu'on ne soit dans une de ces séries où *on a envie de chialer* (74).

4. Une petite provinciale qui a *envie de voir* Paris (109).

5. *Je n'ai pas envie d'aller* au théâtre sans vous (140).

6. *S'il avait envie* pourtant de l'entourer de ses bras, de la serrer contre lui (143).

¹ Cf. G. et R. Le Bidois, *Syntaxe du français moderne* I, 2-ème édition, Paris, Picard, 1971, p. 46 § 80.

F. Brunot, *La Pensée et la Langue*, Paris, Masson, 1936, p. 163, note (1).

7. *Il avait envie d'apporter des corrections à cette femme* (206).
8. Il sait bien ce qu'il fait et que *les gens n'ont pas envie de se coucher* après le théâtre, que Monmartre commence tard (246).
9. Aurélien *a peur et envie d'écouter* ce que les gens vont en dire (248).
10. *Il eut envie de dire*: Je sais. Il se retint. Il dit: "Mon Dieu!... mais... asseyez-vous..." (269).
11. [...] *parce qu'il avait envie de se dire* qu'il appartenait à cette société-là au moins [...] (199).
12. Decoeur se mordit un peu les lèvres. Pas qu'il *eût envie de rire* (233).
13. *Elle avait envie de faire l'amour* (335).
14. *J'ai envie de te gifler* (342).
15. *J'ai envie de parler* (368).
16. Bérénice *n'avait aucune envie de voir les amis de Paul* (382).
17. Elle *n'avait pas* une telle *envie de voir* Archibald et Molly (384).
18. Vous m'excuserez, Molly, *j'ai envie d'aller me promener* (390).
19. Aucune autre femme n'a compté pour moi dans la vie ...aucune autre... quand je pense aux autres, *j'ai envie de rire* (442).
20. Une de ces nuits de Paris où *on n'a pas envie d'aller se coucher* (446).

b) Les exemples où l'article est employé

21. Mais pour une fois, *il avait l'envie de se laisser* un peu faire violence (45).
22. Ce n'est pas que Bérénice *ait l'envie de faire* la conversation, mais elle sent qu'il y a quelque chose qui ne va pas entre ses cousins (56).
23. Mme de Perseval en *eut presque l'envie de pleurer* (63).
24. Il se sentait [...] de *l'envie qu'il avait eue d'étrangler* cette femme (118).
25. *Il n'avait pas l'envie de divorcer*, du moins encore (378).
26. Il ravalait *l'envie qu'il avait de pleurer* (403).
27. *Elle n'avait plus l'envie d'aller* chez Valmondois (422).
28. Quand Edmond l'a enveloppé dans son manteau, *il a eu un moment l'envie de dire* à sa femme: "Restons... tant pis pour la fête!" (423).
29. Au fond, *Aurélien avait terriblement l'envie de s'étendre* (492).
30. [...] *elle avait encore l'envie de discuter* (498).

Des exemples relevés s'imposent ces deux conclusions:

1° Au point de vue de la répartition, c'est la locution sans article qui prévaut considérablement.

2° Au point de vue sémantique on peut dire qu'il n'y a pas de différence entre les deux formes de la locution en question.

Toutefois, il faut remarquer que l'exemple sous le numéro 26 offre la possibilité de comprendre l'article dans le sens très proche du démonstratif *cette*, ce qui veut dire que le substantif même y garde sa valeur authentique. Cela n'empêche pas de con-

clure qu’Aragon s’est servi largement, ici aussi, de la tournure qui appartiendrait plutôt à “la langue de la conversation”.²

Etant donné qu’en ancien français l’emploi facultatif de l’article défini était, d’une façon générale, plus fréquent qu’en français moderne, il est curieux de voir à cette occasion les résultats d’une analyse de la tournure adverbiale *a tere/a la tere* dans *la Chanson de Roland*.³

a) La locution *a tere*

1. Quant le dut prendre, si li cait *a tere* (333).
(quand il eut à le prendre, il lui tomba à terre).
2. Getet le *a tere*, sil receit Blancandrin (464).
(il le jette à terre; Blancandrin le reçoit).
3. Franceis descendent, *a tere se sunt mis* (1136).
(Les Français descendent de cheval, ils se sont mis contre terre (1136).
4. Guardet *a tere*, veit gesir le glutun (1230).
(Il regarde à terre, il voit gésir le traître).
5. Voillet o nun, *a tere* chet pasmet (2220).
(bon gré mal gré, il tombe évanoui à terre).
6. Li quens Rollant veit l’arcevesque *a tere* (2246).
(Le comte Roland voit l’archevêque à terre).
7. Culchet sei *a tere*, si priet Damnedeu (2449).
(il se couche sur le sol, il prie le Seigneur Dieu).
8. Culchet sei *a tere*, sin a Deu graciet (2480).
(Il se couche sur le sol et remercie Dieu).
9. Entre lur piez *a tere* le tresturnent (2587).
(le jettent à terre à leurs pieds).
10. Guardet *a tere*, veit gesir sun nevuld (2894).
(Il regarde à terre, il voit son neveu étendu).
11. Cheent li rei, *a tere* se turnerent (3574).
(les rois tombent à terre, ils se retournent).
12. Les alves turnent, les seles cheent *a tere* (3881).
(les deux bosses tournent, les selles tombent à terre).

² En parlant de l’emploi de l’article *des* et de la négation *pas* Paul Imbs conclut: “Ce sont encore des emplois venus directement de la langue de la conversation et maintenant adoptés par une certaine littérature.” P. Imbs, *Notes sur la syntaxe du français contemporain d’après Aurélien de Louis Aragon*, en *Le Français Moderne* XVI (1948), n° 2, p. 102.

³ Nous avons utilisé la 2-ème édition de Gérard Moignet (Paris, Bordas, 1971).

13. *A tere* sunt ambdui li chevaler (3883).
(Les deux chevaliers sont *à terre*).

b) La locution *a la tere*

14. Josqu'*a la tere* si chevoel li balient (976).
(Ses cheveux flottent, jusqu'*à terre*).
15. Desent a piet, *a la tere* se culchet (2013).
(il met pied *à terre*, se couche *sur le sol*).
16. Trestut le cors *a la tere* li justet (2020).
(Il tombe *à terre*, étendu de tout son long).⁴
17. Gesir a denz, *a la tere* sun vis (2025).
(qu'il est étendu la face *contre terre*).
18. *Guardet a la tere*, il voit son neveu étendu).
(Il regarde *à terre*, il voit son neveu étendu).
19. Just *a la tere* une piece en abat (3437).
(il en abat un morceau *à terre*).

On voit donc que le rapport entre les deux formes de la locution adverbiale en ancien français (*a tere/a la tere*) est bien similaire à celui entre les deux formes de la locution *avoir(l')envie de* + inf. en français moderne.

Enfin, si modeste qu'elle soit, notre contribution au problème de syntaxe, posé ici, pourra, espérons bien, encourager certains grammairiens à se pencher sur cette question qui exigerait beaucoup d'investigation.

Résumé

O FAKULTATIVNOJ UPOTREBI ODREĐENOG ČLANA U FRANCUSKOM JEZIKU

U gramatikama francuskog jezika zanemarena je upotreba fakultativnog određenog člana. Stoga smo u ovom prilogu, posle nekoliko uvodnih primera takve primene u savremenom francuskom jeziku predstavili rezultate iscrpne analize upotrebe jednog glagolskog izraza u Aragonovom romanu *Aurélien* — *avoir (l') envie de* + inf. i jednog priloškog izraza u *Pesmi o Rolandu* — *a (la) tere* (sa značenjem u savremenom jeziku: *à terre, contre terre, sur le sol*). Iz date analize se vidi da su oblici bez člana dvostruko češći i u savremenom i u starom jeziku. A što je još važnije, može se reći da u semantičkom pogledu nema razlike između alternativno upotrebljenih formi.

Na kraju, izrazili smo nadu da će se među lingvistima naći takvih istraživača, koji bi datom problemu posvetili dostojnu pažnju kako bi se na osnovu dobijenih rezultata mogla upotpuniti praznina u sintaksi francuskog jezika, što bi prvenstveno za strance bilo od osobite koristi.

⁴ La traduction de ce vers est de L. Gautier. Elle nous paraît plus adéquate que celle de Moignet (*tout son corps se joint à la terre*).

VOCÁBULOS ANTIGOS NAS CRÓNICAS EM PORTUGUÊS DOS PMH (VOL. *SCRIPTORES*)

O volume *Scriptores*, publicado em 1856 sob a direcção de A. Herculano, e que faz parte dos *Portugaliae Monumenta Historica*, editados pela Academia das Ciências de Lisboa, é o único que contém crónicas, quer em latim quer em português, geralmente designadas por cronicões. São as seguintes as redigidas em português:

- 1) *Chronica breve do Archivo Nacional* [CAN], da 1429 (pgs. 22—23);
- 2) *Chronicas breves e memorias avulsas de S. Cruz de Coimbra* [CB1 a 4], da segunda metade do século XV, segundo Herculano, mas duas das quais, com mais verosimilhança, do século XIV, de acordo com Rodrigues Lapa, *Lições*, p. 266;
- 3) *Vida de D. Tello e noticia da fundação do mosteiro de S. Cruz de Coimbra* [VT], de 1455 (pgs. 75—79, versão livre por Álvaro da Mota da *Vita Tellonis Archidiaconi notitiaque foundationis coenobii S. Crucis Conimbricensis*, inserta em *Scriptores* (pgs. 64—75);
- 4) *Chronica da fundação do mosteiro de São Vicente de Lixboa pello Inuictissimo e Christiannissimo Dom Afonso Henriquez, I.º rei de Portugal: E como tomou a dita çidade aos Mouros* [SV], apógrafo transcrito no século XVI sobre texto talvez do século XIV (pgs. 407—414), paráfrase do *Indiculum foundationis monasterii S. Vincentii*, publicado em *Scriptores* (pgs. 90—93);
- 5) *Chronica da Conquista do Algarve* [CCA] (*Chroniqua de como Dom Payo Correa Mestre de Santiago de Castella tomou este reino do Algarve aos Moros*), composta talvez no séc. XV, anterior de certeza a 1520 (pgs. 415—420).

Além das siglas referentes às crónicas, entre colchetes, os números escritos em primeiro lugar, no fim dos passos abonatórios (ou depois dos próprios vocábulos), indicam as páginas do vol. *Scriptores*, onde se encontram os vocábulos ou locuções registados; em segundo lugar designam-se as colunas 1ª ou 2ª pelas letras A e B, respectivamente; em terceiro e último lugar indicam-se as linhas, que são contadas, em todos os casos, desde o alto da página. Todas estas indicações são dadas entre parênteses. Os passos abonatórios, quando apresentam divergência do texto dos *Scriptores*, reproduzem a nossa leitura, que reputamos exacta, dos manuscritos lá publicados (ou doutros mais antigos), e que, conforme os casos, damos ou daremos à luz (crón. 1 a 4), ou restituímos (crón. 5). O vocábulo ou locução da que se trata vai *sublinhado* na respectiva citação, para maior clareza.

Incluimos neste estudo, com a menção de *antigas*, as palavras arcaicas que sobreviveram ao período arcaico da língua ou que revivem literariamente na linguagem dos autores modernos ou contemporâneos e as que designam instituições, costumes ou objectos materiais. Consideramos que o idioma português moderno é o período linguístico que decorre do séc. XVI até à época actual. Por convenção de utilidade prática, o seu *terminus a quo* é o ano de 1500.

Tratamos primeiro dos nomes próprios antigos, especialmente antropónimos e etnónimos:

Alanquer, top. ant. (< *iuncariu-*, através do moçárabe, cf. A.N., it. DE, II, s.v. *Alenquer*): Alenquer.

“alanquer e ssjnta” (29, A, 45) [CB3]; “alamquer”/. Obidos” (25, B, 6) [CB2].

Anrique, antr. (m.) ant. (< germ. latinizado em *Agenrīcus*, talvez por intermédio do provençal *Anric*, para poder explicar-se a terminação *-ique*; significa “senhor” ou “possuidor” (*-rik*) de cerca (*haen*) ou de casa (*hein*); cf. A.N., DE, II, s.v. *Henrique*): Henrique.

“dom anrique” (24, B, 75) [CB1]; “dom affomso anrrique” (29, B, 20) [CB4].

Anriques, antr. ant., patronímico de *Anrique* (v.); cf. L.V., *Liç. Fil.*, p. 175 e segs.: Henriques.

“afomso anriquez” (24, B, 16) [CB1]; “dom Afonso anriquez” (407, B, 41, no título do cap. 1º) [SV].

Crasto Marim, top. ant. (< *castru-*, seguido do nome da tribo berbere dos *Banu Marini* ou *Merini*): Castro Marim.

“no monte (d)onde (era e) hora he Crasto Marjm” (417, A, 48) [CCA].

Crasto Verde, top. ant. (< *castru- vīrīde-*): Castro Verde.

“crasto verde” (24, A, 66) [CB1].

Denis, ant. e pop. (nome que veio de França:: *Saint Denis*, apóstolo da Gália, *Dionysius*, greco-lat. derivado de ΔΙΟΝΥΣΟΣ “Baco”; cf. L.V., *Op.*, III, p. 94, e *Antr.*, p. 46): Dinis.

“D. Denjs” (416, A, 10) [CCA].

Framengos, etnónimo m. pl. ant. (< germ. *flaming*; cf. DP, s.v. *flamengo*): Flamengos.

“framengos Edoutras naçõẽs” (29, A, 33) [CB3].

Frandes, top. f. ant. (< flamengo *Vlaanderen*; cf. A.N., DE, II, s.v. *Flandres*): Flandres.

“Oconde philipe de frandes” (22, A, 49) [CAN].

Ingraterra, top. f. ant. (< *Angla Terra*; cf. A.N., *DE*, II, s.v. *Inglattera*): Inglaterra.

“Reys de *Ingraterra*“ (25, B, 32) [CB2].

Jesu, hierónimo m. ant. (< *Iesu-*, do gr. Ἰησοῦς, do hebr. *Iexu*; cf. A.N., *DE*, II, s.v. *Jesus*): Jesus.

A deslocação do acento tónico deve-se à influência da forma grega.

“*Jesu christo*“ (22, A, 20) [CAN].

Joane, antr. ant. (< *Iohanne-*, do gr. Ἰωάννης e este do hebraico): João.
“ho arçebispo *Johanne*“ (78, B, 50) [VT].

Lianor, antr. f. ant. (< árabe *ellinor* “o Senhor é a minha luz”; cf. A.N., *DE*, II, s.v. *Leonor*): Leonor.

“dona *lianor*“ (22, B, 40) [CAN].

Madanela, antr. f. ant. e pop. (gr. Μαγδαληνή, pelo lat. *Magdalene*): Madalena.

“mujtas lagrimas asy como a *mädanela*“ (77, B, 12) [VT].

Ma fomed e, antr. m. ant. (< ár. *muhammad*, através da forma andaluza **Mahumméd*; cf. J.P.M., *Infl. Ar.*, II, p. 158): Mafamede.

“seruos de *mafomed e*“ (407, A, 28) [SV].

Pêro, antr. m. ant. (< *Pētru-*, do gr. Πέτρος): Pedro.
“dom *pero* afonso“ (28, B, 70) [CB3].

Romãos, etn. m. pl. ant. (< *Rōmānōs*): Romanos.

O copista não indicou por lapso a nasalidade.

“uos os *romaaos*“ (28, A, 58) [CB3].

*

Seguem-se palavras do vocabulário comum existentes, com a mesma grafia, no português moderno ou contemporâneo, mas consideradas antigas por terem também outro sentido além do actual.

a onde (< *ad + unde*), ant. e pop. no sentido de *onde*:

“daly a *onde* estauom“ (417, A, 12) [CCA].

auto (< *actu-*):

Ant. na cepção de *acto*, como aqui.

“nos *autos* dos apostollos“ (78, A, 53) [VT].

como (< *quõmõdõ*): conjunção temporal ant.: quando.
“*como* tomou leirea aos mouros logo dotou aa uera cruz leirea” (24, A, 72) [CB1].

comprido, ant. no sentido de *dotado* (de *comprir* < *complere*):
“*conprido* de muita onestidade” (75, B, 38) [VT].

desvairado, ant. no sentido de *vário* (particípio de *desvairar*):
“muy *desuairadas* armas” (411, A, 44) [SV].

desvaio, ant. no sentido de *discordância* (de *desvairar*, por *desvariar* < *des* + *variar* < *variāre*):
“em grande *desvayro* (hũs com outros)” (416, A, 52) [CCA].

estilo, ant. no sentido de *pena, caneta* (< *stīlu-*):
“tomou huũ *estillo* de buxo” (77, B, 3) [VT].

fazenda (< *facienda*): ant. no sentido de: 1. coisas para fazer; 2. peleja, combate:

1. “guisou ssua *ffazenda* E ajuntou ssua hoste” (29, A, 28) [CB3]; 2. “Este conde ouue muitas *fazendas* cõ mouros. Ecom leoneses” (29, B, 13) [CB4]; “veerom aa *fazenda* em gimarees” (29, B, 66) [CB4].

fim, f., ant. e popular (< *fine-*): fim, m.
“ataa a sua *fim*” (77, A, 41) [VT]; “*fin(s)* do(s) seus dias” (417, A, 26) [CCA].

lhe (< *īllī* em próclise com pal. começadas por vog., como *īllu-*), ant. e pop.: lhes.

“aos conçelhes [sic] *ffazelhe* honrra” (26, A, 51) [CB3].

nojo (de *nojo*, der. de *enojar* < lat. vulg. *īnõdīāre*, talvez através do prov. ant.; sent. ant. 1. prejuízo; 2. aborrecimento, desgosto.

1. “tanto dapno e *nojo*” (416, B, 29) [CCA]; 2. “E quando o bispo E cabidoo virom que dõ tello queria ordenar moesteiro tomarom muj grande *nojo*” (76, B, 15) [VT].

novamente, ant. no sent. de: recentemente, pouco antes.
“auia enlizado bispo *nouamēte*” (412, A, 40) [SV].

porque (de *por* + *que* < *quia*): ant. (conj. final): para que.
“tornados em linguagem *por que* o entendesem muytos” (75, A, 75) [VT]; “E arrai- nha dona tareija trabalhaua E o conde dom fernando *por que* o fosse” (76, A, 31) [VT].

preito (< *placītu-*, pelo prov. *plait*; cf. DP, s.v.), ant. no sent. de: pleito.
“nom andemos em este *preito*” (29, B, 64) [CB4].

pressa (< *pressa*, de *premere*), ant. no sent. de: aflição, dificuldade.
“quandoo uy em tall *pressa*” (27, B, 20) [CB3]; “*pressas* e cuitas e pessares auiã” (410, A, 15) [SV].

vaso, ant. (< *vasu*-): copo.
“*vasos* de vinho” (24, B, 44) [CB1].

verso, ant. (< *versu*-): versículo.
Na citação a forma sofreu metátese gráfica.
“aquele *vesro* [sic] / / Oo deus sehor [sic] em mÿ som os teus votos que darom louuores a ti” (77, B, 9) [VT].

vigília: ant. (< *vigilia*-): ofício de defuntos.
“fezerom nobres *vigilias* por ele” (78, A, 16) [VT]; “*iiij*^{to} kalendas Julj que foy *vigilia* de sam pedro E de sam paulo” (76, B, 40) [VT].

*

Terminamos pelos termos antigos e/ou populares do vocabulário comum das crônicas estudadas:

acá, ant. e pop. (de *a* e *cá* < *ecc(u) hac*, tornado **ecc'hac* e **eccá*; cf. J.P.M., *DE*, s.v. *Câ*): aqui, cá.
“filharom lhe *aqua* toda aterra” (29, B, 45) [CB4].

acaecer, ant. (< *accadescēre*): acontecer; *acaeeceu*: aconteceu.
“*Acaeceu* huũ dia” (409, B, 59) [SV].

al, pronome ant. e popular (lat. vulg. *ale*- < *ālid*, ant. neutro; cf. J.P.M., *DE*, s.v. *Al*): outra coisa; o mais.
“todo *oall*” (26, A, 64) [CB3].

alá, ant. e popular (de *a* + *lá* < *illac*): lá.
“foi *alla* obispo” (31, B, 41) [CB4].

algũa, ant. (< **ālīqu'una*-, **alīcūna*-), pl. -s: alguma, -s.
“quando *algũa* ouuesẽ” (23, B, 11) [CAN]; “*algũa* ouelha” (75, B, 72) [VT]; “*algũas* doações” (22, A, 23) [CAN]; “*algũas* Reliqujas” (77, A, 42) [VT]; “*algũas* gemtes” (420, A, 7) [CCA].

alicece, ant. (< ár. *al-iṣāḥ* “base, fundamento”; cf. J.P.M., *DE*, s.v. *Alicerce*): alicerce.
“no *alicece* da igreja” (409, A, 19, no título do cap. III) [SV].

a m é m, ant. e pop. (< hebraico *amen*, através do gr. ἀμήν e do lat. eclasiástico *amen*; cf. J.P.M., *DE*, s.v.):

“graças a deus pera senpre *amem*” (78, B, 63) [VT].

a n t r e, ant. (< *inter*): entre.

“*antre* os quaaes” (29, A, 34) [CB3]; “*amtre* eles” (417, A, 17) [CCA].

a q u e s t e, -a, -es, -as, ant. (< **acc(u) iste*, -a; - ; -as): este, -a, -es, -as.

O plural já foi formado em português.

“*Aqueste* cardeall” (30, A, 65) [CB4]; “*aquesta* mjnha molher” (27, B, 25) [CB3];

“*aquestas* mããos” (27, B, 23) [CB3].

a s i n h a, ant. (< *agina*-; cf. J.P.M., *DE*, s.v.): depressa.

“majs *azinha* o podia ganhar” (416, A, 53) [CCA₁].

a s s e s s e g o, ant. (de *assesegar*, ant., *a* protético + **sessicāre*; cf. J.P.M., *DE*, 1977, A).

“uiueremos ia ã *assesego*” (411, B, 11) [SV].

a t á, ant. (cruzamento de *ata* < ár. *hatta* com *até* < *ad *tenes*): até.

“*ataa* esta presente Era” (22, A, 19) [CAN]; “(*ata*) que sse (a)colherom” (419, B, 24) [CCA].

a v a n g e l h o, ant. (< *evangeliu*-, do gr. εὐαγγέλιον): evangelho.

“no *auamgelho* esta escripto” (78, A, 58) [VT]; “que diz Em no *auãgelho*” (78, A, 61) [VT].

b a u t i s m o, ant. e pop. (< *baptismu*-, do gr. βαπτισμός): baptismo.

“sancto *bautismo*” (407, A, 35) [SV].

c a, ant. e pop.: 1. conj. causal (< *quia*): porque; 2. conj. comparativa (< *quam*): que.

1. “*Ca* assy o diz a cronjca” (25, A, 4) [CB1]; “*qua* nom avya rrazom” (27, B, 30) [CB3]; 2. “semais poder *canos*” (29, B, 66) [CB4]; “mjlor poder teendes *caelle*” (29, B, 69) [CB4].

c a ã, ant. (< *canu*-): de cabelo branco.

“mujtos velhos *caaos* [sic]” (78, A, 25) [VT].

c h a n t o, ant. (< *planctu*-): pranto.

“fazemdo grande *chanto* por dom tello” (78, A, 26) [VT].

c o l o r, ant. (< *cölöre*-): cor.

Palavra erudita (latinismo).

“negro de sua *collor*” (28, A, 11) [CAN].

compeçar, ant. e pop. (cruzamento de *empeçar* < **impeditiare* e **començar* < **cominitiare*; cf. Tilander, *Notas*, ob. cit. na *Bibl.*, p. 7): começar; 1. compeça: começa; 2. compeçou: começou; 3. compeçárom, des. arc.: com(p)eçaram.

1. “Aqui se *compeça* a estorea” (29, B, 7) [CB4]; 2. “*conpeçou* a Reinar” (32, A, 3) [CB4]; 3. “quando *acõpeçarõ*” (31, A, 5) [CB4].

compeço, ant. e pop. (der. regressivo de *compeçar*; v.): começo.
“foy muy boo cristão Nocom *peço*” (31, B, 22) [CB4].

compridamente, ant. (de *comprido*, part. de *comprir*, arc.): completamente, perfeitamente.

“deus quis fazer *compridamête* mercee” (408, B, 17) [SV].

1. consirar, ant. (< *considerare*): considerar; 2. consirando: considerando.

1. “auêmos de *consirar*” (75, B, 19) [VT].; 2. “*consyrando* o grande pecado” (77, A, 61) [VT].

corenta, ant. e pop. (< *quādrāginta*): quarenta.
“*quorenta* Ecīquo” (32, B, 4) [CB4].

corrença, ant. e pop. (de *correr*): diarreia.
“morrera de *corremça*” (77, A, 58) [VT].

cuita, ant. (de *cuitar* < **cōctāre*; cf. L.V., *TA*, p. 172, A, s.v. *coita*): coita.
Para a coexistência de f. com *oi* e com *ui*, cf. Huber, *Altport.*, §44, 5.
“*cuitas* e pessares auiã” (410, A, 15) [SV].

delo, ant. e pop. (de *dês + lo*): dêś (ant.) o, desde o.
“*delo* começo” (414, A, 19) [SV].

dereito, ant. e pop. (< *directu-*): direito.
“manteedor de *dereito*” (407, B, 26) [SV]; “linhagem *dereita*” (25, A, 60) [CB2].

dês, ant. e pop. (< *de ex*): desde.
“*des* Ocomeço do Conde Dom anrriqui ataa esta presente Era” (22, A, 18) [CAN];
“*desque* todo foy guisado” (26, A, 68) [CB3].

despois, ant. e pop. (< *de ex poste*; cf. J.P.M., *DE*, p. 757, B): depois.
“*despoys* elRey Jsmar abuzzy tomou o dicto castello” (25, B, 44) [CB2].

despós, ant. (< *de ex post*; cf. J.P.M., *DE*, p. 757, B): após, depois (de).
“que veessem *despos* eles” (77, A, 6) [VT].

desto, ant. (de *de* + *esto*): disto.
“ante *desto*” (29, A, 53) [CB3]; “Depois *desto*” (410, B, 5) [SV]; “nom sabendo ho Mestre *desto* parte” (417, A, 42) [CCA].

devaçã o, ant. (< *devotiōne*-): devoção.
“reveremça e *deuação*” (418, B, 16) [CCA].

dinamente, ant. e pop. (de *dina*, f. de *dino* + *mente*): dignamente.
“poderia declarar *dinamente*” (77, B, 48) [VT].

dino, ant. e pop. (< *dignu*-): digno.
“muj *dina*” (75, B, 23) [VT].

(dizer) *dezia*, ant. e pop. (< *dice(b)at*): dizia.
“seu padre se *dezia* odorio” (75, B, 36) [VT].

dũa, ant. e pop. (de *de* + *ũa*): duma.
“natural *dhũa* uila a que dizem bõna” (410, A, 3) [SV].

enteiro, ant. e pop. (< *integru*-): inteiro.
“o capitoleiro *Em teyro*” (78, B, 56) [VT].

enteiramente, ant. e pop. (de *enteira* + *mente*): inteiramente.
“posoyo *em teyramente* o senhoryo” (25, B, 35) [CB2].

entonce, ant. e brasil. (< **intũnce*; cf. M.-L., *REW*, n° 4518): entonces (ant.), então. V. *estonce(s)*.
“foisse *entonce* peraassee” (30, A, 46) [CB4].

entonces, ant. (v. *entonce*); o -s é analógico.): então.
“tornousse *ẽtonçes* com ell” (30, A, 7) [CB4].

enveja, ant. e pop. (< *invidia*-): inveja.
“ouueronlhe *enueia*” (408, A, 22) [SV].

enveioso, ant. e pop. (< *invidiōsu*-): invejoso.
“prazer dos *Emvejossos*” (78, A, 27) [VT].

escontra, ant. e pop.: contra, do lado de.
“hũa porta escusa que estaa (*es*)*contra* a Mourarja” (418, A, 55) [CCA].

escuita, f. ant. (de *escuitar*, ant., < *auscultare*): escuta, m., esculca.
“as suas *escujtas* que vinhom diante” (417, A, 2) [CCA].

esprital, ant.: hospital.

“ao *esprital* de Jerusalem” (29, A, 70) [CB3]; “Prior (do *sprital*)” (419, B, 8) [CCA].

esprito, ant. e pop. (< *spirītu*): espírito.

“soube pollo *esprito* santo” (31, A, 3) [CB4].

esto, ant. (< *īstud*): isto.

“*Esto* nō he apocrifo” (25, A, 56) [CB1]; “*esto* fizerom” (416, B, 29) [CCA].

exemplo, ant.: exemplo.

“*exenpro* de bem viuer” (75, B, 28) [VT].

(fazer) fezeste, ant. e pop. (< *fēcīsti*): fizeste; fezestes, ant. e pop. (< *fēcīstis*): fizestes; fezera, ant. e pop. (< *fēcĕrat*, com deslocação do acento): fizera; fezesse, ant. e pop. (< *fēcīssset*): fizesse; fazessem, ant. e pop. (< *fēcīssent*): fizessem; fazerem, ant. e pop. (< *fecerint*, com deslocação do acento): fizerem.

“esto que tu *fezeste*” (412, A, 29) [SV] ; “este bispo que *ffezestes*” (28, A, 33) [CB3]; “que dom egas monjz *fezera*” (27, B, 2) [CB3]; “que *fezese* as lex” (25, B, 39) [CB2]; “da Jnliçõ que *fezesem* das abadesas” (23, B, 10) [CAN]; “se algũas pessoas *fezeren* bē’ (413, B, 62) [SV].

(ficar), ant. no sentido de: fincar, ficárom, des. arc.: ficaram.

“*ficarō*[perf.]os geolhos ē terra” (409, A, 16) [SV].

fiúza, ant. e pop. (< *fidūcia*): confiança.

“com muj grande *fiuza*” (77, B, 45) [VT].

framengo, ant. (< germ. *flaming*; cf. DP, s.v. Flamengo): flamengo.

“auia nome galtero e era *framēgo*” (413, A, 51) [SV].

(gastar) gastada, ant. com o aux. *ser*: gasta.

“De(s)pojs que a noyte foy *gastada*” (417, A, 9) [CCA].

home, ant. e pop. (< *homīnĕ*): homem.

“boos *homes*” (75, B, 16) [VT].; “dous *homes* boos” (407, B, 31) [SV].

imigo, ant. (< *inimīcu*): inimigo.

“algũs *emijgus*” (76, A, 40) [VT].

indino, ant. e pop. (< *indignu*): indigno.

“O prior de santa cruz *Jndino*” (78, B, 3) [VT].

1. *laixar*, ant. (< *laxāre*): deixar; 2. *leixo*, ant. (< *laxo*): deixo; 3. *leixa-va*, ant. (< *laxābat*); 4. *leixávom*, ant., des. arc. e 5. *leixavam*, ant. (< *laxābant*): deixavam; 6. *leixou*, ant. (< *laxaut*, por *laxāvit*): deixou; 7. *leixámos*, ant. (< *laxā(vi)mus*): deixámos; 8. *leixárom*, ant., des. arc. (< *laxā(ve)runt*): leixaram, ant., deixaram; 9. *leixara*, ant. (< *laxa(ve)rat*): deixara; 10. *leixare-mos*, ant. (< **laxar'emus*): deixaremos; 11. *leixaredes*, ant., des. arc. (< **liexar'ētis*): leixareis, ant., deixareis; 12. *leixres*, ant. (< *laxa(ve)ris*): deixares; 13. *leixes*, imperati. (neg.), ant. (< *laxes*): deixes; 14. *leixada*, ant. (< *laxāta*): deixada.

1. “*leixar* ã el dos seus bẽes” (413, B, 59) [SV].; “*leixar* a Tore” (416, B, 20) [CCA]; 2. “que eu *leixo*” (26, A, 46) [CB3]; 3. “*leixaua* de fazer” (416, A, 50) [CCA]; 4. “nã *leixavom* os moros de ho combater” (417, B, 2) [CCA]; 5. “*leixauã* ao dito Moesteiro grãdes partes de seus algos” (413, B, 43) [SV].; 6. “*leixou* o cargo” (24, B, 37) [CB1]. “*leixamos* [perf.] de escripuer” (78, B, 43) [VT]; 8. “*leixarom* [perf.] o trassundo” (77, A, 53) [VT]; 9. “*leixara* o dito Moesteiro” (414, B, 12) [SV]; 10. “*leixaremos* aquy afallar” (27, B, 37) [CB3]; 11. “*leixaredes* aterra” (29, B, 65) [CB4]; 12. “o dia que a *leixares* deffazer” (26, A, 55) [CB3]; 13. “nõ *leixes* de ffazer” (26, A, 53) [CB3]; 14. “fora *leixada* per hũũ homẽ” (411, A, 3) [SV].

logo, ant. (< *locu*): lugar.

“asee desse *logo*” (24, B, 40) [CB1]; “tijnha sempre na dita cidade *logo* iulgaui por elRey” (407, B, 24) [SV].

mi, ant. e pop. (< (*mī*, por *mīhī*): mim.

“cõ todo seu dotamẽto fique a *mi*” (412, B, 21) [SV].

milhor, ant. e pop. (< *mēliōre*): melhor.

O *i* deve-se a infl. da palatal seguinte.

“*omilhor* homem darmas” (26, A, 32) [CB3].

(mover): sent. ant.: mover-se, partir; movêrom, des. arc. (< *-ūnt*): moveram.

“*moverom* [perf.] todos daly” (417, A, 12) [CCA].

nemigalha, ant. (< *nec* + **micalea*; cf. J.P.M., *DE*, p. 1503, A): nada.

“nom teuese de veer hy *nemigalha*” (77, A, 12) [VT].

nom, ant. (< *non*): não.

“aescrptura que *nom* for uerdadeira” (22, A, 34) [CAN]; “que lha *nom* cortasse” (28, A, 38) [CB3].

òs, ant. e pop. (contracção de *aos* < *ad illos*): aos.

“preguntou affomso Enriquez *os* uassalos” (29, B, 41) [CB4].

outrossi, ant. (de *outro* < *altērū* + *si* < *sic*): outrossim.

“*Outrosy* uençeeo hũã mujto grande batalha” (25, B, 62) [CB2].

pendença, ant. (< *poenitentia*): penitência.
“lugar de *peendencia*” (76, B, 62) [VT]; “grande *pendemça* em seruiço de deus” (77, B, 11) [VT].

pera, ant. (< *per* + *ad*): para.
“*pera* tirar estas duuidas” (22, A, 28) [CAN]; “*pera* atanto bem” (76, A, 42) [VT].

percalçar, ant. (< **percalceāre*; cf. J.P.M., *DE*, p. 462, B): alcançar.
“as coussas que eu aqui podesse *percalçar*” (411, B, 36) [SV].

pero (ou peró), ant. (< *per hoc*): 1. embora; 2. em-que: se bem que.
1. “*pero* tanto tempo Senhorezasse” (25, B, 37) [CB2]; 2. “*em pero* que era moço” (76, A, 36) [VT].

planto, ant. (< *planctu*): pranto.
“o *palnto* (sic) E choro” (78, A, 17) [VT].

1. poer, ant. (< *pōnĕre*): pôr; 2. poermos, ant. (< *poner(e)mus*): pormos;
3. poerem, ant. (< *ponĕrent*, com deslocação do acento): pore; 4. poeremos, ant. (< *poner'emus*): poremos.
“mandou *poer* çeuada” (28, A, 62) [CB3]; 2. “e a *poermos* ã poder de cristaãos” (413, B, 50) [SV]; 3. “*pera* lhes *poerem* o fogo” (419, B, 40) [CCA]; 4. “o *poeremos*” (413, B, 8) [SV].

polo, -a, -os, -as, ant. e pop. (de *por* + *lo*, etc.): pelo, -a, os, as.
“*pollo* ffazer alleuantar” (27, A, 36) [CB3]; “*polas* almas” (409, B, 11) [SV];
“*polo* seu sancto acordo” (407, B, 32) [SV]; “*pola* uida” (409, A, 2) [SV].; “*pollos* peccadores saluar” (24, A, 17) [CB1].

(povorar), ant. (< *populare*): povoar; 1. povorou, ant.: povoou; 2. povorada, ant.: povoada.
1. “elle *pouorou* coujlhaa” (26, A, 1) [CB2]; 2. “era majs *pouorada*” (416, B, 28) [CCA].

(prazer); 1. prougue, ant. (< *placuit*): prouve; 2. prouguesse, ant. (< *placuisset*): prouesse.
1. “*prouguelhe* muyto” (413, A, 55) [SV]; 2. “*prouguese* a deus” (76, B, 50) [VT].

(preçar), ant. (< *pretiāre*): prezar; preçavam, ant. (< *pretiābant*): prezavam.
“*preçaũa* e onrraũa cada uez mais o dito Mosteiro” (413, A, 25) [SV].

prol, ant. (sing. deduzido do plur. *proes*, por anal. com *sol* — *soes*; cf. D. C.M., *Gloss. do CA*, s.v.): proveito; servir a — : aproveitar, ser útil.
“nom entendo hi auossa *proll*” (27, A, 70) [CB3]; “A qual rrenenbrança *serue a proll*” (22, A, 22) [CAN].

prove, ant. e pop. (< lat. vulg. **pōpĕre*, através das formas *pobre* e **povre*; cf. Neto, *Fontes*, p. 21, v. *Bibliog.*): pobre.

“que a desse a *proues*” (411, A, 5) [SV].

(repairar), ant. (< *rĕpariāre*); cf. Du Cange (ob. cit. na *Bibl.*), s.v., *repariare vela* = renavigare, em Solinus, gramático da 1ª metade do séc. III d.C.; “retro dare cursum, ut habet Hofmannus in Lexico.”: reparar; repairou, ant. (< **repariaut*, por *reparavit*): reparou.

“*rrepairou* todas as *ffortellez*” (29, A, 25) [CB3].

rezão, ant. e pop. (< *rățiōne*): razão.

“por esta *rezão*” (419, B, 41) [CCA].

romeu, ant. (do prov. *romeu*; cf. J.P.M., *DE*, p. 1908, B): romeiro.

“os *romeus* que uam ã ierusalem” (413, A, 16) [SV].

sa, ant. (< *sua-*, por próclise): sua (pl.: *sas* (< *suas*, id.): suas.

“toda *ssa* terra” (27, B, 44) [CB3]; “cõ *ssas* perteeças” (29, B, 17) [CB4].

saluço, ant. e pop. (< *sŭgglŭttŭu-*; cf. J.P.M., *DE*, p. 2001, A): soluço.

Houve dissimilação (*o-u* > *a-u*).

“oo que *saluços* tam grandes daua” (77, B, 15) [VT].

(ser): 1. *som*, ant. (< *sŭm*): sou; 2. *sodes*, ant. (< *sŭtis*): sois.

1. “como eu *soom*” (26, B, 49) [CB3]; 2. “*ssodes* mŭzcrado” (28, A, 32) [CB3].

senhos, ant. (< *singŭlos*): numeral distributivo.

“acadahũ *senhos* pãães” (24, B, 44) [CB1].

simpres, ant. (< *simplĭce*): simples.

A ortogr. actual grafa com -s, por convenção, visto a pal. ser grave.

“estas *çinprez* palauras” (78, A, 67) [VT].

sô, ant. (< *sub*): sob.

“foy *so* a era demlj e cento e setēēta annos” (25, A, 24) [CB1].

sú dito, ant. (< *subdĭtu-*): súbdito.

“as vōōtades dos *suditos*” (75, B, 69) [VT].

súpito, ant. e pop. (< *subĭtu-*): súbito.

O *p* deve-se a ensurdecimento; cf. Viana, *Apostilas*, t. II, p. 448.

“derom de *supito* nos Christãos” (417, A, 30) [CCA].

(ta), ant.; pl.: *tas* (< *tuas*, por próclise): tua, tuas.

“quebrantadas sejã as *tas* pernas” (30, A, 18) [CB4].

(teer); 1. *tevera*, ant. e pop.: *tivera*; 2. *tevesse*, ant. e pop.: *tivesse*.
1. “nunqua *tevera* tempo” (25, B, 41) [CB2]; 2. “*tevesse* bispo e see” (412, A, 18), no
tít. do cap. XI) [SV].

tôdolos, -*alas*, ant. (< **tōtōs-los*, **tōtās-las*; cf. E.W., *From Latin*,
§109,3): *todos*, -*as*.

“*todollos* Reys” (25, B, 30) [CB2]; “*todolos* christaãos” (409, A, 23) [SV]; “*todallas*
ffortellezas” (26, B, 65) [CB3].

1. *trager*, ant. (< **trǣġere*, por *trǣhġere*; cf. J.P.M., *DE*, s.v.*trazer*): *trazer*;
2. *tragem*, ant. (< **tragent*, por **tragunt*): *trazem*; 3. *tragia*, ant. (<
**tragē(b)at*): *trazia*; 4. *tragiam*, ant. (< **tragē(b)ant*): *traziam*; 5. *trouve*, ant.
e pop. (por analog. com *houve*): *trouxe*; 6. *trouvêrom*, ant. e pop. (por. anal.
com *houvérom*): *trouxeram*; 7. *trage*, ant. (< **trage*): *traz(e)*; 8. *tragendo*,
ant. (< **tragendo*): *trazendo*.

1. “pera elrey *trager* os pobos” (412, B, 2) [SV]; 2. “que *tragē* os romeus” (413, A,
16) [SV]; 3. “*tragia* suas gentes” (408, A, 8) [SV]; 4. “offertas que *tragiam*” (409, B,
14) [SV]; 5. “*trouue* demarocos os marteres” (31, A, 57) [CB4]; 6. “*trouueromnos* a
villa” (418, B, 7) [CCA]; 7. “*trageo* [imperat.] aqui” (410, B, 21) [SV]; 8. “ê lhes *tra-*
gendo” (408, B, 18) [SV].

u, ant. (< *ŭbi*, por metáfora e próclise; cf. L.V., *TA*, p. 194, B): *onde*.
“per *hu* ell uem” (28, A, 35) [CB3].

ũa, ant. e pop. (< *una*): *uma*.
“*hũa* dona” (22, B, 27) [CAN]; “*hũa* cruz de prata” (24, B, 60) [CB1]; “ouueram
hũa filha” (25, A, 49) [CB1]; “*huũa* grande parte” (29, B, 12) [CB4]; “*hũũa* dona”
(31, B, 5) [CB4]; “*hũa* grande enfermidade” (76, A, 27) [VT]; “*hũa* pedra” (409, A,
31) [SV]; “*hũa* forte peleja” (417, A, 17) [CCA].

vigairo, ant. e pop. (< *vicariu*-): *vigário*.
“*uigayro* geeral” (408, B, 57) [SV].

BIBLIOGRAFIA

mais importante

- Costa (J. Almeida) e A. Sampaio e Melo, *Dicionário da Língua Portuguesa*. 5^a edição. Porto, s.d.
- Du Cange, *Glossarium Mediae et Infimae Latinitatis*. Niort, 1883—1887.
- Hubert (Joseph), *Altportugiesisches Elementarbuch*. Heidelberg, 1933.
- Lapa (M. Rodrigues), *Lições de Literatura Portuguesa/Época Medieval*. Lisboa, 1934 (e todas as edições posteriores, nomeadamente a quinta, de 1964).
- Machado (José Pedro), *Dicionário Etimológico da Língua Portuguesa*. 1^a edição. Lisboa, 1952—1959.
- Influência Árabe no Vocabulário Português*. 2 vols. Lisboa, 1958—1961.
- Meyer-Lübke (W.), *Romanisches Etymologisches Wörterbuch*. 3^a edição. Heidelberg, 1935.
- Nascentes (Antenor), *Dicionário Etimológico da Língua Portuguesa*. 2 tomos. Primeira Edição. Rio de Janeiro, 1932 e 1952.
- Silva Neto (Serafim da), *Fontes do Latim Vulgar*. 3^a edição. Rio de Janeiro, 1956.
- Tilander (Gunnar), *Notas Etimológicas/Separata del Homenaje a Dámaso Alonso/Tomo III*. Madrid, 1963.
- Vasconcelos (Carolina Michaëlis de), *Glossário do Cancioneiro da Ajuda*, in *Revisita Lusitana*, vol. XXIII, até p. 95. Lisboa, 1920.
- Vasconcelos (José Leite de), *Antroponímia Portuguesa*. Lisboa, 1982.
- Lições de Filologia Portuguesa*. 2^a edição. Lisboa, 1926.
- Opúsculos*. Volume III: *Onomatologia*. Coimbra, 1931.
- Textos Arcaicos*. 4^a edição. Lisboa, 1959.
- Viana (Gonçalves), *Apostilas aos Dicionários Portugueses*. 2 tomos. Lisboa, 1906.
- Williams (Edwin B.), *From Latin to Portuguese/Historical Phonology and Morphology of the Portuguese Language*. Second Edition. Filadélfia, 1962.

Povzetek

STARE BESEDE V PORTUGALSKIH SREDNJEVEŠKIH KRONIKAH

Jezik stare portugalščine, kot ga razkrivajo srednjeveške kronike, zbrane v *Portugaliae Monumenta Historica*, daje veliko gradiva za študij etimologije in semantike. Pojavljajo se lastna imena, ki so latinskega in tudi grškega izvora, zapisana pa so tudi germanska in arabska. Enako velja za splošno besedišče, kjer pa je seveda latinski fond daleč najpomembnejši. Za semantiko je dragocena vrsta izrazov, ki imajo v današnji portugalščini arhaičen pridih. Posebne pozornosti so vredni tudi tisti izrazi, ki so danes sicer v ljudski rabi, imajo pa v starih kronikah svojske, danes ne več poznane pomene.

ANALISI COMPARATIVA DEI NOMI DELLA GERARCHIA ECCLESIASTICA IN SLOVENO E CROATO

L'argomento di questa ricerca trae spunto da due miei precedenti lavori trattanti l'uno i nomi per la gerarchia ecclesiastica in sloveno, l'altro quelli per il medesimo settore lessicale in croato. Il primo apparve in veste monografica (*La Chiesa in Slovenia. Analisi filologico-etimologica della gerarchia ecclesiastica con particolare riguardo ai testi del Cinquecento*, Centro studi storico-religiosi Friuli-Venezia Giulia, 14, Trieste 1984), il secondo in forma di articolo nella Rivista di Scienza religiosa *Studia Patavina* (*I nomi della gerarchia ecclesiastica in croato*, *Studia Patavina* 37 (1990) 1, Padova 1990, p. 97—117.

Per entrambi gli studi mi è servito da traccia sia per l'apparato bibliografico che per la disposizione della materia trattata il volume del Tagliavini *Storia di parole pagane e cristiane attraverso i tempi*, Brescia 1963. Il materiale lessicale è stato disposto così nei singoli capitoli ovvero paragrafi incominciando dai termini che indicano la Chiesa e genericamente il clero, e proseguendo poi con ordine attraverso la designazione dei vari gradi della gerarchia ecclesiastica: il diacono, il cappellano, il sacerdote, il parroco, il canonico, il vescovo, il cardinale, il papa ed infine i monaci ed i monasteri. La ricerca è stata svolta in entrambi i casi da un punto di vista diacronico iniziando dai primi documenti per risalire alla situazione linguistica odierna attraverso tutti gli strumenti linguistici più importanti quali dizionari, edizioni dei documenti antichi più importanti, edizioni del materiale epigrafico, nonché il materiale inedito per lo SLA (= *Slovenski lingvistični atlas*) e per il dizionario dell'epoca protestante (concessimi entrambi in visione dalla SAZU) e quello per il dizionario dello slavo ecclesiastico di redazione croata, messi a disposizione dallo Staroslavenski zavod "Svetozar Ritig" di Zagabria.

Il raffronto del materiale lessicale analizzato pone subito in evidenza una notevole quantità di punti in comune, ma anche di differenze ed addirittura di reciproche influenze (anche se non molto frequenti) soprattutto del croato sullo sloveno. Questi rapporti di differenze e similitudini e di reciproche interdipendenze sono dovute a vari fattori: innanzitutto ai diversi centri di irradiazione del cristianesimo in territorio etnico sloveno e croato, al sostrato linguistico al momento della cristianizzazione, ai contatti linguistici con i popoli limitrofi anche in epoche successive alla cristianizzazione nonché alla stessa confinanza geografica dei due popoli in questione.

Posiamo asserire genericamente senza soffermarci sui dettagli lessicali (per i quali rimandiamo alle conclusioni dell'articolo) che si evidenzia subito sia per lo sloveno che per il croato una grande quantità di prestiti dal latino, soprattutto di voci dotte. Per il croato sono da collocare numericamente al secondo posto i prestiti dal greco (mediati soprattutto dallo slavo ecclesiastico e quindi molto numerosi nei documenti glagolitici), mentre per lo sloveno questo tipo di prestiti può dirsi quasi nullo. Molto forte si rivela per lo sloveno l'influsso del germanico che è assai meno evidente nel croato, mentre per ciò che riguarda gli italianismi ed i romanismi questi si collocano addirittura al terzo posto nel croato (frequentissimi in territorio dalmato), mentre nello sloveno sono relegati unicamente a rari prestiti dal friulano. I prestiti dall'ungherese si rivelano un po' più numerosi in croato rispetto allo sloveno. Per entrambe le lingue notiamo inoltre una notevole preponderanza di prestiti rispetto ai calchi.

Se l'influsso del latino ecclesiastico era molto forte, ciò non deve meravigliare, perchè era la lingua ufficiale della Chiesa occidentale. Il latino era altrettanto vivo nella diocesi di Salisburgo come nel patriarcato di Aquileia, i due centri missionari che cristianizzarono gli sloveni, e dominava altresì a Salona e Sirmio, le città dopo Aquileia più importanti per la cristianizzazione dei croati da parte della Chiesa di Roma. Ma i croati si trovarono all'incrocio di due mondi, poichè in parte cristianizzati anche dalla Chiesa orientale di Bisanzio, per cui l'influsso del greco è notevole, mentre per lo sloveno non ha praticamente ragione di esistere. Nello stesso modo si spiega la maggior frequenza del germanico in sloveno rispetto al croato, data l'origine germanica dei missionari, che venivano da Salisburgo. Così il romanzo prevale nella fascia costiera della Croazia per la sua natura mistilingue, mentre questo fenomeno naturalmente non si registra in territorio sloveno. I prestiti dall'ungherese sia in sloveno che in croato sono dovuti a ragioni di carattere soprattutto geografico.

Inoltre la prevalenza dei prestiti sui calchi non deve stupire, anche se nel latino ecclesiastico i calchi linguistici sono solitamente molto numerosi, come del resto in tutte le lingue speciali di carattere più o meno tecnico. Sarà infatti doveroso precisare che anche presso i primi autori cristiani in latino i prestiti erano assai più numerosi rispetto ai calchi, si pensi p.es. in latino a termini comunissimi quali *angelus* ed *ecclesia*, prestiti dal greco ἄγγελος ed ἐκκλησία. Ciò è facilmente spiegabile poichè il calco, la traduzione cioè con mezzi linguistici propri di un termine designante un concetto del tutto nuovo ad una determinata lingua e cultura, presuppone già una certa evoluzione linguistica. Se si osservano quindi dei prestiti così numerosi in una lingua evoluta come era il latino agli inizi del Cristianesimo, non ci si deve stupire dello stesso fenomeno linguistico nello sloveno e nel croato, in special modo per le epoche più antiche.

Tra le prime voci trattate, quali *chiesa*, *clero* e *chierico*, *diacono*, ecc. si notano più similitudini che differenze, soprattutto perchè trattasi di voci dotte. Così lo slo-

veno *cérkev* ed il croato *črkva*¹ appaiono già nel primo documento della letteratura slovena ovverossia croata, cioè nei *Brižinski spomeniki* e nella *Baščanska ploča*. Diversa sembra però essere la loro origine. L'etimo delle consimili voci slave è comunque molto problematico ed è stato oggetto di varie discussioni. Data la molteplicità delle forme slavo-ecclesiastiche si sono proposte in linea generale due forme di irradiazione, una germanica (e.gr. aat. *kirihha* oppure una forma pregotica* *kyrikō*) ed una greca, un aggettivo sostantivato $\kappa\upsilon\rho\iota\alpha\kappa\acute{o}\varsigma$, -ή, -όν (sott. οἶκος, δῶμα ecc.)².

Per quanto riguarda lo sloveno, data la forma *u circuvach* attestata nei *Brižinski spomeniki* secondo il Moszyński³ essa deriverebbe dall' a.bav. *kirkō*, mentre per il croato lo Skok propende, non senza difficoltà, per una diretta derivazione dal greco⁴.

Per designare il clero ed il chierico sia lo sloveno che il croato usano gli stessi termini *klêr*, *klêrik* ovverossia *klêr*, *klêrik*, prestiti dal latino ecclesiastico *clerus* e *clericus*. Le voci slovene compaiono molto tardi, appena nel dizionario del Pleteršnik alla fine del secolo scorso, mentre quelle croate sono databili al XV e rispettivamente XVII secolo⁵. Sotto l'influsso dei testi slavoecclesiastici sono inoltre da citare le forme del croato antico *kľr* (dal XV sec.) e *kľrik* (dal XIV)⁶ con la conservazione del passaggio $di\eta > i$.

Per ciò che concerne le denominazioni per il diacono molto semplice si presenta lo slov. *diákon*, prestito dal lat. eccl. *diaconus*. Si tratta comunque di un termine che comincia ad essere usato abbastanza tardi, nei dizionari dal Gutschmann in poi, cioè alla fine del Settecento. In epoca precedente è registrato una sola volta nella Bibbia di Dalmatin come postilla a chiarificazione di un passo degli Atti degli Apostoli (IV, 3)⁷.

Nell'antico croato la voce è frequente sia nella forma *dĭjakon* (fino al XVIII sec.), anche *dĭjakon* (dal XVI sec. in poi) e *dĭjak*, *dĭjak* (quest'ultima dal XV sec. in poi), rispecchianti lo slavo ecclesiastico *dijakonŭ* e *dijakŭ*, prestiti dal gr.

In questo articolo gli accenti usati per lo sloveno sono tratti fino ai termini inizianti con la lettera *š* dallo SSKJ, mentre i restanti in mancanza dell'ultimo volume del suddetto dizionario sono presi dallo SP. Gli accenti invece usati per il croato sono basati sull'ARj. Nel caso si riscontrasse un accento non corrispondente ad alcuna delle due opere citate, ciò significa che si riporta l'accento indicato da un determinato autore.

¹ Per quanto riguarda le molte varianti čakave e kajkave del termine, riportate fra l'altro da FERLUGA-PETRONIO 1990, si cf. HRASTE-ŠIMUNOVIĆ I, 104 e FINKA I, 2, 257, 262 e 263.

² La più completa letteratura per quanto concerne questo etimo appare nel KIPARSKY, 247 e nell'articolo di MOSZYŃSKI, *Najstarsze zasięgi słowiańskich form obocznych* cřky/*cirŭky* in *Nah-tigalov zbornik*, Ljubljana 1977, 281—292.

³ Cf. *op. cit.*, 284.

⁴ Cf. SKOK I, 275 e RESI VII, 182—185.

⁵ Cf. ARj s.v. e *Mat. Diz. sl. eccl.* Al XIV sec. è databile la forma più rara *klêrig* (ibidem).

⁶ Cf. ARj s.v.

⁷ Il dato è tratto da *Mat. Diz. prot.*

διδάκωνος e dal greco tardo διδάκος. Dal XVIII secolo in poi si riscontrano le forme odierne *ďàkon* e *ďàk*⁸.

Oltre alle voci dotte *dijakon* e *ďàkon*, che traggono origine a seconda dei documenti in cui compaiono o dal latino o dal greco, in quest'ultimo caso attraverso la mediazione dello slavo ecclesiastico, soprattutto dei documenti glagolitici, sarà da registrare un altro termine, *žakan*, circoscritto al territorio del Quarnaro, dell'Istria e di Zara, e documentato dalle epigrafi e dalla letteratura glagolitica. Circa l'etimo di quest'ultimo termine si pensa, soprattutto per il passaggio fonetico *dj* > *ž* ad un intermediario romanzo, forse al veneziano *zago*⁹.

Abbiamo fin qui notato una grande similitudine di termini e significati, le differenze si notano quasi unicamente nelle mediazioni etimologiche del termine. Il quadro lessicale diventa alquanto più composito e vario per le denominazioni che riguardano il cappellano, ma ancor più per il sacerdote ed il parroco. Si tratta in questo caso non soltanto di voci dotte, ma di termini che vengono quotidianamente usati dal popolo e che subirono nell'arco di un millennio, dai primi documenti scritti fino ai nostri giorni, notevoli mutamenti.

Così per la denominazione del cappellano notiamo una differenza semantica fra sloveno e croato (eccezion fatta per il kajkavo). Lo sloveno *kaplân* che incomincia a venir registrato nei dizionari dal Megiser, cioè dal XVII sec., indica il coadiutore del parroco¹⁰. E' questo un prestito dal mat. *kaplân* il cui significato primario di sacerdote di una comunità (negli ospedali, nell'esercito, ecc.) si allarga appunto anche a "coadiutore parrocchiale"¹¹.

Il croato invece conosce due termini distinti per queste due funzioni ecclesiastiche, pur restando relegato un termine al contesto dialettale. Il primo, *kapèlan*, attestato fin dai tempi più antichi (XIV sec.) e derivante dal lat. eccl. *capellanus*, indica la guida spirituale di una comunità, *kaplan* invece nel dialetto kajkavo significa unicamente "vice-parroco"¹². Si nota in quest'ultimo caso l'influenza dello sloveno sul croato, dovuto alla vicinanza geografica.

Molto vario e interessante è il paragone fra i termini sloveni e croati che indicano il sacerdote. Nello sloveno la voce più diffusa per designare il sacerdote è *duhóvnik*. Incomincia ad essere attestata tardi, dal dizionario del Pohlin in poi, designando in principio semplicemente il religioso. E' destinata quindi a soppiantare il diffusissimo *fâr* che assunse in epoca protestante una connotazione negativa nei confronti dei sacerdoti cattolici. Era conosciuta però già in epoche precedenti in forma di aggettivo sostantivato *duhóven*, *duhóvni* (Krelj, Dalmatin). La sua diffusione era comunque scarsa. L'espressione *duhóvni ôča* "padre spirituale" risale comunque al Manoscritto di Stična (*Stiški rokopis*) della prima metà del XV sec.¹³

⁸ Cf. ARJ s.v. *ďàkon* e *ďàk*, MIKL., *Lex.*, 162 e *Sl. j. stsl.* I, 484—485.

⁹ Si cf. per ciò che riguarda le voci in questione SKOK III, 670 e per le attestazioni delle epigrafi e della letteratura glagolitica FUČIĆ, 408 e *Mat. Diz. sl. eccl.*

¹⁰ SSKJ II, 532.

¹¹ Cf. STRIEDTER-TEMPS, 145 e KLUGE-MITZKA, 349.

¹² Cf. SKOK II, 41.

¹³ Cf. GRAFENAUER, *Sl. rkp.*, 316.

Il croato *dùhovnik* a sua volta indica unicamente la guida spirituale, il confessore di una comunità¹⁴, mentre il termine più diffuso per indicare il sacerdote è *svèćenik*, voce panslava (sl. eccl. *svęštenikŭ*)¹⁵ che in sloveno (*svećenik*) designa unicamente il sacerdote pagano. Nei testi glagolitici è registrata anche la forma *sveštenik* che indica l'influsso dello slavo ecclesiastico¹⁷.

Il termine sloveno più antico *fár* (< mat. bav. *pharr*)¹⁸ era diffusissimo fra gli scrittori protestanti del Cinquecento e veniva all'inizio usato indistintamente sia per il sacerdote cattolico che protestante, ma nell'infuocata polemica contro la Chiesa cattolica cominciò ad assumere un significato sempre più dispregiativo che è rimasto immutato fino ai nostri giorni¹⁹. Per il pastore protestante si adottò in seguito sempre all'epoca della Riforma il termine *prídigar* "predicatore" (< mat. *predigære, bredigære*)²⁰. A titolo di curiosità sarà da citare in territorio dalmato, dove si usa tuttora dai tempi più antichi, l'analogo termine, *predikator, predikatur, pridikatur* per indicare genericamente il predicatore. Esso trae origine o dal lat. *praedicator* o dall'it. *predicatore*²¹.

A differenza dello sloveno, per il croato la Riforma protestante non ha inciso in modo determinante sul lessico ecclesiastico né sulla cultura letteraria in generale. Mentre con il protestantesimo gli sloveni si affacciano alla storia letteraria e cominciano a forgiare ed affinare la loro espressione linguistica anche e soprattutto nel lessico religioso, poichè la loro è principalmente in quel periodo letteratura di carattere religioso, la terminologia cristiana in croato si è in buona parte creata già prima, durante i secoli di tradizione glagolitica.

Registriamo così in croato dei termini che sono caduti completamente in disuso nella lingua odierna e che non sono riscontrabili in sloveno, oppure che appartengono in croato esclusivamente alla lingua liturgica, mentre in sloveno possono essere etichettati come dei curiosi relitti lessicali. Ci riferiamo in particolar modo a due termini anticroati: *svètitelj* e *jerej*. Il primo, attestato già nell'antico slavo ecclesiastico e relegato in croato unicamente ai testi glagolitici di carattere liturgico designa di solito i gradi più alti della gerarchia ecclesiastica o personaggi di grande spicco nella Chiesa slava, come ad es. i Santi Cirillo e Metodio²². Il secondo, *jerej*, che è pure ampiamente documentato nei testi dell'antico slavo ecclesiastico, da dove si è diffu-

¹⁴ Per il significato di *dùhovnik* cf. *ARj* s.v. e SKOK I, 373.

¹⁵ Anche in tutte le altre lingue slave sia degli Slavi dell'area cattolica che in quelli dell'area ortodossa le espressioni simili allo sloveno odierno *duhóvnik* ed agli obsoleti *duhóvni* e *duhóvni oča* indicano esclusivamente il confidente spirituale di una comunità. Per il significato delle voci slave in questione si cf. FERLUGA-PETRONIO, 1984, 53.

¹⁶ Cf. *Sl. j. stsl.* IV, 46.

¹⁷ Cf. *Mat. Diz. sl. eccl.*

¹⁸ Cf. STRIEDTER-TEMPS, 115 e BEZLAJ I, 127—128.

¹⁹ Si veda a questo proposito PLETERŠNIK I, 198 e SSKJ I, 616.

²⁰ Cf. STRIEDTER-TEMPS, 201 e KLUGE-MITZKA, 563.

²¹ Cf. SKOK III, 40 e ŠETKA II, 142. Il testo è attestato già nei breviari glagolitici del XIV sec. nelle forme *predikatori* e *pridikaturi* (*Mat. Diz. sl. eccl.*)

²² Cf. *ARj* s.v., *Sl. j. stsl.* I, 849 e *Mat. Diz. sl. eccl.* Per quanto riguarda il particolare significato di "confessore" che *svètitelj* assume in un caso particolare nell'antico croato si rimanda a FERLUGA-PETRONIO 1990, 105.

so quale designazione ufficiale per indicare il sacerdote in tutte le lingue degli slavi di confessione ortodossa²³, è un grecismo (cf. gr. ἱερεὺς) che è entrato nel croato attraverso la mediazione dei testi glagolitici, e viene usato soltanto nei casi in cui ci si riferisce espressamente alla Chiesa ortodossa, mentre i serbi lo usano tuttora nella lingua liturgica²⁴.

In sloveno questa voce appare attestata due volte nella *Postila slovenska* di Sebastjan Krelj²⁵ per designare la persona di Cristo stesso. Si tratta di un particolare stilistico dovuto esclusivamente alla profonda erudizione di Krelj. A livello dialettale è riscontrabile nella Val di Resia nelle forme *iĝero* ed *ĝro*²⁶. Si tratta di un relitto lessicale che finora si presta difficilmente ad una valida spiegazione²⁷, dovuto alla particolare posizione geografica dei Resiani.

Sempre nell'ambito dialettale, ma nella regione del Prekmurje riscontriamo in sloveno un altro termine di diffusione panslava, *pðp*²⁷, nel significato piuttosto singolare di pastore protestante²⁸. In questa regione vive infatti a tutt'oggi una comunità protestante. Nello sloveno letterario questo termine designa invece il prete ortodosso.

Il croato *pðp* ebbe invece una diffusione assai più ampia. Si trova attestato già dal XIII secolo. Anticamente era — dal punto di vista semantico — l'equivalente di *svěćenik*, *svěštenik* oppure di *župnik* e *pàroh* (termini che designano il parroco). Quindi a somiglianza del tedesco *Pfaff(e)* cominciò ad essere usato in senso spregiativo tranne che in Istria ed in Dalmazia dove indicava i sacerdoti che celebravano messa in paleoslavo. Nei testi glagolitici infatti il termine è ampiamente usato. Dal XVIII secolo in poi invece questo particolare tipo di sacerdote legato alla tradizione paleoslava comincia ad essere designato con il termine *glagòljaš*²⁹.

Sia in sloveno che in croato viene usato nel linguaggio strettamente liturgico *prèzbiter*, rispettivamente, *prèzbiter*, per indicare genericamente il religioso che è stato consacrato sacerdote, ma soprattutto il superiore in una comunità religiosa. Entrambe le voci traggono origine dal lat. eccl. *presbyter*, a sua volta grecismo da πρεσβύτερος, che al tempo di Tertulliano viene già usato nel significato di "ministro del culto", inferiore all'*episcopus*, ma superiore al *diaconus*. Nell'antico croato riscontriamo però anche le forme *prezviter*, *prozviter*, dovute all'influsso

²³ Per le corrispondenze nelle lingue slave si cf. FERLUGA-PETRONIO 1984, 57.

²⁴ Cf. *Mat. Diz. sl. eccl.* e ŠETKA' I, 116—117.

²⁵ Informazione desunta da *Mat. Diz. prot.*

²⁶ Informazione tratta da *Mat. SLA*.

²⁷ Non tutti gli studiosi sono d'accordo sull'origine dello sl. eccl. *popŭ*, comunque la maggior parte propende per un prestito dall'aat. *pfaffo*. Si tratterebbe di un termine introdotto in territorio moravo dai missionari di Regensburg e Salisburgo ed in seguito recepito dagli apostoli Cirillo e Metodio (cf. BRÜCKNER, 430 e KIPARSKY, 260).

²⁸ Cf. *Mat. SLA*. Sarà interessante notare come anche nel sorabo superiore questo termine indichi il pastore protestante e viene usato dai cattolici proprio per distinguerlo dal proprio sacerdote che viene designato con il termine *knjez* (Informazione orale del prof. H. Schuster-Šewc).

²⁹ Cf. ŠETKA' I, 179, SKOK III, 51—52 e *ARj.* s.v. *pðp* e *glagòljaš*.

dello slavo ecclesiastico *prezviterŭ*, *prozviterŭ*. I termini sono infatti ampiamente documentati nei testi glagolitici³⁰.

Si ricollega indirettamente al lat. *presbyter* anche il kajkavo *jašprišt*, *jesprišt*, derivante dall'aat. *erzipriestar* (attraverso la mediazione dell'ungherese *esperest*) < lat. *archipraesbyter*, termine designante l'arciprete preposto a più parrocchie³¹.

Il grecismo *presbyter*, incomprensibile nel suo vero significato a chi non sapeva il greco, subì un incrocio con *praebitor* (da *praebeo*) che indicava quell'impiegato incaricato di dare vitto ed alloggio ai funzionari che si trovavano fuori sede per esigenze di servizio. Come il *praebitor* curava la salute ed il mantenimento materiale dei funzionari in viaggio, così il *praebiter* curava la salute dell'anima dei cristiani che si consideravano viaggiatori e pellegrini su questa terra³². A quest'ultimo termine si collega una voce diffusissima in territorio čakavo fin dal XIII secolo, ampiamente attestata nei testi glagolitici e due volte anche dalle epigrafi glagolitiche³³: *prvad*. Si tratta di un prestito dall'antico friulano *prévidi* (friul. mod. *prédi*) < lat. *praebiter*³⁴.

Per completezza ci soffermeremo anche sulle denominazioni del sacerdote nell'esercizio di particolari attività, quali p. es. la celebrazione della messa, la confessione, l'educazione religiosa ecc. In questo genere di termini lo sloveno *mášnik* ed il croato *mìšnik* designanti letteralmente l'officiante la messa sono in uso fin dai tempi antichi. In sloveno questo termine è diffuso già in epoca protestante e registrato in tutti i dizionari più antichi indicando anche genericamente il sacerdote³⁵. Il termine croato *mìšnik* è in uso già nel XV sec.³⁶. Entrambe le voci si collegano con il termine che indica la messa, *máša*, rispettivamente *mìša*, per l'origine del quale gli studiosi propendono piuttosto ad una derivazione diretta dal latino senza la mediazione del germanico³⁷.

Somiglianze lessicali si registrano anche per la denominazione del confessore. Sia lo sloveno che il croato usano lo stesso termine *spovedník*, rispettivamente *ispovjèdnik*, di diffusione molto ampia nell'area degli slavi cattolici. Sarà da rilevare inoltre che il termine sloveno è attestato già nel manoscritto di Stična³⁸. In croato registriamo però anche un prestito dalla voce italiana *confessore*, cioè *konfèsur*, che resta però limitato a sporadici autori di Ragusa del XVII sec., il che vale anche per il

³⁰ Cf. ŠETKA¹ I, 182—183. Per lo slavo ecclesiastico in particolare *Sl. j. stsl.* IV, 46 e *Mat. Diz. sl. eccl.*

³¹ Cf. ŠETKA¹ I, 183, SKOK III, 61 e HADROVICS, 282—283.

³² Cf. TAGLIAVINI, 290—291.

³³ Cf. *Mat. Diz. sl. eccl.* e FUČIĆ, 407—408.

³⁴ Cf. ŠETKA¹ I, 183, SKOK III, 61 e PIRONA, 804.

³⁵ Cf. FERLUGA-PETRONIO 1984, p. 56.

³⁶ Cf. SKOK II, 430—431.

³⁷ Cf. *ibidem*.

³⁸ Per la diffusione nelle lingue slave ed il relativo passo del manoscritto di Stična cf. FERLUGA-PETRONIO 1984, 55 e 51.

termine *sačerdot* ed il suo derivato *sačerdocio* nel significato rispettivamente di “sacerdote” e “sacerdozio”³⁹.

Somiglianze si notano ancora per il termine che indica l’insegnante di religione, nello sloveno *katehét*, nel croato *katèheta* (secondo la pronuncia greca con la *h*) oppure la variante più rara *katèketa* (con la pronuncia *ch > k*), in Istria anche *katihet*, *katiket*. Mentre per lo sloveno non ci sono dubbi circa la derivazione diretta dal lat. eccl. *catecheta*, in croato il termine può essere penetrato sia attraverso il gr. κατηχητής o il lat. *catecheta*. Sulle coste dell’Adriatico è in uso pure il prestito dall’italiano *catechista*, cioè *katekista*⁴⁰.

Sulle coste della Dalmazia e dell’Istria sono inoltre diffuse delle abbreviazioni che si pongono dinanzi ai nomi dei sacerdoti, del tutto sconosciute nello sloveno. Così in Dalmazia si usa *don* già dal XVII sec. in poi (*dun* nelle Bocche di Cattaro), sotto l’influsso dell’italiano *don* (abbreviazione del lat. *dominus*). Esistono però ancora delle forme più antiche *dùm* (XII sec.), *dòm* (dal XIV al XVIII sec.) *domin* (XV e XVI sec.). E’ tuttora viva la forma femminile *dùmma* (anche *dûvna*) nel significato di “monaca, badessa”⁴¹.

Fra le epigrafi glagolitiche, soprattutto in Istria, è ampiamente attestata l’abbreviazione *pre* (dall’it. *prete*) con la variante ikava *pri* (che costituisce però un *hapax*)⁴².

Anche i termini che designano il parroco si presentano molto interessanti ad un’analisi comparativa tra le due lingue. Si osserva innanzitutto l’uso contemporaneo del medesimo termine, cioè dello slov. *žúpnik* e del cr. *župnik*, e l’influsso in questo caso del croato sullo sloveno. Lo sloveno *žúpnik* è registrato infatti molto tardi, appena nel *Deutsch-slovenisches Taschenwörterbuch* dello Janežič nel 1867. Fino ad allora si usava fin da epoche molto antiche *fájmošter* (anche nella forma *farmošter* dei protestanti) < mat. bav. **pharremeister* significante “Pfarrer” (“parroco”). Il termine compare comunque già nel Manoscritto di Stična, particolarmente ricco di termini riferentisi alla gerarchia ecclesiastica. Il parroco veniva molto spesso designato semplicemente con *fár*, il termine più generico per sacerdote. La sostituzione con *žúpnik* va vista nell’ambito del processo di slavizzazione che cominciò a diffondersi in Slovenia negli anni Settanta del secolo scorso. la paura di un’eccessiva germanizzazione lessicale faceva introdurre termini da altre lingue slave: croato, russo, ceco. Questo fenomeno sostitutivo sta alla base — come avremo modo di vedere — anche di alcuni termini sloveni designanti i monaci ed i monasteri.

Il termine in questione è comunque molto antico e panslavo e si collega a *žúpa*, la più antica designazione slava per il distretto di una comunità, a capo della quale

³⁹ Cf. SKOK II, 139 e III, 182.

⁴⁰ Per le forme in questione si cf. ŠETKA¹ I, 126 e SKOK II, 62.

⁴¹ Per le voci relative cf. SKOK I, 455—456, ŠETKA¹ II, 47—48, ARj s.v.

⁴² Cf. FUČIĆ, 407 e SKOK III, 61.

c'era lo *žúpan*. Ma nel corso del tempo il termine *žúpa* passò dall'amministrazione civile a quella ecclesiastica ad indicare la parrocchia presso i cattolici⁴³.

Lo sloveno ed il croato hanno in comune ancora un termine designante il parroco, però in entrambe le lingue a livello dialettale. Inoltre in tutte e due le lingue si tratta di prestiti a seconda del territorio di diffusione, dall'ungherese o dal friulano. Così lo sloveno del Prekmurje conosce *plevanuš/plivanuš* < dall'ungh. *plébános* < lat. eccl. *plebanus* che era ufficialmente la designazione del sacerdote a capo di una *plebs*, una parrocchia di campagna (in contrapposizione alla *parochia*, parrocchia di città). Dall'ungherese trae origine anche il kajkavo *plebanoš* (XVI sec.) con numerose varianti, databili dal XV al XVII sec.: *plebanus*, *plibanuš*, *prebanoš*, *prebanuš*, *pribanuš*.

Dal friulano *plavàn* (ma anche *plevàn*, *plovàn*, cf. PIRONA, 780) trae origine *plavan* nella Val di Resia, ma anche tutta una serie di termini delle parlate čakave dell'Istria e della Dalmazia settentrionale: *plòvan*, *plavan*, *plèvan*, *pelvan*⁴⁴.

Nel significato di parroco riscontriamo nel croato dialettale (Istria e Dalmezia) il termine *kùrat* che trae origine dall'italiano *curato*. Questa voce è presente anche nello sloveno *kurát*, designa però il cappellano di una comunità, specialmente se accompagnata da aggettivi quali p.es. *bolniški*, *jetniški*⁴⁵.

Sempre nel litorale dalmata è registrata la voce *parok* (sconosciuta allo sloveno) che trae origine dal lat. *parochus*. I serbi usano a loro volta *pàroh*, derivante dal gr. $\pi\alpha\rho\omicron\chi\omicron\varsigma$, da connettersi al verbo $\pi\alpha\rho\epsilon\chi\omega$ "somministrare, servire". In latino il grecismo *parochus* era l'equivalente del *copiarius*, dell'impiegato cioè incaricato di alloggiare e di fornire viveri per il viaggio dei funzionari statali. Anche questa è quindi una voce che passò dall'amministrazione civile a quella ecclesiastica⁴⁶.

Ancora in croato una voce ormai desueta è *stadbenik*, di uso liturgico, che indica letteralmente il pastore, colui che guida lo *stâdo* "il gregge"⁴⁷.

Per completezza citeremo per entrambe le lingue anche il termine *dekàn*, rispettivamente *dèkan*, derivanti entrambi dal lat. *decanus* con il quale si designa il *vicarius foraneus*, il sacerdote cioè che viene preposto dal vescovo a più parrocchie⁴⁸.

⁴³ Cf. ARj sotto le rispettive voci. L'etimo di *žúpa*, *župan* è quanto mai controverso. Si è tentato di collegare le voci, ma senza successo, sia con lingue indoeuropee e non indoeuropee (SKOK III, 687).

⁴⁴ Per gli etimi e le forme čakave cf. SKOK II, 689, per le forme kajkave HADROVICS, 416—417. Le forme dialettali slovene sono tratte da *Mat. SLA*.

⁴⁵ Cf. ARj s.v., SKOK II, 240—241 e SSKJ II, 532.

⁴⁶ Cf. ARj s.v., SKOK II, 610 e TAGLIAVINI, 303—304.

⁴⁷ Cf. ARj s.v. e SKOK III, 324.

⁴⁸ Cf. SSKJ I, 335 e ŠETKA², 62.

Il quadro lessicale è assai meno vario per i termini che designano i gradi superiori della gerarchia ecclesiastica quali il canonico, il vescovo, il cardinale, il papa. Si tratta nella maggior parte dei casi di nomi tratti dalla terminologia ufficiale della Chiesa, direttamente dal latino oppure attraverso la mediazione germanica, in alcuni casi si nota però pure l'influsso del greco, specialmente nei testi glagolitici.

Dicesi *canonico* il sacerdote che viene scelto dal vescovo a far parte del capitolo sia della chiesa cattedrale o collegiale, al quale spetta di assolvere alle funzioni più solenni della chiesa. Il canonico, scelto dal vescovo a presiedere il capitolo, veniva chiamato anticamente, durante il medioevo, *praepositus* "preposto" (da cui l'italiano *prevosto*).

Per quanto riguarda il primo termine, cioè *canonico*, sia lo sloveno *kanónik* che il croato *kànonik* derivano direttamente dal lat. eccl. *canonicus*. In sloveno il termine compare dall'epoca del protestantesimo in poi, però anche fra i protestanti è di uso raro. In croato la forma *kànonik* è attestata nel XV sec., riscontriamo però *kànunik* nel XIII, *kanovnik* dal XV al XVII sec.⁴⁹

Per quanto concerne il secondo termine, cioè *prevosto*, sia lo sloveno che il croato conoscono la voce dotta *prepòzit* (PLET., 266) ovvero *preposit*, *prepozit*, che trae origine direttamente dal lat. eccl. *praepositus*⁵⁰. Entrambe le lingue conoscono comunque anche il termine che deriva da una variante del lat. *praepositus*, cioè *propositus*, ma non direttamente, bensì attraverso la mediazione del germanico. Si tratta dello slov. *pròšt* e del croato *prošt*, limitato quest'ultimo alle zone limitrofe del territorio etnico sloveno. La voce in questione trae origine dal mat. *brobest*, *probest*, *probst* (si cf. l'aat. *prôbôst* < a. fr. *provost* < lat. *propositus*)⁵¹.

Il croato conosce inoltre la voce *prepošt*, caratteristica dei dialetti kajkavi, che deriva dall'ungherese *prépost*⁵². Il čakavo conosce anche le forme *prepušt*, *pripošt*, *pripušt* attestate nel XVI sec.⁵³

Per ciò che riguarda le designazioni per il vescovo, esse traggono origine sia in sloveno che in croato, anche se attraverso per vie di mediazione diversa, dal lat. *episcopus* oppure in croato, nei documenti glagolitici, dal gr. ἐπίσκοπος attraverso la mediazione dello slavo ecclesiastico. L'ἐπίσκοπος indicava nel greco classico fin dai tempi antichissimi un funzionario dell'amministrazione civile, una specie di ispettore, sovrintendente. Soltanto nel II sec. incominciò ad essere usato per indicare il capo delle singole comunità cristiane. Il grecismo *episcopus* era molto raro nel latino classico ed appariva comunque nell'originario significato di "ispettore". An-

⁴⁹ Cf. SKOK II, 35 e ARj s.v.

⁵⁰ Sarà da notare comunque che il termine sloveno viene registrato soltanto dai dizionari di Cigalè e Pleteršnik.

⁵¹ Si cf. STRIEDTER-TEMPS, 202 e SKOK III, 7.

⁵² Cf. SKOK, *ibidem*.

⁵³ Cf. SKOK, *ibidem* e ŠETKA¹ II, 144—145. Nell'ARj si prospetta l'origine dall'it. *preposto*.

che in questo caso notiamo il passaggio di un termine dall'amministrazione civile a quella ecclesiastica⁵⁴.

Lo sloveno *škòf* è un prestito dall'aat. *biscof*⁵⁵. Il Pleteršnik oltre la forma *škòf* (II, 632) cita anche la forma *bīskup* (I, 27) precisando però trattarsi di un croatismo penetrato soprattutto nella lingua dei quotidiani sloveni. La presenza di questo particolare tipo di croatismo deve anch'essa ascriversi a quel fenomeno di slavizzazione lessicale diffusa in Slovenia negli anni Settanta del secolo scorso, fenomeno a cui si è già accennato a proposito del termine *žúpnik*.

A livello dialettale riscontriamo anche la voce *bīskup* nella Bela Krajina, chiaramente sotto l'influsso del kajkavo, però accanto alla forma *škòf*. Sempre a livello dialettale sono interessanti *veškul/veškol* (prestito dal friulano *vèscul*, PIRONA, 1270) della Val di Resia e *pūšpek/pūspäk* del Prekmurje, prestito dall'ungherese *püspök*⁵⁶.

Anche per il croato *bīskup* si era supposta dapprima l'origine germanica dall'aat. *biscof*⁵⁷. Lo Skok⁵⁸ propende invece per una derivazione dal lat. *episcopus*, poichè ad una *o* dell'antico alto tedesco non può corrispondere una *u* slava, d'altra parte ad una *o* stretta romanza corrisponde regolarmente una *u* nello slavo. La *e* iniziale sarebbe caduta, come accade a tutti i grecismi della latinità dalmata. La *b* iniziale sarebbe dovuta in ultima analisi alla dissimilazione di *p — p* di *episcopus*.

Sarà da notare inoltre nei documenti e nelle epigrafi glagolitiche la forma *episkupī* sotto l'influsso dello sl. eccl. *episkupŭ* (anche *(j)episkupŭ*, *(j)episkopŭ*, mentre gli ortodossi usano ancora i termini *jepiskop*, *jepiskup*⁵⁹.

Saranno da registrare inoltre ancora due termini che appaiono esclusivamente in croato. Il primo, *eršeg*, *eršek*, prestito dall'ungherese *érsek*, è limitato al territorio kajkavo⁶⁰. Il secondo, *stadničar*, derivato da *stàdo* "gregge", è ormai desueto⁶¹.

Per completezza citeremo una voce comune ad entrambe le lingue, lo slov. *prelāt* ed il cr. *prèlat*, dei trasparenti latinismi dal lat. *praelatus*, designanti genericamente un alto dignitario ecclesiastico⁶².

⁵⁴ Cf. *Encicl. Catt.* XII, c. 1312.

⁵⁵ Cf. STRIEDTER-TEMPS, 219.

⁵⁶ Le informazioni riguardanti le espressioni dialettali sono tratte da *Mat. SLA*.

⁵⁷ Cf. MIKL., *Christ. term.*, 13.

⁵⁸ Cf. SKOK I, 157.

⁵⁹ Cf. *Mat. Diz. sl. eccl.* e ARj s.v.

⁶⁰ Cf. FINKA I, 3, 542. L'etimo di *érsek* non è stato ancora ben chiarito, ma si propende per la derivazione dall'antico francese *archevêque* (HADROVICS, 215).

⁶¹ Si v. anche la già menzionata voce *stadbenik* "parroco".

⁶² Cf. SSKJ III, 1049 e ARj s.v.

Molto semplici sono dal punto di vista etimologico i termini designanti il cardinale, slov. *kardinál* e cr. *kardinal* voci dotte dal lat. *cardinalis*⁶³. Per lo sloveno è da menzionare nel dizionario del Gutschmann accanto all'usuale *kardinal* anche *erdezh-jak*, che potrebbe essere tradotto "porporato" (da connettersi all'aggettivo *rdèč* "rosso"). A sua volta anche il croato conosce un termine originale tutt'ora in uso: il calco *stòžernik*. *Stòžer* significa infatti "cardine"⁶⁴.

Non sono, ovviamente, numerose nelle due lingue le denominazioni per il papa e denotano per ovvi motivi parecchie similitudini. Lo slavo ecclesiastico conosceva due termini per indicare il papa: *papež* e *papa*⁶⁵. Il primo fu introdotto in Moravia e nel territorio delle Alpi slovene dai missionari di Regensburg e di Salisburgo prima della missione dei SS. Cirillo e Metodio nella forma aat. *babes*, *pabes*, e si diffuse tra le lingue degli Slavi di confessione cattolica, fra cui anche nello slov. *pápež*. Il secondo trae origine dal gr. πάπας (πάππας) ed è caratteristico degli Slavi di confessione ortodossa⁶⁶. Presso i croati viene usato il secondo termine, *pâpa*, che trae origine direttamente dal lat. *papa* e viene a volte allargato anche in *rîmski-pâpa*, *rim-pâpa*, quest'ultimo dall'espressione turca dispregiativa *rimpapasi*⁶⁷.

Entrambe le lingue conoscono l'espressione "santo padre", in slov. *svéti ôče*, in cr. *svéti ôtac*, in entrambe le lingue viene usato il termine *apostólik*, rispettivamente *apostòlik*⁶⁸, quest'ultimo è attestato anche nei testi glagolitici già dal XIV sec., però nella forma *apustoliki* (con metatesi da *apostul* < mlat. *apostulus*)⁶⁹.

Soltanto nei testi glagolitici troviamo nel significato di papa il termine *arhije-rej*⁷⁰, dovuto all'influsso dello slavo ecclesiastico. Questa voce è caduta oggi completamente in disuso presso i croati ed è viva soltanto nella chiesa ortodossa.

Molto interessante e varia si presenta la terminologia che riguarda i monaci ed i monasteri, soprattutto per l'influsso di alcuni termini croati sullo sloveno, ma anche per una ricca presenza di voci nella letteratura glagolitica e parecchi prestiti dall'italiano sulla costa dalmata.

In sloveno il termine più antico e più usato dal Cinquecento in poi per designare il monaco è *menih* che in croato è relegato solo ai testi glagolitici sotto l'influsso dello slavo ecclesiastico *mūnihŭ* nella forma *mnihi* con la perdita di *ŭ* (si cf. anche il

⁶³ Il croato antico conosce anche *kardinao* (dal XVI sec. in poi, *kardino* (caratteristico di Ragusa) e le forme čakave *gardinal*, *gardinao* (dal XV al XVIII sec.), *gardènao* (nel XVI e XVII sec.) (cf. ARJ s.v.).

⁶⁴ Cf. ARJ s.v. e SKOK II, 50.

⁶⁵ Cf. *Sl. j. stsl.* III, 13—14.

⁶⁶ Cf. STRIEDTER-TEMPS, 189 e KIPARSKY, 155. Per quanto riguarda la diffusione nelle lingue degli slavi cattolici e degli slavi ortodossi cf. FERLUGA-PETRONIO 1984, 86 e 87.

⁶⁷ Cf. SKOK III, 8—9 e ŠETKA¹ I, 164.

⁶⁸ Cf. SSKJ, 57 e J. Jurančič, *Srbskohrvatsko-slovenski slovar*, Ljubljana 1968, 18.

⁶⁹ Cf. *Mat. Diz. sl. eccl.* e ŠETKA¹ I, 48.

⁷⁰ Anche questo termine è tratto da *Mat. Diz. sl. eccl.*

corrispettivo femminile *moniha*) e quella più rara *manihǃ* con il passaggio di $\ddot{u} > a$ ⁷¹. Lo sl. eccl. *munihu* è prestito dall'aat. *munich*. Si tratta di un termine introdotto in terra morava dai missionari germanici e qui recepito dalla missione slava dei SS. Cirillo e Metodio. Ebbe vasta diffusione fra gli slavi di confessione cattolica⁷². Gli slavi ortodossi usano invece prestiti dal gr. $\mu\omicron\nu\alpha\chi\acute{o}\varsigma$, per cui nell'antico serbo è riscontrabile *monah* (fem. *monahija*, *monahinja*). L'antico croato *monak* è invece tratto o dal lat. *monachus* o dall'it. *monaco*, mentre il fem. *monaca* trae origine dall'it. *monaca*⁷³.

Accanto a *menih* in sloveno è attestato dal dizionario dello Cigalè in poi (cioè dalla seconda metà dell'Ottocento) il termine *redóvnik*, il quale a somiglianza del già menzionato *žúpnik* può considerarsi un'innovazione lessicale sotto l'influsso del croato. *Redóvnik* in croato con il corrispondente *redòvnica* è il termine più usuale per indicare il monaco. Si tratta di una voce di diffusione panslava da connettersi a *rêd* "ordine". In croato la troviamo attestata già nei testi glagolitici del XIV sec., i quali conoscono anche altri termini per designare i monaci, ma *redóvnik* è l'unico che sopravvive nella lingua odierna⁷⁴.

Così l'antico croato conosceva *crnorízac* (e *crnorízica*), che compare però raramente nei testi glagolitici del XVI sec. sotto l'influsso dello slavo ecclesiastico *črŋnorizĩčĩ*, ed è caratteristica soprattutto dei documenti anticoserbi⁷⁵. Quest'espressione indica "colui che è vestito di nero": *čřn* "nero" e *rĩza* (anticamente) = "veste".

Nel litorale dalmata erano diffusi inoltre *kòludar*, *kòludrica* sotto l'influsso dello slavo ecclesiastico che conosce appunto *kalugerŭ* (*kalugERICA*), prestito dal neo-greco $\kappa\alpha\lambda\acute{o}\gamma\epsilon\rho\varsigma$ ($\kappa\alpha\lambda\omicron\upsilon\gamma\epsilon\rho\acute{\iota}\tau\omicron\varsigma$), letteralmente "buon vecchio", "felice nella vecchiaia". Le forme più diffuse nel serbocroato sono comunque *kàluder*, *kàludERICA*, nell'antico serbo *kaloder*, *kaloderica*. Nella voce dalmata *kòludar* il passaggio $a > o$ attesta la sua particolare antichità, mentre in tutte le voci in questione il passaggio del gruppo $gr > dr$ rispetto allo slavo ecclesiastico è dovuto probabilmente a dissimilazione di $k - g > k - d$ ⁷⁶.

Per ciò che riguarda il termine designante il convento sia lo sloveno che il croato usano oggi lo stesso termine *samostán*, rispettivamente *sàmostan*⁷⁷. La voce slovena in questione è comunque registrata appena dallo Cigalè in poi. Si tratta anche in questo caso, come abbiamo già osservato precedentemente per *redóvnik*, di un termine introdotto sotto l'influsso del croato. Anticamente era diffuso in sloveno

⁷¹ Cf. *Mat. Diz. sl. eccl.* e SKOK II, 453.

⁷² Per l'etimo si cf. KIPARSKY, 152, per la diffusione in territorio slavo invece BERNEKER II, 75.

⁷³ Si cf. BERNEKER *ibidem*, SKOK *ibidem*, e ŠETKA¹ I, 156—157. Per la designazione della monaca lo sloveno usa invece il termine *núna* < aat. *nunna* (Cf. BEZLAJ II, 230).

⁷⁴ Cf. ARj s.v. e *Mat. Diz. sl. eccl.*

⁷⁵ Cf. ARj, *Mat. Diz. eccl.* e MIKL., *Lex.*, 1122.

⁷⁶ Cf. *Mat. Diz. sl. eccl.*; *Sl. j. stsl.* II, 8; ŠETKA¹ I, 120—121 e SKOK II, 129.

⁷⁷ Cf. SSKJ e ARj s.v.

dal Cinquecento in poi il termine *klôšter* che era caratteristico — nella forma *klôštar* — anche nelle regioni nordoccidentali della Croazia, non solo fra i dialetti kajkavi e čakavi, ma bensì anche fra quelli štokavi. Questa antica voce, comune ad entrambe le lingue, trae origine dall'aat. *klôstar* < lat. *claustrum*. Sarà interessante notare che a Ragusa sono attestati dal XVI al XVIII sec. latinismi dotti *klâustro*, *klâuštro*, *klâu-star* che traggono origine direttamente da *claustrum*⁷⁸. E' infine nuovamente caratteristico di Ragusa e tuttora ricorrente il prestito dall'it. *convento*: *kônven(a)t*, anticamente anche *kumven(a)t*, *kunven(a)t*⁷⁹.

Il croato è particolarmente ricco di denominazioni per il convento che sono sconosciute allo sloveno. E' il caso di tutta una serie di voci che trae origine dallo slavo ecclesiastico *manastyřĩ*, *monostyrĩ*, *monastyřĩ* (< gr. μοναστηριον).⁸⁰ Il termine si propagò sia fra i serbi che fra i croati. La forma più usata era *mânastir*, a Ragusa è attestata a volte la forma *nâmastir*, con la metatesi *n* — *m*. Esclusivamente nei manoscritti e libri croati dal XIII al XVI sec. è attestato *molstir* (da una forma del latino volgare non documentata *monisterium*, con la dissimilazione *m* — *n* > *m* — *l*). Nei dialetti čakavi sono inoltre riscontrabili anche le forme *mojstir* e *mostir*⁸¹.

Per indicare l'abbate sia lo sloveno che il croato adoperano lo stesso termine *opât* rispettivamente *opat*. Si tratta di termini molto antichi, in croato è attestato addirittura nella *Bašćanska ploča*, in sloveno è registrato fin dal dizionario del Megiser in poi. L'origine di tale termine che è diffuso pure nelle lingue slave occidentali, non è del tutto chiarita. Si propone la derivazione dall'aat. **appat*, ma non senza difficoltà, poichè nell'antico alto tedesco esiste soltanto la forma *abbat*⁸². In croato accanto ai derivati *opatica* "badessa" e *opâtija* "abbazia" sono da riscontrare alcune forme molto rare derivanti o dal latino o dall'italiano, quali *âbat*, oppure dal latino *abatiša* (< *abbatissa*) oppure dall'italiano (*a*)*badesa* e *abacija*⁸³.

Per designare il superiore del convento entrambe le lingue usano il latinismo *prior*, rispettivamente *prior*, (lo sloveno anche il calco *prédnik*, fem. *prédnica*), come pure entrambe le lingue conoscono il latinismo *pâter* con il quale si indica il monaco che è stato ordinato sacerdote⁸⁴. I monaci usano chiamarsi fra loro con termini quali "fratello" e "sorella" (*brât* e *sêstra*/*sêstra*)⁸⁵. Sempre al concetto di fratello è legato il latinismo *frâtar* con cui viene designato il frate appartenente ai vari ordini. *Frâtar* con la rispettiva abbreviazione *frâ* (derivante dall'italiano *frate*) preposta al nome del monaco, è diffuso dal XIV sec. in poi a Ragusa, nella Dalmazia settentrionale nonché in Bosnia ed Erzegovina⁸⁶.

⁷⁸ Cf. STRIEDTER-TEMPS, 151; BEZLAJ II, 47; ARj s.v. e SKOK II, 93.

⁷⁹ Cf. ARj s.v. *kônvenat*; ŠETKA¹ II, 93 e 100; SKOK III, 142.

⁸⁰ Cf. *Sl. j. stsl.* II, 186—288.

⁸¹ Cf. per le rispettive voci e gli etimi ŠETKA¹ I, 148—149, *Mat.* e SKOK II, 453—454.

⁸² Cf. BERNEKER I, 22 e BEZLAJ II, 250.

⁸³ Si cf. per queste voci ARj e SKOK III, 560.

⁸⁴ Cf. ARj s.v. e SSKJ III, 1003 e III, 560.

⁸⁵ Cf. ŠETKA¹ III, 3 e 200—201.

⁸⁶ Cf. ARj s.v. e SKOK I, 529.

Come abbiamo già accennato all'inizio di questo articolo i termini per la gerarchia ecclesiastica in sloveno ed in croato presentano molti punti in comune, soprattutto per ciò che riguarda i prestiti dal latino ecclesiastico che sono più numerosi ed investono particolarmente la sfera delle voci dotte appartenenti al linguaggio liturgico quali il clero, il chierico, il diacono, il decano, il canonico, la voce dotta per prevosto (*prepòzit/prepozit*), il cardinale, il prelato. Ma già fra questi termini notiamo per il croato delle varianti fonetiche che denotano oltre che la recezione dal latino anche un'altra dal greco attraverso lo slavo ecclesiastico dei testi glagolitici. Possiamo così notare accanto alle forme *klêr*, *klêrik* anche *klîr*, *klîrik* oppure accanto a *prezbiter* anche *prezviter*, *prozviter*.

In croato le voci sotto l'influsso dello slavo ecclesiastico sono comunque le più importanti dopo i prestiti dal latino e sono testimoni del forte legame esistente con la Chiesa Orientale. Si tratta per la maggior parte di nomi designanti gli alti gradi della gerarchia ecclesiastica oppure monaci e monasteri (*jerej*, *arhijerej*, *svetitelj*, *episkupi*, *crnorizac*, *kòludar*, *kàluder*, *mânastir* ecc.). Questo tipo di termini, fra i quali ci sono moltissimi grecismi, praticamente non esiste nello sloveno ad eccezione di *jerej* usato una sola volta da Krelj, da attribuire quindi alla profonda erudizione di questo riformatore sloveno. Lo stesso termine nelle forme *iêro*/*êro* appare come una specie di relitto dialettale (finora non sufficientemente spiegato) nella Val di Resia.

In questo particolare settore lessicale il croato si differenzia dallo sloveno per tutta una serie di romanismi o meglio italianismi, molti dei quali sono tuttora diffusi in Istria, lungo tutta la costa dalmata e nelle isole, testimoni dei legami storici con la Repubblica di Venezia. Si tratta soprattutto di termini che designano il sacerdote nell'espletamento delle sue varie funzioni (*predikator*, *konfêsur*, *sačerdot*, ecc.), il parroco (*plavan* nelle sue numerose varianti), i monaci ed il convento (*monaka*, *abat*, (*a*)*badesa*, *abacija*, *konven(a)t* ecc.) e tutta una serie di abbreviazioni reverenziali che si antepongono ai nomi dei sacerdoti e dei frati (*don*, *dun*, *dûm* ecc., *pre*, *pri*, *frà* ecc.). Queste voci sono completamente sconosciute allo sloveno che annovera fra i romanismi soltanto due prestiti dal friulano: *plavan* nella Val di Resia (è questo anche il suo unico esempio in comune con il croato) e *vêškul*/*vêškol*, sempre nella Val di Resia. La completa assenza di italianismi nello sloveno in questo particolare settore lessicale è indice di un processo storico e perciò anche lessicale diverso dal croato, maggiormente legato al mondo germanico.

Ciò si evince anche dall'analisi comparativa dell'influsso del germanico su questo tipo di termini. Si può osservare infatti che i prestiti in tal senso sono più numerosi in sloveno che in croato ed investono un po' tutto il campo semantico in questione, dai gradi superiori del clero (*pápež*, *škòf*, *pròšt*, *opát*), al semplice sacerdote (*fár*, *fájmošter*, *prídigar* ecc.), ai monaci e monasteri (*menih*, *núna*, *klôšter*), alla designazione stessa per la Chiesa (*cérkev*). Alcuni di questi sono comuni anche al croato (p. es. *cřkva*, *klôštar*, *òpat* anticamente *mnihi/manihi*), dobbiamo però precisare che per molte di queste voci in croato l'origine dal germanico non è del tutto sicura e

vengono perciò proposte anche ipotesi di derivazione dal greco (p. es. *čfkva*) oppure dalla latinità balcanica (p. es. *biskup*).

Possiamo osservare inoltre che molti di questi termini, caratteristici soltanto per lo sloveno (come p. es. *pápež*) o ad entrambe le lingue (p. es. *menih/mnihř*), sono dei moravismi, cioè introdotti in terra morava dai missionari germanici prima dell'arrivo dei fratelli di Salonicco, recepiti quindi da Cirillo e Metodio e diffusi soprattutto fra gli slavi cattolici. Si tratta, quindi, di antichi prestiti dal germanico nella lingua di Cirillo e Metodio, testimonianze del sostrato linguistico-culturale della Chiesa occidentale in terra morava.

L'apporto, infine, dell'ungherese in questo particolare campo semantico è minimo in entrambe le lingue, anche se notiamo qualche termine in più per il croato, dovuto principalmente a cause di confinanza geografica. Così p. es. nel dialetto di Prekmurje registriamo *plevanuš/plivanuš* e nej *kajkavo plebanoš*. In ogni caso l'incidenza dall'ungherese si può definire del tutto marginale.

Da non sottovalutare invece i termini formatisi nell'ambito linguistico slavo che risultano più numerosi nel croato e riguardano soprattutto i nomi designanti il sacerdote nello svolgimento di varie funzioni (p. es. *svěcenik, duhovnik, glagoljaš, ispovjèdnik*, ecc.). Da notare anche due calchi per la designazione del cardinale e del convento: *stòžernik* e *sàmostan*. Nulla di strano perciò che lo sloveno si sia avvalso in epoche più recenti, quando il processo di slavizzazione s'era fatto più sentito, anche di croatismi. E' ben vero che l'antico *fár* viene sostituito con *duhóvnik*, con un termine proprio che in varie forme e significati troviamo attestato dal Cinquecento in poi, ma si operano pure delle sostituzioni con termini desunti dal croato: *fájmošter* con *žúpnik*, *klóšter* con *samostán*, accanto all'antico *menih* comincia ad apparire *redóvnik*.

Possiamo comunque notare anche qualche influenza dello sloveno sul *kajkavo*, dovuta a cause di vicinanza geografica (p. es. il *kajkavo káplan* nel significato di "vice-parroco" sotto l'influsso dello slov. *kaplán*).

L'analisi comparativa fra le due lingue in questo particolare settore della terminologia religiosa si presenta indubbiamente interessante non solo per capire le similitudini e le differenze semantiche, la minore o maggiore diffusione di certi termini (anche con significati diversi) nell'una e nell'altra lingua, e le loro reciproche influenze.

Essa si rivela particolarmente interessante per cogliere meglio sia l'origine sia le vie di mediazione attraverso le quali un determinato termine si è diffuso in territorio linguistico sloveno o croato oppure in ambedue.

ABBREVIAZIONI BIBLIOGRAFICHE

- ARj *Rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, JAZU, Zagreb 1880—1975.
- BERNEKER E. BERNEKER, *Slavisches etymologisches Wörterbuch*, I—II, Heidelberg 1908—1913.
- BEZLAJ F. BEZLAJ, *Etimološki slovar slovenskega jezika*, I, II—, Ljubljana 1976, 1982—.
- BRÜCKNER A. BRÜCKNER, *Słownik etymologiczny języka polskiego*, Kraków 1927.
- CIGALE M. CIGALE, *Deutsch-slovenisches Wörterbuch*, I—II, Ljubljana 1860.
- Encicl.Catt.* *Enciclopedia Cattolica*, Città del Vaticano, 1948—1954.
- FERLUGA-PETRONIO 1984 F. FERLUGA-PETRONIO, *La Chiesa in Slovenia, Analisi filologico-etimologica della gerarchia ecclesiastica con particolare riguardo ai testi del Cinquecento*, Trieste 1984.
- FERLUGA-PETRONIO 1990 F. FERLUGA-PETRONIO, *I nomi della gerarchia ecclesiastica in croato*, *Studia Patavina* 37 (1990) I, Padova 1990, p. 97—117.
- FINKA B. FINKA, *Rječnik hrvatskoga kajkavskoga književnog jezika*, JAZU, Zagreb 1984—.
- FUČIĆ B. FUČIĆ, *Glagoljski natpisi*, JAZU, Zagreb 1982.
- GUTSMANN O. GUTSMANN, *Deutsch-windisches Wörterbuch mit einer Sammlung der verdeutschen windischen Stammwörter*, Klagenfurt 1789.
- HADROVICS L. HADROVICS, *Ungarische Elemente im Serbo-kroatischen*, Köln-Wien, 1985.
- HRASTE-ŠIMUNOVIĆ M. HRASTE-P. ŠIMUNOVIĆ, *Čakavisch-deutsches Lexicon* (Unter Miterbeit und Redaktion von Reinhold Olesch), Köln-Wien I (1979) — II (1981).
- JANEŽIČ A. JANEŽIČ, *Slovenisch-deutsches Handwörterbuch*, Klagenfurt 1893.
- KARADŽIĆ VUK ST. KARADŽIĆ, *Srpski rječnik*, Nolit, Beograd 1975 (riproduzione della II ediz., Vienna 1852).
- KIPARSKY V. KIPARSKY, *Die gemeinslawischen Lehnwörter aus dem Germanischen*, Helsinki 1934.
- KLUGE-MITZKA F. KLUGE-A. GÖTZE-A. SCHIRMER-W. MITZKA, *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache*, Berlin 1957¹⁷.
- Mat.Diz.Prot.* Materiale manoscritto per lo *Slovar slovenskih protestantskih piscev*, ZRC-SAZU, Ljubljana.

Mat. SLA	Materiale manoscritto per lo SLA (= <i>Slovenski lingvistični atlas</i>), ZRS-SAZU, Ljubljana.
Mat.Diz.sl.eccl.	Materiale manoscritto per il <i>Rječnik crkvenoslavenskoga jezika hrvatske redakcije</i> , Staroslavenski zavod "Svetozar Ritig", Zagreb.
MIKL., <i>Christ.Term.</i>	F. MIKLOSICH, <i>Die christliche Terminologie der slavischen Sprachen</i> . Wien 1875.
MIKL., <i>Lex.</i>	F. MIKLOSICH, <i>Lexicon palaeoslovenico-graecolatinum</i> , Vindobonae 1862—1865.
PIRONA	G.A. PIRONA-E. CARLETTI-G.B. CORGNALI, <i>Il nuovo Pirona</i> . Vocabolario friulano, Udine 1935.
PLET.	M. PLETERŠNIK, <i>Slovensko-nemški slovar</i> (I—II), Ljubljana 1894—1895.
POHLIN	M. POHLIN, <i>Tu malu besedishe treh jezikov</i> 1781, Faksimile der ersten Ausgabe, München 1973.
SCHNEEWEIS	<i>Die deutschen Lehnwörter im serbokroatischen in kulturgeschichtlichen Sicht</i> , Berlin 1960.
SKOK	P. SKOK, <i>Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika</i> , I—IV, Zagreb 1971—1874.
Sl.j.stsl.	<i>Slovník jazyka staroslovenského (Lexicon linguae palaeoslovenicae)</i> red. J.KURZ, Praha 1958—.
SP	<i>Slovenski pravopis</i> , Ljubljana 1962.
SSKJ	<i>Slovar slovenskega knjižnega jezika</i> , Ljubljana 1970—.
STRIEDTER-TEMPS	H. STRIEDTER-TEMPS, <i>Deutsche Lehnwörter im Slovenischen</i> , Berlin 1963.
STRIEDTER-TEMPS, Sbc.	H. STRIEDTER-TEMPS, <i>Deutsche Lehnwörter im Serbokroatischen</i> , Wiesbaden 1958.
ŠETKA ¹	Dr.O.L. ŠETKA, <i>Hrvatska kršćanska terminologija</i> : I <i>Hrvatski kršćanski termini grčkoga porijekla</i> , Šibenik 1940. II <i>Hrvatski kršćanski termini latinskoga porijekla</i> , Makarska 1964. III <i>Hrvatski kršćanski termini slavenskoga porijekla</i> , Makarska 1965.
ŠETKA ²	Dr.O.L. ŠETKA, <i>Hrvatska kršćanska terminologija</i> , Split 1976.
TAGLIAVINI	C. TAGLIAVINI, <i>Storia di parole pagane e cristiane attraverso i tempi</i> , Brescia 1963.

PRIMERJALNA ANALIZA IMEN ZA DUHOVŠČINO V SLOVENŠČINI IN HRVAŠČINI

Primerjalna analiza med slovenskimi in hrvaškimi imeni za duhovščino ni zanimiva samo za spoznavanje njihove medsebojne podobnosti in različnosti ter njunih medsebojnih vplivov, temveč predvsem za boljše razumevanje izvora posameznih izrazov in jezikovnih poti, preko katerih so se zakoreninili in razširili na posameznih etničnih področjih. Iz primerjave med slovenskim in hrvaškim besednim gradivom ugotovimo, da je bil v tovrstnem besedišču vpliv hrvaščine na slovenščino — in sicer v omejeni obliki — večji kot obratni vpliv, predvsem v mlajših obdobjih. Glede izvora samega besedišča imata oba jezika veliko skupnih izposojenk iz cerkvene latinščine, hrvaščina se odlikuje po velikem številu izposojenk iz grščine, predvsem preko cerkvene slovanščine. Tovrstnega vpliva sploh ni opaziti v slovenščini, ki je pa po drugi strani pod večjim vplivom germanskih cerkvenih izrazov kot hrvaščina. Velik delež pri oblikovanju tovrstnega hrvaškega izrazja je imel romanski besedni zaklad, predvsem italijanščina. Tudi ta vpliv je v slovenščini takorekoč neopazen. Iz madžarščine sta oba jezika sprejela le nekaj besed, tako da je s te strani vpliv na imena za duhovščino le obrobni.

SPLITSKA SUDĀMJA

Festa sancti Domnii 7. svibnja. Splitska svetkovina svetoga Dujma (Dujmo/Domnio), biskupa i mučenika solinskog. Umro 10/11. IV. 304. godine za cara Dioklecijana¹, u čiji je mauzolej u Splitu preneseno kasnije Dujmovo tijelo i našlo ondje trajno počivalište, a njegov duh, njegova svetost, njegov kult, izišli su iz toga katedralnoga hrama i postali sveopće splitska svetkovina. Njegova *Sudamja*.

Ovo blagdansko ime izražava svojim likom ranu romansko-hrvatsku simbiozu u Splitu i okolici. Na toj su zemlji Hrvati od svoje doseobe na more². Ulazili su postupno u sam romanski grad, u kojem će kasnije hrvatski kraljevi, Tomislav i Zvonimir, sudjelovati na čuvenim crkvenim saborima, priznavajući jurisdikciju te drevne latinske biskupije na svojem kraljevstvu.

Hrvati su vjerojatno već od svojega pokrštanja u splitskoj okolici, na predgrađima toga grada, prihvatili štovanje toga sveca, čije moći Romani, nakon što im Hrvati s Avarima osvajaju i ruše Solin, prenose u Split. Ime njegove svetkovine Hrvati primaju u svoj jezik, zajedno s njima nerazumljivim pridjevom *san(c)tu-* (> **sq̃t̃* > *su(t)-*) kao jedinstveno ime: **Sudumja*/**Sudujma* (= festa santi Dumji)³.

¹ Lexikon für Theologie und Kirche, knj. 3, Verlag Herder Freiburg 1959, st. 500, s.v. *Domnius*. Legenda sv. Dujma smatra izravnim Petrovim učenikom, pa su neki držali da solinsko-splitska biskupija potječe iz apostolskih vremena.

² O njihovoj prisutnosti izvan gradskih zidina po Varošu, Lučcu, Splitskom polju i drugdje svjedoči mnogobrojna toponimija. Vidi P. Skok, *Postanak Splita*. Anali Historijskog instituta u Dubrovniku, sv. 1, Dubrovnik 1952, 19—62 (pokrata: P. Skok, *Postanak Splita*).

³ Začudo, osim blagdansko ime *Sudamja*/*Sudajma* nema u splitskoj okolici toponima s imenom sv. Dujma tako tvorena, premda je to područje obilato toponimima tvorenim dalmatskim pridjevom *santu* + *svetačko* ime, koje Hrvati prilagođuje svojem glasovnom sustavu (*santu*- > **sq̃t̃*- > *sut*- + svetačko ime) do kraja X. stoljeća: *Sutožel* (: s. Ansellus, g. 1210), *Sutuŋlja* (: s. Elia, brdo kod Splita), *Sučđdar* (: s. Izidor, sjeveroistočni dio Splita), *Sučđrac* /*Čučđrac* (: s. Georgiu, naselje u Kaštelima), *Sumaksim*/*Sumajsin*/*Sumđjs* (: s. Maximus, crkvice u Poljicima na sljemenu brda Perunskog), *Sudanēja* (: s. Daniel, 1264. g., Trogir), *Sučđrac* (Klis), *Sukojsđan*/*Skojsđan* (: s. Cassianu, predio u Splitu), *Sukojsđan* (Solin), *Sumpětar* (: s. Petru, crkva i naselje u Poljicima), *Supđval* (: s. Paulu, predio u Splitu), *Supětar* i *Supětarska* (ostaci crkve i uvala na Čiovu), *Supětar* (ostaci crkve na Šolti), *Sustipan* (: s. Stephanu, Poljica i staro splitsko groblje), *Sustikva* (: s. Tekla, brdo između Solina i Mrvinaca), *Sutrofića* (: s. Trojstvo crkva i predio u Splitu), *Smijovača* (: s. Mihael, ostaci crkve između Splita i Omiša), *Stobrěč* (: s. Laurentiu, stari Epetion, naselje kod Splita), *Stomđrica* (: s. Maria, ostaci crkve u Poljicima), *Stomorja* (Donja Kaštela i groblje naselja Stomorske s crkvom), *Stomđrska* (naselje na Šolti), *Stombrāta* (: s. Martha u Bijačima), *Štāfilić* (: s. Feliciu, Kaštela). Vidi podrobnije V. Putanec, *Refleksi starodalmatskog pridjeva SANCTUS u onomastici obalne Hrvarske*. Slovo 13, Zagreb 1963, 137—175, te kartu razmještanja tih toponima u knjizi P. Šimunović, *Istočno-jadranska toponimija*. Izd. "Logos", Split 1986, 109—120.

Ime *Domnius/Domnio* zasvjedočeno je na rimskim natpisima u Solinu⁴. U diplomatskim vrelima spominje se u X. stoljeću: *Domnius, tribunus*, u Zadru g. 986, 986—999, u Splitu: *Domnius Drasi*, g. 1075 (kao sin Hrvata Draže)⁵. U XI. stoljeću, međutim, prevladava oblik *Duimus/Duymo*⁶. Tako se u ispravi splitskoga nadbiskupa Lovre, kojom god. 1068. poklanja benediktinkama zemlje i crkvu sv. Marije⁷, navode osobna imena: *Duimo Zuppo, Duimo Dragaviti, Duimo Claudi, Duimo filii Ualize, Duimo domni Dragi*⁸. Kad se to ime odnosi izravno na splitskoga sveca, ime nosi arhaičniji lik⁹ *Domnio*: *cella beatissimi Domnii, clerici sancti Domnii*¹⁰. Takvo dvojstvo likova pokazuje kako je u splitskom imenskom repertoaru sasvim prevladao lik *Duimo* (Dujm), koje, kao tipično splitsko ime, nose podjednako Romani i Hrvati.

Taj mlađi lik s izvršenom metatezom /mj/ > /jm/: *Dumnio* (> *Dujm*) gen. *Dujma*¹¹ (< *Dumja* < **Dumnia*) nalazi se i u drugim najstarijim splitskim potvrđama: god. 1020: *Duimo* testimonio (CD 1,59), god. 1040: *Duimus* Grassu (CD 1,74), god. 1071: *Duimus* u(a)lastelin (Pag, CD, 1,125), god. 1078: *Duymus*, prior Spalati (CD 1,167), god. 1080: *Duymo* Boče (CD 1,173), *Duimo* Dragauito (CD 1,176), *Duimo* de Tulo, testis (CD 1,176), *Duymo* filii Stresinna (CD 1,177), *Duymo* de Srenine (CD 1,174), god. 1090: *Duymus* prior Spalati (CD 1,196) itd.

Ime *Dujmo/Dujam* osobito je obljubljeno i često u splitskoga plemstva od XIII. do XV. stoljeća¹². Brojčano je najviše potvrda iz Splita i Trogira, tek nekoliko iz Zadra i Krka, a gotovo izostaju u Dubrovniku. Ta činjenica poklapa se s protegom splitske nadbiskupije toga vremena¹³.

⁴ "Salonitanischer Martyr unter Diokletian" (CIL 9505, 1287 ob, 14239). G. Alföldy, *Die Personennamen in der römischen Provinz Dalmatia*. Beiträge zur Namenforschung 4, Heidelberg 1969, 190.

⁵ K. Jireček, *Romani u gradovima Dalmacije tokom srednjega veka* (prijevod). Izd. Naučno delo, Beograd 1962, 164, 279 (pokrata K. Jireček, *Romani*).

⁶ Promjenu /o/ > /u/ nalazimo u imenu *Grgur* (< Gregoriju), te u toponimima *Duklja* (< Doclea), *Sulet* (< Solenta), *Pulj* (< Pola) i u splitskom toponimu *Dŭje* (: Duglie < Dollie < lat. dolia, pl.n.; usporedi splitski hrvatski toponim *Bŭčvice*) itd.

⁷ Codex diplomaticus regni Croatiae Dalmatae et Slavoniae, 1, 109—112, god. 1068. (pokrata CD).

⁸ *Ibidem*, 111—112.

⁹ Vidi u vezi s tim P. Šimunović, *Antroponimijski sustav Povaljske listine i Povaljskog praga*. Brački zbornik, 15, Supetar 1987, 140—141.

¹⁰ U Sumpetarskom kartularu (1080) navode se *terrae sancti Domnii, confinium territorie sancti Domni*. Farlati spominje *Salinas apud aquam sancti Domnii*. U Bulletinu (sv. XIV, Split 1891, str. 146) navodi se da je dolina *Dujmovača* između Splita i Solina dobila ime od izvora sv. Dujma. Usp. P. Skok, *Postanak Splita*, str. 38.

¹¹ Sličnu metatezu kao u *Sudāmja/Sudājma* nalazimo u splitskom toponimu istoga tipa: *Sukošjān/Sukošjān* (< *sanctu Cassianu*), te u splitskom predijalnom imenu *Poj(i)šān* (< **Pasianu* < *Pansianus*).

¹² K. Jireček, *Romani*, 279.

¹³ Salonitanska crkva smatrala je sebe "metropolis usque ad ripam Danubii et pene totum regnum Chroatorum". Potkraj srednjega vijeka protezala se splitska nadbiskupija do ušća Neretve na jugu, a na sjeveru zahvaćala je biskupije Senja i Krbave. K. Jireček, *Romani*, 55. Doista u Krbavskoj biskupiji, u Driveniku, sv. Duje se slavi kao patron župe. Nije sigurno je li taj kult iz vremena kad je Krbavska biskupija pripadala splitskoj nadbiskupiji, ili iz vremena poslije pada Klisa (1537), kad su mnoge obitelji iz splitskog područja došle u taj kraj i donijele sa sobom kult sv. Dujma, kako se to do danas drži u Driveniku. Crkvice ovom splitskom svecu nalazi se u Dolu na Hvaru, i smatraju da potječe iz X. stoljeća (Vjesnik hvarske biskupije, 2, 1991, 6). Na Vrgadi bilježim toponim *Sudŭjmi* (Sudŭjam), kojim se imenuje brdo na kojemu je današnja župna crkva sv. Trojstva, ali nema povijesnih ni arheoloških potvrda.

Treba pretpostaviti da su Hrvati zarana u romanskom blagdanskom imenu **sandomja*/**sandujma* (festa) čuli nalgašeno kratko /u/ (i /o/) u zatvorenu slogu kao svoj poluglas: **sudǣmja*/**sudǣjma*, pri čemu je poticaj mogla dati i disimilacija vokala *u — u — a > u — a — a*. Slična promjena /u/, /o/ > /a/ zbivala se u toponimima: *Makar* (< **mǣkǣr* < dalm. **mukru* < *Muccurum*), *Bakar* (< **bǣkǣr* < dalm. **bukur* < *Buccuri*), *Skadar* (< **skǣdǣr* < dalm. **skudr* : *Scutari*), *Oprtalj* (< **opǣrtǣl* < *ad Portulam*)¹⁴ itd.

Skokovo tumačenje kako vokal /a/ mjesto latinskog /o/ u toponimu Sudamja “upućuje bez sumnje na romanski izgovor”¹⁵, kako je od latinskog *locus* u krčko-romanskom *luk* pored *lyok*/*lyak*¹⁶, teško je za splitski dalmatski prihvatljiva. Veljotska je diftongacija mlađa pojava i tumači se čakavskom diftongacijom, a ne samim razvitkom veljotskoga vokalizma.¹⁷

Zanimljivo je da se jedino u blagdanskom imenu *Sudamja*/*Sudajma* — koje Hrvati čuju od splitskih Romana i prilagođuju svojem izgovoru kao jedinstven izričaj, u kojem ne razabiru romanske sastavnice (**san(t-) domja*) — zbiva pojava *o/u > a*, koja nije zahvatila osobno ime *Domio*/*Dojmo* (*Dujam*, *Duje* i sl.). To često osobno ime u Splitu i okolici nikad nije prekidalo vezu sa svetačkim imenom, koje se nadijevalo romanskim i hrvatskim osobama i čiji je oblični status zasvjedočen i u pismenoj tradiciji, u ustaljenom liku gradskoga zaštitnika. Tek ime iz čijega je lika bio “ispražnjen” leksički i onomastički sadržaj, kako je to bilo u hrvatskih narodnih osobnih imena i toponima, koje zapisuju romanski pisari, brže se i lakše prilagođuje fonološkom sustavu usvajatelja dotičnoga imena.¹⁸

Možda bi tek jedna toponimijska potvrda svjedočila da se u pučkoj toponimijskoj kreaciji ta promjena /u/ > /a/ dogodila u romanskom imenu *Dumjo*. Riječ je o poljičkom toponimu *Damjača* (< **dǣmj-* + *-ača*), kojim se imenuje lokalitet za-

¹⁴ Zamjena starodalmatskog /o/ (i /u/) hrvatskim poluglasom /ǣ/ nahodi se u toponimima *Corinium* (> **kǣrin*) > *Karin*, pored *Krin* (v. lat. pridjev *crineses*, CD 12, 196, iz g. 1335), *ad Portulam* (> **opǣrtǣl*) > *Oprtalj*, *Corcyra* (> **kǣrkǣr*) > *Krk*, sa stapanjem poluglasa sa susjednim *r* u /r/. Tako i *Curicum* (> **curcu — *kǣrǣk*) > *Krk* i s. Da je /u/ > /ǣ/ > /a/ slavenska promjena, pokazuje makedonski toponim *Skǣpje* (< **skǣp-* < *Skupi*) s makedonskom promjenom /ǣ/ > /o/ i sl. Usp. Ch. E. Bidwell, *The Chronology of Certain Sound Changes in Common Slavic as Evidences by Loan from Vulgar Latin*, Word, VII, No2, 1961, 115—116.

¹⁵ P. Skok, *Postanak Splita*, 38.

¹⁶ P. Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, I, 1971, 445.

¹⁷ P. Guberina, *La diphtongaison vegliote est-elle une diphtongaison romane?*. Zbornik u čast Petru Skoku, Djela JAZU, 59, Zagreb 1985, 181—182. Na str. 141. navodi se ostala literatura iz te problematike.

¹⁸ Takvih je primjera mnogo u osobnim imenima: *Belata* (1080, za Belota), *Dabro* (1090, = Dobro), *Pradano* (1080, = Prodan), *Dabravito* (1068, = Dobrovit), *Dragavito* (1068, = Dragovit), *Draganego* (= Dragoneg)... te u toponimima *Abravizzo* (= Obrovac), *Madonna de attaco* (= Gospa od Otoka) itd. Imena izopačuju prilagodbama svojim fonološkim sustavima inojezični govornici, koji u njima već ne mogu prozreti leksički ni onomastički sadržaj (objekt imenovanja). Zato su blagdansko ime *Sudamja*/*Sudajma* i toponim *Damjača* mogli nastati kao hrvatske pučke kreacije. Pridjev *sandujamski* (*sandujamsko jugo*, koje puše oko blagdana sv. Duje i može biti pogubno za usjeve i voćke), kasnija je tvorevina i on je etimološki i onomastički razumljiv. Vidi bilješku 24.

padno od crkve u Srinjinama¹⁹, u kojima je već god. 1080. spomenut Dujmo de Sre-
nine.²⁰

Blagdansko ime Sudamja/Sudajma (i toponim Damjača) kao hrvatska pučka kreacija u prilagodbi romanskoga imena upućuje na to kako kult sv. Dujma i festa santi Domnii imaju duboke korijene u hrvatkom puku. Po svjedočenju don Frane Bulića, neusporedivo najvećeg autoriteta u ovim pitanjima, ta se svetkovina po svojoj splitskoj dijecezi naziva *Sudajma*, a u gradu Splitu i njegovu predgrađu — *Sudamja*²². Potonji lik govori se u Poljicima (usporedi i toponim *Damjača*) i pamti se “po gladnim zemanima, kad je kod svita malo novaca, a u polju još nikakva plo-
da. Sudamja prozvana gladna”.²³ Na Braču težaci nadničari od toga dana imaju pravo na kratki odmor u polju poslije objeda²⁴. U Splitu i okolici na Sudamju se oblače laganija, ljetna odijela, jer Sudamja je doista početak ljeta, koje počinje ovom najvećom splitskom pučkom svetkovinom.²⁵

Summary

THE SPLIT *SUDĀMJA*

The name of the Split feast *Sudamja/Sudajma* (“festa sancti Domnii”) has not yet been adequately explained. The author believes that the name originated from the Old Dalmatian adjective *san(c)tu* + *Domniju*. In the adjective *santu* the cluster /an/ in front of a consonant gave in Croatian the back nasal /q/ pronounced until the end of the 10th century and giving /u/ after that. In this way the forms **Sudumja* and similar originated. The short stressed /u/ in the closed syllable was perceived by the Croa-
tian folk as their semivowel /ɤ/ which later gave /a/ = *Sudāmja*.

The author connects this feature with that in the toponimes *Makar* (< *mṛkṛ < *mukru < Muccurum), *Bakar* (< *bṛkṛ < *bukur < Buccuri), *Skadar* (< *skṛdr < *skudr < Skutari), *Skopje* (< *skṛp < Skupi) etc. The metathesis /mj/ > /jm/ is well known in Croatian dialectology (*sumja* > *sujma*), and it resembles the metatheses which occurs in the Split toponimes: *Sukošjān* > *Sukojsjān* (< *santu Cassianu), *Pojišjān/Pojšjān* (< *pasianu < Pansianu). The author finds the same feature in the toponime *Dumjača* (: *Dumj- + -ača). He considers these features as Croatian popular adaptations which have not occurred in the personal name *Dujam*, the toponime *Dujmovača* “terrae s. Domnii” and in the adjective *sandujamski*, because of the link with the saint’s name *Domnio/Duymo* etc., which has been well liked and is frequent as name of Split Romas as well as Croats from the foundation of Split, has never been broken.

¹⁹ Vidi Bulletino di archeologia e storia dalmata. Urednik don F. Bulić, knj. XXXI, Split 1908, 24.
²⁰ CD, 1,174, iz 1080. godine.

²¹ Jedva da se u *Sudamji* i u poljičkom toponimu *Damjači* prepoznavalo svetačko ime *Damnio/Duje*, kako se to prepoznavalo u splitskom toponimu *Dūjmovāča* “salinas sancti Domnii”. U izopačenu toponimu *Sutikva* jedva da se danas može prepoznati sv. Tekla. Onimi vrlo lako gube leksički sadržaj u korist svoje nominativnosti (identifikacije i diferencijacije određenog onomastičkog sadržaja).

²² K. Jireček, *Romani*, 66.

²³ F. Ivanišević, *Poljica*. Zbornik za narodni život i običaje južnih Slavena, knj. 10, 1, Zagreb 1905, 51.

²⁴ P. Šimunović/R. Olesch, *Čakavisch-deutsches Lexikon*, III, Čakavishe Texte, 25/3, Böhlau Verlag, Köln-Wien 1983, 12: Mīsec mōž “Sēlmega je svēti Dūjē, spliski svētāc. Ol tēga dōna težōci su na žurnōti jemāli prāvo zaspā bokūn pōsli obīda. Dōn je vēj dūžji, vrīme se uštājūnō i na trīšnjoh se jūr rumenū rōne trīsnje. Jedīno se bojāt *sandūjanskega jūga*, koji znō oprūdīt lōzje i zēb.”

²⁵ F. Baras, *Stoljetna tradicija Dudamje*. Vjesnik, Panorama, od 5. V. 1991, str. 21.

CLAUDIO MAGRIS' *Danubio* EIN ÜBERSETZUNGSKRITISCHER TEXTVERGLEICH

Über den Fluß, an dessen Ufern man lebt, spricht man nicht. Wenn ein Regensburger über die Donau redet, dann muß das einen besonderen Grund haben, wie etwa ein Jahrhunderthochwasser oder das Buch von Claudio Magris *Danubio*, das, wenn man dem Bayerischen Rundfunk glauben kann, zu einem deutlichen Ansteigen der Zahl italienischer Besucher in der alten Reichsstadt Regensburg geführt hat¹.

Ich möchte der Frage nachgehen, worin die Faszination begründet ist, die offensichtlich von diesem 1986 in italienischer Fassung erschienenen Buch ausgeht², und ob die deutsche Übersetzung, die im Sommer 1988 veröffentlicht wurde³, in der Lage ist, diese Faszination weiterzugeben. Dabei werde ich die ebenfalls 1988 erschienenen Übersetzungen in spanischer (*El Danubio*)⁴ und französischer Sprache (*Danube*)⁵ in meine Überlegungen einbeziehen.

Die deutsche Ausgabe *Donau* trägt den Untertitel *Biographie eines Flusses*. Hieraus wird bereits deutlich, daß es sich nicht um einen Roman handelt⁶. Wir haben es mit einem — wenn auch nicht neuen, so doch seltenen — Genre zu tun, einer Mischung aus Essay, philosophischem Traktat und Reisebeschreibung⁷.

Eben weil es sich nicht "um eine Postkarten-Beschreibung handelt, sondern um Literatur, die erst aus der Distanz zeigt, was uns nahegeht"⁸, stellte Magris bei seiner

¹ Die ARD berichtete am 10.8.88 im *Bayernstudio* darüber: "...die Italiener haben Regensburg entdeckt. Auslöser für diesen Boom ist das Buch *Danubio* des Triester Professors Claudio Magris, das mit 400.000 verkauften Exemplaren in Italien ein absoluter Bestseller ist. Regensburg wird in einem Kapitel darin wahrhaft begeistert beschrieben. Offensichtlich so eindrucksvoll, daß sich südlich der Alpen immer mehr Kunstinteressierte auf den Weg machen, diese bayerische Stadt mit vielfältigen geschichtlichen Verbindungen nach Italien zu besuchen... Diese Begeisterung schlägt sich in der Statistik nieder. Um 15—20% stiegen in den letzten beiden Jahren die Übernachtungen der italienischen Touristen in Regensburg — Tendenz steigend."

² Garzanti Editore, Milano.

³ Hanserverlag, München.

⁴ Editorial Anagrama, Barcelona.

⁵ Gallimard, Paris.

⁶ Der Verlag wollte ursprünglich als Titel "Die Donau" wählen, aber der Autor bestand auf "Donau" — ohne Artikel — mit dem Argument, das Buch sei kein Reiseführer, kein Baedeker, wie man vielleicht glauben möchte.

⁷ Am ehesten vergleichbar mit Magris' Werk scheint mir Carlo Levis Buch *La doppia notte dei tigri*. Was Reisebeschreibungen angeht, befindet sich Magris in guter Gesellschaft, man denke an Hugo, Stendhal oder Goethe.

⁸ Karl Birkenseer, "Donau" — eine Reise durch das Leben, in: *Mittelbayerische Zeitung*, 10.11.1988.

Lesung in Regensburg auch nicht das Regensburgkapitel vor, sondern das Kapitel über den Zentralfriedhof in Wien, wo ein Herr Baumgartner als einer von drei Kleintierjägern damit beauftragt ist, "das rechte Gleichgewicht zwischen den hier mißbräuchlich und entgegen aller Vorschriften Lebenden herzustellen, um mit anderen Worten zu verhindern, daß es unter den Toten zu viele Lebewesen gibt, und diese, sofern sie sich auf dieser Welt allzu wohl fühlen und sich dabei noch vermehren sollten, alsbald in Tote zu verwandeln." (214)⁹.

Dieses Kapitel gehört zu den wenigen, die sich gut zum Vorlesen eignen, denn über weite Strecken stellt Magris aufgrund der dargebotenen Informationsfülle und des hohen Stilniveaus höchste Ansprüche an die Aufmerksamkeit seiner Leser. Andererseits scheut er sich aber nicht, an geeigneter Stelle dialektale oder sogar vulgärsprachliche Elemente in Form von Zitaten einfließen zu lassen (worauf natürlich auch der Übersetzer Rücksicht nehmen muß, und was in den untersuchten Übersetzungen auch geschieht), so z.B. wenn er rückblickend seinen Lehrer Trani sagen läßt:

Te ghe podevi pensar prima ... perché no xe obligatorio aver fioi, adesso che te le ga fata, tientela, goditela, mantientela. (243)

Hättest eher dran denken sollen ... man muß nicht unbedingt Kinder haben, aber jetzt, wo du sie gemacht hast, behalt sie, freu dich an ihr [Tochter], sorg für sie. (268)

T'avais qu'à y penser avant, personne t'obligeait à avoir des gosses, maintenant que tu te l'es faite, tu te la gardes, tu te l'entretiens, et t'arrêtes de te plaindre! (281)

In der deutschen Fassung ist die Abweichung von der Hochsprache erkennbar, noch deutlicher wird sie jedoch in der französischen Übersetzung (apostrophiertes *t'* statt *tu*, Verzicht auf *ne*, Verwendung von *gosses* statt *enfants* etc.). Weder im Deutschen noch im Französischen wird jedoch auf den Dialekt zurückgegriffen, sondern auf die Umgangssprache bzw. *langue populaire*. Die spanische Fassung läßt das Zitat unübersetzt und bringt in Klammern eine hochsprachliche Übersetzung — die (unter stilistischen Gesichtspunkten) wohl schlechteste Lösung.

Ma il gioco delle coincidenze e delle concatenazioni che stringe l'universo ha deciso di differire l'esecuzione del fagiano assumendo un'altra veste, anch'essa però austriacamente burocratica; poco prima che il bersaglio diventi definitivamente sicuro ... compare un ansimante camioncino carico di foglie marce e di altri rifiuti, che i giardinieri del camposanto ... hanno raccolto nei viali e vengono a scaricare accanto a noi. Il fagiano, spaventato, si dilegua: il signor Baumgartner si concede un sonoro "merda!" ... (197)

Herr Baumgartner gestattet sich ein wohltönendes "Scheiße!" ... (218)

⁹ In Klammern die Seitenzahlen der jeweiligen Ausgabe.

el señor Baumgartner se permite un sonoro “¡mierda!” ... (172)

M. Baumgartner y va d'un “merde!” retentissant ... (228)

Il mondo, come dice Borges¹⁰, è reale, ma perché deve anche rompere tanto i coglioni? (340)

Die Welt, sagt Borges, ist wirklich, aber warum muß sie einem dermaßen auf den Sack gehen? (293)

El mundo, como dice Borges, es real, pero ¿por qué tiene también que tocar tanto los cojones? (293)

Le monde, comme dit Borgès, est bien réel, mais pourquoi faut-il aussi qu'il nous casse tellement les pieds? (391)

Die hohe Stilebene, auf der Magris sich aber offensichtlich am wohlsten fühlt, zeigt sich nicht nur in der häufigen Verwendung von Fremdwörtern und sonst eher selten gebrauchten Lexemen sowie unübersetzter Zitate oder fremdsprachlicher Termini, vor allem aus dem Französischen (“*ogni nouvelle vague* di giovani sperimentali ...“ [332], dt.: “jede der verschiedenen *nouvelles vagues* junger experimentierfreudiger Autoren ...“ [366], “*homme à tout faire*“ [340]; dt. “*homme à tout faire*“ [377]; “*art d'après l'art*“ [344]; dt.: “*art d'après [sic!] l'art*“ [380]; “Gli studiosi sono severi con i mitografi sedotti dalle parole: Strabone et Pline ne sont pas excusables d'avoir dit que le meurtre d'Absirte se fit dans les Isles Absyrtides qui sont dans le golphe de Venise, dice il Dizionario di La Martinière¹¹.“ [391]; dt.: “Die Gelehrten gehen mit den Mythographen, die sich von Wörtern verführen lassen, hart ins Gericht: Strabone et Pline ne sont pas ..., steht in dem Wörterbuch von La Martinière.“ [433]), sondern wird auch in der bisweilen nicht unkomplizierten Syntax deutlich. Das Zusammentreffen beider Faktoren in Verbindung mit Magris' hintergründiger Metaphorik erfordert bisweilen ein mehrfaches Lesen oder besser “Studieren“ einzelner Sätze. Er versteht es nicht nur, Parataxe und Hypotaxe geschickt zu verknüpfen, sondern ist auch darauf bedacht, den beim Lesen unweigerlich auftretenden Ermüdungserscheinungen durch das Einflechten trivialer Sachverhalte entgegenzuwirken. Er fordert Leser und Leserin, aber er überfordert sie nicht, und bewirkt dadurch — der Vergleich sei mir gestattet — einen Trainingseffekt wie beim Intervalltraining.

Ein — wie ich meine — eindruckvolles Beispiel hierfür ist der folgende Abschnitt.

¹⁰ Jorge Luis Borges, argentinischer Schriftsteller, Lyriker, Essayist.

¹¹ Pinson de La Martinière

Il Danubio scorre grande, e il vento della sera passa sui caffè all'aperto come il respiro di una vecchia Europa che forse è ormai ai margini del mondo e non produce ma solo consuma storia, come Francesca sta ora succhiando con la sua bella bocca il gelato, seduta nella pasticceria Gerbeaud, in piazza Vörösmarty, e guarda scivolare via la sua vita socchiudendo lievemente gli occhi sotto le sue famose ciglia, forse impercettibilmente aggrottate da quel frusciare del tempo. L'Europa è anche questo caffè, nel quale non siedono più gli Amministratori Delegati dello Spirito del Mondo¹², ma tutt'al più i funzionari di qualche filiale subalterna, che non prendono ma eseguono decisioni, e qualche bella signora che fa chiacchierare di sé. (282)

Die Donau fließt großartig dahin, der Abendwind weht über die Cafés im Freien wie der Atem eines gealterten Europas, das nunmehr vielleicht am Rande der Welt sitzt und Geschichte nicht mehr hervorbringt, sondern nur noch konsumiert, so wie Francesca, die in der Konditorei Gerbeaud am Vörösmarty-Platz sitzt, mit ihrem schönen Mund an einen Eis lutscht und dabei mit halbgeschlossenen Augen unter ihren ruhmreichen Wimpern, die sich von diesem leichten Rauschen der Zeit unmerklich zusammengezogen haben, ihr eigenes Leben entgleiten sieht. Europa ist auch dieses Café, in dem nicht mehr die Geschäftsführer des Weltgeistes sitzen, sondern höchstens die Vertreter einige[r] Unterfilialen, die keine Entscheidungen treffen, sondern sie ausführen, nebst einiger schöner Damen, die von sich reden machen. (311)

Magris führt uns zu einem Stelldichein mit zahlreichen Persönlichkeiten — im positiven wie im negativen Sinn —, aber auch unbedeutenden Menschen, die nur durch eine einzige Tat — im positiven wie im negativen Sinn — bekannt geworden sind; so treffen wir in Wien z.B. Freund, Grillparzer oder Dollfuß, aber auch die Kindesmörderin Josephine Luner.

Magris fordert — wie gesagt — die Leser heraus: er skizziert zahlreiche Episoden aus der europäischen Geschichte, gibt immer wieder Stichpunkte, Reizworte, nennt Namen, verleitet dazu, sich über das Gelesene hinaus auch mit sich selbst und der eigenen Einbindung in die mitteleuropäische Kultur zu beschäftigen. Und Magris, Professor für Germanistik an der Universität Triest, kennt sich wie kaum ein anderer in der Kulturgeschichte des mitteleuropäischen Raumes und besonders der Habsburgermonarchie aus. Bereits durch seine 1963 in Turin erschienene Dissertation *Il mito absburgico nella letteratura austriaca moderna*¹³ hat er in diesem Zusammenhang auf sich aufmerksam gemacht und damit in den deutschsprachigen Ländern heftigen Widerspruch hervorgerufen. Auch so manche Aussage in *Donau*

¹² "Weltgeist" bei Hegel der "absolute Geist, insofern er sich in der Weltgeschichte als objektiver Geist verwirklicht". Bei Herder und Goethe eher "Inbegriff der alles belebenden Weltseele, deren göttliche Allgegenwart auch in den geschichtlich bedeutsamen Kulturleistungen der Menschheit zum Ausdruck gelangt." (*Brockhaus Enzyklopädie*, Bd. 20, 17 1974, s. 184).

¹³ Deutsch: *Der habsburgische Mythos in der österreichischen Literatur*, Salzburg 1966, vgl. Johannes Hößles Rezension: "Italiens zorniger Germanist", in: *Neues Forum. Zeitschrift für den Dialog* 14, 1967, 643—644.

wird nicht unwidersprochen bleiben, zeigt er doch an vielen Stellen recht deutlich den deutschen oder österreichischen "Volkscharakter" auf:

La storia tedesca, che ogni tanto si protende verso imperi universali e millenari, nasce spesso da una cornice provinciale, da un orizzonte municipale. (70)

Die deutsche Geschichte, die von Zeit zu Zeit zu universalen und tausendjährigen Reichen tendiert, nimmt häufig von einem provinziellen Rahmen, von einem kleinstädtischen Gesichtspunkt ihren Ausgang. (78)

La Mitteleuropa è terragnola, *alpenstock* e abiti di pesante panno verde, meticoloso ordine di erari e cancellerie: civiltà di chi ha perduto la familiarità con l'elemento liquido, con l'amnios materno e con le antiche acque originarie, e non si spoglia facilmente, perché senza giacca, confine, grado, distintivo e numero di registro si sente esposto e a disagio. (163)

Mitteleuropa bedeutet Landbewohner, Alpenstock und Anzüge aus schwerem grünen Tuch, die genaue Ordnung der staatlichen Kassen und Kanzleien. Es ist die Zivilisation dessen, dem die Vertrautheit mit dem flüssigen Element, mit dem Fruchtwasser und den uralten Gewässern des Ursprungs abhanden gekommen ist; man zieht sich nicht so leicht aus, denn ohne Anzug, Grenze, Rang, Distinktion und Registrationsnummer fühlt man sich exponiert und unbehaglich. (180)

... certo Vienna, come ma forse più di altre città, è anche il luogo di questi pettegolezzi e di queste astiose invadenze e indiscrezioni, perché è una grande città di provincia. (186)

...sicherlich ist Wien — vielleicht mehr als andere Städte — auch der Ort für solchen Klatsch und derartige mißgünstige und zudringliche Indiskretionen, da es eben eine große Provinzstadt ist. (205)

In diverse città della Germania e di altri paesi, le classi scolastiche si spopolano di bambini tedeschi e si riempiono di bambini turchi; l'occidente, che affida alla denatalità il proprio declino, reagisce con ansiosa superbia ai risultati del meccanismo sociale che esso stesso ha messo in moto. E' possibile che s'avvicini il momento in cui le diversità storiche, sociali e culturali, mostrino violentemente le difficoltà della convivenza; il nostro futuro dipenderà anche dalla convivenza; il nostro futuro dipenderà anche dalla nostra capacità di impedire che si inneschi questa mina dell'odio e che nuove battaglie di Vienna [M. spielt auf die Belagerung Wiens durch die Türken 1683 an] trasformino gli uomini in stranieri e innemici. (189)

In verschiedenen Städten Deutschlands und anderer Länder füllen sich die Schulklassen, in denen die Zahl der deutschen Kinder immer weiter abnimmt, dafür mit türkischen Schülern; das Abendland, das seinen Untergang an den Geburtenrückgang delegiert, reagiert mit ängstlichem Hochmut auf die Auswirkungen eines gesellschaftlichen Mechanismus, den es selbst in Gang gesetzt hat. Es ist durchaus möglich, daß der Augenblick bevorsteht, da die geschichtlichen, gesellschaftlichen und kulturellen Unterschiede die Schwierigkeiten des Zusammenlebens auf gewaltsame Weise hervorkehren; unsere Zukunft hängt auch davon ab, ob wir fähig sein werden, zu verhindern, daß sich jener unerschwellige Haß entlädt und neue Schlachten vor Wien die Menchen in Ausländer und Feinde verwandeln. (208—209)

Danubio ist, wie der Text auf dem Schutzumschlag verspricht, ein "riesiges Mosaik", ein Puzzle, das man beim Lesen letztlich selbst zusammensetzen muß. Ist die Neugier einmal geweckt — und sie zu wecken, versteht Magris meisterhaft —, ruht man erst, wenn man das letzte Mosaiksteinchen, das letzte Teilchen des Puzzles, am rechten Ort eingesetzt zu haben glaubt.

Mag das enzyklopädische Wissen des Autors manchen Leser auch gelegentlich in den Zustand ehrfürchtiger Bewunderung versetzen, so erlöst Magris ihn doch bald wieder davon, indem er menschliche Züge zeigt oder auf seine eigene Unwissenheit in bestimmten Dingen hinweist; so z.B. wenn er über das "Moidle-Schiff" spricht, auf dem Karl Alexander von Württemberg im Jahre 1719 150 Frauen ins Banat schickte, wo sie die Unteroffiziere heiraten sollten, die sich nach dem Frieden von Passarowitz dort als Siedler niedergelassen hatten, und wenn er, Magris, hinzufügt: "Quella barca ... sarebbe un battello ideale per compiere questo viaggio, ... senz'alcuna fretta e anzi desiderando di non arrivare mai" (66)¹⁴, oder wenn er zugeibt, er habe keine Hoffnung "di afferrare le leggi dell'economia e della scienza monetaria" (73)¹⁵.

Literarische Übersetzung ist kein einfaches Handwerk; und die Übersetzung dieses *magnum opus* von Claudio Magris erweist sich wegen der z.T. oben angesprochenen Charakteristika der verwendeten Sprache als besonders schwierig. Aber fast ebenso schwierig ist das Vorhaben des Übersetzungskritikers, soll er doch, wenn er seine Tätigkeit ernsthaft betreibt, einer schlechten und von ihm kritisierten Übersetzung eine bessere gegenüberstellen¹⁶.

¹⁴ "Jenes Boot ... wäre ein ideales Schiff, um diese Reise zurückzulegen, ... ohne jede Eile, vielmehr mit dem Wunsch, niemals anzukommen." (73)

¹⁵ "Ich habe nicht die geringste Hoffnung, die Gesetze der Volkswirtschaft oder des Finanzwesens zu begreifen ..." (81)

¹⁶ Vgl. u.a. Koller 1979: 209. Ich denke in diesem Zusammenhang an die Diskussion, die ich mit der Lektorin des Hanserverlages über den Passus "una specie di gioco dell'oca dell'amore" (32) geführt habe. Der Übersetzer hat für *gioco dell'oca* den im Sansoni aufgeführten Terminus "Mensch-ärgere-dich-nicht" (der allerdings der Sache nicht entspricht) verwendet, die Lektorin hat ihn gestrichen und "Gänsepiel" eingesetzt, eine Bezeichnung für ein Würfelspiel, das auch in Deutschland existiert, das aber — wie mir scheint — großen Teilen der deutschsprachigen Bevölkerung unbekannt ist. In der

Der Kritiker, der beide Texte vergleicht, legt sich eine Werteskala zurecht, die von *korrekt* oder *gut* über *akzeptabel* bis zu *ungenau* oder einfach *falsch* reicht. Trotz dieses approximativen Schemas fällt es ihm häufig schwer, eine Entscheidung zu treffen (wie dem Phonetiker, der beim Abhören eines Tonbandes schwankt, ob er einen gehörten Vokal als offen oder geschlossen transkribieren soll). Wenn Magris von der Isis im Museum in Costanța am Schwarzen Meer sagt, sie habe „una bocca tumida e sensuale“ (411), so besteht sicher kein Zweifel darüber, daß *sensuale* mit 'sinnlich' zu übersetzen ist, aber ist 'mit wulstigen Lippen' eine korrekte Übersetzung für das Adjektiv *tumido*? Zweifellos spielen hier individuelle Überlegungen und in der jeweiligen Gesellschaft verbreitete Vorstellungen von Ästhetik eine Rolle. Im Deutschen ist 'wulstig' wohl eher negativ besetzt, wodurch es im Text in Opposition tritt zu 'sinnlich'; wäre es da nicht besser gewesen, 'mit schwellenden' oder 'mit vollen Lippen' zu schreiben? Der dadurch entstehende Pleonasmus verstärkt die Wirkung von 'sinnlich'. Das herkömmliche Bild von Isis, der höchsten Göttin der Ägypter wird dadurch pervertiert, was, wenn man den Kontext betrachtet, gar nicht abwegig ist, denn in der Parade der im betreffenden Museum aufgestellten Götter befindet sich auch ein Apollo mit schönem Frauenkopf, der „viel weiblicher und verführerischer [ist] als der der unweit aufgestellten Aphrodite“ (456)¹⁷. Der spanische Übersetzer entscheidet sich übrigens für *henchido* 'geschwollen' (im Spanischen würde für 'wulstig' — bezogen auf Lippen — eher *grueso* Verwendung finden), und in der französischen Fassung finden wir *charnu*, was 'fleischig' bedeutet. (471)

Ein zweites Beispiel:

“L'austriacità è arte della fuga ...“ schreibt Magris auf S. 216. Nun kann *fuga* im Deutschen sowohl 'Flucht' als auch 'Fuge' im musikalischen Sinne bedeuten. Hier hat der Autor m.E. bewußt die Doppeldeutigkeit in Kauf genommen, ja geradezu gesucht und auf ein (wenn auch inhaltsleeres) Wortspiel¹⁸ zurückgegriffen. Gemeint ist hier jedoch nicht die Bach'sche „Kunst der Fuge“, sondern die österreichische „Kunst der Flucht“. Der spanische Text kann das Wortspiel aufgrund der in diesem Fall auftretenden semantischen Ähnlichkeiten übernehmen: “La austriacidad

deutschen Fassung heißt es also: “eine Art Gänsepiel der Liebe“ (36). Kann man von den Lesern erwarten, daß sie sich mittels eines Lexikons “sachkundig“ machen, wie es so schön heißt, oder wäre es nicht besser gewesen, die weniger exakte, dafür aber verständlichere Bezeichnung “Würfelspiel“ zu wählen? In Spanien ist das *juego de la oca* und in Frankreich das *jeu de l'oie* allgemein bekannt, so daß die Verwendung des Ausdruck in der spanischen (30) und der französischen Fassung (41) nicht überrascht.

¹⁷ “Un Apollo del primo secolo avanti Cristo è una bella testa di donna, molto più femminile e seducente di quella, poco distante, di Afrodite“ (411).

¹⁸ Vgl. H. Lausberg, *Elemente der literarischen Rhetorik*, München 91987. Das Wortspiel stellt einen Verstoß gegen die *perspicuitas*, die “intellektuelle Verständlichkeit der Rede“ dar (Lausberg, S. 50 u. 56), “kann aber (wie alle Fehler) infolge einer Lizenz (...) als Kunstmittel Verwendung finden...” (S. 56—57), in unserem Fall würde es sich um eine “wortinhalt-bedingte Äquivozität (...) zwecks ästhetischer Verfremdung“ (S. 57) handeln. “Der Hörer wird zur eigenen Gedankenarbeit provoziert: er soll die Brücke zwischen dem Paradox und der gemeinten Bedeutung schlagen. Leistet der Hörer diese Arbeit, so freut er sich über seine eigene Intelligenz und ist so ein 'Gedanken-Komplize' des Autors.“ (S. 61). — Ein von mir um einen Übersetzungsvorschlag gebetener Österreicher plädierte übrigens für “Kunst des Sich-davon-schlängelns“!

es el arte de la fuga“ (188); und das in der französischen Fassung verwendete Wort *fugue* (250) läßt — zumindest umgangssprachlich — auch die Interpretation 'Seitensprung, Ausreißen' zu. Auch hier wird die Entscheidung sicherlich vom Bild, das der deutsche Übersetzer von der Sache — hier von Österreich — hat (oder nicht hat), beeinflusst. Es bleibt ihm an dieser Stelle nur die Möglichkeit, sich für *eine* Übersetzung zu entscheiden (eine Paraphrase, die das Wortspiel im Deutschen angemessen wiedergibt, ist nicht möglich). Er entscheidet sich — entgegen der Erwartung desjenigen, der Österreich und seine Geschichte kennt — für "Fuge": "Austriazität, das ist die Kunst der Fuge, das Vagabundentum, die Liebe zur Rast, während man auf eine Heimat wartet, die — wie Schuberts Wanderer sagt — immer gesucht, gehnt und nie gekannt werden wird" (239). François Bondy weist in seiner Rezension "Ein Dreitausend-Kilometer-Film" in der *Süddeutschen Zeitung* (1./2.10.88) auf diese Unstimmigkeit hin und erklärt, es sei "mit 'fuga' wirklich Flucht gemeint, im Sinne von Hans Weigels Österreich-Buch 'Flucht vor der Größe'"¹⁹. Wenn ich mich diesem Urteil Weigels auch anschließen kann, so bin ich bezüglich seiner Aussage, dies sei das einzige Mißverständnis auf fast fünfhundert Seiten, doch anderer Meinung.

Seien wir uns darüber im klaren, daß man sich über einzelne Formulierungen, also über die "Mikrostruktur" der Übersetzung, in vielen Fällen streiten kann. Ausschlaggebend für die abschließende Bewertung einer literarischen Übersetzung bleibt letztlich die "ästhetische 'Gesamtökonomie'", wie Katharina Reiß es nennt²⁰. Zutreffend ist in diesem Zusammenhang die Äußerung Süskinds: "Der Originalautor hat aus dem vollen Besitz seiner Muttersprache geschrieben, also hat er Anspruch darauf, daß er auch in den vollen Genuß jener Ausdrucksmöglichkeiten gelangt, die unserer Sprache, und nur der unseren, eigentümlich sind."²¹ Um einen äquivalenten Gesamteindruck zu erreichen, scheint es also z.B. auch gerechtfertigt, Normabweichungen des Autors in der Übersetzung an anderer Stelle nachzuvollziehen (sog. *versetztes Äquivalent*). Wenn Magris stellenweise wenig gebräuchliche Wörter verwendet, dann ist es durchaus legitim — mag es dem Kritiker gefallen oder nicht — wenn der Übersetzer an anderer Stelle Wörter, die im Italienischen geläufig sind, durch veraltete deutsche Wörter übersetzt. Gleiches träfe für den oben behandelten Fall des im deutschen nicht nachvollziehbaren italienischen Wortspiels zu.

Wenn man sich bei der Beurteilung der deutschen Fassung das Prinzip der *ästhetischen Gesamtökonomie* zu eigen macht, kann man durchaus zu dem von Bondy geäußerten Schluß kommen, daß die Übersetzung "diesem Buch im höchsten Maß gerecht wird". Ein genauer Vergleich von Ausgangssprachlicher und Zielsprachlicher Fassung läßt jedoch den Verdacht aufkommen, daß Bondy sich vornehmlich mit der deutschen Übersetzung beschäftigt hat, sonst hätte er eine Reihe von Unstimmigkei-

¹⁹ Styria Graz, 31978.

²⁰ *Möglichkeiten und Grenzen der Übersetzungskritik*, München 1971, 43.

²¹ W.E. Süskind, von der Vring, Georg: "Die Kunst des Übersetzens", in: Bayerische Akademie der Schönen Künste (Hrsg.): *Die Kunst der Übersetzung*, 8. Folge des Jahrbuchs *Gestalt und Gedanke*, München 1963, 9—39, Zitat S. 14.

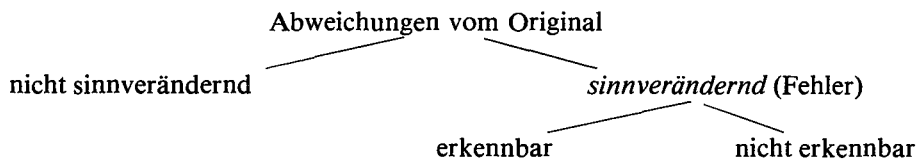
ten und sinnverändernden Abweichungen feststellen können. Sie aufzuzeigen ist nicht zuletzt Sinn und Zweck einer praktischen Übersetzungskritik.

Unter *sinnverändernden Abweichungen*²² verstehe ich:

1. Verstöße gegen die Logik; sie können vom Leser als solche identifiziert werden; es handelt sich also um Fehler, deren Vermeidung schon mittels einer genauen Einsicht in den beschriebenen Sachverhalt möglich gewesen wäre;

2. Übertragungen, die den vom Autor beschriebenen Sachverhalt zwar verfälscht wiedergeben, die jedoch beim Lesen nicht erkannt werden können, da sie weder gegen außersprachliche Determinanten noch gegen die — gegebenenfalls vom Kontext mitbestimmte — Logik verstoßen.

In allen Fällen setzen diese sinnverändernden Abweichungen eine mangelnde Kenntnis der Ausgangssprache und/oder falsche Interpretation der zu übersetzenden Strukturen voraus, von "Flüchtigkeitsfehlern" einmal abgesehen.



ad 1. (Verstoß gegen die Logik)

La casa è antica, la cucina risale al 1715; una vecchia ... invita bruscamente ... ad ascoltare ... un nastro che descrive il bruno focolare, gli utensili *settecenteschi* ... (24)

Das Haus ist alt, die Küche geht auf das 1715 zurück; eine alte Frau ... fordert brüsk dazu auf, ... einer Kassette zuzuhören, welche die dunkle Feuerstelle, die Küchenutensilien aus dem 17. Jahrhundert ... beschreibt. (27)

Spanisch: "los utensilios *setecentistas* ..." (24)

Französisch: "les ustensils du *XVIII^e siècle* ..." (32)

²² Bei K. Reiß, *Möglichkeiten und Grenzen der Übersetzungskritik*, S. 22 "Unstimmigkeit der Aussage"; Herwig Kellner, "Übersetzen und Sinnklärung. Ein Beitrag zur Übersetzungskritik", in: *Lebende Sprachen* 1964, 87—90, spricht von "Sinnwidrigkeiten": "Sinnwidrigkeiten fallen auch ohne Vergleich der Texte auf, von dem die meisten Kritiker aus Zeitmangel absehen" (87).

Korrekt muß es 'aus dem 18. Jahrhundert' heißen. Hier handelt es sich um einen fast durchgängigen Fehler des Übersetzers, der in den meisten Fällen von der Lektorin korrigiert, aber einige Male übersehen wurde.

[Der Autor befindet sich in Immendingen:]

Ma a Ulm, pochi chilometri *più oltre*... (32)

In Ulm dagegen, wenige Kilometer *flußaufwärts*... (36)

Natürlich muß es korrekt *flußabwärts* heißen. Der spanische Übersetzer entgeht dem Problem durch eine wörtliche Übersetzung: "Pero en Ulm, pocos kilómetros *más allá*..." (30); franz.: "Mais à Ulm, à quelques kilomètres *en aval*..." (41)

... la differenza ... fra la proprietà visibile di quel blu — *che giunge alla corteccia cerebrale* attraverso le onde elettromagnetiche e gli impulsi del nervo ottico — e ... (19)

... die Differenz zwischen der sichtbaren Eigenschaft jenes Blaus — *das* durch elektromagnetische Wellen und mittels der Impulse des Sehnervs *auf die Netzhaut gelangt* — und... (22)

Schon sachlich kann vom Autor nur die 'Hirnrinde' (*corteccia cerebrale*), nicht die 'Netzhaut' gemeint sein; der Sehnerv verbindet das Auge mit dem Gehirn. Der spanische und die französischen Übersetzer haben aufgrund der lexikalischen Nähe von italienischer einerseits und spanischer und französischer Sprache andererseits keine Probleme mit dieser Passage: "... la diferencia entre ... la propiedad visible del azul — *que llega a la corteza cerebral* a través de las ondas electromagnéticas y los impulsos del nervio óptico — y..." (20). "... la différence entre ... le caractère visible de ce bleu — *qui parvient au cortex cérébral* par des ondes électromagnétiques et l'influx du nerf optique — et..." (26)

ad 2. (sinnverändernde, in der Übersetzung nicht erkennbare Fehler)

... da adulto egli passa le ore serali a ricapitolare la sua infanzia e soprattutto quei momenti nei quali, da bambino chiudeva gli occhi beato mentre la madre preparava la *cena*. (90)

... seitdem er erwachsen ist, verbringt er die Abende damit, seine Kindheit zu rekapitulieren, und zwar insbesondere jene Momente, da er als kleines Kind glücklich die Augen schloß, während die Mutter das *Mittagessen* zubereitete. (99)

Span. und franz. korrekt *cena*, *dîner*.

Falsche Wortwahl

... si guarda dal finestrino del treno *che precipita nel paesaggio*... (12)

(14) ... man schaut aus dem Fenster des Zuges, *der die Landschaft beschleunigt*...

... se mira por la ventanilla del tren que *se precipita* en el paisaje... (13)

... on regarde par la fenêtre du train qui *fonce* à travers le paysage (18) [*foncer* 'stürzen']

Übersetzungsvorschlag: ... der durch die Landschaft stürzt / hastet...

... il fiume scorre e scintilla nel sole *come il fluire della vita*... (15)

... der Fluß fließt und glitzert in der Sonne *wie das verfließende Leben*... (17)

... el río corre y brilla bajo el sol *como el fluir de la vida*... (16)

... le fleuve coule et scintille au soleil *comme le cours de la vie*... (22)

Übersetzungsvorschlag: ... wie der Lebensfluß / das Fließen des Lebens...

La paura, ha scritto Canetti, inventa dei nomi *per distrarsi*... (33)

Es ist die Angst, so schreibt Canetti, die *in ihrer Zerstreuung* Namen sucht und findet... (37)

Korrekt: 'zu ihrer Zerstreuung', spanisch: "El miedo, ha escrito Canetti, inventa nombres *para distraerse*..." (31), franz.: "La peur, a écrit Elias Canetti, invente des noms pour se distraire..." (43)

Céline ha visto il volto della Medusa, il vuoto che sta dietro il brulicare e il *liquame* della vita... (50)

Céline hat das Medusenhaupt gesehen, die Leere, die sich hinter dem Drängen und *Fließen* des Lebens verbirgt... (56)

Céline ha visto el rostro de la Medusa, el vacío que hay detrás de la confusión y de la *podredumbre* de las cosas... (45)

Céline a vu le visage de la Méduse, le vide qu'il y a derrière le fourmille-ment et le *pus* de la vie... (62)

liquame ist 'Jauche', span. *podredumbre*, f., bedeutet 'Fäulnis, Verwesung'; dem spanischen Übersetzer ist an dieser Stelle offensichtlich nicht ganz wohl gewesen, denn er überträgt Magris Formulierung *della vita* in *de las cosas*, so daß es im Spanischen — etwas harmloser — 'Fäulnis der Dinge' heißt. Franz. *pus* 'Eiter'.

... il ministro Rudhard, un figlio di Passau, s'imbarcò nella sua città natale *diretto ad Atene*... (122—123)

... schiffte sich sein Minister Rudhard, ein Sohn Passaus, von seiner Heimatstadt aus *direkt nach Athen* ein; (135)

... el ministro Rudhard, hijo de Passau, se embarcó en sua ciudad natal *hacia Atenas*... (108)

... son ministre Rudhard, natif de Passau, embarqua aussitôt de sa ville d'origine *pour Athènes*... (144)

Im Spanischen wird *diretto a* korrekt mit *hacia*, im Franz. mit *pour* wiedergegeben, im Deutschen müßte man wohl 'mit Ziel' oder 'nach' schreiben.

La grandezza del Lukács maturo consiste nella forza con la quale egli ha combattuto questo perdersi della vita nel nulla indistinto, *strappandole* con dura disciplina quei momenti significativi ... che altrimenti, affidati all'immediatezza spontanea, si dissolvono nell'assalto dispersivo delle cure. (293)

Die Größe des reifen Lukács besteht in der Kraft, mit der er diesen Verlust an Leben, dieses Vergehen in ein unbestimmtes Nichts bekämpft hat, indem er mit strenger Disziplin jene bedeutsamen Momente *erfaßte*..., die sonst, wenn sie einer spontanen Unmittelbarkeit überlassen bleiben, sich in einen Wirbel von Sorgen auflösen. (324)

La grandeza del Lukács maduro consiste en la fuerza con que combatió este perderse de la vida en la nada indiferenciada, *arrancándole* con dura disciplina los momentos significativos ... que, en caso contrario, confiados a la inmediatez espontánea, se disuelven en el asalto dispersivo de las preocupaciones. (253—254)

La grandeur de Lukács, dans sa maturité réside dans la force avec laquelle il a combattu cette déperdition de la vie dans un néant indistinct, *en lui arrachant* avec une discipline de fer ces moments significatifs ... lesquels, autrement, consacrés à l'immédiateté de ce qui se présente, se dissolvent sous les assauts tous azimuts des occupations quotidiennes... (339)

Um den Sinn richtig wiederzugeben, *muß* man *strappare* hier mit 'entreißen' übersetzen, vgl. span. *arrancar* 'entreißen, entlocken', franz. *arracher* u.a. 'abtrotzen'.

Le snelle ed aguzze bandiere di ferro, sulle torri, si stagliano ferme e intrepide nel cielo e nel vento, cavalieri che attendono senza paura, nell'arena del torneo, un *destino* sconosciuto. (339)

Die schlanken spitzen Wetterfahnen auf den Türmen stehen fest und unerschrocken vor dem Himmel und gegen den Wind, Ritter, die auf dem Turnierplatz furchtlos einen unbekannten *Gegner* erwarten. (374)

Las esbeltas y agudas banderas de hieiro, sobre las torres, se recortan firmes y intrépidas en el cielo y en el viento, caballeros que esperan sin miedo, en la arena del torneo, un *destino* desconocido. (292)

Les drapeaux de fer élançés et pointus, au sommet des tours, se détachent, immobiles et intrépides, dans le ciel, dans le vent — chevaliers qui attendent sans peur, dans la lice, un *destin* inconnu. (389)

In diesem Fall bleibt die Aussage des Satzes zwar im wesentlichen dieselbe — wir können wohl davon ausgehen, daß sich der Übersetzer etwas dabei gedacht hat, als er *destino* statt mit 'Schicksal' mit 'Gegner' übersetzt hat — dennoch glaube ich, daß der Leser ein Recht darauf hat — wenn es sprachlich und stilistisch möglich ist —, die vom Autor intendierte Aussage auch in der Übersetzung wiederfinden zu können; und 'Schicksal' ist nun einmal nicht dasselbe wie 'Gegner'.

La lirica di Celan²³ è un'estrema poesia orfica, un canto che *scende nella notte e nel regno dei morti...* (342)

Die Lyrik Celans ist bis zum Äußersten orphische Dichtung, ein Gesang, *der in der Nacht, im Reich der Toten aufsteigt...* (377)

La lírica de Celan es una extrema poesía órfica, un canto que *desciende a la noche y al reino de los muertos...* (294)

La poésie de Celan se situe aux limites extrêmes de l'orphisme, c'est un chant qui descend dans la nuit et dans le royaume des morts... (392)

korrekt: ... der in die Nacht und ins Reich der Toten hinabsteigt...

²³ Paul Celan, "eigentlich *Paul Antschel*, Lyriker, "Czernowitz (Bukowina) 23.11.1920", lebte in Paris, wo er 1970 Selbstmord beging. Seine "melodische Lyrik ist Geflecht ('Sprachgitter') von Chiffren, die über jeden Sinn hinaus ins logisch nicht Erfassbare weisen. Anrufe in assoziativer Reihung sind in Sprache übersetzte Fugen. Manche seiner Gedichte enden im Verstummen vor dem Unsagbaren. Bekannt ist sein Gedicht 'Todesfuge', die Elegie von der Ermordung der Juden im Konzentrationslager." (*Brockhaus Enzyklopädie*, Bd. 3. 1967, S. 656).

Diese Passage könnte bei entsprechender Kenntnis der griechischen Mythologie vom Leser auch ohne Rekurs auf das Original erkannt werden.

Graffiti a Ivanovo (380)
Sgraffiti in Iwanowo (421)
Graffiti en Ivanovo (327)
Les *graffitis* d'Ivanovo (435)

Sgraffiti kann hier wohl nicht gemeint sein, dabei handelt es sich nach einer Definition des Dudens nämlich um "Fassadenmalerei, bei der die Zeichnung in die noch feuchte helle Putzschicht bis auf die darunter liegende dunkle Grundierung eingeritzt wird", vielmehr geht es, was aus dem Kontext deutlich wird, um "Schmierreien", also "Graffiti".

Wörter und Sachen (außersprachliche Determinanten, Sachbezug²⁴, Ortsbezug)

Per i contadini slovacchi c'erano le *drevenice*, le capanne o piccole case di assi di legno *cementate* da paglia e letame secco. (236)

Für die slowakischen Bauern gab es die *drevenice*, Hütten oder kleine Häuser aus Brettern, die mit Stroh und getrocknetem Mist *verputzt* wurden. (260)

A los campesinos eslovacos les estaban destinadas las *drevenice*, las cabañas o casitas con vigas de madera *cimentadas* mediante paja y estiércol seco. (205)

Pour les paysans slovaques il y avait les *drevenitsas*, ces cabanes ou maisonnettes en planches et *en torchis* de paille et de fumier séché. (272)

Einige Zeilen weiter heißt es: "per secoli, gli slovacchi sono stati un popolo ignorato, l'oscuro sostrato e tessuto del loro paese, simile a quella paglia e a quel letame secco che tiene insieme le *drevenice* (236) — "über Jahrhunderte sind die Slowaken ein unbeachtetes Volk gewesen, ein dunkler Nährboden ihres Landes, ein Stoff ähnlich jenem aus Stroh und getrocknetem Mist, der die *drevenice* zusammenhält", es kann sich also wohl nicht nur um den Putz handeln, sondern vielmehr um das verwendete Bindemittel. Der franz. Text verwendet einen Fachterminus: *torchis* 'Strohlehm' ("Terre grasse argileuse, malaxée avec de la paille hachée ou du foin (utilisée pour lier pierres d'un mur, pour former le hourdis d'une construction en colombage)", Le Petit Robert), der den vom Autor gemeinten Sachverhalt ziemlich genau wiedergibt.

²⁴ Vgl. K. Reiß. *Möglichkeiten und Grenzen der Übersetzungskritik*, Kap. 4, 69–88.

Falscher Bezug durch fehlerhafte Interpretation des Relativpronomens (Verwechslung der grammatischen Person)

... il Mulato *cui* una Spagnola regala un azzimato Morisco... (32)

... der Mulatte, *den* eine Spanierin einem aufgeputzten Morisco schenkt... (36)

cui entspricht *al quale*, also: der Mulatte, *dem* eine Spanierin einen aufgeputzten Morisco schenkt...

Im Spanischen und Französischen ist die Konstruktion richtig erkannt und übersetzt worden:

... el Mulato *al que* una Española regala un adornado Morisco. (30)

... le Mulâtre *à qui* une Espagnole donne un adorable petit Maure. (41)

Falscher Bezug durch fehlerhafte Interpretation der Verbform

... come diceva Curtius, "la storia non conosce le origini di nessun popolo", perché *essa non esiste* ma è la storiografia che *la* crea e *la* produce, ponendo e investigando la sua questione. (391)

... "die Geschichte kennt keines Volkes Anfänge", schreibt Curtius, weil *sie* nämlich gar *nicht existieren*; es ist vielmehr die Historiographie, die *sie* schafft und hervorbringt, indem sie dieses Problem stellt und untersucht. (434)

... como decía Curtius, "la historia no conoce los orígenes de ningún pueblo", porque *no existe* y es la historiografía quien *la* crea y *la* produce, planteando y investigando su cuestión. (336)

... comme disait Curtius, "l'Histoire ne connaît les origines d'aucun peuple", parce que *cela n'existe pas*; c'est une création et une production de l'historiographie, qui pose la question puis se livre à des recherches pour y répondre. (448)

Korrekt: ... weil sie [nämlich die Geschichte] nicht existiert. Im Franz. ist der Bezug nicht eindeutig, da die Pronomina *essa* und *la* durch das unpersönliche *cela* bzw. *c(e)* übersetzt werden, die sich sowohl auf *histoire* als auch auf *peuple* beziehen können.

Unkorrekte Wiedergabe des Genus verbi

L'epicità agraria imprime uno stile sovraperpersonale, che esclude ogni vanitosa soggettività. (323)

Das ländliche Epos ist von einem überpersönlichen Stil geprägt. (356)

La epicidad agraria imprime un estilo sobrepersonal, que excluye cualquier vanidosa subjetividad. (279)

L'épique agraire imprime un style qui dépasse l'individu, qui exclut toute subjectivité vaniteuse. (371)

Magris verwendet im Italienischen das Aktiv, während in der deutschen Übersetzung das Passiv steht; dadurch erfolgt eine Vertauschung von Agens und Patiens.

Korrekt: *Das ländliche Epos* [besser: die ländliche Epizität] prägt **einen überpersönlichen Stil**.

Trotz der relativ zahlreichen sinnverändernden Fehler, die allerdings größtenteils nicht augenfällig sind, wird die Atmosphäre, die Magris im Original erzeugt, auch in der deutschen Fassung im großen und ganzen vermittelt. Dennoch merkt man an verschiedenen Stellen, daß es sich um eine Übersetzung handelt, z.B. wenn der Übersetzer zu sehr bemüht ist, im Deutschen die italienische Syntax beizubehalten, oder wenn sich in die Übersetzung unbeabsichtigt syntaktische Interferenzen einschleichen, was dann linkisch oder archaisch klingt:

Nei suoi romanzi e soprattutto nei suoi racconti, *molti dei quali scritti in quelle stanze*, Stifter indaga... (135)

In seinen Romanen und insbesondere in seinen Erzählungen, *deren viele er in ebendiesen Zimmern geschrieben hat*, erforscht Stifter... (149)

Bei der Einsicht in die Rohübersetzung, die mir von der Lektorin des Hanser-verlages ermöglicht wurde, ist mir eine Reihe von Übersetzerfehlern aufgefallen, die in die Kategorie "Stilblüte" eingeordnet werden könnten, die aber von der Lektorin korrigiert wurden. In der gedruckten deutschen Fassung tritt nur *ein* solcher Fall auf:

Anche le stanze dell'Osteria al Cimitero dei Senzanome fanno pensare a una piacevole sosta nel cammino, a *camerette ospitali*. (203)

Auch die Zimmer des Gastwirtes beim Friedhof der Namenlosen lassen einen angenehmen Aufenthalt und *gastfreundliche Zimmermädchen* erwarten. (224)

También las habitaciones de la Posada en el Cementerio de los Sinnombre hacen pensar en una agradable parada en el camino, en *cuartitos acogedores*. (177)

Même les chambres de l'Hôtel du Cimetière des anonymes évoquent une halte agréable au voyageur, des *chambrettes accueillantes*. (234)

Korrekt müßte es im Deutschen *Zimmerchen* heißen, hier liegt eine Verwechslung mit *cameriera* vor. Im Span. und Franz. wird das ital. Wortbildungsmuster mittels Diminutivsuffix nachvollzogen: span. *cuarto* → *cuartito*, franz. *chambre* wird — vielleicht etwas ungewöhnlich, aber durchaus möglich — zu *chambrette*.

Der Vergleich des italienischen AS-Textes mit verschiedenen zielsprachlichen Fassungen untermauert einmal mehr die Feststellung, daß eine Übersetzung aus einer romanischen Sprache in eine andere auf wesentlich weniger Schwierigkeiten stößt als die Übersetzung ins Deutsche. Abgesehen davon, daß die verschiedenen romanischen Sprachen zum großen Teil über dasselbe Lexikon verfügen, kann meistens auch die Syntax der AS in der ZS beibehalten werden, während im Deutschen oftmals — sei es aus grammatikalischen Gründen, sei es aufgrund stilistischer Überlegungen — bestimmte Satzteile an ganz anderer Stelle im Satz stehen (oder stehen müssen) als im Italienischen (sowie im Spanischen und Französischen), wie im folgenden Beispiel das Prädikat des Objektsatzes, das durch das Objekt und eine Apposition vom Prädikat des Hauptsatzes getrennt ist.

Gli scrittori tedeschi cercavano di conciliare la fedeltà all'autonomia transilvana col germanesimo e con la corona absburgica, con la devozione a Francesco Giuseppe quale imperatore d'Austria e non quale re d'Ungheria. (336—337)

Die deutschen Schriftsteller waren darum bemüht, die Treue zur transsylvanischen Autonomie mit dem Deutschtum und der Habsburger Krone, mit der Verehrung Franz Josephs — nicht als König von Ungarn, sondern als Kaiser von Österreich — zu versöhnen. (372)

Im Span. und Französischen kann die italienische Konstruktion übernommen werden:

Los escritores alemanes intentaban conciliar la fidelidad a la autonomía transilvana con el germanismo y con la corona habsbúrgica, con la devoción a Francisco José como emperador de Austria y no como rey de Hungría.

Les écrivains allemands cherchaient à concilier leur fidélité à l'autonomie de la Transylvanie avec le germanisme, la couronne des Habsbourg et la dévotion à François-Joseph en tant qu'empereur d'Autriche et non comme roi de Hongrie. (386—387)

Ebensowenig wie sich die Übersetzungskritik darauf beschränken darf, nur eine Zusammenstellung von Fehlern zu liefern, sondern vielmehr bessere Lösungen anbieten soll, ebensowenig dürfte sie sich damit zufrieden geben, nur zu kritisieren; zu einer "ehrlichen" (also möglichst objektiven) Übersetzungskritik gehört es auch, gu-

te Lösungen für besonders problematische Textstellen hervorzuheben. In der Tat finden sich auch in der deutschen Fassung von Magris' Buch eine Reihe von solchen guten Lösungen:

Fehlendes Lexem im Deutschen

Per fortuna esiste la teleselezione. (202)

Glücklicherweise kann man von den Zellen aus Ferngespräche führen. (224)

Im Deutschen fehlt ein Lexem, das dem italienischen *teleselezione* entspricht. Die deutsche Lösung scheint mir besser gelungen zu sein als die spanische, die zwar die syntaktische Konstruktion beibehält, aber den Sachverhalt weniger genau wiedergibt als das Deutsche:

“Menos mal que existen las conferencias interurbanas“ (177); durch die Ergänzung von *posibilidad* 'Möglichkeit' wäre der Übersetzer dem ital. *teleselezione*, nähergekommen. Die franz. Übersetzung trifft den Sachverhalt der italienischen Aussage ähnlich genau wie die deutsche:

“Heureusement qu'on a inventé le téléphone automatique“ (234).

Semantisches Problem

Il movimento agrario bulgaro ha avuto un carattere aperto e progressivo, come rivela la politica del suo massimo *leader*, Stamboliski, e non conosce certo i toni regressivi e fascisti presenti in altri *movimenti verdi*, ad esempio negli “uomini verdi“ sognati da Codreanu... (373)

Die bulgarische Agrarbewegung war von offenem und fortschrittlichem Charakter, wie die Politik Stamboliskis, ihres bedeutendsten Führers, bezeugt, und kennt nicht jene regressiven und faschistoiden Züge, wie sie sich bei anderen *bodenständigen Ideologien und Bewegungen* finden, so zum Beispiel bei den von Codreanu, ... erträumten “grünen Menschen“. (412—413)

El movimiento agrario búlgaro ha tenido un carácter abierto y progresista, como revela la política de su máximo *leader*, Stamboliski, y está claro que desconoce los tonos regresivos y fascistoides presentes en otros *movimientos verdes*, por ejemplo en los “hombres verdes“ soñados por Codreanu... (321)

Ce mouvement agraire bulgare a eu un caractère ouvert et progressiste, comme le révèle la politique de son principal leader, Stamboliski, et ignore totalement les nuances réactionnaires et fascistes présentes dans d'autres *mouvements agrariens*, comme par exemple celui des “hommes verts“ rêvé par Codreanu... (427)

movimenti verdi darf hier nicht mit 'grüne Bewegungen' übersetzt werden. So wie beim deutschen Leser falsche Assoziationen geweckt würden²⁵, ist das spanische *movimientos verdes* nicht sehr glücklich, auch wenn es sich um eine wörtliche Übersetzung handelt, da der Ausdruck auch in Spanien mit der ökologischen Bewegung in Beziehung gebracht wird, selbst wenn dieser längst nicht die Bedeutung zukommt wie in der Bundesrepublik. Zweifellos ist sich auch Magris der Doppeldeutigkeit seiner Formulierung bewußt gewesen; allerdings handelt es sich hier nicht — wie oben im Falle von *fuga* — um ein einfaches Wortspiel; er muß sich bewußt sein, daß die Nennung von *movimenti verdi* im Zusammenhang mit *toni regressivi e fascisti* unter Umständen zu unrichtigen Schlußfolgerungen von Seiten der Leser führt.

Erleichtert wurde die Arbeit des Übersetzers — das soll auch nicht verschwiegen werden — durch die Kooperation des Autors selbst, der beispielsweise eine 21-seitige Liste von nicht italienischen Termini bzw. Originalzitaten erstellt und an der bereits von der Lektorin überarbeiteten Rohübersetzung noch einige Änderungen vorgenommen hat. Dieses Zusammenspiel von Autor, Lektorat und Übersetzer war letztlich Gewähr dafür, daß die deutsche Fassung — insgesamt gesehen — ebenso mit Gewinn gelesen werden kann wie das Original.

Ich bin der Auffassung, daß der praktischen Übersetzungskritik innerhalb der Sprachwissenschaft zu wenig Aufmerksamkeit gewidmet wird, und daß eine engere Zusammenarbeit zwischen Linguisten und Verlagen für beide durchaus von Nutzen sein kann.

“L’esistenza dello scrittore“ sagt Magris S. 23, indem er Della Casa²⁶ zitiert, “è uno stato di guerra“. — “Die Existenz der Schriftstellers ... ist ein Kriegszustand“ (27). Das gilt nicht weniger für den Übersetzer, und der Übersetzungskritiker beobachtet beide aus sichere Entfernung!

²⁵ Ich erinnere an die vor wenigen Jahren in der Bundesrepublik geführte stark emotionalisierte Diskussion, nachdem den Grünen von CDU-Politikern faschistische Ansichten vorgeworfen worden waren.

²⁶ Giovanni della Casa, ital. Humanist, 1503—1556.

Povzetek

Danubio CLAUDIA MAGRISA. KRITIČNI PRETRES PREVODOV

Avtor analizira prevode sodobnega italijanskega literarnega dela *Danubio* Claudia Magrisa, tržaškega pisatelja in profesorja nemške književnosti na Univerzi v Trstu, in primerja italijanski original s prevodi v nemščino, španščino in francoščino. (Delo je bilo prevedeno tudi v slovenščino.) Največ odstopanj kaže prevod v nemščino: ugotovitev ni presenetljiva, saj je prevajanje v sorodne jezike v nekaterih pogledih manj zahtevno. Naveden je primer prevoda igrice *il gioco dell'oca*: ta igra s kockami je v romanskih deželah dobro znana in potemtakem prevod ne predstavlja težav; v nemških deželah pa očitno ne in tako je prevajalec, dokaj neustrezno, poimenoval igro s "Človek, ne jezi se!" Avtor predlaga za take primere bolj splošne izraze, npr. "igra s kockami".

Ko kritik tehta prevod, ga primerja z izvirnikom (te možnosti seveda bralec nima, razen pri redkih dvojezičnih izdajah) in si ustvari neko vrednostno lestvico: *dobro/pravilno* — *sprejemljivo* — *neustrezno* — *napačno*.

Prevajanje ima v sebi veliko pasti. Včasih je napaka očitna, tam npr. ko se v nemščino italijanski *Settecento* prevaja s "17. stoletje" (prevajalec v romanske jezike take napake ne bi nikoli zagrešil). Nevarna past so semantični premiki. Ko govori Magris o *zelenih gibanjih*, misleč na fašistična gibanja v Romuniji, sta se tej nevarni čeri prevajalca v nemščino in francoščino modro izognila (*bodenständigen Ideologien und Bewegungen*; *mouvements agrariens*): upravičeno, misli avtor, saj ima danes izraz *gibanje zelenih*, ipd., čisto drugačno konotacijo.

L'INTERTESTUALITA': UN INTERVENTO MACROSTRUTTURALE NELL'AMBITO DEI MECCANISMI DI FUNZIONAMENTO TESTUALE IN DIPENDENZA AL PROBLEMA DELLA TRADUZIONE

INTRODUZIONE

Scopo di questo articolo è l'applicazione descrittiva all'incipit di un testo di narrativa fantascientifica di un segmento macrostrutturale di uno strumento d'analisi da noi precedentemente elaborato che si proponeva di sistematizzare e spiegare l'attivazione testuale integrata da alcuni apporti narratologici (come è previsto che il testo sia attivato da chi lo legge), la macroanalisi (come è previsto che il testo funzioni per chi lo legge) e la microanalisi (come è previsto che il testo sia attivato a livello locale da chi lo legge) nel processo della traduzione nel modello a tre fasi a trasferimento indiretto (l'applicazione in questione interessa la prima delle tre fasi del modello).

Con tale strumento ci eravamo posti l'obiettivo di impostare i moduli operativi in modo da poter affrontare la traduzione in termini di configurazione orientata in una prospettiva di trasferimento linguistico, scegliendo un modello preferenziale per tutti i tipi di operazioni linguistiche, tale da possedere delle preferenze per riprodurre mondi testuali su testi di superficie, in cui si mirava a far concorrere la capacità di trasmettere lo stesso genere di esperienza con lo stesso genere di materiale linguistico, accrescendo, riducendo o modificando le componenti testuali solo quando ciò si rendesse necessario per assicurare la più ampia convergenza di esperienze, trattando quindi il testo originale in modo da garantire un ottimo grado di equivalenza, il che presupponeva lo sviluppo prioritario e centrale di un quadro di riferimento che considerasse il testo come una configurazione orientata verso la comunicazione con una dimensione tematica, funzionale e pragmatica.

Questo quadro di riferimento, a sua volta, era stato realizzato (in una prospettiva di economicità e di efficienza, oltre che di perdita ridotta nel trasferimento) attraverso il coinvolgimento di tutti i processi traduttivi nell'analisi testuale: infatti, nella misura in cui le tre dimensioni testuali vengono derivate, attraverso l'analisi testuale, dalla struttura di superficie testuale (dapprima attraverso delle operazioni di definizione macrotestuale e quindi nella segmentazione frastica) la struttura di superficie del testo acquista la dimensione di un insieme strumentale di istruzioni che guida il destinatario alla comprensione del testo in prospettiva al suo più efficace trasferimento.

Così l'obiettivo di sviluppare la capacità di operare su di un testo (in funzione del trasferimento) attraverso un approccio basato sull'analisi testuale (intesa come strumento per definire la configurazione orientata, individuare le dinamiche di funzionamento del testo e stabilire le modalità operative dei criteri di testualità attraverso il lavoro di segmentazione) aveva trovato quindi ad un tempo modalità di sintesi nell'approccio fondato sull'analisi testuale (nella sua concreta applicazione nelle diverse fasi della traduzione) e modalità di verifica e controllo nel momento della riproduzione del testo in un'altra lingua.

Il modello scelto per l'applicazione dell'analisi testuale (frase estesa) al processo della traduzione era stato quindi individuato (come accennato in apertura) nel modulo a tre fasi a trasferimento indiretto, in cui il traduttore dapprima decodifica il testo macrocontestualmente e microcontestualmente, quindi inizia a coordinare i singoli elementi del testo della lingua di partenza con la lingua d'arrivo, decidendo sulla base di una specifica strategia di trasferimento intralinguistica e, infine, attraverso delle operazioni di sintesi nella lingua di arrivo, produce il testo nella lingua di arrivo: è in prospettiva a questo primo momento di decodificazione macrostrutturale che cercheremo di verificare le modalità di funzionamento, nello sviluppo testuale, dell'ultimo criterio di testualità, l'informatività.

Per la molteplicità e la frequenza dei riferimenti prescrittivi che afferiscono nel paradigma è risultato impossibile segnalare nel corso dell'articolo le relative fonti bibliografiche, in quanto una loro collocazione all'interno dello stesso avrebbe reso estremamente frammentaria la lettura del lavoro. Per la bibliografia utilizzata rimandiamo quindi ai titoli elencati in appendice e per quanto riguarda le indicazioni bibliografiche di cui sopra ai riferimenti presenti nello strumento teorico cui abbiamo accennato precedentemente (HORRAKH L., *La macroanalisi e microanalisi testuale nel modello traduttivo in tre fasi a trasferimento indiretto*, Edizioni Triestepress, Trieste, 1989).

IL TESTO: "THE THREE STIGMATA OF PALMER ELDRITCH"

Il testo oggetto d'intervento rappresenta l'incipit (meno di mezza pagina) di un romanzo di fantascienza scritto da P.K. Dick nel 1964, "The Three Stigmata of Palmer Eldritch" (d'ora in poi *abbreviato in "Stigmata"*).

Le dieci righe del testo corrispondono a due paragrafi della narrazione e sono state divise e ridistribuite in diciannove segmenti separati spazialmente per segnalare la scansione narrativa del paragrafo a fini sostanzialmente didascalici, in quanto una simile sgementazione permette di evidenziare immediatamente le proposizioni che compongono la frase e ad un tempo segnala visivamente i rapporti intrattenuti dalle frasi con i segmenti immediatamente adiacenti, a destra e a sinistra. Si tratta, evidentemente, di una segmentazione provvisoria, che non vuole nè dare ragione dell'organizzazione strutturale del testo nè spiegare i meccanismi distributivi, ma

che si presta paradigmaticamente per una spiegazione progressiva dei diversi moduli d'intervento.

Così

"His head unnaturally aching, Barney Mayerson woke to find himself in an unfamiliar bedroom in an unfamiliar conapt building. Beside him, the covers up to her bare, smooth shoulders, an unfamiliar girl slept on, breathing lightly through her mouth, her hair a tumble of cotton-like white.

I'll bet I'm late for work, he said to himself, slid from the bed, and tottered to a standing position with eyes shut, keeping himself from being sick. For all he knew he was several hours' drive from his office; perhaps he was not even in the United States. However he *was* on Earth; the gravity that made him sway way familiar and normal."

è stato segmentato in

1. "His head unnaturally aching"
2. "Barney Mayerson woke"
3. "to find himself in an unfamiliar bedroom"
4. "in an unfamiliar conapt building.
5. "Beside him, the covers up to her bare, smooth shoulders,"
6. "an unfamiliar girl slept on,"
7. "breathing lightly through her mouth,"
8. "her hair a tumble of cotton-like white."
9. "I'll bet I'm late for work,"
10. "he said to himself,"
11. "slid from the bed,"
12. "and tottered to a standing position with eyes shut,"
13. "keeping himself from being sick."
14. "For all he knew"
15. "he was several hours' drive from his office;"
16. "perhaps he was not even in the United States."
17. "However he *was* on Earth;"
18. "the gravity that made him sway"
19. "was familiar and normal."

L'INTERTESTUALITÀ

Entrando nel merito dell'intertestualità, dovremmo occuparci di quei fattori che fanno dipendere l'utilizzazione dell'incipit di "Stigmata" dalla conoscenza di uno o più testi accettati in precedenza, verificando quali sono le interdipendenze tra produzione e conoscenze per il processo di mediazione che si mette in atto nell'attivazione delle zone di sapere della nostra enciclopedia di lettori modello.

MEDIAZIONE DI ALTRI TIPI TESTUALI

Innanzitutto le interdipendenze in questione dovranno essere verificate prendendo in considerazione gli altri eventuali tipi testuali che fungono da mediatori nell'utilizzazione dipendente dell'incipit: le dominanze emergenti nell'incipit in questione rimandano necessariamente, per l'utilizzazione di "Stigmata", alla mediazione di superficie, o di largo formato enciclopedico, dei testi narrativi (per come le loro modalità risultano funzionali alla tipologia in questione). In questo senso, l'utilizzazione dell'incipit di "Stigmata" dipende dalla conoscenza della disposizione, in un testo narrativo, in un determinato ordine sequenziale, di azioni e avvenimenti, dell'organizzazione delle relazioni concettuali sotto forma di causa, ragione e prossimità temporale, della frequenza nel testo di superficie di una certa classe di subordinazioni (pre-modificazioni di stato e post-modificazioni di stato nel primo paragrafo, dipendenza lineare nel segmento 13, dipendenza lineare nel segmento 14, relazioni ellittiche nel macrostato 18—19) e dell'emergenza di un pattern globale come schema (ritrovabile in simili macroproposizioni).

CITAZIONI DI/DA ALTRI TESTI

Il secondo fattore che fa dipendere l'utilizzazione di "Stigmata" dalla conoscenza di testi pregressi è rappresentato dalla citazione di altri testi: l'elemento di mediazione potrebbe essere rappresentato dalla presenza di "conapt" nel segmento 4. "Conapt" potrebbe essere un individuo testuale già codificato in altre opere di P.K. Dick, in considerazione della propensione dell'autore a coniare neologismi di tipo descrittivo. E' tuttavia difficile affermare che sia effettivamente così: per farlo bisognerebbe disporre di un formato di enciclopedia che contenga tutte le altre opere di P.K. Dick precedenti la produzione di "Stigmata" (o successive se è diverso l'ordine di lettura).

ALLUSIONI AD ALTRI TESTI

Il terzo elemento di mediazione è rappresentato dalle allusioni del testo ad altri testi noti. Nell'incipit possiamo individuare due tipi di interdipendenze, a livello superficiale e a livello più profondo. A livello superficiale incontriamo in 17 il fenomeno di ipercodifica "However he was on Earth" che funziona come marca di genere e che quindi fa dipendere l'utilizzazione di "Stigmata" dalla conoscenza di più testi di fantascienza accettati in precedenza (in questo senso il processo di mediazione è sostenuto dalla presenza di altri due individui, "her hair a tumble of cotton-like white" in 8 e dal già visto "conapt building" del segmento 4): tutte le sceneggiature relative agli individui in questione presenti nei relativi macrostati presuppongono un certo formato di una sezione dell'enciclopedia del lettore modello, ove alcune zone di sapere devono necessariamente contenere informazioni relative a particolari individui

testuali che sono sempre presenti come marche di tipo testuale per sceneggiature massimali nelle fabulae prefabbricate.

A livello più profondo, il processo di mediazione è rappresentato dal perfezionamento isotopico dell'estraneità nei segmenti 14—17, che funziona come base per stabilire un dato livello di senso autoreferenziale e autocitatorio (autoallusivo) in quanto motivo ricorrente nelle tematiche dei romanzi di P.K. Dick del periodo in cui fu scritto "Stigmata" (anche in questo caso, tuttavia, per poter stabilire una simile interdipendenza, è necessario disporre di un formato settoriale di enciclopedia che contenga la conoscenza dei romanzi di P.K. Dick precedenti la produzione del romanzo in questione).

INTERDIPENDENZE TRA PRODUZIONE E CONOSCENZE TESTUALI

Il quarto elemento di mediazione è dato dalle interdipendenze tra produzione testuale e conoscenze testuali, in altre parole dai processi di mediazione relativi che permettono, in scala lineare-diacronica, di attivare delle zone di sapere nell'enciclopedia del lettore modello: non risultano essere presenti interdipendenze del quarto tipo in quanto il processo di mediazione relativo è neutralizzato poichè risulta irrilevante il tempo trascorso tra l'uso del testo attuale e l'uso di testi pregressi viste le regole di ipercodifica qui operanti, fatte salve le eventuali citazioni ed allusioni.

MEDIAZIONE TRA PRODUZIONE TESTUALE E CONOSCENZE ATTIVATE ATTRAVERSO FRAME

Il quinto elemento è infine dato dalla mediazione tra produzione testuale e conoscenze attivate attraverso i frame (qui intesi in senso lato come dispositivi di previsione e di interpretazione da un repertorio di dati conosciuti). A questo livello di macroanalisi ci muoveremo attraverso il controllo dei frame per come questi sono costruiti dal lettore modello a partire dai microstati (concetti) primari e secondari nelle zone di sapere circostanti i relativi macrostati.

Il lavoro in questione si dovrà muovere dai microstati individuabili nel corso dell'analisi conducibile intorno alle modalità operative della coerenza e, basandosi sulle indicazioni ricavabili nel corso dell'attivazione testuale, dovrà ad un tempo verificare se i singoli microstati sono accessibili grazie ad altre mediazioni testuali oppure se essi sono attivati per mezzo del repertorio di dati conosciuti (attraverso sceneggiature comuni, sceneggiature intertestuali, sceneggiature — motivo o sceneggiature convenzionali), secondo quali modalità avviene la mediazione di frame in questione in quanto dispositivo di previsione ed interpretazione dal repertorio di dati conosciuti (enciclopedia), come in questa mediazione sono presenti sei tendenze interattive e come esse sono neutralizzate: entreranno nel merito dei concetti primari e secondari in dipendenza lineare a prescindere dal lavoro di contestualizzazione che

è svolto nel corso dell'attivazione testuale, in quanto questo tipo di verifica è finalizzato unicamente all'individuazione dei processi di mediazione e non dell'intero processo di contestualizzazione accennato.

Procediamo quindi linearmente attraverso i diversi microstati dell'incipit di "Stigmata". "Head" è un microstato primario contenente un sapere tipico, accessibile attraverso sceneggiature comuni con ridottissima sceneggiatura di frame e probabile assenza di tendenze interattive. "Unnaturally" è un microstato secondario contenente un sapere determinato dal testo attivato attraverso sceneggiature intertestuali con mediazione complessa in cui potrebbero venire erroneamente privilegiate conoscenze ipotizzate nel testo che si accordano con pattern di conoscenze già memorizzate (si tratterà di difendere l'attivazione del microstato da ogni collegamento ad una simile situazione di malessere esperita dal lettore nel corso di esperienze personali). "Aching" è un microstato secondario contenente sapere tipico attivato attraverso sceneggiature comuni con mediazione di frame ridotta in cui potrebbe essere presente una tendenza simile a quella dell'occorrenza precedente e che quindi richiede una difesa. "Barney Mayerson" è un microstato primario contenente sapere determinato dal testo attivabile attraverso sceneggiature-motivo con mediazione ancora ridotta di frame e assenza di tendenze interattive. "Woke" è un microstato primario contenente sapere tipico attivato attraverso una semplice sceneggiatura comune che richiede l'eventuale neutralizzazione della tendenza interattiva precedentemente accennata. "To find himself" è un microstato secondario contenente sapere tipico attivato attraverso una sceneggiatura comune con minima mediazione di frame e assenza di tendenze interattive. "Unfamiliar" è un microstato secondario contenente sapere determinato dal testo accessibile attraverso una duplice sceneggiatura intertestuale e massimale che richiede una notevole mediazione di frame e, quando è co-riferito al microstato (concetto) primario (contenente sapere determinato) "bedroom", deve essere difeso dall'interferenza di pattern di conoscenze già memorizzate (e l'"unfamiliar bedroom" non dovrà aprirsi all'immagine di una qualsiasi stanza d'albergo in cui, nel passato, si è fermato il lettore). Il secondo "unfamiliar" è un microstato secondario contenente sapere determinato dal testo accessibile attraverso sceneggiature intertestuali e massimali che richiede un notevole lavoro di mediazione e che deve essere difeso dalla tendenza a mescolare e confondere elementi diversi delle conoscenze del testo se questi sono strettamente connessi con le conoscenze già memorizzate (il precedente "unfamiliar" che potrebbe rafforzare lo schema di una situazione simile memorizzata). "Conapt" e "building" sono microstati (concetti) secondari e primari contenenti entrambi un sapere determinato dal testo ed accessibili attraverso sceneggiature comuni e intertestuali con un notevole lavoro di mediazione e devono essere difesi dalla tendenza a modificare le conoscenze presentate dal testo per ottenere un accordo migliore con quelle già memorizzate (per evitare di ottenere una sceneggiatura riduttiva che non tiene conto del necessario lavoro di ipercodifica). "Covers" è un microstato secondario contenente sapere tipico accessibile attraverso una sceneggiatura comune con una minima mediazione di frame in cui non è presente nessuna tendenza interattiva. "Bare" e "smooth" sono due microstati secondari contenenti sapere tipico accessibili attraverso sceneggiature comuni con una

certa mediazione di frame, che devono essere difesi dalla prima tendenza interattiva (per evitare un collegamento con simili situazioni vissute dal lettore). “Shoulders” è un microstato secondario contenente sapere tipico attivabile con una sceneggiatura comune che non richiede mediazioni di frame e non deve essere difeso da tendenze interattive. Il terzo “unfamiliar” è un microstato secondario contenente sapere determinato dal testo, attivabile attraverso una doppia sceneggiatura intertestuale e massimale con notevoli mediazioni di frame, che deve essere difeso dalla tendenza a privilegiare le conoscenze veicolate da “Stigmata” se esse sono collegabili alle entrate principali di un pattern globale applicato come cornice (bisogna fare attenzione alla scelta della corretta isotopia come livello di senso). “Girl” è un microstato primario contenente sapere determinato dal testo accessibile attraverso una doppia sceneggiatura comune e intertestuale con ridotta mediazione di frame che deve essere protetto dalla stessa tendenza interattiva presente in “unfamiliar” (il lettore che abbia optato per delle scelte di vita assolutamente caste non potrà pretendere che Barney Mayerson, che si sveglia accanto ad una ragazza — sconosciuta o meno — abbia fatto lo stesso, per quanto questo lettore ingenuo possa voler forzare il frame verso un mondo poco plausibile). “Slept on” è un microstato secondario contenente sapere tipico accessibile attraverso una sceneggiatura comune con assenza di mediazione di frame ed assenza di tendenze interattive. “Lightly” è un microstato secondario contenente sapere accidentale accessibile attraverso una sceneggiatura comune con minima mediazione di frame che potrebbe dover essere difeso dalla prima tendenza interattiva (è inutile che il lettore non ingenuo visualizzi la ragazza caratterizzata tra 5 e 7 in base a ricordi di esperienze personali apparentemente simili). “Mouth” è un microstato secondario contenente sapere tipico attivato attraverso una sceneggiatura comune con assenza di mediazione di frame e assenza di tendenze interattive. Le stesse caratteristiche sono presentate dall’individuo “hair”. “Tumble” è un microstato secondario contenente sapere determinato dal testo attivabile attraverso sceneggiature comuni con una certa mediazione di frame, e deve essere difeso dalla tendenza a far decadere la conoscenza veicolata dal testo se essa appare casuale rispetto alle conoscenze della realtà (il lettore non dovrà giudicare irrilevante questo particolare). “Cotton-like” e “white” sono due microstati (concetti) secondari contenenti sapere determinato dal testo ed accessibili attraverso sceneggiature intertestuali e massimali con notevoli mediazioni di frame che devono essere difesi dalla tendenza ad indebite aggiunte per ottenere una concordanza con il sapere veicolato dal testo attraverso inferenziazioni.

Nel secondo paragrafo, “bet” e “late” sono due microstati secondari contenenti sapere tipico accessibili attraverso sceneggiature comuni con minima mediazione di frame e assenza di tendenze interattive. “Work” è un microstato primario contenente sapere determinato dal testo accessibile attraverso una sceneggiatura intertestuale con notevole mediazione di frame che deve essere difeso dalla prima tendenza. “Said to himself” è un microstato secondario contenente sapere tipico accessibile attraverso una sceneggiatura comune con ridotta mediazione di frame e in cui non operano tendenze interattive. “Slid” è un concetto primario contenente sapere tipico attivabile attraverso una sceneggiatura comune con mediazione ridotta che dovrà essere

eventualmente difeso dalla prima tendenza, così come “bed”, microstato secondario contenente sapere determinato dal testo accessibile attraverso una sceneggiatura comune con una notevole mediazione di frame che deve essere ancora difeso dalla prima tendenza a privilegiare le conoscenze veicolate dal testo se esse si accordano con pattern di conoscenze già memorizzate (il fatto che Barney Mayerson si risveglia secondo queste modalità non dovrà essere associato al ricordo di un risveglio doloroso successivo ad una serata alcolica). “Standing”, “position”, “eyes” e “shut” sono tutti microstati (concetti) secondari contenenti sapere tipico accessibile attraverso sceneggiature comuni con minima mediazione di frame e necessità di difesa dalla tendenza interattiva appena accennata che opera in tutta la rete di relative microcoerenze per l’isotopia relativa. “Keeping from” è un microstato secondario contenente sapere tipico accessibile attraverso una sceneggiatura comune senza mediazione di frame e senza la presenza di tendenze interattive. “Being sick” è un microstato primario contenente sapere determinato dal testo accessibile attraverso una sceneggiatura comune e intertestuale con un certo sforzo di mediazione che dovrà essere ancora difeso dalla prima tendenza interattiva. “For all he knew” è un microstato (concetto) primario contenente sapere accidentale accessibile attraverso una sceneggiatura convenzionale con notevole mediazione di frame e deve essere difeso da indebite inferenziazioni. “Several” è un concetto secondario contenente sapere accidentale accessibile attraverso una sceneggiatura comune con una certa mediazione di frame che deve essere eventualmente difeso dalla prima tendenza interattiva. “Hours” è un microstato secondario contenente sapere tipico accessibile attraverso una sceneggiatura comune con assenza di mediazione e assenza di tendenze interattive. “Drive” è un microstato primario contenente sapere accidentale accessibile attraverso sceneggiature comuni e intertestuali che deve essere difeso dalla tendenza a far decadere le conoscenze testuali se queste appaiono casuali rispetto a conoscenze della realtà (trattandosi di un romanzo di fantascienza non si potrà narcotizzare “drive” in quanto l’individuo in questione potrebbe benissimo rimandare ad un referente di “veicolo spaziale” e non di “automobile” con tutto ciò che un’attualizzazione del genere implica per il mondo possibile d’accesso). “Office” è un microstato primario contenente sapere determinato accessibile attraverso sceneggiature comuni e intertestuali con notevoli mediazioni di frame che, ancora una volta, deve essere difeso dalla prima tendenza (non bisognerà, ad esempio, evocare una situazione in cui si è giunti tardi al lavoro). “United States” è un microstato secondario contenente un sapere determinato dal testo accessibile attraverso una sceneggiatura comune e intertestuale che richiede una certa mediazione di frame e che deve essere difeso dalla tendenza a modificare le conoscenze date dal testo per ottenere un accordo migliore con quelle già memorizzate. “Earth” è un microstato primario contenente un sapere tipico, accessibile attraverso una sceneggiatura comune, intertestuale e convenzionale con gran lavoro di mediazione di frame e deve essere difeso dalla tendenza a privilegiare le conoscenze veicolate sin qui dal testo se esse sono collegabili alle entrate principali di un pattern globale applicato come cornice. “Gravity” è un microstato primario contenente sapere determinato dal testo accessibile attraverso una sceneggiatura comune e intertestuale con una certa mediazione di frame in cui sono assenti tendenze interattive. “Familiar” e “normal”, infine, sono due microstati primari

contenenti sapere determinato dal testo accessibili attraverso sceneggiature convenzionali con mediazione media di frame e assenza di tendenze interattive.

BIBLIOGRAFIA

- AA. VV., Dizionario di linguistica, Zanichelli, Bologna, 1979.
AA. VV., Retorica generale, Bompiani, Milano, 1976.
Arcaini E., Introduzione alla linguistica descrittiva, Editrice La Scuola, Brescia, 1980.
Beaugrande de R., Text, Discourse and process, Albex, Norwood, 1980.
Beaugrande de R., Dressler W.U., Introduzione alla linguistica testuale, Il Mulino, Bologna, 1981.
Benard J.P., Horguelin P.A., Pratique de la traduction, Linguatexn Montréal, 1979.
Berruto G., La semantica, Zanichelli, Bologna, 1977.
Boch W., Wort-, Satz-, Textverarbeitung, Kohlhammer, Stuttgart, 1979.
Brown G., Yule G., Analisi del discorso, Il Mulino, Bologna, 1983.
Bussi Parmiggiani E., Una settimana di cronaca, Pitagora, Bologna, 1978.
Cardona G.R., Introduzione all'etnolinguistica, Il Mulino, Bologna, 1976.
Catford J.C., A Linguistic Theory of Translation, Oxford University Press, Oxford, 1965.
Chapman R., Linguistics and Literature, Arnold, London, 1973.
Coulthard M., An Introduction to Discourse Analysis, Longman, London, 1977.
Crystal D., Investigating English Style, Longman, London, 1969.
Dahl O. (ed.), Topic and comment, Contextual Boundness and Focus, Buske, Hamburg, 1974.
Delisle J., De la théorie à la pédagogie: réflexions méthodologiques, sta in L'enseignement de l'interprétation et de la traduction, Editions de l'Université de Ottawa, Ottawa, 1981.
Delisle J., L'analyse du discours comme méthode de traduction, Editions de l'Université de Ottawa, Ottawa, 1982.
Dijk van T.A., Facts: the Organization of Propositions in Discourse Comprehension, University of Amsterdam, Amsterdam, 1978.
Dijk van T.A., Macro-structures, Erlbaum, Hillsdale, 1979.
Dijk van T.A., Some Aspects of Text Grammars, Mouton, The Hague, 1972.
Dijk van T.A., Testo e contesto, Il Mulino, Bologna, 1980.
Dressler W., Introduzione alla linguistica del testo, Officina, Roma, 1974.
Dyer D.R., The Measurement of Individual Style, sta in Linguistica, matematica e calcolatori, Olschki, Firenze, 1983.
Eco U., Lector in fabula, Bompiani, Milano, 1979.
Enkvist N.E., Akademi A., Stylistic and textlinguistics, sta in Current Trends in Textlinguistics, ed. by W. W. Dressler, De Gruyter, Berlin—New York, 1977.
Gorrman E., Frame Analysis, Harper and Row, New York, 1974.

- Greimas A.J., *Semantica strutturale*, Rizzoli, Milano, 1969.
- Halliday M.A.K., *An Introduction to Functional Grammar*, Arnold, London, 1985.
- Halliday M.A.K., Hasan R., *Cohesion in English*, Longman, London, 1976.
- Hamon P., *Semiologia, lessico, leggibilità del testo narrativo*, Pratiche, Parma, 1977.
- Horrakh L., *Didattica della traduzione specializzata di testi pragmatici dalla lingua straniera: un approccio basato sull'analisi testuale*, Editre, Trieste, 1987.
- Horrakh L., *La macroanalisi e microanalisi testuale nel modello traduttivo in tre fasi a trasferimento indiretto*, Triestepress, 1989.
- Lausberg H., *Elementi di retorica*, Il Mulino, Bologna, 1969.
- Leech G., *Semantics*, Penguin, Harmondsworth, 1974.
- Marchese A., *L'officina del racconto*, Mondadori, Milano, 1983.
- Mistrik J., *Exakte Typologie von Texten*, Sagner, Munich, 1973.
- Newmark P., *Approaches to Translation*, Prentice Hall, New York, 1981.
- Nida A., *Componential Analysis of Meaning*, Mouton, The Hague, 1975.
- Nida A., *Vers une théorie partielle du texte*, Buske, Hamburg, 1975.
- Nida A., Taber C.R., *The Theory and Practice of Translation*, Brill, Leide, 1969.
- Petofi J., Rieser H., *Probleme der modelltheoretischen Interpretation von Texten*, Buske, Hamburg, 1974.
- Petofi J., Reiser H. (eds.), *Studies in Text-grammar*, Reidel, Dordrecht, 1973.
- Prince G., *Narratologia*, Pratiche, Parma, 1984.
- Pugliatti P., *Lo sguardo nel racconto*, Zanichelli, Bologna, 1985.
- Quirk R., Greenbaum S., Leech G., Svartvik J., *A Grammar of Contemporary English*, Longman, Burnt Mill, 1980.
- Reiss K., *Texttyp und Uebersetzungsmethode*, Scriptor, Kronberg-Taunus, 1976.
- Renzi L., *Grande grammatica italiana di consultazione*, Il Mulino, Bologna, 1988.
- Schecker M., Wulderli P. (eds.), *Textgrammatik: Beitrage zum Problem der Textualitaet*, Niemeyer, Tübingen, 1975.
- Schmidt S.J., *Teoria del testo*, Il Mulino, Bologna, 1982.
- Searle J.R., *Speech Acts*, Cambridge University Press, London, 1969.
- Segre C., *Avviamento all'analisi del testo letterario*, Einaudi, Torino, 1985.
- Vigner G., *Lire: du texte au sens*, Clé International, Paris, 1979.
- Vinay J.P., Darbelnet J., *Stilistique comparée du français et de l'anglais*, Didier, Paris, 1958.
- Violi P., Manetti G., *L'analisi del discorso*, L'Espresso, Roma, 1979.
- Wills W., *The Science of Translation*, Gunter Narr, Tübingen, 1982.

Povzetek

V članku je uporabljen makrostrukturni segment analitičnega instrumenta, ki ga je avtor izdelal že poprej, z namenom, preveriti načine delovanja pripovednega začetka ("incipita") znanstvenofantastičnega besedila. Upoštevajoč dinamiko medbesedilnosti, in še posebej tiste dejavnike, ki postavljajo uporabo pripovednega začetka (incipita) v odvisnosti od poznavanja enega ali več poprej poznanih besedil, se preverja soodvisnosti med tvorjenjem besedila in vedenjem za proces posredovanja (mediacije), ki nastopi pri aktiviranju vedenjskih področij enciklopedije bralca-modela.

VSEBINA — SOMMAIRE

A Pavao Tekavčić pour ses soixante ans — Pavlu Tekavčiću za njegovih šestdeset let	7
Tabula gratulatoria	9
Bibliographie des oeuvres du prof. Pavao Tekavčić — Bibliografija del prof. Pavla Tekavčića	11
Robert A. HALL, Jr., Arbitrarietà e imprecisione nel linguaggio — Poljubnost in ohlapnost v človeškem govoru	25
Julie LEBLANC, La linguistique de l'énonciation et le concept de déictique — Lingvistika izrekanja in koncept deiktične prvine	31
Claude VINCENOT, La subordination — Podrednost	41
Josip JERNEJ, Linguistica pragmatica e studi contrastivi — Pragmatična lingvistika i kontrastivne studije	49
Gaetano BERRUTO, Note sul repertorio linguistico degli emigrati italiani in Svizzera tedesca — Opombe k jezikovnim izraznim sredstvom italijanskih izseljencev v nemški Švici	61
Helmut LÜDTKE, Überlegungen zur Entstehung des bestimmten Artikels im Romanischen — O nastanku določnega člena v romanskih jezikih	81
Sorin PALIGA, Aperçu sur la structure étymologique du roumain — Vedere de ansamblu despre structura etimologică limbii române	99
Momčilo D. SAVIĆ, Une différence fondamentale dans la langue biblique entre le roumain et l'aroumain — Jedna suštinska razlika u jeziku biblije između rumunskog i arumunskog	107
Maria ILIESCU, Lat. <i>SIC</i> — roum. <i>și</i> — Lat. <i>SIC</i> — rom. <i>și</i>	121
Eugen ROEGİEST, Typologie romane et position des pronoms personnels cliti-ques en roumain — Romanska tipologija in stava nenaglašanih osebnih zaimkov v romunščini	133
Richard SÂRBU, Present-day tendencies in the morpho-syntax of Istro-Romanian dialect — Tendințe actuale în morfosintaxa dialectului istroromân	141
Žarko MULJAČIĆ, Sullo status linguistico dell'istrioto medievale — Što je bio istriotski u srednjem vijeku?	155
Gustav INEICHEN, L'italiano nel paragone contrastivo — Italijanščina v luči kontrastivne analize	171
	455

Arnulf STEFENELLI, Dal lessico latino al lessico italiano — Od latinskega besednega zaklada k italijanskemu	177
Gerhard ERNST, Latinismen des Italienischen in <i>DELI</i> und <i>LEI</i> — Latinizmi v dveh italijanskih etimoloških slovarjih: <i>DELI</i> in <i>LEI</i>	185
Lorenzo RENZI, Per una storia della struttura della frase in italiano: il fiorentino del Cinquecento — K zgodovini zgradbe stavka v italijanščini: florentinščina v 16. stoletju	201
Monica BERRETTA, Note sulla sintassi dell'accusativo preposizionale in italiano — Opombe k skladnji predložnega tožilnika v italijanščini	211
G. Battista MORETTI, Per una didattica dell'italiano. Il congiuntivo — H glotodidaktiki italijanskega jezika. Konjunktiv	233
Tjaša MIKLIČ — Presenza e valori del passato remoto in riassunti di opere letterarie — Pojavitve in funkcije paradigme <i>passato remoto</i> v povzetkih literarnih del ...	249
Ivan KLAJN, Pronomi, avverbi e preposizioni — Zamenice, prilozi i predlozi	259
Rosanna SORNICOLA, Sui pronomi personali di prima e seconda plurale in italiano — Osebni zaimki 1. in 2. mn. v italijanščini	269
Gunver SKYTTE, Il concetto di <i>storia della lingua</i> nell'opera grammaticale di Benedetto Buommatei — Zamisel <i>zgodovine jezika</i> v slovničnih delih Benedetta Buommateia	279
Carlo Alberto MASTRELLI, Denominatori, divisori e multipli — Imenovalci, delitelji, večkratniki	291
Manlio CORTELAZZO, Etimologie venete — Beneške etimologije	295
Alberto ZAMBONI, Due etimologie venete ed istriane — Beneška in istrska etimologija	299
Vera GLAVINIĆ, Vocabolarietto dell'istro-veneto della città di Pola — Mali riječnik istarsko-venetskog dijalekta grada Pule	303
Pavle MERKŮ, Onomastica tergestina nel Trecento — Tergestina antroponimika v 14. stoletju	317
Pierre SWIGGERS, Su alcuni principi della grammaticografia latino volgare: i frammenti grammaticali latino-friulani — O nekaterih načelih sestavljanja slovnice v ljudskem jeziku: latinsko-furlanski drobci	325
Giovan Battista PELLEGRINI, Qualche considerazione sul "retoromanzo" — Nekaj opazk k "retoromanščini"	331

Hans GOEBL, Una classificazione gerarchica di dati geolinguistici tratti dall'AIS, Saggio di dialettometria dendrografica — Vrednotenje podatkov jezikovnega atlasa AIS. Poskus klasifikacije narečja z analizo genealoškega drevesa	341
Guntram A. PLANGG, Romanische Relikte im Dreiländereck A-CH-I — Roman-ske jezikovne ostaline v trikotu med Avstrijo, Švico in Italijo	353
Mitja SKUBIC, Interferenze sintattiche di origine romanza nelle parlate slovene occidentali: la strutturazione del sintagma aggettivale, della frase, del periodo — Skla-denjska vplivanja romanskega izvora v zahodnih slovenskih govorih: gradnja pri-devniške sintagme, stavka, povedi	361
Witold MAŃCZAK, Pourquoi <i>français</i> en face de <i>François</i> ? — Zakaj <i>français</i> , pač pa <i>François</i> ?	367
Vera GERERSDORFER, <i>Walnuss</i> oder <i>Gallapfel</i> ? — Orah ili šišarka?	375
Vlado DRAŠKOVIĆ, Sur l'emploi facultatif de l'article défini en français — O fa-kultativnoj upotrebi određenog člana u francuskom jeziku	383
Fernando Venâncio PEIXOTO DA FONSECA, Vocábulos antigos nas crônicas em português dos PMH (vol. Scriptores) — Stare besede v portugalskih srednjeveških kronikah	387
Fedora FERLUGA-PETRONIO, Analisi comparativa dei nomi della gerarchia ec-clesiastica in sloveno e in croato — Primerjalna analiza imen za duhovščino v slo-venščini in hrvaščini	401
Petar ŠIMUNOVIĆ, Splitska <i>Sudamja</i> — The Split <i>Sudamja</i>	421
Dieter KATTENBUSCH, Claudio Magris' <i>Danubio</i> : ein Übersetzungskritischer Textvergleich — <i>Danubio</i> Claudia Magrisa: kritični pretres prevodov	425
Livio HORRAKH, L'intertestualità: un intervento macrostrutturale nell'ambito dei meccanismi di funzionamento testuale in dipendenza al problema della traduzione — "Medbesedilnost": makrostrukturni poseg v mehanizme besedilnega delovanja v povezavi s problemom prevajanja	445

LINGUISTICA XXXI

Izdala in založila
Filozofska fakulteta Univerze
v Ljubljani

Revue publiée et éditée par la
Faculté des Lettres et Philosophie de
l'Université de Ljubljana

Glavni in odgovorni urednik — Rédacteur en chef
Mitja Skubic

Tajnica redakcije — Secrétaire de la rédaction
Jožica Pirc

Nasloviti vse dopise na naslov
Prière d'adresser toute correspondance à

Mitja Skubic, Filozofska fakulteta,
Aškerčeva 12, 61000 Ljubljana

Tisk — Imprimerie
Tiskarna Pleško, Rožna dolina, C. IV/36, Ljubljana

